This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le frança̧is, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Zah. III A. 51

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

MEMOIRE

DE

M. FONTAINE

TOME II.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 19[illegible]
OF OXFORD
LIBRARY

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
PORT-ROYAL.

PAR M. FONTAINE.

TOME SECOND.

A COLOGNE,
Aux dépens de la Compagnie.

MDCC XXXVIII.

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
PORT-ROYAL.
TROISIEME PARTIE.

PEu de tems après la mort de Madame le Maitre & celle de M. de Sericourt, le desert de Port-Royal des champs eût de grandes tempêtes à soutenir pendant la seconde guerre de Paris, où l'on tâchoit pour la seconde fois d'éteindre cette lumiere du monde, & de faire périr par la faim tout le royaume, en faisant périr une grande ville qui en étoit la capitale. On agita beaucoup si on transfereroit à Paris les Religieuses qui étoient dans ce desert. On ne l'avoit pas fait à la premiere guerre. La Mere Angelique qui étoit retournée là depuis peu, pour rétablir ce monastere & le repeupler de Religieuses, avoit trop de douleur de le quitter au moment qu'elle y entroit. Sa grande foi lui fit regarder cela comme une tentation du démon, qui vouloit ébranler cette mai-

son renaissante. C'est pourquoi elle voulut se roidir contre cet ennemi, & retenir au moins les plus anciennes auprès d'elle, aux Champs, d'où elle avoit soin, quoiqu'avec de très grandes peines, d'envoyer à sa maison de Paris les secours de vivres qui y étoient très nécessaires, à cause de la multitude de Religieuses étrangeres qui étoient venues s'y retirer, comme dans un azile & une maison d'une très grande charité.

Il n'arriva néanmoins aucun mal à cette maison des champs, & cette Abbaye fut cette année-là plus heureuse que celle de S. Cyran. Car M. de Barcos qui en étoit Abbé étant allé depuis peu s'y établir pour y servir Dieu dans le silence, dans la retraite, & dans la pénitence, & pour former dans la piété ceux qu'il plairoit à Dieu de lui envoyer, des troupes voisines courant le pays pour tirer des contributions, rencontrerent par hazard le cocher de M. des Touches, qui étoit allé à S. Cyran s'y retirer avec M. l'Abbé. Il menoit deux chevaux pour aller quérir un chariot, & il avoit avec lui un autre homme à cheval. Lorsqu'il passa dans un village où ces troupes étoient arrêtées, quelques-uns de ces coureurs étant venus à lui, ils apprirent tout de ce cocher, qui nomma par nom & par surnom tous ceux qui étoient en ce lieu, sans rien oublier; desorte que l'espérance d'y trouver beaucoup à prendre les y fit aller en même tems. Ils y arriverent lorsque tout le monde achevoit de souper, & ils les surprirent, entrant sans resistance dans un lieu qui depuis plusieurs années étoit ouvert, & que M. l'Abbé n'avoit encore pu faire fermer, ce qu'il étoit sur le point de faire aussi-tôt que sa maison seroit achevée. Ils avouerent que s'ils eussent cru seulement trouver un pont levi, ils ne se fussent point presentés pour le forcer. Ils passerent là toute la

nuit,

nuit, vivant à discretion, & prenant tout ce qu'ils voulurent. Ils emporterent tout l'argent que M. l'Abbé avoit préparé pour rétablir cette maison, tant au spirituel qu'au temporel. Ils ne lui laisserent que la chemise qu'il avoit sur le dos. Le pieux Abbé rendit graces à Dieu de ce qu'il sentoit si peu cette perte, & il croyoit même qu'on ne lui prenoit rien, puisque ce qu'on lui prenoit n'étoit pas à lui, l'ayant déja donné à Dieu, à la maison où il entroit, & aux pauvres du pays. Ces coureurs ne se contenterent pas de ce pillage, mais ils voulurent encore emmener M. l'Abbé avec eux afin de le mettre à rançon. Ceux d'entre eux qui étoient un peu moins brutaux s'y étant opposés, & les autres s'y opiniâtrant fortement, M. Destouches tout plein de zele & d'amour pour cet Abbé, & fort peu en peine pour lui-même, leur répondit de deux cens pistoles s'ils laissoient M. l'Abbé, qui s'y opposa, & qui dit resolument qu'il ne tiendroit pas cette parole, & que ce qu'on lui enlevoit valoit plus que sa rançon. Ainsi il demeura seul. On ne lui laissa pas même les draps de son lit: mais on ne peut lui voler le cœur intrepide & tout plein de Dieu qui compta pour rien cette perte de deux mille francs. Il adora la profondeur des jugemens de Dieu, & le pria de purifier son cœur de ce qu'il y avoit d'humain dans ses bonnes resolutions, reconnoissant qu'il n'étoit capable que de les gâter par ses mouvemens. Il avoua qu'il s'estimoit heureux si, après cet accident, il pouvoit être plus pur pour commencer de nouveau à le servir d'une maniere plus sainte & plus divine, & qu'il le béniroit toute sa vie du mal qui venoit de lui arriver.

La fermeté de son esprit étonna quelques-uns de ces voleurs, à qui il prédit que ce qu'ils faisoient maintenant leur attireroit quelque mal-

 heur,

heur, comme en effet sa prédiction fut bientôt verifiée, les uns ayant été tués, les autres noyés, & étant péris presque tous par quelque malheureuse fin. Sa plus sensible douleur fut de voir enlever comme prisonniers de guerre M. des Touches & quelques autres Messieurs de ses amis qui étoient dans cette Abbaye, qu'ils mirent en sure garde, jusqu'à ce qu'ils leur eussent payé leur rançon, que par une folie extravagante ils vouloient faire monter jusqu'à la somme de cent mille livres. Ce fut là le plus sensible coup pour M. l'Abbé, qui put bien voir piller ses biens sans être touché, mais qui ne put voir enlever ses amis sans en être percé jusqu'au fond du cœur. Il ne pouvoit se consoler de voir ainsi entraîner des personnes qui étoient venues chercher un repos innocent dans cette maison retirée, pour y servir Dieu, & qui, au lieu de cette paix qu'ils se promettoient, y rencontroient d'abord une tempête fort rude & une dure captivité.

Tout son soin & toutes ses applications ne tendoient qu'à leur delivrance. Il n'ômettoit rien pour cela. Il sollicitoit tous ses amis, & donnoit lui-même les ouvertures pour leur procurer, au moins d'abord, quelque traitement favorable, en attendant une entiere liberté.

Ces pilleurs crurent faire plaisir à M. l'Abbé, de lui laisser en partant quatorze tant bœufs que vaches qu'ils avoient volés, mais il leur déclara nettement qu'il n'en vouloit point, & qu'il les rendroit à ceux à qui ils appartenoient, comme il fit en effet, les ayant rendus gratuitement à l'homme de M. le Comte de Maure, à qui les bestiaux appartenoient.

Tous les amis de M. de Barcos, ayant été extrêmement touchés de cet accident, lui en témoignerent leur douleur aussi-tôt qu'ils en sûrent la nouvelle. Ils le conjurerent avec de très gran-

grandes instances de se retirer de là, afin de n'être plus exposé à de semblables insultes. Il leur répondit qu'il les remercioit de leur charité, mais qu'il les supplioit de ne le point affoiblir par des conseils humains, & qui naissent souvent d'une timidité & d'une bassesse d'autant plus redoutable qu'elle est couverte du voile de l'amitié & de la charité ; qu'il ne s'étonnoit pas que tous ses amis le portassent à se retirer de son Abbaye ; qu'il avoit prévu que cela arriveroit, & qu'ils l'affligeroient autant ou plus que les ennemis, ayant beaucoup de peine à leur resister ; qu'il étoit impossible qu'il en sortît en l'état où étoient les choses, à moins que de se resoudre à laisser tomber cette maison dans des desordres encore plus grands que ceux où elle avoit été, & dans une entiere confusion, ce qu'il étoit obligé d'empêcher quand il devroit lui arriver encore une plus grande disgrace ; que pour M. des Touches & les autres amis, quand ils seroient en liberté, qu'ils feroient ce qu'il leur plairoit, & qu'il promettoit de leur dire qu'ils contentassent Messieurs leurs parens ; qu'il ne pouvoit pas les chasser de cette maison, mais qu'il leur laisseroit prendre leur resolution, se contentant de leur faire voir qu'ils lui feroient plus de plaisir de se retirer, & qu'il ne leur conseilleroit point d'y demeurer ; que pour lui il ne penseroit jamais qu'à s'acquitter de son devoir sans rien craindre ; qu'après quelques mesures qu'il avoit prises pour se bien fermer, il ne voyoit pas qu'il eût plus à apprehender là qu'en aucun autre lieu ; que comme on y faisoit bonne garde, il ne voyoit pas que la prudence humaine, non plus que la divine, voulût qu'il sortît pour fuir des coureurs qui ne cherchoient qu'à piller en passant, & non à combattre ni à vaincre ceux qu'ils croyoient leur devoir resister ; que c'étoit-là sa pensée ;

 qu'il

qu'il croyoit que Dieu agréeroit qu'il ne se rendît pas aux violences du démon qui avoit été le premier auteur de cette entreprise, comme ces voleurs mêmes le lui avoient avoué. Car lorsqu'il leur disoit que c'étoit à Dieu & non à lui qu'ils avoient fait tort, & qu'il auroit consacré tout ce qu'ils prenoient pour rétablir son culte dans cette maison, un des plus jeunes lui répondit resolument qu'il falloit visiblement que ce fût le diable qui eût voulu empêcher & traverser par cet accident les bons desseins qu'il avoit sur cette maison. M. l'Abbé surpris ne put s'empêcher de le regarder, & lui demanda où il avoit appris à parler de la sorte. Il lui répondit sur le champ que c'étoit dans son école même, quoique ce pieux Abbé ne se souvînt pas de l'avoir jamais vu auparavant.

M. de Barcos demeura donc ferme à prier ses amis qu'on le laissât là, & qu'on ne pensât plus qu'à retirer au plutôt ceux qu'ils avoient emmenés. Le feu de la charité qu'il sentoit pour eux lui faisoit presque trouver que tout le monde à qui il en parloit, & qu'il sollicitoit pour leur délivrance, étoit de glace. Toute sa ressource étoit d'écrire Lettres sur Lettres afin que l'on agît auprès de M. le Marquis de Persans, de qui cette affaire dépendoit.

Mais lorsqu'on negotioit à Paris cette liberté, M. de Barcos fut sensiblement touché de la pensée de quelques amis qui, étant bien aises de s'employer pout ceux d'entre ces prisonniers qui leur étoient liés par le sang, étoient disposés à ne point parler des autres. Il s'étonna comment on s'étoit pu resoudre à demander la delivrance des uns, sans parler de ceux qui avoient été pris en même tems. Il representa que c'étoit rompre leur unité, & ne les connoître pas; qu'ils étoient tellement liés, non seulement par leur capti-

captivité, mais par le lieu où ils avoient été faits captifs, par la cause commune de leur détention, & beaucoup plus par l'affection & par le nœud de la charité qui les joignoit ensemble, que les ennemis mêmes qui l'avoient fort bien reconnu d'abord, n'avoient pas cru, lorsqu'ils les vouloient intimider, leur pouvoir faire une menace plus rude que celle de les séparer; qu'il étoit étrange aujourd'hui que les amis voulussent faire ce même mal; qu'un tel procedé ne pouvoit venir que de lacheté, & qu'il étoit visible qu'il n'étoit pas plus difficile d'obtenir la liberté de tous ensemble que celle d'un seul; qu'au lieu d'avancer leur delivrance, cela la retardoit, & qu'eux-mêmes ne voudroient pas recevoir leur liberté en particulier, sans la recevoir tous ensemble, comme il se donneroit bien de garde de faire lui-même autrement, s'il étoit en leur place. Enfin après mille difficultés, après avoir long-tems sollicité les amis, inspiré des mesures de sagesse, rompu celles qu'on avoit mal prises, M. de Barcos eut ses prisonniers, & long-tems après son argent.

A peine étoit finie cette affaire, où Port-Royal prit la part que la charité l'obligeoit de prendre à ce qui touchoit si sensiblement des personnes avec qui il étoit lié par tant d'endroits, que l'on commença à y sentir les dangers de la seconde guerre de Paris, qui mit M. Singlin & les autres Messieurs dans une étrange inquiétude, de ce que deviendroient les personnes de Port-Royal des champs, doutant si on y demeureroit comme à la premiere guerre, ou si on l'abandonneroit pour éviter des accidens dont on avoit un exemple si touchant dans l'Abbaye de S. Cyran, & dans les personnes qui s'y étoient retirées. Après plusieurs deliberations, on resolut de retirer les Religieuses & de les mener dans leur mai-

maison de Paris. Tous ces Messieurs aussi qui logeoient au haut de la montagne qu'on appelle *les granges* descendirent dans l'Abbaye même.

Dieu pour secourir cette maison pendant un tems si fâcheux, venoit de lui susciter tout recemment par sa providence un appui considérable dans la personne de M. le Duc de Luines, qui avoit conçu le dessein de se retirer en ce lieu avec Madame son épouse, laquelle ne le desiroit pas moins fortement que son mari. Elle écrivit sur cela des Lettres qui témoignoient une sainte impatience. Sa qualité de Duchesse, & les engagemens auxquels elle l'obligeoit dans le monde lui étoient à charge. Et comme dans sa volonté elle se regardoit déja comme étrangere & bannie au milieu de Paris, & citoyenne du desert, elle prioit les personnes qui lui parloient ou lui écrivoient de ne lui rien faire ni dire qui la pût faire souvenir de sa qualité. Elle ne cessoit point de conjurer les serviteurs & les servantes de Dieu, de le prier qu'il lui fît la grace de faire cette retraite avec un esprit de ferveur & de zele, qui étouffât en elle ces restes de foiblesse & d'opposition qu'elle y sentoit quelquefois, & qu'il rompît tous les obstacles du dedans & du dehors, afin qu'elle commencât parfaitement une si grande entreprise. Elle ajoutoit qu'elle savoit que tout dépendoit des commencemens, & qu'elle craignoit terriblement de regarder en arriere. Elle prioit quelquefois qu'on lui traduisît quelques endroits des saints Peres, qui la pussent fortifier dans son nouvel amour pour la solitude. Elle se contentoit même qu'on les marquât dans les originaux, parce qu'elle prioit Monsieur son mari de les lui expliquer ensuite; & l'un & l'autre étoient entretenus dans ces saintes résolutions, par les sages conseils de M. de Sainte Beuve qui étoit un homme de très grande reputation.

tation, & d'une érudition très profonde. Dès qu'ils eurent donc fait le projet de cette retraite, ils ne penserent plus qu'à venir à Port-Royal des champs. Mais comme il n'y avoit point de logement qui leur fût proportionné, ils conclurent d'en bâtir un & de faire le Château de Vaumurier, à quoi l'on s'appliqua avec tant de diligence, que cet édifice s'élevoit presque à vue d'œil. M. le Maitre étoit le principal soliciteur, & comme l'ame de cet ouvrage qu'il regardoit comme un ouvrage de piété. Il arriva fort à propos dans cette conjoncture que M. de Belair se mit sous la direction de M. Singlin qui, voyant cet homme d'une douceur achevée & d'une vaste capacité pour la science, crut faire un grand present à M. le Duc de Luines, de le lui donner pour conduire ses ouvrages.

Mais helas! M. de Luines ne prévoyoit pas que cette solitude qu'il se bâtissoit seroit plus grande qu'il ne s'y seroit attendu. Car Dieu tira Madame sa femme de ce monde au milieu de ses ferveurs, par une mort si chrétienne, qu'elle rend sa mémoire prétieuse à tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. Elle s'étoit long-tems auparavant occupée l'esprit des Ecrits des Peres qui portoient à la pensée de la mort. Le Traité de la mortalité de S. Cyprien étoit sa lecture ordinaire à l'Eglise. Etant donc revenue à Paris, elle mourut dans son hôtel (le 13. Septembre 1651.) toute épuisée de sang par les saignées, mais toute remplie de ferveur, qu'elle témoignoit dans les momens que son esprit étoit dégagé. M. Singlin ne la quittoit pas. Il partageoit sa charité entre la femme mourante, & le mari touché au fond du cœur d'une mort si imprévue. Il savoit ce qu'il perdoit, & le savoit presque seul, tant cette Dame avoit soin de tenir sa piété cachée. On apporta son corps à Port-

Royal des champs, où il y avoit déja long-tems qu'étoit son esprit. Les solitaires de ce lieu donnant leurs prieres à la défunte, ne crurent pas devoir refuser leur consolation à M. de Luines. M. Singlin en pria même M. le Maitre qui ne pouvant, à cause de sa profession de solitaire, se donner l'honneur de l'aller voir, lui écrivit pour l'assurer que son affliction étoit aussi la sienne; qu'il n'ignoroit pas combien l'esprit de Dieu & l'amour de la vérité l'avoit étroitement uni avec celle qu'il regrettoit; que l'honneur qu'elle lui avoit fait de se servir de lui pour la traduction de quelques Ouvrages, lui avoit donné une affection & une révérence toute particuliere pour elle; que le parfait détachement, & l'humilité profonde qu'elle lui avoit témoigné dans les dernieres Lettres qu'elle lui avoit écrites, & qu'il regardoit comme son testament spirituel, étant peut-être la derniere chose qu'elle eût écrite, lui avoit fait lever les yeux au ciel pour remercier celui qui est l'unique auteur de ces dons si précieux, & que l'admiration où il étoit d'une grace si extraordinaire, dans une personne de son âge & de sa condition, lui avoit rendu cette séparation plus sensible; mais que quand il considéroit quelle étoit la majesté de celui qui en étoit le seul auteur, & la puissance de celui qui la lui avoit ravie pour la rendre heureuse, & qui les affligeoit par cette séparation, il baissoit les yeux pour adorer la main qui le frappoit, & pour dire avec un grand prince: Le Seigneur nous l'a donnée, le Seigneur nous l'a ôtée: son sacré nom soit béni. „ Ces paroles, lui dit-il, sont connues „ de tout le monde, & très communes; mais la „ grace par laquelle on les dit du fond du cœur, „ n'est pas commune. Il n'y a que le doigt de „ Dieu qui puisse nous les graver dans le cœur." Il ajoutoit que pour lui il les disoit de cette sorte,

te, puisqu'il partageoit avec lui cette affliction, & que s'il avoit perdu une excellente femme il avoit lui perdu une excellente sœur; qu'il ne devoit plus la regarder qu'entre les bras de Dieu, comme lui representant son bonheur, de ce qu'elle étoit delivrée des incertitudes de cette vie, comme étendant sa main charitable pour essuyer ses larmes, & comme l'exhortant à accomplir son dessein encore plus parfaitement qu'il n'avoit fait avec elle, à se consacrer à Dieu dans la retraite & la solitude, & à ne differer pas, autant que la prudence & la discretion le peuvent permettre, de donner au service d'un si grand maître une vie si courte, & qui passe si-tôt dans l'éternité qui ne passe point; que c'étoit ce qu'il lui souhaitoit, & que sa solitude étoit le lieu où il desiroit de l'embrasser, en mêlant d'abord ses larmes avec les siennes, mais en répandant quelques tems après d'autres larmes de joie, en lui voyant fouler aux pieds le faste des fausses grandeurs du monde.

M. le Duc de Luines touché extraordinairement de la piété & de la tendresse qu'il remarquoit dans ces nouveaux amis qu'il avoit commencé d'honorer de son affection, se retira promtement en une maison de campagne à une lieue de Port-Royal. Il persista dans ses bons desseins, & fit avancer son bâtiment. Il vint même occuper à Port-Royal un petit appartement, en attendant que son Château fût logeable. A peine les chambres étoient à demi en état, que la chaleur de la guerre obligea de voir serieusement ce que l'on avoit à faire. On conclud en premier lieu, comme j'ai dit, qu'il falloit transferer les Religieuses à Paris. On prit le jour de S. Marc pour cette triste procession. Il me semble encore à present voir ce nombre de carosses qui les menerent, & je me souviens qu'on

ne pouvoit se lasser d'admirer la paix, l'ordre & le silence avec lequel se faisoit tout le déménagement d'un monastere en un moment. La Reverende Mere Angelique y presidoit : c'est tout dire. Il ne faut que cela pour marquer que nulle autre qu'elle ne parloit, que sa presence imprimoit du respect à tout le monde, & imposoit silence à tous.

Aussi-tôt, nous autres, nous quittâmes les granges, & nous nous retirâmes dans la maison que les Religieuses abandonnoient. On crut qu'en faisant de petites tours le long des murailles on pourroit tenir bon en ce lieu. Ainsi M. de Luines, par-tout accompagné de M. le Maitre, avançoit cette espece de fortifications, où M. le Maitre avoit toujours à propos le petit mot de l'Ecriture lorsqu'on le rencontroit dans ses travaux. *Circumdate Sion & complectimini eam*, me dit-il un jour, *narrate in turribus ejus, ponite corda vestra in virtute ejus*. Beaucoup de solitaires prenoient plaisir à manier la truelle, & l'on ne pouvoit, en les voyant, ne pas se souvenir du tems d'Esdras, où le peuple de Dieu bâtissant Jerusalem tenoit la truelle d'une main & l'épée de l'autre. Il est vrai que l'on est extrêmement redevable aux soins, aux fatigues, & aux dépenses de M. de Luines : on ne doit jamais oublier les obligations qu'on lui a. Que Dieu lui rende au centuple ce qu'il mérite pour tant de travaux auxquels il se livroit sans peine, & même avec une joie qui ravissoit tout le monde, afin d'assurer par ses périls mêmes notre repos & nos personnes. Son humilité lui faisoit croire qu'il étoit indigne de rendre ses services, à des personnes qui tâchoient de servir Dieu en esprit & en vérité. Une maladie l'ayant obligé d'aller à Paris, une impatience louable le pressa de revenir au plutôt & av.c un nouveau courage. Il fit voir par la

fer-

fermeté avec laquelle il entreprenoit des résolutions si généreuses, & par la prudence avec laquelle il les exécutoit, que Dieu s'étoit voulu servir de lui alors pour rendre un service si considérable à des personnes d'une profession qui ne se trouve guéres exposée à de semblables périls. On peut dire qu'il veilloit à tout, & qu'il avoit dans ce petit canton la vigilance d'un Général d'armée.

On avoit levé bon nombre de fusilliers. Il y en avoit jusqu'à trois cens dans les avenues. Or comme il y en avoit de ramassés de toutes sortes de professions, & par conséquent de fort mal adroits aux armes, M. de Luines fut un jour sur le point d'être percé d'un coup de fusil dans le dos, si la providence de Dieu n'eût assisté promtement une personne pour lever le bout du fusil d'un paysan, qui alloit faire sa décharge sur ce Général. Comme la guerre s'échauffoit de plus en plus, on crut que pour plus de sureté il falloit quitter l'Abbaye, en y laissant seulement quelques personnes, & se retirer dans le Château, parce qu'il étoit environné de fossés. Ainsi M. de Luines nous retira tous chez lui, avec une tendresse & une charité qu'on ne peut assez relever. Il veilloit à notre conservation. Il faisoit aussi de fameux convois pour mener à Port-Royal de Paris les provisions dont on y avoit grand besoin. M. de Luines faisoit ramasser les bleds dans l'Eglise. Il avoit soin qu'on les fît battre. Il prêtoit ses moulins pour la farine. Il étoit à tout.

Pendant cela on faisoit souvent faire l'exercice. On voyoit presque tous les solitaires divisés par brigades. Leur retraite étoit changée en corps de garde, & devenoit presque une place forte contre des ennemis visibles, elle qui jusques-là n'avoit eu que des ennemis invisibles à combattre. De pauvres reclus étoient tout d'un coup travestis en gens de guerre, mon-

toient la garde, se partagoient en compagnies; & veilloient le jour & la nuit. Jamais on n'a vu des soldats si bien disciplinés. Lorsqu'il sembloit que la licence du tems, & la confusion de tant de personnes qui s'étoient mêlées avec ces solitaires, pouvoit un peu altérer leur reglement accoutumé, la piété qui étoit si enracinée dans leur cœur, & l'amour de la pénitence qui avoit pénétré jusques dans la moëlle de leurs os, imposoit silence avec tant d'autorité au bruit des armes, & retenoit tout si fort à l'étroit, que ce qui paroissoit devoir être un relâchement de pénitence, en devenoit au contraire un nouveau surcroît. Les armes étoient surprises en quelque sorte de se voir portées d'une maniere si nouvelle; & la pureté des mains entre lesquelles elles étoient, leur imprimoit plus de frayeur à elles-mêmes, qu'elles n'ont coutume d'en imprimer aux autres. Ces habits de pénitence étoient changés alors en casaques militaires. Des habits couverts d'or & d'argent couvroient des haires & des cilices; & tout cet équipage de guerre étoit pour des soldats qui ne cessoient pas d'être pénitens. On vit alors que la corruption qui est si ordinaire aux gens de guerre ne vient point des armes en elles-mêmes, mais de la malignité de ceux qui les portent; & que c'est leur cœur & non leur profession qu'ils doivent accuser de leurs desordres. C'est leur corruption propre qui fait leurs crimes, & non leur engagement. Qu'ils changent de mœurs & d'inclinations, & demeurant dans les mêmes emplois, mais n'y étant plus les mêmes, toute leur conduite sera innocente.

On voyoit alors de vieux capitaines reprendre leur ton de commandement, & un métier depuis long-tems enseveli dans l'oubli. Ces vieux routiers, M. de Pontis, M. de Petitiere, M. de la Riviere, M. de Beaumont, M. de Bessi & plusieurs

sieurs autres, faisoient voir qu'ils savoient faire autre chose que de manier une bêche, de garder des bois, ou de s'occuper à des ouvrages vils, proportionnés à la profession des pénitens. Ils étoient tout honteux de paroître dans un état & dans un emploi qui leur avoit couté tant de larmes: mais ils avoient la consolation de savoir, qu'ils ne le faisoient que pour défendre un lieu consacré à Dieu depuis plusieurs siecles. Qui n'auroit ri de voir un M. le Maitre l'épée au côté & le mousquet sur l'épaule, devenir l'effroi des soldats, lui qui n'avoit accoutumé que d'être la terreur du Palais, & dont la langue avoit toujours été plus redoutable que le bras, lorsqu'elle tonnoit dans le barreau, & qu'il y déployoit tout l'organe de sa voix?

Mais puis-je oublier l'état de M. de Saci, & combien il déploroit ces malheureuses nécessités? N'étant pas de ces pasteurs mercenaires qui fuient lorsqu'ils voient venir le loup, il avoit consenti de bon cœur de demeurer en ce lieu exposé aux courses des soldats, mettant plus sa confiance en Dieu qu'il invoquoit sans cesse, que dans les armes de ceux qui défendoient cette maison. Si jamais on a vu une personne tranquille au milieu des plus grands mouvemens, ç'a été ce saint Prêtre; & il suffisoit de le regarder pour rentrer aussi-tôt en soi-même, & pour revenir de la dissipation où cet état exposoit.

S. Jerôme qui voyoit les armes de plus loin, avouoit qu'il en étoit tout occupé, & qu'il lui étoit impossible de continuer ses travaux sur l'Ecriture; mais M. de Saci n'interrompit rien de ses travaux ordinaires, & il disoit la Messe à tous les soldats avec une paix admirable. C'étoit un autre Général & un autre surveillant, qui se donnoit plus de garde des ennemis invisibles que les autres ne faisoient de ceux qui étoient visibles,

bles. On peut dire aussi d'un côté que Dieu avoit assemblé là tout le monde pour garder la seule personne de M. de Saci, & que de l'autre M. de Saci gardoit plus lui seul toutes ces personnes, qu'il n'en étoit gardé lui-même. Il travailloit toujours à faire ensorte que si leurs mains paroissoient être les mains d'Esaü, leur voix au moins fût toujours la voix de Jacob. Il leur représentoit continuellement que l'on n'avoit jamais plus d'engagement à prier que dans ces miserables tems, afin de resister au démon qui cherchoit toujours de nouvelles proies dans ces derniers tems d'obscurité & de desordre. Il exhortoit ces nouveaux soldats de n'oublier & de n'omettre rien de leur autre milice plus sainte, de prêter seulement leurs mains au mousquet & à l'épée, puisqu'il le falloit ainsi, mais de donner tout leur cœur aux armes spirituelles, auxquelles Dieu les avoit instruits & exercés par ce long oubli de leurs anciennes armes. Sa prudence lui faisoit voir combien de différens esprits il avoit à ménager. Il falloit retenir l'activité des uns, ôter aux autres la vaine confiance en leur adresse, imprimer à tous la crainte de Dieu & la dépendance de lui seul. Ainsi Dieu, au milieu de ces desordres, se conservoit là un homme pour retenir tout dans l'ordre, par sa presence, par ses paroles, & par ses prieres. Il détournoit plus lui seul les ennemis de ce lieu, par les sacrifices qu'il offroit à Dieu dans la chapelle de cette petite forteresse, & par les larmes dont il les accompagnoit, que ne pouvoient faire les autres par tout le bruit des armes; & la protection de cet ange visible étant jointe à celle des Anges invisibles qui n'avoient pas abandonné ce lieu, lorsque tant de saintes Religieuses en étoient sorties, le conservoit sans qu'il y arrivât aucun malheur.

Lorsque j'étois avec lui, seul à seul dans la solitude de sa chambre, combien de choses édifiantes ne me disoit-il pas, qui montroient son extrême tendresse au sujet des miseres publiques? Le plus grand mal qu'il trouvoit en cela, est qu'on n'étoit pas touché de ces maux; & il ne doutoit pas que si alors les hommes entroient dans un vrai esprit de pénitence, Dieu n'appaisât bientôt sa colere. L'endurcissement du cœur, me disoit il, fait qu'on prend tout avec divertissement & avec amusement. Tout cela se passe dans de vaines craintes. On est occupé de soi-même ou de quelques intérêts humains. Les insensibilités, dans ceux qui font profession de servir Dieu, l'irritent peut-être plus que les crimes du monde. Qu'ainsi il falloit penser à se convertir de tout le cœur, & tâcher de faire que les incommodités où l'on pouvoit tomber alors, tinssent lieu de pénitence, en prenant garde de ne point contribuer par ses péchés particuliers, aux calamités publiques; que non seulement ceux qui pensoient plus particulierement à Dieu, mais en général tous les chrétiens devoient se retrancher beaucoup, les Saints s'étant pour l'ordinaire réduits au pain & à l'eau dans des miseres semblables. C'est pourquoi il étoit touché jusqu'au fond du cœur, lorsqu'il voyoit quelquefois que l'on se faisoit un jeu de ces revues & autres choses qui lui faisoient horreur, & dont il gémissoit continuellement, ne pouvant presque se representer sans larmes qu'un lieu où l'on n'entendoit auparavant que les louanges de Dieu, fût retentissant alors du bruit des tambours, & du cliquetis des armes. Cela lui paroissoit tenir quelque chose de l'abomination de la desolation marquée par Daniel, & appliquée par le Fils de Dieu au temple de Jerusalem.

Mais ce qui acheva de le percer de douleur

fut un cas de conscience qu'on lui proposa alors : Si on ne pouvoit pas tirer tout de bon sur des coureurs qui viendroient se presenter aux portes pour les forcer, ou qui approcheroient des murailles. Ce plus doux de tous les hommes fut effrayé lorsqu'il vit ceux que Dieu venoit de soumettre à sa conduite, resolus presque de tirer sur ceux qui seroient venus en ce lieu, sans se faire aucun scrupule de leur mort. Lui qui par l'onction sacrée qu'il venoit de recevoir il n'y avoit gueres qu'un an, ne pensoit plus qu'à offrir au Dieu de misericorde & de paix une victime non sanglante, eut horreur de cette idée de meurtre & de carnage que l'on mettoit en doute d'exercer à la face de ses autels. Il eut quelque émotion de ce que l'on avoit tant tardé à s'éclaircir sur cela, & rendit graces à Dieu de ce que, dans cette incertitude, l'avis qu'on lui demandoit n'avoit pas été prévenu de quelques accidens funestes. Il dit donc qu'il n'ignoroit pas ce que les loix humaines permettent dans ces rencontres; mais qu'il savoit aussi qu'il y avoit un droit plus haut & plus sacré, & que ceux qui se sacrifient au service de Jesus-Christ doivent épargner un sang consacré par le sien, & ménager des vies qu'il a rachettées par sa mort ; qu'on pouvoit travailler à repousser les ennemis, mais non à les perdre; qu'on pouvoit faire du bruit, qu'on pouvoit tirer pour faire peur, qu'on pouvoit intimider, mais qu'il falloit s'en tenir là, sans passer outre.

Cela arrêta d'abord les esprits : cependant peu à peu l'approche des périls que l'on envisageoit de plus près, ou l'humeur martiale & la bravoure, c'est-à-dire, une certaine férocité qui est comme nécessairement attachée au maniement des armes & inséparable de la guerre, fit douter à quelques-uns de la solidité de ce sentiment, qui n'étoit

n'étoit pas celui de M. de Saci seul, mais celui de M. Singlin & des autres Ecclesiastiques amis. On avoua bien que c'étoit le plus chrétien, mais on soutenoit aussi que ce n'étoit pas le plus sûr; que les ennemis s'accommoderoient extrêmement de cette modération & de la resolution que l'on prenoit, & qu'ils n'auroient qu'à se presenter en toute assurance devant eux, puisqu'ils sauroient qu'ils n'attaqueroient que des statues qui seroient sans mouvement, & qu'ils n'auroient point à craindre des armes si scrupuleuses & si innocentes. On disoit même que ce conseil étoit dangereux, puisqu'il contribuoit en quelque sorte à armer l'insolence des gens de guerre, par l'impunité de leurs excès qu'ils pouvoient commettre sans rien craindre. On ne manquoit pas d'aller chercher dans l'Ecriture même des preuves, pour se fortifier contre l'avis d'un homme qui puisoit tous ses sentimens dans les pures sources de l'Ecriture. On disoit que les Maccabées avoient bien fait voir que la piété n'étoit pas incompatible avec les armes; que l'on ne devoit pas condamner ce que la religion ne condamne point, & que si l'on se trouvoit dans la triste néceſſité de détruire les créatures, on pouvoit interieurement adorer le créateur, & avoir le cœur doux & charitable, lors même que les mains étoient sanglantes. On se fortifioit insensiblement dans ces pensées; mais après les premieres chaleurs de ce petit soulevement, on ne put s'empêcher de consulter de nouveau M. de Saci, & de lui proposer tout ce que l'on vient de dire, & tout ce que l'on avoit de plus opposé à ses sentimens.

M. de Saci qui étoit très ignorant dans cette espece de Theologie qui dégénéroit en *Thuologie*, representa que Jesus-Christ avoit fait remettre l'épée dans le fourreau, & avoit maudit à l'avenir

nir l'usage que l'on en feroit, comme Tertullien l'observe. Il dit que la connoissance qu'il pouvoit avoir dans la Tradition, lui faisoit voir clair comme le jour que ni les Ecclesiastiques ni les pénitens, ne pouvoient, non pas tuer ou blesser, mais même porter les armes; que les Canons le défendoient en beaucoup d'endroits; que l'Eglise a si peu permis à ceux qui font profession de servir Dieu & de se consacrer à son service, de faire le métier de soldats, que les soldats mêmes qui avoient tué dans une guerre juste & légitime étoient soumis à la pénitence; que l'on trouvoit dans les histoires de l'Eglise & dans les Ecrits des anciens, que des Eglises, des monasteres entiers, & des maisons de personnes ecclesiastiques ont été pillées & saccagées, & tous ceux qui y étoient, tués & égorgés; mais qu'on ne trouvoit point qu'ils se fussent défendus par les armes; que toute la défense que permettoit l'Evangile étoit la fuite & la retraite; qu'on la devoit préferer à tout, & que c'étoit peut-être cela qu'il auroit fallu faire d'abord, se retirant lorsque les Religieuses s'en allerent à Paris; qu'ils jugeassent eux-mêmes quel scandale ce seroit s'il arrivoit qu'ils tuassent, ou que quelques-uns d'eux fussent tués, & que ce malheur tombât sur quelques-uns des principaux, comme sur M. le Duc de Luines qui n'y seroit pas moins sujet que les autres; que tout ce qu'il pouvoit dire est qu'en cela il ne parloit point de lui-même, mais dans le sentiment universel des Peres, & particulierement de S. Augustin en plusieurs endroits, & dans celui de Jesus-Christ & des Apôtres qui ont toujours parlé aux chrétiens de souffrir & de donner leur vie pour leurs freres, & jamais de la leur ôter, sur-tout pour les commodités de ce monde qu'ils ont trop méprisées pour les conser-

ver

ver si cherement; que les chrétiens étoient obligés d'agir plus chrétiennement & plus saintement; qu'ils ne pouvoient s'exposer à ces dangers pour des considérations temporelles, & pour conserver des choses terrestres & périssables; que pour ce que l'on disoit que la loi naturelle permettoit de repousser la force par la force, il prioit de considérer que ce n'étoit là que la loi naturelle des bêtes, & non pas celle que Dieu imprime dans la raison & dans la nature des hommes, & sur-tout dans les cœurs des chrétiens; que si les loix civiles le permettoient, elles ne *l'approuvoient* pas, se contentant de ne punir pas ceux qui le font; qu'il ne falloit pas alléguer contre cela des inconveniens & des avantages humains, parce que ce seroit là le vrai moyen de ruiner toutes les maximes de la discipline & de la loi de l'Evangile, qui sont toujours combattues par la prudence de la chair & par les raisons de la terre; qu'il reconnoissoit qu'on pouvoit faire défendre ce lieu & les biens qui y sont, avec l'ordre du prince, & avec l'autorité publique, & par des personnes de la profession des armes, c'est-à-dire, par des soldats; mais que des personnes destinées à servir Dieu, comme des pénitens & des ermites, n'avoient point d'autres armes légitimes pour se défendre que la priere & la fuite.

Il dit plusieurs choses semblables qui firent rentrer tous ces solitaires en eux-mêmes, pour éviter un péril auquel ils étoient déja si exposés, & pour se faire une espece de morale militaire qui leur étoit propre, ne portant que des armes innocentes, & ne connoissant plus d'autres ennemis à tuer que les péchés.

Puis-je passer cet endroit, ô mon Dieu, sans considérer ici combien les jugemens que l'on a faits de vos serviteurs ont été injustes, & combien

bien la liberté que l'on s'est donnée de répandre contre eux des calomnies horribles a été abominable devant vos yeux ? Au lieu de cette douceur, & de cet éloignement de toutes violences qui les rendoit comme de véritables agneaux, qui tâchoient d'imiter de près la douceur toujours paisible de leur pasteur, on les a representés comme des loups altérés de sang, comme des gens factieux qui couvroient le dessein infernal de se fortifier en assez grand nombre, pour pouvoir un jour troubler tout le royaume par les armes, & porter par tout le fer & le feu. On a dit d'eux que c'étoit des personnes qu'il falloit réprimer d'abord, pour étouffer dans leur naissance leurs conspirations contre la Religion & contre l'Etat. On alléguoit contre eux l'exemple de Luther & de Calvin, & on disoit qu'il falloit bien se donner de garde de differer, comme on avoit fait à l'égard de ces hérétiques, de se rendre maîtres de leurs personnes, ni de leur donner le tems de procurer un progrès considérable à leurs hérésies. Quelle vraisemblance pouvoit-il y avoir à des calomnies si atroces? Qu'on voie ce que je viens de remarquer de leur éloignement des armes. J'ai dit ce que j'ai vu & dont j'ai été témoin. Qu'on voie la douceur de leur cœur, la paix de leur esprit, l'innocence de leurs mains, la pureté de leur conduite, & que l'on compare à cela cette idée cruelle qu'on a voulu donner d'eux dans le public, capable d'épouvanter tout le monde; & on comprendra difficilement comment l'esprit des hommes a été susceptible d'un si grand excès.

Si ce n'étoit que des médisans de profession qui eussent répandu ces bruits, on s'en étonneroit moins: c'est leur métier. Ces ames basses, qui n'ont rien de noble, ces ames rampantes, sans honneur & sans conscience, ne travaillent,

com-

comme faisoit autrefois le démon à l'égard des Saints, qu'à trouver des taches dans la plus belle vie, & à noircir comme des scelerats ceux dont la sainteté ne mériteroit que des louanges. La vertu des bons les éblouit, & n'en pouvant souffrir l'éclat ils la changent en crime. Mais qui croira que des princes de l'Eglise, & des personnes considérables par la dignité d'Archevêque*, dans la bouche desquels on devroit rechercher la vérité, & dont les paroles devroient être autant d'oracles, se soient portés à tant d'excès, & qu'en parlant à un prince si grand & si équitable, dans une Requête imprimée avec leur nom, ils aient fait une effroyable peinture de ces humbles solitaires, les accusant, sans aucune crainte de Dieu, de former une cabale d'invisibles, qui s'étoient séparés de l'Eglise par leur rebellion, qui introduisoient une nouvelle hérésie beaucoup plus dangereuse pour l'Eglise & pour l'Etat, que celles des siecles passés; qui la paroient de couleurs pour déguiser leur malice; qui mettoient en usage tous les instrumens de la vengeance; qui ne faisoient que trop voir qu'ils vouloient suivre jusqu'au bout l'esprit des hérétiques, & qui, après avoir employé tous les argumens de la fausse éloquence & de la calomnie, tandis qu'ils étoient foibles, prendroient enfin les armes dès qu'ils se sentiroient assez puissans pour établir leur secte par la force?

Prince qui remplissez une siege auguste dans l'Eglise gallicane, que dites-vous en parlant à un Monarque dont nous admirons le fond d'équité & le zele pour la Religion? Est-ce ainsi qu'étant associé à la sainteté du sacerdoce de Jesus-Christ, vous êtes devenu l'imitateur de Jesus-Christ? Il suffit de haïr vos freres pour être ho;

* M. d'Aubusson de la Feuillade Archevêque d'Ambrun.

homicide devant ses yeux : que deviendrez-vous en voulant faire passer votre haine implacable dans le cœur royal d'un si grand prince ? Un Evêque peut-il tremper sa plume dans le venin des plus noirs serpens, & s'emporter sans sujet avec tant de violence contre les personnes du monde les plus innocentes ? Prétendez-vous faire croire ce que vous dites sans aucunes preuves, par la seule assurance avec laquelle vous le dites ? Vous imaginez-vous qu'un emportement si violent sera regardé comme un zele bien louable ? Pouvez-vous peindre par des couleurs si noires des personnes qui n'ont aucune de ces vues criminelles que vous leur prêtez, & qui ne manqueroient pas de couleurs vives pour peindre au naturel, s'ils le vouloient, ceux qui les flétrissent par des peintures si monstrueuses ? Mais la même retenue qui, comme je viens de marquer, leur faisoit épargner le sang de ceux qui le leur vouloient ravir, bannit dans cette occasion tout ressentiment de leur cœur ; & s'ils se défendoient modestement contre vos Ecrits en respectant toujours votre caractere, ce n'étoit que pour l'intérêt de leur reputation qui étoit nécessaire, qu'ils se croyoient obligés de conserver, & qu'ils auroient trahie par le silence qu'on auroit assurément pris pour un aveu.

Ils n'avoient garde de se rendre homicides sans frapper de l'épée comme faisoient leurs adversaires, ni de tuer d'un trait de plume, pour ainsi dire, ceux qui s'efforçoient de les tuer ainsi de la langue. Ils avoient été trop bien instruits dans l'école de Jesus-Christ. Ils considéroient moins ce que méritoient les emportemens de leurs persecuteurs, que ce qui étoit bienséant à leur douceur propre. La verité seule les soutenoit contre ceux qui ne pouvant vaincre par la raison vouloient au moins devenir victorieux par leurs calomnies. O aveuglement déplorable ! Peut-on ainsi prévenir des

maux

maux imaginaires, & en commettre si hardiment de réels? Faire les zelés pour la paix de l'Eglise, & sonner le tocsin contre ses plus fideles enfans?

Vous savez, Seigneur, le profond respect que j'ai pour l'auguste prince que vous faites si glorieusement regner sur nous. Vous avez vu qu'étant en prison par son ordre, j'ai toujours baissé la main qui me châtioit, sans me laisser aller aux murmures, quelque témoignage que ma conscience me rendît que je n'avois pas mérité de lui un tel traitement. Et de qui ai-je appris à respecter ainsi les puissances, sinon de ces mêmes hommes qu'on décrioit comme des séditieux qui vouloient brouiller la Religion & l'Etat, mais qui toujours soumis & toujours pleins de charité souffroient & apprenoient aux autres à souffrir sans murmure? Au milieu des plus mauvais traitemens, ils ne considéroient, dans le prince qu'on avoit prévenu contre eux, que le desir louable qu'il avoit de maintenir la pureté de la foi, & rejettoient le reste sur ceux qui par leurs artifices surprenoient sa religion, & lui déguisoient le véritable état des choses. Ils souffroient comme des agneaux tout ce qu'on leur faisoit souffrir. Ils n'avoient, ni plaintes dans la bouche, ni murmure dans le cœur. Ils enduroient les prisons, y édifiant ceux-mêmes qui les y gardoient. Ils alloient servir de modele de vertu & de patience aux villes éloignées qu'on leur marquoit pour le lieu de leur exil, & y secouroient de leurs aumônes tous les pauvres autant qu'ils le pouvoient. Ils prioient dans le secret des retraites où ils tâchoient de trouver leur sureté, pour la conservation de ceux qui les forçoient de s'y retirer. Ils souffroient patiemment d'être dépouillés de leurs biens, de leur honneur, de leurs bénéfices. Que l'on compare cette con-

duite si chrétienne & si modérée, avec celle qu'ont tenue les vrais hérétiques, & que l'on en tire les conséquences.

Mais je m'égare, & je préviens ici l'ordre du tems. La douceur & la delicatesse de conscience que je voyois en M. de Saci & dans les autres Messieurs au tems de la guerre de Paris, m'a fait venir dans l'esprit les accusations étranges de sedition & de revolte, & les idées affreuses que M. l'Archevêque d'Ambrun vouloit donner d'eux dans sa requête au Roi, comme de personnes à craindre dans l'Etat. J'en dirai un mot, si Dieu me prête vie pour arriver jusques-là; car je ne puis écrire que jour à jour, & suis prêt de finir aussi-tôt qu'il plaira au Seigneur. Je l'attends à tous momens.

J'ai donc marqué un mot de l'embarras où se trouvoit Port-Royal des champs pendant la seconde guerre de Paris. Il ne restoit plus pour comble d'affliction à ces Messieurs, dans de si malheureux tems, que de voir répandre dans le monde qu'ils en étoient les auteurs par leurs secretes intrigues, quoique cela fût sans aucune vraisemblance. Qu'importe? N'avoit-on pas dit cent choses où il y en avoit aussi peu? N'a-t-on pas voulu dans la suite établir dans le monde que ces Messieurs étoient d'intelligence avec M. Fouquet, & que c'étoit M. Arnauld qui étoit auteur des Pieces qui se faisoient pour sa justification? Cela n'est-il pas allé si avant, que M. Arnauld fut obligé d'écrire cette Lettre (en 1662.) à un de ses amis, pour faire voir combien cette accusation étoit contre les apparences?

[Il me semble, Monsieur, que depuis tant de tems qu'on emploie contre moi toutes sortes de calomnies, il n'y en a point dont je dusse être surpris. J'avoue néanmoins que je l'ai été du bruit que vous me mandez qui court, que

que je suis auteur des Pieces que l'on publie pour la défense de M. Fouquet. On ne pouvoit inventer une fausseté plus hors d'apparence, ni m'attaquer par un côté où je fusse plus fort. On me cherche en vain où on ne me trouvera jamais. Rien au monde n'est plus opposé à mon esprit que de me mêler des affaires de cette nature. J'en suis autant éloigné par inclination que par devoir; & si la peine étoit essentielle au mérite, je n'en aurois gueres à observer ce que les Canons recommandent à tous les Ecclesiastiques, de ne se point engager dans les affaires du monde. J'ai toujours cru que la seule part qu'un Prêtre & un Theologien devoit prendre en ce qui regarde l'Etat, c'étoit de prier Dieu selon le commandement de l'Apôtre pour les Rois & pour leurs Ministres, afin que nous menions une vie paisible & tranquille dans toute sorte d'exercices de piété & de vertu.

Mais quand on me soupçonneroit d'agir par des principes moins chrétiens, c'est cela même qui devroit convaincre davantage qu'il n'y a rien de plus mal fondé que l'imagination de ceux qui veulent que je travaille pour M. Fouquet. Car quelle raison aurois-je de m'interesser dans la cause d'un homme, que je sai avoir plus contribué que personne à empêcher que le Parlement ne me rendît justice dans l'affaire de la Censure *; que je sai avoir pratiqué contre moi des voix, par des gratifications qu'il a faites à cette condition, & qui a été cause par là de ce qui me doit le plus affliger, qui est que tant de savans Docteurs sont à mon occasion exclus de la Sorbonne, où ils pouvoient servir très utilement l'Eglise & l'Etat. Je ne voudrois pas

 néan-

* La censure de Sorbonne contre sa seconde Lettre à M. le Duc de Liancourt.

néanmoins, que l'on jugeât par cela seul, de l
fausseté de ce qu'on m'impute. Car quelque in
juste qu'aît été cette conduite, il ne m'en reste
graces à Dieu, aucun ressentiment dans le cœur
& comme elle n'empêche pas que l'état où il s
trouve maintenant ne me donne de la compassion
elle n'empêcheroit pas aussi que je ne fisse pour
servir tout ce que je devrois selon Dieu & selo
l'esprit de l'Eglise, dont la coutume a toujours é
d'interceder pour les miserables, non seulement en
vers Dieu, mais aussi envers les princes. Mais c
dernier, d'interceder auprès du prince, étant di
proportionné à la condition d'un particulier,
charité d'un simple Theologien est enfermée da
celui d'intercéder auprès de Dieu, & il n'a que d
prieres à lui offrir pour ceux qu'il veut que no
regardions comme de tristes exemples de la v
cissitude des choses humaines. Ce sont les born
que je me suis prescrites en cette rencontre;
tout homme de bon sens le croira d'autant pl
tôt, qu'il jugera facilement qu'il m'auroit é
impossible de faire ce qu'on m'attribue, étant r
tiré comme je suis, n'ayant aucun commer
avec le monde, la Cour m'étant un pays inco
nu, & étant très ignorant de toute cette chica
ne de finances, qui fait le plus grand embrouil
ment du procès dont il s'agit. Desorte qu'il
également vrai que je n'aurois pas voulu faire
qu'on m'impute, quand je l'aurois pu; & c
je ne l'aurois pu quand je l'aurois voulu.

Ainsi il est difficile de trouver une calom
plus mal concertée que celle-ci, si on en ex
pte deux qu'on n'a pas laissé de faire valoir
leur tems; l'une que j'avois assisté à une asse
blée de Déistes, pour détruire la Religion ch
tienne, lorsque par la supputation de mon
il se trouva que je n'avois que dix ans; l'aut
qu'on n'a pas eu honte de porter jusqu'aux or

les de la Reine-Mere, que j'avois une étroite intelligence avec Cromwel. J'ai sujet de m'attendre que l'un de ces jours on publiera que j'en ai avec le grand Visir, & que nous pensons à nous retirer en Hongrie sous la protection du Grand-Turc. Car il faut avouer que si nous avons des ennemis assez peu consciencieux pour avancer contre nous toutes sortes d'impostures, nous avons aussi cet avantage, qu'ils sont très peu ingenieux pour les colorer, & qu'il ne paroit dans tout ce qu'ils inventent qu'une basse malignité.

Cependant il est vrai que cela ne laisse pas de produire son effet. Il se trouve toujours des gens assez simples pour écouter ces mensonges, & quoiqu'ils se detruisent d'eux-mêmes les uns par les autres, néanmoins la justification n'est jamais ni générale, ni nette, parce qu'ils ont soin, à mesure qu'une calomnie s'évanouit, d'en substituer une autre en la place, pour entretenir le monde. Une année l'assemblée de Bourgfontaine; l'autre, Cromwel; une autre, plusieurs millions distribués aux ennemis de l'Etat; presentement M. Fouquet; après cela on en forgera quelques autres. On nous fera bâtir des Forts & des Citadelles pour faire la guerre à tous les princes de l'Europe; & par cette suite de chimeres, il ne manquera jamais d'y avoir quelques sujets qui animent les gens contre les prétendus Jansenistes. Car on leur fait cet honneur de les traiter à peu près comme on faisoit les premiers chrétiens. Les payens s'en prenoient à eux quand il ne pleuvoit pas, & que leurs vignes étoient gelées. Ce sont aussi maintenant les Jansenistes qui font tout le mal du monde. Il n'y a point d'intrigues où on ne les mêle; & on ne manque jamais de les mettre du côté des personnes ou malheureuses ou odieuses. Tout ce que je conclus de-là c'est qu'il ne faut gueres se met-

tre en peine de la bisarrerie du jugement des hommes ; & que, sans s'arrêter à tous ces bruits, nous ne devons penser qu'à nous rendre favorable celui devant qui on ne nous peut rien imposer, & à qui aussi nous ne pouvons rien cacher. C'est lui qui est le protecteur des innocens calomniés, & il y a sujet d'espérer que, s'il permet quelquefois que des personnes très sages & très éclairées se laissent prévenir par ces suppositions il ne souffrira pas qu'ils demeurent long-tem dans cette surprise, & qu'il fera voir, au moin à leur égard, la vérité de cette parole de S. Cyprien : *Quod mendacia non diu fallant ; noctem tam diu esse quamdiu non illucescat dies, clarificato autem die luci tenebras & caliginem cedere, & quæ grassabantur per noctem latrocinia, cessare.*]

Mais je reviens à Port-Royal des champs d'o je m'écarte par de petites digressions qui m viennent sur le champ dans la memoire. Je l'avois laissé dans l'horreur des armes : je retourn à lui lorsque Dieu lui a rendu la sérénité de paix en la redonnant à toute la France. Ma helas ; Seigneur ! à quoi reserviez-vous cette maison pour l'avenir ? Vous la défendiez alors contre des soldats passagers, qui auroient peut-êt voulu y trouver quelques dépouilles ; & vo l'avez abandonnée quelques années après à c gardes impitoyables qui la gardoient, non po la sauver, mais pour la perdre *. Vous la sa viez lorsque tout étoit comme un champ de b taille, & vous souffriez ensuite qu'elle dev comme une terrible prison, où l'on vouloi rendre maître des ames même des personnes y habitoient. Quelles insultes permites-vous mon Dieu, que l'on vous fît en quelque sc

à vo

* Le 3. Juillet 1665. on mit à Port-Royal des cha une garnison qui y demeura jusqu'au 18. Fevrier 1669.

à vous-même, en faisant servir à l'impiété un lieu qui étoit tout sanctifié par la piété de vos servantes? Béni soyez-vous, de ce que le torrent d'impiété a passé, & n'a gueres duré que deux ans! Béni soyez-vous, de ce que vous avez fait voir que des personnes qui n'étoient armées que de vous seul, sont enfin devenues victorieuses de toute la puissance des hommes & des démons! Mais achevez votre victoire, mon Dieu, & écoutez les cris de cette terre bénie qui semble implorer votre misericorde. Pourquoi, vous dit-elle en soupirant, souffrez-vous si long-tems notre desolation? Nous périssons peu à peu, & vous ne nous sauvez pas. Nous n'avons garde de sonder la profondeur de vos impénétrables jugemens. Nous sommes assurées que vous ne permettez rien que pour le bien de ceux qui vous servent; mais souffrirez-vous toujours que nos ennemis croissent de plus en plus, & que nous diminuions tous les jours; que leur nombre se fortifie, & que le nôtre s'affoiblisse; qu'ils fleurissent & que nous dessechions dans notre sterilité? Mais Dieu voit tout: laissons-le agir, & reprenons l'histoire de Port-Royal des champs.

Les troubles civils ayant été enfin terminés, tout redevint tranquille à l'ordinaire à Port-Royal des champs, où je vis de grandes resolutions que, si jamais pareilles choses arrivoient, on ne s'exposeroit plus aux mêmes périls, & qu'on iroit, comme les autres, chercher sa sureté à Paris. Mais ce desert en paix de ce côté là, fut affligé d'une autre maniere. Il y eut une grande quantité de maladies, que le dérangement de la vie accoutumée & la fatigue avoient causées: ensorte que ce lieu étoit desolé, & commençoit à devenir pénible à ceux qui aimoient un peu la vie, tant on y voyoit l'ombre de la mort regner de toutes parts. Mais M. de Saci & ceux

qui étoient les plus pénétres des mêmes vérités, jugeant chrétiennement des choses, trouvoient que c'étoit ce qui leur plaisoit davantage. Il avoit soin de fortifier tout le monde dans ces pensées, & d'encourager ceux qui se portoient bien à secourir ceux qui étoient malades; & parce qu'il y avoit quelques maladies dangereuses qui se pouvant aisement gagner donnoient quelque apprehension à ceux qui n'étoient pas assez resolus, il s'appliqua avec ces autres Messieurs, à dresser un Ecrit tiré des saints Peres, qui faisoit voir admirablement que la mort où l'on tomboit pour avoir assisté des malades, égaloit celle des martyrs. Il donnoit lui-même l'exemple aux autres de ce qu'il leur disoit. Il étoit present par tout, & quelque avare qu'il fût de son tems pour les lectures & les prieres qui étoient toutes ses delices, il n'eut plus de tems à lui, & il se prodigua pour Jesus-Christ en la personne des malades. On étoit surpris de voir à tout moment un homme que dans d'autres tems on voyoit si peu, & qui ne se trouvoit en aucun endroit que dans l'Eglise ou dans sa chambre.

Mais que dirai-je ici de l'admirable M. Arnauld? Puis-je me souvenir de ce que je lui voyois faire, & de ce que je lui entendois dire alors, sans être embrasé d'amour pour lui? Lui qui sembloit devoir se menager pour conserver tant de talens si rares, sembloit au contraire être venu là pour se consacrer à Dieu, en lui offrant sa vie en sacrifice; & à peine put-on obtenir de lui qu'en visitant les malades, il tînt en main un citron qu'on lui avoit piqué de cloux de girofle. Puis-je oublier, ô mon Dieu, les pressantes exhortations que ce saint Docteur nous faisoit pour nous encourager à bien souffrir nos maux? Combien il appuyoit sur ce que dit l'Ecriture, que c'est principalement alors qu'on doit faire voir

ce qu'on a de vertu, de foi & d'amour de Dieu; qu'une charité foible est ébranlée alors & disparoit, mais qu'une charité forte & enracinée trouve au contraire sa nourriture & ses accroissemens dans les afflictions; que c'étoit la différence des personnes retirées qui servent Dieu, d'avec les personnes du monde; que les derniers craignoient les maladies, & néanmoins souvent y tomboient par leurs excès; que les serviteurs de Dieu au contraire craignoient si peu cet état qu'ils faisoient, ce semble, tout ce qu'ils pouvoient pour y tomber. Ils sont malades, disoit-il, parce qu'ils veulent bien l'être. S'ils jouissoient d'une santé pleine & vigoureuse, à peine se croiroient-ils serviteurs de Dieu. Plus le corps est en embonpoint, plus l'ame est languissante; & quand l'homme exterieur se porte bien, l'homme interieur n'est est pas mieux. L'affoiblissement de la chair donne de la force à l'esprit, & quand le corps est abattu par la maladie, la vigueur des membres qui se perd, passe & se change en la vigueur des vertus. Le feu brulant d'une fievre éteint un autre feu plus brulant qui est celui des passions, & amollit l'ardeur des desirs terrestres L'ame alors ne pense point à prendre les plaisirs illicites. Elle fait rentrer toute sa joie en elle-même, & elle triomphe du corps dans l'abattement, comme d'un ennemi vaincu & renversé par terre. Il nous disoit qu'après que tous les Saints, à l'imitation des Apôtres, ont recherché cet état d'affoiblissement & d'infirmité, les personnes qui sont à Dieu ne le devoient pas éviter; & que puisqu'ils apprehendoient de voir leur chair trop vigoureuse, ils devroient apprehender le trop de santé. Il disoit tant de choses de cette sorte qu'on rougissoit de n'être pas malade, & que la trop bonne santé nous paroissoit presque une conviction manifeste de peu de vertu.
 C'est

„ personne du monde (qu'il lui nomma) n'a eu „ que trois jours pour se préparer à la mort, & „ qu'il a fait une si belle mort; & moi il y a si „ long-tems que je tâche à m'y préparer, & je ne „ le suis pas encore." M. Arnauld laissa échapper un petit souris qui disoit bien des choses, & prenant ensuite la parole avec gravité, pour empêcher qu'on ne se laissât tromper par ce qu'on appelle *belle fin* des gens du monde, il dit au sujet de ce qu'on venoit de lui rapporter, qu'il y auroit de la dureté à n'offrir pas à ces personnes quelques remedes dans une si grande extrémité, mais qu'il y auroit bien de la témérité à promettre une guérison parfaite lorsqu'on a tant différé à la rechercher. „ Ces personnes, dit-il, se trou„ vent alors & mettent les pasteurs éclairés dans „ un grand embarras. On sait bien qu'il faut faire „ ce qu'on peut dans cette espece de léthargie où „ on trouve leur ame. On tente tout aux grands „ maux, plutôt que d'omettre rien. On a au moins „ quelques legeres espérances de ces remedes. „ N'en faire aucun, c'est une mort assurée; mais „ de bonne-foi que peut faire alors un homme qui „ n'a jamais pensé à connoître Dieu? Et que lui „ offrira-t-il lui qui n'a jamais pensé à satisfaire à „ sa justice? Il a perdu le tems que Dieu lui avoit „ donné pour faire pénitence, & il la voudroit „ faire lorsqu'il n'en a plus le tems. Un esprit „ abattu du mal peut-il être un exact censeur con„ tre lui-même? Un homme déja mourant est-il „ pour l'ordinaire capable d'offrir au souverain ju„ ge qu'il attend rien qui puisse l'appaiser? Je sai „ que quelquefois Dieu fait des especes de mira„ cles; mais il est dangereux de s'y trop atten„ dre, & toute personne sage ne le fait pas."

Cette même personne qui avoit ainsi parlé à M. Arnauld, de la belle fin des gens du monde, s'ouvrit à lui peu de tems après en présence de quel-

quelques-uns d'entre nous qui étions là, & lui avoua qu'il avoit un effroyable crainte des jugemens de Dieu, & que les péchés de sa vie passée l'agitoient beaucoup. M. Arnauld le consola, & lui promit ses prieres afin qu'il plût à Dieu de le bénir, de le fortifier & de le soutenir dans les grandes frayeurs qu'il ressentoit en se souvenant de ses fautes. „ Ce n'est pas, ajouta-„ t-il, que j'ose lui demander qu'il vous delivre „ entierement de ces deux choses qui ne sont pas „ mauvaises, pourvû qu'elles soient modérées & „ ne passent pas les bornes; car la crainte n'est pas „ seulement le commencement de la sagesse, mais „ aussi sa perfection; & l'Ecriture appelle heureux „ celui qui craint toujours. C'est une grande mi-„ sere que de ne craindre pas. Je ne saurois vous „ la souhaitter, & vous ne la pourriez point de-„ sirer vous-même, sans renoncer au ciel où l'on „ craint en un sens encore plus que sur la terre: „ desorte que votre crainte est un presage de votre „ bonheur éternel, & elle commence déja à vous „ mettre en jouissance du Paradis. Ainsi elle doit „ vous donner de la consolation, de la joie & du „ repos, au lieu de vous affliger & de vous dé-„ courager, puisqu'elle vous fait voir que vous „ n'êtes pas du nombre de ceux qui sont endurcis „ ou aveugles, n'y ayant que ceux là qui ne crai-„ gnent point, & qui puissent être en assurance au „ milieu de tant de maux & de dangers qui nous „ environnent interieurement & exterieurement."

„ Je ne doute pas, lui dit encore M. Arnauld, „ que votre crainte ne consiste en ce que vous „ apprehendez de n'être pas à Dieu, & de ne l'a-„ voir pas véritablement dans le cœur; & c'est ce „ qui vous doit réjouir, puisque cette crainte ne „ peut être sans charité. Ceux qui n'aiment point „ Dieu ne craignent point d'être séparés de lui, & „ ceux qui l'aiment ne peuvent s'empêcher de

„ craindre de le perdre, ou de l'avoir déja perdu, „ soit par les efforts de leurs ennemis, ou par leur „ propre foiblesse. Ainsi cette crainte étant l'ef- „ fet de la charité, elle montre que Dieu est dans „ nous, & que nous le possedons véritablement, „ puisque la charité est Dieu-même, & qu'il aime „ toujours réciproquement ceux qui l'aiment, puis- „ qu'il les a aimés éternellement avant qu'ils l'eus- „ sent aimé. Je n'ai donc garde de lui demander „ qu'il vous ôte cette crainte, mais je lui demande- „ rai plutôt qu'il vous l'augmente, comme il faut „ nécessairement qu'elle croisse à mesure que la „ charité croîtra dans votre cœur, & qu'elle vous „ soutienne entre les peines & les dangers visibles „ & invisibles, & contre l'incertitude de votre „ état, dont vous ne sauriez être delivré que dans le „ ciel. Et vous ne devez pas aussi desirer de l'être „ plutôt, puisque vous ne pouvez avoir ce desir sans „ combattre l'ordre de la providence de Dieu, & „ de l'amour qu'il a pour vous & pour tous ses élus, „ à qui cette incertitude & le doute de leur salut est „ utile & nécessaire durant cette vie, comme le „ contrepoids de l'élevement & de la vanité qui le „ suit toujours, & qui, comme vous me le mar- „ quez, vous afflige sensiblement.

„ Mais vous n'avez pas sujet de penser, com- „ me vous le dites, que cette vanité soit une „ marque de reprobation, & qu'elle vous doive „ ôter la confiance des élus : au contraire ce que „ vous éprouvez-vous la doit donner, & vous per- „ suader que vous êtes de ceux que Dieu a choi- „ sis éternellement; & vous serez obligé de le croi- „ re tant que cette même vanité vous déplaira, & „ vous causera autant de douleur que vous m'en „ témoignez presentement, puisque le déplaisir du „ péché est une preuve qu'on aime Dieu, & qu'on „ est aimé de lui. Dieu ne laisse ces défauts dans „ ses serviteurs que pour les leur faire haïr, & les

„ détrui-

„ détruire peu à peu par cette haine, qui croît dans
„ la vue & dans le sentiment continuel qu'ils ont
„ de leur infirmité. C'est ainsi que la vertu se for-
„ tifie dans l'infirmité, l'humilité dans l'orgueil, &
„ la gloire de Dieu dans le rabaissement de la créa-
„ ture, & dans le mépris qu'elle conçoit d'elle-mê-
„ me en voyant incessamment sa corruption & sa
„ misere. Je vous souhaitte donc, non que Dieu
„ vous ôte cette peine, mais que plutôt il vous
„ l'augmente, jusqu'à ce que vous soyez aussi pu-
„ rifié que Dieu le desire, & que j'espére que vous
„ le serez à la fin de cette vie & à l'entrée de
„ l'autre, l'approche de laquelle vous doit donner
„ une joie continuelle, puisque nous ne vivons ici
„ que dans cette espérance, & ne travaillons que
„ pour nous l'assurer de plus en plus."

Il lui dit pour le consoler cent choses semblables qui me charmoient en l'écoutant, & j'ai peur de les gâter en les rapportant. J'avoue que personne n'a jamais envisagé si tranquillement la mort. La force avec laquelle il nous representoit qu'elle étoit la fin des péchés, nous donnoit des desirs qu'elle vînt bientôt. Les convalescens ne savoient s'ils devoient se réjouir de leur santé renaissante, ou plutôt regretter de n'être pas morts. „ Nous ne savons, disoit M. Ar-
„ naud, ce qui nous est bon, ni ce que nous de-
„ vons desirer. La tendresse humaine nous porte
„ naturellement à nous réjouir de la convalescen-
„ ce de nos amis; mais il y a quelquefois en cela
„ plus d'affection que de sagesse. Il faut pourtant
„ rendre graces à Dieu de toutes choses, lorsque,
„ outre l'espérance de la vie future, il nous accorde
„ encore les biens de la vie presente. Il est si bon
„ qu'il prend soin de la vie de notre ame & de no-
„ tre corps, & fait souvent rejaillir l'une sur l'au-
„ tre." Mais il étoit ferme à nous dire que bien loin de nous relâcher par la maladie, il falloit

faire voir au contraire que l'affoiblissement d
chair avoit servi à fortifier l'esprit, & que l'a
étoit engraissée quand le corps dépérissoit; c
la mort ayant épargné notre vie, une autre
pece de mort ne devoit plus épargner la con
piscence, & qu'en cela consistoit la meilleu
action de graces qu'on pouvoit rendre à Dieu
la guérison.

Mais j'admirai une chose qui arriva alors, & c
me fit voir combien M. Arnauld & M. de S
étoient prodigues de leur vie, lorsqu'il s'agissoit
servir leurs freres. Ces gens que l'on décrioit p
tout comme des factieux qui ne pensoient qu
troubler la Religion & l'Etat, ne pensoient da
leur desert qu'à sacrifier leur vie à Dieu en la pe
sonne des malades. Une personne étant là tom
bée dans une maladie dangereuse pour ceux c
en approchoient, le Medecin de Port-Royal c
étoit un très habile homme, & ami de ces Me
sieurs au delà de ce qu'on peut croire, eut u
compassion qu'on pouvoit appeller humaine, q
lui faisoit apprehender d'exposer des personn
d'un si grand mérite pour donner les sacreme
à ce malade. Ainsi à leur insu, il concerta com
ment il feroit, & eut la pensée de prier le Cu
d'un village voisin de venir administrer cet hom
me. Néanmoins pour ne rien faire de sa tê
seule dans une chose de cette importance, il en
voya promtement à Paris pour savoir de M. Sin
glin s'il approuveroit ce qu'il avoit projetté d
faire. M. Singlin se sentit ému jusqu'au fond de
entrailles, lorsqu'il vit cette proposition, & dan
son zele brulant, il regretta de n'être pas sur le
lieux pour porter lui-même les sacremens à c
malade. „ Quoi! dit-il à ce Médecin, comm
firent ensuite M. Arnauld & M. de Saci lorsqu'il
furent informés des choses, "ne seroit-il pas hon
„ teux d'exposer un Curé de campagne à une ma
„ ladi

„ ladie dangereuse, pour préserver ceux qui sont „ naturellement chargés de ce soin ? Notre vie „ est-elle si prétieuse, & les Curés nous sont-ils „ de si peu de considération, qu'ils doivent être „ sacrifiés au lieu de nous? Avouons que cela „ nous touche sensiblement, tant nous y trou- „ vons d'injustice. Surement si nous avions su les „ choses, rien ne nous auroit pu empêcher de „ donner les sacremens à ce malade, s'il eût été „ en cet état, quand même il auroit été frappé „ de peste. Il faut mieux suivre l'ordre de Dieu „ en toutes choses, & exposer notre vie volon- „ tiers, quand notre devoir nous y engage, & „ non pas en exposer d'autres au lieu de nous." Cet événement m'a touché toutes les fois que j'y ai pensé depuis, & une seule action de cette nature fait bien voir quels étoient ces Messieurs avec qui j'avois le bonheur de vivre.

M. de Saci, lorsqu'il alloit visiter les malades, les fortifioit toujours le plus qu'il pouvoit contre l'impatience. Il leur conseilloit pour cela de détourner les yeux de la longueur de leur maladie, & il leur disoit avec cette douceur naturelle: „ Pour moi quand je suis malade je ne de- „ mande point à Dieu la grace pour la journée: „ je me contente le matin de la demander pour la „ matinée, à midi pour l'après diné, le soir pour „ la nuit. Il ne faut point compter le passé, mais „ dire: Je ne suis malade que d'aujourd'hui.„ Il les soutenoit ainsi de ses avis jusqu'à la mort, à laquelle il étoit toujours très sensible, quoiqu'il estimât heureux ceux qui mouroient, particuliérement ceux qui étoient d'une médiocre vertu. Il disoit toujours que la mort étoit bien plus à souhaitter pour ces sortes de personnes.

Mais entre tant de maladies qui affligerent Port-Royal des champs ensuite de la guerre, je ne puis oublier un petit accident qui arriva alors en

ce lieu, & qui y causa une espece de petit trou ble intestin, non pas si tumultueux en apparen ce que ceux qu'on venoit d'y essuyer, mais qu néanmoins étoit d'une conséquence plus dange reuse, pour ruiner l'esprit de pénitence que M. d Saci tâchoit sur toutes choses de conserver e ce lieu.

On voyoit le long cours de ces maladies q ne manquoient gueres de revenir toutes les auton nes. Chacun commença à raisonner là-dessus sa mode. Tout le monde s'échauffa, & to étant interessés à cela, on chercha à se tirer ces incommodités annuelles à moins de frais q l'on pourroit, c'est-à-dire, à avoir bonne cor position pour les remedes qui paroissoient p incommodes que les maladies mêmes. Ce c donna lieu à ces petits murmures, fut le chang ment de Médecin qui se fit en ce lieu. Or étoit accoutumé au bon M. Pallu, dont j'ai pr que exprimé l'humeur, la taille, la douceur, la conduite en ce seul mot. C'étoit un hom extrêmement facile, & qui n'ayant rien de gu dé avoit beaucoup de complaisance pour les n lades, s'accommodoit à leurs petites infirmit entroit dans leurs peines & presque dans le desirs, ensorte que nous le regardions tous plu comme un ami que comme un Médecin, & nous divertissoit autant par l'agrément de ses treiens, en nous visitant, qu'il nous plaisoit la facilité de ses ordonnances.

Il n'en étoit pas de même de M. Hamon lui succeda. Comme il avoit un bien plus gr fond de science, & beaucoup plus de ferm d'esprit, il n'avoit pas de grands ménagem pour les malades. Il ne falloit plus parler de libérer avec le Médecin pour les maladies, n consulter ensemble tête à tête pour s'en tire meilleur marché. Il ne falloit plus qu'obéi

at

attendre avec une humble soumiſſion tout ce qu'on ordonnoit. Dès qu'on ouvroit la bouche, ſelon la liberté qu'on avoit toujours eue du tems du défunt, pour repreſenter bonnement quelque choſe, & pour tâcher d'entrer en compoſition touchant quelque nouvelle ſaignée ou purgation dont il étoit fort liberal, épargnant tout auſſi peu le ſang que le ſené, on voyoit un homme ſourd & inflexible qui, prenant un air ſérieux & un ton grave, faiſoit ſonner la qualité de Docteur en médecine, & les 4000. livres qu'elle lui avoit couté. Ainſi on n'avoit plus à lui répliquer: mais en lui obéiſſant, on ne laiſſoit pas de regarder cela comme un petit joug dont on auroit été fort aiſe de ſe décharger.

On crut y avoir trouvé jour par un certain Médecin appellé M. Duclos qui étoit de la Religion. M. d'Andilly qui étoit à Port-Royal des champs en avoit eu la connoiſſance par le moyen de ſes amis de Paris, avec qui il entretenoit toujours un grand commerce de Lettres. Comme M. Duclos qui le venoit quelquefois voir dans ce deſert, trouvoit beaucoup d'honnêteté dans ces Meſſieurs les ſolitaires, & leur en témoignoit auſſi beaucoup, il s'inſinua doucement dans leurs eſprits. On prit plaiſir à voir un homme qui n'avoit rien de cette gravité auſtere, qui étoit de bonne compoſition, & qui par une petite pillule guériſſoit de toute ſorte de maux. On aima extrêmement cette conduite qui paroiſſoit plus douce que celle de M. Hamon, & on ne parloit plus d'autre choſe dans ce lieu que des effets miraculeux des pillules de M. Duclos, dont M. d'Andilly relevoit l'effet avec beaucoup de louanges.

Ce ne fut pas encore là tout. M. le Duc de Luines qui étoit à Port-Royal, comme j'ai dit, avoit un certain M. Jacques, qui avoit quelques

ſecrets,

secrets, & qui en effet lui avoit beaucoup a
ci les douleurs de la goute. Cet homme :
une poudre qui guérissoit aussi de tous maux
chacun employoit tout son crédit pour en a
quelque prise en reserve, comme une b
provision contre les maladies qui surviendro
& que l'on préviendroit soi-même sans co
ter M. Hamon. Cela fit une grande divi
On ne parloit plus tant des pillules de M.
clos. On ne vouloit plus que cette poudre
comme M. Jacques qui la donnoit étoit touj
sur les lieux, cette raison & l'autorité que M
Luines lui donnoit, fit qu'il l'emporta sur M.
clos, & presque sur M. Hamon qui étoit
d'être laissé en grand repos dans sa cham
sans autre pratique que celle du dedans du
nastere, où les partialités n'avoient point d
cès, & celle de la campagne, où sa charité
lante le faisoit courir à jeun avec un zele infat
ble, pour le service des pauvres qu'il visitoit à p
en faisant tous les jours six ou sept lieues.
il faut lui rendre ce témoignage, qu'il étoit
excellent Médecin, mais encore meilleur cl
tien & meilleur pénitent. Dieu se l'étoit re
vé pour la consolation de ses servantes, en
tems où elles n'en pouvoient recevoir que
lui, & vouloit les secourir par lui encore p
contre les foiblesses de l'ame que contre l'in
mité du corps.

La fermeté de son esprit fit qu'il fut long-te
à se rendre à la voix de Dieu qui l'appell
M. du Hamel, Curé de S. Mederic, avoua q
pendant deux ans il lui avoit couté bien des p
nes pour l'enfanter à Jesus-Christ. Mais si sa co
version fut lente, elle n'en fut que plus ferven
lorsqu'il eut enfin resolu une bonne fois de
sacrifier tout à Dieu, & au service de ses épo
ses. Cet homme d'une capacité si profonde,
doi

donc sans rien dire ce soulevement contre lui, dans ce lieu auquel il s'étoit si charitablement dévoué. Il envisagea avec une patience admirable qui étoient ceux qu'on lui préferoit. Encore pour M. Duclos, passe: c'étoit un homme poli. Il ne faisoit pas mystere de ses remedes. Il disoit ce qui y entroit, & de quoi ils étoient composés. Mais pour M. Jacques qui eût mieux mérité d'être boucher que Médecin, il faisoit le mysterieux, & ses mysteres affectés cachoient son ignorance. Comme donc tous les esprits du dehors de Port-Royal étoient partagés pour ces deux Médecins empyriques, M. Hamon ne s'opposa point à ce torrent. Il laissa le monde fort libre. Seulement, comme sa charité étoit grande, il pleura le malheur de ses freres, & les suites qui pouvoient arriver de cet entêtement, comme, helas! on en vit une triste expérience. Bientôt après cependant tout ce desert retentissoit de cette dispute. Ceux qui tenoient encore pour M. Hamon, se tuoient de rapporter mille accidens des empyriques, auxquels les autres opposoient d'autres personnes qu'ils disoient que la Faculté avoit tuées. M. Hamon dans tous ces tumultes n'eut point d'autre consolation que l'équité de M. de Saci, à qui il avoua franchement qu'il s'étoit bien trompé, & qu'au lieu de trouver dans ce lieu des personnes parfaitement chrétiennes, comme il se l'étoit promis, il étoit surpris d'en trouver même qui n'étoient pas bien raisonnables.

M. de Saci qui ne fuyoit pas moins la nouveauté dans la maniere de guérir les corps que dans celle de guérir les ames, voyoit, il y avoit longtems, ce desordre, & en gémissoit en secret. Ce partage d'esprits déchira son cœur; mais il comprit qu'il falloit beaucoup de sagesse pour y apporter du remede. Comme quelques-uns de

de ces solitaires portoient leur chaleur & leur zele si loin sur ce point, qu'ils alloient même inquietter ceux qui étoient à l'agonie, & qu'au lieu de les occuper des pensées de l'éternité où ils étoient prêts d'entrer, ils ne leur parloient au contraire que des pillules de M. Duclos ou des poudres de M. Jacques, il crut que c'en étoit trop. Il pria qu'on laissât au moins mourir le monde en paix. Il representa que les malades avoient plus besoin de penser à leur ame qu'à leur corps; que d'eux-mêmes ils avoient déja assez de peine des remedes, sans qu'on les allât même irriter encore sur ce point.

Il disoit cent autres choses semblables avec tant de douceur, & d'une si grande paix, qu'il n'y avoit personne qui ne se condamnât & ne se repentît d'un si grand emportement. Peu à peu il ménagea tous les esprits, & adoucit les plus entêtés. Il mina insensiblement cette petite sedition. Il fit voir quelle en étoit la premiere source; que cette pente qu'on avoit pour les empiriques, & cette aversion pour M. Hamon, marquoient qu'on n'étoit pas fort avancé dans la vie de la pénitence; qu'on se donnoit trop de liberté en ce point; que cela n'étoit ni d'un pénitent, ni même de la simplicité chrétienne; que ceux qui avoient trop de peine à user des remedes de M. Hamon pouvoient en silence souffrir leurs maux, supposé qu'ils n'allassent pas aux extrémités, mais que si chacun se mêloit de chercher des remedes selon son goût, & selon sa fantaisie, cela ne causeroit que des troubles & des murmures; qu'il souhaitteroit en ce point, comme en beaucoup d'autres, qu'on se laissât conduire au dehors, comme les Religieuses, qui prenoient dans leurs maux la conduite que leurs superieures leur donnoient; que pour lui il ne croiroit pas pouvoir mieux faire que de se soumettre à M. Hamon s'il

s'il étoit malade ; qu'il espéroit que les personnes que Dieu lui avoit unies en tant de manieres entreroient dans ces sentimens, & que l'on ne s'ingereroit plus de la sorte à chercher des remedes étrangers qui nuiroient plus à l'ame, qu'ils ne serviroient au corps.

Tout cela se disoit avec tant de douceur, que l'exemple se joignant encore insensiblement, on rougissoit d'être d'un avis contraire à M. de Saci, & que peu à peu on laissa les empiriques pour se soumettre à l'avenir aux ordres de M. Hamon. On peut dire à ce sujet que c'étoit là le propre de M. de Saci, & tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître avoueront qu'il n'y a gueres eu d'homme qui eût plus de grace, ni qui ait imaginé des manieres plus adroites & plus ingénieuses pour remettre les esprits, & pour rétablir la paix par tout, au moment qu'il arrivoit quelque contestation qui auroit pu l'altérer. Le Dieu de la paix l'avoit établi là comme son ministre, pour être le réconciliateur des hommes entre eux, aussi bien qu'avec lui-même. Sa sage conduite leur faisoit trouver la paix de l'ame, & sa douceur l'entretenoit toujours entre eux. Il n'y avoit point d'affaires si embarrassantes ni de différens si échauffés, pour la décision desquels il ne trouvât tout d'un coup des moyens si justes & des accommodemens si favorables, que tout le monde se retiroit toujours très content d'avec lui. On sait assez que dans un lieu où il y a plusieurs personnes ensemble, il est difficile qu'il n'y arrive quelque petit démêlé. Ce n'est pas scandaliser personne que de dire ceci. Je ne crois pas devoir cacher ces petites fragilités, principalement lorsque par ce silence j'ôterois à M. de Saci une de ses plus grandes gloires.

Comme chacun faisoit son capital en ce lieu de s'acquitter bien de son emploi, & de mettre

en très bon ordre tout ce qui étoit commis à son soin, chacun aussi desiroit avec chaleur tout ce qui lui étoit nécessaire pour ce sujet. J'ai vu jusqu'à ceux qui se mêloient du jardinage, s'empresser pour ce qui leur convenoit, & avoir de petits differens l'un avec l'autre pour quelque tas de fumier. Eux qui auroient regardé comme un grand sacrilege d'en avoir pour les plus grands amas d'or & d'argent, en avoient pour l'ordure qu'ils regardoient comme leur richesse, parce que c'étoit les richesses de leur jardin.

J'ai vu quelquefois M. de Saci, avec toute sa gravité, avoir peine à s'empêcher de rire lorsqu'il les entendoit plaider si hautement leurs petits procès. L'un plaidoit pour des bleds, & des avoines: l'autre prétendoit que ses légumes & ses choux ne devoient pas être méprisés. Celui-ci presentoit sa requête pour ses plants d'arbres, qu'il avoit la douleur, après tant de peines & de si belles espérances, de voir mourir faute de fumier: celui-là disoit que sa vigne devoit être privilegiée, & méritoit d'être préferée à tout. C'étoit la charge qui les faisoit tous parler, & non leurs propres intérêts. La charité cependant qui est la mere de la paix, ne laissoit pas d'y avoir ses petits debats. Je ne dis ceci que pour un exemple. Je sai que ce n'est qu'une bagatelle. Je voyois M. de Saci s'en divertir avec moi; & je me souviens que comme alors il donnoit quelques-unes de ses heures à mettre les racines grecques en vers françois, étant sur le mot grec qui signifie fumier, il mit ce petit vers, *le fumier au champ a la vogue*, faisant allusion à tout ce qui venoit de se passer devant lui à ce sujet. Mais on voit par là que tout, jusqu'aux moindres choses, venoit à ses oreilles; que ce sage Prêtre du Seigneur étoit au milieu de ces solitaires en quelque sorte comme Moyse étoit au milieu de son peuple, & que par

par sa douceur si saintement éclairée, il calmoit tout comme un pere qui sans se prévenir rendoit justice à tout le monde. Il écoutoit tout; il examinoit tout; & après que sa lumiere toujours tranquille & jamais obscurcie d'aucun nuage de prévention, lui avoit fait voir où étoit la vérité & la justice, il avoit dans le fond de sa sagesse une source inépuisable d'inventions toutes saintes & de ressources ingénieuses, pour terminer tout avec la satisfaction mutuelle de ceux qui lui avoient apporté leurs plaintes.

Tout cela fit qu'à la fin il étoit comme le médiateur de tout le monde, & que M. Singlin lui-même avoit besoin de sa médiation pour remettre les esprits, dans les rencontres où il sembloit que la confiance qu'on avoit toujours eue en lui, & que la charité qu'il avoit toujours eue pour quelques personnes, étoient un peu en danger d'être altérées. Il ménagoit si bien en cela les forts & les foibles sans avoir d'autres vues que la paix, les intérêts de Dieu & le salut des ames, que comme on s'addressoit à lui sans hesiter, pour se soumettre au jugement qu'il prononceroit, on ne retractoit point non plus sa soumission lorsqu'il l'avoit prononcé, & on se tenoit ferme à son jugement comme si Dieu avoit parlé lui-même. C'est ce qui faisoit qu'il vouloit que tout le monde eût la liberté de lui parler à quelque heure que ce fût. Je n'ai jamais vu personne qui se prêtât davantage à tous ceux que Dieu lui avoit donnés. Il ne comptoit pour rien l'amour du repos & du silence qu'il avoit aimé & cultivé toute sa vie. Les delices saintes qu'il goutoit dans les lectures de l'Ecriture sainte & des saints Peres, les Ouvrages importans auxquels il s'appliquoit pour le bien de l'Eglise, l'attrait qu'il avoit pour la priere toujours arrosée de ses larmes, tout cela ne lui étoit rien dès

que le moindre de ceux qu'il conduisoit besoin ou de sa consolation ou de ses avis.

Je suis encore édifié quand je pense à son sion pour les visites des personnes du de Beaucoup de gens de Paris venoient dans c sert ou par curiosité ou par civilité; mais quelle adresse M. de Saci savoit-il les évite me prenoit quelquefois envie de rire, q je voyois les innocens artifices, ou des sonnes qui venoient là pour tâcher de le prendre en passant, ou de lui-même s'empêcher d'être surpris. Dès qu'il savoit quelqu'un étoit venu, il faisoit ôter la clef c porte, & ne répondoit à personne; & lors lui falloit sortir par nécessité pour aller à l'E ou au parloir, avec quelle précaution le fai il? Et combien m'a-t-il prié de fois de vo les chemins seroient libres? Comme il avoit noncé au monde, il vouloit être fidele à ce noncement. Il craignoit que l'innocence de yeux accoutumés depuis long-tems à la simp té de cette retraite, ne fût blessée par la d'autres objets moins innocens. Il souhai que le monde l'oubliât, comme il l'avoit oul & il faisoit encore plus pour ne le point v que les autres ne pourroient faire pour en vus.

Que son exemple soit encore vivant dans r cœur, ô mon Dieu! Qu'il me soit une in ction continuelle qui me conserve dans ma traite, & qui m'empêche de me relâcher admettant peu à peu le monde! Vous sa Seigneur, que si je prens plaisir à ce que j'é c'est afin que m'entretenant ainsi des mort avec les morts, je ne sois point tenté de le avec les vivans. Je les aime tous; je les ho re tous; mais étant sans comparaison moins M. de Saci, je connois que j'ai encore plus

soin que lui de me tenir enfermé dans le particulier.

Cependant ce même M. de Saci dont je viens de parler, & dont j'ai dit que la porte demeuroit si regulierement fermée pour toutes les personnes du dehors, de quelque dignité qu'elles fussent, la tenoit toujours ouverte au plus petit de tous les solitaires, parce qu'il avoit toujours le cœur ouvert pour eux. Dans quelque profonde application qu'il fût, jamais il n'a témoigné être un peu touché de ce qu'on l'en détournoit. Dès qu'il avoit été fait Prêtre, il avoit compris qu'il ne vivoit plus pour lui-même, qu'il étoit tout à ceux dont il étoit chargé par l'ordre de Dieu, & qu'il devoit à l'avenir être tout à tous, à l'imitation de S. Paul qu'il regardoit toujours comme son modele & son maître, pour entretenir avec tout le monde cet esprit d'amour & de charité dont j'ai parlé. Il ne leur recommandoit rien avec tant de force que de fuir les jugemens téméraires, & la liberté qu'on se donnoit de vouloir deviner les gens, & faire des commentaires sur leur conduite. Il disoit qu'il n'y avoit point de parole de l'Evangile qui se dût plus entendre à la lettre que celle là, *Ne jugez point*; que c'est une grande témérité de vouloir interpreter mal des actions qui de soi peuvent être très bonnes; qu'il n'y avoit que Dieu qui en pût juger surement: outre qu'un malade ne pense gueres aux maux des autres, étant tout appliqué à guérir les plaies qu'il reconnoit & qu'il sent.

Quand il arrivoit quelque petit refroidissement de charité, il engageoit toujours les personnes qui lui étoient les plus intimes à faire les premieres demarches pour se racommoder. Il les exhortoit à faire des satisfactions à ceux mêmes qui auroient du leur en faire. Il disoit que le christianisme effaçoit en ce point, aussi bien qu'en tout le reste, toutes les loix

du monde. Pour conserver encore la paix, il re
commandoit avec soin d'éviter un defaut qu
l'Ecriture blâme beaucoup, qui sont les rapport
C'est le vice, disoit-il, qui fait le plus de to
dans une societé de quelques personnes. Sur qu
il ajoutoit qu'une personne qui alloit redire ce qu'o
lui avoit dit, étoit un enfant à la bavette, & in
capable de tout commerce.

Cet esprit de paix de M. de Saci l'avoit tou
jours porté à fuir toutes les disputes dans le
sciences tant saintes que naturelles. Cela pou
roit être en soi peu considérable: mais se vo
environné de toutes parts par des personnes d
grand esprit, très celebres par ces disputes, &
dans le tems des contestations les plus échauffé
demeurer toujours dans sa gravité, toujours pai
ble, toujours plein de charité pour ceux qui co
testoient, étudier l'Ecriture & Saint Augustin, &
dans cette grande application qu'il y donnoit,
chercher, non ce qui pouvoit fournir de nouveau
argumens pour disputer, mais ce qui pouvoit don
ner une nouvelle nourriture à sa pieté: c'étoit un
grande preuve du calme de son esprit, & de
caractere qui l'a fait passer dans toute la Fran
pour l'homme du monde le plus modéré.

Combien aussi s'éleva-t-il de petites agitatio
dans ce desert touchant les sciences humain
de la philosophie, & les nouvelles opinions
M. Descartes? Comme M. Arnauld, dans
heures de relâche, s'en entretenoit avec ses am
plus particuliers, insensiblement cela se répan
par-tout, & cette solitude dans les heures d'e
tretien, ne retentissoit plus que de ces discou
Il n'y avoit gueres de solitaire qui ne parlât d'
tomate. On ne se faisoit plus une affaire de b
tre un chien. On lui donnoit fort indifférer
ment des coups de bâton, & on se mocquoit
ceux qui plaignoient ces bêtes comme si e

eussent senti de la douleur. On disoit que c'étoit des horloges; que ces cris qu'elles faisoient quand on les frappoit, n'étoient que le bruit d'un petit ressort qui avoit été remué, mais que tout cela étoit sans sentiment. On clouoit de pauvres animaux sur des ais, par les quatre pattes, pour les ouvrir tout en vie, & voir la circulation du sang qui étoit une grande matiere d'entretien.

Le Château de M. le Duc de Luines étoit la source de toutes ces curiosités, & cette source étoit inépuisable. On y parloit sans cesse du nouveau systême du monde selon M. Descartes, & on l'admiroit: mais jamais on ne put voir M. de Saci entrer dans ces sciences curieuses. „ Quelle „ nouvelle idée me donne-t-on de la grandeur de „ Dieu, disoit-il, en me venant dire que le soleil „ est un amas de rognures, & que les bêtes sont „ des horloges?" Puis souriant doucement, quand on lui parloit de ces choses, il témoignoit plus plaindre ceux qui s'y arrêtoient, qu'avoir envie de s'y arrêter lui même. Il me dit un jour, me parlant là-dessus en particulier, qu'il admiroit la conduite de Dieu dans ces nouvelles opinions; que M. Descartes étoit à l'égard d'Aristote comme un voleur qui venoit tuer un autre voleur, & lui enlever ses dépouilles; qu'Aristote peu à peu étoit enfin devenu le maître des ministres de l'Eglise. „ J'ai vu en Sorbonne, me dit-il, & je „ ne le pus voir sans frémir, qu'un Docteur citant „ un passage de l'Ecriture, un autre le refuta hardiment par un passage d'Aristote; ce qui étonna „ de telle sorte le premier, qu'il répondit presque „ étourdi: *Valet hic Scriptura sacra*; à quoi l'autre „ sans se démonter dit brusquement, *Valet &* „ *Aristoteles*. *Attamen*, repliqua le premier, *&* „ *Scriptura sacra & Aristoteles*. Aristote ayant „ usurpé dans l'Eglise une telle autorité, n'étoit-„ il pas juste qu'il fut renversé & dépossedé par

„ un autre tyran, à qui il en arrivera peut-être
„ autant."

„ Dieu a fait le monde pour deux choses, m'a-
„ jouta-t-il: l'une pour donner une grande idée
„ de lui, l'autre pour peindre les choses invisibles
„ dans les visibles. M. Descartes détruit l'un &
„ l'autre. Le soleil est un bel ouvrage, lui dit-on
„ Point du tout, répond-il, c'est un amas de ro-
„ gnures. Au lieu de reconnoître les choses invi-
„ sibles dans les visibles, comme dans le soleil qu
„ est le dieu de la nature, & de voir en tout ce
„ qu'il produit dans les plantes l'image de la gra
„ ce, il prétend au contraire rendre raison de tou
„ par de certains crochets qu'ils se sont imagi
„ nés. Je les compare à des ignorans qui verroien
„ un admirable tableau, & qui au lieu d'admi
„ rer un tel ouvrage, s'arrêteroient à chaque cou
„ leur en particulier & diroient: Qu'est-ce qu
„ ce rouge là? De quoi est-il composé? C'es
„ de telle chose, ou c'est d'une autre; au lie
„ de contempler tout le dessein du tableau don
„ la beauté charme les sages qui le considéren
„ Je ne prétens pas, dit M. Descartes, dire le
„ choses comme elles sont en effet. Le monde es
„ un si grand objet, qu'on s'y perd; mais je l
„ regarde comme un chiffre. Les uns tourner
„ & retournent les lettres de cet alphabet, &
„ trouvent quelque chose: moi j'ai aussi trouv
„ quelque chose, mais ce n'est pas peut-être c
„ que Dieu a fait. Ces gens là, disoit M. de Sa
„ ci, cherchent la vérité à tâton: c'est un gran
„ hazard quand ils la trouvent."

M. Pascal vint aussi en ce tems là demeure
à Port-Royal des champs. Je ne m'arrête poin
à dire qui étoit cet homme, que non seulemen
toute la France mais toute l'Europe a admiré
Son esprit toujours vif, toujours agissant, éto
d'une étendue, d'une élevation, d'une fermeté

d'un

ıne pénétration, & d'une netteté au delà de
qu'on peut croire. Il n'y avoit point d'hom-
e habile dans les mathematiques qui ne lui cé-
r: témoin l'hiſtoire de la roulette fameuſe, qui
oit alors l'entretien de tous les ſavans. Il ſavoit
imer le cuivre, & donner de l'eſprit à l'airain.
faiſoit que de petites roues ſans raiſon, où
oient ſur chacune les dix premiers chiffres,
ndoient raiſon aux perſonnes les plus raiſonna-
les; & il faiſoit en quelque ſorte parler les
achines muettes, pour reſoudre en jouant les
ifficultés des nombres qui arrêtent les ſavans:
e qui lui couta tant d'application & d'efforts
'eſprit, que, pour monter cette machine au point
où tout le monde l'admiroit, & que j'ai vu de
mes yeux, il en eut lui-même la tête preſque
démontée pendant trois ans. Cet homme admi-
rable étant enfin touché de Dieu, ſoumit cet
eſprit ſi élevé au doux joug de Jeſus-Chriſt, &
ce cœur ſi noble & ſi grand embraſſa avec hu-
milité la pénitence. Il vint à Paris ſe jetter en-
tre les bras de M. Singlin, reſolu de faire tout
ce qu'il lui ordonneroit.

M Singlin crut, en voyant ce grand genie, qu'il feroit bien de l'envoyer à Port-Royal des champs, où M. Arnauld lui prêteroit le collet en ce qui regarde les autres ſciences, & où M. de Saci lui apprendroit à les mépriſer. Il vint donc demeurer à Port-Royal. M. de Saci ne put pas ſe diſpenſer de le voir, ſur-tout en ayant été prié par M. Singlin: mais les lumieres ſaintes qu'il trouvoit dans l'Ecriture & dans les Peres, lui firent eſpérer qu'il ne ſeroit point ébloui de tout le brillant de M. Paſcal, qui charmoit néanmoins & enlevoit tout le monde. Il trouvoit en effet tout ce qu'il diſoit fort juſte. Il avouoit avec plaiſir la force de ſes diſcours: mais il n'y apprenoit rien de nouveau. Tout ce que M. Paſcal lui diſoit

de grand, il l'avoit vu avant lui dans S. Augustin; & faisant justice à tout le monde, il disoit : „ M. Pascal est extrêmement estimable, en ce „ que, n'ayant point lu des Peres de l'Eglise, il a „ de lui-même, par la pénétration de son esprit, „ trouvé les mêmes vérités qu'ils avoient trouvées. „ Il les trouve suprenantes, parce qu'il ne les a „ vues en aucun endroit; mais pour nous, nous „ sommes accoutumés à les voir de tous côtés „ dans nos Livres." Ainsi ce sage Ecclesiastique trouvant que les anciens n'avoient pas moins de lumiere que les nouveaux, il s'y tenoit, & estimoit beaucoup M. Pascal de ce qu'il se rencontroit en toutes choses avec S. Augustin.

La conduite de M. de Saci, en conversant avec les gens, étoit de proportionner ses entretiens à ceux à qui il parloit. S'il voyoit, par exemple, M. Champagne, il parloit avec lui de la peinture. S'il voyoit M. Hamon, il l'entretenoit de la médecine. S'il voyoit le Chirurgien du lieu, il le questionnoit sur la chirurgie. Ceux qui cultivoient les arbres, ou la vigne, ou les grains, lui disoient tout ce qu'il falloit observer. Tout lui servoit pour passer aussi-tôt à Dieu, & y faire passer les autres. Il crut donc devoir mettre M. Pascal sur son fort, & lui parler des lectures de philosophie dont il s'occupoit le plus. Il le mit sur ce sujet aux premiers entretiens qu'ils eurent ensemble. M. Pascal lui dit que ses deux Livres les plus ordinaires avoient été Epictete & Montagne; & il lui fit de grands éloges de ces deux esprits. M. de Saci qui avoit toujours cru devoir peu lire ces auteurs, pria M. Pascal de lui en parler à fond.

„ Epictete, lui dit-il, est un des hommes du „ monde qui ait mieux connu les devoirs de „ l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il „ regarde Dieu comme son principal objet, qu'il „ soit

„ soit persuadé qu'il fait tout avec justice, qu'il „ se soumette à lui de bon cœur, & qu'il le sui„ ve volontairement en tout, comme ne faisant „ rien qu'avec une très grande sagesse; qu'ainsi „ cette disposition arrêtera toutes les plaintes & „ tous les murmures, & préparera son cœur à souf„ frir tous les évenemens les plus fâcheux. Ne „ dites jamais, dit-il, j'ai perdu cela: dites plu„ tôt, je l'ai rendu. Mon fils est mort, je l'ai „ rendu. Ma femme est morte, je l'ai rendue. „ Ainsi des biens, & de tout le reste. Mais ce„ lui qui me l'ôte est un méchant homme, di„ tes-vous. De quoi vous mettez-vous en peine „ par qui celui qui vous l'a prêté vient le rede„ mander? Pendant qu'il vous en permet l'usa„ ge, ayez en soin comme d'un bien qui appar„ tient à autrui, comme un homme qui fait voya„ ge se regarde dans une hôtellerie. Vous ne „ devez pas, dit-il, desirer que les choses qui se „ font se fassent comme vous le voulez, mais „ vous devez vouloir qu'elles se fassent comme „ elles se font. Souvenez-vous, dit-il, que vous „ êtes ici comme un acteur, & que vous jouez vo„ tre personnage dans une comédie, tel qu'il plaît „ au maître de vous le donner. Soyez sur le thea„ tre autant de tems qu'il lui plaît: paroissez y ri„ che ou pauvre selon qu'il l'a ordonné. C'est „ votre fait de jouer bien le personnage qui vous „ est donné, mais de le choisir, c'est le fait „ d'un autre. Ayez tous les jours devant les yeux „ la mort & les maux qui semblent les plus insup„ portables, & jamais vous ne penserez rien de „ bas, & ne desirerez rien avec excès.

„ Il montre en mille manieres ce que doit „ faire l'homme. Il veut qu'il soit humble, qu'il „ cache ses bonnes resolutions, sur-tout dans „ les commencemens, & qu'il les accomplis„ se en secret. Rien ne les ruine davantage

 „ que

„ que de les produire. Il ne se lasse point de r«
„ peter que toute l'étude & le desir de l'homm
„ doit être de reconnoître la volonté de Dieu
„ & de la suivre.

„ Voilà, Monsieur, dit M. Pascal à M de Sa
„ ci, les lumieres de ce grand esprit qui a si bie
„ connu le devoir de l'homme. J'ose dire qu'i
„ mériteroit d'être adoré, s'il avoit aussi bie
„ connu son impuissance; puisqu'il falloit êtr
„ Dieu pour apprendre l'un & l'autre aux hom-
„ mes. Aussi comme il étoit terre & cendre,
„ après avoir si bien compris ce qu'on doit fai-
„ re, voici comme il se perd dans la présom-
„ ption de ce que l'on peut. Il dit que Dieu a
„ donné à tout homme les moyens de s'acquit-
„ ter de toutes ses obligations; que ces moyens
„ sont toujours en notre puissance; qu'il ne faut
„ chercher la felicité que par les choses qui sont
„ toujours en notre pouvoir, puisque Dieu nous
„ les a données à cette fin; qu'il faut voir ce
„ qu'il y a en nous de libre; que les biens, la
„ vie, l'estime ne sont pas en notre puissance,
„ & ne menent pas à Dieu, mais que l'esprit ne
„ peut être forcé de croire ce qu'il sait être faux,
„ ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la
„ rend malheureuse; que ces deux puissances
„ donc sont libres pleinement, & que par elles
„ seules nous pouvons nous rendre parfaits; que
„ l'homme peut par ces puissances parfaitement
„ connoître Dieu, l'aimer, lui obéir, lui plaî-
„ re, se guérir de tous ses vices, acquerir toutes
„ les vertus, se rendre saint ainsi, & compagnon
„ de Dieu. Ces principes d'une superbe diabo-
„ lique le conduisent à d'autres erreurs, comme
„ que l'ame est une portion de la substance di-
„ vine, que la douleur & la mort ne sont pas
„ des maux, qu'on peut se tuer quand on est si
„ persécuté qu'on peut croire que Dieu nous ap-
„ pelle, &c.

„ Pour

„ Pour Montagne dont vous voulez, Mon-„ sieur, que je vous parle, étant né dans un état „ chrétien, il fait profession de la religion ca-„ tholique, & en cela il n'a rien de particulier. „ Mais comme il a voulu chercher une morale „ fondée sur la raison, sans les lumieres de la „ foi, il a pris ses principes dans cette supposi-„ tion; & ainsi en considérant l'homme desti-„ tué de toute revelation, il discourt en cette „ sorte. Il met toutes choses dans un doute uni-„ versel, & si général que ce doute s'emporte „ soi-même, & que l'homme doutant même s'il „ doute, son incertitude roule sur elle-même „ dans un cercle perpetuel & sans repos, s'op-„ posant également à ceux qui disent que tout „ est incertain, & à ceux qui assurent que tout „ ne l'est pas; parce qu'il ne veut rien assurer. „ C'est dans ce doute qui doute de soi, & dans „ cette ignorance qui s'ignore, qu'est l'essence „ de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par au-„ cun terme positif. Car s'il dit qu'il doute, il „ se trahit, en assurant au moins qu'il doute; „ ce qui étant formellement contre son inten-„ tion, il n'a pu s'expliquer que par interroga-„ tion: desorte que ne voulant pas dire, *Je ne* „ *sai*, il dit, *Que sai-je?* De quoi il fait sa devise „ en la mettant sous les bassins d'une balance, „ lesquels pesant les contradictoires, se trouvent „ dans un parfait équilibre: c'est-à-dire qu'il est „ pur pyrrhonien. Sur ce principe roulent tous „ ses discours & tous ses *Essais*, & c'est la seule „ chose qu'il prétend bien établir, quoiqu'il ne „ fasse pas toujours remarquer son intention. Il „ y détruit insensiblement tout ce qui passe pour „ le plus certain parmi les hommes, non pas „ pour établir le contraire avec une certitude „ de laquelle seule il est ennemi, mais pour fai-„ re voir seulement que les apparences étant

„ égales de part & d'autre, on ne sait où asseoir
„ sa créance.

„ Dans cet esprit il se mocque de toutes les
„ assurances. Par exemple, il combat ceux qui
„ ont pensé établir dans la France un grand re-
„ mede contre les procès, par la multitude &
„ par la prétendue justesse des loix; comme si
„ l'on pouvoit couper la racine des doutes d'où
„ naissent les procès, & qu'il y eût des digues
„ qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude,
„ & captiver les conjectures. C'est-là que quand
„ il dit qu'il vaudroit autant soumettre sa cause
„ au premier passant qu'à des juges armés de ce
„ nombre d'Ordonnances, il ne prétend pas
„ qu'on doive changer l'ordre de l'Etat: il n'a
„ pas tant d'ambition; ni que son avis soit meil-
„ leur, il n'en croit aucun de bon: c'est seule-
„ ment pour prouver la vanité des opinions les
„ plus reçues, montrant que l'exclusion de tou-
„ tes loix diminueroit plutôt le nombre des dif-
„ ferens, que cette multitude de loix qui ne sert
„ qu'à l'augmenter, parce que les obscurités
„ croissent à mesure que l'on espére les ôter;
„ que ces obscurités se multiplient par les com-
„ mentaires, & que le plus sûr moyen pour en-
„ tendre le sens d'un discours est de ne le pas
„ examiner, & de le prendre sur la premiere ap-
„ parence: si peu qu'on l'observe toute sa clarté
„ se dissipe. Ainsi il juge à l'aventure de toutes les
„ actions des hommes & des points d'histoire,
„ tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre, suivant
„ librement sa premiere vue, & sans contraindre sa
„ pensée sous les regles de la raison qui n'a que de
„ fausses mesures: ravi de montrer par son exem-
„ ple les contrariétés d'un même esprit. Dans ce
„ genie tout libre, il lui est également bon de
„ s'emporter ou non dans les disputes, ayant tou-
„ jours par l'un ou l'autre exemple un moyen de

„ faire

„ faire voir la foiblesse des opinions; étant porté avec tant d'avantage dans le doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe & par sa defaite. C'est dans cette assiette toute flotante & toute chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son tems, sur ce qu'ils s'assuroient de connoître seuls le véritable sens de l'Ecriture; & c'est de là encore qu'il foudroie plus rigoureusement l'impiété horrible de ceux qui assurent que Dieu n'est point.

„ Il les entreprend particulierement dans l'Apologie de Raimond de Sebonde, & les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, & abandonnés à leur lumiere naturelle, tout fait mis à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet être souverain qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connoissent véritablement aucune des moindres choses de la nature. Il leur demande sur quels principes ils s'appuient, & il les presse de les lui montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire, & il pénétre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés & les plus fermes. Il demande si l'ame connoit quelque chose, si elle se connoit elle-même; si elle est substance ou accident, corps ou esprit; ce que c'est que chacune de ces choses, & s'il n'y a rien qui ne soit de quelqu'un de ces ordres; si elle connoit son propre corps; si elle sait ce que c'est que matiere, & si elle peut discerner les corps dans l'innombrable varieté qu'on en produit; comment elle peut raisonner si elle est materielle, & comment elle peut être unie à un corps particulier & en ressentir les passions si elle est spirituelle. Quand

„ a-t-elle commencé d'être? Avec le corps ou
„ devant? & si elle finit avec lui ou non; si
„ elle ne se trompe jamais; si elle sait quand el-
„ le erre, vû que l'essence de la méprise consiste
„ à la meconnoître; si dans les obscurcissemens
„ elle ne croit pas aussi fermement que deux &
„ trois font six qu'elle croit ensuite que c'est
„ cinq; si les animaux raisonnent, pensent,
„ parlent, & qui peut décider ce que c'est que
„ le tems, ce que c'est que l'espace ou l'éten-
„ due, ce que c'est que le mouvement, ce que
„ c'est que l'unité, qui sont toutes choses qui
„ nous environnent & entierement inexplica-
„ bles; ce que c'est que santé, mort, vie, ma-
„ ladie, bien, mal, justice, péché, dont nous
„ parlons à toute heure; si nous avons en nous
„ des principes du vrai, & si ceux que nous
„ croyons, & qu'on appelle axiomes ou notions
„ communes à tous les hommes, sont confor-
„ mes à la vérité essentielle. Et puisque nous ne
„ savons que par la seule foi qu'un être tout bon
„ nous les a données véritables, en nous créant
„ pour connoître la vérité, qui saura sans cette
„ lumiere si, étant formés à l'aventure, nos no-
„ tions ne sont pas incertaines, ou si étant for-
„ més par un être faux & méchant il ne nous
„ les a pas données fausses afin de nous séduire;
„ montrant par là que Dieu & le vrai sont insé-
„ parables; & que si l'un est ou n'est pas, s'il est
„ certain ou incertain, l'autre est nécessaire-
„ ment de même. Qui sait si le sens commun
„ que nous prenons ordinairement pour juge du
„ vrai, a été destiné à cette fonction par celui
„ qui l'a créé? De plus, qui sait ce que c'est
„ que vérité, & comment peut-on s'assurer de
„ l'avoir, sans la connoître? Qui sait même ce
„ que c'est qu'un être? puisqu'il est impossible
„ de le definir, qu'il n'y a rien de plus général,
„ &

„ & qu'il faudroit d'abord, pour l'expliquer, se „ servir de l'être même, en disant: C'est telle „ ou telle chose. Et puisque nous ne savons ce „ que c'est qu'ame, corps, tems, espace, mou- „ vement, vérité, bien, ni même être; ni ex- „ pliquer l'idée que nous nous en formons, com- „ ment nous assurons-nous qu'elle est la même „ dans tous les hommes, vû que nous n'en „ avons d'autres marques que l'uniformité des „ conséquences, qui n'est pas toujours un signe „ de celle des principes? Car ils peuvent bien „ être differens, & conduire néanmoins aux „ mêmes conclusions, chacun sachant que le „ vrai se conclud souvent du faux.

„ Enfin il examine profondément toutes les „ sciences, la géometrie dont il tâche de montrer „ l'incertitude dans ses axiomes & dans les termes „ qu'elle ne définit point, comme d'*étendue*, de „ *mouvemens*, &c. la physique & la médecine „ qu'il déprime en une infinité de façons; l'histoi- „ re, la politique, la morale, la jurisprudence & „ le reste: desorte que sans la revelation, nous „ pourrions croire, selon lui, que la vie est un „ songe dont nous ne nous éveillons qu'à la „ mort, & pendant lequel nous avons aussi peu „ les principes du vrai que durant le sommeil „ naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si forte- „ ment & si cruellement la raison dénuée de la „ foi, que lui faisant douter si elle est raisonna- „ ble, & si les animaux le sont ou non, ou „ plus ou moins que l'homme, il la fait descen- „ dre de l'excellence qu'elle s'est attribuée, & la „ met par grace en parallele avec les bêtes, sans „ lui permettre de sortir de cet ordre, jusqu'à „ ce qu'elle soit instruite par son créateur mê- „ me, de son rang qu'elle ignore; la menaçant, „ si elle gronde, de la mettre au-dessous de tou- „ tes, ce qui lui paroit aussi facile que le con-

„ traire,

„ traire, & ne lui donnant pouvoir d'agir cepen-
„ dant, que pour reconnoître sa foiblesse avec
„ une humilité sincere, au lieu de s'élever par
„ une sotte vanité."

M. de Saci croyoit vivre dans un nouveau pays, & entendre une nouvelle langue, & il se disoit en lui-même les paroles de S. Augustin: O Dieu de vérité! ceux qui savent ces subtilités de raisonnement, vous sont-ils pour cela plus agréables? Il plaignoit ce philosophe qui se piquoit & se déchiroit lui-même de toutes parts des épines qu'il se formoit, comme S. Augustin dit de lui-même, quand il étoit en cet état. Après donc avoir écouté avec patience, il dit à M. Pascal: „ Je vous suis obligé, Monsieur, je
„ suis sûr que si j'avois lu long-tems Montagne,
„ je ne le connoitrois pas autant que je fais de-
„ puis cet entretien que je viens d'avoir avec
„ vous. Cet homme devroit souhaiter qu'on
„ ne le connût que par les récits que vous faites
„ de ses Ecrits; & il pourroit dire avec S. Au-
„ gustin: *Ibi me vides, attende*. Je crois assuré-
„ ment que cet homme avoit de l'esprit, mais
„ je ne sai si vous ne lui en prêtez pas un peu
„ plus qu'il n'en a eu, par cet enchaînement si
„ juste que vous faites de ses principes. Vous
„ pouvez juger qu'ayant passé ma vie comme
„ j'ai fait, on m'a peu conseillé de lire cet au-
„ teur, dont tous les Ouvrages n'ont rien de ce
„ que nous devons principalement rechercher
„ dans nos lectures, selon la regle de S. Augu-
„ stin, parce que ses paroles ne viennent point
„ de l'humilité & de la piété chrétienne, &
„ qu'elles renversent les fondemens de toute
„ connoissance & par conséquent de la religion
„ même. C'est ce que ce S. Docteur a repro-
„ ché à ces philosophes d'autrefois, qu'on nom-
„ moit Academiciens, & qui vouloient mettre

„ tout

„ tout dans le doute. Mais qu'avoit besoin Mon„ tagne de s'égayer l'esprit, en renouvellant une „ doctrine qui passe avec raison parmi les chré„ tiens pour une folie? Que si on allegue pour „ excuser Montagne, qu'il met dans tout ce „ qu'il dit la foi à part; nous qui avons la foi, „ nous devons mettre à part tout ce que dit „ Montagne. Je ne blâme point dans cet au„ teur l'esprit, qui est un grand don de Dieu; „ mais il devoit s'en servir mieux, & en faire „ plutôt un sacrifice à Dieu qu'au démon. A quoi „ sert un bien, quand on en use si mal?

„ Vous êtes heureux, Monsieur, de vous être „ élevé au-dessus de ces docteurs plongés dans „ l'yvresse de la science, & qui ont le cœur „ vuide de la vérité. Dieu a répandu dans „ votre cœur d'autres douceurs & d'autres at„ traits que ceux que vous trouviez dans Mon„ tagne. Il vous a rappellé de ce plaisir dange„ reux, *à jucunditate pestifera*, dit S. Augustin qui „ rend graces à Dieu de ce qu'il lui a pardonné „ les péchés qu'il avoit commis en goutant trop „ ces vanités. S. Augustin est d'autant plus croya„ ble en cela, qu'il étoit autrefois dans ces sen„ timens; & comme vous dites de Montagne „ que c'est par ce doute universel qu'il combat „ les hérétiques de son tems, ce fut aussi par „ ce même doute des Académiciens, que S. Au„ gustin quitta l'hérésie des Manichéens. Depuis „ qu'il fut à Dieu il renonça à cette vanité qu'il „ appelle sacrilege. Il reconnut avec quelle sa„ gesse S. Paul nous avertit de ne nous pas lais„ ser seduire pas ces discours. Car il avoue qu'il „ y a en cela un certain agrément qui enleve. „ On croit quelquefois les choses véritables par„ ce qu'on les dit éloquemment. Ce sont des „ viandes dangereuses, dit-il, que l'on sert en „ de beaux plats: mais ces viandes, au lieu de

„ nour-

„ nourrir le cœur, le vuident. On ressemble
„ alors a des gens qui dorment, & qui croient
„ manger en dormant: ces viandes imaginaires
„ les laissent aussi vuides qu'ils étoient."

M. de Saci dit à M. Pascal plusieurs choses semblables: sur quoi M. Pascal lui dit que s'il lui faisoit compliment de bien posseder Montagne, & de le savoir bien tourner, il pouvoit lui dire sans compliment qu'il possedoit bien mieux S. Augustin, & qu'il le savoit bien mieux tourner, quoique peu avantageusement en faveur du pauvre Montagne. M. Pascal parut extrêmement édifié de la solidité de tout ce que M. de Saci venoit de lui representer. Cependant étant encore tout plein de son auteur, il ne put se retenir, & lui dit: „ Je vous avoue, Monsieur, que
„ je ne puis voir sans joie dans cet Auteur la su-
„ perbe raison si invinciblement froissée par ses
„ propres armes, & cette revolte si sanglante de
„ l'homme contre l'homme, laquelle, de la so-
„ ciété avec Dieu où il s'élevoit par les maxi-
„ mes de sa foible raison, le précipite dans la
„ condition des bêtes. J'aurois aimé de tout
„ mon cœur le ministre d'une si grande ven-
„ geance si, étant humble disciple de l'Eglise
„ par la foi, il eût suivi les regles de la morale,
„ en portant ces hommes qu'il avoit si utilement
„ humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux cri-
„ mes, celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il
„ les a convaincus de ne pouvoir pas seulement
„ connoître. Mais il agit au contraire en payen.
„ De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout
„ est dans l'incertitude, & considérant combien
„ il y a que l'on cherche le vrai & le bien sans
„ aucun progrès vers la tranquillité, il conclud
„ qu'on en doit laisser le soin aux autres, de-
„ meurer cependant en repos, coulant legere-
„ ment sur ces sujets de peur d'y enfoncer en

„ ap-

„ appuyant ; & prendre le vrai & le bien sur la „ premiere apparence, sans les presser, parce „ qu'ils sont si peu solides que, quelque peu „ que l'on serre la main, ils s'échappent entre les „ doigts & la laissent vuide. C'est pourquoi il „ suit le rapport des sens & les notions commu-„ nes, parce qu'il faudroit qu'il se fît violence „ pour les démentir, & qu'il ne sait s'il y ga-„ gneroit, ignorant où est le vrai. Ainsi il fuit „ la douleur & la mort, parce que son instinct „ l'y pousse, & qu'il n'y veut pas resister par la „ même raison, mais sans en conclurre que ce „ soient de véritables maux, ne se fiant pas trop „ à ces mouvemens naturels de crainte, vû qu'on „ en sent d'autres de plaisir, qu'on accuse d'être „ mauvais, quoique la nature, dit-il, parle au „ contraire. Ainsi, ajoute-t-il, je n'ai rien d'ex-„ travagant dans ma conduite. J'agis comme „ les autres, & tout ce qu'ils font dans la sotte „ pensée qu'ils suivent le vrai bien, je le fais par „ un autre principe, qui est que les vraisem-„ blances étant pareilles de l'un & de l'autre cô-„ té, l'exemple & la commodité sont les con-„ trepoids qui m'entraînent.

„ Il suit donc les mœurs de son pays, parce „ que la coutume l'emporte. Il monte sur son „ cheval comme un homme qui ne seroit pas „ philosophe, parce que le cheval le souffre, „ mais sans croire que ce soit de droit, comme „ ne sachant pas si cet animal n'a pas au con-„ traire celui de se servir de lui. Il se fait aussi „ quelque violence pour éviter de certains vi-„ ces, & même il garde la fidelité au mariage „ à cause de la peine qui suit les desordres : la „ regle de son action étant en tout la commodi-„ té & la tranquillité. Il rejette donc bien loin „ cette vertu stoïque, qu'on peint avec une „ mine severe, un regard farouche, des che-

„ veux

„ veux herissés, le front ridé & en sueur, dans
„ une posture pénible & tendue, loin des hom-
„ mes, dans un morne silence, & seule sur la
„ pointe d'un rocher: fantôme, à ce qu'il dit,
„ capable d'effrayer les enfans, & qui ne fait là
„ autre chose, avec un travail continuel, que de
„ chercher le repos où elle n'arrive jamais. Sa
„ science est naive, familiere, plaisante, en-
„ jouée, &, pour ainsi dire, folâtre. Elle suit ce
„ qui la charme, & badine négligemment des
„ accidens bons ou mauvais, couchée molle-
„ ment dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où
„ elle montre aux hommes, qui cherchent la fé-
„ licité avec tant de peine, que c'est là seulement
„ où elle repose, & que l'ignorance & l'*incurio-*
„ *sité* sont deux doux oreillers pour une tête bien
„ faite, comme il dit lui-même.

„ Je ne puis pas vous dissimuler, ajouta
„ M. Pascal, qu'en lisant cet auteur & le com-
„ parant avec Epictete, j'ai trouvé qu'ils étoient
„ assurément les deux plus grands défenseurs des
„ deux plus celebres sectes du monde infidele,
„ qui sont les seules, entre celles des hommes
„ destitués de la lumiere de la religion, dont
„ les opinions soient en quelque sorte liées &
„ conséquentes. Car que peuvent-ils faire que
„ de suivre l'un ou l'autre de ces deux systêmes?
„ Le premier: Il y a un Dieu: donc c'est lui
„ qui a créé l'homme. Il l'a fait pour lui mê-
„ me. Il l'a créé tel qu'il doit être pour être ju-
„ ste & pour devenir heureux. L'homme peut
„ donc connoître la verité, & il est à portée
„ de s'élever par la sagesse jusqu'à Dieu qui est
„ son souverain bien. Second sistême: L'hom-
„ me ne peut s'élever jusqu'à Dieu. Ses inclina-
„ tions contredisent la loi. Il est porté à cher-
„ cher son bonheur dans les biens visibles, &
„ même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout
„ paroit

„ paroit donc incertain, & le vrai bien l'est „ aussi; ce qui semble nous reduire à n'avoir ni „ regle fixe pour les mœurs, ni certitude dans „ les sciences. J'ai pris un plaisir extrême à re- „ marquer dans ces divers raisonnemens, en quoi „ les uns & les autres ont apperçu quelque cho- „ se de la vérité qu'ils ont essayé de connoître. „ Car s'il est agréable d'observer dans la nature „ le desir qu'elle a de peindre Dieu dans tous „ ses ouvrages, où l'on en voit quelque caracte- „ re parce qu'ils en sont les images; combien „ est-il plus juste de considérer dans les produ- „ ctions des esprits, les efforts qu'ils font pour „ parvenir à la vérité, même en la fuyant, & de „ remarquer en quoi ils y arrivent, & en quoi „ ils s'en égarent, comme j'ai tâché de faire dans „ cette étude?

„ Il est vrai, Monsieur, que vous venez de „ me faire voir admirablement le peu de besoin „ que les chrétiens ont de ces lectures philoso- „ phiques. Je ne laisserai pas cependant, avec „ votre permission, de vous en dire encore ma „ pensée, prêt néanmoins à renoncer à toutes „ les lumieres qui ne viendront pas de Dieu, de „ qui seul on peut recevoir la vérité avec assu- „ rance. Il me semble que la source des erreurs „ des Stoïciens d'une part & des Epicuriens de „ l'autre, est de n'avoir pas su que l'état de „ l'homme à present, différe de celui de sa créa- „ tion : desorte que l'un remarquant quelques „ traces de sa premiere grandeur, & ignorant „ sa corruption, a traité la nature comme saine „ & sans besoin de réparateur, ce qui le mene „ au comble de l'orgueil; au lieu que l'autre „ éprouvant sa misere presente, & ignorant sa „ premiere dignité, traite la nature comme né- „ cessairement infirme & irréparable, ce qui le „ précipite dans le desespoir d'arriver à un véri-

„ table

„ table bien, & de-là dans une extrême lâche-
„ té. Ces deux états qu'il falloit connoître en-
„ semble pour voir toute la vérité, étant con-
„ nus séparément, conduisent nécessairement
„ à l'un de ces deux vices, à l'orgueil ou à la
„ paresse, où sont infailliblement plongés tous
„ les hommes avant la grace, puisque s'ils ne
„ demeurent point dans leurs desordres par lâ-
„ cheté, ils en sortent par vanité. Ainsi ils sont
„ toujours esclaves des esprits de malice, à qui,
„ comme le remarque S. Augustin, on sacri-
„ fie en bien des manieres. C'est donc de ces
„ lumieres imparfaites qu'il arrive que l'un con-
„ noissant l'impuissance & non le devoir, il
„ s'abbat dans la lâcheté; & que l'autre con-
„ noissant le devoir sans connoître son impuis-
„ sance, il s'éleve dans son orgueil; d'où il sem-
„ ble que l'on formeroit en les alliant une mo-
„ rale parfaite. Mais au lieu de cette paix il ne
„ resulteroit de leur assemblage qu'une guerre
„ & qu'une destruction générale. Car l'un éta-
„ blissant la certitude & l'autre le doute, l'un
„ la grandeur de l'homme & l'autre sa foiblesse,
„ ils ne sauroient se réunir & se concilier: de-
„ sorte qu'ils ne peuvent, ni subsister seuls à cau-
„ se de leurs defauts, ni s'unir à cause de leurs
„ opinions; & qu'ainsi il faut qu'ils se brisent
„ & s'anéantissent pour faire place à la vérité
„ de l'Evangile. C'est elle qui accorde les con-
„ trarietés par un art tout divin. Unissant tout
„ ce qui est de vrai & chassant tout ce qu'il y
„ a de faux, elle enseigne une sagesse véritable-
„ ment celeste, où s'accordent les principes op-
„ posés qui étoient incompatibles dans ces do-
„ ctrines humaines. Et la raison en est, que
„ ces sages du monde ont placé les contraires
„ dans un même sujet. Car l'un attribuoit la for-
„ ce à la nature, & l'autre la foiblesse à cette
„ même

» même nature; ce qui ne pouvoit subsister
» lieu que la foi nous apprend à les mettre
» des sujets différens; tout ce qu'il y a d'infir
» appartenant à la nature, & tout ce qu'il
» de puissant appartenant à la grace. Voilà
» union étonnante & nouvelle qu'un Dieu
» pouvoit enseigner, que lui seul pouvoit fa
» & qui n'est qu'une image & qu'un effet
» l'union ineffable des deux natures, dans
» seule personne d'un homme Dieu.

» Je vous demande pardon, Monsieur,
» M. Pascal à M. de Saci, de m'emporter a
» si devant vous dans la Théologie, au lieu
» demeurer dans la philosophie. Mais mon
» jet m'y a conduit insensiblement; & il
» difficile de n'y pas entrer, quelque vérité qu
» traite, parce qu'elle est le centre de tou
» les vérités: ce qui paroit ici parfaiteme
» puisqu'elle renferme si visiblement toutes c
» les qui se trouvent dans ces opinions. A
» je ne vois pas comment aucun d'eux po
» roit refuser de la suivre. Car s'ils sont ple
» de la pensée de la grandeur de l'homme, qu
» ont-ils imaginé qui ne céde aux promesses
» l'Evangile, qui ne sont autre chose que le
» gne prix de la mort d'un Dieu? Et s'ils se p
» sent à voir l'infirmité de la nature, leur i
» n'égale point celle de la véritable foiblesse
» péché, dont la même mort a été le rem
» Ainsi tous y trouvent plus qu'ils n'ont desi
» & ce qui est admirable, ils s'y trouvent u
» eux qui ne pouvoient s'allier dans un de
» infiniment inferieur."

M. de Saci ne put s'empêcher de témoign
M. Pascal qu'il étoit surpris comment il sa
tourner les choses. Il avoua en même tems
tout le monde n'avoit pas le secret comme
de faire sur ses lectures des reflexions si sage

si élevées. Il lui dit qu'il ressembloit à ces Médecins habiles qui, par la maniere adroite de préparer les plus grands poisons, en savent tirer les plus grands remedes. Il ajouta que quoiqu'il vît bien par tout ce qu'il venoit de lui dire, que ces lectures lui étoient utiles, il ne pouvoit pas croire néanmoins qu'elles fussent avantageuses à beaucoup de gens, dont l'esprit n'auroit pas assez d'élevation pour lire ces auteurs & en juger, & pour savoir tirer des perles du milieu du fumier, d'où il s'élevoit même une noire fumée qui pourroit obscurcir la foi chancellante de ceux qui les lisent. C'est pourquoi il conseilleroit toujours à ces personnes de ne pas s'exposer legerement à ces lectures; de peur de se perdre avec ces philosophes, & de devenir la proie des démons & la pâture des vers, selon le langage de l'Ecriture, comme ces philosophes l'ont été.

„ Pour l'utilité de ces lectures, dit M. Pascal, je vous dirai fort simplement ma pensée. „ Je trouve dans Epictete un art incomparable „ pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses exterieures, & pour les „ forcer à reconnoître qu'ils sont de véritables „ esclaves & de miserables aveugles; qu'il est „ impossible qu'ils trouvent autre chose que l'erreur & la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans reserve à Dieu seul. Montagne est „ incomparable pour confondre l'orgueil de ceux „ qui, sans la foi, se picquent d'une véritable „ justice; pour desabuser ceux qui s'attachent à „ leurs opinions, & qui croient, indépendamment „ de l'existence & des perfections de Dieu, trouver dans les sciences des vérités inebranlables; „ & pour convaincre si bien la raison de son peu „ de lumiere & de ses égaremens, qu'il est difficile après cela d'être tenté de rejetter les „ mysteres parce qu'on croit y trouver des re-

„ pugnan-

„ pugnances: car l'esprit en est si battu, qu'il „ est bien éloigné de vouloir juger si l'Incarnation & le mystere de l'Eucharistie sont possibles: ce que les hommes du commun n'agitent „ que trop souvent. Mais si Epictete combat „ la paresse, il mene à l'orgueil: desorte qu'il „ peut être très nuisible à ceux qui ne sont pas „ persuadés de la corruption de toute justice qui „ ne vient pas de la foi. Et Montagne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque „ pente à l'impiété & aux vices. C'est pourquoi „ ces lectures doivent être reglées avec beaucoup de soin, de discretion, & d'égard à la „ condition & aux mœurs de ceux à qui on les „ conseille. Il me semble seulement qu'en les „ joignant ensemble, elles ne pourroient réussir „ fort mal, parce que l'une s'oppose au mal de „ l'autre. Elles ne peuvent donner la vertu, mais „ seulement troubler dans les vices; l'homme se „ trouvant combattu par les contraires, dont l'un „ chasse l'orgueil, & l'autre la paresse; & ne „ pouvant reposer dans aucun de ces vices, „ quoiqu'il ne puisse aussi les fuir tous."

Ce fut ainsi que ces deux personnes d'un si bel esprit, s'accorderent enfin au sujet de la lecture de ces philosophes, & se rencontrerent au même terme où ils arriverent néanmoins d'une maniere un peu différente: M. de Saci y étant venu tout d'un coup par la claire vue du christianisme, & M. Pascal n'y étant arrivé qu'après beaucoup de tours en s'attachant aux principes de ces philosophes.

Lorsque M. de Saci & tout Port-Royal des champs étoit ainsi tout occupé de la joie que causoient la conversion & la vue de M. Pascal, & qu'on y admiroit la force toute-puissante de la grace qui, par une misericorde dont il y a peu d'exemples, avoit si profondément abbaissé cet esprit si élevé de lui-même; on le fut encore

bien plus, vers le même tems, du changement presque miraculeux d'une autre personne, qui combla de joie tout ce desert. Je me sens encore tout transporté & hors de moi maintenant, par le souvenir de la consolation infinie que Dieu nous donna à tous par cette conversion.

M. Richer Avocat, avoit toujours manié les affaires de M. de Luines, & Madame Richer sa femme qui avoit une vertu fort solide, étoit amie intime de Madame la Duchesse de Luines. Comme ils étoient l'un & l'autre fort attachés à cette maison, je ne sai si M. Richer ne se mit pas dans la tête que ses intérêts ne s'accorderoient pas avec les pensées de la retraite, que ce Seigneur avec sa femme vouloit faire à Port-Royal des champs. Le démon qui étoit irrité de ce grand exemple que tout Paris alloit voir dans ces deux jeunes personnes de qualité, souleva tout ce qu'il put pour en témoigner son dépit, & trouva ouverture dans le cœur M. Richer, pour le porter au moins à déchirer ceux avec qui le Duc se retiroit, s'il ne pouvoit empêcher sa retraite. Il conçut contre eux une telle haine, qu'il n'en pouvoit supporter le nom. Il les décrioit, il les noircissoit par tout; & sa passion grossissant tous les jours, après avoir fait éclater dans son domestique & parmi ses amis les noires fumées de la colere qui l'embrasoit au dedans, enfin il ne put plus se retenir, & resolut de la faire éclater dans le public. Il forma le projet d'un sanglant libelle, & le remplit de tout ce que sa bile lui dictoit. Il lia commerce avec les ennemis de ces Messieurs, & pour mieux gagner leur amitié il concerta avec eux des Memoires où la passion parloit seule, & faisoit taire la raison, prêtant ainsi & sa langue & sa plume au démon irrité, comme j'ai dit, d'une retraite de si grande édification.

Ma-

Madame Richer se sentoit vivement touchée des emportemens de Monsieur son mari; & voyant tout ce qui se passoit avec une douleur qui ne peut assez se concevoir, elle lui en dit plusieurs fois ses sentimens. Elle n'omit ni soins, ni prieres, ni remontrances, pour tâcher de l'arrêter. Elle n'étoit occupée nuit & jour que de cette seule pensée; & pendant que son mari répandoit sa bile de toutes parts, elle répandoit en secret ses larmes en la presence de Dieu, afin que sa grace toute-puissante agît sur ce cœur endurci, & lui rendît un mari que le démon lui enlevoit. Elle eut la douleur de trouver long-tems des oreilles sourdes & un cœur fermé à tous ses discours; mais ne se rebutant pas, elle continuoit de répandre ses prieres devant Dieu dans l'amertume de son ame, espérant qu'enfin Dieu touché de ses larmes donneroit un mari fidele à une femme fidele.

Un jour donc, lorsqu'elle vit l'affaire prête d'éclater, se sentant transportée d'un mouvement plus violent qu'à l'ordinaire, elle vint fondant en larmes parler à son mari, avec un zele qu'il n'avoit pas encore remarqué si ardent en elle. Elle lui representa vivement l'état des choses, & les mauvaises suites de ce qu'il alloit commencer. „ Je vois bien, lui dit-elle, combien vous „ êtes animé contre ces Messieurs; mais je vous „ avoue que je n'en vois aucun sujet qui soit juste. Vous les allez décrier comme des scelerats, & je ne connois point de plus honnêtes „ gens au monde. Encore que je sois une fort „ mauvaise imitatrice de ces saintes personnes, „ que la foi rend mes freres & mes sœurs, & „ même comme mes amis, mais que l'honneur „ me fait regarder comme mes Seigneurs & „ comme mes Dames, vous pouvez néanmoins, „ toute imparfaite que je sois, juger par moi

 „ qui

„ qui sont ceux que vous allez deshonorer par
„ des Ecrits que vous ne pourrez point retenir.
„ Je suis dans tous leurs principes, & si vous
„ les connoissiez autant que moi & autant que
„ vous me connoissez, vous porteriez d'eux le
„ même jugement que celui que vous faites de
„ moi. Vous verriez en eux ce que vous voyez
„ en moi, & dans ma conduite: les mêmes de-
„ sirs, les mêmes espérances, les mêmes affe-
„ ctions & les mêmes craintes. Oserai-je vous
„ dire que vous témoigniez peu d'amour pour
„ moi en me ménageant si mal? Etant unie avec
„ vous autant que je le suis, & ne faisant avec
„ vous qu'une même chose, je suis presque cen-
„ sée leur faire les mêmes outrages que vous
„ leur faites, & l'offense qu'ils reçoivent de vous
„ retombe sur moi. L'un de nous deux étant
„ coupable, l'autre ne peut gueres paroître in-
„ nocent. Mais ce n'est pas de moi que je suis en
„ peine: c'est de vous seul. Je prefere les in-
„ térêts de votre salut à ceux de ma reputation;
„ & ce desir brulant que j'en ai, me rend un
„ peu plus libre pour vous representer ce que je
„ vous dis. Pouvez-vous ne pas aimer une per-
„ sonne qui vous aime de la sorte? Pouvez-vous
„ toujours rejetter, ou les prieres d'une femme
„ ou les avis d'une bonne amie? Epargnez-moi
„ en épargnant des personnes qui me sont si che-
„ res qu'en vous déclarant contre eux vous vous
„ déclarez aussi contre moi." Elle lui represen-
ta toutes ces choses, non pas tant avec l'autorité d'une personne qui instruit, qu'avec l'humilité d'une très humble servante; mais en même tems avec la tendresse d'une femme qui aime très sincerement.

M. Richer auroit bien voulu n'être point touché de ces remontrances si vives. Il rejetta pendant quelque tems comme une foiblesse les mou-

vemens

vemens qu'il sentoit malgré lui se glisser imperceptiblement dans son cœur. Ses longues préventions eurent peine à se dissiper tout d'un coup, & étant, comme autrefois S. Paul, sur le point d'exécuter les projets de sa plus grande haine, il regimba contre l'éperon, & essaya quelque tems de fermer les yeux à la vérité qui l'éclairoit. Dieu en même tems, qui par sa sagesse infinie sait tirer de la semence de nos maux les causes de nos biens éternels, frappa cet homme d'une maladie dont il ne le châtioit dans sa colere qu'afin de lui pardonner dans sa misericorde. Une espece d'impiété, si on peut user de ce terme, devint la source de sa piété ; & il devint en quelque sorte miserable par l'accablement de la maladie, afin de devenir bienheureux, comme dit S. Paulin en un sujet semblable. Il se rendit après avoir lutté inutilement contre Dieu. Il ferma heureusement les yeux à sa passion pour ne les plus ouvrir qu'à la raison, & il sentit tout d'un coup que malgré les bouillonnemens de sa haine invétérée, il devenoit l'ami de ceux que jusques-là il avoit regardés comme ses plus violens ennemis.

Son aversion qui jusques-là lui avoit paru très juste, commença à lui paroître très injuste. Dès qu'il cessa d'être emporté, les autres cesserent d'être coupables ; & s'étant reconcilié avec la vérité, il se réconcilia avec ceux qui en étoient les défenseurs. Il ne regarda plus sa femme que comme sa liberatrice. Il conçut de nouveau pour elle une affection mêlée de respect. Quoiqu'il eût toujours eu beaucoup de considération pour son mérite, la difference de sentimens ne laissoit pas néanmoins d'altérer la bonne intelligence. Son amour pour elle étoit inexplicable ; mais ses préventions formoient toujours quelque ombrage dans son esprit. Son bon cœur de mari ne pouvoit manquer d'affection pour sa femme ; mais

dès lors il aima ardemment en elle ce qu'il commençoit aussi à aimer dans les autres.

Madame Richer transportée de joie de voir la bénédiction qu'il sembloit que Dieu vouloit donner enfin à ses prieres & à ses larmes, n'en voulut pas demeurer là. Elle n'eut point de repos que Dieu n'achevât l'ouvrage qu'il avoit si divinement commencé. Comme elle vit la premiere le grand changement que sa droite venoit de faire, elle lui rendit d'incroyables actions de graces d'un miracle qu'elle voyoit de ses yeux, qui d'un loup avoit fait un agneau ; & avec des transports qu'elle seule pouvoit connoître, après s'être à loisir assurée de la fermeté de ses resolutions ; & durant sa maladie & pendant sa convalescence, elle vint enfin, lorsqu'il fut parfaitement gueri, l'amener elle-même à M. Singlin à Port Royal de Paris.

M. Singlin les reçut très honnêtement l'un & l'autre, & leur témoigna sa joie de ce changement ; mais comme Madame Richer lui parla de se charger de la conduite de ce pénitent, il crut qu'il étoit de la sagesse de ne rien précipiter, outre qu'il trouvoit de grandes difficultés pour cette conduite. Car que faire en cette rencontre ? L'éloigneroit-il du Palais ? Il voyoit bien qu'il étoit très difficile qu'il y fît son salut étant de l'humeur qu'il étoit. D'ailleurs il voyoit que le malheur de ces sortes de personnes étoit d'être dans les engagemens du monde, chargés de femme & d'enfans, & de toutes les autres suites ; qu'en cet état il étoit difficile de pouvoir se résoudre à s'humilier & se rabaisser ; qu'on s'imaginoit n'y pouvoir porter la famille ; qu'on prenoit au moins ce prétexte pour ne rabattre rien de la premiere condition, & pour conclurre qu'il falloit, ou demeurer dans ses mêmes emplois, ou être aidé d'ailleurs, ce qui portoit quel-

que-

quefois à vouloir trouver dans la pénitence les avantages qu'on n'eût peut-être pas trouvé dans le monde & dans le desordre.

Tout cela passoit dans l'esprit de M. Singlin, & lui rendoit les conversions de ces pécheurs un peu suspectes d'être imparfaites & sujettes à beaucoup de foiblesse & de relâchement, étant difficile que leurs cupidités & leurs autres passions ne s'entretiennent & ne se nourrissent des objets qu'ils voient. Il comprenoit bien que si ces personnes étoient vraiment pénitentes, elles pourroient se resoudre à quelque metier pour gagner leur vie; mais il voyoit bien aussi qu'on ne pouvoit gueres espérer cela d'eux, & il regardoit comme un grand malheur de se voir contraint de leur accorder des emplois qui leur étoient très dangereux, & de preferer le temporel au spirituel, ou de leur faire avoir sans peine des commodités qu'ils eussent été obligés de chercher dans le monde avec peine: ce qui leur étoit dangereux, & leur causoit des maux autant ou plus grands que ceux qu'on leur vouloit faire éviter. Cela faisoit sentir à M. Singlin la difficulté de la conversion de ces personnes qui sont engagées dans le monde & qui n'ont point de bien, étant très difficile qu'elles soient sinceres, & qu'elles agissent du fond du cœur.

Ainsi quoique M. Richer ne fût pas en ce rang, & qu'il eût un bien très honnête pour vivre doucement avec sa famille, M. Singlin qui ne savoit pas à fond les choses, étoit en peine à quoi se resoudre, parce qu'il lui paroissoit très dangereux de remettre cet Avocat pénitent dans les mêmes emplois qui pouvoient peut-être lui être nécessaires pour vivre, quoique selon toutes les apparences il ne manqueroit pas de s'y affoiblir. Comme donc il n'avoit garde de se hâter de resoudre quelque chose sur ce point, Madame

me Richer qui s'appercevoit tous les jours par de nouvelles expériences, que son mari étoit vraiment touché dans le cœur, & qu'on n'avoit nul sujet de craindre, ne s'endormit pas. Après avoir long-tems fatigué Dieu par ses prieres, si on ose user de ce terme, elle resolut aussi de fatiguer ses ministres jusqu'à ce qu'ils lui accordassent la grace qu'elle leur demandoit. Il fallut donc que M Singlin se rendît, & il crut que tant de choses si extraordinaires qu'il remarquoit dans cette conversion, méritoient bien qu'il passât par dessus les regles ordinaires.

Il vint une pensée à Madame Richer. Comme son grand amour pour son mari lui fit craindre que Paris ne lui fût dangereux, & que les amis qu'il y avoit, & qui l'avoient déja gâté, ne lui fissent encore tourner la tête, elle pensa aux moyens de l'en tirer, & dans cette agitation d'esprit, rien ne se presenta à elle, non plus qu'à beaucoup d'autres, que Port-Royal des champs. Elle commença pour cela à sonder doucement son mari, pour savoir s'il n'auroit point trop de repugnance de s'aller retirer dans ce desert avec toute sa famille.

M. Richer, quelque pénitent qu'il fût, ne laissa pas d'être étrangement surpris de cette proposition. „ Ma femme, que me dites-vous là? „ s'écria-t-il. Moi aller dans ce desert? De quels „ yeux m'y regarderoit-on, & comment m'y „ recevroit-on? Je connois le terrain, dit Ma„ dame Richer; je vous réponds de l'évene„ mens si vous y voulez consentir. Ne craignez „ rien. Vous serez témoin vous-même de la „ joie avec laquelle on vous recevra. Vous n'a„ vez qu'à vous presenter sans rien dire: leur „ bon cœur fera le reste. Nous trouverons dans „ le fond de leur charité plus que nous n'aurons „ espéré. Vous serez surpris de voir de tels amis

„ dans

„ dans ceux qui vous aviez regardés comme en-
„ nemis. Ils vous aimoient, ajouta-t-elle, lorsque vous vous unissiez si fort avec ceux qui
„ les haïssent, & pour qui néanmoins ils n'ont
„ que de l'affection; comment donc ne vous ai-
„ meroient-ils pas lorsque vous reviendrez si heu-
„ reusement à eux?" Ainsi cette femme forte, selon l'expression de l'Ecriture, pressa doucement son mari de prendre enfin cette resolution qui lui paroissoit difficile d'abord, mais qui devoit ensuite lui procurer tant de paix. Il obéit enfin à cette femme qui jusques-là avoit mis toute sa gloire à lui obéir. Il imita celle à qui lui-même auroit du donner l'exemple, & il suivit celle à qui il devoit montrer le chemin. Son regret dans la suite fut de n'avoir pas été le premier auteur de cette résolution dont il disoit avec S. Jerôme aussi bien qu'avec Virgile, *Tanti dux fœmina facti.*

Dès qu'ils eurent arrêté ce dessein entre eux, ils vinrent le proposer à M. Singlin, & le prierent d'agréer qu'ils allassent avec toute leur famille à Port-Royal des champs chez M. le Duc de Luines. M. Singlin fut quelque tems sans rien répondre, & roulant dans son esprit tout ce projet, il y trouva assez de convenance, & dit que si M. de Luines le vouloit bien, il croyoit qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux. Sur cette parole, comme ils étoient assurés de M. de Luines, ils presserent le voyage, & vinrent vivre chez lui.

Les solitaires qui n'étoient pas instruits à fond des choses éprouverent, à l'égard de ce nouveau converti, la même chose qui arriva lors de la conversion de S. Paul, aux fideles qui ne savoient pas bien le changement que Dieu avoit fait en lui. Ils apprehendoient d'en approcher, & craignoient ce lion qu'ils ne savoient pas n'avoir plus d'ongles ni de fureur, & qui n'avoit plus que de

la douceur. Madame Richer s'apperçut de cela, & craignit que cette froideur ne nuisît à son mari. C'est pourquoi elle pria M. Singlin d'en écrire un mot à ces Messieurs de Port-Royal : ce qu'il fit par une Lettre qu'il écrivit à M. le Maitre. Cet autre Avocat dont la conversion avoit été bien differente, & qui ne voyoit peut-être pas celle-ci conforme à la sienne, ne s'échauffoit pas à lui parler : mais M. Singlin l'assura que M. Richer avoit de très bons sentimens, & qu'il étoit bien revenu de ses égaremens passés ; qu'à la vérité il ne vouloit pas répondre qu'il y eût en lui tout ce qu'on pouvoit desirer ; qu'il n'y avoit que Dieu seul qui le savoit, comme il n'y avoit que lui seul qui le lui pût donner ; mais qu'il croyoit qu'il étoit de la charité de ménager bien celle qu'on voyoit en lui, & de l'aider dans ce changement autant qu'on pourroit, en lui témoignant de la bonté & de la confiance ; qu'il espéroit que la retraite qu'il feroit là, & l'entretien qu'il auroit avec lui & les autres, lui serviroit ; que ce qui s'étoit passé ne devoit pas donner de defiance pour l'avenir ; qu'il pouvoit néanmoins, s'il vouloit, & s'il lui restoit encore quelque crainte, ne lui pas faire une si grande ouverture, ni lui confier des choses qui pourroient nuire, & que tout consistoit à lui témoigner de la charité & de l'amitié, & à vouloir l'aider à se sauver ; que s'il ne voyoit pas dans lui cette grande ferveur que lui-même avoit sentie dans sa conversion, il le prioit de se souvenir qu'il n'étoit pas nécessaire que les hommes fussent parfaitement à Dieu pour avoir de la bonté pour eux, & qu'il ne falloit pas que, faute d'y voir des marques visibles de la main de Dieu, on demeurât tout de glace à leur égard ; qu'il savoit ce qui étoit dit de Jesus-Christ qu'il n'éteindroit pas le lumignon fumant, *Linum fumigans non extinguet* ;

qu'il le prioit de bien penser à peser ces paroles, afin d'un côté de tempérer sa grande chaleur, comme aussi de fondre sa glace en d'autres rencontres.

Cette Lettre & cet avis de M. Singlin à M. le Maitre produisit son effet. On commença à regarder M. Richer avec d'autres yeux, & sur les assurances d'un tel garand, M. de Saci, nonobstant son humeur froide, fut un de ceux qui lui témoignerent plus de chaleur. On vit aussi avec joie Messieurs ses enfans que le pere amena là comme les gages de sa fidelité, qui devront leur bonheur, à la faute de leur pere, puisqu'ils auroient été moins heureux si leur pere avoit été moins emporté.

On comprit par le sentiment de joie dont tout ce desert fut rempli pour ce miracle invisible, combien les anges dans le ciel se réjouissent de la conversion d'un pécheur. Que les ouvrages du Seigneur le bénissent, & que l'on publie de toutes parts ses merveilles à l'égard des enfans des hommes! Avec quelle joie, mon Dieu, voyois-je cet homme qui étoit comme une dépouille qu'on venoit d'enlever au démon? Dieu après cette conversion le tira bientôt du monde. M. de Saci entre les mains de qui on avoit mis cet humble pénitent, lui rendit tous les jours visite au fort de l'hiver, à quatre heures du matin, allant de Port-Royal au Château de M. de Luines, lorsque les chemins étoient pleins de glace & de neige, & qu'il faisoit très mauvais marcher.

Cependant avec quelle douceur ce saint Prêtre souffrit-il cette longue incommodité jusqu'à la mort de ce pénitent malade? Les chûtes qu'il faisoit sur des digues verglacées qui sont longues & fréquentes dans ce parc, ne le rebutoient point, & lorsque j'en étois tout allarmé, quelque douleur qu'il en sentît, il ne faisoit qu'en ri-

re. Je ne le vis jamais hors de son affabilité ordinaire. La joie qu'il avoit de tendre les bras à un homme à qui Dieu les avoit tendus le premier, l'occupoit tout. Il ne voyoit qu'avec admiration d'une misericorde si infinie, un homme que Dieu avoit arraché d'entre les dents du dragon un peu avant que de l'appeller à lui; & il se trouvoit trop heureux que Dieu daignât se servir de lui pour achever par son ministere ce qu'il avoit commencé lui seul par sa grace toute-puissante. Il admiroit sans cesse ce loup changé en agneau, qui s'étoit venu jetter entre les bras de ceux qu'il dechiroit auparavant, & qui avoit autant de soumission pour ces nouveaux pasteurs que Dieu lui avoit donnés, qu'il avoit de chaleur auparavant pour concerter avec leurs persecuteurs les moyens de leur nuire & de les perdre.

Vous avez fait alors ce miracle, mon Dieu, envers ce persecuteur de vos serviteurs. Vous avez le même pouvoir pour en faire de semblables. Votre bras n'est point racourci. Vous pouvez aujourd'hui agir sur les cœurs, avec la même facilité que sur celui de cet Avocat pénitent. Vous voyez encore des persecuteurs à convertir. On ne cesse point de noircir les défenseurs de votre vérité. Ceux qui ne les aiment pas les décrient encore tous les jours. Il y en a déja une partie qui sont allés, ô mon Dieu, vous rendre compte de leur conduite, & qui voient clairement, dans la lumiere de votre visage, si ceux qu'ils attaquoient ici avec tant d'emportement, sont aussi noirs qu'ils le publioient. Donnez maintenant votre paix à ceux qui n'ont aimé ici que la guerre. Ne leur imputez point ces péchés de leurs ignorances. Regardez plutôt leurs intentions, & pardonnez à leur zele qui n'étoit pas selon la science. Ne les jugez pas avec la même rigueur qu'ils ont ici jugé leurs freres; & que

votre misericorde fasse violence à votre justice, pour n'user pas envers eux de la même balance dont ils ont usé envers les autres. Ouvrez les yeux de ceux qui sont encore en vie, & frappez-les d'une sainte crainte qui les fasse rentrer en eux-mêmes, pour desavouer ce qu'ils ont fait eux-mêmes, & pour ne point prendre de part aux excès de ceux qui les ont précedés. Qu'ils tremblent dans la vue de vos jugemens, & qu'ils n'attendent point à reconnoître l'injustice qu'ils vous ont faite en offensant vos serviteurs, lorsqu'ils n'y pourront plus remedier. Donnez-moi, mon Dieu, pour ces personnes les mêmes sentimens de tendresse que vous aviez mis dans le cœur de vos serviteurs. Vous savez quelles prieres ils vous offroient pour eux. Ils ne se contentoient pas d'imiter ceux qui s'efforçant de prier pour leurs ennemis le font plus de bouche que de cœur, & qui n'agissent en cela que d'une maniere empruntée, parlant plutôt qu'ils ne prient. Tout étoit véritable dans vos serviteurs: il n'y avoit rien de contrefait en eux non plus pour la patience que pour le reste. Puissent les cœurs les plus aigris cesser enfin de haïr ceux qui les aiment de la sorte! Qu'ils sortent de leur assoupissement. Qu'ils ne se rassurent plus sur leurs vertus exterieures, ni sur le vain applaudissement des hommes, ni sur l'éclat de leurs prédications. Quand ils parleroient le langage des hommes & des Anges mêmes, s'ils n'ont la charité ils ne sont rien. Qu'ils prennent garde que le soleil ne se couche sur leur colere, & qu'ils ne meurent dans le venin de leur haine.

Pendant que Dieu envoyoit toujours de la sorte de nouvelles personnes à Port-Royal des champs, qui étoient comme autant de miracles de sa sagesse, le démon irrité ne cherchoit qu'à combattre cette œuvre du Seigneur. On vit

 tout

tout d'un coup s'élever de grands orages dans l'Eglise. On osa attaquer fortement la doctrine de la grace de Jesus-Christ, qui de pere en fils avoit passé jusqu'à nous comme un prétieux héritage. Elle étoit puissamment combattue. On manquoit de respect pour les divers Ecrits de S. Augustin, qui l'avoit si invinciblement établie & si admirablement éclaircie. Des esprits audacieux levoient, par une témérité indiscrete & punissable, l'anathême lancé contre ceux qui l'avoient autrefois combattue: car elle avoit été consacrée par la reverence de tous les siecles, & les Pelagiens n'avoient pu la contredire sans être regardés aussi-tôt comme des ennemis déclarés de Jesus Christ & de l'Eglise son épouse, & rejettés de la communinn des fideles. Mais des hommes superbes renouvelloient des erreurs tant de fois condamnées, & ils se promettoient de détruire une doctrine d'humilité qu'ils ne combattoient & ne croyoient erronée, que parce qu'ils ne la pouvoient comprendre. Ils n'avoient pu souffrir qu'un saint Evêque étroitement attaché aux dogmes de la sacrée antiquité, eût assuré à l'Eglise son plus prétieux dépôt; qu'il eût essuyé les larmes qu'on lui faisoit répandre, rétabli sa vérité ébranlée par de violentes secousses, rendu la vie de l'ame à ceux à qui on la vouloit ravir, remis sur la tête des Saints des couronnes qu'on leur avoit arrachées, & éclairé le monde qu'on tâchoit d'infecter d'un poison mortel. Ils avoient trouvé le secret de le rendre suspect en lui attribuant des erreurs dont il étoit fort éloigné. Ils avoient fait condamner ces erreurs sous son nom, & la vérité en souffroit, parce qu'elle devenoit suspecte par les équivoques qu'on introduisoit, & par la proscription de son défenseur.

Il y avoit peu d'Evêques, peu de Prêtres, peu de

& Religieux, & ce qui est inoui, peu de Religieuses même qui ne souscrivissent à sa condamnation. Les uns surpris par artifice, les autres poussés par passion, ou intimidés par violence se rendoient à ce qu'on vouloit. Une épaisse obscurité répandue de toutes parts mettoit les choses dans une telle confusion, que quelquefois les ames les plus sinceres avoient peine à démêler ce qu'elles devoient faire, & à s'exempter de la contagion d'une peste maligne qui voloit par-tout. Tout étoit dans l'agitation. Les maisons, les communautés, les villes étoient dans le mouvement. Les Evêques les plus celebres n'étoient pas épargnés. Les Prêtres les plus saints étoient bannis. Les Docteurs les plus éclairés étoient exilés. Les Curés les plus édifians étoient enlevés de leurs Cures. Les prisons étoient remplies de Saints. Les Religions étoient troublées. Les monasteres les plus inviolables étoient miserablement déchirés. Les vierges les plus saintes étoient impitoyablement enlevées. Les Superieures des communautés arrachées d'entre les bras de leurs filles: ces filles obligées de rendre à de fausses meres, à des meres substituées qui leur étoient étrangeres & inconnues, le même honneur qu'elles rendoient à leurs véritables meres.

On vit alors paroître M. Arnauld, comme un jeune lionceau qui, voyant ces guerres se soulever, resolut aussi-tôt de s'y opposer. Ayant travaillé toute sa vie à connoître la verité, & à la puiser dans la pure source de l'Ecriture & des saints Peres, il se sacrifia de bon cœur pour la défendre contre ceux qui la combattoient. Le même esprit qui lui avoit communiqué ses lumieres avoit rempli en même tems son cœur: ensorte que par l'éclat de sa science & le feu de sa charité, il étoit dans l'Eglise de Dieu comme une lampe ardente & luisante. Tout plein d'une foi

intré-

intrépide, il professoit au dehors ce qu'il croyoit au dedans. Il ne retenoit point la vérité captive par une lâche timidité. Quoiqu'il n'eût rien de bon, selon le monde, à attendre en la soutenant, il aimoit mieux s'exposer à tout que de se taire; &dans la pleine persuasion où il étoit qu'il ne souffriroit point pour des opinions humaines, mais pour le sacré dépôt da la vérité divine qu'il avoit reçue de ses peres, il rendoit graces à Dieu, s'il le rendoit digne de souffrir pour elle. Il ne s'effrayoit point du nombre ni de la force de ceux qu'il prévoyoit assez qu'il auroit à combattre; mais s'abandonnant à Dieu, laissant entre ses mains le succès d'une cause qui étoit celle de Dieu même, s'assurant sur la fidelité de ses promesses, & ne doutant point de sa toute-puissance, il méprisoit de bon cœur toutes les choses d'ici bas, & soupiroit vers les éternelles qui lui étoient toujours presentes, & qu'il savoit ne devoir jamais passer.

J'admire la stupidité des hommes. Si ceux qui n'aimoient pas cet admirable Docteur n'eussent pas été aveuglés par une passion si allumée, si leur haine leur eût laissé un peu plus de liberté d'esprit, ils auroient pu prendre des mesures de sagesse qui auroient contenté M. Arnauld, & qui en même tems les auroient contentés eux-mêmes. Car en le laissant paisible dans sa retraite, qui est tout ce qu'il desiroit, il n'auroit pas été si connu dans le monde, qui est ce que ses envieux ne pouvoient souffrir: au lieu que leur animosité le forçant de se justifier contre la calomnie, il faisoit connoître de plus en plus son innocence & son mérite, & eux se préparoient aussi de plus en plus une nouvelle matiere d'envie. M. Arnauld ne desiroit dans sa retraite que de n'être point connu du monde, & ses adversaires ne lui permettoient point de demeurer in-

connu, l'engageant malgré lui à faire d'excellens Ouvrages, pour répondre à des libelles que toutes les loix de l'Eglise ne vouloient pas qu'il laissât passer sans replique. Aussi sa personne demeurant cachée, ses Ecrits paroissoient avec éclat dans toute la France; & quelque envie qu'il eût de demeurer inconnu, il étoit forcé de céder à la violence qui l'obligeoit de se faire connoître.

J'avoue aussi que tout paroissoit bien inégal dans ces combats & dans ces disputes. Dieu avoit ainsi conduit sagement les choses, afin que l'on reconnût mieux que c'étoit lui seul qui faisoit tout, & qui remplissoit de sa grace celui qui en devoit être le défenseur. On voyoit d'un côté tout ce que la malice la plus rafinée & la prudence la plus artificieuse pouvoient produire; & l'on ne voyoit de l'autre qu'une innocente simplicité de colombe, qui avoit à se défendre contre les détours & les ruses des plus vieux serpens, & une douceur d'agneau qui avoit à lutter contre des loups, qui ne se mettoient pas trop en peine de se couvrir de la peau de brebis. Des gens d'une profondeur de pensées digne des Achitophels, dont la politique animoit tous les ressorts, des vieillards infatués, confirmés dans la fourberie, tramoient sourdement des pieges, se rioient en secret de la bonté de ceux qu'ils attaquoient, remuoient tout contre eux, sollicitoient sans bruit Rome & la France, & faisoient éclater tout d'un coup ce qu'ils avoient malignement concerté pendant un long-tems, sans qu'on eût aucune ressource pour parer des coups imprévus, tant ils avoient bien pris tous les devans.

Combien de fois me suis-je representé un M. Cornet, ce celebre Auteur des cinq fameuses propositions? Combien de fois l'ai-je regardé comme le Philistin audacieux, boufi de la force

de

de ses armes, qui se jouoit de la docte simplicité d'un M. Arnauld comme d'un jeune David qu'il méprisoit en son cœur, parce qu'il n'étoit armé qu'à la legere, & qu'il se promettoit de le terrasser tout d'un coup? Combien de fois ceux de ce parti orgueilleux ont-ils triomphé par avance en eux-mêmes, de la defaite prétendue de celui pour qui ils avoient le même mépris qu'en avoit leur chef? Et combien de fois aussi ceux de l'autre parti persecuté ont-ils tremblé de leur peu de foi, en desespérant que la foiblesse apparente de celui qui soutenoit la cause de Dieu, pût resister à des forces qui surpassoient le pouvoir des hommes? Mais on a vu dans la suite ce que c'est que l'homme quand il est laissé à lui-même, & de quoi lui servent ses talens d'esprit & de science, quand Dieu, quand son Esprit saint, quand sa vérité l'a abandonné. Il n'est capable d'autre chose que de forger de son cerveau des pensées égarées, des opinions extravagantes, souvent contraires à elles-mêmes.

Mais si des hommes peuvent tromper des hommes qui leur sont semblables, prétendent-ils en imposer à Dieu? Ce n'étoit point la foi qui les inquiétoit. Ce n'étoit point le zele qui les devoroit. C'étoient les personnes qui leur déplaisoient: c'étoit contre ces personnes que leur zele amer s'irritoit. De faux justes ne pouvoient souffrir ceux qui l'étoient veritablement; & le démon qui les animoit vouloit, par leur ministere, exterminer ceux dont la vie sainte, retirée, & pénitente, lui faisoit craindre pour lui de fâcheuses suites. Découvrez-vous donc enfans des hommes: ou du moins si vous êtes aveugles & endurcis, laissez découvrir dans votre conduite la malice de celui qui vous a fait agir. Où est ce point de foi qu'on persecutoit dans M. Arnauld & ses amis? Quel est le dogme catholique qu'il eût

eût violé ? C'étoit sa vie retirée, c'étoit sa pénitence que le démon ne pouvoit souffrir; c'étoit sa vertu qu'il tâchoit de détruire. Il a fait tout ce qu'il a pu pour colorer sa violence,& pour rendre excusables dans le monde ceux qui servoient de ministres à ses desseins pleins de violence. Mais dans le fond ce n'étoit qu'à sa vie sainte qu'ils en vouloient dans ces longues persecutions. Si ces personnes eussent vécu d'une maniere plus commune, leur persecution auroit cessé; mais l'odeur de leur piété se répandoit par-tout comme un agréable parfum. Ce qui réveilloit l'assoupissement de tant de personnes, étoit le crime qu'ils vouloient punir, en lui donnant differens noms & differens visages, selon la différence des tems.

Si ce que je represente me donne un redoublement de respect pour M. Arnauld & pour ces autres Messieurs, il me donne en même tems beaucoup de compassion pour les auteurs de ces persecutions. Je crains bien qu'ils ne passent pour des homicides, au jugement de celui qui a dit dans son Ecriture que celui qui hait son frere est un homicide. Il est vrai que leurs persecutions n'ont pas été poussées à cette derniere extremité qui les termine toutes; mais sans pénétrer le secret desir de leur cœur, l'emportement qu'ils ont témoigné au dehors n'est gueres différent de la violence de celui qui tue. Le fondement de haine, comme j'ai dit, étoit la différence de conduite. Ils haïssoient des personnes en qui ils ne voyoient rien qui leur ressemblât, parce que tout y étoit de Dieu. Des gens qui étoient toujours dans les cabales du monde, ne pouvoient ne pas haïr des personnes toujours enfermées dans leur desert; & pour tout dire en un mot, des gens animés de l'esprit du démon ne pouvoient en souffrir d'autres plus heureusement animés de celui de Jesus-Christ.

Par-

Pardonnez-leur, ô mon Dieu, ils n'ont pa. assez pesé que c'étoit une espece de sacrilege que de haïr ainsi ceux qui vous servoient. Si l'on vous blesse dans les outrages que l'on fait à vos serviteurs, & si le cœur d'un pere se sent déchiré dans l'outrage que l'on fait à son fils, que doivent-ils attendre de la redoutable majesté de celui qui a dit, *Qui vous méprise me méprise*; qui regarde comme fait à lui-même le mal qu'on fait à ses serviteurs, & qui leur dit dans les Ecritures cette parole terrible, *Celui qui vous touche me touche dans la prunelle de l'œil*, se servant, pour mieux exprimer son amour, de ce qu'il y a de plus tendre dans notre corps, pour nous faire comprendre que le moindre mépris que l'on fait de ses serviteurs le blesse autant que la prunelle de nos yeux est offensée du moindre coup qu'on lui donne? Combien de fois avons-nous admiré la conduite de Dieu, qui permettoit qu'un si grand nombre de personnes se soulevât contre un ou deux hommes qui ne demandoient qu'à se taîre & à demeurer dans leur retraite. S'ils eussent recherché à paroître dans l'éclat des dignités saintes, on auroit pu excuser l'envie de ceux qui les combattoient: mais s'armer contre des invisibles, attaquer des personnes qu'on ne connoit pas, déchirer publiquement des gens qui souhaitoient être sans bouche & sans oreilles, c'est un emportement qu'on a peine à concevoir.

Dieu permettoit ainsi qu'il se retraçât à nos yeux quelque chose de semblable à ce qui s'étoit fait dans les premiers commencemens de l'Eglise, où un petit nombre d'élus, comme d'innocens agneaux, avoient à resister à des adversaires redoutables, & à soutenir de toutes parts des armées de loups à qui rien ne manquoit de tout ce qui est capable d'intimider les cœurs les plus intrépides, & d'ébranler les esprits les plus assurés. Il falloit que les défen-

seurs

seurs de la grace en nos jours la défendissent de la même maniere qu'elle avoit été établie, & qu'il parut, par la foiblesse & le petit nombre de ceux qu'elle se choisissoit pour la soutenir contre tant d'attaques, que c'étoit elle seule qui faisoit tout, & que sans sa toute-puissance ses défenseurs auroient succombé sous la force de leurs ennemis, & qu'ainsi tout l'honneur de la victoire lui fût rendu, sans que l'homme y osât prendre part. Car la vanité des hommes s'est tellement glissée jusques dans la moëlle de leurs os, que dans tous les heureux évenemens qui leur arrivent, ils sont assez portés à attribuer tout aux causes secondes; l'un au pouvoir des amis, l'autre au grand nombre de ses partisans; celui-ci à la persuasion de sa parole, celui-là à la force de ses raisonnemens, plusieurs à l'agrément de leur éloquence; & nul ne remonte à Dieu qui est obligé par notre ingratitude même à retirer quelquefois sa main de nous pour un tems, & de nous laisser à nos propres foiblesses.

C'est ce qui me fait souvenir d'une parole celebre qui ne m'est point sortie de l'esprit. On sait quelle étoit la beauté des Ouvrages de M. Arnauld, qui ont éclairé tout ce siecle, & qui ont fait luire la lumiere dans les tenebres. Cependant ces beaux Ouvrages qui vivront, & qui étant fondés sur la pierre ferme de l'Ecriture & de la Tradition, tiendront du fondement sur lequel ils sont établis, sans que la fureur des eaux & des vents les puisse ébranler; ces Ouvrages dont les passages de l'Ecriture & des saints Peres étoient comme les os & les nerfs, & qui avoient la solidité des matieres les plus prétieuses, ces Ouvrages, dis-je, n'ouvroient point les yeux de ceux qui aimoient mieux la chaleur de la dispute que la lueur de la vérité. On leur y faisoit voir les choses de la maniere du monde la plus sensible,

&

& ils ne laissoient pas, au milieu de tant de lumiere, d'aller encore à tâton comme des aveugles. Ils s'efforçoient par des bruits impertinens & par une multitude d'Ecrits insipides, d'étouffer la vérité qui malgré eux se faisoit voir de tout le monde. Ils prenoient mille voies violentes pour les empêcher de paroître au jour. Ils les faisoient condamner à des flammes dont ils sortoient plus purs & plus glorieux qu'ils n'étoient auparavant. Ces esprits aveugles faisoient passer leurs passions dans les autres, en les empêchant, autant qu'ils pouvoient, de tirer de l'utilité des Ecrits de M. Arnauld. Un autre moins humble qu'il n'étoit auroit été déconcerté en voyant l'opiniâtreté, l'aveuglement, & l'endurcissement des hommes; mais sachant que si Dieu lui même ne frappe au cœur, personne n'écoute, il adoroit les effets de la grace de Dieu qu'il soutenoit, & sa justice qui permet qu'il s'éleve aussi de faux prophetes dans l'Eglise qui jettent dans l'erreur ceux qui le méritent. Tous ceux qui lui étoient unis dans la défense de la verité étoient dans les mêmes dispositions. Ils rentroient tous dans leur néant, & bénissant Dieu qui épargnoit leur foiblesse qu'un plus heureux succès auroit exposée à la vanité, ils l'adoroient & admiroient avec quelle profondeur de l'esprit de Dieu, cette admirable Religieuse & mere de tant de Religieuses, la bienheureuse Mere Marie Angelique, disoit à M. Arnauld son frere: „ Si ces gens là se rendoient à la vérité, „ vous croiriez aussi-tôt que ce seroient vos beaux „ Ecrits qui auroient fait cela; & ce n'est pas „ là ce que la grace que vous soutenez vous ap- „ prend."

Mais s'il y avoit des esprits entêtés & des cœurs inconvertibles, vous consoliez vos serviteurs, ô mon Dieu, en leur faisant voir les heu-

heureux fruits de leurs travaux à l'égard de beaucoup de personnes, qui ouvroient les yeux au nouveau jour de la vérité qui leur luisoit. Ils renonçoient à leurs préventions passées. Ils se condamnoient eux-mêmes de folie, & avouoient sans peine leur funeste aveuglement. Ils oublioient utilement ce que jusques-là ils avoient appris fort inutilement pour leur salut, & après avoir vomi tous les flots amers & turbulens des opinions nouvelles dont ils étoient infectés, ils buvoient humblement avec un plaisir plus solide les eaux pures de vos claires vérités. C'étoit pour ces personnes qu'ils travailloient avec joie. Ce n'est pas qu'ils ne s'en soit trouvé aussi parmi ceux là même, qui lisoient en secret & qui approuvoient en eux-mêmes ce que la politique les obligeoit de condamner au dehors. Ce n'étoit pas à ces humbles défenseurs de la grace qu'ils resistoient, mais à Dieu même. Car ils ne disoient rien de leur propre fond: c'étoient les saints Docteurs de l'Eglise qui parloient encore par leur bouche. Avec quelle religion ces hommes humbles dans leur science ont-ils gardé & appris aux autres à garder le sacré dépôt de la Tradition? Combien ont-ils été exacts à ne transmettre à ceux qui les écoutoient & qui les suivoient, que la doctrine de ceux qui les avoient précedés; & à ne tourner pas la religion selon leurs pensées, mais à la suivre plutôt selon qu'elle les conduisoit?

Dieu qui conduisoit l'esprit de M. Arnauld & qui lui avoit donné encore plus d'humilité que de science, le fixa dans ce point pour donner dans ce siecle un grand exemple aux siecles suivans, de renoncer à nos lumieres propres pour adopter celles des saints Peres, & de nous y tenir fermes sans avoir la malheureuse démangeaison de passer pour auteurs de quelque opinion qui n'auroit pas

pas été encore reçue dans l'Eglise. M. Arnauld fuyoit tellement cette vanité, & plaignoit de telle sorte ceux qui s'y laissoient aller, que la crainte qu'il en avoit l'avoit attaché aux paroles mêmes des Saints, aussi bien qu'à leurs sentimens. Il mettoit sa gloire à n'en être que le copiste, voulant disparoître en quelque sorte lui-même, pour ne laisser parler que les saints Peres. Pour lui il ne se croyoit rien, mais il s'affligeoit de ce qu'on combattoit les saints docteurs. Il reconnoissoit que sans eux il ne pouvoit être que ce que seroient les yeux sans le secours de la lumiere : mais son humilité faisoit que Dieu qui est la véritable lumiere, dont les Saints ont tiré comme de la véritable & unique source tout ce qu'ils en pouvoient avoir, le rendoit de plus en plus capable de la recevoir pour la répandre ensuite sur les autres. Combien de personnes ont-elles été éclairées de cette lumiere? Combien de personnes ont-elles profité de ses doctes veilles? L'Eglise, depus sa naissance, n'a gueres vu de siecle qui fût plus éclairé que celui-ci, & M. de Saci a dit bien des fois que s'il eût eu à choisir un siecle pour y naître, il n'en auroit point voulu choisir d'autre. On étoit surpris en approchant de M. Arnauld, de voir toute l'antiquité presente en quelque sorte devant ses yeux, & tout ce qui s'étoit passé dans toute l'Eglise réuni dans un seul homme.

Ainsi ce bienheureux desert renfermoit en même tems, & toute la lumiere des plus grands docteurs, & toute la plus grande sainteté des parfaits solitaires. Mais helas! ils n'avoient garde d'avoir d'eux ces sentimens. Leur humilité voiloit à leurs yeux ce qu'ils étoient. Tout le monde voyoit en eux ce qu'ils n'y voyoient pas eux-mêmes. Ce que j'ai admiré souvent en cet admirable Docteur, c'est qu'ayant à combattre les

chi-

chicanneries les plus pointilleuses du monde, & à demêler des labirinthes épineux où les autres se fussent dechirés & perdus, il le faisoit sans aucun préjudice de sa piété. La plûpart de ceux qui s'appliquent à ces occupations s'y dessechent & s'éloignent pour l'ordinaire de Dieu, qui est l'objet de leurs disputes. M. Arnauld au contraire y étant engagé de Dieu, le faisoit sans rien perdre de l'onction de son Esprit. Ce qui l'entretenoit dans cette sainte disposition, est qu'il ne se donnoit à ces Ecrits de critique que comme en passant, regardant toujours l'Ouvrage qu'il refutoit comme étant peut-être le dernier auquel il seroit obligé de répondre. Toute sa pente le portoit à des Ouvrages plus édifians. Il avoit toujours soin d'avoir en vue celui de l'amour de Dieu. Comme c'étoit ce qui le remplissoit le plus, c'étoit aussi à quoi il souhaittoit le plus de sacrifier sa plume. L'Eglise assurément a fait une perte de ce que ses autres affaires l'ont toujours détourné de ce beau dessein. Car de quelle maniere sa plume se seroit-elle élevée sur un si vaste sujet ? Combien auroit-il fait voir l'obligation plus particuliere que les Chrétiens ont à cet amour que non pas les Juifs, contre ce que quelques auteurs avoient l'audace de nier ? Combien nous auroit-il montré que, comme notre justice doit être plus abondante que celle des Juifs, notre amour doit aussi être plus abondant ? N'auroit-il pas persuadé les esprits de cette vérité, en leur representant les sujets sans comparaison plus considérables que nous avons maintenant d'aimer Dieu que n'avoient pas autrefois les Juifs ? *Les Juifs* n'avoient que les ombres, les Chrétiens ont la vérité. Les Juifs étoient des esclaves, les Chrétiens sont adoptés pour enfans. Les Juifs avoient reçu un joug, les Chrétiens ont la liberté. Les Juifs n'avoient gueres que des malédi-

ctions fulminées, les Chrétiens ont la grace. Les Juifs avoient la lettre qui tue, les Chrétiens ont l'esprit qui donne la vie. Les Juifs n'ont eu que les serviteurs pour maîtres, les Chrétiens ont le Fils. Les Juifs ont traversé la mer pour entrer dans le desert, les Chrétiens passent par le baptême pour entrer dans le royaume. Les Juifs ont eu la manne pour nourriture, les Chrétiens ont la chair même de Jesus-Christ. Les Juifs ont eu la rosée du ciel, les Chrétiens ont le don du Saint Esprit.

Si ce pieux Docteur avoit occupé sur ce sujet sa plume, que M. le Nonce Bargellini appelloit une plume d'or, *penna di auro*, & s'il s'étoit étendu à tirer les consequences qui doivent suivre naturellement ces comparaisons, jusqu'où auroit-il poussé notre obligation d'aimer Dieu, nous qui ne devons rien de moins à Dieu que Dieu-même qui nous a rachettés, & qui a acheté à un si grand prix l'amour qu'il exige de nous? Mais les affaires qui survenoient tous les jours lui ôtoient le moyen de satisfaire là-dessus son zele; car il avoit en même tems deux sortes de personnes sur les bras, & deux sortes d'adversaires à refuter qui étoient difficiles à combattre. Les uns & les autres étoient d'une vie reglée à l'exterieur, & d'une piété apparente. Les uns étoient hors de l'Eglise, les autres dans l'Eglise même. Les uns avoient reçu de pere en fils de fausses impressions qui leur étoient passées en loi, les autres ayant inventé de nouvelles opinions vouloient les faire passer pour autant de loix inviolables de l'Eglise même. Les uns péchoient peut-être plus par prévention & par ignorance, les autres par orgueil & par hardiesse.

Ce Docteur si celebre combattoit les uns & les autres, & s'opposoit à eux comme un mur pour la maison d'Israel. Il attaquoit & étoit attaqué. Ce dé-

fenseur

fenseur infatigable de la vérité n'avoit rien à apprehender en combattant ces premiers : il y avoit même pour lui de la gloire ; mais il n'avoit rien à gagner selon le monde en refutant les autres. Les puissances prêtoient leur bras à sa plume contre les uns, & les mêmes puissances armoient leur bras pour les autres contre ce même Docteur. C'étoit là l'état & l'occupation de M. Arnauld, & on a vu lequel de ces deux partis s'est trouvé avoir plus d'opposition à embrasser la lumiere qu'on leur faisoit luire pour les delivrer de leurs égaremens. Il y en a beaucoup de l'un de ces partis qui se sont rendus à la force de la vérité, & qui n'ont pas rougi de renoncer à leurs anciennes erreurs ; mais il n'y en a point eu de l'autre qui ait voulu donner cette consolation à l'Eglise, d'avouer de bonne-foi qu'on s'étoit un peu égaré chez eux, & qu'on avoit obligation à un homme qui avoit tâché de les remettre dans le bon chemin. Les uns ont trouvé la voie du salut dans leur heureuse defaite : les autres se sont fait un grand obstacle à leur salut, dans l'espérance de leur malheureuse victoire. Puisse le Seigneur écouter les prieres que ses serviteurs lui ont addressées pour les uns & pour les autres, & les retirer de leur funeste aveuglement ! Ces tenebres répandues dans l'esprit des hommes font peur. On est aveugle, & on croit voir clair. On regarde les autres comme étant dans les tenebres, & on y est soi-même.

Ces deux differens partis que M. Arnauld combattoit étoient en cet état. Ils croyoient que la vérité étoit parmi eux, & qu'on avoit tort de les combattre. Chacun d'eux disoit aux autres : Vous vous égarez. Ils passoient pour novateurs dans l'esprit de ce pieux Docteur, & il passoit aussi pour l'être dans le leur. La vérité étoit pour le dernier, les autres croyoient l'avoir parmi eux.

Il honoroit vraiment Dieu en la soutenant: les autres croyoient aussi l'honorer en soutenant leurs mensonges. Ils s'imaginoient, comme marque l'Evangile, rendre un grand service à Dieu en persecutant sans compassion celui qui le servoit si fidelement; & ils prenoient ces fumées de leur cœur aigri & bouillonnant de haine, pour les fumées d'un agreable parfum. Ils ne se lassoient point de composer des Livres funestes qui donnoient à leurs lecteurs des plaisirs de courte durée, mais qui causeront une infinité de larmes, soit à leurs auteurs soit à ceux qui en ont été les admirateurs. Ils prodiguoient leurs lumieres, leur science, leur conscience, leur salut pour satisfaire leurs passions & contenter celles des autres. Ils se noircissoient plus eux-mêmes devant Dieu qu'ils ne noircissoient M. Arnauld devant les hommes; & en mettant leurs Ecrits au jour, ils se condamnoient à d'éternelles tenebres, par l'impuissance où ils se mettoient de remedier aux médisances publiques, qui devenoient la gloire de ceux contre qui on les écrivoit, & qui comme des dards perçans retournoient contre ceux-mêmes qui les lançoient.

Le dernier retranchement de ces personnes contre les Ouvrages de M. Arnauld & de ses amis, sur la grace, est qu'ils paroissoient sans nom. Ils prenoient de-là comme un juste sujet de les décrier & de les rendre suspects. Ils répandoient dans le monde que les auteurs de ces Ecrits les trouvoient eux-mêmes dangereux, puisqu'ils n'osoient y mettre leurs noms. O malice ignorante & aveugle! Qui ne sait pas qu'il y a plus de douze ou treize siecles que l'on a objecté la même chose à de très grands Evêques, & qu'ils s'en sont admirablement justifiés?
„ Pourquoi, dit Salvien, s'informe-t-on quel est
„ l'auteur de ces Livres? Pourquoi veut-on savoir
„ son

„ son nom ? Si cette curiosité pouvoit produire „ quelque bien, on auroit raison. Que si elle est „ inutile, pourquoi se donne-t-on de la peine en „ vain ? C'est le fruit, c'est l'utilité qu'il faut cher- „ cher dans ces Livres qui paroissent, & non l'au- „ teur qui les a faits. Si la lecture en est avanta- „ geuse à ceux qui les lisent, de quoi leur peut ser- „ vir un nom ? Ne pourroit-on pas dire ce qu'un „ Ange dit autrefois à Tobie : Pourquoi me de- „ mandez-vous mon nom ? Quand vous louez „ un mercenaire vous mettez-vous en peine de „ savoir son nom & sa patrie ?" Et ce savant Auteur entrant plus avant dans les raisons qui lui faisoient supprimer son nom à la tête de ses Ouvrages, pour y en substituer un autre, dit admirablement qu'il l'avoit fait dans la crainte de Dieu, & du commandement qu'il fait d'éviter la gloire des hommes, de peur que cet air contagieux & imperceptible de l'estime, ne lui fît perdre la récompense qu'il pouvoit espérer dans le ciel. Que votre main gauche ne sache point ce qu'écrit votre main droite. Que cela soit connu seulement de votre pere qui voit ce qui est de plus caché. Tout homme qui écrit pour la gloire de Dieu, doit se contenter de reserver à lui seul la connoissance de ce qu'il fait, & tâcher de lui rendre son travail d'autant plus considérable, qu'il évite avec plus de soin de se faire connoître aux hommes. Ce Saint répondoit ainsi par avance il y a douze cens ans pour la justification de M. Arnauld & de ces autres Messieurs, à laquelle on peut encore ajouter une autre raison qui ne fut jamais plus pressante qu'en ce tems-ci. C'est que presque tout le monde n'écoute que les préventions, & n'est touché des Ouvrages que par l'idée qu'il s'est formée des auteurs. On considére presque toujours moins ce qu'on lit, que les auteurs qui ont écrit ; & on s'attache

moins à la force des choses & à la vérité même qu'à la qualité de celui qui les dit. M. Arnauld qui n'ignoroit pas combien il y avoit de bouches ouvertes pour le décrier dans le monde, avoit donc grande raison de supprimer son nom dans ses Livres, puisqu'il suffisoit à plusieurs de savoir qu'ils venoient de lui pour les rejetter, & qu'ainsi les vérités saintes qu'il y répandoit ne pouvoient trouver d'accès auprès d'eux.

Ce pieux Docteur voyant les disputes & les guerres se multiplier contre lui, & ayant peine à suffire seul à tant d'Ouvrages, pria son neveu M. le Maitre de l'aider, & de travailler avec lui: ce qu'il fit. Ainsi on vit que Dieu avoit appellé cet homme admirable pour lui consacrer les talens qu'il lui avoit donnés, & pour employer au service de l'Eglise ces torrens d'éloquence qui couloient de sa plume. Il l'avoit rendu un miracle de la grace avant que de l'en rendre le défenseur. Il avoit rempli son esprit d'humilité dans les premiers tems de sa retraite, à la vue du profond abîme du néant de l'homme dont son cœur fut vivement touché, pour le préparer peu à peu à entrer dans les intérêts de la vérité, & pour purifier à loisir par ses larmes cette éloquence qui lui étoit devenue si naturelle, & que la delicatesse de sa conscience craignoit d'avoir rendue un peu trop humaine. On ne perd rien de ce qu'on veut bien perdre pour Dieu. Jamais l'éloquence de ce saint pénitent ne fut admirée davantage que lorsqu'il l'employa pour la vérité.

On se trouve embarrassé de tant de différentes vues, lorsque l'on pense aux persecutions de M. Arnauld, qu'on se perd dans un sujet si vaste. Je n'ai garde d'entreprendre d'en faire une relation exacte. Ce dessein me passeroit de cent piques. J'y serois noyé. Je passe à ce qui en fut com-

comme le couronnement, c'est-à-dire la censure que la Sorbonne fit de sa *Lettre à un Seigneur de la Cour*, ensuite de quoi elle le chassa de son corps.

O vanité des hommes qui se donnent tant de mouvemens pour flétrir une personne, & qui ne voient pas que tous leurs efforts retournent contre eux, & ne servent qu'à procurer la gloire de celui qu'ils veulent deshonorer! Combien a-t-on fait jouer de machines pour condamner un innocent? Combien a-t-on sollicité la Cour pour faire déclarer hérétique un Docteur orthodoxe, qui étoit le plus grand fleau des hérétiques? M. Arnauld qui étoit la gloire de son siecle & l'ornement de la Sorbonne est proscrit de la Sorbonne même. On fait venir un grand Magistrat (M. Seguier Chancelier de France) présider à toutes les assemblées qui s'y faisoient sur cette affaire, pour y ôter la liberté des avis. On l'oblige à quitter toutes les affaires de sa charge, pour passer fort inutilement quelques heures à entendre des harangues latines sur des disputes de Theologie, & sans en remporter d'autre fruit que d'avoir menagé de ces heures fatigantes au moins quelques momens de sommeil. A quoi servirent toutes ces brigues, sinon à faire discerner les timides & les lâches, d'avec ceux qui étoient vraiment généreux? Put-on empêcher par tant d'inventions si nouvelles & si artificieusement concertées, que plus de soixante Docteurs qui étoient la gloire de ce Corps, ne se déclarassent pour un innocent confrere que l'on flétrissoit à tort? Et ce qui en restoit ne rougissoit-il point de son petit nombre qui étoit sans doute le plus leger, quoiqu'il l'eût emporté par la pluralité des voix mandiées de tous les Moines, qui se trouverent là pour opiner du bonnet d'une maniere qui divertit alors tout Paris? Mais quelque nombreuse que

soit la paille dans une aire, elle ne l'emportera jamais sur la solidité du bon grain.

Par quel étrange miracle des hommes établis pour conserver le dépôt de la vérité & le respect du aux saints Peres, en condamnerent-ils les sentimens & les propres paroles? N'ouvriront-ils jamais les yeux pour considérer & pour corriger ces excès? La Sorbonne ne se repentira-t-elle point d'avoir chassé de son sein un fils qui devoit faire toute sa joie? Et continuera-t-elle de faire passer sa haine & ses ressentimens dans ceux qu'elle enfante de nouveau, en les faisant entrer dans son crime par la flétrissure d'un homme dont ils devroient faire gloire d'être les disciples? On fait souscrire à tous les Bacheliers la condamnation de M. Arnauld qui plaint tranquillement cet aveuglement, & lorsque l'on a tout sujet de croire que Dieu a couronné les longs travaux & le zele intrépide de ce défenseur invincible de la vérité, on ne craint point de se fermer à soi-même le ciel où il triomphe, en souscrivant lâchement à une censure qui décrie sa doctrine & sa personne. Antique Sorbonne, où est ta gloire passée, & de qui maintenant es-tu le pillage? On respectoit autrefois tes decrets, mais maintenant tu les avilis. Tu n'es presque plus qu'un grand nom, & l'on ne voit que rarement dans ta conduite quelque chose de généreux & de digne de tes premiers peres. Cette pierre prétieuse que les architectes ont rejettée deviendra malgré leurs efforts une des plus celebres pierres de l'Eglise. Je prie Dieu que ceux qui se heurtent si inconsidérément contre elle, ne s'y brisent point, & qu'elle n'écrase pas ceux sur qui elle tombera.

Ainsi quel étrange renversement! On fait profession de respecter les sentimens des saints docteurs lorsqu'ils sont dans leurs propres Livres, &

& on condamne ces mêmes ſentimens dans les ouvrages de ceux qui ſont leurs plus fideles diſciples! Les premiers auteurs des mêmes opinions ſont catholiques & révéres de tout le monde : ceux qui les ſuivent très exactement après eux ſont des hérétiques que tout le monde doit fuir ! Les maîtres ſont abſous de toute erreur, & ſont même reſpectés avec juſtice ; & ceux qui ne font que tranſcrire ce qu'ils ont écrit ſont condamnés avec une injuſtice étrange ! On regarde les uns comme des étoiles brillantes, & les autres comme des aſtres errans & obſcurcis : les uns comme des peres qui ſont la lumiere de l'Egliſe, & les autres comme des ſchiſmatiques qui en font la honte : les uns enfin comme jouiſſans d'une éclatante couronne dans le ciel, & les autres comme ne devant attendre que des ſupplices dans l'enfer ! Croiroit-on ce dereglement ſi on ne le voyoit de ſes yeux ? N'eſt-ce pas traiter l'ancienne vérité contenue dans les Peres comme Salomon traita autrefois le blaſphemateur Semeï, lorſqu'il le condamna à demeurer clos & couvert dans ſa maiſon, le menaçant de mort s'il en ſortoit, puiſque dès que les vérités ſaintes ſortent des Livres des ſaints Peres on les condamne.

On plaint M. Arnauld ſans doute en voyant de ſi indignes traitemens; mais ne pourroit-on pas plaindre davantage ceux qui les lui font ſouffrir ? Qu'eſt ce qui les rendoit ſi ardens dans leur cabale, ſi actifs dans leurs intrigues, ſi appliqués à cette unique affaire qu'ils s'étoient miſe dans l'eſprit ? Combien falloit-il d'entrevues pour comploter leurs deſſeins ? Combien de voyages & de viſites pour concerter leurs entrepriſes ? Combien de reſſorts pour faire jouer leurs machines, pendant que cet innocent Abel perſecuté de ſes freres avec tant de violence étoit paiſible dans ſa retraite, où il avoit recours à d'autres ſolitaires pour parer tant de

coups qu'on lui portoit de toutes parts, & pour invoquer Dieu par ses gémissemens & par ses prieres ? Je fus témoin moi-même combien de fois M. Arnauld avec qui j'avois l'honneur d'être enfermé alors, entendant ce que l'on faisoit contre lui, comparoit leur agitation avec la paix & la tranquillité dans laquelle il vivoit. Quelle étoit aussi la douleur de ces persecuteurs acharnés, de voir qu'ils ne pouvoient abattre le courage d'un homme qu'ils espéroient de fatiguer, le piquant sans cesse comme des abeilles. Tout un grand Corps armé de mille bras & de mille langues, se déchaînoit contre un homme caché dans un grenier, & ne pouvoit venir à bout de lui, ni empêcher que tout un royaume ne rendît justice à son innocence & à la solidité de sa justification. C'est là ce qui les tourmentoit, & à quoi l'on peut appliquer ce que les Saints disent de Job. Le démon le tourmentoit, disent-ils, mais Job par sa fermeté, par sa patience, par son humilité, le tourmentoit bien davantage.

Il faudroit savoir ce qui se passe au fond de l'ame des méchans pour comprendre ce que je dis. Il faudroit être dans le fond du cœur des uns & des autres, & on n'auroit pas de peine à le comprendre. En voyant la tranquillité de M. Arnauld au milieu de l'agitation des autres, qui ne s'écriera avec David, *Pax multa diligentibus legem tuam, & non est illis scandalum !* Il avoit tellement attaché à Dieu tout son cœur, que rien de ce qui se faisoit sur la terre n'étoit plus capable de l'ébranler. Comme les biens de ce monde n'avoient pas eu la force de le tenter, ses maux aussi ne pouvoient l'intimider, connoissant la vanité des uns & goutant par expérience l'utilité des autres. Il avoit toujours devant les yeux ce qu'il avoit juré en se faisant Docteur, sur l'autel des saints Martyrs, & faisoit voir qu'il ne regar-

gardoit pas ce ſerment comme une ſimple cérémonie.

Mais ſans parler des récompenſes du ciel, pouvoit-il arriver rien de plus glorieux à M. Arnauld, que de voir plus de ſoixante Docteurs, qui étoient l'élite de la Sorbonne, ſe déclarer hautement pour lui, & prendre ſi fortement ſon parti, qu'ils tinrent à gloire d'être chaſſés avec lui de la Sorbonne, & aimerent mieux paſſer avec lui pour hérétiques, que d'être catholiques avec ceux qui l'accuſoient d'une nouvelle ſorte d'héréſie. Je ne parle que des ſoixante qui ſe montrerent plus courageux que les autres: car dans le fond, ſi on eût pu voir le cœur de pluſieurs qui ſe déclaroient à l'exterieur contre lui, combien y eût-on vu d'eſtime pour celui qu'ils ne condamnoient qu'en apparence? On avoit tant de pitié d'eux, qu'on leur pardonnoit aiſement cette foibleſſe. La crainte d'être chaſſés d'un grand Corps, la difficulté d'y rentrer enſuite, mille raiſons d'intérêt & de grandeur humaine, l'apprehenſion de déplaîre aux Grands, l'épouvante du plus grand nombre, le peu d'affermiſſement dans les principes de la vérité, l'éblouiſſement de l'éclat des fauſſes raiſons qui tyranniſoient leurs eſprits déja un peu gâtés par les opinions nouvelles, les tenoient comme en ſuſpens entre la vie & la mort. Tourmentés au dehors, & encore plus agités au dedans, ils ſuivoient la violence de l'orage, alloient ſelon que ſouffloit le vent, rentroient quelquefois en eux-mêmes, mais n'y trouvant point de paix, ils étoient comme des flots qui viennent ſe briſer contre un rocher. Tantôt ſe faiſant une peur chimérique de ce qui étoit le plus ſûr, ils ne ſavoient ni où aller ni comment revenir. Ce ſont là les maux que ces perſécuteurs cauſoient dans leur Corps: voilà les deſordres où les jettoient ces faux freres qui cachoient

la cruauté du loup sous l'apparence de brebis; qui ajoutoient ce mal à tant d'autres, qu'étant aussi violens ennemis qu'ils l'étoient, ils se flattoient néanmoins d'être des gens de piété, couvrant leur injustice par cette fausse persuasion de justice. Des personnes plus chrétiennes & plus moderées ne se seroient portées qu'avec peine à flétrir un de leurs confreres. Ils auroient usé de toute leur charité & de toute leur lumiere pour en empêcher la censure, & si après toutes leurs précautions il avoit enfin fallu en venir à cette dure extrémité, bien loin de le faire avec insulte ils ne l'auroient fait qu'avec un extrême regret. Ils auroient couvert le mal s'il y en eût eu, & ne l'auroient pas condamné sans loisir. Ils ne lui auroient pas fait dire lorsqu'il avoit demandé à se venir justifier, *Veniat mentem aperturus, non disputaturus.* Car on le craignoit encore lorsque sa condamnation étoit déja toute resolue.

J'admire les contradictions des hommes au sujet de cet admirable Docteur qui, dans les jugemens si différens qu'il voyoit qu'on portoit contre lui, n'étoit en peine que de n'avoir rien à se reprocher au jugement de Dieu, ni à celui de sa conscience, ni à celui de toutes les personnes qui ne se laisseroient pas aller à la crainte & à l'ambition des hommes. Paris & Rome semblent se combattre à son sujet. La Sorbonne le condamne, & Rome l'absoud. Les Docteurs le déclarent hérétique, & un grand Pontife (Innocent XI.) le regarde comme très catholique. Les uns flétrissent ses Ecrits, les autres estiment sa plume & desirent de s'en servir. Les uns le chassent de leur corps, l'autre lui offre une place dans l'auguste Corps des Cardinaux, & le presse de l'accepter. Quel étrange renversement! Le pere lui tend les bras, les enfans le rejettent de leur sein. En un mot le pere regarde M. Arnauld

com-

comme l'ornement de ſon ſiecle, & les Docteurs le diffament comme le ſcandale de la Sorbonne.

Mais il faut ſe taire pour écouter ce que ce pieux Docteur dit lui-même ſur ce ſujet, lorſque dans la derniere piece que nous avons de lui, & qui eſt ſon teſtament ſpirituel, parlant à Dieu qu'il prend à témoin de ſes plus tendres ſentimens, & étant ſur le point de paroître devant lui, il lui dit: „J'ai ſujet auſſi, mon Sauveur, de croire que c'eſt par l'ordre de votre providence, „ & par le mouvement de votre eſprit que je „ me ſuis trouvé engagé dans la défenſe de votre grace. Au moins ma conſcience me rend „ témoignage que je n'y ſuis point entré par aucune conſidération humaine, ni par aucune „ émulation de parti. Pluſieurs années avant la „ publication du Livre de l'Evêque d'Ypres, par „ la ſeule lecture de votre parole divine, & des „ Ouvrages de ce grand Saint à qui votre Egliſe „ a toujours cru que vous aviez communiqué „ plus de lumiere pour l'intelligence de ſes myſteres, j'avois reconnu toutes les mêmes vérités que j'ai défendues depuis, & les avois „ publiquement ſoutenues dès l'année 1636. avec „ l'applaudiſſement du Clergé & de la Sorbonne, „ ſans que perſonne y trouvât à redire. La chaleur & & le faux zele avec lequel on les a combattues depuis ce tems là, en paſſant au delà „ de toutes les bornes, ne me devoit pas être „ un ſujet de les abandonner; & il me paroiſſoit au contraire que ç'auroit été me rendre „ indigne de la grace que vous m'avez faite de „ les connoître & de les aimer ſi, les ayant ſoutenues, je cédois à la crainte, ou de perdre „ quelques avantages temporels, ou d'être expoſé à quelques perſecutions. Je vous rends „ graces, mon Seigneur & mon Dieu, de ce que „ rien de tout cela ne m'a arrêté. J'ai penſé que

„ l'Eglise s'étant déclarée tant de fois en faveur de
„ la doctrine de S. Augustin, en le regardant
„ après les Apôtres comme le plus grand docteur
„ de la prédestination & de la grace, c'étoit lui
„ rendre un service considérable, que d'empêcher
„ qu'on ne la corrompît par de fausses gloses
„ entierement éloignées de son esprit.
„ Vous m'êtes témoin, mon Dieu, que je n'ai
„ jamais eu que ces vues dans tous les Ecrits
„ que j'ai faits sur ces matieres; que j'ai reçu avec
„ respect les Constitutions des Papes Innocent X.
„ & Alexandre VII. & que j'ai condamné très
„ sincerement les cinq propositions, étant très
„ assuré, par les déclarations mêmes de ces Pa-
„ pes, & par ce qu'ils enseignent tous les jours
„ à Rome, qu'ils n'avoient donné par là aucu-
„ ne atteinte ni à la doctrine de la grace efficace
„ par elle-même, nécessaire à toute action de
„ piété, ni à celle de la prédestination gratuite.
„ Et si je n'ai pu me resoudre à signer le For-
„ mulaire purement, c'est parce que je n'ai pas
„ cru pouvoir, sans mensonge & sans parjure,
„ attester aucunement que ces propositions sont
„ dans un Livre où j'ai lieu de croire qu'elles ne
„ sont pas, l'ayant lu avec soin sans les y avoir
„ trouvées, & y ayant trouvé le contraire. Mais
„ ce qui m'a donné encore un nouvel éloigne-
„ ment de ces signatures, c'est de voir qu'on n'en
„ fondoit l'obligation que sur des erreurs gros-
„ sieres, telle qu'est la prétendue inséparabilité
„ du fait & du droit, ou sur des maximes per-
„ nicieuses qui renverseroient les fondemens de
„ la foi catholique, telle qu'est la fausse préten-
„ tion des partisans du Formulaire, que l'Egli-
„ se ou le Pape sont infaillibles dans la décision
„ d'un fait non revelé, & qu'étant decidé par
„ l'autorité de l'un ou de l'autre, il devient un
„ objet de foi divine, qu'on ne peut refuser
„ de

„ de croire ſans être hérétique.

„ Je n'ai pas lieu de me croire plus coupa-
„ ble dans une autre affaire qui m'a cauſé plus
„ de traverſes. C'eſt la cenſure de la Sorbon-
„ ne, dont l'injuſtice eſt aſſez connue. Car ce
„ n'eſt pas tant moi que S. Auguſtin & S.
„ Chryſoſtôme qu'on y a cenſurés; puiſque la
„ propoſition condamnée eſt toute priſe de ces
„ deux Saints, & que l'on ne peut dire ſans ca-
„ lomnie que j'y aye renfermé un ſens héréti-
„ que; les Ecrits que j'ai faits devant & après
„ la cenſure pouvant faire voir à tout ce qu'il y
„ a des Theologiens dans l'Egliſe, que rien n'eſt
„ plus orthodoxe ni plus hors d'atteinte à tout
„ ſoupçon d'erreur, que le ſens dans lequel j'ai
„ déclaré que j'avois pris les paroles de ces ſaints
„ Docteurs. Auſſi, mon Sauveur, tout le mon-
„ de a vu que ce n'étoit qu'une affaire de caba-
„ le, & qui n'alloit qu'à chaſſer des aſſemblées
„ de Sorbonne pluſieurs habiles gens qu'on en
„ vouloit exclurre, puiſqu'ayant refuſé de ſou-
„ ſcrire à une cenſure qui me condamnoit com-
„ me ayant avancé une propoſition hérétí-
„ que, cette fermeté à ne me point ſoumettre
„ à ce jugement injuſte, qui auroit du paſſer
„ pour une opiniâtreté criminelle dans l'eſprit
„ de tous ceux qui l'auroient crue juſte, n'a pas
„ empêché que je n'aye été compris dans la paix
„ de l'Egliſe au tems de Clement IX. ſans que
„ l'on ait exigé de moi ni rétractation, ni ex-
„ plication; que les Evêques de France ne
„ m'ayent toujours eu en leur communion
„ comme très bon catholique; que les plus pieux
„ & les plus ſaints ne m'ayent honoré de leur
„ amitié; & que le très digne ſucceſſeur des
„ plus grands Papes, Innocent XI. que vous
„ avez donné à votre Egliſe par une ſinguliere
„ miſericorde, pour en arracher les ſcandales,

„ au-

„ autant que le malheur de ces derniers siecles
„ le pouvoit souffrir, ne m'ait traité avec des
„ témoignages de bonté & d'affection que je ne
„ mérite point, mais qu'assurément il n'auroit
„ pas rendu à un homme qu'il auroit cru suspect
„ d'erreur dans la foi."

C'est ainsi que M. Arnauld parle de lui-même, & fait voir son innocence dans l'injustice de cette censure. Cependant quoique tous les honnêtes gens fussent pour ce Docteur injustement persecuté, la cabale ne laissoit pas de pousser toujours sa pointe, & cherchoit à traiter M. Arnauld comme un véritable hérétique. On tendoit principalement à le prendre, pour se rendre maître de sa personne & de sa plume. Cette innocente victime de la passion des hommes, avoit peine à se trouver un azile. Il fuyoit la lumiere comme s'il eût été criminel, & il ne trouvoit qu'à peine d'ombre assez noire pour s'y cacher. Dès qu'il étoit dans une maison, on s'imaginoit que toute personne qui en approchoit venoit pour le prendre. Dieu voit encore presentement la frayeur dont je fus saisi alors, aussi bien que tous ceux qui étoient avec moi. J'avois le bonheur d'être renfermé avec M. Arnauld dans un logis, en un quartier de Paris où de ma vie je n'étois allé, tant il étoit détourné de tout. M. le Maitre & M. Nicole vinrent aussi s'y renfermer, pour tenir compagnie à M. Arnauld. Pour M. de Saci il veilloit par ses prieres à la conservation de son cher oncle & de son cher frere: sur quoi il me souvient de ce qui arriva d'assez plaisant. M. de Luzanci qui nous venoit voir assez souvent dans cette maison étant retourné à Port-Royal des champs, & disant à M. de Saci des nouvelles de ces Messieurs: *Devinez*, lui dit-il, *l'enseigne du logis où ils sont. Je vous le dirai*, répondit en riant M. de Saci qui ne savoit rien de rien:

C'est l'enseigne de l'ange gardien. Cela surprit M. de Luzanci, car ce l'étoit en effet.

On avoit besoin sans doute de sa protection. Presque aussi-tôt que nous fûmes dans ce logis, des archers vinrent du matin frapper brusquement à la porte, & demanderent à la maitresse du logis qui nous avoit retirés chez elle: *Madame, n'est-ce pas ici que demeure M. Arnauld?* On peut juger quel fut notre effroi quand nous entendimes cela de nos chambres. La sagesse de cette Dame parut à ce coup. Elle répondit froidement qu'il n'y avoit personne chez elle qui se nommât ainsi. Il y avoit effectivement à deux portes près, un autre M. Arnauld, Avocat, que l'on prit prisonnier pour dettes.

Nous avons passé bien des années dans des apprehensions semblables: car nous étions bien informés que l'on desiroit fort de trouver ces Messieurs. On ne plaignoit point l'argent en espions. On se faisoit une affaire importante de trouver le moyen de les déterrer. Les lieux les plus retirés de Paris & de la campagne étoient visités. Sur le moindre soupcon on entroit sans rien craindre dans les maisons. On n'épargnoit pas même les personnes de qualité. On vouloit leur faire dire malgré eux où étoient ceux qu'on cherchoit. *Voulez-vous que je vous dise où est caché M. Arnauld*, dit une Dame de qualité à ces satellites qui bouleversoient tout chez elle? *Mais il est bien caché*, leur disoit-elle, & se touchant le cœur de la main: *Tenez, c'est là qu'il est caché*, leur dit-elle; *prenez-le si vous le pouvez.* Mais on ne se rebutoit de rien. On passoit les nuits dans cette recherche,& les jours ne suffisoient pas. Les uns par un faux zele, les autres pour un vil intérêt, quelques-uns pour s'en faire un sujet de gloire s'appliquoient à cette malheureuse recherche, pour se rendre maîtres

maîtres d'un homme caché; & l'on faisoit éprouver à ce prétieux reclus, par ces frayeurs continuelles & ces craintes d'être découvert, une vie mille fois plus pénible qui s'il eût été en prison.

Mais je laisse un moment M. Arnauld dans la retraite où il se cachoit, pour dire un mot de l'admirable solitaire M. le Maitre qui avoit quitté ses delices, c'est-à-dire Port-Royal des champs, pour tenir compagnie à Monsieur son cher oncle, & pour travailler avec lui dans un tems si orageux. Cet état étoit d'autant plus pénible à M. le Maitre, qu'il avoit peu de santé, & qu'il n'étoit pas encore bien remis des longues peines de corps & d'esprit que lui avoit causé tout récemment une malheureuse affaire. C'est celle de ses plaidoyers. Quelques libraires en ayant eu un petit nombre, & fort imparfaits, qui étoient tous estropiés, & tronqués en beaucoup d'endroits, en supposerent encore d'autres, & firent de cela un volume qui, à cause de la grande réputation de M. le Maitre, ne laissa pas de se vendre. Ils en firent aussi-tôt une seconde impression, encore plus defectueuse que la premiere, & après cette seconde ils menaçoient encore d'une troisiéme beaucoup plus ample, & par consequent plus mauvaise. Comme on vit que ce mal croissoit, & que cette publication si imparfaite en toutes manieres défiguroit l'Ouvrage & deshonoroit l'Auteur, on lui dit qu'il falloit arrêter ce mal, & que l'unique moyen de le faire étoit de donner ses véritables plaidoyers, & d'une maniere très correcte. M. le Maitre, à cette seule proposition, sentit toutes ses douleurs passées se renouveller. L'idée du Palais & du métier qu'il y avoit fait, lui revint dans la mémoire, & l'effroyable aversion qu'il avoit conçue de ses pieces d'éloquence l'empêcha d'y pouvoir penser de nouveau. La chose en seroit demeurée là, si ses amis

amis n'avoient fait de nouvelles inſtances, & repreſenté le mal qui reviendroit de ces éditions imparfaites, avec tant de force & de clameurs, qu'il fallut ſerieuſement penſer à ce qu'il y avoit à faire dans une ſi fâcheuſe conjoncture.

M. le Maitre demeurant toujours inflexible à toutes leurs raiſons, M. de Saci qui approuvoit encore plus celles de Monſieur ſon frere, & qui étoit extrêmement édifié de ſes ſentimens ſi humbles, lui propoſa cet expédient : qu'il ne parût point dans cette impreſſion qui ſe feroit de ſes véritables plaidoyers, & qu'il en abandonnât le ſoin à quelque ami. On trouva cet avis fort bon, & on jetta les yeux ſur tous ſes amis pour voir qui ſeroit celui qui pourroit le mieux conduire cette entrepriſe. On n'en trouva point de plus propre que M. Iſſali celebre Avocat en Parlement.

Cet homme d'une grande érudition & d'une probité encore plus grande, eſtimé & honoré de tous les gens de bien, avoit été de tout tems ami très intime de M. le Maitre. Depuis ſa retraite du Palais, il venoit le voir ſouvent à Port-Royal des champs, lorſqu'il y étoit preſque encore ſeul, & ſans cette foule de ſolitaires que ſon exemple & ſes prieres y attirerent depuis. M. le Maitre qui voyoit ſon ami intime dans un poſte ſemblable à celui d'où Dieu venoit de le delivrer, ſe ſentoit bruler de zele au dedans de lui-même, & ſouhaittoit que Dieu répandit dans ſon cœur les mêmes graces qu'il lui avoit faites, & qu'il lui donnât le même éloignement du Palais. Il lui ouvrit quelquefois ſon cœur là-deſſus. Il lui écrivoit auſſi des Lettres touchantes, & ſur-tout il tâchoit toujours d'empêcher qu'il ne s'engageât dans le mariage, auquel M. Iſſali lui témoignoit avoir quelque penchant, afin que ſi Dieu vouloit un jour exaucer ſes prieres & toucher ſon ami
auſſi

aussi fortement qu'il le souhaitoit, il se trouvât dans la même liberté pour suivre sa voix, qu'il avoit été lui-même au tems de sa conversion. Il lui faisoit part pour cela de ce qu'il trouvoit de plus beau sur ce sujet dans ses lectures. Il lui representoit souvent la chaîne de fer de cet état, qui d'un côté faisoit gémir un homme qui s'étoit vu long-tems libre, & qui de l'autre étoit capable de le ramollir par toutes les complaisances qu'il falloit avoir pour une femme. M. le Maitre m'a fait l'honneur à moi-même de m'employer à transcrire quelques-uns de ces passages, pour les envoyer à son ami.

Mais avec quelque reconnoissance que M. Issali reçût ces marques d'amitié de M. le Maitre, & quelque attention qu'il fît lui-même, par la solidité de son esprit, sur les engagemens du mariage, Dieu avoit d'autres vues sur lui, & lui destinoit une très vertueuse femme, pour tirer d'eux des enfans dont tout le monde a admiré & admire encore la sagesse & la vertu. Jamais peut-être mariage ne fut conduit plus chrétiennement que celui là. Tout ce qu'il y avoit de personnes de la plus grande piété s'en mêlerent. M. de Bagnols en fut l'entremeteur. M. Singlin & M. de Saci avouerent qu'ils n'avoient jamais offert à Dieu que ce mariage. La Mere Angelique l'honora de quelques presens de nôces. Elle s'offrit à se charger de l'éducation des filles qui en viendroient, & M. de Saci avec M. le Maitre lui firent la même offre pour les garçons. M. Issali qui par sa sagesse savoit peser tout, avoua que ces offres si obligeantes étoient ce qui lui ôtoit le plus grand poids qu'il avoit toujours envisagé dans le mariage, c'est-à-dire l'éducation des enfans. Ainsi & devant & après ce mariage il n'y a peut-être jamais eu d'amis si amis.

Il faut rendre ce témoignage à la générosité de

de M. Issali, qu'encore qu'il vît jusqu'à quel point ces Messieurs étoient noircis dans le monde, & que l'on n'avançât nullement ses affaires en se mêlant de ce qui les regardoit, il n'a jamais rougi néanmoins de paroître publiquement lié d'amitié avec eux. Il s'est chargé de leur défense dans le Parlement. Il a ouvert la bouche pour eux lorsque tous presque l'avoient fermée, & qu'on n'avoit la liberté de l'ouvrir que pour les calomnier. Il a fait toutes les démarches nécessaires pour les protéger. Il n'y a point eu de personne si emportée devant qui il n'ait été hardiment se presenter pour eux, selon les occasions; & il ne faut point d'autre marque de l'estime que M. de Saci a faite de cet ami généreux jusqu'au dernier moment de sa vie, que le choix qu'il a fait de lui, entre tant d'autres, pour être l'exécuteur de ses dernieres volontés. La véritable amitié dure jusqu'à la mort.

Je ne puis omettre ici une pensée qui me vient dans l'esprit, quoiqu'elle doive interrompre un peu cette petite narration. C'est sur la conduite de ces Messieurs qui me paroit toute pleine d'équité & de sagesse, & bien différente de celle de tant de faux zelés qui voudroient que tout leur ressemblât. S'ils sont retirés, ils voudroient que tous fussent retirés. S'ils sont Religieux, ils voudroient que tous fussent Religieux. S'ils sont d'un Ordre, il voudroient que tous en fussent. Il n'y a que Dieu, me disoit souvent M. de Saci, qui puisse vouloir avec justice que tout le monde lui ressemble.

M. le Maitre étoit assez humble quelque éclat qu'eût fait sa conversion, pour croire que M. Issali, tout engagé qu'il étoit dans le monde & dans le mariage, étoit plus que lui devant Dieu; & selon cette parole de S. Paulin que M. de Saci me citoit souvent, il voyoit une poutre de

grace

grace dans les autres, & n'en voyoit pas une paille dans lui-même. M. de Saci étoit ainsi, en ce point aussi bien qu'en tout le reste, l'homme du monde le plus équitable. Il savoit que chacun avoit son don de Dieu, & que tous ne pouvoient pas se passer du mariage. Il honoroit extrêmement ceux qui entroient saintement dans cet état, & qui y vivoient de même. En voyant leurs enfans il voyoit en eux la piété de leurs peres, & il disoit souvent que l'on devoit souhaitter que les peres chrétiens en eussent beaucoup.

Ce fut donc M. Issali sur qui on jetta les yeux pour donner au public les plaidoyers de M. le Maitre, qui n'eut d'autre soin en cela que de donner à son ami ses papiers, qu'il avoit revus légerement, parce qu'il se souvenoit que la liberté du Palais lui avoit fait dire beaucoup de choses qu'il se croyoit obligé de supprimer, & d'y corriger beaucoup d'explications de l'Ecriture & des saints Peres.

Lorsque les choses étoient en cet état, & que l'on étoit déja bien avant dans cette impression, quelques-uns des amis en entendant parler, & n'ayant peut-être pas assez su l'engagement véritable où M. le Maitre s'étoit trouvé, mais ayant seulement entendu dire en général qu'il travailloit à la publication de ses plaidoyers, furent extraordinairement blessés de cette nouvelle. Ils considéroient que M. le Maitre, depuis près de vingt ans, avoit fait profession publique de silence, & embrassé un état de pénitence. Ils croyoient que c'étoit presque regarder en arriere que de faire ce qu'il faisoit alors; qu'il y avoit encore plus de danger à imprimer des plaidoyers qu'à les reciter dans une chambre du Palais, puisque c'étoit en quelque sorte les reciter devant tous les hommes & dans tous les siecles, non dans une

une chaleur paſſagere dans laquelle on permet ou on excuſe bien des choſes, mais de ſang froid & de propos delibéré, après avoir eu le loiſir d'y penſer long-tems, & après avoir renoncé publiquement à cette ſorte de diſcours & à la profeſſion à laquelle ils appartiennent; que ſi M. le Maitre avoit eu du regret de les prononcer autrefois au Palais, il devoit en avoir beaucoup plus maintenant de les rendre publics; que pluſieurs Saints autrefois avoient ſuivi le barreau & y avoient réuſſi parfaitement; mais qu'il ne s'en trouvoit point qui euſſent revu & publié depuis leur converſion & depuis leur baptême, des harangues propres à leur acquerir une gloire toute humaine, ni qui euſſent permis que d'autres les publiaſſent.

On avoit beau repreſenter à ces Meſſieurs que M. le Maitre ne paroiſſoit point en cela, & qu'il étoit à l'égard de cette impreſſion comme un homme mort. Ils répliquoient qu'un homme mort ne reſſuſcitoit point de ſon tombeau pour revoir ſes anciens Ouvrages. On les prioit encore de conſidérer que c'étoit un engagement où les Libraires avoient réduit M. le Maître, qui depuis vingt ans de retraite n'avoit jamais eu la moindre penſée là-deſſus. Ils répondoient que ce n'étoit pas là une raiſon, & qu'il n'y avoit qu'à les *deſavouer.*

Enfin ils perſiſterent ſi fort dans leur ſentiment en répondant à tout ce que l'on pouvoit leur dire de plus preſſant & de plus perſuaſif, que leurs raiſons priſes du fond de leur piété qui n'écoutoit point les conſeils de la prudence humaine, mais qui ſe tenoit inviolablement attachée à l'ordre de Dieu dont les penſées ſont bien differentes des nôtres, & qui ſouvent ne voit qu'avec horreur ce qui eſt le plus eſtimé des hommes, toucherent extrêmement M. Singlin. Il ne put s'empêcher

cher de témoigner à M. le Maitre la douleur qu'il avoit de cette impression à laquelle il travailloit. Il avoua qu'il trouvoit fâcheux que l'on pût dire dans le monde que ces plaidoyers eussent été reformés à Port-Royal, lieu de sa retraite; ce qui pouvoit peut-être scandaliser les gens de bien, plus que l'avarice des Libraires à laquelle on vouloit remedier; qu'on auroit beau dire que ce n'étoit qu'un ami qui les donnoit en son nom; qu'on ne pourroit se persuader que cet ami agît en une chose si importante sans l'avis de l'Autéur.

M. le Maitre qui avoit eu de tout tems une si profonde révérence pour M. Singlin fit aussi-tôt tout suspendre, en attendant que l'on pût démêler ce qu'il y auroit à faire dans un si grand embarras. Les déchiremens d'esprit où il se trouva alors, d'un côté pour ne rien faire contre Dieu & contre l'avis de ceux qu'il avoit toujours suivis, & de l'autre pour satisfaire les Libraires qui le tourmentoient étrangement & le faisoient sans cesse solliciter par d'autres amis, le reduisirent dans un état de langueur & de fievre double-quarte qui fut longue. Il faisoit pitié à tout le monde, & sans comparaison plus à M. de Saci qui eut de plus ce surcroît de douleur, de le voir arracher d'avec lui en cet état, pour s'aller cacher avec M. Arnauld à Paris, où la violence des tems les obligea d'aller chercher leur azile.

M. Singlin qui par la tendresse qu'il avoit toujours eue pour M. le Maitre étoit touché jusqu'au fond du cœur de son état, crut néanmoins ne devoir pas oublier qu'il étoit pere. Il voulut ménager tout ce qui se passoit pour l'avancement de ce solitaire pénitent, & portant en lui-même la peine de cette fievre que son chagrin lui avoit causée, il ne se lassoit point de lui representer avec son zele ordinaire, que le dessein que Dieu lui avoit mis au cœur depuis tant d'années de faire

faire pénitence, & de vivre & mourir dans la retraite, dans cette vue, devoit lui rendre sa fievre plus supportable, quelque longue & affoiblissante qu'elle pût être; puisque la principale pénitence consistoit à agréer que Dieu nous traitât comme il lui plait; qu'il n'y avoit point de meilleur moyen de satisfaire à Dieu pleinement que la maladie, qui étoit tellement le partage unique des pécheurs, que Jesus-Christ n'avoit point été malade parce qu'il étoit innocent; qu'elle tenoit bien lieu de tout autre pénitence, & qu'elle suppleoit à tout le reste de ce qu'on devoit à Dieu, pourvû que l'on y pratiquât l'humble obéissance à la justice divine, la pénitence & le silence.

Il approuvoit le dessein dont M. le Maitre lui avoit écrit, de ne point faire de remedes, surtout si le mal ne croissoit point, & que l'on ne prévît aucun accident dangereux. Sur quoi il voulut bien lui dire qu'il y avoit long-tems qu'il souhaitoit être hors des remedes; que le mal souvent étoit plus supportable que les remedes, & que s'il avoit la liberté de vivre en son particulier, sans que personne se voulût servir de lui & s'interesser à sa santé, il prendroit plus de plaisir à souffrir l'infirmité qu'à en être guéri, puisque c'est le vrai partage des enfans de Dieu.

M. le Maitre étant donc ainsi réduit dans la solitude & dans la maladie, sans pouvoir agir pour l'affaire de ses plaidoyers qui lui tenoit si fort au cœur, & qui le mettoit dans un état si déplorable, il pria M. de Saci de se charger de ce soin, parce que c'étoit son refuge ordinaire lorsqu'il avoit quelqu'affaire difficile à négocier, sachant le fond de sagesse & de douceur qu'il avoit pour accorder les choses les plus embarrassées. Je vis M. de Saci pénétré de douleur de l'état de Monsieur son frere; & comme il

ne manquoit jamais d'adorer la main de Dieu en toutes choses, il admiroit que Dieu eût ainsi reservé pour la plus grande peine de M. le Maitre ce qui avoit été autrefois le sujet de sa plus grande gloire, & que près de vingt ans après il tirât de ces plaidoyers de quoi en purifier l'auteur dans les années que personne, helas! ne croyoit encore être les dernieres de sa vie.

La négociation de M. de Saci fut fort longue. Son humeur n'étoit pas de faire les choses avec chaleur. Outre sa modération naturelle, il voyoit qu'il avoit à faire à des personnes qu'il falloit extrêmement ménager. Ainsi M. le Maitre qui étoit chaud, & à qui cette affaire tenoit fort au cœur, dans le péril qu'il y voyoit de tous côtés, le consultoit souvent par Lettres, & lui disoit tout ce qui lui venoit dans l'esprit sur ce sujet. M. de Saci lui répondoit & lui disoit que rien n'étoit plus persuasif que ses raisons, & qu'il s'y rendoit tout-à-fait; mais que néanmoins ceux pour qui il devoit avoir toute sorte de deference, persistoient toujours dans leur premier éloignement pour la publication de ces pieces, jusqu'à s'étonner même comment on pouvoit encore delibérer, tant ils étoient persuadés que cela étoit clair & ne souffroit point de doute.

La chose fut ainsi long-tems agitée. D'un côté M. le Maitre ne parut jamais plus orateur que dans la justification qu'il fit de lui-même dans cette affaire: de l'autre côté M. de Saci ne parut jamais avoir plus de conduite pour ménager tous les esprits. L'humilité profonde de M. le Maitre ravissoit tout le monde, & il eût fallu avoir le sens bien perverti pour croire que ce fût l'amour de la gloire qui le portât à cette publication. Dieu en tiroit sa gloire par la confusion interieure que son serviteur en ressentoit. Il avouoit confidemment à ses amis que la main de

Dieu

Dieu étoit bien sur lui, en permettant qu'on le soupçonnât de se prêter à l'impression de ces plaidoyers par un esprit de vanité; qu'il éprouvoit qu'il avoit besoin de foi en cette occasion, & qu'il demandoit à Dieu ce qui est dit dans l'Apocalipse, *Hæc est patientia & fides sanctorum*, pour pouvoir comprendre que ses plus grands fleaux sont ses plus grandes faveurs; qu'il rendoit graces à Dieu de ce qu'en le convertissant il lui avoit ôté de l'esprit la vanité & l'ambition de signaler son nom dans le monde par des Ouvrages d'éloquence; qu'il n'avoit plus d'autre prétention dans le monde que d'y être oublié & mis au nombre des morts; que s'il avoit le malheur d'être passionné pour la gloire, il la chercheroit par d'autres moyens que par ses plaidoyers; qu'il avoit appris de S. Augustin que l'éloquence étoit un art qui convenoit à des scelerats aussi bien qu'à des innocens, & qu'ainsi il avoit plus à se confondre qu'à s'élever de sa miserable profession d'autrefois; qu'il avoit souvent regretté d'être connu dans le monde; qu'il desiroit de pouvoir effacer son nom, non seulement de tous les Livres où il pourroit être, mais même de la mémoire de tous les homme; que depuis dix-huit ans il ne pensoit plus, graces à Dieu, à une réputation éternelle sur la terre, mais à une vie éternelle dans le ciel; qu'il espéroit que Dieu qui l'avoit tiré de la vanité du monde l'en gueriroit toujours de plus en plus maintenant qu'il s'étoit retiré, & qu'il l'empêcheroit, par sa misericorde, de rien faire qui fût indigne de la profession publique qu'il avoit faite d'une vie de retraite & de silence.

Pendant que ce solitaire s'humilioit si profondément devant Dieu dans cette rencontre, le monde au contraire en concevoit une estime toute nouvelle. Car Dieu fléchi par ses prieres

& ses larmes, ayant tourné tous les esprits de telle sorte qu'on jugea à propos de ne plus suspendre l'impression & la publication de ses plaidoyers, on fit de nouvelles reflexions sur la retraite de celui qui en étoit l'Auteur. On admira plus que jamais comment un homme qui avoit su si bien parler avoit pu si bien se taîre & garder un si long silence, soit dans le monde soit dans l'Eglise ; & ce fut à ce sujet que M. de Gomberville son ami, qui le voyoit assez souvent à cause du voisinage de sa terre, fit ces vers sur ses plaidoyers :

Je te dirai ce que je pense
O grand exemple de nos jours!
J'admire tes nobles discours,
Mais j'admire plus ton silence.

Aussi j'ai été témoin moi-même du mépris qu'il avoit fait de ses plaidoyers, qu'il laissoit moisir dans un coin de sa chambre. Dès qu'il se fut donné à Dieu il ne les regardoit plus qu'avec indignation. Il pria même M. de S. Cyran de lui permettre de les bruler, mais il ne le voulut pas. Il trouva bon seulement qu'il les retouchât, pour en ôter ce qui ne seroit plus assez proportionné avec l'état que depuis il avoit choisi. Ce fut enfin de la sorte que je viens de dire que la providence de Dieu, qui se sert de tout pour sa gloire & pour l'épreuve de ceux qui le servent, sut tirer ces papiers de leur obscurité, lorsque l'heure en fut venue.

Je me souviens que nous les lisions tous avec plaisir lorsqu'on en fit les presens à M. de Saci. Lui-même qui ne quittoit qu'avec peine l'Ecriture & S. Augustin pour lire autre chose, voulut bien les lire; & il écrivit à Monsieur son frere qu'en les lisant, il y avoit trouvé des choses fort solides & ecclesiastiques; qu'il y avoit éprouvé la vérité de ce qu'il lui avoit dit quelquefois,

que

que la religion chrétienne releve en beaucoup de choses l'éloquence des chrétiens par dessus celle des payens ; qu'on pouvoit se servir très utilement de ces sortes d'Ecrits, puisque les armes sont toujours les mêmes, soit qu'on les emploie dans une guerre juste ou injuste, dans une bonne ou une mauvaise cause, pour Dieu ou pour les hommes.

Tel étoit donc l'état d'où sortoit M. le Maitre, lorsqu'il vint se renfermer dans la maison que j'ai dit, avec M. Arnauld & M. Nicole. Sa santé peu retablie trouvoit cet air renfermé peu propre pour se bien remettre. La travail qu'il faisoit avec M. Arnauld, & dont il étoit comme l'ame, l'épuisoit beaucoup. De plus dans les heures de relâchement, il n'avoit pas beaucoup de satisfaction. M. Arnauld se mettoit avec M. Nicole sur leurs entretiens & leurs raisonnemens ordinaires, auxquels M. le Maitre n'étoit pas accoutumé. On sait combien l'esprit de M. Nicole étoit beau & solide. Ses Ecrits le témoignent assez, & tout le monde lui a rendu justice par l'estime qu'on en a faite. Mais c'étoit un homme tout absorbé dans ses pensées, & si abstrait, que souvent il ne voyoit pas ce qu'il voyoit, & n'entendoit pas ce qu'on lui disoit. M. le Maitre disoit de lui, qu'*il faisoit de fréquens voyages dans l'Isle des abstractions*, & cent fois nous avons eu le plaisir de voir qu'allant à sa chambre, au lieu d'en ouvrir la porte, il alloit ouvrir la porte d'un lieu de commodité qui en étoit assez proche.

Je ne sai comment un jour, en parlant de faire un lit, M. le Maitre qui voyoit son inapplication à ce qu'il faisoit, lui dit qu'il mettoit en fait qu'assurément étant abstrait comme il étoit, il ne pourroit jamais venir à bout de faire un lit. M. Nicole surpris de cette proposition, se piqua d'hon-

d'honneur sur l'heure, & rappellant en lui-même tout ce qu'il avoit de presence d'esprit, il voulut nous avoir pour témoins de son savoir faire, & entreprit, comme un grand *Opera*, la fatigue de faire son lit en notre presence. Nous le regardions tranquillement. Il est vrai qu'il faisoit merveille. Il suoit beaucoup. Il tourmentoit fort sa petite figure. La paille, la plume, tout étoit bien remué. Il ne laissa pas un petit plis. Il s'applaudissoit en secret d'avoir l'avantage sur M. le Maitre en presence d'une bonne compagnie: mais par malheur pour lui, lorsqu'on visita son chef d'œuvre, il se trouva qu'il n'y avoit mis qu'un drap, & avoit oublié l'autre: ce qui nous divertit un peu, & le fit aussi sourire lui-même, quoiqu'il fût un peu honteux.

Cependant M. le Maitre qui ne trouvoit ses delices que dans une vie pénitente, ne fut pas long-tems sans s'ennuyer de cette demeure; & il se trouva que sans nous être donnés le mot nous deux, nous ne pensions l'un & l'autre qu'à retourner à Port-Royal des champs. J'en écrivis de mon côté à M. de Saci à qui je souhaitois de me rejoindre; & M. le Maitre du sien en écrivit à quelqu'une de ses proches, Religieuses à Port-Royal, qu'il prioit de négocier cela auprès de M. Singlin. Mais les momens n'étoient pas encore venus. La Mere Agnès lui écrivit pour le prier d'avoir encore un peu de patience: sur quoi M. le Maitre lui fit cette réponse où l'on voit le fond de son humilité.

[Ma tres chere Mere, Vous ne sauriez croire le bien que vous m'avez fait par votre Lettre. Comme je ne cherche que la volonté de Dieu, & que je crois qu'il me parle par des ames pures comme la vôtre, je me suis rendu absolument à ce que vous m'avez écrit, & vous pouvez vous assurer que je ne pense plus à me sépa-

rer

rer de M. Arnauld. Le mouvement & les inquiétudes d'esprit que j'ai senti là-dessus sont les effets de la fragilité humaine, & je m'y connois aussi sujet que qui que ce soit. Car il n'y a que l'esprit de l'homme qui se croie solide, & Dieu, quand il lui plaît, nous laisse à nous-mêmes pour nous faire reconnoître notre foiblesse.

Vous savez que j'en ai l'esprit tout plein, & si vous ne le saviez pas, je vous le confesserois tout franchement, étant bien aise qu'une mere aussi bonne & aussi charitable que vous, connoissiez toutes mes miseres; & n'apprehendant point que, quelque imparfait que je sois, elle cesse d'avoir charité pour moi & pitié de moi. C'est ce qui fait que je me tiens infiniment obligé à votre charité, de ce que vous avez de si bon cœur prié & consulté Dieu pour moi en cette rencontre, où je me trouvois exposé à une tentation fâcheuse qui me troubloit fort.

Je ne pouvois pas croire que M. Arnauld fût fâché que je le quittasse. Je m'imaginois au contraire qu'ayant M. Nicole, il n'avoit aucun besoin de moi; qu'il auroit plutôt sujet de se réjouir de voir que je me serois retiré pour être plus solitaire que je ne l'étois avec lui, & faire plus le métier de pénitent dans ma solitude ordinaire. Car enfin, ma chere Mere, ma demeure avec lui m'engage à des Ecrits, malgré que j'en aye, & quelquefois malgré qu'il en ait lui même, & j'ose ajouter encore malgré nos amis, dont mon frere de Saci me mande le sentiment, & qui seroient bien aises qu'on ne pensât plus à rien faire qui dût paroître en public.

Quand je considére que nul de tant d'Ecrits qu'on produit ne fait impression sur les esprits, & qu'il semble que Dieu ne les bénit pas, parce que de ma part je n'y apporte pas les dispositions nécessaires que vous marquez si bien dans votre

Lettre, cela me décourage & me fait desirer de ne faire plus le metier de Theologien & d'Ecclesiastique, ne l'étant point.

Je vois que mon frere de Saci qui l'est, fait cet emploi & garde le silence & la solitude. Il me semble que c'est par mon peu de piété que je ne la cherche pas assez, & que je m'embarrasse dans des travaux au dessus de moi, dont je suis indigne, & qui sont disproportionnés à mon état. Je vois de plus que M. Nicole, qui est avec nous, est tout comme il le faut à M. Arnauld pour le servir. Enfin je l'ai vu passer ce tems de sa persecution sans manquer de m'avoir avec lui presqu'un seul jour. Tout cela joint à mes foiblesses, à mes dissipations, à mes mauvaises humeurs, & à mon indignité, me faisoit desirer la solitude que feu Monsieur mon frere de Sericourt desira aussi, & dont M. Singlin le fit jouir en le tirant d'auprès de M Arnauld, comme vous savez; & il est vrai que si je n'espérois de trouver cette solitude en demeurant avec lui, & une delivrance totale de tous ces Ecrits, je me trouverois accablé de douleur & de tristesse. Car je sens mon éloignement de la vraie vie que je dois mener, & la secheresse de mon cœur dans la conversation que j'ai avec d'autres. Et comme M. Singlin m'a dit souvent que les persecutions nous doivent servir à nous fortifier, & que j'ai appris de l'histoire ecclesiastique que Jean de Salisberi qui étoit éminent en piété & directeur de S. Thomas de Cantorberi, lui écrivoit qu'il devoit s'occuper, non à lire les Conciles comme il faisoit, mais à faire pénitence & ne vacquer qu'à la lecture de l'Ecriture sainte & à la priere; j'ai cru que je devois me dégager de tous ces Ecrits qui sont presque inévitables étant avec un Docteur qui défend la vérité, & qui sont plus dessechans à un homme comme moi, que la lecture des Conciles.

J'avoue

J'avoue que je tremble quand je considére les jugemens de Dieu. Je ne craignois point de mourir dans le fort de mon mal, & je suis maintenant dans l'effroi, sachant combien j'ai de vieux & de nouveaux péchés à expier. Il me semble quelquefois qu'il me seroit utile d'être emprisonné pour la vérité, & en même tems je ne me sens aucunes forces pour supporter la prison avec un cœur vraiment chrétien. Enfin je vois mes miseres, mes devoirs, & mon impuissance. Les plaidoyers me reviennent dans l'esprit. Il me semble que j'y ai horriblement offensé Dieu; qu'il m'en a châtié par ma maladie; que ce châtiment n'est rien, y ayant plus senti sa misericorde que sa justice; que je devrois me cacher, & m'enfoncer dans la retraite pour ne penser qu'à appaiser la colere de Dieu sur moi; que ç'a été la vocation à laquelle il m'a appellé, & que je suis sorti de sa voie en m'amusant à autre chose.

Je vous dis toutes mes pensées, sachant que vous souffrez tout de moi. J'avois envie d'en entretenir la Mere Angelique & vous en particulier, mais la Mere Angelique m'a remis après la visite prétendue. Je n'en ai point parlé à M. Singlin, parce qu'il avoit répondu la même chose à M. Arnauld qui avoit envie de vous aller voir. Je n'en suis pas inquiet; mais je sens bien que c'est une grande consolation de parler à des personnes de Dieu avec une entiere confiance. Dieu me la donnera quand il lui plaira. Cependant je vous prie de témoigner à nos bonnes amies combien je me trouve calme après votre avis, & combien je desire qu'elles m'aiment en notre Seigneur, & qu'elles le prient pour moi afin qu'il me fasse entrer dans une véritable conversion de cœur, & tirer quelque fruit des maux que nous font les hommes.

Quant à vous, ma chere Mere, je ne saurois

assez vous témoigner les ressentimens que j'ai de votre charité pour moi. C'est elle qui vous aveugle, & qui vous ôte par ce moyen l'horreur que vous auriez des difformités de mon ame. Vous êtes mere, & les meres aiment leurs enfans quelque difformes qu'ils soient. Si votre humilité vous fait rejetter ce nom à mon égard, ce m'est un sujet de l'honorer davantage en vous, puisque Dieu même vous le donne, en se servant de vous pour me consoler & me redresser, ce qui est l'office d'une véritable mere.

Si vous saviez combien c'est un grand soulagement à un grand pécheur comme moi, de pouvoir avec une entiere ouverture de cœur découvrir tous ses maux à une bonne mere qui ne se dégoute de rien, & qui consumeroit par l'ardeur de sa charité tous ses dégouts mêmes si elle en avoit, vous en loueriez Dieu pour vous & pour moi, & je crois que vous le faites. Je vous demande pardon de si longs discours. Je vous conjure de prier Dieu pour moi, & d'exhorter vos bonnes amies à le faire: vous voyez combien j'en ai besoin. Il me semble que Dieu me donne ce tems d'oppression pour me renouveller en sa grace & revenir à lui après mes égaremens.]

Il finit cette Lettre en lui recommandant une servante qui étoit au logis. C'étoit une excellente fille que la Mere Agnès avoit bien voulu tirer de son monastere pour le service de M. Arnauld. Comme elle étoit d'une très grande sagesse, M. le Maitre crut devoir écrire ce mot en sa faveur.

[Je recommande aussi à vos prieres notre pauvre sœur. Elle craint vraiment Dieu. Elle n'aime point le monde. Je rougis qu'elle nous serve en servant M. Arnauld; mais Dieu veut que je le souffre. Il paroit par toutes ses actions qu'elle sort d'une bonne école. Elle eut hier le divertisse-

tissement d'entendre une femme de chambre de la Cour parler à sa maitresse de nous comme d'hérétiques & de sorciers, qui auroient rendu tout le monde fou à Paris, si le Roi & la Reine n'y avoient mis bon ordre. La maitresse écouta tout, aussi bien qu'elle, sans jamais soûrire. Par bonheur notre hôte n'y étoit pas. S'il y eût été il auroit eu grande peine à se retenir, quoique nous l'en ayons fort prié; car il aime la justice, & nous connoissant comme il fait, il auroit souffert avec dégoût & même avec colere, des discours aussi desagréables que ceux-là.]

Mais un heureux évenement qui arriva en ce tems-ci m'oblige de suspendre pour un moment le recit des souffrances de ces Messieurs, pour parler de la consolation ineffable que la misericorde Dieu leur y fit sentir. Car c'est ici qu'il faut publier la grandeur de Dieu, & s'écrier avec David: *Confiteantur tibi, Domine, omnia opera tua, & sancti tui benedicant tibi.* C'est ici, dis-je, qu'il faut relever sa toute-puissance, qui se signale par des miracles qui essuyerent les larmes de ses serviteurs & de ses servantes. Port-Royal avoit un excellent ami qui étoit M. de la Poterie. C'étoit un homme de qualité qui avoit embrassé l'état ecclesiastique, & qui servoit Dieu comme un véritable Prêtre. Son humilité profonde lui avoit fait sagement refuser un Evêché. Il logeoit devant l'Eglise de S. Jacques du Haut-pas. Il étoit vraiment solitaire dans une des plus grandes villes du monde. Cet homme avoit mis toute sa dévotion & tout son bien à amasser des reliques bien averées, & à les enchasser richement. Il avoit dans sa maison une chapelle fort propre où elles étoient toujours exposées, & où il y avoit une lampe toujours allumée devant elles. Il disoit là la Messe tous les jours, se regardant déja comme vraiment concitoyen des Saints, auxquels il

rendoit le principal culte qu'ils desirent, qui est l'imitation de leurs vertus.

Entre toutes ces reliques il avoit deux épines tirées par la Reine Mere, Marie de Medicis, de la sainte couronne qui est à la sainte Chapelle. Il voulut en faire present d'une à Port-Royal, qui resolut de la recevoir avec la vénération qui lui étoit due. Ainsi la Mere Abbesse ayant choisi un jour, elle la fit adorer par toutes les Religieuses & par toutes les pensionnaires.

Il y avoit à Port-Royal deux filles de M. Perrier de Clermont, beau-frere de M. Pascal. Une de ces Demoiselles avoit depuis plus de quatre ans un grand mal à l'œil, d'une fistule lacrimale qui suppuroit & jettoit une boue d'une si grande infection, que les plus mortifiées de ces saintes filles avoient quelquefois bien de la peine à la souffrir. On voyoit bien ce qu'il falloit faire à ce mal, mais on n'osoit y penser. La seule idée d'un bouton de feu dans une partie si tendre & à l'égard d'une Demoiselle si delicate, faisoit frémir tout le monde. On reculoit toujours: mais enfin la nécessité croissant de jour en jour, on fut obligé d'en venir à l'extrémité. M. Dalencé avec M. Bienaisé dirent qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. Cependant on ne voulut rien faire dans une rencontre si importante, que M. Perrier pere de la Demoiselle ne fût sur les lieux pour être témoin de l'opération. On le manda & on le pria de se hâter. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, on prît jour; & ce fut le lendemain de cette susception de la sainte épine. Cette jeune Demoiselle, adorant à son tour comme les autres cette prétieuse relique, sentit quelque chose; & dès qu'elle fut sortie de cette cérémonie, elle dit à la Religieuse sa confidente qui avoit soin de son œil, qu'elle étoit guérie. Cette Sœur surprise, regardant son œil, alla aussi-tôt dire ce qu'elle

qu'elle venoit d'entendre & de voir;& la Mere Abbesse lui imposa un grand silence, desorte que rien ne s'ébruitta.

Le lendemain, qui étoit le jour qu'on avoit choisi pour une opération si douloureuse, M. Perrier vint avec les Médecins & les Chirurgiens ordinaires. Ils entrerent tristement dans la chambre de la Demoiselle malade, & préparoient en soupirant tous les instrumens nécessaires pour leur opération, qui blessoient par avance le cœur du pere, avant que de toucher l'œil de la fille. Les Meres étoient là qui ne disoient mot. Tout étant prêt, on tire le rideau. M. Dalencé & les autres ne voyant encore qu'obscurément la malade lui firent un petit sermon fort inutile sur la patience. On fit apporter des oreillers, & les Chirurgiens se mettant en état d'agir, cette Demoiselle se leva sur son séant. M. Dalencé regardant son œil, & ne voyant plus de mal fut dans une étrange surprise. Il la contempla encore, & regarda Monsieur son pere & tous ceux qui étoient là sans rien dire, tant il étoit épouvanté. Enfin après avoir examiné de près cet œil qu'il avoit vu encore le jour précedent plein de pourriture, & qui maintenant étoit si parfaitement guéri qu'on avoit peine à discerner lequel des deux avoit été malade: „ Ah! s'écria-t il, que „ vois-je-là! Mon Dieu, vous ne voulez pas „ que je gagne ma vie. Les maux de cette mai„ son sont comme un oiseau sur le point, qui „ s'envole lorsqu'on pense le toucher. Monsieur „ Monsieur, dit-il à M. Bienaisé, il y a ici du „ divin: il faut rendre témoignage à la vérité „ que nous voyons clairement de nos yeux.„ M. Bienaisé aussi étonné que M. Dalencé, & demeurant comme lui d'accord du miracle, dit que pour ce qui étoit d'en rendre témoignage en public, il falloit être sage. „ Cette maison-ci

 „ est

„ est bien delabrée, dit-il. Tant delabrée que
„ vous voudrez, dit M. Dalencé, il faut ren-
„ dre témoignage aux ouvrages de la toute-puis-
„ sance de Dieu."

A peine furent-ils sortis de ce monastere que le bruit de ce miracle* se répandit aussi-tôt dans tout Paris. On s'empressa de venir voir l'œil de la Demoiselle; & quelque attention que l'on eût, l'on ne pouvoit discerner lequel des deux avoit été le malade. On ne peut exprimer quelle fut la joie de M. Perrier, à qui tout le monde faisoit compliment du miracle opéré sur sa fille.

Quelle fut aussi l'admiration de M. Pascal son oncle, dont il semble que Dieu avoit voulu récompenser la foi humble, à laquelle il avoit soumis son esprit accoutumé depuis long-tems aux sciences curieuses, élevées & démonstratives. Il admira, & très justement, un si grand & si visible miracle; mais on pouvoit dire qu'il étoit lui-même un plus grand miracle que celui qu'il voyoit dans Mademoiselle sa niece. Celui-ci n'étoit fait que sur les yeux du corps, au lieu que l'autre s'étoit fait sur les yeux de l'esprit, qu'il avoit saintement fermés à toutes les sciences orgueilleuses, & ouverts à l'humilité & à la simplicité de la foi. Il ne put pas mieux faire connoître combien il étoit resolu de s'y soumettre de plus en plus, depuis le miracle de Mademoiselle Perrier, qu'en quittant son cachet & n'en voulant plus d'autre que celui qu'il se fit graver, & qui representoit un ciel renfermé dans une couronne d'épines, avec ces mots de S. Paul: *Scio cui credidi.*

Mais

* Ce miracle s'opéra le 24. Mars 1656. le vendredi de la Samaritaine, jour auquel on lit pour Introït à la Messe ces paroles du Pseaume LXXXV. *Fac mecum signum in bonum ut videant*, &c. Mademoiselle Perrier sur qui il s'opéra, mourut le 14. Avril 1733. à Clermont en Auvergne.

Mais ce que j'admirai alors, fut la maniere dont ces Messieurs, & principalement M. de Saci, en parloient, qui me parut encore plus miraculeuse que le miracle même. D'autres esprits moins solidement affermis en Dieu eussent pu s'évaporer d'une marque si visible de sa protection: M. de Saci ne voulut s'en servir au contraire que pour augmenter de plus en plus son humilité profonde. En voyant les traces de la majesté de Dieu qui se déclaroit, il ne craignoit rien tant, sinon que l'on s'attribuât quelque chose de la gloire qui lui étoit due toute entiere; & comme il étoit accoutumé depuis long-tems à rapporter à Dieu seul les miracles invisibles de sa grace, par lesquels il agissoit si puissamment sur les yeux des ames pour dissiper leurs tenebres, il n'avoit garde d'agir sur d'autres principes en cette rencontre, où il paroissoit si visiblement que les hommes n'avoient nulle part. C'est pourquoi il disoit à toutes les personnes qui lui parloient de ce miracle, qu'il falloit prendre de-là un nouveau sujet de louer Dieu, & de mettre plus que jamais sa confiance en lui, pour bien souffrir les persecutions dont on étoit menacé; qu'il suffisoit qu'il leur eût fait voir par cette marque de sa toute-puissance, qu'elles n'iroient que jusqu'où il voudroit, & qu'elles ne dureroient qu'autant de tems qu'il lui plairoit. Comme tous ses amis de Paris qui le venoient voir ne lui parloient d'autre chose, il répondit en un mot à tous, que l'on étoit peu digne que Dieu eût fait cette merveille en faveur de quelques personnes que l'on tourmentoit; & faisant reflexion sur l'instrument même dont il lui avoit plu de se servir pour faire un si grand miracle, c'est-à-dire sur une épine de la couronne du Sauveur, sa piété toujours ingenieuse & lumineuse y trouvoit de nouveaux sujets d'abbaissement. „Il n'y a point de mystere dans tou-

„ te

„ te la passion du Fils de Dieu, me dit-il un
„ jour, où il ait été traité avec un plus grand ou-
„ trage & un plus sanglant mépris que dans le
„ couronnement d'épines. Ce n'étoit pas par
„ l'ordre du juge, comme la flagellation; & l'in-
„ tention même de Pilate dans ce supplice étoit
„ d'appaiser l'animosité des Juifs, & de sauver
„ Jesus-Christ de la mort; mais le couronne-
„ ment d'épines ne lui fut imposé que par l'in-
„ solence des soldats, & par une insulte insup-
„ portable, dont il se pouvoit plaindre, quoi-
„ qu'il n'en dît pas un mot. C'est une épine de
„ cette couronne qui vient de faire ce miracle;
„ ce qui nous apprend en même tems que nous
„ ne devons point murmurer de tout ce qui nous
„ pourra arriver, quoique ceux qui nous déchi-
„ rent n'ayent ni droit ni autorité légitime pour
„ le faire. S'il plaisoit à Dieu de nous appren-
„ dre ainsi à bien souffrir par ce miracle, je
„ croirois que nous serions plus heureux que s'il
„ nous delivroit de toutes nos persecutions."

Combien souhaitta-t-il de fois que cette sainte relique agît encore bien plus puissamment sur les ames que sur les corps, & qu'elle produisît puissamment plus de miracles spirituels que de corporels! C'étoit des miracles de componction & de pénitence qu'il desiroit, parce qu'il savoit qu'ils étoient les plus utiles, & les plus avantageux pour le salut; & c'étoit la vue secrette qu'il avoit dans la petite distribution qui se fit alors aux amis, de couronnes d'épines d'or & d'argent pour se les pendre au col, & de petites images qui avoient touché la sainte épine, comme aussi dans les oraisons & les prieres tant en prose qu'en vers qu'il composa sur le sujet de la sainte épine, à la sollicitation des Religieuses de Port-Royal.

Il m'avoua qu'il fut touché jusqu'au fond du cœur de l'aveuglement de quelques personnes. Car

Car il est vrai que l'on vit alors, par une triste expérience, que lorsque l'esprit est une fois possedé par la passion, & que le cœur est gâté par un faux zele, l'homme n'est plus capable de garder aucune mesure. Il n'y a rien de saint qu'il n'attaque, rien de si inviolable qu'il épargne, rien de si sacré qu'il ne profane. On osa combattre Dieu dans ses vérités, dans ses serviteurs, & dans ses miracles. On voulut avilir le pouvoir de sa toute-puissance, en l'attribuant à des inventions de l'esprit humain, & à des mensonges couverts finement, qu'il ne falloit pas même écouter. *Ils ont pris quelque épine dans ces champs*, disoit-on effrontément, *& ils feignent des miracles.* Ainsi une œuvre si miraculeuse de Dieu étoit en même tems pour la ruine & pour la resurrection de plusieurs; & un œil du corps guéri, en blessa plusieurs dans l'ame.

Il faut pourtant avouer que presque personne ne douta de celui là. Il y en eut plusieurs autres qui, demeurant d'accord du miracle, soutinrent hardiment que cela ne prouvoit rien pour l'innocence de la maison que l'on persecutoit; qu'on n'en pouvoit conclurre autre chose, que le respect que l'on devoit aux saintes reliques. M. de Saci ne pouvoit assez gémir en voyant jusqu'où alloit la prévention des hommes; & lorsqu'il parloit quelquefois sur cela avec ses amis, il leur disoit que si on pouvoit douter de la justification de la maison de Port-Royal par ce miracle & par les autres, il n'y auroit point de vérité dans l'Eglise que l'on ne pût obscurcir. Il ne craignoit point de dire que si ces miracles ne concluoient point, il n'y en auroit point dont on se pût servir contre l'esprit contentieux & opiniâtre, & que tous ceux que Dieu a faits ou par ses serviteurs ou par lui-même, seroient aisément éludés par le même esprit de chicane qu'on employoit contre

celui-ci,

celui-ci. C'est pourquoi il disoit que ce doute combattoit toute l'Eglise, & détruisoit le fond de l'Evangile, en ne combattant qu'une maison particuliere. Il remarquoit que dans l'Evangile le Fils de Dieu renvoyoit toujours à ses miracles qu'il preferoit au témoignage de S. Jean, quoiqu'il fut d'une si grande autorité. Il disoit encore qu'il avoit admiré comment S. Augustin raisonnoit sur les miracles qui furent faits à Milan, lorsque S. Ambroise trouva les corps de S. Gervais & de S. Protais, étant persecuté par l'Imperatrice Justine, & de quelle maniere les autres Peres & les historiens ecclesiastiques parloient de ce qui arriva à Jerusalem lorsque Julien l'apostat voulut faire retablir le temple des Juifs.

Il ajoutoit qu'il ne trouvoit point que dans une contestation publique, & dans une persecution, il se soit fait des miracles qui n'ayent passé, au jugement de l'Eglise, pour la justification de ceux parmi lesquels & en faveur desquels Dieu les faisoit; que les fideles & les persecuteurs en étoient demeurés d'accord, & que leur animósité en avoit été rallentie; que Dieu ne s'étoit jamais déclaré de la sorte pour les hérétiques losqu'ils étoient en querelle contre les catholiques, & qu'ils avoient contre eux toutes les puissances de la terre; qu'à l'égard des Religieuses de Port-Royal, & de ceux qui les conduisoient, dont on accusoit la conduite & la doctrine, il étoit évident que les miracles justifioient l'une & l'autre, & que Dieu témoignoit par ces effets extraordinaires de sa puissance, qu'il étoit avec eux, & qu'il residoit parmi eux comme parmi son peuple & son royaume, qu'il vouloit proteger en opposant sa puissance à celle des hommes qui les combattoient injustement; qu'il falloit que ceux qui vouloient s'empêcher de voir des choses si évidentes fussent pires que des aveugles; qu'il n'y avoit nulle apparence

rence de dire que Dieu avoit fait des miracles à Port-Royal pour prouver la vénération des reliques, de laquelle il ne s'agissoit point entre les catholiques; que cette maison étant combattue & accusée d'erreur dans sa doctrine & dans sa conduite, il étoit clair que c'étoit pour la favoriser & la fortifier en cette rencontre qu'il agissoit, & qu'ainsi il jugeoit du point du different qui étoit son innocence, & non la vénération des reliques qui n'étoit point contestée entre elle & ses adversaires; que ce fut ainsi qu'il justifia S. Ambroise dans la contestation qu'il avoit avec les Ariens; que S. Augustin en tira cette consequence, & que les Ariens mêmes la reconnurent, l'Imperatrice Justine qui les favorisoit, en étant devenue plus retenue; qu'il étoit bien douloureux de voir qu'aujourd'hui on étoit plus aveugle & plus opiniâtre; que rien ne seroit capable à l'avenir d'arrêter les hommes, puisque les miracles mêmes les irritoient, comme les Juifs étoient irrités autrefois par les miracles de Jesus-Christ; qu'ainsi on n'avoit plus qu'à demander à Dieu que, comme il faisoit des miracles sur les corps, il en fît aussi sur les esprits de ces personnes.

Je me souviens que M. de Saci, voyant que ceux qui combattoient cette maison s'irritoient de ce miracle, porta tous ses amis à n'en pas parler davantage, & conseilla de ne plus demander à Messieurs les Grands Vicaires l'attestation qui seroit inutile à ceux qui étoient assez miserables pour vouloir obscurcir une si grande lumiere, & qui espéroient de le pouvoir faire contre Dieu qui la rendoit si éclatante au milieu des tenebres de la calomnie, sans considérer qu'ils l'engageoient par leur resistance à faire encore de plus grandes merveilles, & à passer de celles de sa misericorde à celles de sa justice. Il prioit Dieu sans cesse de détourner ce malheur de ceux qui l'avoient

l'avoient mérité depuis tant de tems, & il exhortoit toutes les personnes qu'il conduisoit de le faire comme lui avec application.

Pourrai-je après ce que je viens de dire de M. de Saci, & malgré le serieux de ses sentimens au sujet de ce miracle, rapporter une petite plaisanterie de M. le Maitre son frere? Cet homme admirable pouvoit bien être persecuté, & obligé de changer de demeure; mais il ne pouvoit pas n'être pas bien gai, & il en avoit bien raison, comme le dit la Mere Agnès sa tante; puisqu'il étoit actuellement dans les souffrances, & que Jesus-Christ dit que ceux qui souffrent doivent être dans la joie. Lorsque nous étions dans cette maison retirée, comme j'ai dit, sans y voir personne, une chambre humide & mal saine où j'étois, me causa un grand mal de dents & un abcès à la joue, pour lequel on fit venir M. Dalencé afin qu'il y mît la lancette. M. le Maitre qui depuis long-tems avoit un assez grand mal de jambe, voulut prendre cette occasion pour le lui montrer; mais sa principale intention étoit de le faire un peu s'ouvrir, & de savoir ses sentimens sur le miracle de Port-Royal qui venoit d'arriver tout fraichement, parce que, comme je l'ai déja dit, tout avoit passé par ses mains. M. de S. Gilles se trouva avec nous alors.

Quand la jambe eut été visitée, M. le Maitre contrefit le Gentilhomme, & dit à M. Dalencé que nous étions venus d'Angers & que nous étions à Paris pour quelque affaire. Il prit occasion insensiblement de parler de M. l'Evêque d'Angers. Il dit que c'étoit un très honnête homme, mais qu'il étoit terriblement Janseniste. Il glissa ensuite qu'il avoit à Paris des parens qui l'étoient pour le moins autant que lui. Il dit après qu'on leur faisoit rudement la chasse. Il ajouta qu'on disoit qu'ils s'étoient avisés depuis peu d'une bon-

bonne invention, & qu'en gens d'esprit ils faisoient intervenir des miracles fort à propos, quand ils étoient au bout de leur rolet; mais que pour eux Gentilshommes, ils avoient communément l'oreille dure à ces histoires. M. Dalencé l'arrêta là. *Oh ! pour cela, Monsieur*, dit-il, *il n'y a point d'homme à Paris qui puisse mieux vous dire les choses. Tout a passé par mes mains. J'ai été témoin oculaire de tout. C'étoit moi qui devois faire l'opération.* Et là-dessus il lui rapporta toute l'histoire mot à mot, comme je l'ai marquée. Il avoua à M. le Maitre qu'autrefois il avoit eu quelque prévention contre ces personnes, aussi bien que lui; qu'il n'alloit dans la maison de Port-Royal, quand on l'y demandoit, qu'avec de grandes précautions; qu'il se tenoit bien sur ses gardes, & qu'il observoit bien toutes choses; mais que peu à peu il avoit remarqué la difference de ces filles d'avec les autres Religieuses où on l'appelloit quelquefois; qu'il n'y avoit là rien de façonnier, ni d'affecté; que ces Religieuses parloient sans grimace; qu'elles agissoient comme toutes les honnêtes filles dans leurs familles; que cela alloit droit, avec franchise. *Enfin*, dit-il, *j'ai été autant changé, voyant de près les choses, que je serois presentement si ce pavé que vous voyez devenoit d'or.*

Il dit ainsi cent choses obligeantes de cette maison à des personnes qui lui étoient entierement inconnues, & qui en savoient surement plus qu'il ne leur en pouvoit dire; & il exhorta M. le Maitre à y faire un tour. *Vous y verrez surement de très honnêtes gens*, dit-il. *C'est une grande providence de Dieu que vous soyez tombé entre mes mains pour savoir à fond les choses. Desabusez-vous sur ma parole, comme je l'ai été par mes yeux.* M. le Maitre contrefaisant toujours un peu l'incredule : *Non*,

non, dit M. Dalencé, *voyez vous-même ces personnes. Dites que vous y venez de ma part. Demandez y un M. Singlin, qui est un Prêtre bien sage. Comment dites-vous*, dit M. le Maitre, feignant de ne pas connoître ce nom ? *M. Singlin*, répetá M. Dalencé. *Donnez-moi une plume, & je l'écrirai*, dit M. le Maitre, *il faut que je le voye. Voyez aussi une Demoiselle Bourneau, qui est une excellente fille. Bourneau !* dit M. le Maitre, écrivant encore ce nom. *Vous n'aurez pas été deux fois là que l'on vous y fera diner.* Cet entretien dura fort long-tems; & M. Dalencé dont on sait quelles étoient les occupations, s'y échauffa si fort, qu'il y passa quatre ou cinq heures, ce qui eft beaucoup pour une personne dont tous les momens sont prétieux. Il n'y eut pas moyen peu de jours après de ne lui pas découvrir ce piege innocent qu'on lui avoit tendu; & tout le reste de sa vie, du plus loin qu'il nous voyoit, il s'écrioit en riant: *Ha! voilà donc nos Gentilshommes Angevins?* Il nous parla toujours de ce tour qu'on lui avoit joué.

Ce miracle éclatant dont je viens de parler, & dont presque tout Paris voulut être témoin oculaire, produisit quelque chose de semblable à ce que fit autrefois le miracle que Dieu opéra en faveur de S. Ambroise à Milan, dans la découverte des prétieux corps de S. Gervais & de S. Protais. La persecution de l'Imperatrice Justine n'en fut pas tout-à-fait éteinte, dit S. Augustin; mais au moins elle fut un peu rallentie, & donna quelque relâche. C'est ce qui arriva à Port-Royal. On donna quelque repos à ces solitaires persecutés. Nous sortimes de notre tombeau, & revinmes avec joie retrouver notre chere solitude de Port-Royal des champs, dont nous goutions d'autant plus la douceur que nous

en

en avions été sevrés assez long-tems.

Mais comme j'ai remarqué que dans les affaires de ces Messieurs, Dieu entretenoit continuellement les biens & les maux, & qu'après une affliction nouvelle, il leur faisoit bientôt ressentir une nouvelle consolation; de même en cette rencontre, lorsqu'on étoit presque encore dans l'admiration d'un si grand miracle, on reçut la nouvelle affligeante de la maladie de M. de Bagnols, qui fut bientôt suivie de sa mort. Cet homme d'une piété admirable, & dont la mémoire sera toujours en bénédiction dans l'Eglise, avoit de très-grands biens & une charge de Maître des requêtes; mais étant fortement touché de Dieu, il devint plus grand par le mépris qu'il fit de ses richesses, qu'il n'avoit été auparavant. La profession qu'il faisoit de la pénitence, le rendit plus vénérable que les grands emplois qu'il avoit eus dans le monde. Il commença par se dépouiller de sa charge de Maître des requêtes pour n'avoir ni rang ni emploi, & pour n'être plus rien dans le monde, & il resista à tous ses proches qui s'opposoient à ce dessein. Cet homme rare avoit un grand génie, & une élevation d'esprit capable de conduire les plus grandes affaires avec une sagesse & une conduite pleine de douceur & de force. Toutes les fois que M. de Saci lui parloit, il admiroit en lui une certaine éloquence naturelle, & une grace dans ses paroles qui persuadoit toujours ce qu'il vouloit. C'est ce qui l'avoit rendu l'ame & la langue d'un grand Corps où il prenoit partout le parti de la justice, pour la soutenir avec vigueur contre les plus puissans qui l'attaquoient, sans se mettre en peine de leur resistance & de leur colere. Il emportoit malgré eux ce qu'il vouloit. L'on se rendoit enfin par la force de ses raisons & par ses manieres insinuantes. Car il faut

lui

lui rendre ce témoignagne, qu'il avoit un zele incroyable pour la justice; ensorte que par-tout où il connoissoit qu'elle étoit, par la vivacité de son esprit, il se déclaroit aussi-tôt pour elle contre tous.

Quel triomphe la grace remporta-t-elle sur cette hauteur d'esprit, sur cette élevation d'ame qui lui étoit si naturelle? Il ne chercha plus qu'à se taire & à se soumettre. Il se rendit lui-même comme un enfant. Il chercha par-tout à suivre la voix des autres, & affecta l'obéissance jusques dans les moindres choses. Dieu n'a pas oublié sans doute ce fond d'humilité de son serviteur, & il voit encore à present devant ses yeux ce profond anéantissement qui le porta à écrire à un Abbé de grand mérite, pour se retirer auprès de lui, se soumettre à sa conduite, & avoir soin de ses affaires temporelles comme un petit solliciteur de procès. Cela surprit si étrangement celui à qui il fit cette proposition, que, dans la lecture de l'antiquité qu'il avoit toute presente dans l'esprit, il n'avoit rien vu de semblable, & que se mettant cent pieds au-dessous de lui, il lui écrivit cette Lettre:

[Monsieur, Encore que vous vous humiliyez si fort dans la proposition qu'il vous plaît de me faire, je n'ai pas néanmoins été fort surpris, sachant que l'ambition de ceux qui servent Dieu porte au rabaissement, comme celle du monde en éloigne; & que le plus haut degré où elle puisse aller est de rendre un homme le dernier de tous, puisque c'est le rendre le premier de tous. Chacun est obligé d'avoir cette ambition pour soi-même & de se laisser conduire à Dieu qui sait seul à quoi il nous a destinés, & quel rang il veut que nous tenions dans son royaume. C'est pourquoi il faut bien considérer s'il desire que vous soyez si rabaissé sous moi, & moi sous vous, de

de peur de nous élever véritablement en nous rabaiſſant en apparence, parce que l'humilité peut être autant bleſſée par un rabaiſſement volontaire que nous cherchons nous-mêmes, que par un élevement exterieur, qui eſt un effet de l'humilité lorſqu'il ne vient pas de notre propre choix, mais de celui d'autrui. La ſeule charité eſt capable de nous conduire en ces rencontres, puiſqu'elle ſeule peut nous empêcher de nous regarder nous-mêmes, & nous tenir dans la dépendance de Dieu ſeul, laquelle eſt proprement l'ame & l'eſſence de l'humilité. Je deſire de la ſuivre de tout mon cœur envers tous les hommes, mais particulierement envers vous, étant celle qui ne me laiſſera point égarer. Quoique je faſſe & vous auſſi, & en quelque état que je ſois à votre égard devant les hommes, je ſerai toujours par elle devant Dieu & devant les Anges votre très humble & obéiſſant ſerviteur.]

Ce Magiſtrat pénitent jugeant bien par cette réponſe que c'étoit une choſe à laquelle il ne devoit plus penſer, prit le parti de ſe retirer dans une maiſon fort ſolitaire qui lui tenoit lieu d'une agreable priſon; & il n'avoit plus rien de ſa magnificence paſſée. Il retint un caroſſe pour lui & pour ſes amis. Il changea tous les dehors dès que ſon cœur fut changé. Toute ſon ambition du ſiecle paſſa à une ambition plus élevée & plus ſainte. Il ne trouva plus de joie que dans les exercices laborieux de la pénitence, & ne penſa plus qu'à mourir à lui-même, afin de ne vivre que pour Dieu. Il mit à l'avenir toutes ſes delices dans les jeûnes, & ſon repos dans les veilles. Il eſt vrai qu'il conſerva toujours la même grandeur d'ame, mais il ne la voulut plus employer que pour Dieu & pour la charité, devenant l'azile & le ſoutien des veuves qui étoient dans l'oppreſſion, & mettant tout ſon plaiſir à

être le vengeur & le juge des pauvres & des foibles dont il commença plus que jamais à devenir le pere, enviant leur pauvreté qu'il leur ôtoit en quelque sorte par la profusion de ses aumônes. Il avoit plus de peine à souffrir ses grandes richesses que les autres n'en ont à souffrir la pauvreté. Il accompagnoit toujours ces sentimens d'une humilité généreuse & magnanime, s'anéantissant de tout son cœur devant Dieu, par un abbaissement glorieux qui l'élevoit au dessus de tout le monde.

J'avoue que quand je considére la grandeur des aumônes de M. de Bagnols, je m'en laisse éblouir, & que je ne considére pas assez ce qui le rendoit plus particulierement agreable à Dieu, qui est la profonde humilité avec laquelle il les faisoit. Ses larmes & la componction de son cœur leur donnoient un nouveau lustre aux yeux de Dieu, qui ne considére pas tant ce qu'on lui donne que le mouvement & l'affection avec laquelle on lui donne. M. de Bagnols faisoit ses aumônes, non avec la hauteur d'une personne qui donne, mais avec l'humilité d'une personne qui paye ce qu'elle doit, & qui croyant ne pouvoir s'acquitter de toutes ses dettes veut au moins en rendre une petite partie. C'étoit cette foi humble, c'étoit cet esprit bas & humilié, éloigné de l'orgueil d'un pharisien, qui attiroit les regards de Dieu sur les aumônes de M. de Bagnols; parce qu'il étoit convaincu qu'il étoit redevable d'une grande grace à Dieu, de cet amour qu'il lui donnoit pour l'aumône, & de ce qu'il lui faisoit comprendre que rien n'étoit plus assuré dans ses biens, que ce qu'il faisoit passer dans les mains de Dieu, & plus utile à lui-même & à Messieurs ses enfans, que ces charités qui vivoient toujours en la presence de Dieu, & qui leur attiroient ses bénédictions.

Voilà

Voilà quel étoit l'esprit de ce saint pénitent. Il agissoit comme voulant encore plus donner à Dieu sa personne que ces biens. Il ne croyoit pas que ses aumônes dussent le dispenser de la pénitence, ni que la pénitence dût le dispenser de ses aumônes. Il consacra encore plus saintement son corps, qu'il offroit à Dieu comme une victime de la pénitence, & suivit ainsi de bien près ses aumônes qu'il avoit fait passer avant lui. M. de Bagnols avoit encore une raison particuliere qui le rendoit humble dans ses aumônes, qui ne venoit que de la grande delicatesse de sa conscience, qui lui faisoit toujours craindre qu'il n'y eût dans les grands biens que lui avoit laissés Monsieur son pere quelque chose qui ne fût pas assez legitime. Au lieu que tant d'autres sont fort peu scrupuleux sur ce point, & éteindroient même la lumiere de ceux qui pourroient leur faire voir quelque raison de restitution dans les biens dont ils deviennent heritiers: M. de Bagnols au contraire consulte tout ce qu'il put trouver pour lui resoudre la difficulté qu'il avoit sur ce sujet. Mais toutes ces personnes qui n'avoient garde d'abuser de sa tendresse de conscience sur un point si important, lui representerent fortement qu'il ne devoit avoir aucun scrupule sur ce sujet, puisque les affaires & les traités où Monsieur son pere avoit été engagé étoient très legitimes; que n'ayant de preuve positive de rien qui fût contre l'ordre, le respect qu'il devoit à la memoire de Monsieur son pere devoit arrêter son esprit & bannir ses inquietudes, les aumônes purifiant tout.

Peut-on voir un homme qui eût un respect plus sincere envers son pere, & en a-t-on jamais vu qui eût un amour plus sage & plus chrétien pour ses enfans, ni en qui l'avarice ait été plus détruite, & le desir d'avancer ses enfans dans le monde plus éteint? Etant dans de si grands biens, &

pouvant sans passer pour avare, les faire multiplier, il ne les regarda qu'avec mepris. Il crut que le moindre degré de la vertu d'un chrétien qui est riche, étoit de se contenter de conserver ce qu'il avoit, sans penser à l'augmenter. M. de Bagnols prodigua saintement ses biens pour acquerir des tresors éternels à ses enfans. Sa douleur, en donnant ses revenus aux pauvres, étoit de ne pouvoir vendre en même-tems le fond, de peur que sa piété ne fût exposée à la risée, & que ses meilleurs amis ne fussent en butte à ses proches, qui attendoient de faire de grands vacarmes à sa mort comme s'il eût dissipé tout son patrimoine; ce qui se trouva si faux, que l'on trouva à sa mort qu'il n'en avoit pas aliené un denier. Combien donc ce sage Magistrat fut-il éloigné de la folie de ces peres qui travaillent tant, afin que leurs enfans entrent autant dans leurs vices que dans leur patrimoine qu'ils leur laissent; qui les rendent plus heritiers de leurs passions que de leurs richesses, & qui font qu'au lieu que leurs enfans n'entrent dans leurs biens qu'après leur mort, ils entrent au contraire dans leurs desordres pendant leur vie. M. de Bagnols ne chercha qu'à faire élever ses enfans dans la crainte du Seigneur. Sa grande foi lui faisant mepriser l'or comme la boue, il pensa pour eux à d'autres tresors qui ne leur échappassent jamais, & à les rendre eux-mêmes le tresor de Dieu. Puisse Dieu les bénir à jamais, & répandre sur eux des graces que leur pere lui a si ardemment demandées!

Peut-on assez plaindre l'aveuglement de ceux qui ayant dans leurs richesses un moyen si admirable de s'acquerir une felicité éternelle, ne s'en servent au contraire que pour s'attirer un malheur sans fin; qui veulent encore en mourant posseder leurs tresors dans ceux à qui ils les laissent

sent; qui se desheritent en quelque sorte en faveur des autres; & qui pour laisser des héritiers riches pendant un peu de tems, se condamnent eux-mêmes à une mendicité éternelle? Ils craignent si fort la pauvreté pour eux ou pour leurs enfans pendant une vie si courte, qu'ils ne la craignent point pour une autre qui ne finira jamais. Où est la grandeur & la dignité d'un ame raisonnable, faite à l'image de Dieu? Etre timide pour une vie qui passe, & ne l'être point pour une qui ne passe point!

Une des charités auxquelles M. de Bagnols s'appliquoit avec plus de soin, & qui est un grand exemple pour les peres qui sont riches, étoit celle qu'il faisoit envers de jeunes Demoiselles qui, faute de bien, ne pouvoient exécuter le dessein qu'elles avoient de se donner à Dieu dans une Religion. Cet homme admirable qui desiroit ardemment d'attirer la bénédiction de Dieu sur Mademoiselle sa fille qu'il faisoit élever à Port-Royal, ne laissoit échapper aucune de ces occasions, lorsque Dieu les lui presentoit. Une de ces Demoiselles qui se regardoit comme sa fille spirituelle ayant été faite novice, fut si pénétrée de la bonté qu'avoit eu la maison de la recevoir, nonobstant toutes ses foiblesses, qu'elle pria M. de Bagnols qui l'y avoit addressée, de se charger pour elle de la reconnoissance qu'elle devoit à Dieu & aux Meres. M. de Bagnols lui écrivit cette Lettre:

[Ma tres chere Soeur, Je ne doute pas que vous ne croyiez que c'est la seule impuissance qui m'a empêché de vous écrire plutôt, & que j'y trouve trop de douceur pour m'en priver volontairement. Je voudrois avoir assez de pouvoir pour vous accorder ce que vous me demandez par votre Lettre. Je vous assure que je payerois pour vous avec joie & à Dieu & à vos bonnes Meres à qui vous vous tenez si obligée.

Je reconnois avec vous que la grace que Dieu vous a faite est fort grande; & il est vrai que vous ne la sauriez conserver sans un ressentiment continuel qui paroisse dans toutes vos œuvres & dans toute votre vie. Je ne m'étonne point que vous ne soyez point contente de ce que vous faites pour le témoigner, & que vous vous trouviez trop tiede & trop imparfaite. Sans cela vous ne seriez pas en bon état, & sur-tout en l'état d'une bonne novice, à la ferveur de laquelle rien ne sauroit paroître assez ardent ni assez rigoureux, principalement en elle-même. Mais l'ardeur que vous en avez tiendra lieu d'une vertu plus accomplie, & vous acquittera aisement envers Dieu, pourvû qu'elle vous serve comme d'un éguillon pour vous exciter, & pour vous faire avancer tous les jours quelque peu. Et ainsi vous aurez assez de quoi payer & satisfaire à Dieu sans être obligée d'emprunter des autres, & sur-tout de moi qui suis plus pauvre que vous ne pensez, & qui n'ai rien de commun avec les vierges sages que la connoissance de n'avoir pas assez & pour les autres & pour moi tout ensemble.

Je suis assuré que satisfaisant à Dieu en cette maniere, vous satisferez par le même moyen à vos Meres qui vous aiment & qui ne vous servent que pour lui, ne demandant pas aussi d'autre payement & d'autre reconnoissance de leur affection & de leur service que celle que vous rendez à la bonté souveraine, qui est l'origine de tout le bien qu'elles font, aussi bien que de celui que vous faites. Je sai que vos infirmités corporelles ne leur seront point à charge, pourvû qu'elles soient simplement corporelles, & ne passent point dans l'esprit, & qu'au contraire elles vous rendent plus patiente, plus humble, plus tranquille & plus détachée de cette vie & de vous-même: ensorte

ſorte qu'on puiſſe dire de vous comme de S. Paul, que votre vertu s'accomplît dans l'infirmité: ce qui arrive à toutes les perſonnes qui ont une vertu ſolide, leſquelles ſe fortifient dans leurs indiſpoſitions corporelles, comme les foibles s'y affoibliſſent.

Les Religions ſeroient trop heureuſes ſi elles étoient remplies de cette ſorte de malades, & ſi au lieu d'apprendre à bien faire on y apprenoit à bien ſouffrir, & à bien mourir au lieu d'y apprendre à bien vivre; ce que je ne vous dis pas pour vous conſoler de l'opinion qu'il ſemble que vous avez d'être inutile, & de ne ſervir que d'objet de compaſſion & de charité. Vous ne ſauriez être plus utile à la maiſon, ni plus agreable à vos ſuperieures, qu'en donnant l'exemple de ſoumiſſion, de ſimplicité, de contentement, d'égalité d'eſprit, qui ſont des biens par leſquels vous y ſerez plus conſidérée que ſi vous aviez apporté tous ceux que le monde poſſede; & vous y ferez par là des leçons plus fortes & plus importantes que celles de toutes les paroles & de toutes les actions des autres. Après cela vous n'aurez point beſoin de moi ni de perſonne. Vous trouverez en vous-même de quoi ſatisfaire à Dieu & aux hommes, & il ne me reſtera rien à contribuer à votre bonheur, que la joie de le connoître & de le voir croître tous les jours. Cela ſeul me ſuffira pour me recompenſer de tout ce que j'ai fait & que je pourrai jamais faire pour votre ſervice, & m'obligera de vous ſervir au delà de mes forces par celles qu'il plaira à Dieu de me donner, parce que je regarde votre bien comme le mien propre, & que je ne me ſepare point de vous ni dans le tems ni dans l'éternité, dans laquelle ſeule vous pourrez connoître combien je ſuis votre, &c.

Pour Mademoiſelle ** dont vous me demandez

des nouvelles, je ne sai encore que vous en dire. Il y a des personnes à qui la Religion est nécessaire, & qui ne peuvent avoir de repos ailleurs, quoiqu'elles l'apprehendent & la fuient. D'autres au contraire témoignent la desirer beaucoup, qui n'y sauroient durer. J'ai des exemples des unes & des autres. J'espére néanmoins que Dieu fera misericorde à N. si elle se soumet comme elle témoigne le vouloir faire. Les personnes qui veulent croire & se laisser conduire, peuvent être assistées; mais celles qui veulent être à elles-mêmes ne peuvent être secourues, & leurs peines ne finissent jamais, non plus que leurs blessures. On ne pourroit néanmoins se resoudre à donner l'habit à N. si on prévoyoit qu'elle dût le quitter.]

Je ne saurois finir en parlant d'un si saint homme. Dès qu'il eut connu Port-Royal, le desinteressement de cette maison & de ceux qui la conduisoient, il conçut un nouveau zele à faire part de ses biens. Ainsi étant lié à cette maison par la charité la plus tendre, on peut juger dans quelle consternation elle fut lorsqu'elle apprit la nouvelle de sa maladie & du peu d'espérance qu'on en avoit. M. Singlin l'alloit voir souvent, & étoit pénétré jusqu'au cœur de l'état où il le trouvoit. Le moribond qui avoit toujours eu pour lui un profond respect se sentant secher d'un feu qui le bruloit, & ayant besoin de boire, il en demanda la permission à M. Singlin, ajoutant que depuis qu'il avoit eu le bien de le connoître il n'avoit jamais fait sa volonté propre. Peut-on, à moins que d'être tout rempli de Dieu, allier une si grande soumission, & une si profonde dépendance jusques dans les moindres choses, avec une aussi grande élevation d'esprit qu'avoit M. de Bagnols, qui avoit toujours passé pour un génie des plus sublimes? Mais il n'y a que Dieu qui a déja couronné de

si

si grandes vertus, qui les connoisse. *

Je ne voudrois jamais perdre le souvenir d'un si saint homme, qui a appris lui-même la maniere de faire pénitence à ceux qui depuis long-tems en faisoient profession. Il nous montroit par son exemple l'assujettissement dans lequel nous devions vivre. Il aimoit plus la pauvreté que ceux qui l'avoient embrassée, & par les jeûnes, les veilles & les autres austerités, il se sacrifia de si bon cœur que Dieu l'enleva promtement, le trouvant mûr pour le ciel. Ses amis affligés de sa perte, reçurent après sa mort son corps qu'il leur avoit laissé comme une marque de son amour, & se firent un devoir de tenir leurs esprits inseparablement unis au sien dans le Seigneur. Que Dieu répande sa bénédiction sur ses enfans dont il a tâché de procurer le bonheur, dont il s'est efforcé de conserver l'inocence, dont il a souffert si chrétiennement les afflictions pendant qu'il vivoit, ayant eu peine même qu'on pensât à obtenir miraculeusement la guérison des yeux aveugles de Monsieur son aîné par l'attouchement de la sainte épine, disant avec une humilité profonde que cet aveuglement même de son fils étoit un miracle.

Quelle tendresse ai-je toujours vue en M. de Saci pour les enfans d'un si saint pere? Il aimoit même ceux qui avoient relation avec eux. On l'a vu en M. Borel, un très vertueux Ecclesiastique qui avoit été long-tems auprès de Messieurs ces enfans. J'ai souvent été témoin combien M. de Saci apprehendoit que la pension viagere de 400 livres que M. de Bagnols lui avoit laissée par son

 te-

* M. de Bagnols mourut le 15. Mai 1657. agé de 41 an, & fut enterré à Port-Royal des champs. A l'exhumation des corps en 1711. son cercueil s'étant un peu dessoudé par le pied, il en sortit du sang jusqu'à la quantité d'une pinte, quoique le corps fût inhumé depuis plus de 50 ans.

testament, ne lui pût suffire quelquefois dans des conjonctures de maladie, & combien de fois il a tâché d'y suppléer du sien par mes propres mains. Mais il faut rendre cette justice à M. Borel, que jamais on n'a vu un homme si desinteressé, & qui, lors même qu'il étoit dans le besoin, eût plus d'éloignement de prendre un double? Lorsqu'on lui mettoit des sommes assez considérables dans les mains, & qu'il pouvoit croire raisonnablement que c'étoit Dieu même qui avoit touché le cœur de ceux qui lui procuroient ce secours, ce pieux Ecclesiastique plus occupé de la pensée que Dieu avoit aussi conduit l'esprit de M. de Bagnols dans le don qu'il lui avoit fait, se faisoit une loi sévere de se contenter de cela, rejettant absolument tout le reste.

Heureux homme, puis je m'écrier de M. de Bagnols comme S. Sulpice de S. Paulin, qui avoit meprisé de grands biens pour être pauvre! Heureux homme, qui ayant été la joie des Anges en ce monde par sa conversion, l'est maintenant plus saintement par la societé qu'il a avec leurs troupes sacrées! Heureux homme, qui ayant été le protecteur de saintes vierges pendant votre vie, avez été reçu d'elles après votre mort! Celles d'entre elles qui sont déja dans le ciel, & celles qui sont encore sur la terre vous invitent également à demeurer à jamais avec elles. Celles du ciel se réjouissent de posseder votre ame; celles de la terre se réjouissent de posseder vos cendres, & n'ont pas craint de se faire des affaires auprès des puissances, en vous ôtant de votre premiere sepulture pour vous mettre dans l'enceinte de leur chœur. Attendez-là le bruit de la premiere trompette, dont la sainte troupe qui vous environnera alors contribuera beaucoup à vous diminuer la frayeur.

Mais puisque je suis sur les cendres de ce saint homme, oserai-je dire ce que j'en ai su, & qui, quel-

quelque secret que cela ait été, n'a pas laissé de venir à ma connoissance. D'un côté la gloire de Dieu & de son serviteur me presse; de l'autre le respect que je dois aux personnes saintes sur qui ce que je dois dire s'est passé, me retient. Cependant comme tout ce que j'écris est caché, je crois pouvoir satisfaire le zele qui m'emporte, sans blesser le respect & le secret que je dois aux personnes.

Peu de tems après la mort de M. de Bagnols, la révérende Mere Angelique de S. Jean tomba malade d'une fievre-quarte fort violente, & dont les accès ne duroient pas moins de douze heures. On peut juger de la consternation de tout le monastere qui étoit très persuadé de la perte qu'il auroit faite si cette sage Mere lui avoit manqué. Son allarme étoit encore d'autant plus grande, qu'il voyoit cette admirable Mere dans une très grande indifference entre la santé & la maladie, entre la vie & la mort, & ainsi resolue d'attendre le succès de la fievre, sans y rien faire. Il y avoit dans le monastere une Religieuse d'une très grande piété. C'étoit la fille de M. Robert Seigneur de Laï. Elle avoit dès sa plus tendre enfance témoigné une vertu extraordinaire, & dès l'âge de douze ans elle avoit voué à Dieu de demeurer toujours vierge. Je l'ai vue près de deux ans chez Monsieur son pere, avant qu'elle fut Religieuse; & rien n'étoit plus édifiant. Elle étoit de fort petite taille, & sa ferveur dans la Religion la rendoit fort seche, fort maigre, fort decharnée, & comme un squelette. Elle faisoit peur aux yeux du corps, & à trente ans qu'elle avoit, elle paroissoit en avoir quatre-vingts dix. Mais c'étoit un ange aux yeux des anges. Elle étoit consumée d'un feu du ciel qui mangeoit sa chair & engraissoit son ame. Elle étoit toujours en Dieu, toujours anéantie,

toujours pleurante au dehors & au dedans de son cœur, toujours gémissante d'être dans cet exil, toujours demandant à Dieu qu'il la fît vraie pauvre & vraie Religieuse, & qu'il appauvrît la maison jusqu'à n'avoir pas un denier; enfin toujours absorbée & ravie en Dieu, abimée dans son neant, affligée de se voir si grande pécheresse, si dure, si impénitente. Tout le monde étoit si persuadé de sa sainteté, qu'une Dame qui étoit entrée dans le monastere, dit plaisamment à l'Abbesse en s'en allant, qu'elle la prioit de lui permettre d'emporter la Sœur Susanne sous son bras comme une relique vivante.

Cette Sœur voyant donc la maladie de la Mere Angelique, jugea à propos d'avoir recours aux remedes surnaturels. Comme elle avoit une grande idée de la vertu de M. de Bagnols, elle conçut le dessein de le prier de se joindre à elle pour demander à Dieu la santé de cette Mere; & se defiant d'elle-même, elle s'associa la Sœur Isabelle Agnès, fille spirituelle de M. de Bagnols, qui avoit été outrée de douleur de sa mort. Ces deux Sœurs dirent à la Mere Angelique de S. Jean, le dessein qu'elles avoient de faire pour elle une neuvaine au tombeau de M. de Bagnols. Quoique cela la surprît, elle ne crut pas les en devoir empêcher, & au contraire elle se joignit avec elles. Au bout de la neuvaine on fut surpris que l'accès manqua tout d'un coup, sans que rien soit revenu depuis, & qu'au contraire sa force & sa vigueur se retablissoient. Sa modestie fit qu'elle ne voulut pas qu'on dit qu'elle avoit été guérie miraculeusement. On répandit aussi-tôt le bruit qu'elle avoit perdu la fievre, & qu'elle se portoit bien; mais son cher cousin M. le Maitre l'ayant été voir pour lui témoigner sa joie de sa santé, elle crut pouvoir lui dire surement la chose, ce qui redoubla sa joie.

Et comme depuis son retour de Clairvaux où il avoit été porter les voeux de sa maison il avoit toujours fait des prieres à Dieu pour la santé de cette chere cousine, il resolut de l'en remercier pendant trois mois par une priere particuliere qu'il s'engageoit de faire jusqu'au premier de Mai, qui étoit le jour de sa naissance en Jesus-Christ par le batême. Il lui fit seulement une petite plainte, lorsqu'elle lui eut conté l'histoire, qui étoit de ne l'avoir pas associé à cette neuvaine que l'on faisoit pour elle, l'assurant qu'il s'en seroit acquitté de son mieux. Mais elle lui dit qu'elle ne le croyoit pas aussi persuadé qu'elle de la sainteté de M. de Bagnols, & qu'ainsi il n'avoit pas assez de foi pour cela, ce qui fit un peu rougir M. le Maître.

Je me souviens qu'après la mort de M. de Bagnols l'éducation de Messieurs ses enfans garçons & filles fut bien ébranlée. M. de Bernai leur oncle, qui étoit un des trois exécuteurs testamentaires que feu M. de Bagnols avoit nommés, quoiqu'il eût assez de peine d'y joindre cet Abbé qu'il connoissoit, cet oncle, dis-je, voyant des orphelins à qui leur pere laissoit de grands biens, crut entrevoir en cela quelque ressource à ses affaires, s'il menageoit cette occasion avec sagesse. Il fit pour cela beaucoup de demarches. Il voulut les tirer des Trous où on les élevoit, & tâcha de les ôter des mains de ceux à qui Monsieur leur pere les avoit confiés, afin d'être en état d'en disposer comme il lui plairoit; ce qu'il ne pourroit faire tant qu'il verroit Messieurs ses neveux dans des mains aussi integres. Il contrefit même le politique, & le prétexte de Jansenisme lui parut fort favorable. M. Singlin entre les mains de qui M. de Bagnols étoit mort, fit voir alors son zele pour ces orphelins. Il éluda les artifices de ce bon Abbé. Il para tous ses coups

par cette sagesse qui lui étoit si naturelle, veillant continuellement sur ces jeunes plantes qui étoient si bien cultivées. M. de Bernai qui voyoit que ses artifices ne réussissoient pas, & qui se fortifioit toujours dans le desir de se rendre maître de Messieurs ses neveux, crut devoir prende une autre voie & lever le masque, & enfin faire succeder plus efficacement la violence à l'inutilité de ses artifices. Ce n'étoit plus que des menaces & des éclats de colere. On ne parloit plus que de Lettres de cachet.

M. Singlin & les autres Messieurs crurent qu'il étoit de leur sagesse de pas se commettre avec un homme si emporté; mais ils prierent M. d'Andilly de parler pour ces orphelins: ce qu'il fit aussi-tôt avec ce feu qui lui étoit si ordinaire. Car il écrivit sans différer à M. de Laigue une Lettre vigoureuse qu'il datta de trois heures du matin, & lui dit agreablement qu'il ne devoit pas s'étonner de voir un billet datté d'une heure si extraordinaire; qu'on s'éveilloit dans ces sortes d'affaires sans pouvoir se rendormir, à moins que d'avoir l'esprit aussi tranquille qu'il avoit le sien rempli & son cœur ému de la violence inouie que M. de Bernai exerçoit contre ses pauvres neveux; que s'il avoit oublié que M. de Bagnols étoit son beaufrere, il n'oublioit pas lui, qu'il avoit été son ami intime; que cela lui suffisoit pour lui donner de l'horreur de l'injure que M. de Bernai faisoit à ces pauvres enfans, en voulant les chasser de leur propre maison, & sous des prétextes imaginaires leur arracher des personnes que M. de Bagnols avoit choisies avec soin pour leur éducation & leur conduite par une volonté expressement marquée, & portée par son testament, qui entre toutes les dispositions que font les hommes est celle qui est le plus religieusement observée: qu'il voudroit bien savoir, si

M. de

M. de Bagnols vivoit encore en ce monde, si M. de Bernai oseroit entreprendre, contre son intention, de se mêler de l'éducation de Messieurs ses enfans, & de leur ôter les personnes qu'il leur auroit données : comment donc, maintenant qu'il vivoit d'une vie immortelle, M. de Bernai abusoit-il ainsi de la qualité d'un des trois tuteurs, qu'on savoit ne lui avoir été donnée qu'avec repugnance, pour renverser ses dernieres volontés, & tâcher de le faire passer pour aussi imprudent qu'il étoit sage, en l'accusant d'avoir fait un très mauvais choix dans la chose du monde la plus importante & qui lui devoit être la plus chere : que M. de Bernai devoit être bien aise de ce qu'il s'étoit retiré dans un desert, puisque s'il étoit encore dans le monde, il entreprendroit de telle sorte la défense de ces enfans & du testament de son ami, qu'il le trouveroit en tête par tout, & qu'il n'y auroit point de personnes raisonnables à qui il ne fît concevoir de l'indignation contre un procedé si honteux en la personne d'un tuteur, d'un oncle, & d'un beau-frere : qu'il savoit les beaux prétextes dont il vouloit se couvrir, insinuant adroitement que l'intérêt de Port-Royal vouloit qu'on ne commît pas cette maison en cette rencontre ; mais qu'il prioit Dieu de le garder d'être aussi savant que cet Abbé dans cette belle prudence du siecle, à laquelle Port-Royal aussi bien que lui croyoit avoir renoncé, & renonceroit toujours : qu'il vouloit bien qu'il vît qu'il ne craindroit jamais de se commettre, non seulement contre lui mais contre de beaucoup plus puissans que lui, lorsqu'il s'agiroit de ce que sa conscience & son honneur l'obligeroient de rendre à ses amis ; puisque leurs intérêts étoient les siens, avec cette seule difference qu'ils lui étoient encore plus sensibles : que ce n'étoit point être ami que d'oublier ses

ses amis après leur mort: que M. de Bagnols lui étoit plus present en cette rencontre que s'il étoit encore en vie, & qu'il lui sembloit le voir à toute heure lui demander les effets de son amitié. Il finit cette Lettre à M. de Laigue, en lui disant que s'il étoit moins bon ami, il ne mériteroit pas d'être le sien.

Je me répands avec joie en pensant à la mémoire de M. de Bagnols, & je m'arrête à considérer ce qui suivit sa mort à l'égard de Messieurs ses enfans, qui tiennent maintenant un rang considérable dans le monde. Mais en faisant reflexion sur la douleur que nous sentimes tous à Port-Royal, je me vois obligé par l'ordre du tems de parler d'une mort qui nous fut encore bien plus sensible. Ce fut celle de M. le Maitre. Cet homme admirable étoit l'ami intime de M. de Bagnols, & le même zele pour la pénitence avoit lié entre eux une amitié toute particuliere. M. de Bagnols le consultoit sur les affaires les plus importantes; & il voulut que son testament même passât par ses mains. Ce sage Magistrat n'y trouva rien autre chose à redire, sinon que M. le Maitre le faisoit parler plus chrétiennement qu'il n'auroit pu faire. On peut dire que ces deux hommes n'étoient qu'un même cœur. M. de Bagnols avoit été obligé quelque tems avant qu'il tombât malade, de faire un voyage à Lyon. Il écrivoit de là des Lettres très touchantes à M. le Maitre, pour l'engager de le venir trouver, afin de l'aider par ses lumieres à regler quelques affaires qu'il avoit encore dans ce pays, & pour se delasser avec lui de l'embarras & du tumulte du monde. M. le Maître fut prêt de le faire. Il ne pouvoit mieux témoigner à M. de Bagnols combien il l'aimoit, qu'en voulant bien quitter sa chere solitude pour un homme qu'il chérissoit tendrement, & dont il admiroit éga-

également les aumônes & la pénitence. Mais M. de Bagnols lui écrivit cette Lettre pour l'empêcher d'exécuter ce qu'il lui avoit accordé de si bon cœur:

[MONSIEUR, A n'en point faire le fin, on ne peut avoir plus d'envie & de passion que j'en ai de vous voir en ces quartiers. Mes affaires se multiplient, se rendent longues, & m'embarrassent assez souvent sur le point de la conscience, sans que je puisse demander conseil à qui que ce soit. Je m'imagine aussi être touché davantage par cette considération, que les personnes que je vois un peu ébranlées sur le desir de leur conversion, se raffermiroient par votre exemple & par vos paroles. Mais après m'être entretenu assez souvent de ces pensées, j'en ai d'autres qui me font un peu soupçonner que les premieres ne soient un peu fondées sur les mouvemens de mon amour propre, & ainsi, en conscience, je ne puis me resoudre absolument sur ce point à vous conjurer de venir ou de demeurer, & quelque soin que je veuille prendre de me décider, je ne puis sortir du trouble où me mettent les différentes pensées qui me viennent en cette rencontre. L'avantage qu'elles me donnent est qu'elles me font connoître plus que je n'ai fait jusqu'à ce jour, l'obligation infinie que j'ai à Dieu de m'avoir procuré l'avantage d'une si sincere & si chrétienne amitié qu'est la vôtre.

Oui, mon très cher frere, je crois plus vous devoir des offres charitables que vous me faites de me venir secourir, que je ne ferois à un roi qui me donneroit sa couronne pour sortir de l'esclavage. Cette comparaison est encore au dessous de ma pensée, & je ne puis m'empêcher de vous dire que si je vous pouvois rendre témoin des larmes de joie que me causent ces prétieux témoignages de votre amitié, elles seroient plus

plus obligeantes que mes paroles. Encore une fois je ne saurois m'empêcher de dire qu'il me semble que je les verse comme je le dois, & qu'il est difficile de rien ajouter à l'ardent desir que j'ai que votre charité soit reconnue par l'ardeur qui vous la cause.

Nous avons tous les Livres que vous nous conseillez de faire venir de Paris. On les trouve admirables, & la conduite qu'ils enseignent; mais on ne les suit pas. Et pour dire le vrai, je suis si accablé en mon particulier de mes malheureuses affaires, & mes pauvres parens des occupations de leur malheureuse vie, qu'outre la défense formelle que m'a fait M. Singlin de parler des choses de Dieu, je n'ai quasi point de tems pour connoître la sincerité de leurs sentimens. Je fais état dans peu de jours d'aller à Bagnols où je serai beaucoup plus libre. Ces pauvres gens qui témoignent quelques petits desirs de penser à eux, m'y doivent venir voir; & pour lors nous pourrons connoître ce qu'ils ont au cœur. Je les recommande & moi aussi à vos bonnes prieres & à celles de nos saints solitaires. Faites-moi aussi la grace de demander le même secours à la Mere Angelique, & de l'assurer que je suis à elle aussi bien qu'à vous, c'est-à-dire de tout mon cœur, DE BAGNOLS.]

Cette liaison de cœur étant donc si grande entre ces deux hommes si admirables, il ne faut pas s'étonner si M. le Maitre ressentit de sa mort une douleur si sensible qu'il ne lui survecut guéres; car il ne fut presque qu'un an à le suivre *. J'ai admiré cent fois comme Dieu, par ses voies qui sont si admirables & si pleines de misericorde pour les siens, disposa insensiblement ce solitaire pénitent à ce dernier passage, sans qu'il pen-

* Il mourut le 4. Novembre 1658. âgé de 50 ans.

pensât à rien de lui-même, & sans qu'il y eût aucune apparence de la mort. Quelques mois avant sa mort, dont, comme je viens de dire, on ne voyoit encore aucune trace, Dieu le toucha d'une maniere vive & encore plus particuliere qu'il n'avoit fait jusques-là. Il se trouva un jour dans un entretien de quelques personnes spirituelles qui, lui parlant avec beaucoup d'ouverture de cœur, lui dirent qu'ils souhaittoient pour lui devant Dieu qu'il ne fût ni demi mort ni demi vivant, mais qu'il fût tout-à-fait mort à lui-même & vivant en Dieu pour l'éternité. Cette parole dite sans aucun dessein, fut comme une fleche perçante dont la providence de Dieu se servoit pour pénétrer le cœur de M. le Maitre. Il en porta secretement la profonde douleur en lui-même. En répandant ses gémissemens & ses larmes en la presence de Dieu, il se disoit cent & cent fois à lui-même ces deux mots, *ni demi mort ni demi vivant*, & il les écrivit en gros caracteres pour en conserver mieux le souvenir.

Ainsi voyant par occasion sa chere cousine la Mere Angelique de S. Jean, comme il étoit accoutumé de répandre son cœur dans le sien, il fut difficile qu'étant aussi occupé qu'il étoit de ces pensées, il ne lui en témoignât quelque chose. Cette sage Religieuse qui prêtoit toujours l'oreille du cœur pour écouter Dieu, & qui avoit appris par une longue expérience à discerner les traces de son Esprit saint dans les ames, crut qu'il y avoit là quelque chose d'extraordinaire, & que le doigt de Dieu y étoit. Ainsi exhortant M. le Maitre à ne pas négliger cette voix, mais à y répondre autant qu'il lui seroit possible, comme M. le Maitre vouloit entrer dans le particulier avec elle pour savoir ce qu'il devoit faire pour cela, la Mere Angelique de S. Jean, qui étoit la prudence même, se defiant de ses forces &

& de ses lumieres, l'exhorta à s'ouvrir à la Mere Angelique sa tante qui tout d'un coup lui diroit ce qu'il avoit à faire en cette rencontre.

M. le Maitre fut assez surpris de cette réponse de sa cousine, & lui avoua bonnement qu'il ne sentoit pas la même ouverture de cœur pour sa tante; qu'il ne savoit pas pourquoi; mais qu'enfin il la craignoit, parce que peut-être, lorsqu'il lui parloit, elle avoit une force dans ses paroles qui le faisoit trembler, comme en effet elle faisoit trembler tout le monde. Enfin, lui dit-il, je n'ose pas lui parler. Sa bonne cousine se plaignit extrêmement de cette reserve qui, tenant son cœur fermé à l'égard d'une si rare tante, faisoit qu'il se privoit volontairement d'un avantage si considérable. Elle l'exhorta à se defaire de cette prévention, & à reprendre pour la Mere Angelique les sentimens qu'elle lui avoit toujours vus, l'assurant qu'elle n'étoit point changée à son égard, & qu'il la trouveroit toujours la même. Comme M. le Maitre hesitoit encore un peu, sa cousine qui n'ignoroit pas que quand une fois on a laissé prendre racine à ces petits éloignemens, il n'est pas aisé de se vaincre tout d'un coup, lui conseilla de prier Dieu sur ce sujet, & lui promit de joindre ses prieres aux siennes. Elle lui dit qu'elle espéroit que toutes ses difficultés se dissiperoient, & que cette timidité qu'il nourrissoit depuis quelque tems s'évanouiroit en fumée.

Cela arriva en effet. Après que M. le Maitre eut prié quelque tems pour ce sujet, bien loin de reculer comme auparavant, il eut au contraire de l'impatience de parler à la Mere Angelique sa tante, voyant bien que sa reserve passée ne venoit pas d'un bon principe. Il lui dit donc bonnement tout ce qu'il pensoit depuis quelque tems dans l'ame, & il lui parla avec grande effusion de cœur & avec larmes. Cette bonne

Mere

Mere lui conseilla fort de faire beaucoup d'attention sur cette parole qui lui avoit fait une impression si vive; & pressentant sa disposition, elle lui dit qu'elle trouveroit à propos qu'il fît un renouvellement entre les mains de M. Singlin, pour mourir entierement à lui-même, & devenir un vrai enfant par une entiere soumission & une parfaite obéissance, puisque tout le christianisme consistoit en cela. Elle lui donna ensuite, par cette charité & cette liberté chrétienne qui lui étoit si ordinaire, un petit avis sur quelque chose qu'elle avoit remarqué en lui, & qui ne lui paroissoit pas tout-à-fait bon.

M. le Maitre recevant ces avis avec une joie & une humilité admirable, la supplia de repasser encore à loisir sur ce qu'elle avoit pu remarquer de defectueux en sa conduite, & il lui dit que lorsqu'elle y auroit fait reflexion il viendroit la retrouver dans un mois, qu'il passa dans de grands sentimens & de grands exercices de pénitence. La Mere Angelique le voyant au bout de ce mois le fortifia dans ses bonnes resolutions, & lui dit avec ouverture de cœur des choses sur lesquelles il pouvoit faire quelque reflexion, l'assurant qu'elle l'avoit bien recommandé à M. Singlin, & que depuis qu'il lui avoit parlé la derniere fois elle s'étoit souvenue de lui toutes les fois qu'elle s'étoit reveillée la nuit. Enfin M. le Maitre ayant vu M. Singlin pour ce renouvellement, il en sortit si édifié & si consolé, qu'il en écrivit un mot à la Mere Angelique pour lui témoigner sa joie. Elle l'assura par sa réponse qu'elle ne le perdroit pas de vue, & qu'elle ne pouvoit lui exprimer le grand desir que Dieu lui donnoit qu'il fût entierement & uniquement à lui. Elle le pria de se garder de l'abattement; qu'il n'ignoroit pas que la tentation nous environne par-tout, mais que ceux qui sont forts en la foi lui resistent.

Je m'étends peut-être un peu trop dans ce détail; mais j'en ai été extrêmement touché. J'ai été bien aise de le marquer, me proposant la conduite que Dieu a tenue à l'égard de son serviteur peu de mois avant que de l'appeller à lui. Car j'avoue que quand je fais reflexion à la maniere dont Dieu disposa M. le Maitre à la mort, sans qu'il le sût, je me sens tout pénétré de frayeur, en voyant dans cet exemple dans quelle pureté il faut être pour aller se presenter devant Dieu.

Cet homme qui dans le monde avoit vécu avec éclat à la vérité, mais toujours avec innocence, se retire dans un desert où il mene une vie exemplaire pendant près de vingt ans. Cependant quand Dieu est sur le point de l'appeller à lui, cette pureté passée n'est pas encore assez grande pour paroître en sa presence. Il veut qu'il entre dans de nouveaux sentimens de componction. Il est lui même l'éguillon qui l'excite, & qui lui faisant paroître sa pénitence comme imparfaite & pleine de defauts, l'anime d'un nouveau zele pour se purifier de nouveau & devenir digne de lui. Il lui semble qu'il n'a rien fait qu'à demi; qu'il n'est qu'à demi vivant pour Dieu; qu'il n'est qu'à demi mort pour lui-même. Il se regarde encore comme un Lazare dans le tombeau dont il a besoin que Dieu le rappelle. Il le fut en effet le jour qu'on lisoit dans l'Eglise l'Evangile du Lazare qu'il prit à dessein pour ce renouvellement. Heureux homme que Dieu n'a pas épargné sur la fin de ses jours, & qu'il a trouvé assez vigoureux pour ne pas épargner sa foiblesse! Heureux homme qui sur la fin de sa vie a renouvellé sa force comme celle de l'aigle, & qui s'élevant toujours de plus en plus au dessus de lui-même, s'est enfin préparé à voir le soleil de plus près! C'est là la vraie maniere de n'être point surpris

de la mort. Quand on la prévue si long-tems & si saintement; qu'on meure ensuite sans qu'on s'en apperçoive, on ne peut appeller cela une surprise. La surprise qui est à craindre est de tomber malade sans avoir fait avant une sérieuse pénitence. Qu'on soit malade alors tant qu'on voudra, & qu'on voie la mort s'approcher peu à peu, quoiqu'il y ait sujet d'espérer en ménageant cet état, il est toujours vrai de dire que la préparation qui ne commence qu'avec la maladie est bien imparfaite, & se sent toujours de la surprise.

Mais pour revenir enfin à la mort de M. le Maitre, dont il semble que je recule toujours de parler parce que je fuis de parler d'une plaie bien douloureuse, & dont le cruel souvenir fait encore saigner le cœur; ce bienheureux solitaire que la tempête avoit si souvent chassé du port, y étoit venu demeurer tranquillement. Dieu qui conduit les choses avec une sagesse souveraine ayant rappellé son serviteur pour mourir paisiblement dans un lieu dont il étoit comme le fondateur, lorsque nous sentions doucement la joie de le voir avec nous, il tomba malade la veille de la Toussaint; mais d'une maladie qu'on nous disoit être si peu de chose, que personne ne s'en étonnoit. Nous ne pensions point à ce que nous avions à craindre, & nous nous laissions endormir sur la foi de quelques personnes qui le voyoient & qui nous cachoient son mal, parce qu'il leur étoit caché à eux-mêmes. Cependant le jour de S. Marcel, le bruit se répandit que M. le Maitre étoit plus malade qu'on ne le croyoit; & le mal à qui on avoit laissé prendre racine se montrant, l'on vit en même tems ce que l'on pouvoit apprehender & ce que l'on ne pouvoit plus éviter. Le lendemain on fut effrayé d'être sur le point de voir enlever par la mort un homme

me qu'on n'avoit presque pas regardé comme malade. Les Médecins qui vinrent de Paris le trouverent sans connoissance, & un moment après sans vie, qu'il perdit le jour de S. Charles.

Ce fut donc par cette perte que Dieu avoit resolu que son serviteur sortît de ce monde. Nous n'avions garde d'attribuer sa mort au peu de connoissance des hommes. Dieu qui veille sur le dernier de tous avoit encore plus particulierement les yeux ouverts sur ce bienheureux pénitent, à qui il étoit bien indifferent par quelle porte il allât à Dieu, pourvû qu'il pût enfin rassasier l'ardeur de sa foi qui le préssoit pendant sa vie d'aller se desalterer dans son sein. Il avoit assez donné de marques, par ses austérités continuelles, qu'il aimoit peu la vie, & qu'il ne cherchoit qu'à la détruire. Il ne se reservoit rien d'une vie qu'il avoit depuis tant de tems sacrifiée à celui de qui il l'avoit reçue, & qu'il avoit mise au rang des autres choses qu'il méprisoit, & auxquelles il avoit si généreusement & si solemnellement renoncé.

Ce fut donc ainsi que nous perdimes notre tresor, & que nous vimes éclipser à nos yeux celui de qui nous pouvions dire avec un Pere, *Cujus vitæ normam exemplum virtutum habebamus.* Il est vrai que dans une si effroyable surprise tout Port-Royal fut dans la consternation. On vit & le desert & les solitaires qui l'habitoient plongés dans le deuil. Il paroissoit sur tous les visages des marques d'une douleur qui étoit sans art & sans feinte. Chacun trouva dans soi-même la source de ses larmes & la cause qui les lui faisoit verser. Les uns pleuroient un ami qui tant de fois les avoit consolés dans leurs peines; les autres un puissant exhortateur qui les reveilloit de leur assoupissement; & tous en général regrettoient un homme qui leur étoit venu prépa-

rer la place en ce lieu, & qui les avoit encouragés à persévérer par ses paroles pleines de feu, & encore plus par son exemple. La perte de M. le Maitre seule paroissoit à Port-Royal des champs un plus grand mal que tout ce dont on le menaçoit il y avoit long-tems.

Je suis sûr que M. le Maitre n'a point été surpris de la mort. Il n'a été surpris, comme il me l'a dit tant de fois, que de ce qu'elle venoit plus tard qu'il ne l'attendoit, & qu'il ne l'avoit souhaitée. Je lui avois toujours oui dire, quand il mouroit quelqu'un dans ce desert, que ceux qui sortoient les premiers de ce monde étoient les plus heureux; qu'ils recevoient de Dieu un avantage inestimable, puisqu'ils étoient les premiers délivrés de la corruption qui se fait toujours sentir dans le monde, & qu'ils étoient les premiers introduits dans la joie du ciel dont la seule vue, si nous en étions capables, nous feroit mourir en un instant, par la confusion qu'elle nous donneroit d'en avoir eu la pensée si éloignée, & encore plus la conduite. Il m'a dit des choses si touchantes là dessus, que le souvenir m'en arrache encore les larmes des yeux.

Il est vrai que ce saint homme, aussi bien que M. de Sericourt son frere qui mourut huit ans avant lui, fit tout ce qu'il put pour avancer sa mort par ses austérités rigoureuses; & bien loin de m'étonner qu'il soit mort si-tôt, je m'étonnerois au contraire qu'il eût pu vivre si long-tems, si je ne savois que la grace & la nature dépendent également de Dieu, & qu'il dispose de l'une & de l'autre comme il lui plaît, & non selon les dispositions de nos corps & les raisons de nos esprits, qui le doivent toujours laisser faire sans le prévenir que par l'obéissance & la préparation générale à le suivre par tout où il nous menera, soit par ses commandemens, ou par sa providence.

C'est en quoi M. le Maitre mettoit le fond de la piété chrétienne, & le principal service que nous pouvons rendre à Dieu en cette vie, aussi bien que le seul moyen de parvenir en l'autre, à cette lumiere éternelle où ce bienheureux homme nous disoit qu'on voit plus de vérité en un moment qu'on n'en sauroit découvrir sur la terre par tous les travaux imaginables, & où toute l'intelligence que nous aurons acquise ici, non seulement par notre esprit mais par celui de Dieu même, sera effacée plus que les étoiles ne le sont devant le soleil. Qu'il nous attende là ce bienheureux homme, comme tant d'amis qui l'avoient précedé l'y attendoient. Quelque union que Dieu nous ait donnée avec lui par sa grace pendant qu'il vivoit, pourrions-nous être contens si elle n'arrivoit jusqu'à ce dernier comble, pour devenir ainsi éternelle & immuable, puisque les amitiés qui ne durent point ne peuvent être vraies & fideles, & que rien ne durera que ce qui subsistera dans le ciel.

Je ne sai où m'emporte le souvenir de la mort de M. le Maitre. Je ne dis rien de M. de Saci: c'est le meilleur parti que je puisse prendre dans cette rencontre, que de n'entreprendre pas de parler de ce combat de la grace & de la nature, dans la mort d'une personne à qui la grace & la nature l'avoient lié de la maniere du monde la plus tendre. Il ne parut rien de lui au dehors que de grave & de digne de Dieu dont il étoit le ministre; & lorsque tout le monde fondoit en larmes, en voyant transporter le corps au milieu d'une troupe de saintes vierges, pour mettre chez elles après la mort celui qui avoit eu pour elles une affection si respectueuse, M. de Saci accompagnoit gravement le corps, & le mit en terre sans verser de larmes; car il les retint toutes jusqu'au tems qu'il

fut retiré dans son cabinet, où je fus témoin qu'il les laissa couler avec une entiere liberté.

On le vint voir de beaucoup d'endroits pour le consoler ; mais il consoloit lui-même au contraire ceux qui lui venoient rendre ce devoir d'amitié. J'ai encore present dans l'esprit toute la force avec laquelle il parloit à ses amis. Il sembloit que toute cette vigueur & cette éloquence si vive de Monsieur son frere étoit passée en lui. Je ne voyois plus en lui sa froideur ordinaire. Il parloit de M. le Maitre comme M. le Maitre auroit fait d'un autre homme de son mérite dans une pareille rencontre. Il faisoit passer le même feu dans toutes les Lettres qu'il écrivoit à plusieurs personnes de la premiere qualité dans l'État, qui reconnurent tous avec quelle grandeur de cœur il avoit fait à Dieu ce sacrifice, & lui avoit rendu un frere qu'il en avoit reçu. Ainsi il bénissoit Dieu sans cesse de la disposition sainte où Monsieur son frere parut être, non seulement depuis quelques mois, comme je l'ai déja marqué, mais encore plus particulierement depuis deux ou trois jours avant sa mort, dans une entrevue dont je fus le médiateur. Comme il avoit entrepris depuis quelque tems de travailler à la vie des Saints, il dit à M. de Saci qu'encore qu'il eût commencé cet Ouvrage, il avoit toujours néanmoins entendu une secrette voix au dedans de lui-même, qui lui faisoit croire que Dieu ne permettroit pas que ce fût lui qui y travaillât ; qu'il faudroit être saint pour travailler à la vie des Saints ; que c'étoit peut-être pour cela que Dieu le vouloit retirer de ce monde, afin d'employer à écrire ces vies d'autres personnes qui s'en acquitteroient plus dignement. Cet esprit si pénétrant dans les vérités divines reconnoissoit que cette entreprise ne demandoit pas seulement beaucoup d'étude & de science, beaucoup de vertu & de sainteté ;

mais aussi une lumiere singuliere & un discernement rare; que chaque Saint faisoit comme un monde à part, où il falloit remarquer une providence & une œconomie de Dieu toute singuliere ; sans quoi les explications des vies des Saints ne sont point des vies, mais des discours morts & sans vigueur, semblables en quelque sorte aux Ecrits de Plutarque, & capables de produire seulement les effets que produisent ceux-là, c'est-à-dire de nuire plus que de servir, & d'affoiblir les ames en les remplissant de vaines pensées & de vains mouvemens; qu'il avouoit bien que sachant un peu écrire en notre langue il auroit pu contenter & éblouir le monde dans l'histoire des vies des Saints, ensorte que peu de gens y auroient trouvé à redire, n'y en ayant presque point qui discernent les choses lorsqu'elles sont exprimées agreablement, & beaucoup moins qui discernent l'esprit & la conduite; mais que ceux qui craignent Dieu ne regardent que la vérité & ne pensent qu'à lui rendre hommage devant les Anges, & non à acquerir une fausse réputation devant les hommes, en abusant d'elle & de leur ignorance.

Cette ame si humble parut dans ses derniers momens plus pénetrée de ces sentimens que jamais. Elle sembloit en quelque sorte lire dans le ciel, & voir déja la vérité presque sans nuage, & le neant de tout ce qui se passoit sur la terre, soupirant après le moment où elle seroit dégagée de toutes les erreurs de cette vie, & établie dans cette lumiere qui ne fait point d'ombre. M. le Maitre disoit qu'en attendant ce bienheureux jour, il étoit resolu de se tenir dans l'état d'un homme qui ne s'étoit retiré que pour faire pénitence, & pour vivre dans l'humilité & dans le silence qui en est inséparable; qu'il s'y étoit même engagé par la Lettre qu'il écrivit à M. le Chan-

Chancelier, qui étoit comme un vœu & une profeſſion publique; qu'auſſi-bien il avoit remarqué que s'il y avoit quelques Saints dans les ſiecles paſſés qui euſſent écrit les vies de quelques autres Saints, il n'y en avoit point qui euſſent oſé entreprendre d écrire toutes les vies des Saints enſemble; que ce deſſein avoit été entierement inconnu dans tous les tems qui ont porté de plus grands perſonnages, & où la doctrine & la vertu chrétienne ont fleuri davantage; qu'il ſembloit qu'ils n'ayent pas cru en avoir aſſez pour un travail de cette ſorte, & qu'ils l'auroient jugé trop vaſte & trop élevé pour un ſeul homme, & peu conforme aux ſentimens que chacun doit avoir de ſon intelligence & de ſa force; que dans ces derniers ſiecles ſeulement, & ſur-tout dans le nôtre, des hommes inferieurs aux anciens s'étoient crus capables d'une ſi haute entrepriſe; & qu'auſſi la maniere dont ils l'avoient exécutée faiſoit voir par quelle lumiere ils avoient formé ce jugement d'eux-mêmes; que pour lui il aimoit mieux imiter la conduite des Saints, que de diſcourir des Saints qu'il voyoit bien qui avoient été plus retenus & plus timides, & qui avoient apprehendé d'être du nombre de ceux dont le prophete dit qu'ils ſe ſont perdus pour avoir voulu faire plus qu'ils ne pouvoient, n'y ayant gueres de plus grand orgueil, ni moins excuſable, que de paroître volontairement en public pour vouloir inſtruire les autres de ce qui eſt au delà de notre portée, quoique peu de gens reconnoiſſent ce péché & s'en accuſent devant Dieu, le prenant au contraire pour une bonne œuvre & un exercice de charité.

Je ne me laſſe point de m'étendre à exprimer les derniers ſentimens de M. le Maitre, parce qu'on peut dire qu'après ces paroles nous n'avons preſque plus rien oui de ſa bouche, le mal lui

ayant ôté toute connoissance. Mais il est vrai que ces sentimens d'une humilité si profonde & en même tems d'une lumiere si relevée, sont capables d'arracher la plume des mains de beaucoup de personnes qui n'apporteroient pas tant de capacité que ce saint homme dans les Ouvrages de piété, mais qui y apporteroient seulement plus d'orgueil & moins de sagesse.

La mort d'un homme si rare, & d'un mérite si extraordinaire, remplit, comme j'ai dit, tout le desert qui lui étoit si obligé, de deuil & de tristesse. Le quatriéme jour du mois de Novembre devint dans la suite un jour de remarque. Je ne sai néanmoins si je dois dire qu'il y devint un jour de douleur: car encore qu'il renouvellât la mémoire de beaucoup de choses qui attristoient d'abord l'esprit, on ne laissoit pas de ressentir une joie secrete du bonheur de celui qu'on regrettoit, qui auroit reproché qu'on avoit peu d'amour pour lui, si l'on avoit eu tant de douleur.

Mais avant que de finir ce petit recit de la mort de M. le Maitre, je ne puis omettre un événement qui m'a touché, & qui sera peut-être regardé comme une preuve de ce qu'on dit ordinairement du marteau de S. Benoît. M. le Maitre avoit depuis quelque tems auprès de lui M. du Fossé pour le former parfaitement dans notre langue, & le dresser dans ses études. Cet honnête jeune homme qui, par les grands progrès qu'il a faits depuis dans la science & encore plus dans la piété, édifie maintenant toute l'Eglise par la solidité de ses travaux, & encore plus par le reglement de sa conduite & la sainteté de sa vie, est fils de M. Thomas, Maître des comptes de Rouen, homme rare en toutes manieres, regardé & révéré comme tel par les personnes les plus éclairées de ce siecle. Cet admirable Magistrat pensant serieusement à se sauver, & ayant con-

connu M. Guillebert, fameux Docteur de Sorbonne & Curé de Rouville, & par lui ces Messieurs de Port-Royal, n'eut point de repos qu'il n'eût mis entre leurs mains trois de Messieurs ses enfans, pour les élever dans la piété, ayant mis Mesdemoiselles ses filles entre les mains des Religieuses de ce monastere. Les deux aînés de ses garçons moururent l'un après l'autre, & par leur mort M. du Fossé d'à-present devint l'aîné. C'est maintenant le plus ancien que j'aie connu de Port-Royal. Car il y avoit déja long-tems qu'il y étoit lorsque j'y allai la premiere fois. Voyant que ses deux freres étoient morts tout jeunes, il se dit à lui-même qu'il pourroit bien ne leur pas survivre beaucoup; & voulant se hâter de sacrifier à Dieu ce qui lui restoit de vie, il pensa à se faire Religieux à l'Abbaye de S. Cyran où pour ce sujet il fit un voyage. Cela n'ayant pas réussi, il revint à Port-Royal des champs qui étoit le berceau de son enfance; & ce fut alors qu'on le mit comme un dépôt prétieux entre les mains de M. le Maitre qui avoit pour lui une tendresse très particuliere, & prit un très grand soin de lui. * Il commença, avant que de le pousser à la composition, à le former aux traductions où il prit à tâche de le rendre très parfait. C'est même à lui que nous sommes obligés de ces excellentes regles de la traduction que M. le Maitre fit en sa faveur, & que je trouve si belles que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici.

* M. du Fossé consacra les premices de son esprit à l'Ouvrage des Vies des Saints auquel M. le Maitre l'associa. Dans la suite, étant obligé de sortir de Port-Royal, il se retira avec M. de Tillemont & travailla de concert avec lui à l'histoire de l'Eglise. A la mort de M. de Saci on le chargea de continuer les explications de la Bible. Il mourut à Paris, dans le celibat, le 4. Novembre 1698. âgé de 64 ans.

Regles de la traduction françoise.

1. La premiere chose à quoi il faut prendre garde dans la traduction françoise, c'est d'être extrêmement fidele & litteral, c'est-à-dire, d'exprimer en notre langue, tout ce qui est dans le latin, & de le rendre si bien, que si, par exemple, Ciceron avoit parlé en notre langue, il eût parlé de même que nous le faisons parler dans notre traduction.

2. Il faut tâcher de rendre beauté pour beauté, & figure pour figure; d'imiter le stile de l'auteur, & d'en approcher le plus près qu'on pourra; varier les figures & les locutions, & enfin rendre notre traduction un tableau & une représentation au vif de la piece que l'on traduit: ensorte que l'on puisse dire que le françois est aussi beau que le latin, & citer avec assurance le françois au lieu du latin.

3. Il faut distinguer la beauté de notre prose d'avec celle de nos vers. La beauté de nos vers consiste en partie dans les rimes, au lieu que la prose françoise affecte de n'en avoir point: caa c'est une regle générale d'éviter les rimes dans la prose. Les vers veulent une certaine mesure, & dans la prose il faut prendre garde de ne finir jamais une période par un vers entier ou par un demi vers, qui consiste en six sillabes s'il est masculin, & en sept s'il est feminin. Il n'y a qu'une seule exception pour la rime, à savoir, qu'encore que ce soit une regle générale de n'en faire point, néanmoins c'est quelquefois une beauté, lorsqu'il y a antithese entre deux membres, d'y joindre aussi la rime: mais elle ne se sauroit souffrir en notre langue en toute autre occasion qu'en celle là. Quant aux demi vers, on est obligé d'en laisser un à la fin d'une période, lorsqu'on ne peut tourner la phrase

phrase autrement, & que, si on l'ôtoit, l'élocution en seroit moins juste & moins naturelle.

4. Il ne faut dans notre traduction, ni faire de longues périodes, ni aussi affecter un stile trop concis. Et comme notre langue est de soi plus longue que le latin, & demande plus de mots pour exprimer tout le sens, il faut tâcher de garder un juste milieu entre l'excessive abondance de paroles qui rendroit le stile languissant, & la brieveté excessive qui le rendroit obscur.

5. Tous les membres d'une période doivent être tellement justes, & si égaux entre eux, qu'ils se répondent, s'il est possible, parfaitement les uns aux autres.

6. Il ne faut rien mettre dans notre traduction dont on ne puisse rendre raison, & que l'on ne puisse dire pourquoi on l'a mis; ce qui est plus difficile qu'on ne pense.

7. On doit prendre garde à ne commencer jamais deux périodes, & encore moins deux membres par une particule, comme *car*, *mais*, ou autres semblables.

8. Il faut tâcher aussi de ne point mettre de suite des mots qui commencent de la même façon; comme *qu'on confisque*, *qui querelle*; & bien qu'il y en ait qui ne commencent pas de la même sorte dans l'écriture, comme dans le premier exemple qui est marqué, il suffit qu'ils se prononcent de même pour les rejetter, parce que toute l'harmonie du discours est pour plaire aux oreilles & non aux yeux.

9. Le plus beau membre est celui qui est au dessous ou au dessus de la moitié d'un grand vers héroïque, c'est-à-dire, qui est de cinq ou sept sillabes. Les huit sillabes sont bonnes aussi: mais il faut prendre garde que si la période finit par un mot masculin, il est bon que le précedent soit un feminin, comme par exemple, *sur la*

montagne de Sinai. On a mis *montagne* qui est un mot féminin à cause de *Sinaï* qui est masculin & qui finit la periode. Car on ne considére pas ce petit mot *de*. Au reste il ne faut pas s'assujettir à finir toujours par quelqu'un de ces beaux membres qui ne sont proprement que pour la fin des grandes périodes, parce que le discours en paroitroit moins naturel par cette affectation perpétuelle.

10. Lorsqu'une période est trop longue & trop embarassée dans le latin ou dans le grec, il faut, en la traduisant, la couper en plusieurs petits membres: ce qui fait d'une part, qu'au lieu qu'elle auroit été languissante, on la fortifie de sorte qu'elle se soutient mieux; & de l'autre qu'on rend clair & intelligible ce qui auroit été rempli d'une obscurité vitieuse.

Lorsque M. du Fossé pour qui j'ai dit que M. le Maitre dressa ces savantes regles, étoit dans cette bonne école, & que l'application d'un tel maître jointe au feu & à l'esprit d'un tel disciple donnoient l'espérance du grand progrès qu'on a vu depuis en lui, M. le Maitre tomba dans la maladie dont j'ai parlé, & qui ne donnoit encore d'inquiétude à personne.

Un soir, lorsque tout le monde étoit retiré de la chambre de M. le Maitre, pour lui laisser passer la nuit en repos, M. du Fossé qui avoit sa chambre attenant M. le Maitre dans un appartement fort separé de tout le monde, ayant quelque chose à faire ce soir là, ne se coucha pas si-tôt. Sur les neuf heures du soir, lorsqu'il écrivoit on frappa un grand coup à sa porte qui étoit proche de sa table. Cela le surprit un peu, n'ayant oui personne dans ce grand silence de la nuit. Il demanda néanmoins qui étoit là, comme cela se fait; mais personne ne lui répondit. Quoique cela le surprit un peu, il ne laissoit pas de con-

continuer ce qu'il faisoit; & lorsqu'il y étoit appliqué, un second coup frappa à la porte, encore plus brusquement que le premier. M. du Fossé se leva aussi-tôt, ouvrit la porte, & ne voyant personne, il prit de la lumiere pour voir depuis le haut jusqu'au bas du degré, s'il n'y avoit personne de caché, qui par plaisir voulût lui faire peur. N'ayant vu aucune trace que personne fût venu là, les pensées commencerent à s'élever, & certains nuages de peur l'environnerent, quelque resolution qu'il tâchât de conserver. Il se remettoit néanmoins à écrire, mais les yeux un peu étonnés, & l'esprit un peu agité de distractions & de trouble, lorsqu'un troisiéme coup, encore plus fort que les deux autres, lui fit tomber la plume de la main. Il tomba presque à la renverse, & il fut bienheureux de trouver son lit proche de lui, pour s'y jetter promtement. Il n'entendit plus rien depuis; mais il n'en avoit que trop oui pour avoir lieu de passer une nuit bien inquiete, jusqu'à ce que le matin étant venu, il fit part de cette inquiétude à ses amis les plus intimes, qui prirent de-là un fort mauvais augure, & qui deux jours après ne virent que trop clairement ce que marquoit ce signal funeste, qui s'addressa précisement à celui qui faisoit la plus grande perte à la mort de M. le Maitre.

J'avoue que j'ai de la joie qu'il y ait encore au milieu de Paris des personnes qui soutiennent l'honneur de Port-Royal, & qui fassent voir par leur vie édifiante qu'ils ont eu le bonheur d'avoir des amis qui leur ont appris les plus pures regles du christianisme. Tout en étoit plein autrefois, & dans Paris & dans les autres villes du royaume. Il n'y a personne qui n'ait remarqué que lorsque ceux qui étoient liés d'amitié avec ces bienheureux solitaires étoient retenus dans le

monde par des engagemens qu'ils ne pouvoient rompre, ils se faisoient aisément distinguer par une piété éclairée & uniforme, comme on le voit aujourd'hui dans M. du Fossé & quelques autres. Mais il y en avoit alors un plus graud nombre dont la vie étoit exemplaire, & jettoit des lumieres de toute part.

On voyoit de saintes veuves qui, bien que jeunes & riches des biens du siecle, ne pensoient pas néanmoins à de nouvelles nôces, mais demeuroient fermes dans l'état de viduité & dans la pratique des vertus qui en doivent faire l'ornement; qui passoient les jours & presque les nuits entieres en prieres; qui avoient horreur de la moindre ombre des delices charnelles, & qui répandoient en aumônes les biens qu'elles avoient. On voyoit de très saintes vierges qui, ne pouvant s'enfermer en Religion, demeuroient saintes d'esprit & de corps au milieu du monde; & qui ne comptant presque pour rien l'intégrité de leur chair, ne pensoient, selon la parole de Jesus-Christ pour qui seul elles vivoient, qu'à remplir leurs lampes & leurs vases d'une grande abondance d'huile. On voyoit des personnes engagées dans le mariage, pour qui le mariage n'étoit plns qu'un nom, qui étant devenues toutes spirituelles & se sentant au dedans soutenues d'une vertu mâle, fouloient aux pieds des plaisirs permis, mais dangereux. Ils étoient mariés, selon la parole de S Paul, comme s'ils ne l'étoient pas; & ils renonçoient de bon cœur d'un commun accord au droit qu'ils avoient l'un sur l'autre, afin de posseder plus parfaitement un Dieu dont ils s'étoient rendus le temple. On voyoit de très sages Ecclesiastiques qui, comprenant l'engagement d'un état si saint, ne pensoient qu'à bien remplir tous leurs devoirs, à s'abbaisser dans un degré d'honneur où Dieu les avoit élevés, & à honorer la

sain-

ſainteté de leur miniſtere par la ſainteté de leur vie. La haute majeſté de Dieu qu'ils ne perdoient point de vue, les rendoit circonſpects juſques dans leurs moindres démarches. Ils n'avoient rien de cette paſſion que les autres ont pour des benefices où ils n'entrent que pour leur perte, parce qu'ils ſe ſervent des biens ſacrés pour mener une vie profane, & qu'ils ſemblent croire qu'un benefice eſt un titre pour vivre dans la licence.

Toutes ces perſonnes allant de tems en tems voir leurs amis à Port-Royal des champs, pour ſe fortifier par leurs exemples, retournoient delà, le cœur tout embraſé d'un nouveau feu, & faiſoient voir à ceux qui étoient témoins de leur conduite qu'ils avoient bien appris qu'il y avoit une voie large & ſpacieuſe qui mene à la perdition, & qu'ils la fuyoient pour en ſuivre une autre plus étroite dont ils avoient vu de grands modeles dans ces ſolitaires pénitens. Ils ſe faiſoient de leurs maiſons mêmes une étroite ſolitude, n'en ſortant que par la pure néceſſité. On ne voyoit point en eux une vie mêlée, comme l'eſt d'ordinaire celle des gens qui paſſent pour vertueux dans le monde, qui ſont tantôt à Dieu & tantôt au démon. On ne leur voyoit rien d'une magnificence ſcandaleuſe dans leurs habits. On ne les voyoit point imiter ceux qui le matin courent à l'Egliſe & le ſoir au theatre; qui ſemblent honorer Dieu dans les premieres heures du jour, & qui enſuite honorent ſon ennemi. Les autels du vrai Dieu avoient plus d'attraits pour eux, que les temples du démon. La parole de l'Evangile étoit leurs delices, & non les paroles des comédiens. Ils regardoient l'une comme une ſource de vie, & l'autre comme une parole de mort. Ils ſe nourriſſoient de l'une comme d'une viande delicieuſe, & fuyoient l'autre comme un poiſon mortel.

C'étoit là sans doute la moindre vertu de ces personnes. Cependant c'étoit quelque chose, si l'on considére cette foule de chrétiens qui courent aux pompes de satan auxquelles ils ont renoncé, & qui retournent volontairement au démon & à ses œuvres qu'ils avoient quittées. Ces personnes au contraire, étant solidement affermies dans la piété, s'étoient fait le plan d'une vie plus sage, toujours éloignée des vices & des divertissemens dangereux. En voyant ces solitaires, leurs amis, ils croyoient que leur vie, quelque modeste & quelque pure qu'elle fût, étoit encore bien différente de ce qu'elle auroit du être, parce qu'ils la comparoient avec ce qu'ils avoient vu dans ce desert; & ils tâchoient de suppléer par une profonde humilité à ce qui manquoit à l'ardeur de leur charité. Se voyant engagés dans le commerce de gens qui ne leur ressembloient pas, ils en craignoient la contagion. Ils étoient attentifs sur toutes leurs démarches. Ils veilloient sur toutes leurs paroles. Ils apprehendoient le démon qui leur parloit par-tout, qui par-tout leur tendoit des pieges, & qui pour lasser leur patience soulevoit contre eux ceux dont il s'étoit rendu maître.

Mais la vue de leurs amis persecutés les soutenoit dans toutes leurs peines, & ils ne pensoient comme eux qu'à achever la course qu'ils avoient si heureusement commencée. Aussi toujours uniformes, toujours semblables à eux-mêmes, ayant toujours l'amour de Dieu & du prochain dans le cœur, la modestie dans les yeux, la douceur sur le visage, la gravité dans leur démarche, la modération dans leurs paroles; gardant l'abstinence dans le vivre, & le reglement dans tout le dedans & le dehors, ils se faisoient aimer de Dieu & des hommes, & admirer de ceux-là même qu'ils s'efforçoient de copier.

Ces

Ces personnes, comme j'ai dit, ont eu part aussi aux persecutions de leurs amis. On ne manqua pas de leur donner un nom odieux. Ils n'avoient à attendre que des desagrémens du monde qui ne pouvoit aimer ce qui n'étoit pas à lui. La corruption y étoit si universellement répandue, qu'on ne pouvoit s'en éloigner sans être flétri d'un nom fatal: tant il étoit vrai que la sainteté de la vie étoit comme le caractere qui faisoit reconnoître tout d'un coup les amis de Port-Royal.

Il n'y a plus gueres de personnes de cette sorte de ma connoissance. Ils ont déja presque tous reçu de Dieu la récompense de leur sainteté. Il reste encore M. du Fossé au sujet duquel j'ai fait cette petite digression. Il reste M. des Touches, aimé de Dieu & des hommes, pour sa sainteté, sa piété, & ses aumônes: avec les Messieurs Akakia, entre lesquels M. Dumont leur frere aîné, & qui leur a servi comme de pere, ne peut être autant loué qu'il le mérite. Il reste M. le Noir d'heureuse vieillesse, que je regarde comme un patriarche environné d'une troupe d'enfans, qui sont chacun dans leur profession la joie de l'Eglise, la gloire de leur pere, & l'édification de Paris.

La mort de M. le Maitre, sur laquelle je me suis étendu, arriva dans un tems tel que l'on peut dire que Dieu lui épargna bien des douleurs & des déchiremens de cœur, à quoi M. de Saci son frere & les autres Messieurs se virent exposés depuis tout ce tems là, par les agitations & les violentes secousses d'une maison sainte qui étoit devenue comme leur maison paternelle & maternelle, & qui renfermoit au dehors & au dedans les personnes du monde qui leur étoient les plus cheres. On avoit continuellement des allarmes toujours nouvelles. On ne savoit le matin si on coucheroit au même lieu le soir. Les frayeurs que l'on donnoit faisoient enco-

re plus de mal que le mal même.

Par quel secret jugement Dieu permettoit-il que les hommes se donnassent tant de licence contre ceux qui le servoient avec tant de fidelité? Leur élevation dans le monde devoit-elle devenir l'abbaissement de ses serviteurs? Leur dignité devoit-elle être leur proscription? Et leur puissance qui étoit le prix des lâchetés qu'ils avoient faites pour y parvenir & qu'ils faisoient encore pour s'y conserver, devoit-elle être la ruine de ceux qui étoient comme la prunelle de l'œil de Dieu? On tâchoit de les matter par des recherches continuelles, par des Ecrits, des commandemens, des ordonnances, des signatures. On méditoit de les proscrire & de les écraser, dès qu'ils ne vouloient pas plier le genou devant Aman, pour faire sans discernement tout ce qu'on vouloit. Dieu le souffroit afin qu'ils ne pussent ignorer à quels hommes ils avoient affaire. Eh! quel plaisir pouvoient prendre ces hommes violens à s'établir sur les ruines du bien le plus solide, à faire un malheureux trafic des ames, & à les vendre à ceux qui leur donnoient en échange une gloire passagere! Victimes malheureuses, plus vendues elles-mêmes, & plus foulées aux pieds par les démons, qu'ils ne fouloient les Saints sous leurs pieds!

Cependant c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire à Port-Royal, que de garder la paix dans de si violens tourbillons. Je remarquois durant ce tems que M. de Saci étoit tout occupé des peines & des inquiétudes des autres, sans penser presque à lui-même. On le voyoit toujours égal, toujours dans la paix, toujours dans sa douceur ordinaire avec tout le monde, & à l'égard de ceux-mêmes qui étoient les auteurs de tous ces troubles qui le tenoient en suspens. Il representoit souvent que tous ces troubles & ces incertitudes de l'avenir en-

engageoient à prier beaucoup ; que Dieu par sa misericorde donnoit du tems pour se préparer à souffrir tous les évenemens futurs ; qu'il ne falloit pas laisser perdre des momens si prétieux ; & que comme toutes les apparences faisoient voir qu'il faudroit sortir de Port-Royal des champs, il falloit s'y disposer comme à une grande tentation, puisque tous les changemens avoient de grandes suites ; que la prudence des chrétiens consistoit à savoir tirer de grands avantages de tout ce qu'on ne fait que pour leur nuire, & que c'étoit là leur habileté, de changer les maux en biens par un saint artifice, qui passe celui qu'on auroit pu trouver de changer en or tous les métaux de la terre.

Ainsi, comme un sage pasteur, il veilloit sur son troupeau, lorsque les loups le menaçoient de plus près ; & il opposoit encore plus ses prieres que ses conseils au démon qui ne cherchoit qu'à le dissiper pour s'en rendre plus aisément le maître. Pour lui, il ne s'inquiettoit de rien. Cent fois j'ai admiré que, paroissant reservé dans les autres tems, il n'avoit rien que de ferme & de résolu dans ces tems fâcheux. Il étoit si accoutumé depuis long-tems à rejetter tous ses soins sur Dieu, qu'il lui étoit impossible d'arrêter ses regards sur tous les desseins des hommes. L'idée qu'il avoit de Dieu, & de son pouvoir souverain sur toutes les créatures, l'empêchoit de se fixer à autre chose. La providence lui paroissoit en tout, & c'étoit à elle qu'il se soumettoit avec la plus grande joie du monde. Il disoit souvent que dans les tems d'obscurité & d'incertitude, Dieu veut principalement que l'on soit humilié sous sa main puissante, qui permet les petites tempêtes pour réveiller ceux qui sont à lui, & pour ne les pas laisser aller à la paresse dans le bien, & au faux repos que l'on prend aisément dans la prospé-

ſpérité; mais qu'on étoit trop heureux de ce qu'on n'avoit qu'à prier & à ſe ſoumettre. Et comme tout le monde n'avoit pas la même foi & la même tranquillité que lui, en voyant les tumultes que ſes amis excitoient, & qui le touchoient plus ſenſiblement que ceux-mêmes qu'excitoient les ennemis qui ne vouloient pas de bien à Port-Royal, il avertiſſoit que l'on étoit également obligé de ſouffrir de ſes amis & de ſes ennemis, & qu'il falloit ſe ſoumettre à tout avec une égale paix, puiſque Dieu conduiſoit tout.

J'avoue que comme il avoit là tant de différentes perſonnes qui avoient chacune leur humeur, chacune leurs peines à la vue des menaces que l'on faiſoit à ce lieu, chacune leurs intérêts différens; ceux qui avoient alors le gouvernail en main étoient bien embarraſſés à conduire le vaiſſeau. Les uns avoient un zele un peu trop chaud, & en parlant ſuivoient plus leur chaleur que la raiſon & la foi. D'autres, par le chagrin qu'ils avoient de ſe voir ſur le point d'être obligés de quitter un établiſſement qui leur paroiſſoit doux, & par l'incertitude de ce qu'ils pourroient devenir, s'emportoient à murmurer un peu trop contre les auteurs de tous ces troubles, & à dire trop ouvertement ce qu'ils penſoient là-deſſus. M. de Saci gémiſſant ſouvent de voir des eſprits ſi inquiets, ſi peu affermis dans la foi, ſe crut obligé de faire rentrer ces perſonnes dans leur devoir, de faire changer en prieres tous ces diſcours d'animoſité & de plainte, & de déclarer qu'on le bleſſeroit beaucoup ſi à l'avenir on manquoit le moins du monde de reſpect pour ceux dont on ſe plaignoit, & que pour lui, il avoit & vouloit toujours avoir pour ces perſonnes un fond de reſpect qui ne ſe démentît jamais. Ainſi la crainte d'un homme arrêta tout, & on fut à l'avenir plus occupé à prier

prier qu'à discourir. M. de Saci souhaitta qu'on partageât le Pseautier de telle sorte, que chacun tous les jours en recitât sa part Ainsi le Pseautier se recita tout entier chaque jour pour attirer la misericorde de Dieu, & à la fin des Offices qu'on recitoit ensemble, comme Matines, Complies, &c. il faisoit dire le Pseaume XXXII.

J'admirai dans ce tems-là le peu de curiosité qu'il avoit de savoir ce qui se passoit de ces affaires là à Paris, & de quelle maniere elles étoient conduites par ceux qui étoient les auteurs de ces intrigues. Si des personnes à qui il n'osoit imposer silence l'en entretenoient, il les écoutoit sans leur rien répondre, & sans rien dire aux autres de ce qu'il avoit appris. Quelquefois, lorsqu'on lui avoit rapporté des calomnies atroces que l'on répandoit contre lui & contre ses amis, il répondoit avec sa paix & sa froideur ordinaire : „ Helas ! Monsieur, une personne „ qui nous loue nous fait sans comparaison plus „ de tort que ne nous en font toutes ces autres „ personnes. Il faut prier Dieu pour eux, afin „ qu'ils connoissent combien ceux qu'ils déchirent les aiment. "

J'admirai encore son grand desinteressement cette année là, & son admirable prudence. Comme tout son bien avoit été mis à fond perdu à Port-Royal, les extrémités auxquelles cette maison se vit sur le point d'être reduite, firent croire à ces saintes vierges qu'il y auroit de l'injustice de laisser souffrir M. de Saci aussi bien que M. Arnauld, après qu'ils s'étoient dépouillés de leur bien en faveur d'une maison où ils n'avoient pas prévu que ces tempêtes arriveroient. Ainsi elles voulurent, par un exemple de desinteressement fort louable, rendre à ces Messieurs cet argent pour le placer ailleurs. On se mit fort en peine sur les moyens de le bien pla-

placer. On raisonna fort sur ce sujet & on conclud que rien ne se pouvoit faire de mieux que de mettre son argent sur l'Isle de Nordstrand. On ne manqua pas de prier M. de Saci de faire comme Messieurs Arnauld, Nicole & les autres: mais il fut sourd à ces remontrances. Et comme il vouloit qu'en toutes choses on consultât des personnes du métier, il dit qu'il falloit là-dessus demander avis à M. Gallois, fameux Notaire, estimable pour son bon sens, sa grande science, & son éminente piété.

Cet homme si sage ne conseilla point qu'on mît son argent sur un pays si éloigné. Il regarda cela presque comme si on l'eût jetté dans la mer. M. de Saci suivit d'autant plus volontiers l'avis de M. Gallois, qu'il s'y trouvoit porté par une raison qui faisoit beaucoup d'impression sur un cœur comme le sien. „ L'argent que je dois placer, disoit-il, est un argent qui a été consacré „ à Dieu, & qui certainement demeureroit toujours à Port-Royal des champs, si le trouble „ des affaires n'avoit obligé à le retirer. Il ne „ l'en faut donc ôter que pour le mettre dans „ une autre place où il soit encore consacré à „ Dieu. " Et comme tout le monde lui représentoit qu'il tireroit un revenu plus considérable en plaçant son argent sur cette Isle qu'en le donnant à rente à des hôpitaux, comme c'étoit son dessein, il répondit: „ C'est pour cela même „ que je ne dois pas le placer sur cette Isle; car „ je ne veux pas être si riche, & il nous est „ mal-séant à nous autres de faire ce que peut „ suggérer l'avarice. Pourquoi nous charger de „ ces soins, & ne nous en pas rapporter aux „ personnes du métier? Pour moi j'avoue que „ j'estime M. Gallois, & que je prendrai toujours plaisir à le consulter & à suivre ses avis." Au reste la sage simplicité de M. Saci lui fut

avan-

avantageuse en cette rencontre. Car au lieu que les autres avec leurs raisonnemens se trouverent attrapés à leur Isle, qu'ils espéroient un peu à la legere devoir être un tresor pour eux, M. de Saci reçut fort tranquillement le revenu de son argent.

Cela me rappelle à la memoire une chose que je ne puis m'empêcher de marquer ici, comme une preuve du desinteressement de M. de Saci. Les Incurables lui offrirent douze cens livres de pension viagere pour son argent. Quoique ce fût peu de chose pour vivre honnêtement dans le monde, l'amour qu'il avoit pour moi, & dont je me reconnois très indigne, le porta à composer avec les Incurables, & à vouloir bien retrancher deux cens livres de son revenu pour mettre la moitié de mille livres sur ma tête. J'avoue qu'aussi-tôt que je sus cette nouvelle, j'en ressentis beaucoup de peine. J'en avois déja assez de voir que dans ce tems-là, où les changemens de maison occasionnoient plus de dépense, un si honnête Ecclesiastique fût reduit à une somme si modique, sans que pour moi il s'ôtât encore de son nécessaire, & que pour me mettre plus au large, il se mît lui-même si à l'étroit. Cela me parut intolérable. J'allai trouver M. Gallois, chez qui cela se concertoit, & je lui déclarai que je ne me consolerois pas si j'étois cause que M. de Saci ne jouit pas de tout son bien. Je lui parlai avec une grande effusion de cœur à ce sujet; desorte que me regardant avec cet air agreable qui lui étoit si ordinaire: *Je vois bien*, me dit-il, *ce que vous voulez*, *Monsieur*, *vous plaidez vous-même contre vous-même*. L'affaire donc fut ainsi rompue, & j'ai toujours conservé depuis, & conserverai toute ma vie la reconnoissance que je dois avoir pour ce témoignage d'amitié de M. de Saci.

Ce-

Cependant les tems approchoient, & M. de Saci se vit bientôt dans la néceſſité de quitter Port-Royal des champs, de corps & non d'eſprit, pour revenir ſe cacher à Paris. Je ne puis encore conſidérer le lieu où il vint, parce que je ſuis tout occupé à conſidérer celui qu'il quittoit. Car quel déchirement de cœur cela ne lui cauſa-t-il pas? Et qui peut entrer dans les ſentimens de l'homme du monde le plus doux & le plus tendre, lorſqu'il ſe vit arraché de tant de perſonnes qui avoient confiance en lui, & qu'il ne put dans la ſuite ſervir qu'imparfaitement par ſes Lettres, leſquelles dans des tems de troubles ſont toujours des ſecours bien foibles pour remedier aux peines d'eſprit, & pour mettre la conſcience dans la paix.

On peut dire néanmoins que s'il étoit dur à M. de Saci & à d'autres ſolitaires de quitter ce lieu, il y avoit d'un autre côté quelque conſolation de ſe voir par-là delivré de l'embarras de voir venir là des perſonnes nouvelles, & de nouveaux viſages qui n'y venoient qu'avec un eſprit double. Les Meres qui étoient bonnes & ſinceres, ayant affaire à ces perſonnes qui contrefaiſoient les gens de bien avec tant d'adreſſe, étoient en danger de ſe laiſſer ſurprendre, parce qu'elles ſuppoſoient dans les autres la même ſincerité qu'elles ſentoient en elles. Car on peut dire que parmi un grand nombre de perſonnes de toute ſorte de qualité qui ne venoient dans ce lieu que pour s'édifier, on y vit auſſi des eſpions qui tendoient à ſe mettre bien à la Cour, & qui tâchoient de découvrir tout ce qui ſe faiſoit & ſe diſoit en ce ſaint lieu, afin d'en donner des nouvelles. Tout cela ſe couvroit par de ſi grands témoignages du deſir de ſe convertir & de faire pénitence, qu'on les croyoit; mais on reconnut depuis qu'ils avoient moins de deſir

de faire connoître le fond de leur cœur à ces sages directeurs, qu'ils n'en avoient eux-mêmes de découvrir le fond du cœur de ceux à qui ils rendoient ces visites ainsi déguisées. Ce piege fut très dangereux; mais la ferme resolution de M. de Saci de ne voir personne, l'en mettoit un peu plus à couvert que les autres, qui n'avoient pas tout-à-fait la même affection que lui pour la retraite. Aussi il étoit terriblement en garde sur ce point; & comme il connoissoit la facilité & la bonté de M. d'Andilly à qui la plûpart de ces personnes s'addressoient, il le prévenoit toujours pour le prier de ne pas faire d'avances, & de ne pas s'ingérer à le charger de la conduite de personne, parce qu'il étoit fâcheux de porter les gens à lui demander ce qu'il étoit très resolu de refuser. Il jugeoit même à propos de ne pas recevoir leurs visites: sur quoi il me disoit avec son agrément ordinaire, en voyant les différentes personnes qui venoient en ce lieu, les uns pour observer tout, les autres parce qu'ils n'avoient rien à faire: „ Il faudroit ajouter cette „ priere dans les Litanies, *Ab inimico furioso, & „ ab amico doloso libera me, Domine.*" Et comme je lui parlois un jour des personnes qui venoient là comme des émissaires, avec un esprit déguisé, pour faire leur cour au desavantage de ceux qu'ils appelloient leurs amis, & à qui ils demandoient même diverses graces: „ Ces gens là ont de l'es- „ prit, me disoit-il; ils tirent leur avantage de „ tous côtés. Moliniste, Janseniste, tout leur „ est bon. Ils ressemblent aux Suisses: Ils voient „ les François & les Espagnols en guerre. Ils „ tirent l'argent des uns & des autres, & met- „ tant leurs Louis d'or dans une même bourse, „ ils leur disent: Accordez-vous."

Mais pour montrer jusqu'où alloit le déguisement de ces personnes, je veux bien mettre ici

cette Lettre que l'un d'eux étant revenu à Port-Royal écrivit à un de ces Messieurs, parce qu'il les trouva tous en fuite & qu'il n'y restoit que M. d'Andilly :

[Je suis venu dans votre desert & y ai demeuré deux jours pour y entretenir l'unique solitaire que Dieu y conserve. Je ne suis pas encore rentré dans la Cour ni dans le monde avec lequel je me suis tant trompé. Je suis venu prendre un peu de cet air pur qu'on respire au lieu où vous n'êtes plus, & y demander à Dieu par la priere de tous ses serviteurs qui sont ici au dedans & au dehors, les graces que je lui demande moi-même pour me garantir des malheurs qu'entraine avec soi un retour si dangereux. En votre particulier, vous connoissant, comme je fais, éminent en sainteté, & en charité, pour moi particulierement, je vous conjure à genoux de prier Dieu pour moi qui vous aime tant. Helas ! Il vous fait des graces incessamment pour vous-même : prenez en quelqu'une pour moi, & sauvez vos amis avec vous. Je demande la même chose à ce saint persecuté que Dieu garde sans doute pour la gloire de ses dernieres vengeances. Il lui est aisé d'être patient, pour le dire ainsi, parce qu'il est éternel, & que par là son heure est toujours prête pour ne laisser rien perdre à sa justice. Si je puis joindre la parole à l'œuvre, je parlerai par le conseil de vos amis ; & quand je serai dans le monde, je parlerai aussi par le même esprit, de gens qui sont plus sages que moi. Je ne suis pas encore entre les mains de M. Singlin, parce qu'il ne veut pas de moi, & qu'il veut me donner à un autre : mais comme tous les mouvemens de mon cœur se portent vers lui, je vous conjure de le prier qu'il n'abandonne pas une ame que vous devez sauver. Priez Dieu que la tour que je médite de bâtir soit sur

la pierre ferme, & que j'aye tout le fond nécessaire pour conduire cet édifice à sa perfection. J'avoue que je tremble dans la vue des jugemens de Dieu, & que l'épouvantable objet de ma vie passée m'en fait apprehender la justice & la sévérité; mais ma crainte ne tient rien du desespoir. Je ne vois rien dans mon ame que le sang de mon Sauveur ne puisse effacer. Si je puis peu, il peut beaucoup. Je ne puis rien & il peut tout. Il prend aux uns, il donne aux autres . . . Croyez que vous n'obligerez personne de l'honneur de votre amitié qui en soit plus digne que moi, & qui soit aussi plus parfaitement de tout son cœur, Votre, &c.]

Je tais le nom; je ne marque personne: Dieu m'en garde. Mais ces Messieurs ont vu venir à eux des esprits de toutes sortes, & ils avoient besoin de toute leur lumiere pour ne se pas laisser surprendre par des personnes si déguisées, qui couvroient leur noir dessein d'un voile spécieux de piété, & qui avoient dans la bouche des paroles admirables, qui sembloient sortir d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu.

La vue de ces personnes ne leur servoit gueres moins que celle des autres qui étoient sincerement touchées de Dieu. Ils adoroient avec une humilité profonde les ressorts de sa sagesse qui fait misericorde à qui il lui plaît de faire misericorde, & qui la refuse à ceux à qui il lui plaît de la refuser. Comme ses fideles ministres, ils suivoient, quoiqu'avec peine, les desseins de sa justice. Ils prêtoient leur ministere quand ils y étoient contraints, lui laissant l'exécution de ses redoutables jugemens. Quand il ne lui plaisoit pas de toucher les ames, ils leur témoignoient qu'ils ne pouvoient plus les servir dans l'état où elles étoient. Ils ne pouvoient plus arroser des plantes que le Pere celeste n'avoit pas plantées lui-

même, & ce qu'ils voyoient dans ces tristes expériences ne les instruisoit pas moins des ressorts impénétrables de la grace qui avoient fait une grande partie de leurs études, que ce qu'ils voyoient dans leurs Livres.

Je me souviens qu'un des Pseaumes que M. de Saci chantoit assez souvent dans sa chambre, pour exciter & entretenir sa piété, & pour rendre à Dieu ses très humbles actions de graces, étoit le XXIX. *Exaltabo te*; & lorsqu'il venoit à ce verset, *Domine in voluntate tua præstitisti decori meo virtutem*, les larmes lui sortoient des yeux, ensorte qu'il ne pouvoit plus achever. Il semble que l'exemple des autres lui faisoit voir ce qui lui auroit pu arriver à lui-même; & se confondant dans la misere de ceux qui lui parloient, il regardoit en tremblant cette volonté de Dieu de qui tout dépendoit. Si les cedres tremblent de la sorte, & par une crainte qui est très juste, que deviendront les simples arbrisseaux? Si M. de Saci, dans cette innocence & cette sainteté, tremble à l'imitation de S. Paul qui craint d'être reprouvé, que devons-nous faire nous autres? Dans quel tremblement, moi qui écris ceci, dois-je entrer, lorsque je mesure ma vie si peu sage avec sa gravité, & ma tiedeur avec son zele? Que du ciel où il est, il jette les yeux sur moi. Que ce bois, ce foin, ce chaume ne le rebuttent point, mais qu'il voye au moins que je tâche de me tenir ferme sur le fondement qu'il a établi, & que je me tiens toujours attaché à lui par l'amitié la plus tendre & la plus inebranlable.

J'entre donc à la fin dans la desolation de Port-Royal, dont le seul souvenir m'arrache les larmes des yeux. Il a fallu que les deux piliers & les deux colomnes des deux maisons fussent obligés de les quitter. M. Singlin fut obligé de sortir de la maison de Paris, & M. de Saci de celle des

champs. Après avoir vu l'un & l'autre sortir de ces deux maisons un grand nombre d'innocentes victimes dont la seule vue & la sortie arrachoient le cœur, ils jugerent à propos l'un & l'autre de se cacher dans une petite maison, au fauxbourg S. Marceau. M. Dumont étoit avec eux & j'y étois aussi. Nous étions-là tous quatre seuls. Madame Vitart, une sage veuve, occupoit le bas, & paroissoit occuper tout le logis. Elle avoit soin de nous faire apporter à manger. Pour nous, nous avions les appartemens d'en haut, & ne paroissions pas.

Dès que M. Singlin eut quitté Port-Royal de Paris, il vint un Exemt pour lui donner une Lettre de cachet. On lui dit qu'il n'y étoit pas, & on lui demanda si ce qu'il lui vouloit étoit chose qu'on lui pût dire. Il se retira d'une maniere assez honnête, & dit seulement qu'il n'avoit point d'ordre pour les absens.

Je me souviens qu'en ce tems-là, vers 1660. tout le monde se réjouissoit fort, pendant que nous menions une vie assez triste. Il se fit de grandes réjouissances pour la paix, & de grandes magnificences pour l'entrée de la Reine à Paris, que le Roi étoit allé recevoir à S. Jean de Luz, où les Rois s'entrevirent sur une galerie construite sur la riviere qui seule avoit couté 40000 livres. On fit beaucoup de pieces en vers & en prose à la louange du Roi & du Cardinal Mazarin. Je me souviens que M. l'Abbé de Bourzeis ayant composé sur ce sujet un grand éloge pour louer le Cardinal de ses soins & de son application à la conduite du royaume, qui se terminoient enfin à une heureuse paix, Son Eminence au lieu d'un Evêché que cet Abbé pouvoit peut-être se promettre, lui écrivit le billet que je veux bien mettre ici, parce que ces Messieurs l'admirerent, & trouverent ce Ministre encore

plus louable par-là que par-tout ce qu'il avoit fait pour la paix.

[Monsieur, Je vous suis obligé des louanges que vous donnez à tout ce que je puis avoir contribué à la paix & au mariage du Roi; mais vous voulez bien que je vous dise que c'est exposer ma modestie à une très grande épreuve, que de relever mes foibles soins avec tant d'art & d'éloquence.. Aidez-moi plutôt à remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite de se servir de moi comme du plus chetif instrument, pour faire éclater davantage sa puissance & sa gloire. Cette marque d'affection me touchera plus que vos éloges, & répondra plus aussi à l'estime que je fais de votre vertu. Vous ne me la devez pas refuser étant comme je suis, &c.]

Comme donc il y avoit dans cette solemnité des choses extraordinaires, il ne faut pas s'étonner si quelques-uns de ceux qui prenoient conseil de ces Messieurs furent tentés de les aller voir. Je pris la liberté de demander à ces Messieurs avec qui, comme j'ai dit, je demeurois, quel étoit leur sentiment là-dessus, & s'ils permettroient qu'on vît ces magnificences. Ils me répondirent en un mot, mais que j'ai trouvé fort sage: *On n'y porteroit personne; on le permettroit à quelques-uns; on en détourneroit beaucoup d'autres.*

Mais tandis que le monde étoit dans la joie, quel déchirement de cœur ne souffroient pas ces Messieurs, en recevant des Lettres plaintives de tant de Demoiselles de piété que l'on avoit arrachées d'une maison sainte, où les unes alloient prendre l'habit de novice, & les autres l'avoient déja pris? Ces ames innocentes, & les larmes qu'elles répandoient, leur étoient toujours presentes devant les yeux. Ils voyoient la vérité de cette parole, *Je frapperai le pasteur, & le troupeau sera dispersé.* Les enfans

fans à la mammelle avoient la langue toute desséchée de soif, parce que le lait leur manquoit. Les petits demandoient du pain, & personne ne leur en donnoit. On ne pouvoit retenir ses larmes en voyant leurs Lettres. Je mets celle-ci, d'une de ces novices qui étoit dans une autre maison, afin que par-là on puisse juger des autres:

[MON PERE, Je vous ai une très grande obligation de la bonté que vous avez eue de prendre la peine de m'écrire dans l'état où vous êtes. Toutes mes paroles ne sauroient vous exprimer le ressentiment que j'en ai. Je vois bien par-là que si la violence a été capable de m'arracher de la maison où je recevois votre conduite, elle n'a pu néanmoins m'arracher de votre cœur qui est trop rempli de bonté pour cela; & que vous me regardez toujours comme une de vos filles, puisque je suis unie à vous & à elles de volonté.

Si vous pouviez voir le fond de mon ame, vous pourriez voir combien l'absence de mon corps m'unit davantage à la maison dont on vient de m'arracher. Je vis ici, comme si j'y étois encore. Je vais à l'assistance, je fais tous les exercices le mieux que je puis, & toutes les autres choses comme au noviciat. Nous tâchons ma sœur & moi de rendre notre chambre comme un petit Port-Royal. Nous n'en sortons que le moins que nous pouvons. Nous ne prenons part à rien. Dieu & Port-Royal sont les seules occupations de mon esprit, & les seuls desirs de mon cœur.

Il me semble qu'étant une pauvre orpheline & une pauvre exilée, je ne puis desirer autre chose que de retourner à ma véritable patrie, pour me jetter entre les bras de mes Meres & les vôtres, puisque vous êtes mon véritable pere. Je m'y jette déja ici pour vous prier de ne me point abandonner, mais de me faire paroître les effets

de votre charité, en m'offrant à Dieu, & en le priant de me faire la grace de lui être toujours fidele.

Je vous avouerai franchement que, quelque bonne mine que je fasse, ma douleur ne laisse pas d'être très grande à proportion que j'apprends que votre persecution dure toujours. Elle augmente tous les jours plutôt qu'elle ne diminue. Il n'y a que Dieu seul qui la voye: car pour les créatures je la leur cache le mieux qu'il m'est possible. Je vous assure que si Dieu ne me fortifioit, je succomberois; mais je sens qu'il m'assiste & qu'il me donne du courage, ensorte que je ne m'abbats pas tout-à-fait.

Je vous suis fort obligée de l'avertissement que vous avez eu la bonté de me donner. Je vous puis assurer que l'estime & l'affection que j'ai pour la chere maison où j'ai eu le bonheur d'être élevée, ne me fait point mépriser celle où je suis presentement. Je ne serois pas novice de Port-Royal si j'agissois autrement. Aussi il me semble, que ce seroit vous faire tort aussi bien qu'à moi, puisque ce n'est pas dans cet esprit de superbe que j'ai été élevée. Tout mon seul desir est de faire paroître par ma soumission & par mon silence quel est l'esprit d'une novice de Port-Royal; & il me semble que c'est le plus grand service & le plus grand témoignage que je puisse vous donner du respect que j'ai pour vous, & de la fidelité avec laquelle je veux servir Dieu par-tout.

Je veux bien vous dire néanmoins à cette occasion, que nous nous disons quelquefois, ma sœur & moi, qu'il faut perdre ici toute simplicité; car il est vrai qu'il faut être toujours sur ses gardes. Je rencontrai l'autre jour une Religieuse qui se mit fort après moi, & me dit entre autres choses que je me mal-édifiois fort d'elles tou-

toutes, parce que quand on avoit été à Port-Royal, on méprisoit toutes les autres maisons. Je lui répondis que je voyois bien qu'elle ne connoissoit pas l'esprit de Port-Royal, & que pour moi je la pouvois assurer que tout le tems que j'y avois été, on m'avoit toujours appris à estimer tout le monde, & que je leur portois à toutes tout le respect que je leur devois. Quand elles nous interrogent sur ce qui se passe à Port-Royal, nous leur répondons que nous ne prenions pas garde à tout ce qui se passoit dans tous les autres lieux de la maison.

Je vous demande pardon, mon pere, de tout ce petit détail dont je vous embarrasse. Je ne le fais que pour vous rendre compte de ma conduite, & pour vous témoigner qu'avant même de recevoir l'avis que vous avez eu la bonté de me donner, j'avois soin de le pratiquer.

J'ai quelque joie de ce que vous me dites de la confiance de mes cheres compagnes. Dieu nous a unies ensemble pour souffrir: c'est pourquoi tous leurs intérêts sont les miens propres; & je ne saurois prier Dieu pour moi sans le faire aussi pour elles. J'espére que nous aurons la joie de nous voir enfin réunies ensemble, & que comme nous sommes compagnes dans le combat, nous le serons aussi dans la victoire. Cela est bien étrange, que la persécution ne passe point. Je ne puis néanmoins m'empêcher de croire que Dieu ne permettra pas que tout ce que nous craignons arrive. Il est plus puissant que tous les hommes, & il peut en un moment renverser tous leurs desseins, & faire voir à tout le monde que personne ne peut nuire à ceux qu'il protege.

Quoiqu'il arrive, je ne cesserai d'attendre avec patience sa misericorde, & de le prier continuellement qu'il nous fortifie, & qu'il nous fas-

se la grace de demeurer tellement attachées à lui que tous les efforts des hommes ne nous en puissent separer. Je mets toute mon espérance en lui. J'espére qu'il écoutera nos prieres, quoique pour moi j'en sois indigne, & qu'il exaucera les larmes de tant de pauvres exilées qui ne cherchent leur consolation qu'en lui seul. Je vous supplie, mon pere, de le prier pour moi qui veux vivre & mourir au nombre de vos enfans, & dans la qualité de Votre, &c.[

Il ne faut qu'une de ces Lettres pour juger du déchirement de cœur de ces Messieurs, lorsque de tous côtés ils en recevoient de semblables. Des ames dures & sans compassion n'entreroient pas aisément dans ces peines, & regarderoient ces larmes comme des larmes d'enfans qui sont bientôt sechées & qui s'appaisent facilement. Mais il n'y a point de peres & de meres qui soient si tendres que l'étoient ces Messieurs, & la douleur de ces ames innocentes les pénétroit jusqu'au cœur. Telle étoit donc leur vie dès que nous fumes retirés dans cette petite maison.

Mais ce qui arriva bientôt après fit bien voir que ce n'étoit là que le prelude des douleurs, & que Dieu qui les enyvroit d'absinthe, leur préparoit des croix toujours plus pesantes. Après avoir compati à la douleur de tant de filles, il fallut renouveller ses larmes pour pleurer leur mere. J'entends la révérende Mere Angelique, mere vraiment d'autant d'enfans qu'il y avoit de personnes dans les deux maisons. Cette admirable mere ayant établi ses deux monasteres au point de perfection où ils étoient, avec des travaux que Dieu seul connoit comme lui seul les couronne, vit enfin le nuage qui se formoit depuis long-tems prêt à crever. Elle vit que l'heure de la puissance des tenebres approchoit, & que Dieu avoit déja permis au démon d'étendre sa main

main sur ses saintes filles. Toute pénétrée de douleur, mais en même tems toute embrasée de l'ardeur de sa foi & de son amour pour Dieu, elle crut devoir quitter la maison des champs pour venir à celle de Paris où se livroient les premiers combats, & qui recevoit toujours les premiers coups. Elle part toute pleine de Dieu, & laisse ses filles des champs plongées dans la douleur & dans la crainte de ne la revoir jamais. Elle ne dit que ce mot à M. d'Andilly son frere, en montant en carosse : *Adieu mon frere, bon courage.* M. d'Andilly fondant en larmes lui répondit aussi en un mot : *Ma sœur, ne craignez rien, je l'ai tout entier. Mon frere, mon frere,* repliqua-t-elle, *point de générosité sans humilité, ni point de vraie humilité sans générosité.* Elle quitte donc son cher Port-Royal des champs qu'elle avoit tout rétabli encore plus dans le dedans que dans le dehors, tout le monde suivant le carosse des yeux, & sentant que toute la joie s'en alloit avec cette Mere. A peine eut-elle fait quelque chemin qu'elle rencontra M. de Flecelles, un Ecclesiastique de Port-Royal des champs qui revenoit de Paris. Il s'approcha tristement de la portiere, & dit que M. le Lieutenant civil étoit venu à Port-Royal de Paris y prendre les noms de toutes les pensionnaires. La Mere Angelique ne lui répondit que ce mot, *Adieu, Monsieur, que Dieu vous conduise :* & dès qu'il fut retiré, elle recita avec les Sœurs qui l'accompagnoient le *Te Deum*, tout du long, prévoyant bien quelles seroient les suites de cette premiere démarche. En arrivant à Paris toutes les Sœurs vinrent la recevoir à l'ordinaire, mais non pas avec la joie accoutumée : & comme au contraire elle remarqua qu'elles étoient toutes en pleurs : *Qu'est-ce que je vois là ?* s'écria-t-elle ; *je crois qu'on*

pleure. Allez mes filles, vous n'avez point de foi. Qu'est-ce que tout cela? Ce ne sont que des mouches. Espérez en Dieu, & ne craignez rien. Tout ira bien. Mon Dieu! s'écria-t-elle, faites-nous misericorde. Et embrassant ses pensionnaires qui s'en alloient*: *Adieu, mes enfans,* leur dit-elle, *Adieu mes enfans, allons à Dieu. Jesus, Jesus, vous êtes mon Dieu, vous êtes ma force & ma justice.* Mais ce grand courage & ce grand feu agissoit terriblement sur le corps, qui étoit trop foible pour resister à des mouvemens si violens. Sa santé n'alla plus qu'en diminuant, & peu à peu on vit que la mort approchoit. J'admire en tremblant de quelle maniere Dieu éprouve ses fideles serviteurs. Cette sainte Mere n'avoit rien tant apprehendé toute sa vie que de mourir sans avoir M. Singlin pour la fortifier dans ce passage; & lorsqu'elle est sur le point de le faire, c'est justement à ce moment que Dieu le retire d'auprès d'elle, & laisse aussi à M. Singlin lui-même la douleur inconcevable de ne pouvoir la secourir dans ces derniers momens, non plus que toute cette maison desolée dans les secousses extraordinaires par où on s'efforçoit de l'ébranler. Dieu connoit jusqu'où va la force de ceux qui sont à lui, parce que c'est lui-même qui l'imprime dans leur cœur, & il leur menage des croix proportionnées à ce qu'ils peuvent supporter. M. Singlin crut néanmoins qu'encore qu'il ne pût en personne leur rendre de vive voix aucun service, il ne devoit pas leur refuser son secours par Lettres. Il écri-

* Le 23. Avril 1661. le Lieutenant civil alla à Port-Royal de Paris en faire sortir toutes les pensionnaires. Il y retourna le 13. Mai suivant pour faire ôter l'habit à sept novices, & pour les faire sortir avec toutes les postulantes. C'est par une de ces novices que fut écrite la Lettre rapportée ci-dessus, page 197.

écrivit donc à la Mere Angelique, mais d'une maniere si vive que l'on voyoit bien que c'étoit son cœur qui parloit, ou plutôt Dieu qui parloit lui-même par la chaleur de son esprit. La Mere Angelique fut si touchée de cette Lettre, que malgré sa langueur & son peu de force, elle voulut lui répondre sur l'heure par ce billet:

[Mon bon Pere, Nous vous remercions très humblement, notre Mere, mes Sœurs, & moi en particulier, de la très bonne Lettre que vous avez pris la peine de nous écrire. Elle contient tout ce dont nous avons besoin dans l'état où il plaît à Dieu de nous mettre, & en tout ce qu'il lui plaîra nous envoyer à l'avenir, nous rappellant dans l'esprit tout ce que vous nous avez enseigné, & à quoi se réduit cette conduite dont on nous veut separer par un faux zele qui est bien vraiment sans science; mais la bonté de Dieu s'en servira tout d'une autre maniere, nous l'imprimant davantage dans le cœur, par la douleur que la privation nous donne de n'en avoir pas fait le bon usage que nous devions. J'espére que quand nous aurons mangé le pain de douleur dans une vraie humilité, Dieu nous relevera & nous consolera.

Toutes nos Sœurs font très bien, & celles qu'on nous a arrachées s'approchent davantage de Dieu & de nous. Elles écrivent des Lettres tout-à-fait édifiantes, & vraiment le doigt de Dieu est visible en la maniere dont il a disposé celles qui sont demeurées, & celles qui sont sorties. Ma Sœur Augustin étoit hier outrée de douleur, & ravie de joie tout ensemble de l'état des novices & des postulantes. C'étoit d'autres personnes; & elle en avoit autant de satisfaction & d'estime de toutes généralement, qu'elle avoit eu auparavant de crainte qu'elles ne fussent pas telles qu'on les pouvoit desirer. Il y eut à leur

sortie tant de larmes répandues, que ceux du dehors en ont été pénetrés de douleur. Nos petites ont été très bien reçues à N. & M. de N. a été si édifié de la fermeté & de la piété de son aînée, qu'il ne se peut rien davantage.

Enfin, mon pere, ne sommes-nous pas trop heureuses de ce que Dieu, en exerçant sa justice, verse ses graces & sa bénédiction pour nous la rendre utile? C'est vous, mon pere, qui joint à notre souverain pontife nous obtenez les graces du pere des misericordes. Je me suis assez mal portée cette nuit de mon oppression; & je crois qu'elle me conduira peu à peu à la fin des maux de ce monde. Il me semble que graces à Dieu, je ne desire ni la mort ni la vie; mais l'accomplissement de sa sainte volonté en l'une & en l'autre. J'espére que je ne serai jamais separée de vous, & que vous nous offrirez toutes à Dieu qui nous a données à vous, & qui vous a donné un si violent desir de nous representer à lui sans tache. Que son infinie misericorde nous fasse la grace d'y correspondre plus fidelement que nous n'avons fait, & que je sois vraiment en Notre Seigneur Jesus-Christ, Votre, &c.

Ce m'est une très grande satisfaction de vous écrire. La malheureuse complaisance s'en mêle. Ne ferois-je pas mieux de m'en priver, puisqu'il n'y a point de nécessité, vous ayant assez present pour mon soutien? Faites le retranchement en toute liberté, si Dieu vous l'inspire.]

M. Singlin lui ayant encore écrit, & ayant même offert de l'aller voir, sans craindre les rencontres qui lui pourroient arriver, afin qu'elle eût la consolation de décharger encore son cœur dans le sien, elle lui fit cette réponse:

[Mon vrai pere, Vous m'êtes si bon, que vous augmentez mon espérance en la bonté de Dieu, voyant que celle qu'il vous a donnée pour moi n'en

n'en est qu'un rejaillissement, & une petite parcelle. Comment pourrois-je douter de la sienne, me tenant si assurée de la vôtre parce qu'elle vient de lui? Aussi vous vois-je en lui si présent, que je n'ai point le moindre desir de vous voir autrement, puisque c'est l'ordre de la providence. Et j'ai plus vu que je ne voulois M. de Saci, parce que je crois que Dieu nous oblige à demeurer dans le seul nécessaire, sans donner de la peine, ni moins encore mettre au moindre hazard ceux qui sont si prétieux.

Au nom de Dieu, mon pere, ne vous exposez pas. Il suffit que vous nous portiez toutes dans votre cœur, & que vous nous offriez, comme je sai que vous le faites, sans cesse à celui qui est rempli de charité. Priez-le, mon pere, qu'il me fasse la grace de vous rendre ce que je vous dois, à quoi je manque comme à mes autres devoirs. J'ai encore eu ce matin une oppression si grande, que c'est un sentiment de mort. La nuit a été bien fâcheuse, s'il est permis de donner au bien le nom de mal. Je ne suis pas si mal presentement; mais néanmoins assez mal pour croire que je ne puis gueres durer.

Je suis dans une grande langueur. Je voudrois bien ne songer plus à la terre; mais toujours mon esprit distrait & vain m'emporte. Faites pour moi, mon pere, ce que je ne suis pas digne de faire. Je vous supplie très humblement de m'obtenir une vraie foi, & de me donner votre sainte bénédiction. Je ne puis plus lire ni écrire.]

On peut juger par ces Lettres que la révérende Mere Angelique écrivoit à M. Singlin, qu'elle n'avoit pas encore grand tems à vivre, & que ceux qui persecutoient sa maison lui rendoient les derniers momens bien plus pénibles à souffrir. Elle étoit pressée de deux mouvemens bien

differens. D'une côté l'animosité des persecuteurs étoit comme un éguillon, qui la faisoit soupirer vers le ciel: de l'autre côté l'affliction incroyable où elle voyoit ses filles à qui sa mort alloit devenir un grand surcroit de douleur, étoit comme une chaîne puissante qui la retenoit, & qui excitoit sa charité maternelle à consentir, si Dieu l'eût voulu, de demeurer encore sur la terre pour les consoler. Enfin les choses étant venues aux dernieres extrémités, la Mere quitta* ses bonnes filles qu'elle avoit enfantées à Jesus-Christ par de grands travaux; & ses bonnes filles se regardant comme des orphelines dans un tems si triste, avoient le cœur vraiment percé de douleur. Nous entendions du petit logis où nous étions, le son lugubre de la cloche que l'on sonnoit pendant ses funerailles; & si nous n'entendions pas les tristes gémissemens dont ce son étoit accompagné, nous nous les figurions assez. Nous tâchions de loin d'y mêler aussi les nôtres, & Dieu voyoit la douleur de ses serviteues que sa main retenoit dans la retraite & dans le silence.

Mais que ne disoit point M. Singlin dans cette rencontre? Et de quel fond de lumiere sortoient ses sages reflexions? Cet homme qui manquoit à cette cérémonie où il eût du très justement tenir le premier rang, adoroit les decrets éternels de Dieu, & rendoit honneur avec une profonde humilité à la disposition de sa sagesse. De quelque douleur que son cœur fût percé, il ne laissoit pas de le tenir élevé en haut, pour lire en quelque sorte dans les desseins de Dieu qui retiroit dans cette conjoncture cetre bienheureuse ame au ciel, afin que de-là elle pût plus puissamment servir sa maison, & s'opposer à ceux qui la persecutoient sur la terre. Il la regardoit en

* Elle mourut le 6. Août 1661, âgée de 70 ans.

en quelque ſorte comme Jonas qui au fort de la tempête fut jetté dans la mer, & englouti d'un monſtre marin, pour calmer l'orage. C'eſt ce que cette ſage Mere dit elle-même à une de ſes cheres filles, inconſolable de ſa mort qu'elle voyoit toute prochaine, & de la tempête qui menaçoit ſa maiſon. *Eſpérez en Dieu*, *ma fille*, lui dit-elle, *quand vous ſeriez dans le ventre de la baleine*, *il ſaura bien vous en tirer. J'y entrerai donc ma Mere*, répondit cette ſage Religieuſe. *Non*, *vous n'y entrerez pas*, repliqua la Mere Angelique; *il n'y aura que moi ſeule. Mais tirez-moi d'ici*, *& je travaillerai comme il faut à vos affaires.* Ainſi on regarda cette ſainte Mere comme plongée dans les eaux de la mer, afin qu'enſuite elle pût eſſuyer l'eau des larmes de ſes filles deſolées. Dieu n'exauçoit pas les prieres qu'elles lui faiſoient alors dans l'amertume de leur cœur, afin de les exaucer efficacement dans ce qu'elles deſiroient le plus de lui. Il ſembloit négliger ce que ſes épouſes qu'il aimoit ſi tendrement lui demandoient dans cette rencontre, pour leur accorder ce qu'elles ſouhaitoient de lui plus que tout le reſte, par l'entremiſe de cette même Mere qu'elles craignoient tant de ſe voir enlever.

C'eſt ce que vit admirablement M. Singlin & ces autres Meſſieurs qui, n'étant nullement inquiets pour le ſalut de la mere & des filles, adoroient les reſſorts de la providence de Dieu ſur une maiſon qu'il paroiſſoit abandonner pour un tems, après avoir fait voir pour ſa propre gloire juſqu'où alloit la vertu & la ſainteté qu'il lui avoit donnée.

Ainſi mourut la ſainte Mere Marie Angelique, dont la vie mortifiée avoit été une continüelle mort, & qui pendant qu'elle avoit vécu s'étoit rendu cette derniere heure toujours preſente, quoi-

quoiqu'elle avouât lorsqu'elle s'y trouva, qu'elle ne l'avoit jamais autant apprehendée qu'elle le devoit être. Elle vit en mourant qu'on alloit renverser tous les travaux de sa vie ; mais son cœur toujours intrépide au milieu des tourbillons & des tempêtes du monde, & de sa cruauté passagere, demeura affermi en Dieu qui avoit toujours été son espérance. Etant toute brulante & embrasée des flammes du Saint Esprit, elle surmonta & les hommes & la nature même qui n'est guéres moins à craindre que les hommes les plus violens. Elle a vraiment suivi l'Agneau son époux par-tout où il alloit, par une imitation sincere de sa sainteté, de sa charité, & de ses souffrances. Elle est toujours demeurée ferme dans la vérité, pour demeurer vraiment vierge ; & elle a eu le bonheur d'être martyre de la vérité, comme elle en étoit l'épouse. Elle n'a pas laissé, dans l'intégrité de son corps, d'être feconde de cette fécondité que donne la charité, d'être mere des ames, & une véritable mere d'Israel, toute couronnée de gloire par la race sainte dont son divin époux l'a ornée.

Etoile de ces derniers tems, que Dieu a fait briller dans son Eglise, que votre lumiere ne nous soit pas inutile ! Jettez du ciel des regards favorables sur ceux qui ont eu le bonheur de vous connoître, & d'être honorés de votre affection. Je suis le dernier d'entre eux ; mais que le parfum de votre charité coule jusqu'aux franges du vêtement. Mon ame demeure fortement attachée à vous. J'ai déja ressenti les effets de votre assistance. J'espére que vous me la continuerez jusqu'au bout.

Mais quelque douleur que ces Messieurs ressentissent de la mort de la Mere Angelique, ils ne laisserent pas d'être encore sensibles à celle qu'en eurent d'autres personnes qui lui étoient unies

unies par tous les liens la nature & de la grace. M. d'Andilly fut un des principaux sur qui ils jetterent les yeux; & M. de Saci qui ne manquoit jamais à aucun de ses devoirs, n'eut garde de ne pas remplir ce que l'honnêteté demandoit de lui en cette rencontre. Il écrivit à M. d'Andilly une Lettre pour lui témoigner combien il étoit sensible à sa douleur, & avec quelle ardeur il prioit Dieu qu'il le soutînt dans une si grande affliction M. d'Andilly fut touché de la tendresse de son cher neveu, qu'il ne regardoit plus que comme son pere, parce qu'il se confessoit à lui; & tout plein de cette ferveur vive & animée qui lui étoit si ordinaire, il lui envoya cette réponse:

[Je pense que vous n'aurez pas de peine à croire que je n'ai pu, sans répandre des larmes de douleur & de joie, lire une Lettre aussi touchante & aussi extrêmement obligeante qu'est celle que vous avez eu la bonté & la charité de m'écrire. Mais quoique personne ne connoisse mieux que vous le fond de mon cœur, je doute que vous sachiez où alloit mon amitié pour la Mere Angelique, & jusqu'où va mon respect & mon amitié pour vous; parceque, contre l'opinion qu'on a de moi, lorsque j'aime au dernier point les personnes, les témoignages que je leur en donne ne répondent pas à la vérité, tant elle est difficile à croire. Ainsi comme je suis persuadé que vous & la Mere Angelique m'aimiez encore plus parfaitement que je ne vous aimois, parce que votre charité est incomparablement plus grande que la mienne, & qu'on aime plus ou moins les créatures à proportion qu'on les aime véritablement en Dieu, je vous laisse à juger de quelle sorte je suis touché de la reconnoissance que je dois avoir, & des bontés incroyables qu'elle a eues pour moi toute sa vie, & de celle

que

que vous me témoignez en des termes qui m'obligent à vouloir donner de bon cœur ma vie & ma liberté pour vous, comme vous voudriez donner votre vie & votre liberté pour moi.

Vous savez que ma mere en mourant donna à tous ses enfans, & par consequent à moi la Mere Angelique pour mere .... Usez, je vous conjure, de l'autorité absolue que vous avez sur moi, mon très cher pere, afin de me rendre par vos avis, aussi bien que par vos prieres, capable d'imiter en quelque sorte ma bonne & bienheureuse sœur, dans les vertus qu'elle a pratiquées si parfaitement, & que sa charité lui faisoit desirer avec tant d'ardeur que je pratiquasse. Je vous avoue que j'ai une très grande confiance en ses prieres aussi bien qu'aux vôtres, & en celles de ces deux saintes maisons qui n'en font qu'une .... En vérité, mon très cher pere, si je me croyois, je ne finirois pas. Cependant il faut finir par force. L'accablement de tant de Lettres auxquelles il me faut répondre sur le sujet de l'incomparable perte que nous avons faite, n'est pas croyable.]

La plaie que la mort de la Mere Angelique avoit causée à M. Singlin, étoit encore toute saignante dans son cœur, lorsqu'il lui en survint une autre aussi-tôt après, qui lui fut encore très sensible. Il semble que ce saint Prêtre n'étant plus dans les travaux que lui causoit la direction de tant d'ames à Port-Royal, Dieu qui ne vouloit pas le laisser sans peines, lui procuroit, dans ce triste repos où il vivoit avec nous, comme je l'ai déja dit, des afflictions qu'il lui envoyoit coup sur coup, & les unes sur les autres, ainsi qu'il fit autrefois à son fidele serviteur Job, si l'on peut comparer le petit au grand. J'avoue qu'ayant été le témoin de tant de secousses dont son cœur étoit agité, je suis effrayé en voyant par combien

bien d'angoisses, pour user de ce mot, Dieu fait passer ceux qui le servent fidelement.

M. de Rebours, ce très sage Ecclesiastique dont j'ai dit un mot en parlant du dessein qu'eut M. de Sericourt de se faire Chartreux, avoit pendant plusieurs années vécu avec M. Singlin à Port-Royal, de la maniere du monde la plus cordiale & la plus intime. C'étoit un homme qui, pour tout dire en un mot, méritoit d'avoir M. Singlin pour ami. Il avoit dans sa premiere vie éclaté par toutes les sciences des auteurs profanes. Il y renonça depuis, pour ne savoir plus que Jesus-Christ crucifié; & de toute sa Bibliotheque qui étoit très nombreuse en auteurs de toute sorte de langues, l'Ecriture & son Crucifix étoient toute son application. Il ne vouloit plus apprendre aux autres que cette science, par son exemple & par ses conseils. Etant monté au sacerdoce par l'avis des personnes du plus grand mérite & de la plus grande lumiere qui fussent alors dans l'Eglise, il eut une sainte émulation pour imiter l'antiquité, & les vertus des Ecclesiastiques des premiers siecles. Il trouva sa joie dans un saint repos, où il goutoit au dedans de lui les delices de la vérité, qui ne se goutent jamais bien dans la dissipation du monde. Il se renferma dans la maison de Port-Royal de Paris d'où il ne sortoit presque jamais, tant par le respect qu'il avoit pour la solitude, que par le mépris qu'il faisoit du monde. Ainsi jouissant des delices de la solitude au milieu d'une grande ville, négligeant le siecle parce qu'il en haïssoit la corruption, évitant les benefices par une humilité sage & pleine de circonspection, toute sa vie étoit d'être dans l'Eglise, ou dans sa chambre qui lui étoit devenue comme une nouvelle Eglise. On admiroit comment il pouvoit si bien joindre, par une liaison très heureuse mais très rare, une sim-

ſimplicité incroyable & toujours gaie avec les lumieres & le recueillement d'un eſprit très éclairé & très circonſpect; une innocence d'enfant avec la gravité & la prudence d'un vieillard, qui retrouvoit de plus en plus une nouvelle enfance en Jeſus-Chriſt. Rien n'éclatoit plus en lui qu'une certaine bonté très affable, une douceur naturelle, & un agrément de charité qui le faiſoit aimer de tous. La nature & la grace ſembloient pour cela s'être unies admirablement en lui.

Tant de vertus ſi éclatantes, ſi uniformes, ſi perſévérantes, firent qu'on l'aſſocia avec M. Singlin au ſervice des épouſes de Jeſus-Chriſt qui étoient à Port-Royal. Il s'appliquoit à leur imprimer de plus en plus, par ſon exemple & par ſes paroles, le détachement de toutes choſes, l'amour de la pauvreté qu'elles avoient vouée, & que lui même avoit embraſſée, & cet amour du ſilence & du repos qui laiſſe le cœur libre pour vaquer tout entier à la parole de Dieu, & à la contemplation des choſes celeſtes.

Auſſi étant capable des plus grands emplois de l'Egliſe, il ſe renferma tout dans cette occupation ſainte où on l'engagea. Il ſervit humblement les épouſes de Jeſus-Chriſt, qui admiroient en lui un miniſtre des autels, lequel traitoit ſaintement les choſes ſaintes; un Prêtre conſacré à Dieu, non ſeulement par ſon caractere, mais encore par la ſainteté de ſes mœurs, qui ſe conduiſoit dans le miniſtere angelique avec un eſprit d'Ange, & qui ne meſuroit pas le reſpect & la circonſpection qu'il y devoit apporter, par la coutume de ceux qui ont une idée trop baſſe d'un état ſi relevé.

Enfin après une longue ſuite d'années qu'il ſacrifia au ſervice de cette ſainte maiſon, il en fut recompenſé en la même maniere que M. Singlin & les autres Eccleſiaſtiques de cette maiſon

affli-

affligée, c'eſt-à-dire par le banniſſement. Ce bon vieillard fut donc obligé de ſortir de-là ſur la fin de ſes jours, qui ſelon toutes les apparences ne pouvoit pas encore tarder long-tems; mais qui, helas! étoit bien plus proche qu'on ne penſoit. Il quitta en gémiſſant une maiſon qu'une longue accoutumance lui avoit fait regarder comme ſa maiſon paternelle. Il fut contraint de laiſſer des filles deſolées de l'abſence de leur pere; & ce qui fut encore le comble de toutes ſes afflictions, il fut forcé de ſe ſeparer de M. Singlin.

La petiteſſe de la maiſon où nous étions n'étoit pas capable de le recevoir. D'ailleurs M. le Preſident de Blancmenil qui regardoit ce ſaint Eccleſiaſtique comme ſon pere, à cauſe des ſoins prodigieux qu'il avoit eus jour & nuit de ſa ſanté pendant qu'il le formoit aux études, voyant cette déroute de Port-Royal, & jugeant bien qu'on auroit de la peine à ſubſiſter, demanda avec inſtance M. Rebours, pour le mettre dans une maiſon ſpacieuſe du fauxbourg S. Germain, où il avoit un ménage tout établi, & où M. Rebours pourroit avoir en liberté la promenade d'un beau jardin.

Mais qu'y avoit-il d'agreable dans les maiſons & les jardins, qui pût plaire à ce pieux Eccleſiaſtique, dans la privation où il ſe trouva tout d'un coup de ce qu'il avoit de plus cher au monde? La nature ſuccomba ſous le poids d'une ſi grande affliction, quand il ne vit plus auprès de lui M. Singlin qui depuis vingt ans lui tenoit une ſi douce & ſi fidele compagnie. Il s'efforçoit de s'élever par la ferveur de ſa foi au deſſus de ſes tendreſſes; mais après quelques efforts, il plaignoit & ſa ſolitude, & l'impuiſſance où il ſe trouvoit d'y vivre plus tranquillement, & de la ſupporter ſans tous ces dechiremens de cœur. Toujours M. Singlin lui revenoit dans l'eſprit.

Tant

Tant d'entretiens si doux & si édifians qu'ils avoient eus ensemble se presentoient à sa mémoire. Il le cherchoit encore des yeux, & ne le trouvoit plus. Il se fit insensiblement un si grand fond de tristesse dans son cœur qu'il tomba malade.

M. Singlin, qui de son côté souffroit aussi avec peine l'éloignement de ce saint ami, ne put resister à sa tendresse; & dès qu'il le sut malade, & qu'il connut la principale cause de sa maladie, il resolut, à quelque prix que ce fût, d'y apporter aussi le remede principal, qui étoit leur réunion, & lui fit promtement préparer à ce logis où nous étions, une chambre la plus agreable qu'on put. Aussi-tôt que M. de Rebours y fut arrivé, il se fit une suspension de tous ses maux. Il retrouva sa joie ordinaire, & comme il vit que pour plus de sureté nous avions tous changé de noms, il nous dit, avec son agrément ordinaire, qu'il vouloit changer le sien, & qu'au lieu de M. de Rebours, il faudroit à l'avenir l'appeller M. de Travers.

Mais après les premiers momens de joie pendant lesquels son mal avoit paru un peu moindre, on vit bientôt qu'il avoit jetté de trop profondes racines, & que peu à peu il tournoit à la mort. Cet heureux vieillard ne fut point surpris lorsqu'on lui annonça cette nouvelle. Il méprisa la mort qu'il desiroit depuis long-tems. Son esprit s'affermit en Dieu dans l'affoiblissement de son corps, & la mort ne lui parut avoir rien de fâcheux, pouvant mourir entre les bras de M. Singlin.

Nous le veillions tour à tour, & je le veillai aussi, lui donnant du mieux que je pus les soulagemens qu'on m'avoit marqués, & avec l'exactitude qu'on m'avoit prescrite. Mais comme j'ai toujours été foible, je tombai bientôt malade

de moi-même ; & ce saint Ecclesiastique mourut (le 12. Août 1661.) sans que je pusse lui voir rendre les derniers soupirs. Toute la consolation qui m'en resta, fut que ma maladie servit à couvrir la sienne, & à cacher même sa mort. Car comme on ne put empêcher que le monde ne s'apperçût qu'il y avoit une personne bien malade dans le logis, lorsque je parus, étant guéri, mon visage encore defait fit juger que c'étoit moi. Pour M. de Rebours, on le porta secretement après sa mort à Port-Royal ; & en voyant de quelle sorte rien ne manquoit à un pauvre persecuté pour honorer ses funerailles, ni soins, ni personnes, ni carosses, je me souvins de Jesus-Christ qui, après être mort dans l'abandonnement, trouva des personnes de qualité qui eurent soin de sa sepulture.

Ainsi ce saint Ecclesiastique mourut en paix au milieu du trouble, laissant ses amis dans l'agitation & le tumulte. Il fut en dépôt, après sa mort, dans le monastere où il s'étoit voué toute sa vie, d'où une violence étrangere l'avoit chassé, & où la charité ingénieuse de ses amis trouva le moyen de le faire rentrer, pour y attendre la resurrection finale. Ce Prêtre chaste & pudique eut son corps parmi des vierges saintes, & l'ami de l'Epoux fut mis parmi ses épouses.

Je l'admire ce saint Ecclesiastique, & j'implore très humblement le secours de ses prieres. Il fit voir dans son exil, aussi bien qu'en toute sa vie, sa soumission à la volonté de Dieu ; dans sa separation d'avec ses amis, la tendresse de sa charité ; dans sa maladie, la constance de sa vertu ; dans sa réunion avec M. Singlin, la sainteté de sa joie ; & dans la paix avec laquelle il mourut, l'intrépidité de sa foi qui craignoit Dieu, & ne craignoit plus autre chose.

On ne fut point surpris de sa mort. Ses cheveux

veux blancs y devoient préparer ses amis; mais on le fut de la force qu'il conserva jusqu'à la fin, & jusques dans son agonie qui fut très longue, se voyant mourir avec la même joie que les autres voyent le retour de la santé, & n'ayant alors dans l'esprit que l'éternité, comme il l'avoit eue toute sa vie. On peut dire qu'il mourut en jeune homme, non par l'infirmité de l'âge, mais par la violence du mal, ayant témoigné dans sa grande vieillesse plus de vigueur qu'il n'y en a dans la plus grande jeunesse des autres. Que Dieu soit béni à jamais de la force qu'il lui a plu de donner à ce pieux Ecclesiastique, & de la grace qu'il lui fit de continuer sa pénitence jusqu'au bout, nonobstant l'éloignement qu'il avoit naturellement des incommodités corporelles : éloignement qu'il savoit parfaitement vaincre dans toutes les occasions, & qu'il étoit tout accoutumé de combattre. Il faut avouer que la presence de M. Singlin servit beaucoup pour le fortifier; & je ne doute point que depuis il ne l'ait reconnu devant Dieu. Car les amitiés saintes ne finissent point par la mort, non plus que les vertus; mais deviennent au contraire plus saintes & plus divines.

Mais qui peut s'empêcher de faire ici reflexion sur l'état où se trouvoit M. Singlin? Cet homme vraiment de douleurs étant separé de son cher Port-Royal, où il tenoit lieu de pere, apprend la mort de la Mere Angelique. Six jours après il voit mourir entre ses bras son intime ami, lié depuis vingt ans avec lui par la charité la plus sainte. Six jours après il en perd encore un autre au logis même où nous étions, dans le maître de la maison qui étoit gendre de Madame Vitart, cette sage veuve qui prenoit si charitablement soin de nous. Il est vrai que son cœur fut déchiré quand il vit ainsi dans l'affliction tous ceux

qui

que le recevoient. Une mere voyoit son gendre expirer. Une jeune Demoiselle éplorée se voyoit presque aussi-tôt veuve que mariée. Ainsi tout pénétré de maux, M. Singlin pouvoit dire à Dieu avec le prophete: Quoi, Seigneur, tant d'afflictions dont vous me punissez pour mes péchés, ne vous suffisent elles pas? Faut-il encore qu'une veuve qui me cache si charitablement à la violence de ceux qui me cherchent pour me perdre, souffre pour moi une plaie si douloureuse dans son domestique?

Je ne sai où la mémoire m'emporte; mais je la suis avec plaisir, & j'ai d'autant plus de joie de me souvenir de ces trois personnes qui nous logeoient, que je les ai toujours regardées, ainsi qu'elles étoient en effet, comme le fruit de la retraite de M. le Maitre, lorsqu'il se retira dans leur maison en Picardie, étant chassé de celles de Port-Royal, & de tous les endroits où l'on pouvoit découvrir qu'il étoit. Madame Vitart cacha alors M. le Maitre, & ayant reconnu le fond de vertu qui brilloit en lui, quelques efforts qu'il fît pour le cacher, elle ne put se résoudre de le quitter, ni lui ni ses amis. Elle renonça de bon cœur à son pays où elle étoit considérée, & depuis qu'elle eut vu la pénitence de ce solitaire, elle voulut aussi consacrer le reste de sa vie à la pénitence.

Madame Vitart étant donc sortie de la Ferté-Milon avec ses trois filles & deux garçons, Dieu répandit visiblement sa bénédiction sur sa famille. Ayant marié ses deux aînées, la cadette témoigna quelque desir pour la Religion; mais la mere ne voyant pas pour cela dans sa fille une volonté assez pleine & assez forte, elle crut qu'elle feroit mieux de la marier. Après avoir mis jusques-là sa piété à l'élever saintement, elle mit toute sa sagesse à lui chercher un mari qui ne ruinât rien en

elle de ce qu'elle avoit fait jusques-là, & avec qui sa fille pût toujours continuer de vivre chrétiennement.

Elle trouva heureusement dans son pays un jeune Avocat extrêmement sage, qui remarqua tout d'un coup dans cette jeune Demoiselle une sagesse qui répondoit parfaitement à la sienne. Ce fut cette correspondance qui, à proprement parler, fit le mariage. Cette mutuelle pieté forma entre eux une amitié reciproque, qui se fortifia toujours de plus en plus dans la suite. On ne vit jamais la paix & l'union regner plus souverainement qu'entre ce mari & cette femme, entre le gendre & la belle mere, entre la mere & la fille. Comme il n'y avoit point la moindre chose de dereglé dans leur vie, il n'y avoit rien non plus qui le fût dans leurs langues; & dans toutes les années que nous fumes avec eux, on n'entendit pas une parole plus haute que l'autre.

Ce jeune homme, sous un exterieur qui n'avoit rien d'éclatant ni d'extraordinaire, cachoit des vertus non communes. Il ne se regloit point sur la coutume; mais s'élevant au dessus de tous les jugemens des hommes, il suivoit avec une simplicité merveilleuse la conduite interieure que Dieu tenoit sur lui, & se rendoit aux secrets mouvemens de sa grace, d'autant plus aisément que ces mouvemens étoient soutenus par les dispositions où il voyoit que Dieu mettoit sa jeune épouse, tous deux ne desirant rien que de plaîre à Dieu avec une pureté virginale, & ne souhaitant, avec toute la resignation de leurs cœurs, que de connoître & d'accomplir sa volonté. Ainsi par un heureux complot qu'ils firent ensemble, ils honorerent leur mariage par une rare pureté, se regardant l'un l'autre avec un œil simple. Ils estimoient plus leur bonheur de s'être trouvés mutuellement dans la même pensée, que si l'un avoit

avoit épousé une reine, & que l'autre eût épousé un grand Seigneur.

Si ces rares vertus avoient paru dans le monde, on les auroit admirées. Si cet époux & cette épouse avoient tenu un rang plus éclatant, on auroit publié leurs vertus de toutes parts: mais en méritent-ils moins l'estime de ceux qui les ont connus? O mon Dieu, qui ne preferez point les personnes éminentes en dignité à celles qui ne le sont pas, & qui choisissez au contraire ce qu'il y a de plus foible pour confondre ce qu'il y a de plus grand, il est bien juste qu'ayant vu de mes yeux des vertus si considérables, quoique si secrettes, si inconnues au reste des hommes, & si ensevelies dans l'oubli, je vous en rende la gloire qui vous est due, & que le souvenir que vous m'en donnez presentement, m'excite à vous servir plus fidelement, & à m'humilier de plus en plus.

Quand ce pieux jeune homme m'entretenoit quelquefois des dispositions que vous mettiez dans son cœur, la maniere si simple, si bonne & si touchante dont il me parloit, m'embrasoit de telle sorte, que si je l'avois pu je l'aurois ravi au fond de mon cœur. Quelle grace donna à l'un & à l'autre assez de force dans une si grande jeunesse, pour s'élever au dessus de la nature, & les empêcha de bruler au milieu du feu? Etoit-il nécessaire à un jeune homme de cette sorte de vivre long-tems sur la terre pour mériter la gloire du ciel? Aussi en mourant il ne regretta point la brieveté de sa vie. Mourant sans bruit & sans éclat, ne laissant rien qui conservât son souvenir sur la terre, il se contentoit que son nom fût écrit au ciel dans le livre de vie. Qu'il y soit à jamais avec sa chaste épouse, ce chaste époux auquel elle ne survécut que peu.

Elle sentit ses entrailles toutes déchirées dans

cette rude separation. Plus son amour étoit saint, plus il étoit violent, n'ayant rien de mol ni d'effeminé; mais étant un amour pur & chrétien, un amour accompagné de respect, un amour ferme & stable qui n'avoit rien de flottant, les plaies qu'elle recevoit en étoient bien plus sensibles. Ainsi elle tomba dans d'étranges maladies depuis la mort de son mari, & dans des extrémités qui nous déchiroient le cœur.

Je me souviens qu'un jour entre autres elle fut si mal, qu'elle tomba en une defaillance qui dura long-tems. Elle n'avoit point de sentiment, & on croyoit qu'elle avoit rendu l'esprit. Lorsqu'elle fut revenue à elle, elle nous dit avec des paroles tremblantes & entrecoupées : *Mon Dieu! d'où viens-je, qu'ai-je vu, & qu'ai-je oui!* Elle en demeura-là sans s'expliquer davantage. Mais le desir que j'eus de savoir ce qui la tenoit dans un si grand étonnement, fit que je la pressai de s'ouvrir un peu davantage. „ Ho! „ Monsieur, me dit-elle, c'est une terrible cho- „ se que Dieu! Que j'ai besoin de faire péni- „ tence pour l'appaiser! Je ne veux plus penser „ qu'à cela. Pendant tout le tems qu'a duré ma „ foiblesse, mon esprit a ressenti une presence „ si vive de la majesté de Dieu, que je pensois „ que mon ame fût détachée de mon corps „ pour paroître devant le tribunal de sa justice, „ & y rendre un compte rigoureux de ma con- „ science qui m'a paru toute difforme, & souil- „ lée de beaucoup de péchés. On me les a mon- „ trés tous en général, & chacun en particulier, „ comme si je les voyois dans un miroir. Cela „ m'a rempli d'une crainte extrême, & m'a „ rendu la presence de Dieu si formidable, que „ j'ai souhaité de rentrer dans le néant pour me „ cacher à ses yeux, & ne point paroître devant „ cette sainteté qui condamnoit ma malice,

„ com-

„ comme lui étant infiniment opposée. J'ai compris que c'étoit cette sainteté qui condamnoit „ les pécheurs aux flammes, parce que leur étant „ opposée, elle leur étoit un supplice plus insupportable que l'enfer, où ils se précipitoient „ d'eux-mêmes pour s'y cacher à cette sainteté „ dans laquelle ils voient toute l'horreur de leurs „ crimes, la justice de leur condamnation, & la „ nécessité que cet arrêt soit irrévocable, parce „ qu'il est impossible que rien de souillé s'unisse à „ Dieu; & quand même cela leur seroit permis, „ ce qui ne se peut, ils ne le pourroient souffrir."

Elle s'arrêta là toute pensive, jettant seulement de grands soupirs comme une personne pénétrée. Je me hazardai à lui demander si c'étoit là tout ce qu'elle avoit vu pendant une si longue foiblesse. Elle me dit qu'elle étoit peu en état de m'en dire davantage. „ Helas! me dit-elle, tout „ l'enfer m'a paru ouvert pour me dévorer. J'ai „ vu la place que mes péchés méritent, & les „ démons préparés pour m'en punir avec insulte. Etant saisie de crainte, je me suis tournée „ vers Dieu pour implorer sa misericorde; mais „ il m'a reproché que je n'en étois pas digne, ne „ prenant pas les voies qu'il faut pour le fléchir. „ Sa Sainte Mere, les Saints, les Anges & les „ Saintes ont semblé prendre parti contre moi. „ J'ai conjuré Jesus-Christ, fondant en larmes, „ qu'il n'entrât point en jugement contre moi, „ disant souvent, *Non intres in judicium cum ancilla tua, Domine*: mais il m'a rejettée, & m'a dit: „ Retirez-vous de moi, puisque vous ne voulez „ pas entrer dans la voie de l'humilité & de la „ souffrance, & que vous abusez de toutes mes „ graces. Faites pénitence, & suivez l'exemple „ que je vous ai donné, autrement n'espérez jamais de part avec moi."

J'avoue que j'attribuai tout ceci à la maladie,

& que je le regardai comme un effet de manque de nourriture, & d'affoiblissement de cerveau ; & comme elle me parloit qu'elle seroit Religieuse, ou qu'elle y mourroit à la peine, je lui dis qu'il y avoit loin pour elle de Port-Royal aux contes qu'elle faisoit. *Tirez moi d'ici*, me répondit-elle, *& quand je me porterai bien vous verrez ce que je ferai.* Nous l'avons vu en effet; car peu de tems après elle est morte à Port-Royal des champs (le 8. Octobre 1670.)

Mais lorsque la fille se trouva mieux, la mere aussi-tôt tomba malade. La fatigue qu'elle avoit essuyée pendant la maladie longue & pénible de sa fille l'épuisa entierement : outre qu'un accident imprévu y donna lieu. Cette bonne mere ayant préparé une médecine pour sa convalescente, je ne sai par quelle raison il arriva que celle-ci ne pût la prendre : ce que la mere voyant, elle eût regret de perdre sa médecine ; & comme elle sentoit en elle quelque chose qui n'alloit pas bien, elle crut qu'elle feroit sagement de la prendre au lieu de sa fille. Mais l'effet fit voir qu'elle l'avoit prise fort mal à propos ; & l'état où elle fut réduite donna encore un grand exercice à M. Singlin, qui voyoit toute la maison en desordre par cette maladie. Tous ces tems-là sont encore presens devant Dieu. Il voyoit en combien de manieres il éprouvoit son serviteur, & donnoit de la matiere à sa charité, lui qui eût de bon cœur donné & sa santé & sa vie-même pour sauver celles de ces bonnes personnes. J'en ai un exemple bien visible : car un jour ces deux saintes veuves étant dans leur appartement, une heure après s'être couchées, elles furent reveillées en sursaut par un grand bruit qu'elles entendirent dans une chambre proche leur salle, & qui avoit une ouverture par le jardin. Ces femmes effrayées crierent aussi-tôt au voleur, & appellerent

M. Sin-

M. Singlin à leur secours. Il n'hesita pas. Il descend en bas. On l'assure qu'il y avoit des voleurs qui avoient fait grand bruit, & que surement ils avoient forcé les fenêtres. M. Singlin sans défense, sans armes, vient exposer une vie si prétieuse. Je marchois aussi le premier sans avoir aucunes armes. J'ouvre la porte de cette chambre sans trembler, & sans envisager aucun péril, quoique ces bonnes veuves ne sussent où se cacher. Enfin il se trouva que c'étoit le manteau de la cheminée qui étoit tombé, & qui en tombant avoit fait un grand fracas. Ainsi il ne resta de tout cela que le témoignage que M. Singlin donna à ces bonnes personnes de la charité avec laquelle il vouloit bien s'exposer pour elles.

J'admirai en voyant M. Singlin dans ce petit logis où la malignité du tems l'obligeoit de se cacher, comment Dieu ne vouloit pas le laisser inutile, ni permettre que tant de talens fussent enfouis en terre. Il avoit souffert qu'on l'exilât de Port-Royal, où il avoit rendu depuis tant de tems des services considérables. Ce saint homme reçut cet ordre comme un ordre de Dieu, & dans un esprit de pénitence, toujours dans les lectures saintes, toujours dans les prieres, dont nous ressentions l'onction dans les entretiens qu'il nous faisoit tous les jours sur S. Paul, où il nous disoit des choses si touchantes, qu'on n'en trouve pas de semblables dans tous les commentaires. Lorsqu'il goutoit le repos, & qu'il répandoit devant Dieu ses gémissemens pour les besoins de son Eglise affligée, on le traversa bientôt, & Dieu fit voir qu'il ne se l'étoit separé que pour un grand ouvrage auquel il l'avoit destiné. On le pressa terriblement de vouloir bien se charger de la conduite de Madame la Duchesse de Longueville *. Il est vrai qu'il hesita quel-

* Anne Genevieve de Bourbon, sœur du grand prince de Condé.

que tems, & il s'excusoit toujours de le faire, ne voulant plus vivre qu'en état de pénitent, sans penser à celui de directeur. Cependant comme Dieu avoit d'autres desseins, il le toucha vivement un jour, par la lecture qu'il fit de l'Evangile de la Samaritaine, où il vit que Jesus-Christ étant chassé de son pays par les Juifs, alla chercher une femme à Samarie, pour lui reveler les plus hautes vérités. Il me parut extrêmement pénétré de cette reflexion que Dieu lui avoit mise au cœur, & qu'il me fit l'honneur de me dire, me laissant assez juger l'application qu'il en avoit faite. Toutes ses resistances cesserent donc, & il m'avoua qu'il se rendoit, ne pouvant plus resister à la voix interieure qui le pressoit de secourir cette princesse, lorsqu'on le chassoit d'un lieu où il avoit toujours fait son capital de servir les ames. Il sembloit aussi que Dieu ne l'avoit déchargé de tous les autres soins, qu'afin qu'il eût plus de liberté de s'appliquer autant qu'il falloit à une personne de ce poids, qui demandoit tout un homme, afin de faire un édifice solide, & qui pût subsister.

Cette sage princesse avoit déja eu quelques pensées de se convertir, il y avoit quelques années. M. de Bernieres, un homme admirable, dont je pourrai parler dans la suite, la voyoit souvent en Normandie où M. de Longueville étoit Gouverneur. Elle avoit déja gouté ses entretiens, & elle s'édifioit extrêmement de sa conduite. S'étant donc peu à peu mise dans la dévotion, elle chercha dans cette personne tout ce qu'elle put trouver de meilleur pour la conduire dans une entreprise d'une si grande importance. Cependant l'éminence de son esprit qui étoit encore plus élevé que ne l'étoit sa condition, lui fit desirer quelque chose de plus que tout ce qu'elle avoit vu jusqu'alors, & elle crut

ne

ne le pouvoir trouver qu'à Paris. Il semble que Dieu pour pouvoir consoler ses serviteurs & ses servantes, fatigués par la longueur de tant de persecutions qui avoient tous les ans comme un redoublement d'accès vers le Carême, les uns mettant alors leur piété à bien persecuter, & les autres à bien souffrir, il semble, dis-je, que Dieu pour les consoler leur donna cette princesse du sang, dont il avoit reservé la parfaite conversion à des conjonctures qui la rendroient plus éclatante.

En un tems où l'on n'osoit presque paroître avec ces personnes rebutées de tout le monde, elle se déclara hautement pour elles. La solidité de son esprit pénétra au travers des brouillards épais dont on s'efforçoit d'obscurcir leur piété. Elle comprit tout d'un coup qu'il falloit qu'il y eût quelque chose de plus qu'humain dans une cause soutenue si vigoureusement & si long-tems par un petit nombre de personnes, contre une si effroyable multitude d'adversaires. Ainsi ne jugeant pas, comme le reste du monde, du bon droit & de la vérité par le grand nombre, mais pesant mûrement les choses, elle voulut bien, pour devenir la protectrice de tant d'affligés, & l'azile de tant de personnes persecutées, s'exposer au mépris des superbes, & aux atteintes de la médisance la plus effrontée, qui regardoit & déchiroit comme la honte & l'opprobre de la famille royale, celle qui en étoit un des principaux ornemens.

Le siecle vit donc un grand exemple. Il vit une femme de la plus haute qualité mépriser toute la grandeur qui porte d'ordinaire les Grands au mépris de celui même de qui ils la tiennent. Dieu voulut par l'autorité d'un exemple si puissant confondre les superbes, en leur montrant une personne élevée sans comparaison plus qu'ils

ne l'étoient, s'abaisser divinement elle-même pour l'amour de Jesus-Christ, & se rendre par ses profonds rabaissemens plus glorieuse devant Dieu & devant les Anges, qu'elle ne l'étoit par sa haute dignité devant les hommes.

Comme donc ceux qu'elle avoit jusques-là consultés n'avoient fait proprement qu'ébaucher les choses, dès qu'on lui eût parlé du mérite de M. Singlin, & de la profondeur de la sagesse qui étoit en lui, elle n'eut point de repos qu'elle n'obtînt de lui la grace de la venir voir. M. Singlin de son côté, sentant ce que Dieu mettoit dans son cœur, craignit de lui être infidele s'il ne se rendoit à sa voix secrette. Mais comment faire pour exécuter ce qu'on vouloit de part & d'autre ? On le cherchoit de tous côtés pour l'emprisonner. Il étoit en butte à une infinité de personnes. Comment aller s'introduire dans un hôtel ? Comment oser seulement paroître dans les rues ? Il y auroit eu de l'indiscretion & de la témérité. D'ailleurs aussi les Dames, telles que cette princesse, ne peuvent pas aisément se dérober, étant toujours environnées de lumiere. Ainsi ce qu'on desiroit si fort, sembloit tout-à-fait infaisable.

Cependant qui peut resister à la charité, & combien est-elle ingenieuse pour venir à bout de tout ce qu'elle entreprend, malgré les obstacles qui s'y opposent ? Le moyen qu'on trouva pour remedier à toutes ces difficultés, qui n'étoient pas néanmoins les plus considérables pour M. Singlin, fut de le faire resoudre à quitter la soutanne lorsqu'il sortiroit de sa cache, à prendre le manteau court & la perruque, & à aller ainsi déguisé voir Madame de Longueville chez elle, comme un Médecin qui l'iroit voir pour sa santé : ce qui en un sens étoit véritable.

Je vis qu'il eut quelque peine à en venir à cette ex-

extrémité. J'avois néanmoins du plaisir à le voir lorsqu'il se déguisoit. Lui-même avoit peine quelquefois à s'empêcher de rire, lorsqu'il se voyoit travesti de cette sorte; & il me disoit: „ *Manus quidem manus sunt Esaü.* Me voilà dans „ toute la ressemblance des gens du monde; mais „ il faut tâcher que sous ces habits qui me dé„ guisent, j'aie toujours la voix de Jacob. " Il alla ainsi plein de Dieu à l'hôtel de Longueville, où la charité le poussoit. Il abandonna tous les évenemens à Dieu dont il suivoit les impressions, & il se soumit aux desseins de la providence, quels qu'ils pussent être.

Dès qu'il fut revenu de la premiere visite qu'il rendit, il avoua à ses amis les plus confidens, dont il imploroit le secours & les prieres pour cette princesse, qu'elle avoit le cœur & l'habit d'une pénitente. Il demeura d'accord qu'après que Dieu avoit commencé si bien, elle méritoit d'être assistée, & qu'elle le pouvoit être aisément, parce qu'elle témoignoit une grande docilité & une grande resolution. A chaque fois qu'il en revenoit, il avoit toujours l'esprit plein de ce qu'il avoit vu, ne se lassant pas d'offrir à Dieu & de lui faire offrir par tous ses amis une personne qui méritoit si fort qu'on la recommandât à sa misericorde.

Comme pour lui donner de sages conseils, il falloit avoir autant de discretion que de science, & savoir appliquer les regles générales à des circonstances très particulieres, on ne peut croire combien il faisoit de prieres sur ce sujet, ne doutant pas que la piété de cette princesse ne dût un jour beaucoup servir à l'Eglise, si elle étoit bien reglée. Ainsi l'on peut dire que la conduite de cette Dame seule lui tenoit lieu de tant d'autres à qui on venoit de l'arracher, & qu'elle le méritoit bien tout entier. D'un autre côté com-

comme cette princesse trouvoit un si grand fond de discernement dans M. Singlin, il ne faut pas s'étonner si, ayant eu jusques-là tant de soumission pour ceux qui n'étoient pas éclairés des mêmes lumieres, elle en avoit beaucoup pour une personne qui la gouvernoit avec beaucoup plus de connoissance, comme il lui étoit aisé d'en juger, ayant l'esprit aussi solide qu'elle l'avoit.

M. Singlin qui étoit d'une rare prudence crut que d'abord il se devoit borner aux avis généraux, & ne point entrer dans le particulier de sa conscience, mais lui representer simplement en général que pour guérir une maladie il falloit aller à la cause du mal : que celle de presque tous les Grands étant l'orgueil & la vanité qui resident principalement dans l'esprit, c'étoit aussi ce qu'il falloit attaquer d'abord ; parce que tous les autres maux tomberoient aussi-tôt, & disparoitroient dès que le fondement seroit renversé. Il lui disoit que l'esprit n'étoit jamais si humilié que par l'obéissance & la patience ; que l'obéissance n'étoit jamais bien pratiquée, qu'en ne faisant rien que par ordre, & en renonçant à ses pensées propres. C'est pourquoi il croyoit qu'il lui seroit utile qu'elle eût un reglement de sa journée, auquel elle s'assujettît, & qu'elle demandât conseil dans toutes les rencontres extraordinaires, sans se donner la liberté de se déterminer elle-même, hors les nécessités inévitables. Il lui disoit qu'elle ne manqueroit point de sujets d'exercer sa patience dans sa maison, puisqu'elle y en avoit tant & de si continuels ; qu'elle devoit s'appliquer à cela avec un soin particulier, demandant toujours à Dieu son assistance, & rapportant à cela tout ce qu'elle pourroit faire. Il lui representoit que cet exercice seul étoit capable de la sanctifier, si elle s'y attachoit avec affection & avec douceur ; souffrant gaiement ceux qui

étoient

étoient sous elle, aussi bien que ceux qui étoient au dessus; qu'il étoit sans doute qu'après les exercices & les prieres qui la regardoient en particulier, elle devoit commencer ses bonnes œuvres par sa maison, témoignant toute la charité & les soins qu'elle pourroit à son mari, à sa famille, à ses enfans, à ses domestiques, & tâchant de les gagner à Dieu par son exemple plus que par ses paroles, qui devoient être rares & courtes, & paroître être dites plutôt par rencontre qu'à dessein, & qu'il espéroit qu'en se soumettant bien à tous ces avis, elle se rendroit agreable à Dieu.

Ce sage Ecclesiastique conférant avec d'autres de ses amis de cette affaire, leur témoigna qu'il se trouvoit fort embarrassé; parce que cette Dame ayant été conduite depuis quelques années par des personnes de piété, il devoit prendre garde à ne pas entrer aisément dans leurs travaux, & à ne pas improuver facilement la conduite qu'ils avoient tenue. Comme il étoit de notorieté publique que cette princesse, après avoir aimé Dieu dès ses tendres années, s'étoit ensuite laissée aller à l'amour du monde, & qu'elle avoit été malheureusement emportée par la tempête des guerres civiles avec Messieurs ses fréres, lorsqu'elle fut parfaitement bien reconciliée avec Dieu & avec son Roi, ses directeurs ne laissoient pas de lui imposer de très rudes pénitences. Il lui sembloit que ces personnes en cela n'avoient eu en vue que les regles générales, sans mettre de différence entre elle & le commun, & la jugeant plus par les dehors que par le dedans, au lieu qu'il falloit pour ces personnes une conduite particuliere, & des pénitences que tout le monde ne pût pas faire, comme il est clair qu'elles ne peuvent pas faire tout ce que les autres font. Il admiroit en tout cela l'humilité & l'obéissance de

ce principe, qu'il falloit travailler au principal, & juger par-là de tout, quelque belle apparence & quelque éclat que d'ailleurs il pût avoir. Il étoit sûr que cette Dame ne se porteroit que trop d'elle-même à se retirer si elle le pouvoit, & que sa maison lui étoit bien plus un lieu de pénitence que la Religion, puisqu'elle y souffroit bien davantage, & qu'elle y pouvoit plus mortifier ses passions & la delicatesse de son esprit. Il n'ignoroit pas que, si elle étoit en état d'être affoiblie par les attraits des choses qui s'y rencontrent, il faudroit tâcher de l'en retirer; mais que puisqu'elle ne s'y amolissoit pas, & qu'elle y exerçoit seulement la patience & l'humilité dans les peines & les contradictions qu'elle y trouvoit, elle devoit être persuadée qu'il n'y avoit point de lieu plus propre pour expier ses péchés; que cette souffrance humble & persevérante étoit la plus grande & la plus véritable pénitence, & qu'elle pouvoit plus mériter & satisfaire à Dieu dans son domestique en un jour, qu'elle ne feroit en Religion pendant des mois entiers, où la douceur qu'elle éprouveroit seroit plus dangereuse & flatteroit davantage son infirmité & son orgueil naturel. Il voyoit bien qu'il avoit sujet d'espérer que cette Dame ne seroit pas du nombre de ceux qui font profession de s'éloigner du monde, & qui néanmoins y demeurent attachés en aimant leur volonté & leurs inclinations, puisqu'elle avoit été si soumise à ceux de la conduite desquels elle avoit sujet de n'être pas fort contente. Elle lui paroissoit si docile & si propre à porter les véritables fruits de la piété, qu'elle surpassoit plusieurs de celles qui ont fait des vœux, & qui sont engagées dans des monasteres. Ainsi M. Singlin demeuroit bien en repos sur cet article, d'autant plus qu'elle n'étoit pas en état de se retirer, ayant un mari; que si elle demeuroit libre,

libre, la Religion pourroit peut-être lui être propre; mais que pour le present, le monde lui étoit plus utile, au lieu que la Religion lui seroit un relâchement & une douceur dangereuse.

On vit alors dans cette personne un des effets merveilleux que produit enfin à la longue une piété solide. Madame de Longueville avoit eu quelques sujets d'exercer sa patience du côté de Monsieur son mari. Pendant qu'elle étoit engagée dans l'amour du monde, il avoit quelque indifference pour elle. Lors même qu'elle commença à penser à son salut, il n'avoit rien changé dans sa conduite, regardant ce qu'il voyoit comme une intrigue de dévotion qui se dissiperoit bientôt. Mais lorsqu'enfin il vit sa persévérance, la gravité de ses actions, l'uniformité de sa vie, il commença tout de bon de changer de sentiment à son égard. Ses indifferences passerent en admiration, & ses mépris firent place à ses respects.

Madame de Longueville le témoigna à M. Singlin, à la premiere visite qu'il lui rendit, & lui dit qu'il n'avoit plus que de l'approbation pour tout ce qu'elle faisoit. Ce sage Ecclesiastique lui dit qu'elle en devoit rendre graces à Dieu; mais il l'avertit en même tems que cela devoit la porter à prendre encore plus de soin de sa famille, puisqu'elle le pouvoit faire à l'avenir avec plus d'autorité; qu'elle devoit tendre à y diminuer le mal, si elle ne pouvoit pas encore l'ôter entierement; que Dieu lui donneroit la grace de faire peu à peu davantage; qu'elle ne devoit pas témoigner d'empressement; que la patience n'étoit pas moins agreable à Dieu que le zele, & que l'humilité avec laquelle on recevoit le peu de succès des travaux, n'étoit pas moins estimable que la chaleur & le contentement que produit le bon succès.

M. Sin-

M. Singlin voyoit tant de docilité dans cette princesse pour bien recevoir tout ce qu'il lui representoit, que revenant de-là il nous disoit que le seul exemple de cette princesse lui avoit fait comprendre, que la conduite des personnes qui ont de l'esprit & du jugement est beaucoup plus facile que celle des autres, parce qu'elles ne resistent pas aux choses raisonnables, qu'elles reconnoissent la vérité aussi-tôt qu'on la leur propose; & que si elles ne la suivent pas, elles avouent que la faute ne vient que d'elles-mêmes, comme il en citoit des exemples: desorte qu'on a bientôt fait avec ces esprits; car, ou ils se rendent aisément, ou ils déclarent bientôt leur impuissance, & ne font pas languir si long-tems un directeur, en le tenant dans l'incertitude de l'évenement de son travail, après lui avoir donné beaucoup de peine pour les rendre capables des vérités & des regles les plus claires & les plus assurées. Ainsi voyant cette Dame dans des sentimens si chrétiens, & dans une docilité si religieuse, il lui disoit que ce n'étoit pas assez d'être retiré du monde, si on ne l'étoit aussi de l'esprit & de la maniere du monde, & qu'un habit religieux pouvoit être inutile, & un habit du monde innocent.

Mais insensiblement la nouvelle affection que nous venons de dire que M. de Longueville conçut pour sa femme, voyant sa vie si sainte & sa piété si solide, commença à l'embarrasser elle-même, & à tempérer la joie qu'elle en ressentoit, par les inquiétudes dont elle étoit traversée. Ce Seigneur connoissant le tresor qu'il possedoit, lorsqu'il étoit helas! sur le point de n'en jouir plus gueres, il eut de grandes craintes de la perdre. Il apprehenda que ses ferveurs ne lui causassent la mort, ne prévoyant pas que lui-même bientôt l'alloit laisser veuve, & qu'elle lui survivroit.

vroit. Il fit donc de grandes plaintes de ses jeûnes, & témoigna une véritable douleur de ce qu'elle ruinoit sa santé par des abstinences excessives.

Elle en informa M. Singlin, qui lui dit que Monsieur son mari pouvoit avoir raison de se plaindre de la foiblesse de son corps, si elle ne le gouvernoit pas avec assez de discretion, à quoi elle devoit prendre garde. Il lui disoit que les personnes de sa condition devoient se contenter d'être sobres dans leur vivre, sans se porter à des abstinences ou à des austérités extraordinaires, qui seroient aussi dangereuses à l'esprit qu'au corps: mais que pour les recréations & les divertissemens des compagnies, où M. de Longueville sembloit desirer qu'elle prît part, elle pouvoit s'en mettre moins en peine, parce qu'ils n'étoient nullement nécessaires, & que le remede étoit pire que le mal; que l'occupation reglée & continuelle étoit le meilleur moyen de conserver l'esprit & le corps en santé & dans la force, & que c'étoit là la vraie regle de l'Ecriture & des saints Peres pour l'un & pour l'autre.

M. de Longueville étant mort quelque tems après, on peut juger si M. Singlin lui manqua dans une si sensible occasion. Il l'exhorta sur toutes choses de se charger de la conduite de Messieurs ses fils, & de les tenir auprès d'elle, parce que l'Academie les perdroit aisément; que si elle changeoit les gens qui étoient auprès d'eux, elle pourroit leur être utile, quand ceux qu'elle mettroit en leur place ne seroient pas d'abord les plus propres; qu'elle en trouveroit de meilleurs avec le tems, sur-tout si elle avoit soin de les demander à Dieu continuellement & humblement, comme elle le devoit faire. Mais il lui dit qu'il lui conseilloit de veiller principalement sur ce point; que cela serviroit à ses enfans

de

de maniere ou d'autre, les recommandant beaucoup à Dieu, & tâchant de les attirer à lui par sa piété, par ses bons exemples, par la suite d'une vie toute chrétienne, attachée uniquement à lui.

De ses deux enfans que Dieu lui avoit donnés, & qui devoient être la consolation de son veuvage, cette admirable mere vit bientôt qu'elle n'avoit pas grand fond à faire sur l'aîné, que l'on avoit, sans sa participation, engagé dans l'état ecclesiastique, parce qu'on jugeoit qu'il n'avoit rien qui fût propre pour le monde. Mais il donna lieu de faire voir au monde un grand exemple; car la premiere deliberation qu'elle voulut avoir avec M. Singlin sur ce fils, fut de savoir si elle lui devoit conserver les bénéfices qu'on avoit fait pleuvoir abondamment sur sa tête. Il en avoit pour près de cent mille livres de revenu. M. Singlin eut de la peine à s'expliquer là-dessus. Il pria Madame de Longueville de faire consulter ce cas de conscience par des personnes habiles & desinteressées, parce qu'il avoit peine à y prendre part, & qu'il n'avoit garde de s'en rendre responsable. Les avis furent fort partagés sur ce sujet. On voyoit d'un côté les regles de l'Eglise, & de l'autre on appuyoit sur une circonstance particuliere, qui étoit la sage administration de ce revenu, pour laquelle on jugeoit que Madame de Longueville feroit mieux de garder ces bénéfices, étant très persuadé de la fidele dispensation qu'elle en feroit aux pauvres: ce qu'on ne pouvoit pas si aisément se promettre de ceux entre les mains de qui ils tomberoient, lorsqu'elle les auroit rendus. Mais sa piété éclairée, & très éloignée de toute avarice, jugea bientôt qu'il étoit plus à propos de donner un exemple au siecle du respect qu'on doit avoir pour les biens de l'Eglise, en se demettant très

volontairement de bénéfices si considérables, en un tems où pour un bénéfice de quatre cens livres on couroit la terre & les mers.

Que ce grand exemple de votre servante, ô mon Dieu, ouvre les yeux à ces peres aveugles qui font mille bassesses pour attirer sur la tête de leurs enfans des bénéfices qui perdent en même tems & les enfans qui les obtiennent, & les peres qui les leur procurent. Qu'ils voyent la sage crainte de cette princesse éclairée, dont je ne doute point que les insensés ne se raillent. Mais qu'au moins quelqu'un de ceux qui ne sont pas encore submergés dans le gouffre de l'avarice, & à qui il reste encore quelque crainte de Dieu & quelque amour pour sa loi, rentre en soi-même & se dise : Pourquoi ne ferai-je pas ce qu'a fait cette sage mere ? Pourquoi en recherchant des bénéfices à mes enfans mets-je au hazard & leur salut & le mien propre ? Qu'ils craignent de n'être pas assez scrupuleux sur ce point, & qu'ils ne se laissent point seduire par la foule de ceux qui tiennent la même route qu'ils suivent. Que si après avoir surmonté les obstacles les plus grossiers, l'amour de leurs enfans leur revient dans la memoire, (car c'est comme le dernier retranchement à emporter de force) qu'ils implorent le secours de celui qui a dit : *Si quelqu'un aime ses enfans plus que moi, il n'est pas digne de moi.*

Si l'aîné des enfans de Madame de Longueville lui donna lieu de pratiquer une vertu si édifiante par la démission des gros bénéfices dont on l'avoit chargé, l'autre ne lui donna pas moins lieu, quelques années après, de donner un grand exemple de soumission à la volonté de Dieu dans la perte qu'elle en fit. Ce cadet qui étoit aussi accompli de corps & d'esprit que l'autre l'étoit peu, avoit toutes les qualités qui le pouvoient faire

faire estimer & aimer du monde. Sa sagesse, son adresse, sa générosité, son grand courage, sa douceur, son affabilité jettoient un si grand éclat, que la Pologne fixa les yeux sur lui, & desira avec passion de l'avoir pour Roi : mais Dieu qui châtie ceux qu'il aime, & qui frappe de verges ceux qui se donnent sérieusement à lui, éprouva la fermeté de la mere en lui enlevant son fils. Après avoir donné de grandes preuves de son courage dans les campagnes précedentes, il fut tué à Tol-huis (le 12. Juillet 1672.) après avoir passé le Rhin à la nage, en combattant vaillamment les ennemis. Sa mere affligée n'eut point de plus solide consolation dans ce rude coup, que de savoir combien ce fils étoit occupé, dans cette grande jeunesse, des pensées de l'éternité. Car le jeune prince n'ayant gueres plus de vingt ans, avoit tâché de réparer devant Dieu les égaremens où le feu de sa jeunesse l'avoit emporté; & la pieuse princesse se consola de ce que Dieu avoit trompé son attente aussi bien que celle de toute la Pologne, en voyant dans ce jeune prince tant de marques que Dieu lui avoit destiné un autre royaume plus durable.

Cette plaie ayant fait comprendre plus que jamais à Madame de Longueville le néant de cette vie, & la vanité de tout ce qui y éclate le plus, elle pensa à se retirer plus parfaitement du monde, où la considération de ce fils l'avoit encore retenue, & quitta son hôtel pour se retirer en la maison des Carmelites, qui étoit sa retraite de Paris, comme l'hôtel qu'elle fit bâtir à Port-Royal des champs étoit sa retraite de campagne.

M. Singlin avoit jetté le dessein de tout cela. Elle vécut en effet de telle sorte, que ces saintes Religieuses de ces deux maisons, recevoient autant d'édification de ses exemples qu'elle en recevoit d'elles, desorte qu'elles eurent toujours

jours pour elle une très profonde vénération. Ce qui les étonnoit étoit de voir une princesse disputer, pour ainsi dire, avec elles du détachement des richesses & des honneurs, & leur être une voix continuelle qui les avertissoit de remplir tous les devoirs de leur profession sacrée. Elles virent en elle l'amour sincere d'une simplicité chrétienne, jointe à une ardeur brulante pour la pénitence; & dans leur étonnement elles bénissoient Dieu qui trouve des ressources admirables pour élever les Grands au dessus d'eux-mêmes, par le mépris qu'ils font de leurs grandeurs.

J'anticipe le tems, car tout ceci n'arriva que sept ou huit ans après la mort de M. Singlin qui avoit jetté pendant sa vie les fondemens d'un édifice, dont il ne vit la construction que du ciel d'où il n'abandonnoit pas l'ouvrage qu'il avoit commencé. Insensiblement, en parlant des enfans de Madame de Longueville, j'ai conduit tout ce recit jusqu'à la fin. Je reviens maintenant à ce que j'avois laissé entrecoupé, & au tems où M. Singlin alloit regulierement voir cette princesse, pour la secourir de ses avis.

La mort d'un mari, & les soins dont elle fut suivie, comme cela est inévitable, la réduisirent bientôt dans un état de langueur qui fit craindre pour sa vie. M. Singlin qui la visitoit comme un Médecin, le devint justement alors autant du corps que jusques-là il l'avoit été de l'ame. Car s'informant dans le particulier de quelle maniere elle vivoit, il apprit qu'elle suivoit très ponctuellement un reglement de la journée que ceux qui auparavant l'avoient conduite lui avoient dressé. M. Singlin fut surpris de voir à la tête de ce reglement, qu'on le commençoit par le retranchement du sommeil de cette princesse. Il s'étonna de ce qu'on la traitoit déja en Religieuse,

gieuse, & un peu trop severement dans les choses qui ne lui étoient pas nécessaires. Il en parla, & on eut peine à s'empêcher de rire en voyant parler de la sorte un homme qui passoit pour être extrêmement severe, quoique dans le fond il le fût moins que d'autres qui paroissoient beaucoup plus doux.

Mais ce directeur éclairé vit manifestement que toutes sortes de personnes, quoique savantes, n'étoient pas capables de conduire des Dames de cette élevation, pour qui il falloit des reglemens particuliers qui ne fussent propres qu'à elles, & qui fussent proportionnés à des personnes de leur condition; puisque chacun doit se sauver en s'acquittant de ses devoirs, & non pas seulement de ceux qui sont plus généraux. Il croyoit de plus qu'il ne falloit pas commencer par ces sortes de retranchemens; qui doivent être le fruit & non la racine ni le fondement de la conversion de ces personnes. Pour suivre la regle de l'Evangile, *Nettoyez premierement le dedans & après cela le dehors sera net*, il faut dabord regler l'esprit de ces personnes, & le purifier de leurs passions & du desir du monde, en les soumettant entierement à Dieu & à ses ordres. Après cela tout est facile, & elles en font plus qu'on ne veut: mais sans cela tout leur est difficile & insupportable, & n'agissant point du tout du fond du cœur, mais avec contrainte, elles ne sauroient persévérer: ce qui fait que l'on voit tant de refroidissemens & de defaillances.

Madame de Longueville étant revenue de ses indispositions, & M. Singlin s'entretenant avec elle touchant le reglement de sa journée, elle lui avoua de bonne-foi que pour ce qui ne regardoit que le corps, elle s'y étoit soumise de bon cœur, mais que pour ce qui étoit de la priere dont on lui parloit, & de ces manieres métho-

méthodiques de faire l'oraiſon, elle en avoit ſenti beaucoup de difficultés, & que n'étant pas accoutumée à ces exercices d'art & d'étude, ils lui avoient paru pénibles. Elle trouvoit que ces oraiſons mentales lui deſſechoient plutôt l'ame qu'elles ne la nourriſſoient.

M. Singlin eut de la compaſſion de cette Dame. Il lui dit qu'elle devoit avoir un grand égard à ce qu'elle avoit éprouvé, & qu'il connoiſſoit pluſieurs perſonnes qui étoient au même cas qu'elle; que cela lui avoit donné du deſir de voir ce que les anciens diſoient de ces prieres méthodiques; qu'on ne lui avoit pu indiquer de Traité plus ancien ſur ce ſujet que celui de l'*Echelle du cloître*, que l'on attribue à S. Bernard, quoiqu'il ne ſoit pas de ce Pere.
„ Je l'ai lu, dit M. Singlin; mais il ne m'a pas
„ paru de grande importance. Il n'établit pas
„ néanmoins la priere de la méditation, comme
„ l'on fait aujourd'hui: au contraire il les diſtin-
„ gue clairement, en diſant que la méditation
„ précede la priere, comme la lecture précede
„ la méditation; & par méditation il n'entend
„ point une action de l'entendement & de l'i-
„ magination, faite avec méthode & ſur cer-
„ tains points, comme on le pratique aujour-
„ d'hui, mais ſimplement une reflexion & une
„ attention ſerieuſe à ce qu'on a lu; voulant
„ qu'après qu'on a lu l'Ecriture, on la conſidére
„ pour tâcher de la rendre utile en la compre-
„ nant, & en nourriſſant ſon cœur. Cet auteur
„ ajoute qu'après cela on eſt bien diſpoſé pour
„ prier, & que ſans cela la priere n'a point de
„ force ni de chaleur; puiſque ſi on ne lit l'E-
„ criture, on ne peut pas ſavoir ce que Dieu
„ veut de nous; & que ſi on ne la conſidére
„ bien attentivement, on n'entend pas ce qu'el-
„ le nous dit, & on ne peut ſavoir ce qui nous

„ manque, ni comment il faut s'addresser à Dieu
„ pour lui demander son assistance. Car les quatre exercices des serviteurs de Dieu, qui sont
„ la lecture, la méditation, la priere & la contemplation, doivent être joints & se fortifier
„ mutuellement, pour pouvoir produire leur véritable fruit.

„ Tout cela est vrai, ajouta M. Singlin; mais
„ très different de la méthode de ce dernier siecle; car plusieurs directeurs n'ordonnent, ni la
„ lecture de l'Ecriture, ni la considération de
„ ce qu'on lit. Ils ne font point consister la
„ priere dans le desir & la demande de ce qui
„ nous manque, comme fait cet auteur. Ils ne
„ la distinguent point de la contemplation, mais
„ la confondent avec elle, & semblent la mettre autant ou plus dans l'imagination & dans
„ les sens, que dans la partie superieure dans laquelle seule cet auteur l'établit, la mettant
„ même au dessus de la raison & du raisonnement, loin de la faire dépendre des regles &
„ des méthodes qu'on a introduites.

„ Il est très certain qu'on ne peut en général
„ trop estimer la méditation prise pour la considération des choses divines, pourvû qu'on ne
„ l'attache pas à certaines méthodes, & qu'on
„ n'oblige personne à s'en servir, mais qu'on les
„ laisse à la liberté de l'Esprit de Dieu qui peut
„ donner ces sortes de lumieres dans la priere
„ quand il lui plaît, & qui peut aussi ne les
„ point donner sans que la priere en soit moins
„ bonne & moins efficace. Pour moi, dit encore M. Singlin, je n'ai garde de rien décider sur des matieres si importantes, ou d'en
„ parler de moi-même. Il me semble néanmoins
„ que les Saints anciens n'en ont jamais ni parlé ni usé autrement que je viens de dire; & si
„ ceux de notre tems se sont assujettis aux méditations

„ ditations qui sont en usage maintenant, je
„ crois qu'ils l'ont fait par humilité, voyant que
„ cela étoit reçu sans contredit, & pratiqué de
„ la plûpart de ceux qui passoient pour devots
„ & habiles, desquels nous voyons qu'ils ont
„ reçu encore d'autres coutumes qui n'étoient
„ pas moins nouvelles ni moins particulieres,
„ comme S. Charles de se confesser tous les
„ jours. Mais Sainte Therese avoue qu'elle a eu
„ grande peine à ces méditations, & qu'elle a
„ été deux ans sans pouvoir s'y accoutumer,
„ donnant d'étranges gênes à son esprit: ce que
„ d'autres ayant voulu pratiquer l'ont perdu en-
„ tierement, & le perdent encore assez souvent,
„ quoique la vraie piété n'ait jamais produit ce
„ mauvais effet avant notre tems. Pour le moins
„ il n'en est point parlé dans les Livres: ce qui
„ montre qu'il faut que la maniere de prier d'au-
„ jourd'hui soit differente de l'ancienne, & de
„ celle qui avoit toujours été pratiquée dans l'E-
„ glise & dans toutes les Religions, dont il n'y
„ en a aucune qui prescrive ces méditations
„ méthodiques."

Madame de Longueville, qui trouvoit beaucoup de justesse à tout ce que M. Singlin lui disoit, prit cette occasion pour lui demander son sentiment sur ce qui étoit alors le sujet de tous les entretiens. On avoit soutenu en Sorbonne que l'invocation des Saints n'étoit point de nécessité. Cela faisoit un grand bruit, & on en murmuroit dans toutes les compagnies. M. Singlin dit à cela qu'il s'étonnoit de ce qu'on mettoit en question une chose aussi claire que l'étoit l'invocation des Saints, qui étoit si visiblement fondée sur la tradition ancienne & perpétuelle de l'Eglise. „ Qu'elle soit néceſsaire, elle ne le
„ déclare pas en paroles, dit M. Singlin, mais
„ par ses actions continuelles, & par toute la

 „ suite

„ suite de la religion. Cela se voit dans le sacri-
„ fice, qui ne se fait point sans autel; & il n'y
„ a point d'autel sans reliques des Saints qu'on in-
„ voque dès qu'on y monte. On le fait encore
„ devant & après la consécration, dans le Canon,
„ ce qui est si ancien & de tems si immemorial,
„ que les hérétiques mêmes ne le nient point.
„ On se prepare à la remission des péchés en
„ invoquant les Saints, comme il paroit dans la
„ confession générale, *Confiteor*, &c. Le Prêtre
„ les invoque dans les prieres qui accompagnent
„ l'absolution. Et cela paroit encore plus clai-
„ rement dans la pénitence ancienne, où les pé-
„ nitens n'étoient reçus qu'en priant, non seule-
„ ment lès Saints du ciel, mais encore ceux de
„ la terre, & en se prosternant à leurs pieds,
„ aussi bien qu'à ceux de l'Evêque. Il y a quan-
„ tité de passages très clairs des saints Peres sur
„ ce point. Le batême non plus ne se conferoit
„ point sans invoquer les Saints, comme il pa-
„ roit par les litanies qui précedent la conse-
„ cration des fonts à Pâque & à la Pentecôte,
„ qui étoient les jours solemnels du batême. Et
„ comment se dispenser d'invoquer les Saints,
„ sans se priver de toutes les fonctions de la re-
„ ligion, sans se rendre payen, & sans renver-
„ ser toute l'Eglise catholique & le christia-
„ nisme?

„ Un argument suffiroit, qui est clair & soli-
„ de. L'Ecriture commande d'honorer pere &
„ mere: ce qui ne s'entend pas seulement des pe-
„ res & des meres du corps, mais beaucoup
„ plus de ceux de l'ame, selon le sentiment de
„ l'Eglise & de toute l'antiquité. Ces deux pro-
„ positions étant de l'Ecriture, & la consequen-
„ ce étant évidente, on peut dire que la con-
„ clusion est de foi. Celui qui diroit qu'on n'est
„ pas obligé d'honorer la Reine, épouse du Roi,

„ seroit

„ seroit criminel d'Etat; & par consequent c'est „ un crime dans l'Eglise que de soutenir qu'on „ n'est pas obligé d'honorer l'Eglise du ciel, de „ la revérer, de l'employer envers Dieu dans „ nos besoins, & d'autant plus que nous savons „ qu'elle nous assiste, & intercéde incessamment „ pour nous. Or elle est notre mere principale, „ & l'épouse parfaite & accomplie de l'Agneau, „ regnant avec lui dans le ciel & sur la terre.

„ Cela est trop clair, dit-il à Madame de „ Longueville; & il ne faut pas s'arrêter à le „ prouver. Ce seroit une chose sans fin si on „ vouloit s'y étendre. Il paroit incroyable que „ la Faculté ait pu approuver une erreur si gros„ siere. Pour moi, je regarde cela comme un „ jugement de Dieu, & une marque visible de „ son abandonnement, depuis le retranchement „ qu'elle a fait de membres excellens, qui n'eus„ sent jamais souffert ces excès si clairs & si „ odieux. Monsieur de Paris & Messieurs ses „ Grands-Vicaires seroient obligés de relever „ cela, & de montrer que la Faculté n'est que „ fille de l'Eglise de Paris, & par consequent „ disciple, & que l'Evêque la doit rendre pure, „ & la ramener dans la voie de la vérité, lors„ qu'elle s'égare si visiblement & si horriblement. „ Car elle établit le schisme, non avec l'Eglise „ de la terre, mais, ce qui est encore beaucoup „ plus important, avec l'Eglise du ciel, qui en „ est la principale & la plus noble partie, dé„ clarant qu'on n'est point obligé d'avoir aucune „ communication avec elle. Car si on est obli„ gé de communiquer avec elle, ce ne peut „ être sans la remercier des assistances qu'elle „ nous rend incessamment envers Dieu, & sans „ la supplier de nous les continuer: ce qui ne „ se peut omettre sans une ingratitude, sans un „ orgueil, & sans une folie évidente."

„ Vous savez apparemment, Monsieur, lui „ dit Madame de Longueville, en l'interrompant, „ que plus de vingt Docteurs ont signé la dis- „ pense du mariage qui nous fait peine, & qu'el- „ le a passé par leurs avis. J'ai su quelque chose „ de cela, répondit M. Singlin. On a repre- „ senté à Rome que les regles de l'Eglise ont „ été fort differentes, touchant les degrés dans „ lesquels on peut contracter mariage. Cela est „ vrai: mais cela ne suffit pas pour conclurre „ en faveur des dispenses qui sont aujourd'hui „ en usage. L'Eglise a diversifié ses regles; mais „ c'est en les rendant toujours plus claires pour „ s'opposer à la cupidité des hommes, qui croît „ de plus en plus, & l'empêcher par ce moyen „ de se répandre sur les proches, & de profa- „ ner la parenté; voyant que les mariages ne „ se faisoient presque plus dans la crainte de „ Dieu, mais par les passions humaines & par „ les mouvemens de la chair, qui rendent sou- „ vent adulteres les maris & les femmes les plus „ legitimes, comme parlent les saints Peres. „ Et parce que les dispenses sont entierement „ contraires à ce dessein, elle n'en a point usé „ comme aujourd'hui, & il ne se trouvera point „ qu'après avoir défendu certains degrés, elle „ ait relâché cette défense en faveur de quelque „ particulier, la faisant subsister pour les autres, „ ce qui est proprement dispenser. C'est pour- „ quoi la varieté des degrés dans lesquels on peut „ se marier est ancienne; mais les dispenses sont „ nouvelles, & il s'en trouvera peu d'exemples „ dans l'antiquité, & moins dans le mariage que „ dans aucune autre matiere; parce que l'Eglise „ a toujours plus apprehendé de flatter les pas- „ sions des hommes dans cette matiere que dans „ les autres.

„ Il n'y a pas long-tems que ces dispenses, je

„ dis même les plus legitimes, ont commencé „ à paroître; & les premieres ont été celles qui „ ont été données pour les mariages déja faits & „ consommés, dont la dissolution ne se pouvoit „ faire sans causer de grands desordres & de „ grands scandales; & ces dispenses même n'ont „ été accordées qu'avec beaucoup de peine, & „ pour des personnes extraordinaires, & de „ quelque condition, auxquelles on a même im„ posé de grandes satisfactions & de grandes „ aumônes, non pour ceux qui donnoient ces „ dispenses, mais pour les pauvres, pour l'Eglise „ & la Religion, les obligeant à fonder des hô„ pitaux, des monasteres, ou des Eglises avec „ beaucoup de dépenses: ce que l'Eglise a fait „ pour détourner les hommes d'imiter ces exem„ ples, & pour empêcher que ces dispenses ne „ devinssent communes.

„ Mais comme les moindres relâchemens ont „ toujours de fâcheuses suites, ces commence„ mens n'ont servi qu'à rendre les hommes plus „ hardis à importuner l'Eglise, & à introduire „ peu à peu l'usage de demander la permission „ de faire des mariages contre les loix reçues & „ observées par tous les fideles: ce que l'Eglise „ n'accordoit jamais que dans des rencontres ex„ traordinaires, & pour des raisons très impor„ tantes au bien des ames & au service de Dieu, „ & non pas pour des intérêts humains & des „ passions charnelles; & beaucoup moins pour „ de l'argent & par avarice: desorte que l'on „ peut assurer hardiment que cela est contraire à „ l'esprit de l'Eglise & à la lumiere du christia„ nisme, aussi bien qu'à toute l'antiquité & à „ toute la tradition, qui n'a jamais cru qu'il fût „ permis d'user ainsi du pouvoir que Jesus-Christ „ avoit donné à l'Eglise, ni dans le mariage, ni „ dans les autres sujets, & qui a rejetté cet usa-

 „ ge

„ ge & cette sorte de dispenses comme illegiti-
„ mes & sujettes à être desavouées au jour du
„ jugement, & à perdre ceux qui les donnent
„ & ceux qui les reçoivent.

„ Il est donc, comme je vous l'ai déja dit,
„ au pouvoir de l'Eglise de faire des loix diver-
„ ses selon les tems & les divers besoins des fi-
„ deles; mais lorsque ces loix sont établies, &
„ qu'elles subsistent, il n'est pas permis, selon la
„ tradition, d'en dispenser les particuliers par
„ d'autres raisons que par celles qui sont très
„ importantes & inévitables pour le service de
„ Dieu, le bien de l'Eglise universelle, ou le
„ salut des armes, & non par des considérations
„ basses & charnelles, & par les intérêts pure-
„ ment temporels des particuliers ou des fa-
„ milles.

„ Vous pouvez juger de-là du mariage qui
„ vous afflige aussi bien que nous, où l'on n'al-
„ legue nulle raison qui soit non seulement chré-
„ tienne, mais même philosophe ou payenne.
„ Il n'y a qu'une inclination, c'est-à-dire, pas-
„ sion, proportion de naissance, d'humeur &
„ de biens, & une sagesse humaine dans la per-
„ sonne. Ajoutez à cela le principal motif qu'on
„ dit qui a fait l'affaire, que par ce mariage on
„ tirera une personne considérable des mains de
„ l'hérésie des Jansenistes. Toutes ces raisons ne
„ sont pas ecclesiastiques, & ne tiennent rien
„ de la foi ni de la lumiere du christianisme; &
„ si elles étoient recevables, il faudroit permet-
„ tre à la plûpart des parens de se marier ensem-
„ ble. C'est pourquoi l'Eglise n'y a jamais eu
„ égard, lorsqu'elle a suivi les traces de ses Pe-
„ res, & de l'Evangile; & c'est combattre la
„ tradition que de vouloir établir des dispenses
„ des loix du mariage ou d'autres quelles qu'el-
„ les puissent être, sur ces fondemens.

„ Le

„ Le serment qu'on allegue rend la dispense
„ encore moins impétrable; puisqu'il témoigne
„ davantage la passion aveugle de celui qui l'a
„ fait, & ainsi le rend plus indigne d'être favo-
„ risé de l'Eglise, qui n'est pas accoutumée de
„ suivre ou d'entretenir les passions, mais de
„ s'y opposer & de les combattre. La témérité
„ de ce serment est manifeste, en ce qu'on
„ promet une chose qui est contraire aux bon-
„ nes moeurs & aux loix de l'Eglise, comme si
„ on juroit de manger gras le vendredi, ou de
„ ne jeûner point le Carême, & qu'on préten-
„ dît que ce fût une bonne raison pour en ob-
„ tenir dispense. Ce sont des choses & des rai-
„ sonnemens qui combattent le sens commun,
„ aussi bien que la foi & la vertu chrétienne;
„ & qui montrent l'aveuglement de ceux qui
„ se portent à ces excès, & de ceux qui les ap-
„ prouvent.

„ Ce qui me console dans la douleur que cet-
„ te affaire m'a causée, c'est qu'on sait assez
„ dans le monde que j'ai toujours combattu ce
„ mariage, & que j'ai hautement déclaré que je
„ ne l'approuverois jamais quelque dispense qu'on
„ pût obtenir; puisque la dispense ne change-
„ roit pas l'état de l'affaire ni les passions des
„ hommes, ni ne rendroit point raisonnable &
„ conforme à l'esprit de l'Eglise ce qui ne l'étoit
„ pas.

„ J'honore le Pape, le regardant comme chef
„ de l'Eglise & vicaire de Jesus-Christ. J'ai pour
„ lui une très grande & très profonde vénéra-
„ tion: mais c'est abuser de son autorité que d'y
„ recourir pour s'autoriser dans le violement
„ des loix de l'Eglise. Ses prédécesseurs n'ont
„ jamais prétendu en être les maîtres, mais les
„ exécuteurs & les défenseurs, pour les observer
„ & les faire observer aux autres. C'est en cela

„ que consiste proprement leur charge. C'est „ le pouvoir qu'ils ont reçu de Jesus Christ, & „ à quelque changement que les loix du mariage „ ge soient sujettes, on ne les peut changer ni „ en général ni en particulier, que par la con„ duite de l'Esprit de Dieu, pour le bien de son „ Eglise & des ames. Autrement on pourroit „ dire avec S. Bernard, que ces dispenses ne „ seroient pas des dispenses, mais des dissipa„ tions, & qu'elles ne serviroient qu'à envoyer „ les hommes en enfer avec la dispense & la „ permission des superieurs, & sans scandale, „ comme dit ce Pere; & à leur donner l'im„ punité dans ce monde, pour être punis davan„ tage en l'autre.

„ Je parle, Madame, ajouta M. Singlin, avec „ une grande ouverture de cœur, & sans au„ cune crainte, sachant à qui j'ai l'honneur de „ parler. Je ne cherche jamais à m'expliquer „ là-dessus, mais y étant engagé par une per„ sonne à qui je ne dois point déguiser mes sen„ timens, je ne puis le faire que selon ce que „ je sens dans le cœur, sans aucune attache „ néanmoins à mes pensées, & tout prêt d'y „ renoncer si on avoit la charité de m'avertir „ que je m'égare en quelque chose. Tout ce „ qui m'afflige plus dans cette affaire dont vous „ m'avez fait parler, c'est que ceux qui aiment „ le monde & le desordre du monde, ne cher„ chent que des prétextes pour couvrir leurs „ passions. Il est difficile que Dieu bénisse leurs „ desseins; & la plus grande vengeance qu'il „ puisse tirer d'eux, est de les frapper d'aveu„ glement, & de les laisser vivre en paix jus„ qu'à la mort dans ces déreglemens qu'ils n'ont „ pas voulu connoître, & qu'ils ont cherché à „ faire passer pour innocens. Je vous avoue que „ cela me fait trembler, & que je plaindrois bien

„ moins

„ moins ces personnes, si Dieu les punissoit dès
„ ce monde par quelque châtiment visible, qui
„ les feroit peut-être rentrer en eux-mêmes."

Plus Madame de Longueville voyoit M. Singlin, plus elle remarquoit de solidité dans tout ce qu'il lui disoit, & elle comprit qu'elle n'avoit jamais trouvé personne qui l'eût conduite plus droit dans le chemin de la vérité. Elle avoit peine à se satisfaire des avis généraux qu'il se contentoit de lui donner dans ses visites. Elle souhaitta qu'il descendît dans le particulier. Etant toute occupée de ces pensées, dès la premiere fois qu'il la vit elle lui déchargea son cœur, & elle le supplia humblement d'agréer qu'elle fît un renouvellement entre ses mains, & qu'elle lui fît un détail de toute sa vie. „ Il me semble, lui
„ dit-elle, que le bon sens seul veut que je vous
„ fasse connoître l'état de ma vie passée, afin
„ que vous puissiez mieux juger de quels remedes
„ & de quelle conduite j'ai besoin : ce que vous
„ ne sauriez gueres faire sans connoître en par-
„ ticulier mes maux & mes infirmités."

M. Singlin demeura surpris de la foi, de la sagesse, & de la resolution de cette Dame, & crut que Dieu lui parloit par elle. Aussi il n'eut garde de refuser de suivre les desseins de sa providence, & il passa par dessus toutes ses raisons & toutes ses craintes. Il accepta donc sa proposition, mais il lui dit qu'il ne seroit pas nécessaire qu'elle fît un confession générale, qu'il suffiroit qu'elle marquât les rencontres principales de sa vie, dont il est aisé de se souvenir, parce qu'on ne peut les oublier; qu'ainsi elle ne s'occuperoit pas tant à se souvenir de ses fautes qu'à les ressentir & les haïr.

Il arriva dans les visites suivantes, qu'après que cette Dame eût enfin satisfait les desirs de sa piété, & qu'elle se fût confessée, elle fut toute surprise de ce que M. Singlin lui donna l'absolution

sans la différer autant qu'elle s'y étoit attendue. Sa profonde humilité lui faisoit croire, dans ce vif ressentiment qu'elle avoit de ses fautes passées, qu'un homme qui passoit pour être d'une si grande severité ne l'épargneroit pas, & la tiendroit long-tems en pénitence, & dans le retranchement de la sainte communion. Elle témoigna même sa surprise à M. Singlin, & regarda cela comme une marque qu'il la croyoit trop foible pour souffrir les véritables remedes, dont par la grace de Dieu elle étoit très bien instruite. Elle craignoit qu'il ne pensât trop à la ménager, ce qui étoit contre l'ordinaire des Dames, & c'est de toutes les choses du monde celle qu'elle apprehendoit davantage.

Mais cet admirable Ecclesiastique, d'une sagesse & d'une prudence consommée, voyoit bien des choses particulieres en cette princesse. Il considéra que des directeurs de piété, entre les mains de qui elle étoit, la confessoient regulierement, qu'elle avoit déja fait plusieurs renouvellemens & passé plusieurs années dans un grand reglement de vie, & il crut devoir aussi tenir envers elle une conduite particuliere. Et pour calmer ses craintes, il lui dit que la conduite qu'il tenoit envers elle étoit selon l'ordre de l'Eglise, aussi bien que celle qui y étoit contraire; que l'Eglise savoit varier sa conduite, non seulement selon les tems, mais aussi selon les rencontres; que cela n'empêchoit pas qu'elle ne se regardât toujours comme pénitente devant Dieu, comme ont fait les plus grands Saints qui, après avoir reçu la remission de leurs péchés, n'ont pas laissé de faire pénitence toute leur vie. Ils regardoient leurs péchés comme toujours presens devant leurs yeux, & la misericorde de Dieu ne faisoit que les animer à la reconnoître & à l'adorer

en puniſſant la liberté avec laquelle ils l'avoient offenſée: que ſa ſoumiſſion & ſa perſévérance pouvoient être plus conſidérables que le delai des autres & la privation des ſacremens, qui ſervent de peu aujourd'hui, comme on le voit par expérience; parce qu'on s'y accoutume aiſément, qu'on s'en éleve plus qu'on ne s'en humilie, n'en étant pas plus mortifié qu'auparavant: que le retardement étoit principalement deſtiné à acquerir les diſpoſitions & les vertus qui étoient déja en elle, & que l'Egliſe a toujours plus conſidérées que le tems, auquel elle ne s'eſt jamais arrêtée lorſqu'elle a vu le véritable fruit de la pénitence, qui eſt la volonté de revenir à Dieu, & de s'attacher humblement & fortement à ſon ſervice: qu'elle devoit bien conſidérer que ce n'étoit ni la communion ni la privation de la communion qui rendoit recommandable devant Dieu, mais la maniere de communier ou de s'éloigner de la communion, lorſque l'un & l'autre ſe fait ſelon les regles de Dieu & par ſa conduite & non par la nôtre; qu'ainſi il eſt mauvais quelquefois de s'en priver auſſi bien que d'en approcher; que le capital étoit de bien apprendre à ſervir Dieu en eſprit & en vérité & non en apparence, comme pluſieurs font aujourd'hui, & ſur-tout les perſonnes de condition.

Comme Madame de Longueville paroiſſoit avoir encore quelque peine à revenir de ſa premiere ſurpriſe, il ajouta: „Croyez-moi, Madame, le delai de l'abſolution & la privation des „ſacremens eſt peu de choſe aujourd'hui pour „la plûpart des hommes qui n'en ont pas grande „peine, & qui comptent néanmoins cela pour „beaucoup, parce qu'il n'eſt pas ſi ordinaire; „deſorte qu'ils s'en élevent & s'imaginent avoir

„ fait de grandes choses lorsqu'ils n'ont rien fait,
„ parce qu'ils mettent en cela presque toute la
„ pénitence, ou la plus grande partie.

„ Il vaut mieux les absoudre bientôt & ne
„ leur pas tant differer l'Eucharistie, pour leur
„ ôter cette erreur & cette presomption, &
„ leur faire voir que la pénitence consiste dans
„ les actions & dans la suite de la vie, & non
„ dans les choses aisées qui ne sont rien. Il vaut
„ mieux les porter à l'aumône, à la priere, à la
„ mortification des passions, de l'esprit & du
„ corps même, autant que leur condition le
„ leur permet, sans indécence & sans blesser les
„ autres, à la souffrance des injures & des de-
„ plaisirs, à l'assistance des opprimés, à favori-
„ ser les gens de bien, à resister aux méchans,
„ à retrancher le luxe & les superfluités, autant
„ que la bienseance le permet, en évitant la sin-
„ gularité & la flaterie, à fuir la delicatesse,
„ principalement en particulier où il y a plus de
„ liberté; à faire, si on le peut, quelques austéri-
„ tés corporelles en secret, & généralement à
„ regler la suite de sa vie, ensorte que depuis
„ le matin jusqu'au soir il n'y ait point de vuide,
„ & que toutes les actions soient chrétiennes &
„ consacrées à Dieu. Quand on voit des per-
„ sonnes dans ces dispositions, il n'y a plus à
„ hesiter; & quand elles donnent ainsi des preu-
„ ves qu'elles sont vraiment pénitentes, on ne
„ doit plus faire difficulté d'avancer l'absolution
„ & les autres sacremens. L'Eglise en a usé
„ ainsi, même dans les premiers siecles, & en
„ differentes occasions dans lesquelles un plus
„ long delai auroit été impossible, pernicieux,
„ ou inutile. Ainsi, Madame, vous pouvez de-
„ meurer en repos. Mettez votre principale pé-
„ nitence à bien supporter humblement ce qui
„ vous choquera dans votre maison & dans le

„ mon-

„ monde, & à vous acquitter des obligations
„ que vous y avez, sans considérer votre satisfa-
„ ction ou votre peine. C'est pourquoi je trou-
„ ve que vous avez fort bien fait de vous vaincre
„ pour rendre à certaines personnes ce que vous
„ leur deviez ; & il faut, s'il vous plaît, que
„ Votre Altesse fasse de même dans tout ce
„ qu'elle pourra sans offenser Dieu. Chercher
„ son repos & son contentement n'est pas une
„ grande vertu, en quoi que ce soit qu'on le
„ cherche, & dans les choses même les plus
„ saintes. Ce qui est grand c'est de nous atta-
„ cher uniquement à la regle de Dieu, & à ce
„ qu'il nous commande, sans consulter notre
„ sentiment ni notre goût."

Comme avant que de finir cette visite Madame de Longueville desira de savoir quel reglement elle devoit suivre à l'avenir dans ses communions, M. Singlin lui demanda comment jusques-là elle en avoit usé. Elle répondit que ses directeurs la faisoient communier tous les huit jours. M. Singlin lui dit que dans l'état present où étoient les choses, il lui paroissoit que c'étoit un peu souvent, & qu'elle pouvoit ne le faire que tous les quinze jours ; qu'il n'y avoit point de danger qu'on s'apperçut qu'elle ne le feroit pas si souvent, pourvû qu'on vît qu'elle le feroit avec plus de vertu & de fruit qu'elle ne le faisoit auparavant. Sur quoi il lui dit qu'il étoit important de moderer les communions, & de les rendre moins fréquentes que ne le font ceux qui les laissent à la volonté des plus charnels & des plus foibles.

„ Pour moi je vous avoue, ajouta-t-il, que
„ j'ai quelquefois eu du scrupule de faire trop
„ souvent communier des personnes, voyant
„ comme les Saints en ont usé. Ce point ne
„ m'a pas paru assez expliqué dans le Livre *de la*

„ *fré-*

„ *fréquente communion*, où il me semble qu'on en
„ pouvoit dire beaucoup davantage, & avec plus
„ de force, non seulement selon les Saints anciens,
„ mais aussi selon les nouveaux. Ceux qui ont in-
„ troduit cette hardiesse prodigieuse des commu-
„ nions si fréquentes pour tout le monde, sont
„ bien à plaindre; & ils n'ont pas assez vu com-
„ bien ces communions si multipliées, où ils pous-
„ soient tout le monde, ont causé de desordres &
„ de ruines d'âmes. "

Dans une autre visite que M. Singlin rendit à Madame de Longueville, il la trouva dans un grand abattement d'esprit & un grand découragement. Elle s'étoit laissée aller à de grandes inquiétudes au sujet de son salut, comme il arrive souvent aux personnes les plus saintes & qui veillent le plus sur elles. Elle étoit effrayée à la vue des jugemens de Dieu, & dans la crainte de sa réprobation. M. Singlin fut touché de ces peines où elle se jettoit elle-même, & compatit beaucoup à toutes ses inquiétudes qui n'alteroient pas peu sa santé. Il savoit que quand ces inquiétudes ne venoient que du défaut de vertu, elles se dissipoient d'elles-mêmes à mesure que l'on avançoit; mais que lorsquelles procédoient du caractere d'esprit, elles demeuroient toujours, & augmentoient même si la vertu n'étoit extrêmement pure & forte, ce qui n'est pas fort ordinaire.

Il fit tout ce qu'il put pour la tirer de ces reflexions vaines qu'elle faisoit sur les desseins de Dieu, qu'on ne pouvoit connoître & que Dieu nous défend d'approfondir, voulant que nous les laissions à sa connoissance, & que nous nous contentions de les adorer avec une humble frayeur & une ferme confiance. Il lui dit qu'elle ne devoit penser qu'à le servir avec fidelité, & à s'employer de tout son

coeur

cœur & de toutes ses forces aux choses de son devoir auxquelles seules il vouloit qu'elle s'attachât, sans prétendre savoir ce qui se faisoit dans le ciel, & ce que Dieu vouloit faire d'elle, ce qu'elle ne pouvoit faire sans perdre le tems, sans affoiblir son corps & son esprit, & sans se rendre incapable de le servir; qu'en travaillant ainsi à faire ses commandemens, elle auroit tout lieu d'espérer, & beaucoup moins de sujet de craindre, Dieu n'abandonnant point ceux qui le servent de tout leur cœur; qu'il étoit bon qu'elle renonçât entierement à cette assurance & à cette connoissance élevée qu'elle voudroit avoir de l'approbation de Dieu & de sa bonne volonté pour elle; parce que ce desir est contraire à l'ordre de Dieu, qui veut qu'on marche avec foi dans l'obscurité & dans la crainte, sans laquelle on se perdroit par l'orgueil, par la vaine assurance, & par la négligence qu'elle produiroit bientôt.

„ Mais cette crainte, ajouta-t-il, doit être „ bornée, & n'aller pas jusqu'à l'excès. Dieu „ nous défend la recherche de l'avenir & de ses „ desseins sur nous. Il veut qu'on s'en remette „ entierement à lui, & que nous le laissions faire, „ n'ayant soin que de notre devoir, sans „ penser au sien, puisque nous sommes assurés „ qu'il n'y sauroit manquer." Il lui conseilla de se tenir occupée le plus qu'elle pourroit, & de changer & diversifier ses occupations, sans s'entretenir jamais elle-même, & sans s'arrêter à ces pensées qui sont inutiles & dangereuses. Il lui dit que ceux qui avoient vécu dans le monde, comme elle, y étoient assez sujets, & que s'ils ne s'en desaccoutumoient, cela leur nuisoit beaucoup, empêchoit leur avancement, & pouvoit les mettre en danger de se perdre.

Madame de Longueville ayant reçu cet avis com-

comme elle devoit, lui témoigna sa peine pour Monsieur son fils, au sujet de la comédie, non seulement parce qu'il y alloit, ce qu'il est bon d'empêcher à la jeunesse, mais encore plus parce qu'on établissoit dans son esprit qu'en cela il n'y avoit aucun mal, & que beaucoup de gens s'étudioient à lui persuader que ce divertissement étoit très innocent, & qu'il n'en devoit avoir aucun scrupule.

M. Singlin lui dit qu'il n'y avoit aucun doute que la comedie ne fût un divertissement très pernicieux, & que c'étoit là une de ces vérités qui sont claires d'elles-mêmes, & que Dieu ne permet point qui soient entierement obscurcies; qu'aussi ceux qui avoient quelque sentiment de Dieu n'alloient à la comédie qu'avec remords, & qu'il n'y avoit que l'accoutumance & l'exemple des autres qui leur ôtassent le ver qui les rongeoit: outre que les directeurs complaisans & les Theologiens interessés y contribuoient beaucoup, quoiqu'ils ne pussent pas étouffer entierement ces remords.

„ La comédie a été en honneur parmi les „ payens, ajouta M. Singlin, quoique les plus „ reglés d'entre eux l'ayent négligée; mais elle „ étoit en vogue en ce tems-là, & les faux dieux „ ordonnoient souvent de donner ces spectacles, ce qui fait voir que c'est un reste d'idolatrie. On peut même dire que c'est comme „ l'accomplissement & la fin de l'idolatrie, puisque le démon y reçoit le plus grand sacrifice „ qu'on lui offre, sacrifice non des bêtes, mais „ des hommes, non des corps des hommes, „ mais des ames qui ne lui sont immolées que „ par les vices & par les crimes. C'est pourquoi le métier de comédien est declaré si infâme par les loix civiles, n'y ayant point de „ desordres dont elles ne croient capables ceux

„ qui

„ qui s'y attachent. L'Eglise aussi les retranche
„ de sa communion : ce qui suffit à des person-
„ nes équitables pour voir qu'il n'est pas permis
„ d'aller à la comédie ; puisque si l'action des
„ comédiens est mauvaise, on n'y peut pren-
„ dre part ni se jouer des péchés des autres, &
„ les payer même pour cela sans pécher : la loi
„ de Dieu condamnant ceux qui consentent au
„ mal comme ceux qui le font. Les comédiens
„ ne jouent pas pour eux. Les comédiens pé-
„ chent mortellement : ainsi le péché de ceux
„ qui les approuvent & leur commandent de
„ jouer, ne peut être petit.

„ On a donc tort de s'imaginer que la comé-
„ die soit devenue aujourd'hui une chose inno-
„ cente, comme si elle avoit changé de nature.
„ Les comédiens sont toujours infâmes, & la co-
„ médie est toujours un mal. La subsistance des
„ peines prouve clairement la subsistance des
„ crimes. Ce qui peut tromper ceux qui l'ap-
„ prouvent, c'est que les paroles sales en sont,
„ dit-on, retranchées : mais c'est la substance des
„ choses que l'Eglise a toujours condamnée dans
„ les spectacles, & non quelques mots. Ce
„ n'est qu'amour, que haine, colere, vengean-
„ ce, avarice, luxe, intrigues de toute sorte,
„ folies & dereglemens de la chair & du sang,
„ dont l'exemple, sur tout quand il est si bien
„ representé, est la perte des ames, comme l'e-
„ xemple des Saints bien representé est la plus
„ grande édification.

„ Si les paroles impudiques subsistoient, on
„ ne seroit plus en peine de desapprouver la co-
„ médie : avec un peu de pudeur & de con-
„ science on en auroit de l'horreur ; mais le dé-
„ guisement en augmente le mal, au lieu de le
„ diminuer. C'est un ennemi caché qui se glis-
„ se plus avant. C'est le démon qui tend un

„ pie-

„ piege pour surprendre toutes sortes de person-
„ nes. S. Cyprien n'y reprend pas les paroles
„ deshonnêtes, mais de ce que les hommes s'y
„ habillent en femmes, & les femmes en hom-
„ mes, contre les loix expresses de Dieu, & de ce
„ qu'on y contrefait les fausses divinités. S. Chry-
„ sologue dit que ceux qui veulent bien porter
„ l'image des faux dieux, quoique par jeu, re-
„ noncent à l'image de Dieu qu'ils ont dans
„ leurs ames. S. Augustin compare ceux qui
„ donnent de l'argent aux comédiens, à ceux qui
„ en donnent aux femmes debauchées, & ap-
„ pelle leur faute *vitium immane*, un crime ef-
„ froyable. Il dit qu'aller là ensemble, c'est
„ comme si on s'enivroit ensemble, comme
„ si on voloit ensemble, comme si on offroit
„ ensemble de l'encens aux dieux. Ainsi c'est
„ la comédie même que les Peres condamnent,
„ & c'est par des raisons immuables, puisqu'elles
„ sont attachées à l'essence de la chose même.
„ Si les romans sont si détestés des personnes
„ raisonnables, que sera-ce de la comédie où
„ l'on voit les choses mêmes qu'on lit dans les ro-
„ mans, & où l'on apprend plus encore que dans
„ ces Livres pernicieux à faire les mêmes crimes
„ qu'on a vu representer? *Adulterium discitur dum*
„ *videtur*.

„ Je ne dis point ce que vous savez, que c'est
„ à cela que nous renonçons quand nous renon-
„ çons aux pompes du diable, qui sont en la
„ comédie plus qu'en aucune autre chose,
„ & que toute la vie d'un chrétien devant être
„ une pénitence continuelle, ce n'est pas à la
„ comédie que l'on apprend à pleurer ses péchés.
„ On nous ordonne de prier toujours : eh! ne
„ sent-on pas qu'à ces spectacles on ne peut
„ prier, & qu'au retour de là l'esprit de priere est
„ éteint? Quelle proportion y a-t-il de ces ris
„ pro-

„ profanes avec les gémissemens ineffables que le „ Saint Esprit forme dans nos cœurs? Que de- „ viendra ce qu'on nous a dit tant de fois: N'ai- „ mez pas le monde & les plaisirs du monde? Il „ n'est pas permis de s'attacher au plaisir du man- „ ger & du boire: combien moins le sera-t-il de „ rechercher ceux de la comédie qui sont si inuti- „ les & si dangereux?

„ On devroit même particulierement défendre „ la comédie à la jeunesse, comme étant bien „ plus susceptible des passions; quand ce ne se- „ roit qu'à cause qu'elle y apprend à aimer les „ delices qui tuent l'ame. C'est ce qui fait que „ je m'étonne qu'il y ait des personnes qui, bien „ loin d'en détourner Monsieur votre fils, l'y por- „ tent au contraire en lui persuadant que c'est „ une chose fort innocente. Il me semble qu'il „ seroit de la sagesse de Votre Altesse, & du ze- „ le que vous avez pour le salut de Monsieur vo- „ tre fils, de faire doucement savoir à ces per- „ sonnes qu'elles ne vous obligent pas en lui te- „ nant de tels discours, & que si elles ne peu- „ vent ou ne veulent pas changer de sentiment, „ elles vous feront plaisir de garder au moins le „ silence sur cette matiere. "

La visite suivante que M. Singlin rendit à Madame de Longueville l'affligea beaucoup, car il la trouva fort malade. Elle le pria seulement de lui dire la maniere de se préparer à la mort; parce qu'elle ne la croyoit pas fort éloignée. M. Singlin fut touché de son état, & lui marqua en un mot, que ce qu'il pouvoit lui dire de meilleur sur ce qu'elle desiroit, étoit de lui recommander une grande soumission à la volonté de Dieu, & une grande obéissance à ses ordres.

„ Pour moi, dit-il, qui ne crois pas vivre „ encore long-tems, je ne voudrois pas une meil- „ leure préparation pour moi-même. Votre

„ Al-

„ Altesse sait assez de quelle maniere j'ai été „ traversé dans mes meilleurs desseins. Elle voit „ l'état violent où je me trouve; que je suis obli- „ gé de dépendre de toute sorte de créatures, „ raisonnables & déraisonnables, bonnes & mau- „ vaises.

„ J'avoue que cet état quelquefois me seroit „ pénible, si je ne regardois Dieu dans les hom- „ mes qui conduit leurs actions les plus dére- „ glées aussi bien que les bonnes, & qui veut „ que nous dépendions d'eux & lui obéissions „ en eux à tout moment. Cette obéissance est „ beaucoup plus étendue & plus pénible que „ celle qu'on rend aux superieurs de Religion, „ & elle est néanmoins d'obligation pour tous „ les chrétiens. C'est une obéissance continuel- „ le, en quelque état & en quelque condition „ que l'on soit, sans en exemter ceux qui sont „ dans les dignités les plus élevées. Si nous pen- „ sions bien à ce devoir, & que nous eussions „ soin de nous en acquitter, nous ne perdrions „ jamais aucune de nos œuvres. Nous serions „ toujours en paix, & rien ne seroit capable de „ nous troubler, & de nous inquiéter; ni „ les maux de ce monde, interieurs ou exte- „ rieurs, ni même la mort qui est le dernier de „ tous; parce que nous serions aussi prêts de la „ recevoir de quelque côté qu'elle pût venir, que „ tout le reste des miseres & des peines qui la „ précedent.

„ Cette préparation est non seulement la plus „ générale & la plus commune à tous les états, „ mais aussi la meilleure, la plus assurée & la „ plus humble. Elle est la plus humble, parce „ qu'elle nous met toujours au dessous de toutes „ les créatures, pour recevoir tous les traite- „ mens qu'elles nous voudront faire, sans ex- „ ception. Elle est la plus assurée: les autres

„ ma-

„ manieres de nous préparer à la mort peuvent „ être ôtées par mille accidens; mais il n'y en a „ aucun qui puisse nous ôter celle-ci, puisqu'el- „ le consiste à nous soumettre à tous les accidens, „ & à vouloir dépendre de Dieu dans les créa- „ tures par lesquelles ils nous pourront arriver. „ Elle est aussi la meilleure, parce qu'elle appro- „ che plus de son modele qui est Jesus-Christ, „ & nous rend plus semblables à lui. C'est ain- „ si qu'il se prépara à la mort en s'assujettissant „ non seulement à son pere, mais encore aux „ créatures par lesquelles il lui plaisoit de le con- „ duire à la mort.

„ Je dis ceci à Votre Altesse, & je me le dis „ à moi-même; car si vous m'avez donné lieu „ de parler sur ce sujet en disant que vous atten- „ diez la mort, tous la doivent regarder comme „ prochaine, l'apprehender & s'y préparer; & „ elle est même plus à craindre pour les jeunes que „ pour les vieux, parce qu'elle surprend plus sou- „ vent les premiers que les seconds.

„ Au reste la meilleure maniere de s'y prépa- „ rer ne consiste pas dans les pensées ni dans les „ mouvemens, mais dans une disposition du „ cœur & un état ferme & immuable, d'où pro- „ cedent toutes les actions exterieures & inte- „ rieures, & par lequel seul Dieu les considére „ & les juge : ce qui paroit par l'observance „ égale & continuelle de notre devoir & des „ loix de notre profession. Ceux qui vivent de „ la sorte ont sujet d'espérer qu'ils sont à Dieu „ & qu'ils marchent dans sa voie, encore qu'ils „ n'y pensent pas toujours; & pourvû que le „ fond de leur cœur soit dressé vers lui, & „ qu'ils demeurent dans leur vocation, avan- „ çant tous les jours quelque peu & diminuant „ leurs foiblesses & leurs négligences, il est cer- „ tain qu'ils vont à lui & qu'ils le cherchent;

„ &

„ & qu'ainsi ils se préparent bien à la mort. Car „ les lampes des vierges sages ne sont autre „ chose, selon les Peres, que les bonnes œuvres „ & les exercices de leur vocation, faits avec „ l'onction de la grace du S. Esprit & l'attente „ de l'Epoux qu'ils desirent posseder dans l'é- „ ternité.

„ Votre Altesse est dans un état qui me fait „ craindre que je ne sois un peu indiscret ; mais „ je me laisse emporter insensiblement à la con- „ solation que j'ai de vous entretenir sur un su- „ jet où vous m'avez mis. La soumission à Dieu „ pour moi est mon tout. Je ne suis ici de- „ vant Votre Altesse qu'en suivant ses ordres, & „ pour m'acquitter le mieux que je puis de l'em- „ ploi où il m'appelle, & où je ne suis pas en- „ tré par mon propre choix ni pour ma satisfa- „ ction particuliere. Mais c'est à Dieu de nous „ gouverner & de nous appliquer comme il lui „ plaît, & à nous de croire que comme nous „ ne pouvons rien faire qui lui soit de quelque „ utilité, il ne nous reste qu'à lui obéir & à le „ suivre sans regarder ce qu'il nous commande ; „ les meilleures œuvres étant mauvaises lors- „ qu'elles ne sont pas dans son ordre qui est le „ seul véritable."

Madame de Longueville lui representa son état, & lui dit qu'elle ne savoit point quel seroit le succès de sa maladie. Elle le pria que si elle alloit loin, & que si on jugeoit à propos qu'elle reçût les sacremens, comme elle ne pourroit alors espérer de le voir, étant obligé de se tenir caché, il voulût bien lui faire la grace de lui envoyer quelques reflexions sur ces sujets là, afin de se les faire lire, & que ce seroit pour elle la même chose que s'il les lui disoit. M. Singlin le lui promit, & j'ai eu le bonheur moi-même de lui prêter souvent la main pour envoyer à cet-

à cette Dame plusieurs Ecrits très édifians. J'en mettrai quelques-uns à la fin de cette troisiéme partie. Voyez depuis la page 274. jusqu'à 282.

Madame de Longueville, après cette promesse, ne sachant si elle reverroit jamais M. Singlin, lui dit : „ Je vous rends graces, Monsieur, des obli-„ gations infinies que je vous ai. Je vous assu-„ re que je ne les perds point de vue, quoique „ je vous en donne peu de preuves. J'espére „ que la même charité qui vous a engagé à me „ donner tant de secours, vous y engagera tou-„ jours. C'est de-là que j'en espére la conti-„ nuation, & non pas de moi qui ne pourrois „ que vous éloigner. Je me console dans cette „ espérance qui m'est bien chere, ne pouvant „ être indifferente pour la maniere dont je suis „ dans l'esprit d'une personne que j'honore de „ tout mon coeur. Je vous demande pardon de „ ce que ceci sent un peu le compliment, mais „ ce n'en est point un. Je n'en veux point fai-„ re, sur-tout dans l'état où je suis. Le frisson „ qui commence conduisant ma langue, il faut „ lui céder."

M. Singlin étant allé la voir au sortir de sa maladie qui, par la misericorde de Dieu sur son Eglise, n'eut pas les suites facheuses qu'on en avoit apprehendées, il la trouva remplie d'un nouveau zele pour Dieu; ce qui lui fit connoître qu'elle avoit eu le secret de faire un bon usage pour son ame, des infirmités du corps qui affoiblissent si souvent les autres.

Ce zele trouvant moins à agir sur elle & sur sa maison, par les bons reglemens & les mesures de prudence que sa sage piété lui avoit fait prendre, il commença à se répandre sur son auguste famille; & elle y chercha de quoi satisfaire cet amour ardent pour Dieu dont elle bruloit. Elle vit ses proches partagés. Les uns pensoient se-

serieusement à Dieu: d'autres en étoient un peu éloignés. Reflechissant sur tout cela avec cette sagesse que Dieu lui avoit donnée, elle y trouva de grands sujets d'estimer encore davantage la grace que Dieu lui avoit faite, & toute son apprehension fut de ne la pas reconnoître assez, & de ne témoigner pas cette humble reconnoissance par le reglement de toute sa vie. Elle trouva dans Madame la princesse de Conti, * sa belle-sœur, une personne admirable qui avoit cet avantage sur elle, qu'ayant été embrasée de l'amour de Dieu dès ses plus tendres années, elle n'avoit point tourné la tête en arriere, comme avoit fait pour un tems Madame de Longueville, mais étoit toujours demeurée ferme & inébranlable dans ses bonnes réflexions.

Dieu s'étoit servi de M. le Cardinal Mazarin son oncle, pour enlever à l'Italie cette perle prétieuse que son autorité dans la France & son grand crédit auprès du Roi trouva moyen d'unir aux fleurs de lis, par un heureux mariage qui la fit entrer dans la famille royale, & dans l'illustre sang des Bourbons, épousant M. le prince de Conti. Dieu regla ainsi les choses pour sanctifier le mari par sa femme, & tirer de ce mariage des enfans qui d'abord ont été la joie de l'Eglise dans leur plus tendre jeunesse, & qui sont maintenant l'admiration, non seulement de la France, mais de toute l'Europe; l'un d'entre eux ayant été, à cause de son grand mérite, élu pour être Roi de Pologne, comme vingt cinq ans auparavant le fils de Madame de Longueville avoit été choisi par ce même royaume pour monter sur le thrône.

Ces deux admirables sœurs dans une si parfaite

* Anne Marie Martinozzi, princesse de Conti, morte le 4. Fevrier 1672.

faite intelligence, n'eurent point de plus grandes affaires que de joindre leurs vœux ensemble pour le salut de M. le prince de Conti, comme Madame de Longueville faisoit aussi de son côté pour le fameux prince de Condé son autre frere.

Madame la princesse de Conti s'appliqua si heureusement à prier pour son époux, qu'enfin ils conspirerent tous deux à qui serviroit Dieu avec plus de ferveur; & l'époux aussi bien que l'épouse n'eurent point de plus grande passion que d'apprendre à leurs enfans à craindre Dieu.

Jamais on n'a vu de peres ni de meres plus occupés de cet emploi si important. Lorsqu'ils étoient encore tout enfans M. de Conti lisoit toujours avec eux les figures de la Bible; & ce qui est assez plaisant, c'est que lorsque ces petits princes venoient à l'endroit du sacrifice d'Abraham, ils le passoient toujours. Quelqu'un qui s'en apperçut leur en demanda la raison: „ Mon „ pere est si bon, dirent-ils, que si Dieu le lui „ demandoit, il feroit de nous la même chose „ qu'Abraham. Nous lui cachons cela."

M. Singlin à qui Madame de Longueville disoit tout ce qui se passoit si heureusement dans sa famille, lui donnoit ses conseils sur tout ce qu'elle lui proposoit. Un des plus importans sujets de deliberation fut l'affaire des pensions que M. le prince de Conti, en se mariant, s'étoit reservées sur ses bénéfices, & auxquelles il renonça généreusement. On vit en cela jusqu'où alloit la tendresse de sa conscience, & la sincérité avec laquelle il alloit à Dieu & desiroit d'être à lui seul. Il n'écouta point la voix de ceux qui s'efforçoient de lui persuader de les garder; qui lui representoient qu'il feroit mieux d'employer ses revenus en œuvres saintes; qu'il y avoit des choses qui avoient plus d'éclat devant les hommes que devant Dieu, qui blâme sou-

souvent ce que les hommes estiment, & qui estime beaucoup ce qu'ils ne considérent pas; que les actions éclatantes & élevées étoient pour l'ordinaire dangereuses à ceux qui commencent, & que pour cette raison les sages directeurs les en éloignent le plus qu'ils peuvent, les nourrissant de lait, c'est-à-dire, d'humilité & d'actions obscures ou ordinaires; que c'étoit là ce qui faisoit que la conversion des personnes de qualité se perdoit & se dissipoit, & qu'elles s'élevoient dès les premieres démarches, pour retomber quelquefois plus bas qu'elles n'étoient au commencement.

M. le prince de Conti trouva toutes ces raisons solides; mais il ne crut pas s'en devoir servir autrement que pour s'exciter à faire ses démissions plus humblement, & avec plus de tremblement afin d'éviter la vanité. Il crut qu'ayant eu ces bénéfices si enfant, contre les regles de l'Eglise, il lui devoit cet exemple; & il craignoit une certaine avarice pour lui-même, en retenant ses mêmes bénéfices qu'on le dissuadoit de quitter de peur de les exposer en proie à l'avarice des autres. Ainsi quelque éclat que fit cette démission, ce prince ne laissa pas de persévérer humblement dans une solide piété, & de s'y avancer de plus en plus.

Aussi Madame de Longueville ne s'en tint pas là, & voyant dans Monsieur son frere une crainte de Dieu qui le détachoit si fort des créatures, son zele la porta plus loin, & elle concerta avec lui de quelle maniere ils pourroient dédommager certains endroits de la France, des dégats & des pertes que les guerres civiles dont ils étoient les auteurs y avoient causés.

M. le Prince de Conti avoit de son côté un directeur admirable, que l'on peut appeller le plus saint des Evêques qui étoient alors dans la Fran-

France. C'étoit M. l'Evêque d'Alet qui n'affoiblit point le zele de ce prince pénitent, & qui le conduisit pendant dix ans avec une sagesse vraiment épiscopale. Il n'hésita point sur la proposition que lui fit le prince de restituer aux personnes affligées des guerres civiles, le tort qu'elles en avoient reçu. Au contraire, il l'y fortifia extrêmement, & lui fit voir de plus la nécessité de ces restitutions sans lesquelles sa pénitence seroit au hazard d'être fort imparfaite.

Ce fut alors que l'on vit & le frere & la sœur s'unir ensemble pour cette œuvre si édifiante. Ils eurent une sainte curiosité pour découvrir les maux qu'ils avoient causés, & une charité juste & généreuse pour tâcher d'y remedier. Ils se retrancherent avec une fermeté admirable le nécessaire même pour ce sujet, ne croyant rien de plus nécessaire pour eux que de satisfaire au prochain pour le tort qu'ils lui avoient fait.

Ne puis-je pas encore plaindre l'aveuglement de ceux qui persécutoient si injustement ces Messieurs, qu'ils representoient sans cesse, non seulement comme des ennemis de l'Eglise, mais encore comme des perturbateurs de l'Etat, qui avoient des desseins sanguinaires de se fortifier sourdement, afin de pouvoir un jour lever le masque & tirer l'épée contre le prince. Si ce n'avoit été que des gens méprisables, sans aucune élevation de cœur, sans religion & sans honneur, qui eussent debité ces folies, qui s'arrêteroit à les écouter? Mais c'étoient des princes de l'Eglise, c'étoient, comme je l'ai dit plus haut, des Archevêques considérables qui publioient ces extravagances, & qui les mettoient dans des Ecrits publics qu'ils addressoient au Roi même, devant qui ils osoient soutenir ces horribles impostures. Ce fut ce qui obligea M. Arnauld, de s'élever ainsi qu'un petit David contre le Phi-

listin audacieux, dans une Requête qu'il fit pour servir de replique, & qu'il addressa aussi au Roi même. Il prit occasion de cette action de M. le prince de Conti, de faire voir au Roi combien ces accusations étoient fausses. Voici ses paroles :

„ ... Monsieur d'Ambrun, Sire, commence sa
„ déclamation injurieuse en nous accusant de
„ former une cabale d'invisibles, qui se sont se-
„ parés de l'Eglise par leur rebellion : d'intro-
„ duire une nouvelle hérésie beaucoup plus dan-
„ gereuse pour l'Eglise & pour l'Etat, que celle
„ des siecles passés : de préparer des couleurs
„ pour déguiser notre malice & pour noircir
„ les défenseurs de la vérité : de mettre en usa-
„ ge tous les instrumens de la vengeance, &
„ de ne faire que trop voir que nous voulons
„ suivre jusqu'au bout l'esprit des hérétiques qui,
„ après avoir employé tous les argumens, la
„ fausse éloquence, & les calomnies, tandis
„ qu'ils sont foibles, prennent les armes dès qu'ils
„ se sentent assez forts pour établir leur secte par
„ la force ......

„ Cependant, Sire, comme si M. l'Arche-
„ vêque d'Ambrun avoit reçu de Dieu le pou-
„ voir de lire dans les cœurs, il ne nous accu-
„ se pas seulement de crimes presens, mais il
„ prévoit ceux que nous commettrons lorsque
„ nous serons plus forts. Il assure Votre Maje-
„ sté, comme nous avons déja vu, que voulant
„ suivre jusqu'au bout l'esprit des hérétiques,
„ nous ne manquerons pas alors de prendre les
„ armes pour établir par la force notre mau-
„ vaise doctrine. C'est ainsi qu'il fait le politi-
„ que en jugeant de l'esprit & du cœur de Vo-
„ tre Majesté par la foiblesse du sien, & en tâ-
„ chant de faire peur de trois ou quatre Ecri-
„ vains de Port-Royal à un prince qui fait trem-
„ bler toute l'Europe, comme étant capables
„ de

„ de prendre les armes contre lui, & de lever
„ des armées pour établir leur prétendue ſecte
„ par une guerre civile. Le reſpect que nous avons
„ pour Votre Majeſté nous empêche, Sire, de
„ traiter cette viſion de la maniere qu'elle le mé-
„ riteroit; & nous voulons bien même épargner
„ à M. d'Ambrun les reparties qu'elle attireroit
„ très juſtement, & qui ne lui ſeroient pas avan-
„ tageuſes; mais nous croirions faire tort à Vo-
„ tre Majeſté, ſi nous entreprenoions de refuter
„ ſerieuſement une imagination ſi hors d'appa-
„ rence.

„ Nous la ſupplions ſeulement de ſe ſouvenir
„ des conſeils qu'elle ſait qu'un Evêque cele-
„ bre, que l'on regarde comme étant dans la
„ même cauſe que nous, & dont nous ferons
„ toujours gloire de ſuivre les ſentimens, a don-
„ nés à des perſonnes de la plus haute condition
„ de ſon royaume, que le malheur des tems
„ avoit engagées dans des guerres contraires à
„ leur devoir; & nous ſommes aſſurés qu'elle
„ n'aura beſoin que d'y faire un peu de réfle-
„ xion, pour demeurer perſuadée que rien ne
„ ſeroit plus capable d'entretenir dans ſon Etat
„ une parfaite tranquillité, que ſi tous les
„ Theologiens & tous ceux qui gouvernent
„ les conſciences ſuivoient les mêmes ma-
„ ximes."

M. Singlin qui avoit des conſolations toujours nouvelles dans les viſites qu'il rendoit à Madame de Longueville, en y remarquant toujours de nouveaux progrès dans la piété, trouva un excellent moyen de lui procurer de grands ſecours pour l'animer de plus en plus à s'avancer vers Dieu, dans la compagnie d'une perſonne d'un très grand mérite que ſa charité toujours ingénieuſe tâcha de lui aſſocier, afin que cette union fût reciproquement la ſalut de l'une & de l'autre.

C'étoit Mademoiselle de Vertus, * personne d'une des plus grandes maisons du royaume; mais qui avoit des talens de la nature & de la grace qui passoient sans comparaison sa naissance.

Cette admirable personne ayant connu enfin le néant du monde & la vanité des divertissemens qu'elle y avoit pris, fut touchée par un si violent mouvement de la grace, qu'elle ne respira plus que la pénitence. Elle s'y sacrifia entierement pour le reste de ses jours, avec une resolution très ferme & très fervente, desorte qu'elle se rendit maitresse de la foiblesse de sa chair, malgré laquelle elle vivoit d'une maniere si austere & si pénitente, que les personnes les plus fortes & les plus robustes eussent eu de la peine à la suivre.

Dès qu'elle eut entendu parler de M. Singlin, elle brula du desir de l'avoir pour directeur. Ce sage Ecclesiastique fut surpris de voir en elle tant de foi & tant de piété, & il pensa à la joindre avec Madame de Longueville, pour être sa consolation dans son veuvage, & sa compagne dans tous ses exercices spirituels.

On vit avec admiration deux personnes considérables dans le monde conspirer ensemble dans la même vie, & entrer dans les mêmes pensées. Elles étoient toujours occupées de Dieu; & au lieu que souvent deux ou trois Dames du monde se trouvant ensemble attirent avec elles le démon qui en est le prince, & qui parle par leurs actions, par leurs gestes, & par leurs bouches; celles-ci au contraire n'avoient rien qui ne portât à Dieu; & l'on ne vit jamais mieux accomplir la vérité de cette parole de Jesus-Christ, *Par tout où seront deux ou trois personnes as-*

sem-

* Catherine Françoise de Bretagne de Vertus, morte le 23. Novembre 1692.

semblées en mon nom, je suis là au milieu d'elles.

Elles se faisoient une solitude au milieu de Paris, & on n'en trouve gueres de semblables dans les monasteres. De quelques embarras & de quelque tumulte d'affaires que le démon s'efforçât de les troubler, dès qu'elles se revoyoient seules ensemble, tout étoit en paix. Il suffisoit à l'une de voir la serenité de l'autre pour être tout-à-fait tranquille. Plus elles étoient vuides des desirs de la terre, plus elles étoient pleines des desirs du ciel. Tout le reste leur paroissoit une véritable misere. Elles fuyoient, autant que la bienséance le pouvoit permettre, la vue même des personnes du monde, ne voulant plus mêler la vérité avec la vanité, ni les choses spirituelles avec les temporelles.

Il n'y a que Dieu qui sache combien de fois elles ont regretté de n'avoir pas commencé une vie si sainte de meilleure heure, & combien elles s'efforcoient de réparer par leur ferveur les defauts de leur précedente vie. Pour graver plus profondément dans leur cœur les vérités saintes dont elles nourrissoient leur piété dans leurs lectures, elles en faisoient des extraits de leur main propre, afin de réparer ainsi en quelque sorte le peu d'usage qu'elles s'accusoient d'en avoir fait pendant leurs premieres années.

Vivant ainsi, elles travailloient sans bruit à l'ouvrage de leur salut; & se rendant le plus qu'elles pouvoient invisibles au monde, elles ne pensoient qu'à cet oeil invisible qui voit ce qu'il y a de plus secret, & qui contemple avec plaisir ce que le monde n'est pas digne de connoître. Elles plaignoient les vanités & les folies pleines de mensonge des personnes qu'elles étoient obligées de voir. Elles ne rougissoient point d'être humbles avec les orgueilleux, & amies de la pénitence avec les voluptueux. Conversant avec

circonspection, elles manioient la poix sans se salir, selon l'expression de l'Ecriture, & vivoient dans la corruption des derniers tems avec la pureté & la religion des premiers siecles.

Mais pendant qu'elles menent une vie sainte, & que Dieu, dans le secret de leur solitude pleine de lui, prépare ses servantes, sans qu'elles y pensent, pour être les cooperatrices d'un de ses plus glorieux ouvrages & de ses plus grandes misericordes sur son Eglise, * laissons-les pour un moment, & voyons d'autres affaires que Dieu destinoit à M. Singlin, pour achever de le purifier avant que de l'appeller à lui.

Exhortations pour une personne malade, en recevant les Sacremens.

COMME la vie chrétienne commence par le batême, elle finit aussi par le saint Viatique que vous venez de recevoir; & comme le sacrement de batême est le sacrement de la foi, on peut dire que celui-ci est le sacrement de l'espérance. Car cette vertu nous devant sauver, Jesus-Christ a eu un soin particulier de l'établir sur un fondement inébranlable aux approches de notre mort. Si un Ange venoit du ciel pour vous assurer que Dieu vous aime & qu'il vous veut sauver, vous admireriez cette grace & vous entreriez dans une grande confiance. Maintenant ce n'est plus un Ange, mais le Dieu même des Anges qui vient vous assurer lui-même de la grace qu'il vous veut faire, & de la misericorde qu'il vous accorde.

Vous avez quelque peur de sortir du monde pour paroître devant Dieu; & le même Dieu que vous craignez descend du ciel pour venir dans

* L'Auteur parle, peut-être, de la paix de Clement IX.

dans votre cœur, vous assurant de sa protection & de son secours. Vous apprehendiez sa justice sachant qu'il vous doit juger, & comme il a dit de son premier avénement à l'égard de tous les hommes, *Je ne suis pas venu pour juger le monde mais pour sauver le monde*, il vous dit aussi maintenant en particulier: Si vous apprehendez ma justice, espérez encore plus en ma bonté & en ma grace, puisque je ne viens pas pour vous juger mais pour vous sauver. Je ne veux examiner vos actions qu'après que j'aurai effacé vos péchés & sanctifié votre ame, comme votre sauveur.

Conservez donc une espérance aussi humble, & tout ensemble aussi ferme & aussi inébranlable, que le mérite le don du corps & du sang de Jesus-Christ qui l'a scellée & confirmée. Dites-lui avec David: Mon Dieu, j'espére en vous. Je crains tout de moi, j'espére tout de vous. Vous êtes mon Dieu. Vous n'êtes pas seulement le Dieu de tous vos fideles en général, mais vous êtes le mien en particulier. Ma vie & ma mort sont entre vos mains. Soyez ma vie, & la mort même me sera un passage à une meilleure vie. Entrant en moi, faites que j'y rentre d'une maniere salutaire: ou plutôt faites que je me quitte moi-même avec aversion & horreur, pour entrer en vous & demeurer en vous avec joie & avec une continuelle action de graces; afin que quelque chose que vous ordonniez de moi, vous demeuriez dans le tems & dans l'éternité avec moi.

Autre Exhortation.

On vient de vous dire, selon la coutume de l'Eglise, les paroles du saint précurseur, *Ecce agnus Dei*, voici l'Agneau de Dieu. Il les a dites en montrant seulement cet Agneau de Dieu; & on vous les a dites en vous le donnant: en quoi vous êtes plus heureuse que les prophetes; puis-

que vous voyez presentement celui dont ils ont seulement desiré & prophetisé l'avénement; & vous êtes en quelque sorte plus favorisée que S. Jean, puisqu'au lieu qu'il a dit qu'il n'étoit pas digne de dénouer les cordons des souliers du Fils de Dieu, vous avez été assez heureuse pour le recevoir en même tems dans votre corps & dans votre cœur.

Jouissez donc d'un si grand bien & excitez votre foi, en considérant que cet Agneau vient en vous pour vous donner à vous-même la patience des agneaux, & la docilité des brebis de Dieu. Car ce sont les noms qu'il donne à tous les fideles, lorsqu'il dit à S. Pierre, *Paissez mes agneaux: paissez mes brebis.* Comme étant Dieu il s'est fait homme pour rendre les hommes enfans de Dieu, ainsi étant homme il est devenu Agneau de Dieu pour rendre ses élus les agneaux de Dieu. Il a vécu en agneau, suivant en toutes choses la volonté de son Pere. Il est mort en agneau, souffrant tout avec douceur & dans le silence. Imitez-le: offrez-vous toute à lui avec douceur par l'imitation de ses vertus. Il vient dans vous afin de vous rendre semblable à lui, pour y retracer l'obéissance de sa vie, s'il lui plaît de vous retenir encore au monde; ou pour y retracer la douceur & la patience de sa mort, s'il lui plaît de vous appeller à une meilleure vie.

En l'adorant donc sur l'autel de votre cœur en cette qualité d'Agneau suprême, dites-lui à l'imitation de l'Eglise: O Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, effacez les miens. Noyez-les dans le sang prétieux qu'il vous a plu que je reçusse, & dont la moindre goute auroit pu effacer les péchés de tout le monde. Soyez Agneau dans moi, en me faisant imiter votre douceur, & en me delivrant de toutes les tentations d'impatience auxquelles la langueur de la mala-

die nous expose. Je ne serai point troublée en vous suivant comme un agneau fait son pasteur. Qu'aurai-je à craindre avec le pasteur qui est tout ensemble agneau & lion? Agneau par sa patience, lion par sa force. Il est mort comme agneau: il est ressuscité comme lion.

Demeurez-donc en paix sous la protection de cet agneau & de ce lion qui est mort & ressuscité pour vous; & en vous humiliant profondément devant lui, suppliez-le qu'il dispose de vous selon sa souveraine volonté, sachant que la mort & la vie sont également heureuses en possedant celui qui, étant mort, est ressuscité pour s'acquetir une domination souveraine sur les morts & les vivans.

Autre Exhortation.

COMME c'est Jesus-Christ même qui vient pour vous nourrir de sa chair divine, il est juste aussi que ce soit lui qui vous parle. Sa chair est une chair vivifiante, & sa parole de même est une parole de vie. Ainsi vous devez l'écouter comme vous disant lui-même, pour vous consoler, cette parole qu'il vous a dite en la personne des Apôtres, selon S. Gregoire, & à tous les fideles qui sont dans l'état où vous êtes: *Le prince du monde vient pour m'attaquer, mais il ne trouvera rien en moi.*

Le démon est notre tentateur durant notre vie, & notre accusateur à notre mort. Le Fils de Dieu est notre liberateur durant notre vie, & notre défenseur à notre mort. A moins de cela, dit ce grand Pape, qui de nous pourroit subsister contre les accusations de cet ennemi? Car il trouvera en nous sans doute beaucoup de choses à reprendre, soit dans nos actions, soit dans nos paroles, soit dans nos pensées. Nous l'avouons de tout notre cœur, & nous nous défendons

d'autant mieux contre lui, que nous nous défendons moins. Nous sommes donc coupables en nous-mêmes ; mais le Fils de Dieu nous a tirés de nous-mêmes pour nous associer à lui. Nous avons un refuge très assuré, dit ce Pape, & une espérance ferme & inébranlable, puisque nous sommes devenus les membres de celui dans lequel notre accusateur cherche en vain quelque chose à reprendre, sans qu'il lui soit possible d'y rien trouver qui soit à lui. Voilà votre force. Demeurez en paix dans ce ferme appui, & joignez à cette parole du Fils de Dieu celle-ci de David qui y est entierement conforme, *Dominus retribuet pro me:* Le Seigneur à qui je suis répondra pour moi. Pour mon égard je n'ai rien à répondre. Il satisfera pour moi, car je suis inexcusable & insolvable en toute maniere. *Domine misericordia tua in seculum:* Seigneur votre misericorde m'a accompagnée toute ma vie, elle m'accompagnera encore pour l'éternité. *Opera manuum tuarum ne despicias:* Que les œuvres de vos mains détruisent les œuvres des miennes. Détruisez ce que j'ai fait; mais sauvez ce que vous avez fait vous-même. Sauvez le prix de votre sang. Achevez l'œuvre que vous avez commencée. Demeurez avec moi, afin qu'à la vie & à la mort, dans la terre & dans le ciel, je demeure en vous.

Autre Exhortation.

SAINT Paul parlant de ceux qui communioient indignement, dit qu'ils étoient coupables en ce qu'ils ne discernoient pas le corps du Seigneur; mais il me semble que nous pouvons prendre cette parole en un autre sens, & dire que même les ames saintes doivent craindre de ne pas discerner assez le corps du Seigneur, non pas en approchant de lui indiscretement, mais au contraire

traire en concevant une trop grande frayeur de ses jugemens, sans considérer assez la misericorde infinie avec laquelle il se donne à elles.

Ce n'est pas qu'il ne soit vrai que nous avons toujours sujet de craindre, en recevant celui qui est la pureté même; mais en cela même il faut discerner le corps du Seigneur, c'est-à-dire, qu'il faut considérer à quelle fin & en quelle maniere il se donne à nous.

Le même Apôtre nous assure que toutes les fois que nous communions, nous devons annoncer la mort du Seigneur, c'est-à-dire, nous souvenir qu'il est mort pour nous. Si donc vous êtes saisie de frayeur en considérant que peut-être vous êtes sur le point de comparoître devant Dieu, soyez remplie de confiance en considérant que c'est Dieu même qui est mort pour vous qui vous vient donner le même corps qui a été crucifié pour vous; qu'il emploie sa justice infinie pour vous justifier, & sa sainteté pour vous sanctifier, & qu'il veut être votre sauveur avant que d'être votre juge.

C'est pourquoi vous devez dire en cet état, avec le prophete, *Dominus illuminatio mea & salus mea, quem timebo?* Le Seigneur est ma lumiere, il est mon salut, que puis-je craindre? Comment puis-je n'être pas assurée? Il est ma lumiere dans toutes les frayeurs qui pourroient obscurcir mon esprit. Il est mon salut & ma guérison dans toutes les blessures qui me pourroient rester de ma vie passée. Que puis-je donc craindre lorsque c'est lui-même qui vient me rassurer par sa divine presence contre toutes les craintes?

Soyez humble dans vos pensées; mais dans votre humilité soyez pleine de confiance. Confondez-vous en vous regardant; mais réjouissez-vous en regardant le Sauveur. Remettez entre

ses

ses mains votre corps, votre ame, votre vie, votre éternité, & dites-lui, selon la pensée d'un grand Saint : Mon Dieu, puisque vous m'avez tout donné quoique je fusse indigne de tout, achevez ce que vous avez commencé. Détruisez en moi tout ce qui est de moi, & perfectionnez tout ce qui est de vous. C'est la disposition que je vous souhaite, & que nous demandons à Dieu pour vous.

Autre Exhortation, si l'on reçoit en même tems le Viatique & l'Extrême-onction.

JESUS-CHRIST figura toute la vie chrétienne, lorsqu'il parut aux disciples d'Emmaüs. Il marcha avec eux : il les instruisit : il les nourrit. C'est la grace qu'il vous a faite. Il vous a conduite dans la bonne voie : il vous a instruite par sa parole : il vous a nourrie par son corps.

Mais cet Evangile marquant, comme j'ai dit, toute la vie chrétienne, il en marque beaucoup plus la fin & le terme, qui y est figuré par la fin du jour qui porta les disciples à faire violence à Jesus-Christ, comme il est dit : *Et coegerunt eum.* On contraint, on fait violence à Dieu par l'humilité & par une soumission humble. C'est cette violence qui ravit le ciel.

Humiliez-vous dans cette pensée, reconnoissant vos chûtes, & avouant que vous ne pouvez que tomber. Mais après avoir apperçu cet objet de douleur, jettez aussi-tôt les yeux sur la bonté de Dieu. Sa misericorde ne paroit jamais plus grande que quand elle regarde une très grande misere.

L'huile sacrée que nous vous apportons, est remplie de l'efficace du sang de Jesus-Christ. Demandez-lui par l'application de cette huile

sainte

sainte le cœur ardent qu'il donna aux disciples d'Emmaüs, & disposez-vous ensuite comme eux à recevoir son corps adorable sous les especes du pain & du vin. *Habe fidem & tecum est quem non vides.* Ayez la foi & comprenez que Jesus-Christ est en vous. Vous ne le voyez pas, mais il y est.

Vous ne voyez pas votre ame, & cependant elle est en vous plus intimement que votre corps que vous voyez. C'est pourquoi dites-lui avec David : *Deus cordis mei & pars mea Deus in æternum.* Mon ame est foible, mon corps m'abandonne ; mais ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu, & je trouverai toute ma force en vous. Vous êtes mort pour moi : vous êtes ressuscité pour moi. Vous êtes mort pour nous obtenir le remede de nos plaies : vous êtes ressuscité pour nous l'appliquer. Je remets mon ame entre vos mains. Vous êtes le dominateur de votre creature : disposez d'elle souverainement. C'est la disposition que nous vous souhaittons, & dans laquelle vous devez recevoir avec grande confiance les sacremens tout divins par lesquels Dieu veut se donner à vous entierement, afin que vous vous donniez aussi à lui entierement.

Autre Exhortation pour l'Extrême-onction seule.

ON ne peut trop admirer la bonté avec laquelle Dieu traite les ames, & ce qu'il fait pour les conduire jusques dans le ciel. Il sembloit qu'après les avoir regenérées par le batême, nourries par l'Eucharistie, & rétablies même après leurs chûtes par la pénitence, il avoit fait tout ce qu'on peut souhaitter pour leur sanctification & pour leur salut. Mais comme il prévoyoit les apprehensions que les ames, quoique justi-

fiées par la grace, auroient souvent aux approches de la mort, il a destiné pour cela seul un des sept sacremens de son Eglise, dans lequel il a renfermé une abondance de graces pour appaiser nos frayeurs, pour calmer nos inquiétudes, pour dissiper nos tentations, & nous affermir le cœur dans cette paix dans laquelle le prophete a dit que Dieu a établi sa residence & sa demeure: *Et factus est in pace locus ejus.*

C'est ce qui vous doit donner maintenant une grande confiance. Recevez les onctions saintes comme si vous étiez maintenant aux pieds de la croix du Sauveur, afin de recevoir les goutes de son prétieux sang, découlant de ses plaies sacrées pour la guérison des blessures de votre ame. Car cette huile sainte que l'on vous doit apporter n'est un sacrement que parce qu'il tire sa force de ce sang divin. Et comme un Saint a dit que l'eau du batême est une eau divine & déifiante, rendue feconde par le S. Esprit qui enfante les hommes pour la vie éternelle, nous pouvons dire de même que le S. Esprit qui est appellé une huile spirituelle, *spiritalis unctio*, est present par sa vertu dans cette huile sacrée, pour la rendre un remede celeste qui guérisse l'ame en touchant le corps, & qui acheve de purifier ses taches pour la rendre digne d'être unie pour jamais à Jesus-Christ.

C'est dans cet esprit que vous devez recevoir ce sacrement. Humiliez-vous profondément dans le souvenir de toutes les fautes de votre vie. Reconnoissez votre indignité & votre néant. Admirez en même tems la misericorde de Dieu sur vous, & recevez pleine de foi & confiance ce souverain remede que vous donne celui qui a voulu mourir sur une croix, afin de rendre son propre sang la guérison de toutes nos plaies.

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
PORT-ROYAL.
QUATRIEME PARTIE.

J'Avoue que je frémis encore lorsque je me represente en quels déchiremens étoit M. Singlin, au sujet des signatures que l'on exigeoit en 1662. & 1663.

Ce piege malin & artificieux n'étoit tendu à l'Eglise que pour y envelopper Port-Royal, & pour faire lâchement retomber tout le fort de la persécution sur des filles qui ne pouvoient fuir, & qu'on vouloit ridiculement obliger à signer la condamnation d'un Livre latin qu'elles ne pouvoient entendre. Les siecles suivans auront peut-être peine à croire ces extravagances, qui toutes seules font voir bien sensiblement la fureur avec laquelle on se déclaroit contre les amis de la vérité.

Les Jesuites étoient trop remplis de la bonne opinion d'eux-mêmes pour souffrir qu'un très saint

ſaint Prelat, * d'une ſcience égale à ſa piété, eût refuté les ſentimens de Molina, de Leſſius, & de Suarez, en n'employant qu'un tiſſu & un enchaînement continuel des principes & des propres paroles de S. Auguſtin. Il falloit donc remuer toute la France & toute l'Italie, & entreprendre, par un éclat de vengeance qui fait frémir, de faire condamner par tout comme hérétique le Livre de ce pieux Evêque, d'obliger tout le Clergé de France à tremper ſes mains dans ſon ſang innocent, & de déchaîner toutes les plumes contre un homme qui avoit conſacré la ſienne à l'Egliſe, & qui l'avoit ſanctifiée par la défenſe & l'éclairciſſement de ſa vérité. Ils forgerent des propoſitions équivoques ou clairement hérétiques pour les lui attribuer. Ils trouverent le ſecret de les faire condamner ſous ſon nom. Ils voulurent forcer tout le monde à reconnoître qu'il les avoit enſeignées. Ils dreſſerent pour cela des Formulaires ſi précis, qu'ils ſe promettoient bien que ceux qu'ils attaquoient & qu'ils ſavoient avoir de la conſcience, ne les pourroient pas ſigner. Ils ſe mettoient peu en peine que tant de perſonnes ſimples, timides & ignorantes tombaſſent de tous côtés dans ce piege. Rien ne les contentoit, s'ils n'enveloppoient dans cette ruine univerſelle ceux qui étoient en butte à leur envie; ſe promettant bien, ſur leur refus, de leur faire ſentir vivement tout le poids de leur colere. S'ils les euſſent crus d'aſſez mauvaiſe-foi pour ſouſcrire aveuglément tout ce qu'ils vouloient, ils n'auroient jamais tenté cette voie. Ils ne craignoient rien davantage que leurs ſouſcriptions. Ils vouloient perdre, ils vouloient exterminer; & ils n'auroient pu ſouffrir que d'un trait de plume on eût repouſſé leurs efforts & arrêté leur violence.

Ainſi

* M. Janſenius Evêque d'Ypres mort le 6. Mai 1638.

Ainsi malgré eux le Formulaire qu'ils avoient fait dresser avec tant d'intrigues, rendoit témoignage à la candeur de ceux qu'ils persecutoient alors. Dans les desseins de Dieu c'étoit la pierre de touche qui devoit servir à prouver la pureté du bon or, & dans les leurs c'étoit le moyen par où ils se flattoient de renverser les lâches, & de consumer les forts dans la fournaise ardente qu'ils leur préparoient.

M. Singlin avec ses autres amis, dans cette terrible conjoncture où il ne craignoit rien pour lui-même, ne pouvoit s'empêcher de déplorer la situation de ces saintes filles, sur qui il prévoyoit bien qu'on alloit faire tomber tout le poids d'une tempête qui étoit inévitable. Ce qu'il trouvoit de plus sensible en cet état étoit la diversité de sentimens, qui partageoient les esprits sur ce sujet. Si tous les amis de la vérité n'avoient eu qu'un langage, selon l'expression de l'Ecriture; si tous eussent été parfaitement d'accord, le mal auroit été moindre; mais il étoit bien difficile qu'y ayant même parmi les gens de bien différens caracteres d'esprit, il n'y eût aussi differentes vues. Les uns vouloient que par une sage condescendance on baissât autant qu'on pouvoit le faire: les autres sans improuver cet avis vouloient, par un zele plein de feu, qu'en évitant tout ce qui pouvoit avoir la moindre apparence d'une sagesse timide, on ne pensât qu'à donner des marques de fermeté; & ces deux sentimens qui paroissoient contraires, partageoient tous les esprits qui soutenoient leur avis avec force, & qui sembloient même avoir peine à souffrir qu'on fût occupé d'autres vues que les leurs.

Il faut avouer que ce tems étoit orageux, & ceux qui par leur Formulaire donnoient lieu à cette espece de division se sont attirés de la part de Dieu un horrible condamnation. M. Singlin ce-

cependant étoit comme un rocher battu par la tempête. Tous s'en rapportoient à lui. Tous vouloient s'appuyer de lui. Chacun le vouloit faire entrer dans son sentiment. Ce sage pilote, dans un navire agité de cette sorte, écoutoit paisiblement tout le monde & tâchoit de conserver la paix par tout. Il n'avoit ni crainte, ni intérêt, ni prévention, ni préoccupation; mais son intrépidité n'empêchoit pas qu'il ne conseillât de baisser autant que la vérité pouvoit le permettre, & de chercher des paroles si bien mesurées & si bien compassées, qu'elles pussent en même tems contenter Dieu & les hommes. Il auroit souhaitté de bon cœur que toute la persecution fût tombée sur lui; mais ne croyant pas être digne que Dieu l'exauçât en ce point, sa douleur continuelle étoit de voir ces vues differentes qui pouvoient produire un plus grand mal que celui de la persecution. J'ai vu cette plaie saigner long-tems, & M. Singlin comme partagé entre les deux partis, si l'on peut user de ce terme.

Ces doutes au sujet de la conduite qu'il étoit à propos de tenir n'empêchoient pas qu'on ne fût toujours uni par la charité. Les deux partis avoient leurs raisons qui tendoient toutes à Dieu. Ils avoient un égal desinteressement & un même amour pour la vérité. Le mal étoit que cette diversité de vues pouvoit devenir un principe de refroidissement & de defiances réciproques entre les amis, & une source d'embarras ou d'inquiétudes pour les personnes qu'on avoit à conduire. J'ai vu quelquefois à ce sujet M. Singlin dans une véritable agonie, & j'ai compris que la plus grande peine en ce monde, n'étoit pas la nécessité de souffrir quelque violence pour la vérité; mais la crainte de donner lieu à ces souffrances & de deshonorer la vérité même par des fautes qui, dans ces matieres, peuvent

vent toujours avoir de grandes suites. Que Dieu par sa misericorde preserve à jamais son Eglise d'un semblable mal, & qu'il ne permette pas que ceux qui ne pensent qu'à le servir tranquillement, se trouvent jamais dans cette incertitude & dans cet obscurcissement, où l'on ne voit que des précipices de toutes parts.

Mon Dieu, de quelle maniere éprouvez-vous vos serviteurs! Que n'eût point à souffrir celui dont je parle, pendant les trois dernieres années de sa vie, qu'il passa dans cette maison du fauxbourg où il étoit renfermé? Il y menoit une vie que les yeux charnels regardent comme miserable, mais dont la foi fait porter un jugement bien différent. Il a été dans le trouble & dans l'agitation. Il n'a point eu de demeure stable. Il a eu peine à se trouver en sureté dans les retraites les plus obscures. Il n'a rien eu des biens des hommes sur la terre. Loin d'avoir aucun accès auprès des Grands, il leur étoit en butte. Mais c'est pour cela même qu'il se croyoit heureux. Il étoit dans les traverses, & c'étoit sa joie. La persecution étoit pour lui une source de toutes sortes de biens, & il la regardoit comme l'objet de ses desirs, quoiqu'il eût en même tems beaucoup de douleur de voir la vérité opprimée dans sa personne.

Ce qui pourroit paroître plus affligeant, c'est que ce saint Prêtre, aussi bien que la plûpart des autres qui servoient la sainte maison de Port-Royal, sont morts dans la persecution, sans qu'ils ayent eu avant que de mourir la consolation de voir enfin finir la longue poursuite qu'on lui avoit suscitée. Mais le trouverai-je malheureux par cet endroit? Loin de moi une pensée si peu chrétienne. Je ne sonde point en téméraire la profondeur des jugemens de Dieu. On ne peut douter que tout ce qu'il fait ne soit équitable.

On

On peut bien ne le pas comprendre; mais on n'y peut rien trouver qui soit injuste. Il a sans doute aimé M. Singlin, ce fidele dispensateur qu'il avoit établi sur sa famille, & il l'a aimé jusqu'à la fin, comme il lui a aussi donné lieu jusqu'à la fin de lui témoigner la fidelité de l'amour qu'il lui portoit. Je sai qu'il lui a plu quelquefois de relever dès ici bas ceux de ses serviteurs que le monde humilioit; mais il a laissé aller le cours ordinaire des choses à l'égard de presque tous les autres, sans penser à les tirer de leur abaissement. On peut dire que dans les premiers Dieu agit plus pour sa gloire, & que dans les autres il agit plus pour leur salut. Il signale sa puissance à l'égard des uns, & sa misericorde à l'égard des autres. Il leur fait plus de grace en les soutenant dans la persecution que s'il les en delivroit avant la mort.

Combien de fois ce saint Ecclesiastique m'a-t-il fait remarquer, dans cette retraite où nous vivions ensemble, cette vérité dont il faisoit sa pâture, comme pressentant déja sa mort? Combien de fois à ce sujet repétoit-il ces paroles d'un Apôtre, *Sufferentiam Job audistis, & finem Domini vidistis.* Vous avez appris quelle a été la patience de Job, & vous avez vu la fin du Seigneur. (S. Jacques V. 11.) „ La vérité, disoit-il, „ passe de beaucoup la figure. Job qui étoit la „ figure de Jesus-Christ fut affligé pour donner „ un modele de patience; mais ses maux furent „ changés en biens: au lieu que Jesus-Christ que „ ce saint homme figuroit, est mort dans les „ tourmens. " C'est ce que M. Singlin avoit continuellement en vue. Il n'attendoit rien d'heureux en cette vie. Il savoit que Jesus-Christ n'y promet que des maux, & il se rejouissoit que son état fût une vérification des prédictions de l'Evangile. Son cœur toujours égal, toujours sou-

soumis, souffroit en patience les peines presentes, se tenant toujours préparé à celles qui pourroient suivre. Aussi Dieu satisfit pleinement tous ses souhaits, & son ame eut les moyens de s'engraisser de ses souffrances avant sa mort, comme Tertullien le dit de notre Sauveur. Mais avec quelle humilité souffrit-il, ne se regardant plus que comme un serviteur inutile, comme un vase qui ne pouvoit servir à rien, *tanquam vas perditum*, comme un homme enfin que Dieu avoit chassé de son emploi, parce qu'il en étoit, disoit-il, entierement indigne?

Quoiqu'il sût que les longs jeûnes, dans l'épuisement où il étoit, étoient très contraires à sa santé & pourroient lui avancer la mort, il ne laissa pas de s'y sacrifier de très bon cœur & d'une volonté toute pleine. Aux approches du dernier carême de sa vie, quelques-uns de ses amis, qui pendant ce saint tems ne prenoient leur repas que vers le soir, étant arrivés à Paris, il quitta cette petite maison où nous étions & où nous mangions à midi, & alla avec ces amis dans le dessein de satisfaire son avidité insatiable pour la pénitence. On ne fut pas long-tems sans en voir l'effet; car à la fin de ce carême, après l'adoration de la sainte croix le jour du Vendredi saint, il revint chez nous tout abbatu porter un reste de vie qu'il avoit encore, & attendre paisiblement la mort qu'il venoit de chercher avec tant d'ardeur. On le fit mettre aussi-tôt au lit dont il ne devoit plus sortir. On travailla à retablir ses forces qui étoient toutes épuisées, & à ranimer en lui la chaleur naturelle qui étoit presque éteinte. Je m'approchai de lui. Il me dit qu'il avoit bien de la douleur de ne pouvoir l'après midi assister à une Passion qui se devoit prêcher dans le voisinage; qu'on lui avoit dit que cela seroit beau, & qu'il me prioit d'y aller au lieu de lui.

Il avoit très peu de fievre. Lui seul se sentoit plus mal qu'on ne croyoit. Les Médecins le voyant & ne le trouvant en aucun péril, on les pria fort d'avertir quand ils verroient du danger. Ils répondirent de tout, en disant qu'on n'avoit qu'à se tenir en repos. Cependant M. Singlin ne se laissoit pas endormir par ces belles paroles; & je me souviens que, lorsque je lui dis qu'on avoit un nouvel Archevêque, lui representant les choses qui, selon mon petit jugement, pouvoient arriver de-là, il me répondit: *Il n'y a que Dieu qui sache la décision de cela aussi bien que d'autres choses*, marquant sa maladie. Pour nous qui n'avions pas les mêmes vues que ce pieux malade qui prévoyoit tout, nous ne prenions point l'épouvante; & nous nous laissions endormir sur la foi des Médecins qui nous répondoient de tout, & qui ne voyoient aucun mauvais simptôme. Son mal paroissoit plus une langueur qu'autre chose. On ne laissoit pas de le veiller pendant la nuit, mais seulement pour lui donner régulierement de la nourriture, dont son épuisement paroissoit avoir un grand besoin. Nous nous soulagions & nous coupions la nuit en deux. L'un en veilloit les premieres heures, l'autre en veilloit l'autre moitié.

Le dernier jour de sa maladie on vint de bonne heure me reveiller pour succeder à M. du Fossé. Sur les six heures du matin on vint lui donner un bouillon. On me pria de le lever par dessous les bras afin qu'il pût le prendre facilement. L'ayant pris sans aucune peine, on lui demanda ce qu'il aimoit le mieux pour se degraisser la bouche, une tranche ou de citron ou d'orange de Portugal. Il aima mieux l'orange. On lui en donna, moi le soutenant toujours jusqu'à ce qu'il l'eût sucée. Mais Mademoiselle Bourneau qui étoit au pied du lit & qui le re-

gardoit en face, fit tout d'un coup un grand cri, & dit en pleurant: *Voilà mon pauvre pere mort.* Je ne fus jamais plus surpris. J'avançai la tête, & le regardant je vis que cela n'étoit que trop vrai, & que cette tranche lui sortoit de la bouche à demi ouverte. Je le recouchai sur l'oreiller, & lui fermai les yeux qui étoient un peu ouverts. Aussi tôt les deux Médecins arriverent qui ne furent pas moins surpris ni moins consternés que nous.

Ainsi mourut M. Singlin (le 17. Avril 1664.) Une mort tranquille succéda enfin à une vie étrangement agitée, & termina un long cours de persécutions. Peu d'entre les vivans se trouverent avec lui à cette derniere heure, mais je ne doute point que la Mere Angelique & beaucoup d'autres épouses de Jesus-Christ qu'il avoit assistées de ses conseils, fortifiées par ses exemples, animées par ses prédications, & soutenues par ses prieres pendant leur vie, ne lui ayent été présentes à cette derniere heure, pour lui donner des marques de la reconnoissance qu'elles avoient de sa charité, & pour prier Dieu de faire entrer son ame dans leur bienheureuse société, comme l'ame d'un fidele ami de l'époux & de ses épouses.

Dieu par une mort si douce arracha son serviteur à la violence de ses ennemis, qui l'avoient cherché & le cherchoient encore actuellement pour le perdre, & en même tems aux sollicitudes qu'il souffroit pour ses amis. Je n'ai garde d'entreprendre de faire ici son éloge. Toutes les louanges des hommes qu'il a si fort méprisées ne peuvent rien ajouter à sa gloire, comme leurs médisances dont il a été si noirci, n'en peuvent rien diminuer. Sa modestie & son humilité ont couvert toute sa grandeur, & aux yeux des autres & aux siens propres. S'il n'éclatoit

 pas

Pas par les dons de la science & de l'éloquence, il avoit une sagesse qui le rendoit le maître des savans & des éloquens, dont il regloit les sentimens & les paroles. L'onction du Saint Esprit l'instruisoit plus que tous les Livres. Elle l'éclairoit dans ses doutes, & selon la promesse du Fils de Dieu, elle lui enseignoit toutes choses. Sa bouche étoit vraiment comme un oracle par lequel Dieu faisoit entendre ses volontés. Nul de ceux qui le consultoient sincerement n'avoit ensuite aucun sujet de s'en repentir; & l'on reconnoissoit toujours, quand on avoit suivi fidelement ses conseils, qu'on s'étoit laissé conduire par un guide fidele.

Je ne sai par quel saint artifice, sans flatter jamais personne, il ne laissoit pas de se faire aimer de tout le monde. Le même Esprit de Dieu qui lui faisoit engendrer à Jesus-Christ tant de personnes avec une heureuse fecondité, par la force de sa parole, les enchaînoit ensuite, pour ainsi dire, très étroitement à lui; & comme il ne cherchoit que leur salut, elles ne cherchoient aussi que Dieu en lui.

Il avoit, selon l'expression de S. Paul, une sainte jalousie & un zele dévorant, qui lui faisoit souhaitter avec passion que ceux qu'il conduisoit fussent parfaitement à Dieu. Il avoit souvent dans la bouche les paroles du bienheureux précurseur, dont on peut dire qu'il avoit reçu l'esprit : *Parare Domino plebem perfectam.* Tout ce qui ne regardoit point le salut & l'avancement des ames lui paroissoit une bagatelle, & il n'y donnoit pas la moindre application. Il savoit tempérer si admirablement, par une profonde humilité & une charité tendre, le pouvoir que Dieu lui donnoit sur elles que, quand il les chargeoit du joug de Jesus-Christ, c'étoit véritablement un joug leger & un doux fardeau.

La

La piété sembloit être son partage, & il apprenoit aussi aux autres à n'en point desirer d'autre pour eux. Il leur démêloit avec une lumiere admirable tous les pieges du démon qu'ils devoient craindre. C'est par ma propre expérience que j'ai cent fois reconnu combien il étoit tout à tous, se donnant également au plus petit & au plus grand, s'accommodant à toutes sortes d'esprits, & reglant les affaires les moins importantes des plus petits particuliers, avec la même tranquillité & la même affection que celles qui étoient les plus considérables dans l'Eglise.

Je ne puis finir en parlant de ce saint Ecclesiastique, dont le seul souvenir me donne de la dévotion. Ce que j'admire le plus en lui c'est de voir que, nonobstant les persecutions des hommes, Dieu lui donna la juste recompense qui lui étoit due, en l'établissant superieur de la plus sainte maison qui fût peut-être alors dans l'Eglise.

Mon Dieu, que les tresors de graces que vous avez si richement répandus dans l'ame de votre serviteur reviennent en votre mémoire, & voyez d'un œil favorable ceux qui ont cru en vous par sa parole, & qu'il vous a enfantés par ses travaux! Si ses lumieres nous ont été peu utiles pendant sa vie, au moins que ses prieres nous le soient après sa mort! Que la douleur de n'avoir plus un homme de ce mérite qui nous soutienne, soit tempérée par le souvenir continuel des vérités qu'il a annoncées; & que n'ayant plus ici bas cet excellent maître à écouter, nous ayons au moins dans le ciel un intercesseur à invoquer! Car qui pourroit douter, ô mon Dieu, qu'après l'avoir prévenu ici de toutes les bénédictions de votre douceur, vous ne couronniez en lui maintenant vos dons? Qu'après avoir crié vers vous pendant les jours de sa chair mortelle, & jetté tant de soupris & de gémissemens dans

les maux dont il étoit serré de toutes parts, il ne soit maintenant dans le rafraichissement; que vous n'ayez rendu à sa charité, la recompense que vous lui aviez promise, & qu'aprés l'avoir rendu ici le prédicateur incorruptible de la vérité pour nous éclairer, vous ne l'ayez rendu à jamais une étoile brillante dans le ciel; que ceux qui ont été honorés de son amitié & sanctifiés par son ministere, soient sa couronne dans le ciel: couronne qui ne se flétrisse jamais, & qui le comble d'honneur & de joie.

O bienheuheux serviteur de Dieu, je ne puis vous perdre de vue. Vous me revenez toujours dans l'esprit. Vous êtes ma plus douce occupation dans ma solitude. C'est vous qui m'avez appris à l'aimer. Qui auroit été plus solitaire que vous, si Dieu vous avoit permis de l'être? Combien de fois ai-je été témoin que si sa crainte ne vous eût retenu, vous vous seriez échappé d'avec les hommes, pour vous retirer dans un port tranquille & y vivre à l'abri de tant d'orages? Sechant de langueur dans ce desir, vous n'avez pas laissé d'agir comme un homme de tête dans les tempêtes; de conduire sagement un vaisseau, lorsque tous les vens étoient contraires; d'être l'ame de tout ce qui s'y faisoit; de regler tous les mouvemens des uns, & de peser toutes les paroles des autres; de soutenir ceux qui manquoient de courage, & de retenir ceux qui avoient trop de feu. Dieu vous étoit tout. C'étoit sur lui que vous teniez toujours les yeux attachés, comme le pilote sur sa boussole. Vous ne nous parliez que de lui, vous ne nous portiez qu'à lui; & je frémis encore à present d'une sainte horreur, lorsque je me represente l'idée que vous nous donniez de la haute Majesté de Dieu, & de la profonde révérence qui lui étoit due: révérence qui devoit non seulement

don-

donner de l'aversion de tout ce qui blessoit le mois du monde sa sainteté, mais encore imprimer une circonspection vigilante dans tout ce qu'on faisoit ou qu'on disoit pour le servir.

Souvenez-vous, bienheureux serviteur de Dieu, que vous avez rendu à Dieu votre bienheureuse ame, lorsque je vous tenois embrassé entre mes bras. Je vous ai veillé les dernieres heures de votre vie: ne refusez pas de veiller sur moi dans le declin de mes jours. Ouvrez-moi votre cœur lorsque je mourrai, & tendez-moi alors les bras pour me secourir. Je sai que vous ne trouverez pas en moi un fils qui réponde à la vertu de son pere. J'en ai dégénéré, il est est vrai; mais vous avez compati à mes foiblesses pendant votre vie: ne les méprisez point après votre mort. Que pourrois-je jamais vous rendre qui eût quelque proportion avec ce que je vous dois? Je vous ai veillé étant malade: ne m'avez-vous pas veillé beaucoup davantage lorsque j'étois tombé dans une grande maladie, & que j'étois abattu d'une grosse fievre? Vous ne dédaignates pas de me faire placer dans une chambre proche de la vôtre, où vous me rendites des services qui me surprenoient, & qui me font rougir toutes les fois que j'y pense. Le jour & la nuit je vous voyois dans ma chambre. Vous me couvriez lorsque le frisson me prenoit. Vous m'ôtiez les couvertures aussi-tôt qu'il étoit passé. Jesus-Christ, lequel seul vous aviez en vue, vous a tenu compte sans doute des services que vous lui rendiez en ma personne, & je le supplie de ne les oublier jamais.

Cette maladie où je tombai, quoique violente, passa bien vîte. Je ne sai ce que l'on me fit prendre à genoux à l'entrée de mon accès. Je ne prononçai rien; mais les deux Médecins qui m'assistoient furent bien surpris, & eurent peine à

croire qu'une guérison si promte & si parfaite fût naturelle. Dieu sait tout, mais j'avois un Médecin bien habile à ma porte, qui ne disoit pas tout ce qu'il faisoit. Dieu soit loué de tout · c'est lui seul qui fait tout.

La mort de M. Singlin fit d'abord peu de bruit; & j'admirai qu'un homme, qui pendant sa vie étoit si connu de la France, mourût sans que presque personne y pensât. La maison retirée où il étoit contribua beaucoup à ce silence, outre que sa maladie avoit surpris tout le monde. On prit des mesures de précaution avec le Curé de la paroisse, pour l'enlever sourdement le soir dans un carosse. Il l'accompagna lui-même à Port-Royal où il fut reçu comme un homme à qui, après Dieu, la maison étoit obligée du grand bien qui y étoit.

Dès que l'on sut cette mort à l'hôtel de Longueville, une heure après qu'elle fut arrivée, Mademoiselle de Vertus abimée dans la douleur eut cet avantage sur Madame de Longueville que sa qualité retenoit: elle vint toute éplorée au logis. Sa foi ardente l'éleva au dessus des frayeurs que donne aux ames tendres la vue d'un corps mort. Elle lui fit découvrir le visage, le baisa fondante en larmes, & contempla long-tems pour la derniere fois, dans l'amertume de son cœur, un homme dont Dieu s'étoit servi pour lui procurer de grands biens.

On voulut l'ouvrir afin d'envoyer son cœur à Port Royal des champs. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'on lui en avoit demandé la permission trois ans auparavant. M. de Rebours étant mort, comme je crois l'avoir dit, les Meres de Port-Royal des champs écrivirent à M. Singlin, entre les bras duquel il étoit mort, pour le prier d'agréer qu'on l'ouvrît, & qu'on leur donnât la consolation de posseder son cœur

par-

parmi elles. M. Singlin avoit trop de repugnance à voir qu'on trempât ses mains dans le sang de son ami mort & que l'on déchirât son corps. Il leur répondit qu'il falloit se voir en Dieu, & que la foi rendoit tout present sans avoir besoin de rien qui fût sensible. Elles ne purent pas pour cette fois passer outre; mais elles lui écrivirent cette Lettre où elles lui demandoient la permission de le faire ouvrir lui-même quand il seroit mort.

[MON PERE, Je ne puis vous dire combien nous avons été touchées de votre bonté. Nous gardons cherement votre Lettre, qui nous tient lieu de notre bon pere M. de Rebours que nous vous avions demandé. Nous sommes tout-à-fait de votre sentiment touchant le respect qu'on doit avoir aux corps morts des personnes de piété; & pour moi je ne puis penser sans horreur qu'on les déchire, comme on est obligé de faire pour en tirer le cœur. Néanmoins en cette occasion le plus fort desir l'emporte, & je vous avoue que c'est une grande consolation d'avoir present devant soi un cœur qui n'est point consideré comme de chair, sachant que le Saint Esprit y habite, & même avec plus de perfection qu'avant sa mort, puisque c'est sans aucun mélange d'aucun esprit étranger.

C'est pourquoi j'ai toujours été très persuadée qu'il est très avantageux d'avoir quelque chose d'exterieur qui nous fasse souvenir des personnes saintes, & qui réveille en nous l'amour que nous leur portons & le respect que nous leur devons. C'est ce qui a fait que j'ai jusqu'ici surmonté ma repugnance pour cette espece de massacre, par la tendresse pleine de respect qu'on doit avoir pour les corps morts des personnes de piété. Car encore que je sache par la foi que les bienheureux qui sont unis à Dieu sont presens par-tout où il lui plaît qu'ils le soient, je crois

néanmoins que comme nous ſommes composés de corps auſſi bien que d'ame, il n'y a qu'une néceſſité indiſpenſable qui doive rendre notre dévotion entierement ſpirituelle, ſi ce n'eſt que notre foi fût ſi grande qu'elle reſſemblât à celle du Centenier, qui refuſa la preſence corporelle de Jeſus-Chriſt.

Je ſai qu'en cela conſiſte la vraie perfection, & je ne doute point, mon pere, que vous ne l'ayiez déja atteinte, il y a long-tems; mais pour nous, nous avouons que nous en ſommes encore bien éloignées, & nous vous prions très humblement de vous contenter ſeulement du deſir que nous avons de travailler très ſerieuſement à l'acquerir. Je crois, mon pere, que vous m'entendez bien, & que vous comprenez que tout ce diſcours tend à vous ſupplier très inſtamment de trouver bon que nous ne ſoyons par ſi ſpirituelles à l'égard de vous, mon pere, en cas que Dieu nous affligeât juſqu'à joindre ce rude coup à tous les autrres, à quoi je ne puis penſer & dont je ne puis parler ſans frémir. Mais il vaut mieux le faire quand les perſonnes ſont en ſanté, principalement quand l'occaſion s'en offre comme celle-ci.

Après cette grace, mon pere, nous vous promettons de n'en demander jamais aucune autre, & que nous tâcherons de ſuivre nos peres & nos meres dans la fermeté & la ſolidité de leur foi. J'ajouterai ſeulement que ſi vous me refuſez cette grace, quand même je me rendrois paiſiblement à votre refus, je trouverois une grande repugnance dans toute notre communauté; mais nous prions Dieu inſtamment de nous preſerver d'être de long-tems en peine de demander quelque choſe de vous après votre mort, pour nous ſouvenir toujours de vous.]

M. Singlin étant mort, M. de Saci ſe trouva

va dans un étrange embarras. Il comprenoit mieux que personne la perte qu'il faisoit. Il voyoit que Dieu lui avoit enlevé un homme qui depuis plus de vingt ans étoit tout son conseil, & qu'il le lui ôtoit dans un tems où il en avoit le plus de besoin ; car il n'étoit pas difficile de prévoir que le poids des affaires alloit tomber sur lui, & que ce seroit lui à l'avenir que l'on viendroit consulter au lieu de M. Singlin. Ainsi son esprit souffroit encore plus d'agitation que son corps qui n'étoit gueres en repos, à cause de tous les mouvemens qu'il lui fallut faire dans les divers changemens de logis où la nécessité de se mettre en sureté l'engageoit. Car il ne se put faire qu'à la mort de M. Singlin, celui où nous étions ne fût aussi-tôt connu.

Je me souviens qu'alors M. de Saci se trouva en grand embarras & en d'étranges inquiétudes. Il voyoit d'un côté que, pour être surement caché, il eût fallu n'admettre personne chez lui ; mais il craignoit de l'autre que Dieu ne lui reprochât un jour que, pour avoir eu trop de soin de sa sureté, il eût manqué à des ames à qui il avoit donné beaucoup de confiance pour lui, & qui avoient besoin plus que jamais de ses conseils. Ainsi cette pensée l'emportant entierement sur son esprit, il laissa venir très librement chez lui ; desorte qu'au bout de trois mois on avoit des avis que l'on étoit découvert, & qu'il falloit changer de maison. Il fallut faire ce manege pendant plus de deux ans, ce qui étoit une grande incommodité dont M. de Saci se trouva fatigué. Il prit enfin une nouvelle resolution, qui fut de ne plus faire venir personne chez lui, mais d'avoir près de son logis un rendez-vous où il verroit librement ses amis, à qui il étoit resolu de ne manquer jamais, quelque chose qui lui en pût arriver.

OXFORD

Il avoit soin de soutenir dans la piété tous ceux qui le venoient voir, & comme j'avois l'honneur de l'accompagner dans ses sorties, j'admirois, lorsque les choses particulieres qui regardoient la conscience étoient dites, de quelle maniere il proportionnoit ses instructions à la disposition de ceux à qui il parloit. S'il en voyoit de timides, il les exhortoit de mettre leur confiance en Dieu, à qui on s'attaquoit plus qu'aux hommes dans ces affaires. Il leur disoit, qu'il étoit aussi aisé à Dieu de surmonter leurs plus grands efforts que les plus petits, & les plus redoutables ennemis que les plus foibles; que les hommes les plus violens étoient moins à son égard que des mouches; qu'ils ne pouvoient avec tous leurs emportemens faire que ce qu'il vouloit, & non ce qu'ils vouloient eux-mêmes; qu'il avouoit pour lui que toutes ces tempêtes le fortifioient plutôt qu'elles ne l'affoiblissoient, & que toutes les incommodités qu'elles lui causoient, ne faisoient qu'accroître son courage loin de le diminuer.

Il lui sembloit que dans ces occasions il éprouvoit d'une maniere sensible que Dieu vouloit au milieu de nos infirmités opposer sa force à la puissance de nos ennemis. Il leur representoit que dans le christianisme ceux qui sont persecutés étoient plus forts que ceux qui persecutent; qu'on devoit alors témoigner toujours à Dieu qu'on ne vouloit dépendre que de lui seul; qu'il avoit donné autrefois la paix à l'Eglise, non par la complaisance des chrétiens envers les tyrans, mais par leur force & leur constance à mépriser leurs efforts; que les affaires des hommes ne se faisoient que par la faveur des hommes, mais que celles de Dieu ne se faisoient que par leurs oppositions & leurs resistances, afin qu'il parût que les hommes n'y avoient aucune part, & que l'E-

glise

glise ne subsistoit que par la puissance & par la volonté de Dieu.

Quand il en voyoit d'autres qui étoient naturellement courageux, il tâchoit de leur inspirer une sainte crainte. Il leur disoit que dans les tems d'obscurités & de nuages il falloit beaucoup penser à reparer ses fautes, & se resoudre à recevoir avec un esprit de pénitence tous les maux qui en pourroient arriver; qu'on devoit extrêmement prendre garde alors de ne pas tomber dans quelque faute d'imprudence; qu'on ne devoit pas ressembler à ces combattans du monde, qui perdent le jugement dans le combat par trop de courage; que les mouvemens de la grace devoient être plus reglés, comme aussi ils doivent être plus forts, plus permanens, plus inflexibles; qu'on devoit craindre de se livrer par quelque imprudence à l'oppression des ennemis, & de leur donner lieu d'insulter à la cause de Dieu, à cause des defauts de ceux qui la soutenoient.

Pour lui, son dessein dans sa retraite étoit de suivre l'ordre de l'Evangile du Fils de Dieu, & l'exemple des Saints qui nous ont appris qu'il falloit aller aux souffrances en fuyant. Il faisoit remarquer que c'étoit là la difference qu'il y avoit entre le courage du monde & celui de Dieu; que celui-ci commençoit toujours par la fuite, & que l'autre au contraire ne fuyoit qu'à l'extrémité, après avoir employé toutes ses forces & ses inventions dans le combat; que tout ce qu'il souhaittoit étoit de suivre Dieu fidelement par tout où il le meneroit, & de ne s'avancer jamais de lui-même, comme un bon soldat, dont le devoir étoit de ne refuser aucun commandement de son capitaine, & de n'en prévenir aucun; qu'il falloit laisser Dieu conduire sa cause, & ne troubler point ses desseins par trop d'empressemens; qu'on

n'avoit rien à faire qu'à souffrir en silence, *donec transeat iniquitas*, jusqu'à ce que l'iniquité passe; qu'elle passeroit assurément comme une tempête, qui seroit d'autant plus courte qu'elle faisoit plus de bruit; que la sagesse de ces tems-là étoit de demeurer dans le repos & dans le calme, ne craignant rien autre chose de cet orage, sinon qu'il passât sans qu'on en reçût le fruit qu'on en devoit tirer, qui étoit de se séparer de plus en plus des choses du monde qui nous divertissoient; que lorsque tout étoit calme on tomboit dans l'amusement, & qu'alors les vérités saintes faisoient plus d'impression sur l'esprit pour l'éclairer que sur le cœur pour l'échauffer; mais que ces tems pénibles reveilloient la foi endormie, & nous faisoient avoir recours avec plus d'instance à la priere, qui étoit plus nécessaire alors qu'en tout autre tems.

L'affaire principale de M. de Saci étoit alors l'hôtel de Longueville. Cette princesse aussi bien que Mademoiselle de Vertus ne crurent pas que personne pût mieux continuer ce que M. Singlin avoit commencé pour leur salut. D'autres moins humbles que M. de Saci, & moins éloignés de tout ce qui éclate dans le monde, auroient embrassé cette occasion avec joie, lors principalement que la voie avoit été si bien applanie, & qu'il n'y avoit plus qu'à entretenir les choses dans l'état où M. Singlin les avoit mises: mais M. de Saci avoit bien d'autres sentimens, & il fallut qu'il se fît une étrange violence pour accepter cet emploi. De plus il y trouvoit de grandes difficultés. Il ne pouvoit aller si souvent à l'hôtel de Longueville, sans être bientôt découvert. Il ne pouvoit se resoudre à se déguiser comme faisoit M. Singlin. Cependant voyant que la charité demandoit cela de lui, il n'eut aucun égard à ses repugnances, ni au danger de

perdre

perdre sa liberté, & il consentit à tout ce qu'on desiroit de lui. Ainsi aux jours destinés à ces visites, on lui envoyoit de l'hôtel un carosse qui, sans venir jusqu'au logis, l'attendoit à une vingtaine de maisons, & le soir le descendoit au même lieu.

Il n'avoit aucune mollesse en parlant à ces Dames; mais sans manquer d'honnêteté ni de douceur, il ne laissoit pas de leur representer avec force tous leurs devoirs. Il avoit fait un abrégé des avis généraux qu'il jugeoit à propos de leur donner, dont il me pria de faire une copie. Il leur marquoit d'une maniere vive l'obligation où elles étoient, quoique vivant dans le monde, de tendre à la perfection. Il leur disoit qu'elles ne pouvoient persévérer dans la vie où elles étoient entrées, qu'en y avançant toujours; qu'autrement on reculoit en arriere: ce qui faisoit qu'on en voyoit si peu de ceux qui avoient commencé de se convertir à Dieu, qui continuassent de marcher dans la bonne voie; que c'étoit un abus de croire qu'il suffisoit de demeurer au même état où l'on étoit d'abord; que c'étoit le moyen de se relâcher bientôt, que de chercher de petits divertissemens, des consolations humaines, des satisfactions profanes; qu'on devoit craindre de s'abandonner, sans s'en appercevoir, à la mollesse d'une vie seculiere, & de finir par la chair après avoir commencé par l'esprit; qu'il ne suffisoit pas d'avoir passé du vice à la vertu, qu'il falloit encore passer d'une bonne vie à une meilleure; que S. Paul étonnoit tout le monde en craignant d'être reprouvé, après avoir tant prêché l'Evangile, & en nous exhortant à courir de telle sorte que nous remportions le prix de la course; que toute l'Ecriture excite par tout ceux qui sont justes à se sanctifier de plus en plus, *Qui justus est justificetur adhuc*; que David disoit qu'il

qu'il ne faisoit que commencer à servir Dieu & à exécuter ses bonnes resolutions, *Dixi, nunc cœpi*, tout ce qu'il avoit fait jusques-là ne lui paroissant rien; que les Peres exhortoient de même, non seulement les personnes Religieuses mais encore les seculiers, à cet avancement continuel, & à n'être jamais contens de leur état: *Semper displiceat tibi quod es*; qu'en cela consistoit cette faim & cette soif de la justice que Jesus-Christ met au nombre des béatitudes.

Après plusieurs changemens de logis, M. de Saci en prit enfin un au bout de la grande rue du fauxbourg S. Antoine, qui étoit un pays perdu pour nous; & nous nous promettions bien d'y demeurer long-tems inconnus. Pour aller trouver les amis, nous leur donnions un rendez-vous au logis de M. Petit, qui étoit dans la rue Charonne, où nous allions par une rue fort détournée; & les portes de derriere pour sortir de chez nous & pour entrer chez M. Petit, nous mettoient fort à couvert. Mais helas! y a-t-il aucune sagesse ni aucune prudence humaine qui puisse tenir contre les desseins de Dieu, & resister à ses ordres éternels, pour empêcher qu'ils ne s'exécutent?

Enfin le moment de la prison de M. de Saci étoit venu: prison qu'il avoit long-tems prévue, & à laquelle il s'étoit comme préparé pendant toute sa vie. Puis-je retoucher ici une chose qui me causa tant de larmes, & renouveller une plaie dont la douleur me fut si amere? Dieu permit donc qu'un si saint homme tombât entre les mains des méchans. Je n'ai garde de me plaindre de sa conduite: loin de moi une si grande impiété. Jesus-Christ s'étant reduit par sa misericorde à un état semblable, arrête toutes mes plaintes. Les hommes voulurent renfermer dans l'obscurité un saint Ecclesiastique, que Dieu jusques-là

avoit

avoit tenu renfermé pendant sa vie; & il voulut au contraire, contre la pensée de ses persecuteurs, se servir de cette voie là même, pour le tirer enfin des tenebres & le produire à la lumiere.

O vanité des hommes! En ajoutant par tant d'intrigues & tant de ressorts quelque chose de plus resserré à la solitude de ce saint Prêtre, & à sa retraite accoutumée, que firent ses ennemis que de lui rendre un grand service, & de lui procurer une grace qu'il cherchoit plus que jamais depuis qu'il se vit engagé dans la conduite des ames? Il n'eut garde de regarder la Bastille, qu'on lui préparoit, comme un supplice; & la resolution avec laquelle il se disposoit à y entrer pouvoit le porter à dire, comme S. André à la croix, *O bona crux*. Il se promettoit que le silence seroit sa pâture, & que sa separation d'avec les hommes y feroit sa joie. Il espéra de s'y trouver à l'aise tout d'un coup, comme dans son centre, & de regarder les barrieres que l'on mettroit de toutes parts pour l'empêcher d'avoir communication avec les hommes, comme autant de ferrures & de portes qui lui assureroient sa liberté, & qui empêcheroient que sa paix ne fût troublée de personne. Ainsi il put bien être prisonnier, il put bien tomber entre les mains des hommes; mais il ne put être renversé.

Il prévoyoit bien, comme j'ai dit, que sortant souvent de sa retraite pour aller rendre à ses amis les services qu'ils desiroient de lui, pour le bien de leur conscience, il se manifestoit trop. Il n'ignoroit pas que tout étoit déclaré contre lui & contre les autres Messieurs; que l'on postoit de tout côté des espions; que tous les Commissaires étoient en campagne, & tous les Archers en quête. Cependant sa générosité naturelle & sa vigueur sacerdotale l'empêchoient d'a-

voir

voir jamais la pensée de se menager. Il se prodigua pour ses freres; & quoiqu'il vît bien que les craintes n'étoient pas imaginaires, & que les avis qu'on lui donnoit de tous côtés n'étoient pas des defiances legerement ni indiscretement inspirées, il croyoit n'avoir rien à perdre lorsqu'il ne s'agissoit que de lui, pourvû qu'il ne manquât à rien de ce qu'il devoit aux autres. Ainsi il suivit l'ardeur de sa charité au milieu de tous ces périls, & il sacrifia à Dieu & à ses chers freres son repos & sa liberté.

Aussi ces entrevues remplissoient de feu toutes les personnes à qui il parloit, & encourageoient de plus en plus à la piété ceux qui voyoient en cet homme l'image d'un véritable pasteur, par ce desinteressement qui le portoit si aveuglément, mais en même tems si charitablement, à preferer ce qui étoit utile aux autres à ses commodités particulieres. J'avois l'honneur de l'accompagner dans tous ses voyages, & j'étois témoin de la noblesse de son cœur, & de ses sentimens si vifs, si animés, si fervens qui l'élevoient si fort au dessus de tous les périls qui le menaçoient. Après cela ne doit-on pas regarder sa prison plutôt comme une recompense que comme une peine ? Et n'avoit-il pas assez fait pour la mériter ?

Il ne fut pas trompé dans son attente, & le 14. Mai 1666. le même jour qu'avoit été pris M. de S. Cyran qu'il regardoit comme son pere & son maître, il fut arrêté, & moi avec lui. Il y avoit néanmoins quinze jours qu'on pouvoit dire qu'il étoit arrêté, sans qu'il le fût. On mettoit des gens en sentinelle pour observer tout ce qui entroit au logis, ou ce qui en sortoit. On le suivoit toutes les fois qu'il sortoit. On marchoit sur tous nos pas. Nous allames par honnêteté reconduire jusqu'à Saint Denis M. de Tille-

lemont qui étoit venu de Beauvais, où il demeuroit alors, pour voir M. de Saci : l'espion étoit derriere le carosse. Nous passames l'eau à la porte S. Antoine, pour aller à S. Medard, aux funerailles de M. Guillebert : l'espion étoit dans le même bateau, & il fut quinze jours à nous observer de la sorte ; parce qu'on espéroit de se rendre maître en général de tous les amis.

Enfin voyant que leur espion perdoit le tems & ne faisoit aucune nouvelle découverte, la maison de M. de Saci étant fort paisible & les sorties fort innocentes & éloignées de toutes intrigues, ils se lasserent d'attendre davantage, & ils resolurent de mettre la main sur un homme sur qui jusques-là ils n'avoient eu que les yeux ouverts.

Il arriva par une rencontre extraordinaire que, le jour même qui étoit destiné à sa prise, il devoit faire une visite à l'hôtel de Longueville, où il y avoit deux ans qu'il avoit commencé d'aller à cause de la mort de M. Singlin. On avoit coutume, comme j'ai dit, de lui envoyer toujours un carosse ; mais ce jour-là on ne put lui en envoyer, parce que Madame de Longueville avoit envoyé tous ses chevaux en relais, au devant de Madame la princesse de Conti sa belle-sœur, qui revenoit à Paris après la mort de Monsieur son époux, ce prince pénitent dont j'ai déja parlé. M. de Saci ne voulut point qu'on se mît en peine d'avoir un autre carosse. Il ne se fit point une affaire pour une fois de faire le voyage à pied. Il resolut seulement, à cause de la chaleur, de prendre les heures du matin, & de s'arrêter à mi-chemin, ou à S. Paul, ou à S. Gervais, pour y entendre la Messe, & achever ensuite son voyage jusqu'à l'hôtel. J'eus l'honneur de l'accompagner.

Nous sortimes sur les six heures du logis du

faux-

fauxbourg S. Antoine, allant fort paisiblement à la fraicheur. Etant à vingt maisons, & vis-à-vis la porte de l'Abbaye de ce nom, à peu près au lieu où le carosse de Madame de Longueville attendoit d'ordinaire M. de Saci, nous vimes celui de M. le Lieutenant civil devant l'Abbaye. Il nous venoit prendre, & le carosse étoit tout plein de Commissaires. Nous ne pensames à rien, & continuames doucement notre chemin vers la ville. Pour eux ils ne voulurent pas faire d'éclat dans le fauxbourg, de peur que si on étoit averti par le bruit, on n'eût le tems au logis de détourner les papiers auxquels ils en vouloient autant qu'aux personnes. Ils députerent seulement deux Commissaires qui nous suivoient pas à pas avec deux Archers. Nous marchions en grand silence; car d'ordinaire M. de Saci en marchant recitoit quelques prieres. Quand je vis qu'il avoit fait, je lui parlai en passant le long de la Bastille, & lui dis: „ En vérité nous „ ne pensons pas assez à ceux qui sont enfermés „ en ce lieu. On s'accoutume à leurs maux, „ on s'y endurcit. On n'a point cette compas- „ sion dont parle S. Paul, qui fait que l'on est „ aussi sensiblement touché de la captivité des „ autres, que si l'on étoit captif soi-même. " Comme je disois cela au sujet du bon M. Savreux qui étoit à la Bastille depuis long-tems, j'entendis une voix qui nous disoit derriere nous: *C'est assez, c'est assez, Messieurs.* Nous nous retournâmes vers le Commissaire qui nous dit: *Messieurs, j'ai ordre de vous arrêter.* Je fus fort surpris, & je lui dis sur le champ: Monsieur, n'y a-t-il point d'équivoque? Car Monsieur est une personne de poids, qui mérite qu'on ne fasse point de sclandre mal à propos. *Non, non,* répondit-il, *il n'y a point d'équivoque. Vous connoissez le jardin de M. Pe-*

tit au fauxbourg S. Antoine. Il n'en fallut pas davantage, & je leur dis aussi-tôt : Messieurs faites ce que vous avez ordre de faire. Ils ne voulurent point faire d'éclat; & comme nous étions au bureau des carosses de louage, au coin de la place royale, ils prierent le maître du bureau d'agréer que nous montassions dans un carosse qui étoit là pour passer seulement la rue, & aller auprès de S. Paul, chez le Commissaire Vendôme.

M. de Saci, en cette rencontre, étant peu en peine de lui-même, n'étoit inquiet que pour quelques Lettres de conscience qu'il avoit sur lui; & ne croyant pas devoir trahir ceux qui lui avoient confié le secret de leur cœur, il fit tout ce qu'il put, pendant ce moment qu'il étoit dans le carosse, pour ôter ces papiers de sa poche & les faire doucement glisser dans ses caleçons, les croyant là dans un lieu inviolable; mais comme on observoit ces mouvemens, on reconnut son pieux artifice, & la premiere chose que l'on fit lorsqu'il fut descendu chez le Commissaire, fut de lui ôter son manteau & de le faire asseoir sur un escabeau, de lui dénouer les cordons de ses caleçons, & d'en faire sortir par le bas les papiers qu'il avoit tâché de sauver.

J'avoue qu'en me retournant vers lui je fus saisi, voyant cet innocent agneau entre les mains de ces loups. Je ne doute point qu'il ne souffrît plus de se voir ainsi delié que si on l'avoit chargé de chaînes. Il n'avoit pas coutume de voir de tels valets de chambre à genoux devant lui, pour lui dénouer ses chausses. Il ne voyoit le monde à ses pieds que pour lui venir découvrir leurs consciences, & non pas comme ceux-ci pour y venir découvrir le secret de la conscience des autres. Cependant ils montroient entre eux en riant ces innocens papiers. Ils les éle-

voient

voient en haut en se regardant avec des soufris, & ils les portoient en triomphe pour les faire voir à M. le Lieutenant civil. Ainsi un juge séculier s'empara des décisions d'un juge des ames. Il fut assez hardi pour porter sa curiosité à ce qu'il ne lui étoit point permis de voir, sans craindre ce qui arriva à Osa, lorsqu'il mit témérairement la main à l'Arche. Il fit courir de sots bruits avec des railleries fades & insipides, comme étoit entre autres celle-ci, que M. de Saci donnoit des absolutions par Lettres. M. le Chancelier le Tellier l'en fit rougir, & il l'obligea de remettre ces papiers entre les mains de M. l'Archevêque.

Ces papiers donc étant pris, on fit monter M. de Saci dans une chambre haute, avec un Archer qui le gardoit; & on me laissa dans la salle basse où nous étions entrés d'abord avec un garde qui m'observoit, après m'avoir fait vuider mes poches. Les Commissaires s'en étant allés, nous demeurames ainsi depuis sept ou huit heures du matin jusqu'à près de midi, & pendant ce tems je m'offris à Dieu le mieux que je pus, comme une personne qu'on alloit bientôt mener à la Bastille.

J'avoue que je n'étois pas gai, tant pour l'état où je voyois M. de Saci, que pour celui où j'étois. Ainsi je me divertis fort peu des beaux airs que la jeune femme de ce Commissaire où on nous mit en dépôt vint chanter dans cette salle où j'étois, & où elle travailloit à l'aiguille; non plus que des entretiens qu'elle s'efforça à diverses reprises de lier avec moi, pour découvrir les causes de notre détention. Elle eut même l'honnêteté de me faire apporter un déjeuner, dont je la remerciai très humblement, parce que je ne me trouvai gueres en état de manger. Mon garde fut moins cérémonieux que moi. Il trou-

va le déjeuner fort à son goût, & crut que c'étoit une sagesse de s'en munir solidement, ne sachant pas à quelle heure pouvoit venir le diner.

Nous fumes dans une grande incertitude & une grande ignorance de toutes choses pendant cette matinée, attendant à tout moment le coup, sans avoir aucun moyen de nous parler. Je n'ai pu souvent m'empêcher de rire en me rappellant ce qui fut le plus grand sujet de la douleur de M. de Saci, & de ses lamentations pendant ces quatre ou cinq heures. Comme depuis plus de deux ans il s'attendoit tous les jours à la Bastille, il avoit toujours soin de porter sur lui les Epîtres de S. Paul. " Qu'on fasse de moi ce qu'on vou-
„ dra, disoit-il; en quelque lieu qu'on me met-
„ te, pourvû que j'aye mon S. Paul avec moi,
„ je ne crains rien. " Mais helas! ce jour là, comme il avoit un long chemin à faire par la chaleur, il crut que les longs habits l'embarrasseroient assez sans qu'il fût encore chargé de ce Livre. Ainsi avant que de partir il le quitta, & il fut pris peu de tems après. *O inutilités des précautions humaines!* disoit-il en se plaignant de lui même, & de sa delicatesse de n'avoir pu souffrir son Livre. Et ce fut ensuite le premier meuble qu'il mit dans sa poche dès qu'il put mettre la main dessus.

Cependant lorsque nous étions dans cette espece de repos en cette prison anticipée, M. le Lieutenant civil jouoit d'étranges tragedies au logis. Il alla descendre du carosse où nous l'avions vu chez M. Molodin Colonel des Suisses, qui étoit notre voisin & dont la maison tenoit à la nôtre. Ce Colonel avoit eu ordre de la Cour d'assembler chez lui pendant la nuit, sourdement, sans bruit & sans éclat, toute sa Compagnie, pour suivre les ordres que M. le Lieutenant civil lui donneroit. En même tems on avoit fait aller de

de même une centaine d'Archers au Thrône qui étoit un peu au dessus de notre logis, pour se tenir prêts en cas de besoin.

Lorsque je me representai tout cet attirail si inutile, je crus que M. de Saci pouvoit bien dire à ces personnes, comme autrefois Jesus-Christ son cher maître, *Tanquam ad latronem existis cum gladiis & fustibus.* Armer deux ou trois cens personnes contre un homme sans armes & contre une maison où il n'y avoit pas une seule épée, cela sentoit un petit brin de folie. Mais M. le Lieutenant civil s'applaudissoit en lui-même de voir tant de soldats soumis à ses ordres, & il sembla pour un moment quitter sa robe pour faire le petit Lieutenant-général d'armée. Il fit la revue de ses troupes. Il avoit ruminé toute la nuit de quelle maniere il les rangeroit, & sur quelle ligne il les feroit marcher. Le jour lui avoit paru long à venir, & tous ses domestiques, qui ne savoient rien de l'action signalée qu'il meditoit, furent surpris de sa vigilance. Il avoit deux sieges à faire à la fois: l'un de notre maison, l'autre de celle de M. Petit: car il avoit envoyé pour le prendre, mais on le manqua. Il eut soin donc de partager ses troupes, de former un bataillon de Suisses & d'Archers pour envoyer chez M. Petit, & de garder l'autre avec lui. Dès qu'il eut fait marcher le premier corps, il ordonna aussitôt l'assaut à notre logis. Il choisit cinq ou six Suisses des plus resolus pour escalader les murailles, & fit poser l'échelle dans une cour voisine pour entrer dans la maison par la fenêtre du cabinet de M. du Fossé.

Ce jeune Gentilhomme dormoit paisiblement dans son lit. Il entend quelque bruit à la fenêtre de son cabinet, il prête l'oreille. Un Suisse, sautant de la fenêtre dans le cabinet, avec l'agileté naturelle à cette nation, fit trembler tout le plancher;

cher. Un autre le ſuivit de près & fit encore trembler plus fort. M. du Foſſé ſe leva, prit ſa robe de chambre, entra dans ſon cabinet & vit un Suiſſe qui avec un viſage effrayé avoit l'épée à moitié hors du fourreau. M. du Foſſé lui dit: *Que demandez-vous ?* Auſſi-tôt deux ou trois ſuivent de même faiſant entendre que M. le Lieutenant civil montoit. Ils allerent de ce pas dans toutes les chambres, & s'en rendirent maîtres, afin qu'on ne détournât aucuns papiers; & un autre courut à la porte l'ouvrir à M. le Lieutenant civil, qui entra en triomphe comme un conquérant dans une place priſe d'aſſaut, étant accompagné de M. Molodin.

Il ſe fit à cette occaſion un grand éclat dans le quartier. Chacun vouloit deviner pour quel ſujet on nous arrêtoit. Les uns diſoient que nous étions des gens d'affaires dont on vouloit examiner la conduite. D'autres que nous étions des voleurs. D'autres nous firent l'honneur de nous prendre pour des empoiſonneurs dont on parloit fort alors, & parmi leſquels la plus criminelle étoit ſans doute la Dame de Brinvilliers, fille du Magiſtrat qui s'applaudiſſoit de notre capture, & qui avoit peut-être déja dans le corps le poiſon lent que ſa fille lui donna, & dont il mourut deux mois après notre priſe. D'autres enfin dirent que nous étions de faux monnoyeurs, car il n'y avoit que huit jours qu'on en avoit pris un fameux de ce quartier-là même, à quelques maiſons de la nôtre. Cela allarma terriblement notre boulanger qui tenoit à notre logis. Il alla vîte tirer de ſon coffre une vingtaine de piſtoles qu'on lui avoit données le jour précedent pour payer ſon pain, & après les avoir bien examinées en tremblant, il dit enfin d'un air raſſuré : *Si ce ſont de faux monnoyeurs, ils n'ont pas très certainement fait ces vingt piſtoles-ci.* Cependant M. le Lieutenant

nant civil entrant dans le logis s'addressa à M. du Fossé, qu'il questionna pendant trois heures qui lui parurent bien longues. Il reçut ainsi les premiers coups & les plus rudes, & il eut besoin de tout son esprit dans cette rencontre. On interrogea ensuite M. du Beroger son cadet qui demeuroit aussi avec nous, & M. Claude jeune Gentilhomme de leur pays qui étoit aussi au logis.

Pendant ces interrogatoires les Commissaires allerent faire d'étranges perquisitions chez M. Petit. La persuasion ferme où ils étoient qu'il y avoit là une imprimerie, les rendit extrêmement opiniâtres à la rechercher; mais on n'avoit garde de trouver ce qui n'y étoit pas, & n'y fut jamais. Madame Petit les surprit & se fit admirer d'eux par sa sagesse, par son esprit & par sa générosité. L'Exemt nous fit bien rire en nous parlant d'une bonne femme qu'on appelloit *la Picarde*, qui avoit les clefs du logis de M. Petit, & qui l'ouvroit à M. de Saci & à ses amis quand nous y allions. Les Commissaires la tournerent & retournerent en cent manieres, lui demandant ceux qui alloient en cette maison, pour lui faire nommer nos noms; mais elle, pénétrant bien que c'étoit à nous à qui on en vouloit, ne nous nomma jamais, & en cita cinquante autres qui n'y venoient que rarement. „ Allez, nous dit „ l'Exemt, je ne sai pas ce que vous avez fait „ à cette bonne femme, pour l'obliger à avoir „ tant d'égard & de menagement pour vous; „ mais assurément vous devez l'aimer, car elle „ vous est bien fidele."

Enfin tous ces mysteres étant achevés, M. le Lieutenant civil envoya sur le midi son carosse avec les deux mêmes Commissaires qui nous avoient logés où nous étions. Ils étoient muets comme des poissons. Ils ne nous parloient que

par

par réverences & par signes. Ils marquerent à M. de Saci qu'il falloit descendre en bas, & à moi que je le suivisse; & ils nous firent monter dans le carosse, eux & l'Exemt avec nous, & quelques Archers à la suite. Ce fut à ce coup que je m'offris de bon cœur à Dieu, comme croyant qu'on nous alloit mettre à la Bastille vers laquelle on nous conduisoit. Mais la pensée de mon sacrifice s'envola bientôt, quand je vis que nous passions la Bastille. Alors un Commissaire rompit ce morne & long silence, & nous dit: *Vous voyez bien, Messieurs, qu'on vous remene chez vous.* L'Exemt qui observa notre visage aussi bien que les Commissaires, me dit après en riant qu'il avoit remarqué quelque changement sur le mien alors, & qu'il s'étoit un peu plus ouvert. Je ne sai si c'étoit parce que je revoyois M. de Saci, ou parce qu'un péril que je croyois tout present étoit un peu differé. J'admire la foiblesse humaine. Quelque préparation qu'elle ait aux maux, elle est toujours bien aise qu'ils s'éloignent.

Enfin nous arrivames à notre logis que nous avions peine à reconnoître, tant il étoit metamorphosé. C'étoit comme une place d'armes. On n'y voyoit que Suisses & Archers dedans & dehors, & dans toutes les avenues. En un mot le logis le plus paisible de Paris où on ne voyoit ni n'entendoit personne, étoit devenu le plus tumultueux. Les cours, les jardins, les salles, les degrés, & sur tout la cuisine étoit pleine de Suisses qui, ayant été sur pied toute la nuit, sentoient que la faim les pressoit; & pendant que quelques-uns étoient en garde, les autres visitoient la marmite & alloient dans la cave voir si le vin étoit à leur goût. Mais aux approches de M. de Saci, on les rassembla tous, & ils firent une longue haie qui prenoit dès le milieu

de la rue, traversoit toutes les cours, & alloit jusqu'au fond du jardin.

M. de Saci traversa cette longue haie. Je le suivois, & je remarquai dans ces personnes qu'encore que pour l'ordinaire elles soient assez brutales d'elles-mêmes, elles furent néanmoins alors capables d'admiration. Leur regard attentif & leur profond silence, lorsque M. de Saci passoit au travers d'eux, me fit admirer qu'un seul homme sans armes pût tenir ainsi en respect plus d'une centaine d'hommes bien armés, lors même qu'il étoit entre leurs mains. On lui fit monter le degré qui étoit aussi bordé de gens d'armes. On le conduisit dans la premiere chambre, & on le presenta à M. le Lieutenant civil qui le traita assez indifferemment, sans témoigner faire beaucoup d'état de celui qui paroissoit devant lui.

Il commença son interrogatoire. Un homme établi de Dieu même pour être le juge des ames, se vit devant un juge, helas ! bien different; puisqu'au lieu que M. de Saci ne cherchoit qu'à absoudre les coupables & à les rendre innocens pour leur attirer la grace de Dieu, celui-ci au contraire ne cherchoit qu'à rendre les plus innocens coupables, & à trouver en eux, ou à inventer même des crimes, pour attirer sur eux l'indignation du prince. Mais quelque méchante intention qu'eût ce Magistrat, M. de Saci, ayant un courage ferme & assuré tout captif qu'il étoit, soutint l'honneur du sacerdoce. Il parla à un ministre de la justice, comme étant lui-même un ministre de Dieu. Dans toutes ses réponses, il n'oublia rien d'utile & de nécessaire, & ne dit rien de superflu. En écoutant les demandes de son juge, il écoutoit en même tems Dieu, pour puiser dans sa sagesse infinie la juste modération des paroles qu'il a promise à ses serviteurs,
&

& que M. de Saci m'avoit souvent témoigné, qu'il espèroit de recevoir de lui dans toutes les rencontres qui lui pourroient arriver. Aussi lorsque cet interrogatoire fut porté devant les Ministres, & ensuite devant le Prince, on avoua d'un commun consentement, que celui qui avoit répondu de la sorte, avoit beaucoup d'esprit & de sagesse, & qu'il avoit su compasser toutes ses paroles selon les regles de la prudence humaine & divine.

M. le Lieutenant civil tira un papier de sa poche, & dit à M. de Saci qu'il y avoit deux chefs pour lesquels il étoit venu chez lui : l'un, qu'il avoit une imprimerie dans son logis ; l'autre, qu'il s'y faisoit des assemblées qui ressentoient la cabale. M. de Saci qui n'avoit rien perdu de sa gravité & de sa presence d'esprit, répondit sur le champ que pour le premier chef qui regardoit l'imprimerie, il n'avoit rien à dire ; qu'il ne doutoit pas que ses Commissaires n'eussent tout visité depuis les caves jusqu'au grenier, & ne lui eussent fait un fidele rapport de toutes choses ; qu'il étoit très assuré qu'ils n'avoient trouvé aucune trace d'imprimerie ; que pour le second chef, qui étoit les assemblées & les cabales, il étoit si peu vrai qu'il s'en fît chez lui, que pas un de ses amis ne savoit où il demeuroit, & que ce ne seroit que par lui, par ses Archers & par ses Commissaires qu'ils l'apprendroient. Il n'y avoit point de replique à ces réponses. C'est pourquoi M. le Lieutenant civil passa aussi-tôt aux papiers qu'on lui avoit pris sur lui & dans sa chambre, pour les inventorier. Il y avoit plusieurs Lettres dont l'inscription étoit, l'une à M. de Gournai, les autres à M. Deleau, les autres à M. de Saci. M. le Lieutenant civil demanda : *Qui est M. de Gournai ? C'est moi*, répondit M. de Saci. *Et M. Deleau ? C'est*

 moi,

moi. Et M. de Saci? C'est moi encore. Cela sent bien la cabale, dit M. le Lieutenant, d'un air assez méprisant. M. de Saci, sans s'étonner, lui répondit d'un ton ferme : *Monsieur, l'état où vous me voyez maintenant justifie assez toutes les précautions que j'ai pu prendre, & ne fait voir seulement que je n'en ai point pris d'assez sures.*

Le juge poussa sa curiosité plus loin. Il témoigna beaucoup d'empressement pour savoir les noms des personnes à qui s'addressoient les Lettres qu'on lui avoit trouvées dans sa poche, parce qu'il n'y avoit point de dessus. M. de Saci qui savoit parfaitement discerner ce qu'il devoit taire, lui dit sans hesiter, qu'il le prioit de voir dans ses Lettres s'il y avoit quelque chose contre la Religion & contre l'Etat, & qu'alors il lui répondroit & lui rendroit compte de tout : mais que s'il ne s'agissoit que de son ministere, il le prioit très humblement de le dispenser de s'expliquer davantage ; qu'il lui permît de lui dire qu'il n'avoit pas droit de lui faire ces questions ; qu'il le prioit de se souvenir qu'il étoit Confesseur, & qu'il devoit un secret inviolable à ceux qui lui confioient celui de leur conscience. M. le Lieutenant civil eut quelque envie de se fâcher, & il dit en murmurant entre ses dents que ce seroit là le moyen d'éluder toutes les interrogations. Mais M. de Saci qui n'étoit pas d'humeur à s'épouvanter de son chagrin, ni de craindre sa colere, se soutint toujours dans ce principe & demeura ferme dans son silence.

Sagesse tenebreuse, vous cherchiez en vain des crimes dans une vie si pure & si innocente. Le plus éclairé de tous les Magistrats n'eût rien trouvé à reprendre dans celui qui paroissoit alors devant vous. Helas ! lorsque vous aurez paru de-

devant le souverain juge, qu'aurez-vous pensé de la conduite qu'il vous a plu de tenir envers son serviteur!

Après M. de Saci, on vint me quérir dans ma chambre, pour paroître devant M. le Lieutenant civil. Je me presentai devant lui avec un air fort gai & fort libre. Je m'assis sur une chaise vis-à-vis de lui, & une table entre-deux où l'on écrivoit, & à côté de lui son Secretaire. Je lui répondis fort bonnement à tout ce qu'il me demanda. Il commença par me demander s'il y avoit long-tems que j'étois avec M. de Saci. J'eus si grande peur qu'il ne crût que je regardois cette liaison avec lui comme une chose qui me paroissoit fâcheuse en cette conjoncture, que, sans me donner le tems de compter scrupuleusement les années, je lui répondis qu'il y avoit plus de trente ans. Ce fut là la seule fausseté qui m'éhappa dans cette surprise, & le lendemain j'en fis bien rire M. de Saci.

Il me demanda où j'allois avec M. de Saci, quand on m'avoit arrêté le matin. Je répondis que nous allions à la Messe à S. Paul: sur quoi il s'écria, *Bon*, parce que M. de Saci avoit dit à S. Gervais, regardant cette bagatelle comme une chose de grande importance. J'étois toujours fort gai. M. le Lieutenant civil sembloit se fâcher de ce que je lui répondois d'un air si libre, & me montrant un air de visage tout en colere, il me dit d'un ton encore plus severe: *Savez-vous bien que je suis votre juge?* Je fis une petite inclination de tête, & lui dis: Je le sai, Monsieur, & c'est cela même qui me donne de la joie, parce que comme je crois que vous aimez la justice, & que je ne me sens coupable de rien, je n'ai aucun sujet de crainde devant vous; car je suis convaincu que toutes les personnes innocentes aiment les

juges qui leur ressemblent. Il tira ensuite la clef du jardin de M. Petit qu'on avoit trouvé dans mes poches & me dit: *Reconnoissez-vous cette clef?* Oui, Monsieur, je la reconnois, répondis-je, & je m'étonne qu'on me represente la clef d'un jardin où je vais quelquefois me promener innocemment, comme on represente aux meurtriers & aux assassins les armes dont ils se sont servis pour tuer les hommes.

Voyant qu'il n'avoit pas à espérer de moi aucune nouvelle découverte, & l'heure du diner le pressant, car il étoit près de trois heures, il me fit remener dans ma chambre avec un garde, comme chacun de nos Messieurs en avoit un. M. le Lieutenant civil alla diner, je crois, à l'Abbaye de S. Antoine, quoique le Colonel Molodin l'eût fort pressé d'aller diner chez lui. Pour nous, on nous fit passer à tous un potage circulaire en revue; & comme on ne pense gueres à manger dans ces rencontres, notre diner fut bientôt fait.

La maison de M. de Saci demeura en cet état pendant quinze jours, & le lieu le plus paisible & le plus chrétien du monde, qui étoit vraiment une Eglise domestique, sanctifiée par les sacrifices que M. de Saci y offroit à Dieu, devint tout d'un coup non seulement une prison, mais encore un cabaret à la vue de M. de Saci, à qui les Archers venoient se plaindre quelquefois de ce qu'ils n'avoient point assez de vin, ou de ce qu'ils n'en avoient pas d'assez bon. Ainsi M. de Saci commençoit dès lors à souffrir ce que M. de S. Cyran avoit souffert pendant sa prison, où il voyoit souvent sa chambre changée en taverne.

Cependant les amis de M. de Saci se remuerent fort pour empêcher qu'il n'allât à la Bastille. Madame de Pompone entre autres n'omit rien

de ce que devoit faire une bonne amie & une bonne cousine. Elle alla voir le Lieutenant civil & les Ministres. Ses sollicitations pressantes firent éclat, ensorte que M. le Lieutenant civil vît bien qu'il s'étoit un peu mépris, en traitant d'abord M. de Saci comme un bon Prêtre. Il lui en fit des excuses le lendemain, lorsqu'il vint inventorier nos papiers. Il prit un air radouci, avec de petites avances de sousris. Il se plaignit de lui, & de ce qu'il ne s'étoit pas mieux fait connoître. Il dit mille biens de Madame de Pompone. Il se piqua d'en être assez proche parent, & traita de même assez obligeamment tout le monde. Il ajouta qu'il souffroit lorsqu'il falloit faire des actions semblables, & que jamais il n'alloit à aucune maison qu'il n'en reçût lui même plus de frayeur qu'il n'en portoit. Mais pendant ces beaux discours il alloit toujours à ses fins, ayant un desir secret, quoique néanmoins assez visible, de trouver par tout plus de mal qu'il n'y en avoit.

Je ris encore quand je me souviens avec quelle inutilité il visita mes coffres, que l'on vint ouvrir en sa presence. Il fit bientôt fermer celui où il n'y avoit que mes guenilles & mes vieux linges. *Que n'emplissiez-vous cela de pistoles, Monsieur*, me dit-il. Je lui répondis que je n'avois que faire de pistoles. Un Commissaire voulut plaisanter & dit : *Monsieur aime bien mieux le ciel*, & voulut montrer quelques Livres de piété; mais M. le Lieutenant civil le fit taire tout court. Il s'arrêta davantage au coffre où étoient mes paperasses. Il crut avoir un grand chef d'accusation contre moi. J'avois écrit au bon M. Pontis mon ami ces vers que M. de Gomberville avoit faits pour lui:

Loin de la cour & de la guerre,
J'apprens à mourir en ces lieux:

Qui ne meurt long-tems sur la terre
Ne vivra jamais dans les cieux.

Ces vers étoient en gros caracteres d'or de lettres moulées sur du velin, & j'avois laissé la premiere lettre en blanc, pour l'orner à plaisir avec quelques petites fleurs de mignature. Ainsi le mot *oin* le tint en suspens, & il crut que j'avois voulu mettre, *foin de la cour*, &c. Mais lorsqu'il m'eut demandé ce que j'avois voulu mettre, il vit bien qu'il s'étoit trompé.

Nous fumes pendant quinze jours dans l'attente du moment fatal de faire le voyage de la Bastille. Nous vimes pendant ce tems de grandes pauvretés dans ce Magistrat, & dans les robes noires qui étoient fâchés de ne point trouver de crimes dans ceux dont ils s'étoient rendus maîtres avec tant d'éclat. Les gens d'épée & les gardes eurent plus d'humanité. La compassion trouva accès dans leur cœur. Un certain respect les saisit dans cette maison où ils se voyoient, & combattant entre les ordres severes qu'ils avoient reçus, & la pente naturelle qu'ils avoient à compâtir à des malheureux & à respecter la vertu où ils la trouvoient, ils se laisserent plus aller à ce dernier côté. Aussi bien loin d'observer toutes nos démarches & toutes nos paroles, ils craignoient d'approcher de trop près de nous & de se mêler trop dans nos entretiens. Ils nous laissoient une liberté qu'on vouloit qu'ils nous ôtassent. Ils nous permirent de nous voir encore, de manger ensemble, & de repaître nos yeux & nos oreilles de la vue & des entretiens de ceux que nous allions bientôt perdre. Ainsi Dieu change les lions en agneaux quand il veut. Il donnoit en notre faveur de l'humanité à des ames qui n'en sont gueres capables, tandis que des juges sembloient avoir dépouillé l'humanité naturelle, & meloient leurs passions & leur ani-

mosité particuliere dans l'exercice de leur charge.

Mais quoiqu'il en soit, il faut benir Dieu de ce qu'il ne nous accabloit pas tout d'un coup, & de ce qu'il nous châtioit en pere, nous donnant le tems de nous préparer à souffrir les maux qu'il lui plaisoit de nous envoyer, & ne les faisant tomber sur nous que peu à peu & par parties. J'ai admiré cent fois de quelle maniere il adoucit les choses, & combien de ménagemens il garde envers les siens, pour empêcher que les maux ne les abattent en fondant sur eux tout d'un coup. Il les y dispose par degrés, & il les leur fait envisager quelque tems avant que de les y jetter, afin que s'y familiarisant insensiblement, ils n'en ayent plus tant d'horreur. Je ne dis ceci que pour moi principalement, & pour les autres Messieurs qui furent pris en même tems: car pour M. de Saci, on peut dire qu'il souhaittoit plus la prison qu'il ne la craignoit.

Je me souviens encore d'un petit entretien que j'eus à la dérobée avec lui, un moment avant que de partir pour la Bastille. Il avoit, je ne sai comment, reçu un billet de la Mere Angelique de S. Jean, sa chere cousine qui, étant pénétrée jusqu'au fond du cœur de l'état où elle voyoit son cher cousin que depuis long-tems elle regardoit comme son pere en Jesus-Christ, surmonta néanmoins par la force de sa foi toute la tendresse de la nature, & lui écrivit avec une vigueur incroyable pour lui montrer la nécessité de souffrir, pesant fort sur ce mot de Jesus-Christ à l'entrée de ses souffrances: *Quomodo implebuntur scripturæ?* Il déchira ce billet après m'en avoir fait part, mais il ne put pas en le déchirant éteindre dans son cœur le nouveau feu qu'il y avoit allumé; & si auparavant il étoit preparé à la prison, il étoit alors comme dans une

sainte impatience d'y entrer. On le satisfit bientôt après, & on vit que nos amis s'étoient trompés. Car ils nous mandoient de tous côtés que nous n'irions pas à la Bastille; que l'on étoit convaincu de notre innocence; que l'on n'avoit rien trouvé en nous de ce que l'on croyoit, & que nous n'avions rien à craindre. Et en effet on fut quelque tems en suspens à la Cour, de ce qu'on feroit de nous, n'ayant pas trouvé la moindre ombre de mal pour mériter d'être menés à la Bastille. La sagesse, la conduite & les réponses de M. de Saci avoient paru telles que l'on ne pouvoit trouver à mordre; mais le Confesseur du Roi plein d'un zele qui n'étoit pas selon la science: cet homme au ministere duquel il convenoit si peu d'être du nombre de ceux dont le prophete dit que la bouche est un sepulcre, qui ne s'ouvre que pour exhaler une odeur de mort & pour engloutir les vivans, *sepulcrum patens est guttur eorum:* cet homme, dis-je, au desespoir de ce qu'on differoit à satisfaire sa haine implacable, alla se jetter aux pieds du Roi, non pour lui demander la delivrance de M. de Saci, mais pour lui representer que si on laissoit aller ce prisonnier, tout ce qu'on avoit fait jusques-là avec tant de travail depuis vingt ans seroit inutile. Ses conseils sanguinaires l'emporterent sur la douceur naturelle de ce grand prince. Il fit tant de crieries & tant de vacarmes, par lui-même & par ses satellites, qu'au lieu que d'abord tout Paris étoit indigné de la prise d'un si grand homme, & en témoignoit publiquement sa douleur, dès que ces gens là eurent crié *Tolle*, *Tolle*, beaucoup de monde n'osa plus parler librement dans la suite, & se contenta de dévorer en secret sa douleur, & d'étouffer ses soupirs.

Nous ne fumes pas long-tems à sentir l'effet

de

de ces remontrances si violentes, & à devenir les victimes de celui qui s'étoit fait un point d'honneur de notre captivité. Nous vimes, en sortant de table, trois carosses entrer dans notre cour, tous bien garnis d'Archers & de Commissaires, qui vinrent en haut & prierent M. de Saci de monter seul dans un. Pour nous, on nous mit deux à deux dans les deux autres. Nous fimes ainsi le voyage avec grand éclat, & une nombreuse escorte qui attira les regards de tout le fauxbourg, chacun pensant de nous ce qu'il lui plaisoit.

Je ne m'arrête point ici à representer ce que c'est que d'exposer ainsi un ministre des autels, & un Prêtre de cette gravité & de ce mérite à un decri si public & à une telle infamie. Elle n'a pas été particuliere à M. de Saci. Tous ceux avant lui qui ont voulu vivre dans la piété, comme il a fait, & soutenir sans rien craindre les intérêts de Dieu & de son Eglise, ont été exposés aux mêmes avantures. Chacun recevra de Dieu selon ses œuvres, tant les persecutés que les persecuteurs; & l'on peut dire qu'avant le jugement de Dieu, ils reçoivent dans le monde ce qu'ils méritent; car nous sumes que lorsque cela fut ébruité à Paris, l'estime que tout le monde avoit pour M. de Saci delia les langues en sa faveur, & l'on disoit publiquement que c'étoit là une vexation très injuste, & qu'il ne convenoit qu'à celui sur qui elle tomboit de la souffrir paisiblement & sans se plaindre. Quelque honneur que ce fût pour lui de se voir accompagné des siens & de toutes les personnes de sa maison, qui tenoient à gloire d'être captifs avec un tel prisonnier, j'ai su de lui néanmoins dans la suite que c'étoit là ce qui avoit été sa plus grande douleur, & qu'il eût voulu pouvoir dire comme Jesus-Christ, *Si c'est à moi que vous*

[illegible] aler [illegible].

[illegible] parûmes devant M. le Gouver[illegible] [illegible] & le bruit étoit grand [illegible] Bastille [illegible] remplir de Janse[illegible] [illegible] dans tous les corps de gar[illegible] [illegible] ouvroient de grands yeux, [illegible] à voir des gens faits autre[illegible] [illegible] M. le Gouverneur cachant [illegible] prison, à quoi il [illegible] demeura sur son fau[illegible] [illegible] presque pas. [illegible] tête nue; [illegible] Il nous dit [illegible] échapper [illegible] Bastille étoit un ter[illegible] [illegible] avec quel[illegible] [illegible] il dit que [illegible] pas[illegible] [illegible] on en auroit [illegible] étourdi de [illegible] Gouverneur, me vint di[illegible] [illegible] pas [illegible]? Je le [illegible] rien [illegible]

[illegible] dans une [illegible] que nous [illegible] On [illegible] dès lors je [illegible] di[illegible] [illegible] chapelle à [illegible] allions à la [illegible] la [illegible] dire la [illegible] qui étoit [illegible] comme la [illegible] de [illegible] de

de;

demander une chose pour qu'on la lui refusât. Non seulement on ne voulut pas lui permettre de dire la Messe, mais on ne voulut pas même qu'il communiât, ce qu'on me refusa aussi; & nous fumes l'un & l'autre deux ans à la Bastille sans qu'on nous accordât cette grace. Dieu se sert de ce qu'il lui plaît pour mettre ses serviteurs en pénitence, même de la séparation des choses saintes, laquelle étoit pour M. de Saci la plus rude de toutes les pénitences; & il la souffrit humblement, se regardant toujours devant Dieu comme l'ayant méritée.

J'entrerois ici avec plaisir dans le feu d'amour avec lequel M. de Saci s'offrit à Dieu dans les premiers momens de sa prison. Qu'on auroit de joie de pouvoir pénétrer cette humilité si profonde avec laquelle il s'abaissoit sous la main qui le frappoit! Mais il ne m'appartient pas d'approfondir ce cœur animé par le Saint Esprit. Dieu voulut alors cacher son serviteur à tout le monde, afin que lui seul qui étoit l'auteur de ces mouvemens, les pût connoître aussi lui seul. Ce fut alors qu'il répandit librement & sans contrainte son ame en sa presence, par l'abondance de ses larmes & la ferveur de ses desirs & de ses prieres. Il m'a dit depuis, qu'il commença dès lors à se regarder comme étant en liberté, parce qu'il n'avoit plus de garde qui couchât dans sa chambre, & qui fût témoin pendant le jour de tout ce qu'il faisoit & lisoit. Et lorsque je lui parlois dans la suite du refus qu'on lui avoit fait de dire la Messe & de communier, il me répondit avec une force admirable, qu'il falloit savoir se contraindre & se passer de ce qu'on trouvoit de plus consolant dans la vie; qu'on devoit se souvenir de l'état où étoient autrefois les chrétiens lorsqu'ils se contentoient d'assister & de participer à l'autel en esprit, ne le

pou-

pouvant faire autrement; que c'étoit-là une des plus grandes parties de la pénitence, & que puisque Dieu l'y engageoit, il falloit s'y soumettre & satisfaire ainsi pour ses péchés, si on ne l'avoit pas fait jusques-là; qu'il valloit mieux sacrifier ses desirs & soi même que le corps de Jesus-Christ, & se mortifier que de dire la Messe; que les hommes le traitoient comme ils vouloient, sans savoir ce qu'ils faisoient, mais que Dieu savoit bien ce qu'il faisoit par eux; qu'il entrevoyoit assez les choses pour se soumettre humblement à sa conduite, & qu'il étoit tellement persuadé de cette vérité, qu'il se fit un combat en lui-même lorsqu'il demanda la permission de dire la Messe; tous les sentimens de pénitence le portant d'un côté à s'en abstenir; mais craignant de l'autre que s'il ne faisoit pas cette avance, on ne le crût insensible à cette privation, & qu'on ne prît lieu de-là de le regarder comme une personne sans religion. Tels étoient les sentimens de cet humble captif pendant les premiers mois de sa captivité, & de sa plus grande solitude.

Le Gouverneur qui avoit eu d'abord tant d'indifference pour lui, de même que le Lieutenant civil, fut surpris ensuite, ainsi que ce Magistrat, lorsqu'il comprit quel prisonnier il avoit entre les mains, par le concours d'une foule de personnes, & même de la premiere qualité, qui venoient à la Bastille demander de ses nouvelles, & le prier avec les instances les plus importunes de lui donner tous les adoucissemens qu'il pourroit lui menager. Car on peut dire que cet état de M. de Saci fut étrangement sensible à tous ses amis, & que leur charité fut rudement éprouvée par cet accident si peu attendu. Dieu par un seul coup exerçoit la vertu de beaucoup de personnes, & sa misericorde toujours sage, tou-

jours divinement artificieuse, en éprouvant la vertu de M. de Saci, éprouvoit la patience de ceux avec qui il avoit vécu toute sa vie. La prison tenoit l'un reserré, & la douleur resserroit le cœur des autres. Ce leger châtiment du pere contribuoit admirablement à l'avancement des enfans. Ils tiroient de ces peines passageres un avantage stable, par la sensibilité & la solidité de leur charité; & par un renversement admirable, la charité produisoit ces deux effets bien contraires, mettant le prisonnier au large par la joie & par la paix qu'il ressentoit de ses liens, & ses amis à l'étroit par le serrement de cœur que leur causoit l'emprisonnement de celui qu'ils aimoient si tendrement. Ainsi lorsque les enfans trouvoient de quoi nourrir & augmenter leur charité, le pere trouvoit de quoi nourrir & augmenter la sienne, de l'affliction même de ses enfans. Il étoit plus sensible à leurs peines qu'à la sienne propre, & sa prison lui devenoit une double grace, tant par l'humilité profonde qu'elle augmentoit en lui, que par le redoublement d'amour qu'elle produisoit pour lui dans le cœur de tous ses amis.

M. le Gouverneur, comme j'ai dit, étoit témoin de cette grande sensibilité de tous les amis de M. de Saci. Il n'en perdit néanmoins rien de sa sechereſſe ordinaire, & demeura toujours insensible à ses maux. Son cœur savoit parfaitement bien se défendre de ces tendresses, & il étoit accoutumé de voir d'un œil sec les larmes des affligés. Tout ce que ce grand concours d'amis produisit en lui, fut de faire naître dans son esprit de grandes craintes que quelqu'un ne trouvât moyen de faire tenir quelques Lettres à M. de Saci. Ainsi il crut devoir redoubler sa vigilance sur ce point, & exécuter tout ce que ses defiances lui faisoient imaginer. Et comme il avoit accoutu-

mé

mé de prendre beaucoup de précautions inutiles pour faire sa cour auprès de ceux qui n'aimoient pas M. de Saci, il conçut le dessein de quelques barricades qui le rendroient plus inaccessible. Messieurs les Tresoriers généraux qui étoient alors à la Bastille, furent surpris de voir qu'on leur coupât leur terrasse, & que leurs promenades fussent un peu plus bornées, par des précautions superflues dont on n'avoit usé, ni à l'égard de M. Fouquet dont M. de Saci occupoit la chambre, ni à leur égard propre, & qu'on leur retranchât presque la moitié de leur divertissement, par des barrieres qui fermoient tout accès à l'appartement de M. de Saci. Je ne crois point blesser la charité en disant ceci, puisque M. le Gouverneur nous dit en sortant de prison, que le plus grand plaisir que nous pussions lui faire, étoit de nous plaindre par tout de toutes ses duretés.

Mais, mon Dieu, comment vous temperez toujours les choses! Dans vos châtimens mêmes, vous vous souvenez toujours que vous êtes pere. Quelle consolation prépariez-vous à M. de Saci au milieu de toutes ces sévérités, dans la personne de M. Barail? La nouvelle qu'on vient de m'apporter de sa mort, me pousse à parler de lui. Cet homme, qui dans un lieu de dureté ne pensoit qu'à adoucir les choses, étoit comme le pere de tant de prisonniers qui étoient à la Bastille. Toute l'inhumanité la plus cruelle & la plus barbare qui l'environnoit, ne pouvoit rien sur la candeur de son ame; & il se conservoit doux & traitable parmi les personnes les plus intraitables. C'étoit en quelque sorte l'ange du Seigneur, que M. de Saci trouva tout prêt lorsqu'il entra en ce lieu. La droiture de cœur & le bon esprit de cet Officier, l'avoient élevé au dessus de toutes les fables du Jansenisme qui faisoit

soit tout le crime de M. Saci. Ainsi étant là comme l'homme du Roi, il traita son prisonnier comme une personne en qui, après l'avoir bien examiné, il ne trouvoit qu'une profonde soumission, & qui avoit pour tous les ordres de Sa Majesté, au moins autant de respect qu'il en pouvoit avoir lui-même. Ainsi il mettoit sa joie à venir gouter la douceur de ses entretiens, ne trouvant rien de pareil dans ceux des autres prisonniers qu'il avoit sous sa garde. Il admiroit en M. de Saci ce fond de piété que la Bastille n'alteroit en rien. On ne savoit ce qui éclatoit le plus dans ce sage Officier, ou sa modération, ou son courage dans les périls; car il allioit la douceur d'un agneau, avec la générosité d'un lion.

Vous, mon Dieu, qui lui aviez donné tant d'excellentes qualités, vous venez enfin de le retirer à vous après une longue pénitence! Puisse M. de Saci votre serviteur, le recevoir dans son sein, & lui donner les mêmes rafraichissemens après sa mort, qu'il a reçus de lui pendant sa vie! Remettez devant vos yeux toutes ses charités & ses aumônes. Il vous a visité lorsque vous étiez en prison. Il a donné des habits à ceux qui n'en avoient point, des couvertures à ceux qui en manquoient, des lits à ceux qui couchoient sur la terre nue, de la lumiere à ceux qu'on condamnoit à des tenebres perpétuelles. Enfin il a été tendre envers les miserables: qu'il trouve en vous de la tendresse! Il leur a été misericordieux: qu'il trouve en vous de la misericorde! Rendez lui pour moi tout ce que je lui dois pour les bons offices qu'il m'a rendus. Je me jette à vos pieds, mon Dieu, afin de vous demander pour lui la paix de votre royaume, avec autant d'instances qu'il a travaillé ici pour me procurer du repos dans toutes les plus penibles rencontres. Au lieu de cette maison de campagne qu'il m'a si géné-

reu-

reusement prêtée, & de ces jardins dont il m'avoit rendu comme le maître, donnez lui pour jamais votre palais éternel & votre paradis, ce jardin toujours agreable, toujours rempli de fruits & de delices. Il a pratiqué jusqu'au bout pendant toute sa vie les regles de l'amitié la plus forte: qu'il voye en moi, d'où il est, une correspondance d'amour, & qu'il n'ait pas la douleur de mon ingratitude, qui est de tous les vices celui qu'il haïssoit davantage. Je ne vous dis que ceci, mon Dieu; mes yeux vous en disent davantage. Je sai que je ne suis rien, & que je ne mérite pas de vous offrir mes prieres pour un homme qui me surpassoit si fort en toutes sortes de manieres. Ainsi dans cette impuissance où je me trouve, je m'addresse à votre serviteur M. de Saci, pour conjurer sa tendresse à l'égard de son ami, & j'espére que vous ne rejetterez pas ses prieres.

En parlant de M. Barail à qui j'ai tant d'obligation, & qui vient d'achever sa course, je ne puis ne point parler de celui avec qui il étoit si uni que rien n'a pu l'en separer, pour demeurer soit à la ville soit aux champs. Je veux dire l'Abbé Gaillard qui a su prendre le bon parti, & qui se voyant de grands biens, les a sacrifiés aux pauvres & aux malades. Il n'y avoit point de maladies qu'il ne méprisât. Lui-même assistoit ceux que d'autres n'auroient osé regarder, & secouroit des cadavres animés. C'est la différence de ce charitable Abbé d'avec plusieurs autres qui, à cause de la delicatesse de leur estomach, se servent de mains étrangeres pour rendre ces secours aux malades, étant plus charitables de la bourse que de la main. Je ne les blâme point; mais en excusant leur delicatesse j'en estime bien davantage la foi généreuse de l'Abbé Gaillard. Paris, quelque grand qu'il soit, est encore trop
étroit

étroit pour ses charités. Il n'y a point de province qu'il ne parcoure pour les répandre, les accompagnant & les arrosant toujours de la parole de Dieu.

Je me suis laissé aller à cette petite digression au sujet de M. Barail qui étóit toute la consolation de M. de Saci auquel je reviens. Tous ses amis faisoient pour lui tout ce qu'ils pouvoient, & pendant toutes leurs sollicitations, il éprouvoit combien ce lui étoit une chose heureuse de s'être accoutumé de bonne heure à porter le joug du Seigneur, & combien une vie passée dans la retraite & la pénitence étoit une disposition pour bien souffrir les maux qui peuvent survenir dans la vie.

La vie de M. de Saci avoit été une prison continuelle, & cette separation où il étoit de tout le monde l'avoit accoutumé depuis long-tems à ne voir personne. Il avoit toute sa vie étudié la Bastille. Aussi ces barrieres que j'ai dit que l'on fit exprès pour l'empêcher de voir qui que ce soit, étoient pour lui un soin bien officieux, & une précaution bien obligeante pour la satisfaction de ses desirs. Il se seroit trouvé très mal en ce lieu si on avoit eu la liberté de le venir voir. Ces clotures exactes lui paroissoient plutôt des barrieres pour empêcher le monde de venir à lui que pour l'empêcher de voir le mondee. Car helas! il n'en avoit pas besoin, & toutes les portes de la Bastille auroient été ouvertes qu'il ne seroit pas pour cela sorti du fonds de sa chambre. Il m'a dit souvent: „ Si le Roi faisoit dire à „ quelqu'un qu'il le veut à un tel endroit, avec quel „ honneur cet homme s'y tiendroit-il? Dieu lui- „ même me marque qu'il me veut ici, ne suis-je „ pas trop heureux d'y être?"

Cependant M. de Saci demeuroit seul avec son garçon, sans que durant trois mois il pût obte-

obtenir d'autre grace que celle qu'il souhaittoit avec plus d'ardeur, qui étoit la delivrance de ces Messieurs qui avoient été pris avec lui. Il craignoit que leur jeunesse ne succombât à cette épreuve; mais heureusement M. le Tellier sachant que c'étoient les enfans de M. Thomas, Maître des Comptes à Rouen, chez qui il avoit logé lorsque la Cour y étoit, & pour qui il avoit conçu beaucoup d'estime & d'affection, il fut ravi de trouver, en la personne de ses enfans, une occasion de témoigner après sa mort l'amitié & la reconnoissance qu'il vouloit toujours conserver de sa bonne reception. Ainsi cette rencontre & les prieres de M. de Saci abrégeant les jours de la captivité de ces jeunes Gentilshommes, ils ne furent pas un mois sans recevoir la liberté que M. de Saci desiroit peut-être plus pour eux qu'ils ne la desiroient eux-mêmes.

M. de Saci, voyant ces trois Messieurs en repos eut la bonté de penser à moi, & de prier qu'on parlât aux Ministres pour me rejoindre avec lui. Cela fut rejetté, sans même qu'on l'écoutât. Mais M. de Saci ne se rebutoit pas aisément dans les choses qui regardoient la charité. Il fit de nouvelles instances, représentant que ses yeux s'étoient extrêmement affoiblis, & qu'il avoit besoin d'une personne pour lui faire ses lectures de piété. On y trouva toujours de grandes difficultés, & on croyoit qu'il étoit plus aisé d'obtenir ma liberté toute entiere, que non pas cette réunion. Et comme on pouvoit apprehender que je n'eusse quelque chagrin, en voyant que j'étois toujours dans le même état quoique ces jeunes Messieurs fussent libres, & que je n'avois pas comme M. de Saci la liberté de prendre l'air sur les terrasses, on tâcha de me consoler en me disant que l'on travailloit pour moi, & qu'on tâchoit d'obtenir ma liberté. Ma liber-

té,

té, repondis-je, c'est d'être avec M. de Saci. Et comme on me disoit cela au sortir de la Messe, en faisant trois ou quatre tours dans la Cour avant qu'on me renfermât, je dis à M. Barail qui me parloit, lui montrant d'un côté la porte pour sortir de la Bastille & de l'autre la porte pour entrer chez M. de Saci : Ouvrez-moi ces deux portes, & vous verrez à laquelle je courrai. Tout me fera une prison dès que je n'y verrai point M. de Saci. Je serai libre où je le verrai.

Cependant cette réunion n'avançoit pas, & on fit savoir qu'il ne falloit plus l'attendre ni la demander. M. de Saci ne l'espéroit plus. On répondoit toujours que c'étoit une chose inouie, que des personnes mises en prison pour une même affaire, fussent ainsi réunies ensemble. C'étoit là la décision des hommes, mais ce n'étoit pas celle de Dieu. Nul ne peut fermer quand il ouvre, comme nul ne peut ouvrir quand il ferme. Je me souviens que le 6. d'Août jour auquel la révérende Mere Angelique étoit morte cinq ans auparavant, & pendant toute son octave, j'implorois de bien bon cœur ses prieres. Vous aimiez de bon cœur M. de Saci, lui disois-je dans ma simplicité, & vous aviez de la charité pour moi. Voilà un beau coup à faire, pour montrer le pouvoir que vous avez auprès de Dieu. Quatre jours après vint la Fête de S. Laurent. J'étois fort occupé ce jour-là de la cérémonie de Port-Royal des champs, & du grand concours de peuple qui s'y faisoit de tous les environs, à la fête de ce Saint qui y est honoré comme patron. Et comme son cher pere S. Sixte, pour le consoler de la douleur que lui causoit leur separation, lui avoit promis que dans trois jours il seroit réuni avec lui, je lui representois combien je me tiendrois

drois heureux, si par son moyen je pouvois obtenir la même grace, & être réuni avec M. de Saci, mon cher pere, dans trois jours.

Pendant ce tems, je ne sai comment Dieu remua le cœur de M. Barail. Ce sage Officier, voyant dans les visites qu'il nous rendoit separément cette grande union & liaison de nos cœurs dans la séparation de nos corps, & le desir violent que nous avions de nous rejoindre, il eut de la douleur que les amis eussent abandonné si facilement cette négociation; & comme c'étoit un homme qui savoit parfaitement bien conduire les affaires de la Cour, il instruisit bien un homme qu'il envoya à Fontainebleau où étoit le Roi, pour parler fortement, non pas comme envoyé de sa part, mais de la part des amis, & de faire tant d'instances qu'il vint enfin à bout de son affaire. Cela réussit, & Dieu se servit de ce canal pour faire enfin couler sa grace & sa misericorde, sur celui des deux prisonniers qui en étoit le plus indigne, & qui avoit peut-être par ses péchés attiré tout ce malheur sur des innocens qui ne l'avoient pas mérité.

Le 13. d'Août qui étoit le jour de l'octave de la révérende Mere Angelique, & le troisiéme d'après la Saint Laurent, un Officier vint me trouver dans ma chambre, lorsque tout étoit en desordre à cause de mes infirmités. Car j'ai admiré souvent comment Dieu laisse aller les choses aux extrémités, pour faire mieux sentir leurs fautes aux coupables & leur faire estimer davantage sa grace. J'avoue que j'étois mal, & que quelque reste de vigueur qu'eût encore l'esprit, le corps néanmoins succomboit. Je ne me connoissois plus moi-même, tant mon tempérament étoit changé. J'avois longtems disputé pour ne faire aucun remede; mais il fallut me rendre; & ce jour-là je m'étois fait saigner; & mon sang, contre mon naturel, avoit

paru

paru si noir & si pesant, qu'il sembloit que c'étoit de l'huile. Aussi est-il vrai que j'avois eu bien du chagrin. Quoique les premiers quinze jours la Bastille me fût fort agreable, & que je ne fisse que chanter des Pseaumes dans ma chambre, je ne laissai pas, sur-tout pendant sept jours, d'avoir un fond de tristesse si noire, que si Dieu n'avoit eu enfin pitié de moi, je crois qu'elle m'auroit conduit aux portes du desespoir. Qu'à jamais sa misericorde soit bénie!

Comme donc le jour de ma saignée je ne m'étois levé que sur les onze heures, & habillé à demi, on m'apporta bientôt après à diner. Un Officier de la Bastille suivoit le porte-clefs, & me demanda si je ne me nommois pas Fontaine. Je lui dis qu'oui, & lui demandai pourquoi. Il dit qu'il n'avoit ordre que de savoir cela de moi, & se retira. Je ne raisonnai pas davantage là-dessus, & me mis à table. Aussi-tôt l'on vint encore ouvrir ma porte, & je crus que c'étoit le porte-clefs qui avoit oublié quelque chose; mais le même Officier le suivit sans que je le visse, & mettant derriere moi les deux mains sur le dos de ma chaise, il me dit en baissant la tête vers moi : *Monsieur, je viens vous quérir pour aller avec M. de Saci.* Il est vrai que je demeurai quelque tems comme pâmé; & comme il se tenoit toujours derriere moi, je me jettai sur lui à la renverse. Un moment après, lorsque l'esprit & la parole me furent revenus, je lui dis en levant les yeux pour le regarder, étant étendu sur ma chaise qu'il soutenoit par derriere de peur que je ne tombasse: Monsieur, aujourd'hui vous me rendez la vie. Je quittai aussi-tôt mon diner. Je m'habillai, cet Officier m'observant toujours de peur que je ne portasse avec moi du papier, des plumes & de l'encre, ce qui étoit un fort grand crime, & à quoi le Gouver-

neur avoit donné ordre qu'on prît bien garde. Cependant j'en étois bien garni, & toutes mes poches en étoient pleines. Je mis le reste dans mon sac avec mon linge, & voulois le porter, mais l'Officier me dit honnêtement que je ne prisse pas cette peine, & qu'il me le feroit porter par le porte-clefs : mais il fut bien visité auparavant.

L'Officier me conduisit donc à la chambre de M. de Saci qui ne savoit rien de cela, & qui selon toutes les nouvelles qu'on lui avoit mandées, n'avoit plus aucun sujet de m'attendre ; car M. Barail n'avoit rien dit à personne de sa négociation. Il se mettoit à table, & dans la surprise où il fut de me voir, il courut vîte pour me venir embrasser ; & l'Officier fut témoin de la joie reciproque que nous eumes. Il nous pressa de diner, ce qui fut bientôt fait, & aussi-tôt sortant de table, nous nous jettâmes à terre, & fîmes de longues prieres pour témoigner à Dieu notre profonde reconnoissance. Ce jour & cette heure là nous furent toujours depuis mémorables, & tous les mois reglément nous les honorions, en recitant quelques Pseaumes que M. de Saci avoit choisis, comme il avoit fait aussi pour le jour & l'heure de notre prise.

Après notre priere M. Barail vint, comme tous les jours, à deux heures, pour mener M. de Saci prendre l'air sur la terrasse. Comme il ne savoit rien, & que je n'avois été vu de personne, tout le monde étant à diner lorsque j'avois traversé la cour pour venir à la tour de M. de Saci, il fut tout surpris, lui qui avoit eu plus de part que personne à cette réunion dont nous lui étions obligés, & eut le chagrin de voir qu'elle s'étoit faite sans qu'il en fût l'entremetteur, & sans qu'on lui en eût dit un mot. Mais n'importe, la joie qu'il en eut l'emporta. Nous allâmes prendre l'air sur la terrasse, & je puis di-

re

re que dès ce moment tous mes maux se dissiperent, & que je rentrai bientôt dans mon tempérament ordinaire. M. de Saci voulut que huit jours durant nous ne fussions occupés que de cette grace, & que nous ne nous appliquassions à autre chose, quoiqu'il eût de grands desseins dans l'esprit: mais il savoit qu'il devoit s'y disposer saintement, & que pour cela il ne falloit pas se presser, mais offrir long-tems ses travaux à Dieu.

Après cela les journées de M. de Saci furent extrêmement égales. Je puis dire que dans le travail qu'il entreprit, on ne vit jamais plus d'exactitude pour entremêler & compasser ponctuellement les tems de travail & de priere. Son esprit étoit toujours calme; & comme il ne pouvoit être troublé que par les nouvelles qu'on lui mandoit, il n'avoit aucun empressement d'en recevoir. Il se renfermoit tout en lui-même, pour empêcher les mauvaises impressions que ce qu'on lui écrivoit pouvoit lui causer, & pour en tirer au contraire quelque profit. On lui écrivoit, par exemple, qu'un prédicateur d'une Société fameuse, en prêchant aux Filles de Sainte Marie, dans le voisinage de la Bastille, avoit parlé de plusieurs sortes de solitudes, & s'étendit fort sur une qu'il appelloit une solitude d'ignominie, où on comprit aisément ce qu'il vouloit dire. M. de Saci soutint tranquillement cette insulte, & n'en aima pas moins sa solitude, quelque ignominieuse qu'elle parût aux yeux de ces superbes.

Il reçut une autre nouvelle qui lui fit un peu plus d'impression. Il m'avoua après qu'il ne me l'avoit pas voulu dire, de crainte qu'elle ne m'effrayât. Un fort grand Seigneur demandant à un Religieux de la même Société pourquoi ils tenoient M. de Saci à la Bastille : *Pourquoi?* dit-il, *c'est pour savoir qu'il est là, afin de*

 l'y

l'y aller prendre quand on aura besoin de lui, pour lui faire sentir un feu plus chaud que le soleil.

Je frémis en écrivant ceci. Des personnes qui font profession de piété peuvent-elles avoir ces pensées, & les dire quand elles seroient assez malheureuses pour les avoir, & les dire avec tant d'audace & devant des personnes d'un si grand poids? Faites, mon Dieu, que ces grands excès ouvrent les yeux de ceux qui les ont commis, pendant que peut-être ils peuvent encore y apporter quelque remede. Je vous en supplie en mon particulier de tout mon cœur, & je prosterne mon ame en votre presence, pour attirer sur eux un regard favorable de votre misericorde.

Cependant M. de Saci étoit toujours paisible dans sa prison, & l'on peut dire de lui ce qui est dit de S. Pierre: *Petrus quidem servabatur in carcere*, &c. J'admirois souvent lorsqu'on nous mandoit les prieres que l'on faisoit pour lui, comment Dieu ne se fléchissoit pas. Je disois souvent en moi-même ces paroles de S. Augustin: *Quas, Deus, preces audis, si tales non audias?* Toute l'Ecriture sainte nous assure que Dieu a toujours les oreilles attentives pour écouter les prieres des justes, & qu'il est prêt à tout moment de se rendre à leurs desirs, par une espece d'obéissance qui marque sa magnificence dans sa liberalité, & la plénitude de sa bonne volonté. Mais quoique ses yeux soient toujours ouverts sur les bons & sur les méchans, pour considérer les souffrances des uns & les persecutions des autres, il sembloit néanmoins avoir comme les yeux fermés & les oreilles bouchées, pour ne voir ni n'entendre rien de ce qui se passoit alors. Mais ce serviteur de Jesus-Christ devoit, comme son divin maître, éprouver la haine de ceux qui cherchoient à le per-

perdre. Il devoit comme lui, malgré toute sa sainteté, voir multiplier le nombre des persecuteurs. Il devoit enfin être abandonné entre leurs mains pour devenir une victime de la pénitence, en attendant le moment que la sagesse de Dieu avoit marqué pour sa delivrance.

Cependant M. de Saci vivoit sans impatience, sanctifiant sa prison par la pureté de ses intentions, par l'humilité de ses souffrances, par la ferveur de ses prieres, & par la sainteté de ses travaux. Après le diner il montoit sur les terrasses: mais il n'usoit gueres de cette liberté, & au lieu que les autres l'étendent le plus qu'ils peuvent, à peine donnoit-il une demie heure à la promenade, & le reste du tems il s'enfermoit dans un cabinet qui est sur la terrasse, pour s'appliquer plus librement à Dieu. N'ayant en toute sa journée que ce seul tems où il fût seul, il étoit bien aise de se delivrer ainsi de la peine d'entretenir les gardes qui se promenoient toujours avec lui. Car encore qu'il y en eût fort souvent qui fussent très honnêtes, il s'en trouva néanmoins qui, étant secrettement instruits & excités par M. le Gouverneur, tendoient sourdement des pieges à M. de Saci, semant adroitement des discours très desavantageux au Roi qu'ils taxoient quelquefois d'avarice, & quelquefois d'autres defauts, pour faire tomber M. de Saci dans le filet. Je ne parle pas au hazard ni en devinant: c'est M. le Gouverneur lui-même qui s'est manifesté, & qui s'est fait un mérite auprès des Ministres de cette sagesse tenebreuse, & de cette conduite qui paroitra toujours indigne aux honnêtes gens. Mais c'étoit bien en vain qu'on vouloit surprendre M. de Saci sur ce point: car ayant toujours eu pour le Roi un très profond respect, & une affection très tendre & très sincere, il étoit impossible qu'il sortît de

sa bouche rien qui pût démentir son cœur. Ainsi M. le Gouverneur ayant été son tentateur, fut ensuite le témoin de sa candeur & le prédicateur de son innocence, dont il rendit témoignage aux ministres.

Mais M. de Saci pour éviter à l'avenir de semblables pieges, abregea, comme j'ai dit, le tems de ces entretiens avec les gardes, & se réduisit à une demie heure, pendant laquelle même il se faisoit lire quelque Livre, ou expliquoit quelque chose de l'Ecriture sainte. Sur quoi je ne puis oublier que l'Officier nommé le Masque qui l'avoit tenté si indignement, ne fut pas long-tems sans porter la peine d'une malice si noire. Peu de jours après, un garde du corps nommé Trois-fontaines, qui avoit eu quelque demêlé avec M. de Lasalle son commandant, lequel ensuite l'avoit cassé, l'attendit proche de la Bastille au retour de la revue qu'il venoit de faire de la Compagnie, dans le dessein de lui faire insulte. M. Barail, qui étoit fort ami de M. de Lasalle, en ayant été averti par un de ses parens, prit une douzaine de ses soldats avec le Masque leur sergent. Celui-ci étant un peu brutal, alla avec hauteur vers Trois-fontaines, pour le prendre de haute lutte, parce qu'il se voyoit escorté d'une douzaine de soldats; mais il trouva un homme furieux comme un lion, qui vint fondre impetueusement sur lui, & qui du premier coup qu'il lui porta, le jetta roide mort par terre. Il alla du même effort se ruer sur M. Barail qui seul paroissoit, parce que cette douzaine de soldats voyant un homme si redoutable, avoit fait trois pas en arriere. Trois-fontaines ne voyant donc que M. Barail, alla à lui, dans l'espérance de s'en defaire comme du pauvre sergent le Masque; mais il trouva en lui bien un autre homme, & Dieu encore plus que son adresse aux armes le conserva contre ses em-

emportemens ; car il garda toujours un grand sang-froid, & n'ayant qu'un petit couteau d'Officier contre une grande épée, il ne pensa qu'à parer les coups, & à se tenir sur la défensive, sans jamais vouloir le frapper, comme il eût pu aisément le faire plusieurs fois, s'il avoit voulu. Le combat dura long-tems ; & cette douzaine de soldats eurent enfin honte de laisser leur Lieutenant seul sans le secourir. Un Archer à cheval tira à Trois-fontaines un coup de pistolet dans la cuisse, après lequel il ne laissa pas toujours de se battre ; mais enfin son sang se perdant, il quitta M^r^ Barail à qui il n'avoit fait qu'une legere blessure, & chercha à se sauver. On le suivit aux traces du sang. On le prit entre deux matelats où il s'étoit caché, & on le mena à la Bastille. Si Dieu qui preside à tout avoit suivi le goût de M. le Gouverneur, il lui eût laissé un Officier dévoué aveuglément à toutes ses duretés, & auroit plutôt pris M. Barail, comme le Gouverneur le dit cent fois avec de grands transports de colere. M. de Saci gémit de la mort de ce miserable, & rendit graces à Dieu de la conservation d'un ami qui étoit sa consolation dans un lieu où il n'en avoit point d'autre.

M. Barail étant homme d'esprit, & encore plus homme de bien, M. de Saci avoit avec lui des conversations plus reglées, & approfondissoit les sujets dont on parloit ; mais il coupoit assez court avec les autres, & n'écoutoit que ce qu'ils lui rapportoient des autres prisonniers que sa charité lui faisoit regarder comme ses freres. On pouvoit bien lui fermer toute communication avec les hommes, mais on ne pouvoit pas fermer son cœur à la compassion qu'il sentoit pour les miserables, ni sa main au soulagement de leurs maux. Ainsi il trouva encore ce nouveau moyen de sanctifier sa prison, qui fut le rafraichissement

de ceux qui gémissoient dans les mêmes chaînes.

M. le Gouverneur venoit de tems en tems voir M. de Saci, & s'offroit bien obligeamment d'être son entremetteur, s'il le vouloit bien charger de quelque parole pour les Ministres. „ Vous vous accoutumez ici, lui disoit-il, & „ vos amis s'accoutument aussi de vous y voir. „ Remuez-vous. Dieu dit dans son Evangile: „ *Aide toi, & je t'aiderai.*" M. de Saci me regarda en riant de la citation de ce passage nouveau de l'Evangile, qui est en effet oublié dans la Traduction de Mons; & puis se retournant vers M. le Gouverneur, avec sa gravité ordinaire, il lui dit qu'il n'avoit garde de faire ce tort à ses amis, de ne pas croire qu'ils fissent pour lui tout ce qui leur étoit possible. Une autre fois il lui vint parler après avoir rendu visite à M. de Paris (de Perefixe,) & comme il avoit rendu témoignage à ce Prelat de l'extrême douceur de M. de Saci, & de sa grande modération, il lui avoit fait espérer apparemment que s'il l'entretenoit, il pourroit le réduire aisément à la signature, qui étoit alors l'abrégé de toute la religion, & comme le sceau qui distinguoit les catholiques d'entre les hérétiques. M. de Saci l'écouta paisiblement, & lui rendit graces de la bonté qui lui faisoit si obligeamment prendre tant de part à ses intérêts; que pour ce qui regardoit cette visite, ce lui seroit beaucoup d'honneur si M. de Paris la lui faisoit; mais qu'il faudroit être fou pour se l'attirer, & s'exposer à la nécessité de lui faire quelque refus en face. M. le Gouverneur comprit fort bien sa pensée. Cependant persistant toujours dans son dessein, sans se rebuter, il lui dit qu'il suffiroit peut-être pour avoir sa liberté, de promettre qu'il n'auroit jamais de commerce avec les Religieuses de Port-

Royal.

Royal. M. de Saci lui répondit qu'il n'avoit point de commerce avec elles; mais qu'il ne pouvoit s'engager à cela de parole, puisqu'il sembleroit que par-là il condamneroit ses amis; qu'il étoit resolu de n'achetter point sa liberté par la moindre lacheté; & que cent ans de Bastille ne lui étoient rien.

J'entendois dire tout cela à M. de Saci avec une grande sagesse, mais en même tems avec une grande force; car jamais je ne l'ai vu si intrépide que dans ce lieu là. Dans le monde je le voyois hesiter aux moindres rencontres; mais il témoigna alors une pieuse magnanimité, qui faisoit voir que le courage n'est jamais si ferme que lorsqu'il est soutenu par des principes de pieté & de religion. Comme M. le Gouverneur se promenoit toujours entre nous deux, au milieu de la chambre, il nous mit sur le sujet de son exactitude, ou pour mieux dire de son obéissance aveugle, & de son dévouement aux ordres qu'on lui donnoit. Il nous dit fort bonnement, sans s'échauffer, que pour lui, si le Roi lui commandoit d'empoisonner son propre pere, il n'hesiteroit pas à le faire au moment même. M. de Saci frémit à cette parole, & me regarda sans rien dire. Après que M. le Gouverneur s'en fut allé, il me dit: „ Eh bien! Monsieur, „ en quelles mains sommes-nous ici? Je vois bien „ qu'il faut toujours se tenir prêt à la mort." Et reprenant ensuite son courage accoutumé il dit: „ Tout cela n'est rien. Prison, mort, empoi„ sonnement; arrive tout ce qui pourra. Il faut „ servir Dieu aux dépens de sa vie, comme je „ tâche de le faire un peu aux dépens de ma li„ berté. On est heureux quand on est dans l'en„ gagement de faire ce qu'on recommande aux „ chrétiens, c'est-à-dire, d'avoir toujours la mort „ presente devant les yeux. On doit benir Dieu

 „ lors-

„ lorsqu'il nous met dans un état de souffrance
„ le long du jour & de la nuit. Ces discours,
„ & ces entretiens qui ne sont pas fort agrea-
„ bles, doivent entrer dans notre pénitence;
„ car c'en est une, & je crois que Dieu me l'im-
„ pose pour me purifier dans l'ame, qui est tout
„ ce que je lui ai demandé dans le commence-
„ ment de ma prison. Il faut s'humilier, souf-
„ frir, & dépendre de Dieu. Voilà mes trois
„ regles en ce lieu, qu'il faut tâcher de garder
„ avec joie & tranquillité au fond de l'ame.
„ Après cela, que les hommes disent & fassent
„ tout ce qu'ils voudront. J'espére que je leur
„ pourrai dire sans rien craindre tout le contraire
„ de S. Paul, quoique peut-être dans le même
„ esprit: que toutes les personnes qui le vou-
„ dront viennent me persecuter, car je porte
„ gravées dans l'ame la vie & la croix de Jesus-
„ Christ. J'ai de la joie d'être quelquefois re-
„ veillé par de semblables entretiens, & par les
„ frayeurs qui m'arrivent de tems en tems. No-
„ tre religion est une religion de pratique &
„ d'exercice de vertu, & non d'une contem-
„ plation oisive des vérités divines qu'elle con-
„ tient: *veritatem facientes*, dit S. Paul. L'infir-
„ mité que nous portons, & le péché dont
„ nous sommes environnés a besoin de ces le-
„ çons."

C'étoit par ces principes de courage, accompagnés toujours d'une humilité profonde & d'une sincere charité, que tout prisonnier qu'il étoit il ne laissoit pas d'agréer que nous donnassions quelque secours à d'autres prisonniers, quoique l'évenement fit voir que c'étoit beaucoup risquer. Il s'en trouva entre autres qui étoient de Bayonne, & qui se nommoient du Verger. Nous crumes aisément à cause du pays & de ce nom, que c'étoit quelqu'un de la famille de M. de S. Cyran.

Ce

Ce ſaint Abbé nous revint alors dans l'eſprit, & on reſolut de les aſſiſter. Le mari étoit dans une baſſe foſſe, & ſa femme étoit dans une tour en haut, qui tendoit les bras & qui faiſoit compaſſion. C'étoit pour des folies de prétendue ſorcellerie, où le maître des enfans de chœur de S. Severin étoit engagé, & on apporta de certains pigeons à la Baſtille. On écrivit d'abord à la femme pour la conſoler. Pour le mari, étant dans une baſſe foſſe, cela étoit plus difficile. Cependant l'affection l'emporta. On avoit une piece de cordonnet pour les rabats de M. de Saci. Son valet de chambre crut qu'il iroit juſqu'à la baſſe-foſſe. Ainſi ayant fait un trou à la cheminée, il deſcendit le cordonnet, attacha au bout un petit ſac de taffetas noir, plein de quelques balles de plomb pour donner du poids au cordonnet où l'on attacha un billet. Le pauvre homme vit ce ſachet noir avec un billet blanc ſautiller dans la cheminée, pour l'avertir par le bruit qu'il le prit; mais comme il étoit là en qualité de ſorcier, il crut qu'on le tentoit en lui deſcendant cela par la cheminée. Ainſi au lieu de prendre promtement ce qu'on lui deſcendoit, plus il le voyoit ſauter, plus il s'en retiroit par defiance, juſqu'à ce qu'enfin le garçon voyant un Officier monter ſur la terraſſe, eut peur d'être découvert & tira promtement le petit ſac. Mais l'effort fit faire deux tours au cordonnet à une barre de fer qui traverſoit la cheminée, en ſorte qu'il fallut tout rompre, & on n'en eut que la moitié. L'autre pendit dans la chambre du priſonnier, qui bien loin de la cacher par charité pour ceux qui l'avoient voulu ſervir, fut le premier à la montrer au porte-clefs & à ſe diſculper, comme n'ayant point voulu avoir part aux diableries qu'on lui avoit fait voir par la cheminée.

Cependant cela fit une grosse affaire. On porta aussi-tôt au Gouverneur le billet qu'on avoit surpris. Il en fut d'autant plus en colere, que M. de Louvois s'interessoit beaucoup dans cette affaire. Il vint en effet lui-même dès ce jour là interroger les prétendus sorciers de la Bastille, & dans la basse-fosse de celui qui nous avoit découverts. Monsieur le Gouverneur outré contre nous, voulut user de finesse; & comme dans le billet surpris on promettoit le même secours à pareille heure, il donna des ordres secrets à un Officier, de se cacher sur la terrasse, & quand il verroit l'homme de chambre de M. de Saci descendre quelque chose, d'ouvrir vîte sa porte; de courir dessus, de le rouer de coups sur l'heure, & de le jetter ensuite dans le cul d'une basse-fosse. Dieu permit que nous fumes aussi-tôt avertis de tout, & on peut juger si nous ne fumes pas bien sages.

J'ai encore envie de rire quand je me souviens qu'en nous promenant M. de Saci & moi, nous ne manquions pas de dire du bien du Gouverneur & de cet Officier, lorsque nous passions dans l'endroit où nous savions qu'il étoit en embuscade, & qu'il nous entendoit surement. Ce manege dura six sermaines, pendant lesquelles on nous obsservoit toujours, & enfin tout cela fut dissipé, sans qu'on nous parlât de rien. Cet Officier voulut seulement plaisanter en relevant la beauté du billet surpris. On laissa tomber cela sans entrer en éclaircissement. M. le Gouverneur aussi à la premiere visite qu'il rendit à M. de Saci, dit à mots couverts que s'il vouloit faire son devoir il n'y auroit point de prisonnier avec qui il ne se brouillât. Seulement losqu'on envoya peu après un prisonnier de consequence à la Bastille, M. le Gouverneur, craignant qu'il n'eût de nouvelles liaisons avec nous, donna ordre

dre qu'on ne laissât pas monter avec nous sur les terrasses cet homme de chambre dont il se défioit beaucoup; mais M. de Saci & moi nous nous ôtames à nous-mêmes volontairement la liberté qu'on vouloit ôter de force à ce bon garçon qui en avoit plus besoin que nous. Cela dura peu, & on eut quelque honte de voir dans ce petit differend une grande dureté s'opposer à une grande tendresse de charité.

Ainsi se passoit le tems de la prison de M. de Saci, dans une grande uniformité de vie, & dans une paix qui lui faisoit dire souvent que c'étoient là les plus douces années de sa vie. Je lui avouois aussi de mon côté la même chose, tant le reglement de vie qui étoit toujours le même, nous faisoit gouter de douceur, de tranquillité & de paix. Mais les amis de M. de Saci ne passoient pas si tranquillement les années de sa détention. Ils le regardoient comme leur pere, & ne pouvoient s'accoutumer à ne plus voir celui qui étoit toute leur consolation. Cette peine leur devenoit tous les jours de plus en plus sensible.

Tous les Messieurs de Port-Royal des champs s'offrirent à Dieu pour leur cher pasteur, & ils eussent de bon cœur donné leur vie pour abreger sa captivité. Ils n'avoient plus de joie, & la vie leur étoit devenue ennuyeuse depuis qu'ils avoient perdu celui qui, par son exemple encore plus que par ses paroles, adoucissoit les travaux de la vie pénible & pénitente qu'ils avoient si volontairement embrassée. En effet ils furent si pénétrés de cet emprisonnement que, leur ferveur les poussant à bout, la foiblesse de la chair ne put resister à la force de l'esprit. On les vit mourir deux à deux, trois à trois, quatre à quatre. A peine avoit-on appris la mort de l'un d'eux, qu'on étoit surpris d'en apprendre deux

jours après une nouvelle. Cela ne finissoit point. Ces généreuses victimes de la pénitence sembloient porter envie à ceux de leurs freres qu'ils voyoient mourir avant eux, & ils avoient une sainte émulation de s'immoler des premiers à Dieu pour leur cher pere.*

Ainsi mourut M. Bouilli (le 8. Avril 1668.) qui ayant été Chanoine renonça à tous ses bénéfices pour embrasser les travaux de la pénitence, & sacrifier sa vie dans l'exercice de jardinier, dont il s'acquitta avec la consolation & la joie du dedans & du dehors. Sa mort qu'on nous manda à la Bastille me fut extrêmement sensible. J'avois lié avec lui une très grande amitié; parce qu'il avoit une candeur, une affabilité & une cordialité qui me ravissoit. Je lui demandois souvent, en lui voyant son petit juste qui lui alloit jusqu'aux reins, & qui étoit d'un méchant droguet,, où étoient ses belles soutannes de soie, & si trainantes d'autrefois. Je n'ai point vu d'homme aller plus droit à Dieu; & j'admirai qu'après avoir quitté tout ce qu'il avoit dans le monde, lorsque les incertitudes arriverent, & qu'on ne savoit ce que deviendroit Port-Royal, il ne voulut jamais penser aux moyens de subsister, ni se reserver, comme il disoit, une porte de derriere; mais s'abandonnant entierement à Dieu pour l'avenir, il demeura ferme dans la resolution qu'il avoit faite de n'être qu'à lui & non à soi-même. Il avoit une sœur Religieuse à S. Nicolas de Pontoise, & il fit pendant quelques années de grands efforts pour l'attirer à Port-Royal; mais inutilement, parce que Madame de Humgrand qui connoissoit le mérite de la Religieuse, s'opposa à toutes les attaques de ce frere, para tous les

* Par anticipation, il a été parlé de ces morts à la page 310. du tome premier de ces Memoires.

les coups, & frustra ainsi cette bonne fille du bien qu'elle se promettoit de recevoir à Port-Royal.

M. de la Riviere étoit mort quelques jours avant M. Bouilli (le 29. Mars.) C'étoit un Gentilhomme de Normandie qui avoit été de la Religion. Messieurs ses freres tenoient un rang considérable, & l'un deux étoit, je crois, Lieutenant de Roi à Caën. Je n'ai guéres vu d'homme qui fut plus dur à lui-même. J'ai parlé plus haut de ses austerités: je n'y reviendrai point.*

Dans le mois suivant (le 16. Avril) mourut encore Monsieur des Landes, très honnête Gentilhomme de Normandie, très pieux, très franc, très pénitent, qui avoit pris pour son partage la serrurie. Il avoit mis toute gloire humaine sous les pieds, voulant non seulement faire ce que faisoient les autres artisans, mais même être considéré comme l'un d'entre eux, sans qu'on se souvînt de ce qu'il avoit été, ou de ce qu'il auroit pu être dans le monde.

En même tems (le 10. Avril) mourut encore M. Moreau, un homme qui s'étoit donné de très bonne heure à Port-Royal, & que j'y vis en 1645. la premiere année que j'y arrivai. Il étoit Chirurgien, & avoit appris sa profession à Paris sous M. Guillard qui étoit très estimé. Il a fait un bien inestimable à Port-Royal, particulierement aux pauvres; car il fuyoit les riches. Dieu sembloit avoir voulu lui apprendre à compâtir aux miserables par sa propre experience; car il eut besoin de se faire quelques incisions à la cuisse. Je lui en vis faire une, & j'ai lieu de m'en souvenir. Dès qu'il se fut coupé, la douleur lui fit jetter les cizeaux en l'air sans se mettre en peine où ils iroient; & comme j'étois proche;

* Voyez le tome premier, page 319.

je l'échappai belle. Il a fait quelques opérations sur M. de Saci, & a appris de lui, aussi bien que les autres qui étoient presens, le silence & la patience qu'un chrétien doit garder en ces rencontres.

M. de Saint Gilles-Baudri-d'Asson, ne survécut gueres à ces Messieurs. C'étoit un Gentilhomme de Poitou. Le voisinage & la conversation de M. Hillerin, qui se retira en ce pays pour y faire pénitence en quittant sa Cure, l'ébranla un peu. La solidité de son esprit lui fit examiner quelles vues M. Hillerin pouvoit avoir eues en ce procedé; & quittant son pays il vint à Port-Royal avec M. Hellerin dont il étoit comme la conquête, & qui par cette raison, plus que parce qu'ils étoient de même pays, lui a toujours conservé beaucoup de tendresse. C'étoit un homme à tout, à la plume & au poil. Il étoit exact & ponctuel en tout ce qu'il faisoit, & les ouvrages les plus embarrassans & les plus épineux étoient admirablement bien entre ses mains. Il étoit d'une humeur extrêmement aimable. On ne pouvoit le connoître & le voir sans l'aimer. L'oubli où il étoit entierement de sa noblesse, fit qu'il ne dédaigna pas d'apprendre le métier de menuisier, pour rendre service aux épouses de Jesus-Christ dont il ne pouvoit assez admirer la dignité. Il a rendu mille services à cette maison, où il s'étoit fait bâtir un petit logis qu'on appelloit le palais Saint Gilles. Il étendoit sa charité sur tous ceux qu'il croyoit en avoir besoin, & adoptoit les affaires des veuves, qui ne pouvoient trouver de termes assez forts lorsqu'elles me parloient à moi-même des obligations infinies qu'elles lui avoient. Il avoit un zele incroyable pour la justice, & n'auroit eu égard à qui que ce soit, s'il lui avoit vu faire quelque chose d'injuste. Il étoit la consolation de M. Singlin

glin par les voyages qu'il entreprenoit, celle de M. Arnauld par ses Ouvrages, celle de M. de Saci par ses entretiens, celle des Religieuses par ses négociations, celle de tous ses amis par ses bons offices; & j'ose dire la joie des Anges par sa pénitence, car il la portoit aux extremités.

On peut dire qu'il s'est tué lui-même, & quoiqu'il fût fort grand & robuste, aussi bien qu'onze freres qui étoient de même taille, il ne laissa pas de venir bientôt à bout de se consumer à la fleur de son âge. Mais il étoit extrêmement regulier dans tous les exercices de la pénitence, ne comptant pour rien sa vie & sa santé: ce qui ne lui ôtoit rien de son affabilité & de sa joie. Puis-je oublier qu'un jour de Saint Antoine, se trouvant avec six autres Messieurs qui portoient ce nom comme lui, M. Singlin, M. Rebours, M. Arnauld, M. le Maitre, & quelques autres que j'ai oubliés, après un repas frugal, il alla se promener avec eux, prit sa flute d'Allemagne qu'il touchoit admirablement bien, & joua d'un son si perçant les cantiques sacrés que ces saintes Religieuses disoient à l'adoration, que tout le monde dedans & dehors étoit enlevé?

Il eut une grande envie d'aller à S. Cyran se faire Religieux, parce qu'il espéroit de trouver là encore quelque chose de plus qu'à Port-Royal. Il fit plusieurs avances sur ce sujet, & écrivit à M. l'Abbé. La solidité de son esprit lui faisoit voir la différence qu'il y avoit entre la maniere dont il avoit vécu jusques là en servant Dieu, & celle de vivre sous la conduite & la dépendance d'autrui en toutes choses, jusqu'aux moindres, sans avoir le pouvoir de disposer de soi en rien, comme la regle de S. Benoît l'ordonne. C'est pourquoi n'étant jamais content de lui-même, il soupiroit toujours vers ce qu'il croyoit être de plus parfait. Mais M. l'Abbé de S. Cy-

ran

ran approuvant son dessein crut devoir garder des mesures avec la maison de Port-Royal à laquelle M. de Saint Gilles ne nuisoit pas, & où il ne se nuisoit pas à lui-même. Ainsi il differa, & les circonstances des tems firent connoître ensuite à M. de Saint Gilles, qu'il ne pourroit suivre son dessein. Il continua donc plus que jamais sa vie pénitente, & il redoubla ses austerités jusqu'à l'emprisonnement de M. de Saci, pour qui il avoit beaucoup de respect & de tendresse. Il logeoit avec M. de Sainte Marthe & M. de Pont-chateau dans la rue Bafroi, au fauxbourg S. Antoine. Ils étoient à l'extremité de la rue presque à la campagne, proche l'Eglise de Pincourt. Ce triot étoit parfaitemant associé, & répandoit tant d'odeur de piété que les Bourgmaistres de ce lieu, avec les Marguilliers de Sainte Marguerite, crurent devoir, à la procession de la Fête-Dieu, les prier de porter le dais; & nous connûmes à cette cérémonie, des fenêtres de la Bastille où nous étions, des personnes que ceux qui les environnoient ne connoissoient gueres.

Sur quoi je me souviens que le jour de cette fête, les Officiers de la Bastille vinrent nous prendre pour monter sur les terrasses, & voir toute la pompe de la procession de S. Paul. On avoit mis beaucoup de boites sur ces terrasses, pour accompagner le canon qu'on tiroit lorsque le Saint Sacrement passoit. M. de Saci qui étoit toujours sage crut devoir se retirer quand il vit mettre le feu aux poudres, & bien lui en prit aussi bien qu'à moi qui l'avois suivi dans le cabinet: car plus de deux cens mousquets rouillés qu'on avoit pris au magazin de Titon, pour augmenter le bruit de l'artillerie, creverent tous, & répandirent de toutes parts une pluie fâcheuse qui blessa quelques personnes de la procession, & effraya tous les autres. Nous qui n'avions rien vu fumes

sur-

surpris, en sortant de ce cabinet lorsque tout fut achevé, de voir de tous côtés sur les terrasses les murailles & les cheminées marquées terriblement des éclats de mousquet qui avoient été par tout.

Mais pour revenir à M. de Saint Gilles il fut le premier qui rompit le ternaire de leur maison. Il s'étoit reduit à un tel état pendant la prison de M. de Saci, aussi bien que les autres Messieurs dont j'ai parlé, qu'il sembloit n'attendre plus que le moment de sa delivrance, pour dire *Nunc dimittis*, & s'en aller ensuite à Dieu. La peine de M. de Saci fut, au sortir de sa prison, qu'il fut obligé de lui aller dire les derniers adieux au lit de la mort. Mais je laisse tant de saints amis dont les noms sons écrits au Livre de vie, & dont les ames sont dans le repos de Dieu, & je reviens à M. de Saci dans sa prison. Il étoit touché jusqu'au fonds du cœur de tant de morts, mais en les pleurant il avoit en même tems une secrette joie de les voir si heureusement delivrés de tant de peines, dont il savoit que l'on menaçoit tous les jours ceux qui lui étoient liés & unis d'affection. Tous les hommes grondoient contre eux. Il croyoit qu'à tout moment la Bastille alloit être pleine de personnes de sa connoissance. Dès qu'on disoit qu'il étoit venu quelque nouveau prisonnier, il demandoit aussi-tôt son nom & sa profession, pour savoir si ce n'étoit point quelqu'un de sa connoissance & des amis. Ainsi les morts & les vivans lui tenoient également au cœur. Il se partageoit entre les uns & les autres. Il prioit pour le repos des premiers & pour la conservation des seconds; & dans ces sentimens de tendresse, il s'oublioit continuellement lui-même afin de ne penser qu'aux autres.

On ne laissoit pas néanmoins dans ces tems de dureté d'agir pour lui, & ses amis s'empres-

soient

soient de lui faire avoir quelque adoucissement, sur-tout Madame de Pompone, cette femme d'un courage heroïque, qui avoit donné des marques si sensibles de l'amour tendre & desinteressé qu'elle avoit pour Monsieur son mari dans ses disgraces, ne l'aimant pas moins alors que dans sa fortune, & le suivant gaiement dans ses exils, pour être sa consolation en des tems où les autres femmes ont besoin d'être consolées & soutenues par la fermeté de leurs maris. Cette femme forte, à qui on ne peut donner assez de louanges, ne rougit point de paroître à la Cour comme la cousine d'un prisonnier. Elle demanda avec de grandes instances la permission de le voir, & il est vrai qu'on étoit tout confus à la Cour de voir une Dame de cette qualité & de ce mérite demander comme une grande grace la liberté de grimper à une prison. Aussi on ne lui put resister en face, ni rejetter sa demande; mais comme les gens du monde sont tout composés, & qu'ils craignent sur-tout d'être trop indulgens quand leurs passions y sont interessées, on marqua dans la Lettre de cachet qui donnoit l'ordre, que cette visite que l'on accordoit ne fût que pour une fois, & en presence de quelque Officier.

Il est vrai que M. de Saci eut beaucoup de satisfaction de cette visite. Cependant quand cette joie fut passée, il ne pouvoit s'empêcher de dire que ces sortes de visites ne laissoient pas d'avoir quelque chose de triste, parce que se faisant en presence d'un Officier, on n'avoit pas la liberté de se dire tout ce qu'on auroit bien voulu. Il falloit user de periphrases & d'énigmes. Et aussi disoit-il qu'on sentoit dans ces sortes de rencontres que les paroles n'étoient pas moins prisonnieres que les personnes. Néanmoins comme c'étoit là un commencement des mi-

misericordes de Dieu, sa piété fit que tous les douziémes du mois, parce que cette visite arriva le 12. Août, il en recitoit un Pseaume d'action de graces à Dieu, ayant autant de reconnoissance des moindres goutes que des plus riches effusions de cette rosée celeste.

Tout ce que je dis de la prison de M. de Saci ne sont presque que des bagatelles en comparaison de ce qu'il y auroit à en dire. Il faudroit pouvoir entrer dans le fonds de son cœur pour voir quelque chose de grand. On en pourroit juger par ses larmes; car quoiqu'elles lui fussent fort familieres dans les autres tems de sa vie, & que tout le monde ait pu être témoin qu'il n'offroit gueres le sacrifice à l'autel qu'il n'en répandît pour servir en quelque sorte de libations, on peut assurer qu'à la Bastille elles étoient continuelles, principalement lorsqu'il chantoit tous les jours son Pseaume d'actions de graces, ou les fêtes & dimanches après être revenu de la Messe. C'est alors qu'il se répandoit tout entier devant Dieu avec une ferveur qui m'en donnoit.

S. Paul recommande deux choses aux fideles, l'une qu'ils se souviennent de ses chaînes, & l'autre qu'ils se souviennent de ses larmes. M. de Saci pouvoit dire la même chose. Ce n'étoit pas assez à sa charité d'être comme S. Paul dans les chaînes, il répandoit bien des larmes qui combloient son cœur de delices, & qui ont eu la force d'éteindre enfin le feu de la guerre dans l'Eglise, & de lui redonner la paix.

Il n'y avoit qu'une chose qui ne lui permettoit pas de se rassasier pleinement de la douceur qu'il y trouvoit, qui étoit la mort spirituelle de ceux dont il déploroit l'aveuglement. Au lieu de verser des larmes à cause de sa prison & dans le desir d'en sortir, comme font les autres prisonniers,

& à ne pas laisser perdre des occasions si favorables sans en tirer le fruit que Dieu vouloit qu'on en tirât, pour lui en devenir plus agreable. Il me disoit même que le plus court moyen pour faire cesser notre captivité n'étoit point de fatiguer les hommes; que tout cela étoit inutile; mais de tâcher de plus en plus de plaîre à Dieu qui seul en avoit la clef; que quand il nous ouvriroit, personne ne pourroit fermer, comme quand il fermoit personne ne pouvoit ouvrir. Sur quoi il me citoit fort souvent cette parole du Sage: *Cum placuerint Domino viæ hominis, inimicos quoque ejus convertet ad pacem.* „ Lorsque Dieu „ agréera les voies de l'homme il portera à la „ paix ses ennemis mêmes. " Prov. XVI. 7. Je ne sai s'il avoit quelque pressentiment des choses en me citant ce passage: mais son exemple m'apprit, encore mieux que ses paroles, cette grande vérité.

Je ne dis rien des occupations de M. de Saci dans sa prison. Il ne s'y tint pas oisif. On vouloit ensevelir ses rares talens dans cette obscurité, & ce fut au contraire où ils trouverent un nouvel éclat. Il étoit trop bien informé des sentimens des Saints Peres, que l'exemple de M. de S. Cyran lui avoit rendu plus presens. Il savoit que dans les prisons on devoit toujours continuer son œuvre tant qu'on le pouvoit, comme avoit fait S. Jean Baptiste, & avant lui Jeremie & Joseph qui, enfoncés dans leurs prisons, comme dit S. Chrysostôme, avoient continué de faire ce qu'ils faisoient auparavant. M. de S. Cyran étoit destiné de Dieu pour travailler à la conduite des ames, & les faire entrer dans la voie de la pénitence. Il y travailla plus que jamais étant prisonnier, par des Lettres très édifiantes que toute la vigilance de ses gardes ne pouvoit empêcher d'être reçues très surement des personnes aux-

quel-

quelles il les addressoit. Un autre emploi auquel Dieu avoit destiné M. de Saci étoit la traduction de l'Ecriture sainte. Il venoit d'achever celle du nouveau Testament lorsqu'on l'arrêta, & on en trouva même la preface dans ses poches le jour qu'il fut pris. Dieu ne le mit à la Bastille que pour lui donner plus de loisir de s'appliquer à la version de l'ancien Testament, & il paroit que c'étoit tellement pour cet Ouvrage que Dieu l'avoit placé dans ce lieu paisible, que par un coup extraordinaire de la providence il lui procura tous les secours & les Livres nécessaires pour cela, & que l'ayant achevée & revue un soir après y avoir donné tous les jours un tems égal, on vint le lendemain dès le matin lui apporter l'ordre pour le tirer de la Bastille, comme ayant fait tout ce qu'il y devoit faire.

Sa piété, sa lumiere & son amour pour Dieu l'empêchoient de passer dans l'oisiveté, des tems où d'autres auroient pu croire pouvoir s'y abandonner sans scrupule. L'on voit presentement dans le public avec l'applaudissement de tout le monde, ce qui a été fait dans le secret d'un lieu obscur, où il avoit eu pour travailler un tems qu'il lui auroit été presque impossible de trouver s'il avoit été plus libre.

Ceux qui lisent les traductions de ce pieux Ecclesiastique seront peut-être bien aises de savoir ces particularités que je viens de marquer, qui leur donneront sans doute un nouveau respect pour cet Ouvrage, & une nouvelle avidité pour y respirer cette onction de piété que sa prison augmenta beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Mais c'est principalement pour moi que j'écris & que je fais cette reflexion, ne sachant pas si jamais ces Memoires passeront dans les mains des autres. Je ne dois pas oublier ce que les Saints ont remarqué des Epîtres de S. Paul, que celles

qu'il a écrites étant dans les chaînes avoient je ne sai quoi de plus touchant que les autres; & j'espére que dans la vue de la prison de M. de Saci Dieu donnera quelque bénédiction particuliere aux travaux qu'il y a faits. J'admirois souvent comme, en sortant des occupations toutes divines & si édifiantes dont il s'acquittoit avec une piété si admirable, & ayant le cœur & l'esprit tout élevés en Dieu, il pouvoit après le diner prêter un ame si noble aux foibles discours des Officiers qui se promenoient sur la terrasse. Car helas! que pouvoient-ils lui dire que des nouvelles du lieu, qui étoient toujours de grandes pauvretés? Tantôt c'étoit M. de Vertamont que M. de Paris, qui plaidoit contre lui, avoit fait renfermer dans cette prison, parce que son Avocat, s'égayant dans un Factum, avoit comparé cet Archevêque avec lui-même, & rappellant ce qu'il étoit autrefois étant un petit Abbé, avoit dit, en le voyant au comble de grandeur où il étoit & où assurément sa grande science ne l'avoit pas élevé, *A Domino factum est istud, & est mirabile in oculis nostris.* Tantôt c'étoit Messieurs les Tresoriers généraux sur qui il y avoit quelque nouvelle histoire. Quelquefois c'étoit un démêlé avec M. le Gouverneur, & autres pareils faits.

M. de Saci ne laissoit pas néanmoins de faire de sages reflexions sur ce qu'on lui disoit, & sur toutes les miseres où la faute d'Adam avoit reduit ses enfans, dont on voyoit là de tristes exemples. Il trouvoit aussi d'un grand sens ce que Messieurs les Tresoriers s'entredisoient fort souvent: „ Autrefois, disoient-ils, nous envoyions „ fort facilement les gens à la Bastille. Nous „ ne savions en vérité ce que nous faisions. Nous „ serions maintenant plus reservés si nous nous „ trouvions encore dans un semblable pouvoir." Sur quoi M. de Saci me disoit fort bien qu'il n'é-

n'étoit pas mauvais que ceux qui sont en autorité sussent un peu ce que c'est que le mal par leur propre experience; parce qu'assurément ils compatiroient plus aux maux des autres, & seroient plus retenus dans leurs punitions, selon ce vers de Virgile:

Non ignara mali miseris succurrere disco.

On lui parloit quelquefois des tours de souplesse de quelques femmes qui travailloient sous main à faire mettre leurs maris à la Bastille, & venoient ensuite en pleurant les consoler, comme fit une Madame Cadot: mais lorsqu'ensuite le mari eut découvert la ruse, il fit jouer le bâton, & n'épargna pas celle qui ne l'avoit pas épargné.

Mais que M. de Saci trouva d'esprit & d'adresse dans un tour dont un Ecclesiastique se servit envers une Dame que ses parens avoient fait mettre à la Bastille! Le dépit qu'elle en conçut lui fit prendre la resolution horrible de se laisser mourir de faim, & elle l'exécutoit actuellement avec beaucoup d'opiniâtreté. Elle n'écoutoit aucune remontrance. Elle étoit sourde à tout ce qu'on lui representoit. Des Confesseurs de toutes couleurs y perdoient leur rhetorique & leurs prieres. Un qui étoit un peu plus adroit que les autres vint sans toutes leurs exhortations, & presque sans paroles, & lui dit seulement comme au hazard, qu'il avoit vu Madame N. (qui étoit sa plus grande ennemie,) qu'elle lui avoit paru bien aise, & qu'elle se réjouissoit de ce qu'elle alloit avoir si promtement une si belle succession. *Elle en aura menti*, s'écria-t-elle toute enflammée, *qu'on m'apporte à manger*. C'étoit tout ce qu'on vouloit.

M. de Saci fut extrêmement touché de ce qu'on lui dit du malheur d'un pauvre jeune homme, commis chez M. Colbert. Il étoit coupable à la vérité. Pour une vingtaine de Louis il donna aux étrangers une copie de ce qui avoit

 été

été resolu dans le Conseil : *Sacramentum regis abscondere bonum est*. Le Roi se plaignit en son Conseil que les choses ne se tenoient pas secretes. Tous les Ministres furent frappés de frayeur. Chacun faisant ses diligences, & l'Exemt Rousseau allant dans la chambre de ce Commis, la premiere chose qu'il fit fut de mettre la main sous l'oreiller du lit, où il trouva le papier fatal. M. Colbert desespéré que ce fût de son côté que le secret eût manqué, pressa si vivement les choses, qu'en deux jours on l'envoya à la potence avec ses habits propres. Cela fit pitié à tout le monde. Le Roi lui même qui est tendre en eut de la douleur, quoiqu'il eût été offensé ; & lorsque demandant de ses nouvelles, on lui dit qu'il avoit été pendu : *J'en suis fâché*, répondit-il, *je voulois lui donner sa grace*. Mais M. Colbert voulut en faire un exemple, & sa précipitation tout-à-fait extraordinaire, fit que la grace du prince fut trop tardive & trop lente.

Nous vimes encore quelque chose de semblable dans M. des Chiens, qui étoit aussi Commis, à ce qu'on nous dit, de M. Colbert. On pressa si vivement les choses, que nous fummes surpris de voir cette affaire finie en huit jours. Il est vrai qu'il évita la mort ; mais il fut condamné à neuf ans de galeres, cinquante mille livres aux pauvres, & le reste de son bien confisqué au Roi, à la reserve d'une terre pour sa famille. Lui-même étoit tout étonné de cette précipitation. *Quoi ! en huit jours de tems*, disoit-il, *être jugé, & on ne me laisse pas le pied en l'air ?*

Quelquefois on entretenoit M. de Saci des occupations de M. le Comte de Lorge qui étoit aussi prisonnier. La longueur de sa prison l'ennuya, & son apprehension fut d'y devenir malade & incapable de tout. C'est pourquoi, pour s'exercer,

cer, il fit apporter un millier d'épingles que trois fois le jour il jettoit bien reglément au plancher, afin qu'elles s'écartassent en retombant par terre; & il alloit ensuite les ramasser toutes avec tant d'exactitude qu'il n'en manquoit pas une seule. Il avoit trouvé ce secret pour avoir de quoi se remuer & faire exercice dans une chambre, & n'être pas tout-à-fait oisif.

M. de Saci prenoit plaisir aussi à entendre parler aux Officiers de M. Peguillin qui fut depuis le Comte de Lauzun, & il admiroit en lui l'image d'un vrai pénitent de la Cour. Cet esprit un peu violent s'étant insinué dans les bonnes graces du Roi, s'oublia ensuite & perdit le respect qu'il lui devoit, par des paroles aigres & offensantes. Il est vrai néanmoins qu'il ne servit jamais davantage à relever la gloire du prince qu'il offensoit. Car le Roi, écoutant les reproches de ce sujet, ne s'emporta point, mais se possedant toujours dans sa douceur ordinaire, sans se grossir à lui-même l'outrage fait par un particulier à sa Majesté royale, il alla dire seulement à des personnes, qui étoient dans une autre chambre : *Si j'avois eu une épée, je crois que je me serois battu avec Peguillin.* Son Conseil jugea néanmoins à propos de faire un peu rentrer ce jeune Gentilhomme en lui-même, & de le mettre quelque tems à la Bastille. Sa prison fit l'effet qu'on en avoit attendu. Toute la grandeur du Roi lui revint en l'esprit; & plus il lui paroissoit grand, plus aussi sa faute lui paroissoit énorme. Il étoit toujours dans le gémissement, toujours dans un triste silence. Il ne voyoit rien de ce qu'il voyoit : il n'entendoit rien de ce qu'on lui disoit. Il se tenoit toujours enfoncé dans le fonds de sa chambre, & toujours occupé de sa faute. On eut peur que cette tristesse profonde n'allât à quelque excès. On en avertit le Roi

qui tout aussi-tôt ordonna qu'on lui fît prendre l'air sur les terrasses; mais il s'y trouvoit toujours le même, & aussi triste que dans sa chambre. Il ne disoit pas un mot à l'Officier qui le promenoit; toujours les yeux baissés, toujours absorbé en lui-même; & en se promenant tout pensif à grands pas, il ne lui échappoit que ces paroles: „ Il faut obéir au Roi. Il faut qu'un sujet se „ rende souple. Il faut suivre en tout le Roi com- „ me un valet suit son maître." Enfin le Roi touché lui donna sa liberté; mais à condition qu'il le verroit dans son habit négligé, & avec sa grande barbe de Capucin, tel qu'il étoit à la Bastille. Il eut quelque repugnance à cela; mais y étant contraint, il alla ainsi trouver le Roi qui ne put s'empêcher de rire: sur quoi il lui dit avec esprit, qu'il étoit bien aise d'avoir donné à Sa Majesté un petit mouvement de rire.

On entretenoit aussi quelquefois M. de Saci de la prison de M. Pelisson qui étoit toujours gai, & qui écrivant au Roi lui marquoit un peu familierement treize ou quatorze libertés qu'il avoit à la Bastille. Il y eut un fait mémorable en sa prison, & qui fit frémir M. de Saci. Il y avoit une personne qui lui étoit très affectionnée, & de la même Religion que lui; car M. Pelisson étoit huguenot, & il ne vouloit abjurer l'héréfie que lorsqu'il seroit sorti de la Bastille, de peur qu'on ne dît que c'étoit par violence. Cet homme trouva le moyen d'entrer dans la garnison de la Bastille, dans la vue de secourir son ami. Il contrefit le bon catholique, & l'homme de bien. Tout huguenot qu'il étoit, il communioit deux fois la semaine, ce qui est horrible, & tout cela dans la vue d'être estimé des Officiers, & d'être employé aux principales occasions. Cela lui réussit. Il servit beaucoup M. Pelisson: mais peu après, M. Barail Lieutenant

sur-

surprit un billet, appella ce garde, qui étant découvert lui avoua tout, & lui dit que lui-même, réduit à un état semblable, seroit bien aise de trouver un ami fidele. M. Barail se contenta de le renvoyer.

Mais toute la gravité de M. de Saci ne put l'empêcher de rire, lorsque l'Officier Lieutenant lui conta une avanture qui venoit d'arriver. La Cour ayant été avertie qu'un homme avoit des intelligences avec les ennemis, on envoya pour le prendre; & cet homme entendu, fit mettre son valet dans son lit, avec ordre de bien contrefaire le maître. On le prend. Il met les habits de son maître qui s'étoit sauvé, & on le mene à la Bastille. Le Gouverneur lui envoya le Lieutenant pour le sonder & le faire parler. Il alla lui dire que cet homme lui paroissoit bien bête. „ Il „ vous trompe, dit le Gouverneur. C'est avoir „ de l'esprit que de savoir paroître n'en avoir „ pas, & le bien cacher. Quand il l'auroit ca- „ ché sous la plante de ses pieds, je l'aurois de- „ terré, " dit le Lieutenant qui l'observoit toujours, & voyant son parler, son marcher, & sur-tout sa maniere empêchée & pesante, il dit resolument au Gouverneur qu'on s'étoit trompé. Il le fit avouer à cet homme qui se jetta à ses pieds. On en avertit la Cour qui voulut opposer finesse à finesse, & dit à cet homme, qu'on supposoit toujours le maître, qu'on avoit eu de faux avis; afin que le vrai maître ne se cachât plus, & le valet sortit.

Il ne le fut pas plutôt que nous vimes encore une chose presque semblable, d'une personne de qualité qui fut menée à la Bastille, mais dont le laquais avoit permission de sortir. Son maître le voyant assez de sa taille, & assez semblable à lui, conçut le dessein de prendre pour lui-même la liberté qu'avoit son valet. Il se tint pendant

six semaines fort renfermé dans sa chambre, quoiqu'il lui fût fort libre de se promener dans la cour; (car pour les terrasses, depuis M. de Saci, personne n'en a plus eu la liberté) & ainsi s'étant tenu long-tems inconnu, il prit un matin les habits de son valet, & ne rougit point d'être regardé comme un laquais, dans l'espérance d'une liberté temporelle. Il alla en cet équipage avec un panier que son valet avoit accoutumé de porter lorsqu'il alloit en ville; & les gardes s'arrêtant plus aux habits qu'au visage, laisserent sortir sans hesiter ce laquais prétendu qui n'eut garde de revenir. Le Gouverneur qui prévoyoit le décri qui arriveroit de-là pour sa prison, fut fort severe aux soldats qui l'avoient laissé sortir. Il voulut s'aigrir contre le laquais qui étoit resté; mais il en rougit lui-même.

Je ne sai à quoi je m'arrête; car il n'y auroit point de fin si je voulois rapporter tout ce que j'ai vu en ce lieu. Je ne pourrois jamais décrire ni la severité de ceux qui gardent les personnes, ni les subtilités de ceux qui se voient si bien gardés. C'est à qui fera pis des deux. Les uns font tout ce qu'ils peuvent pour separer ceux qu'ils tiennent de la compagnie des hommes; & pour les empêcher, tout vivans qu'ils sont, d'avoir aucun commerce avec les vivans: les autres au contraire se roidissent contre leurs intentions, & mettent tout en usage, par des adresses surprenantes, pour montrer qu'ils ne sont pas encore morts, ni resolus à s'ensevelir dans l'oubli. Tout cela faisoit dire à M. de Saci, qu'on faisoit voyager de jeunes gens dans des pays étrangers pour leur former l'esprit; mais qu'assurément un petit voyage de six mois à la Bastille leur serviroit beaucoup plus qu'un voyage de six ans.

Nous avons vu aussi dans ce lieu reluire plus d'une

d'une fois des marques de la providence de Dieu toujours sage, toujours étendue jusqu'aux moindres des créatures. Nous vimes un jour un coin de muraille, au pied de laquelle les soldats goutoient en repos la douceur du soleil, être en quelque façon soutenue par une main invisible, & attendre pour tomber qu'une vingtaine de soldats qui auroient été écrasés fussent promtement appellés aux portes, pour faire honneur à quelqu'un qui entroit.

Je frémis encore en me souvenant de ce que je vis de mes yeux. Il y avoit sur la terrasse un endroit qui menaçoit ruine, mais que l'on négligeoit toujours depuis bien du tems. Un jour lorsque nous étions sur la terrasse, & que M. de Saci, après s'être un peu promené, se fut retiré à l'ordinaire dans le cabinet, je m'arrêtai quelque tems à regarder les prisonniers dans la cour, jouer à la boule. J'étois appuyé tranquillement sur la muraille de la terrasse, & tout d'un coup je vis & entendis les pierres de taille de six ou huit toises de gros mur, faire un bruit perçant, se delier toutes, décimenter à une demie toise de moi, & emporter une muraille d'appui, le pavé de la terrasse, les cerneaux & les premieres voutes, & répandre dans toute la cour une pluie de plus de 300 tombereaux de pierre. Ce qu'on admira, c'est que tout le monde qui jouoit dans la cour, ou regardoit jouer, au nombre d'environ cinquante, eût été infailliblement écrasé s'il fût demeuré à ce jeu de boule, qui étoit juste au dessous de ces pierres qui tomberent; mais un fantasque qui perdoit, dit aux autres qui le gagnoient qu'il ne vouloit plus jouer là, parce qu'ils connoissoient mieux les tours qu'il falloit prendre, & qu'il vouloit jouer de l'autre côté, dans le petit ruisseau pratiqué avec le pavé pour l'écoulement des eaux. Il n'eut pas plutôt commencé la partie, tout le monde regardant, que

la muraille tomba de l'autre côté, & leur donna le tems à tous de se sauver vîte au bruit que firent les premiers qui s'en apperçurent, & qui fut suivi d'un grand silence. Personne ne fut blessé. Seulement un Maître des requêtes descendant de chez un prisonnier qu'il venoit de voir, fut si surpris du bruit qu'il entendoit au haut & le long du degré où il étoit, qu'en étant saisi il mourut chez lui quelque tems après.

Mais pendant que je parle de quelques particularités de la Bastille, peu à peu approche le moment auquel Dieu avoit resolu d'en tirer M. de Saci, quoiqu'il pensât fort peu à sa delivrance, & que toutes les regles de la sagesse le forçassent d'avouer qu'il n'y voyoit aucun jour. Mais les pensées de Dieu sont bien differentes de celles des hommes. Il vit l'état & la disposition de son prisonnier. Il fut touché de sa soumission; & sans qu'il eût la moindre pensée de la liberté, l'humilité avec laquelle il souffroit sa captivité, demandoit pour lui ce qu'il ne demandoit pas. Il avoit bien raison de me citer souvent ce que dit S. Chrysostôme, que l'affliction des personnes qui souffrent jette devant Dieu une voix qui s'éleve jusqu'à son thrône. Dieu étant enfin satisfait de la longue pénitence de son serviteur, qui n'avoit point d'autre pensée que d'attendre paisiblement la mort dans ces lieux tristes, méditoit de l'en tirer avec éclat, & le regardant d'un oeil de paix, il resolut de la lui donner, & en même tems à son Eglise. Il voulut en le tirant de captivité, en tirer en même tems cette sainte mere qui gémissoit sans aucune espérance d'un si promt secours. Il méditoit de faire éclater sa puissance, & de signaler les ressorts infinis de sa sagesse, en forçant à conclurre la paix ceux qui n'attendoient à toute heure que le moment de terminer enfin une longue guerre, par une entiere

&

& promte defaite de tous ceux qui leur étoient en butte. Il se préparoit à nouer une secrette intelligence entre les deux puissances souveraines, celle de l'Eglise & celle de l'Etat, afin qu'après avoir été si long tems unies pour affliger ceux qui, comme M. de Saci, soutenoient la vérité combattue dans son Eglise, elles fussent enfin plus saintement unies pour les proteger. Il se proposa d'ouvrir les yeux à ceux à qui la passion ne les avoit pas encore tout-à-fait fermés, & de ne tenir cachés les secrets de ses conseils qu'à ceux que leur aveuglement opiniâtre auroit portés à les combattre: en un mot de faire que le Pape & le Roi fussent contens de M. de Saci & de ses amis, & ouvrissent à ce captif des portes de fer, que ceux qui abusoient de leur autorité sacrée tenoient fermées depuis si long-tems.

Mais, mon Dieu, est-ce une loi stable de votre sainte providence que, lorsque vous êtes sur le point de faire éclater les plus grands ouvrages de votre misericorde, vous les fassiez préceder par les plus grandes marques de votre colere; & que lorsque vous méditez une paix prochaine, vous fassiez soulever auparavant la guerre la plus allumée, afin de faire mieux connoître votre doigt, & admirer votre secrette puissance, en faisant sortir tout d'un coup le calme des plus grandes tempêtes, & commandant par un ordre soudain aux vents de la mer de faire taire leurs fureurs.

J'ai parlé ailleurs de l'horrible Requête de M. l'Archevêque d'Ambrun. Il ne faisoit que prêter son nom à des calomniateurs qui avoient le malheur d'être trop accredités, & qui ne se servoient de leur credit, ô mon Dieu, que pour deshonorer vos serviteurs. On se faisoit un mérite de les inquietter. *Non mihi conceditur unus angulus eremi, tantum placet ut hinc recedam*, pouvoient-ils dire avec S. Jerôme. On ne pouvoit

souffrir en place un Ecclesiastique de piété ou quelque homme de mérite. Tous leurs benefices étoient au pillage. Toutes les villes du royaume devinrent fameuses par leur bannissement. *Quæ gens spolia nostra non hæreditavit?* disoit fort bien l'un d'entre eux. Il ne se trouvoit personne qui osât parler en faveur de ceux que l'on persecutoit si injustement. On n'avoit pas la liberté de les plaindre. On ne gémissoit de leurs maux qu'en secret. Un soupir en leur faveur qui auroit éclaté, fût devenu un crime. Un infinité de personnes qui avoient encore la même bonne volonté pour eux, évitoient de la montrer, tant ils craignoient pour leur établissement & pour leur fortune. C'étoit peu que toutes les plumes fussent aiguisées & envenimées contre eux, les tribunaux étoient obsedés, & les lieux les plus sacrés de la justice rougissoient des Arrêts injustes qu'on y prononçoit.

M. l'Archevêque d'Ambrun s'applaudissoit en secret de ce bon effet de sa Requête. Tant de calomnies qu'il avoit publiées si hardiment devant un grand prince, & avec tant de vehemence, étoient comme un épouvantil qui faisoit peur aux plus hardis. Personne n'osoit paroître pour s'exposer à refuter tans de mensonges. Il sembloit que l'on voyoit encore un fier Goliath, venir avec un attirail effrayant jetter la terreur dans le camp d'Israël. Mais vous, mon Dieu, qui prenez plaisir à resister aux superbes, vous sutes arrêter bientôt ces vains applaudissemens, pour faire retourner tous les traits de la médisance contre celui-là même qui les lançoit, & pour surprendre les faux sages dans leur sagesse tenebreuse. Vous aviez en reserve, dans quelque lieu inconnu, un David, comme une fleche perçante dans votre carquois. Il ne craignit pas d'entrer en combat contre ce geant terrible, d'en venir aux

mains

mains contre ce formidable athlete, & de prendre pour témoin de ce fameux duel le prince même à qui ce Prelat emporté avoit presenté sa Requête.

Malheureux aveuglement des hommes passionnés! Ils ont sur les yeux un bandeau qui les voile, & qui les empêche de prévoir le succès de leur passion. M. d'Ambrun ne pouvoit rendre un plus grand service à M. Arnauld que de l'obliger ainsi à se justifier devant le Roi même en presence de qui il l'accusoit. Il lui faisoit donc, contre son intention, un très grand plaisir, & préparoit de loin un chemin à la paix, par la voie du monde qui y étoit la plus opposée. Car aussi-tôt que M. Arnauld, ce défenseur intrepide de la vérité, qui avoit depuis long-tems accoutumé ses mains à la guerre & sa plume à refuter les calomnies, se vit engagé en soutenant la vérité à se soutenir aussi lui-même, il presenta au Roi une Rèquête pleine de feu, mais d'un feu bien different de celui de son adversaire, & battit en ruine celle de ce redoutable ennemi, attirant la risée de tout le monde sur les chimeres ridicules dont son Ouvrage étoit plein. Vous secourutes alors visiblement votre serviteur, ô mon Dieu; & votre Esprit soutint admirablement son Ecrit. On vit toute la Cour étonnée; & tous ceux qui la remplissoient s'entre-regardoient, ne comprenant pas ce coup de hardiesse d'un homme dont on ne l'auroit jamais attendu. Cette cause étoit si déplorée, & l'innocence étoit si fort aux abois, qu'on ne pouvoit même se persuader en le voyant, qu'il lui fût resté encore tant de fermeté pour se défendre. Cette généreuse liberté donnant envie à tout le monde de voir comment un homme que l'on croyoit abîmé s'y prendroit pour se justifier dans l'esprit d'un prince, qui jusques-là avoit été un peu prévenu par toute l'adresse & le vacarme

 des

des ennemis de ce pieux Docteur ; & la vérité entrant insensiblement dans les esprits à mesure qu'on lisoit cet Ouvrage, on commença à regarder M. Arnauld d'un autre œil. On ne le considéra plus que comme l'honneur & l'ornement de l'Eglise gallicane, qui étoit la mere de ce pieux Docteur ; & on ne se le figura plus comme un ennemi de l'Eglise & de l'Etat, dans la juste apprehension de tomber dans la confusion dont le pauvre Prelat faiseur de Requête étoit couvert alors, & dans la crainte de passer pour visionnaire comme lui.

Le Roi lui même fut touché, & se porta aisement à changer son indignation en douceur. Il se vit dégagé avec plaisir de la facheuse nécessité d'user de violence envers des gens de bien, qu'on lui avoit representés jusqu'alors comme coupables. Mettant au dessus de ses grandes qualités celle d'être le pere commun de ses sujets, il eut pour ces personnes des sentimens de tendresse d'autant plus grands, qu'ils étoient plus foibles, & avoient plus de besoin du secours de sa protection, n'ayant eu jusques-là, ni appui, ni credit, ni même de retraite où ils pussent espérer d'être en repos, tout le monde ayant la liberté de les déchirer. Ils sembloient en cet état ne pas mériter les regards d'un grand Roi qui, sans ce fonds de bonté & d'équité qui lui est si naturel, après tant de calomnies dont on l'avoit prévenu, auroit rejetté les requêtes & le nom même de ces personnes si odieuses. Mais sa prudence à qui rien n'échappe, ne perdit rien de ce qui lui fut representé dans la Requête de M. Arnauld. Ce grand prince admira la sagesse, la force & l'éloquence de ce Docteur, qui ne pouvoit lui demander justice sans se faire honneur à lui-même, & sans mêler des marques de sa vigueur sacerdotale parmi celles de sa douleur & de son affli-

affliction. Plein de respect & de révérence pour Sa Majesté, il ne faisoit sentir la force de son éloquence qu'à ceux qui l'ayant attaqué l'avoient obligé de se défendre; & il leur donna sujet de se repentir de cette entreprise, par laquelle ils avoient engagé au combat un homme qui alloit triompher d'eux.

Ce prince dont Dieu tenoit le cœur entre ses mains, & qui commençoit de le tourner à la douceur, fit attention sur ce que M. Arnauld dit si généreusement & si chrétiennement à la fin de sa Requête. Car la tendresse de sa compassion ne lui permettant pas d'oublier son cher neveu M. de Saci qui étoit à la Bastille, il ne craignit pas de protester de l'innocence de ce captif, devant celui là même qui le tenoit en prison, & de tenter, n'étant armé que de sa plume, d'enlever comme les depouilles du plus puissant Roi de l'Europe. Il fit voir que sa charité qui étoit sincere, & qui n'avoit rien de feint, le rendoit moins sensible à son état qu'il ne l'étoit à celui des autres, & que cette vie cachée & miserable en apparence qu'il menoit, le touchoit moins que l'emprisonnement d'un Ecclesiastique avec lequel il avoit passé plusieurs années. Car voici de quelle maniere il parle de M. de Saci, & comment il finit sa Requête:

„ Il y en a, Sire, qui sont encore plus dignes
„ que nous d'être les objets de votre bonté, &
„ qui ont moins mérité le traitement qu'on leur
„ fait souffrir. Dieu les voit & Votre Majesté
„ comprend assez ce que nous voudrions dire:
„ le respect nous empêche de nous expliquer
„ davantage. Mais nous n'en espérons pas moins
„ qu'elle écoutera les prieres mêmes que nous
„ n'osons lui faire, à l'exemple de Dieu qui se
„ plaît à prévenir nos voeux, & à nous donner au
„ delà de ce que nous lui demandons. "

Tel

Tel étoit l'état des choses ensuite de la Requête de M. Arnauld, & les plus sages de ses amis voyant les choses si ébranlées, crurent qu'il étoit important de ne pas passer inutilement un moment si favorable. Mais sur-tout Madame de Longueville, & Mademoiselle de Vertus sa bonne amie & sa fidele compagne, commencerent à croire qu'après un si long silence, il étoit tems de remuer.

Ces Dames, après la prise de M. de Saci, avoient conçu un nouveau mépris du monde, & un desir plus fervent que jamais de s'abandonner à la pénitence. Elevées au dessus du monde dont elles n'avoient plus ni les sentimens, ni le langage, ni les actions, elles ne trouvoient plus d'autre consolation sur la terre que de prendre part aux maux de l'Eglise, de proteger ceux qui la soutenoient, & de coopérer de tout leur pouvoir à l'établissement de la vérité. Elles ne parloient qu'avec larmes des excès de ceux qui la combattoient, & des souffrances de ceux qui la défendoient, partageant avec leur sainte mere tous ses maux & toutes ses peines. Elles savoient regler leur grand zele par une sagesse qui n'étoit pas moins grande, & ne craignant rien pour elles-mêmes de tout ce qui leur pouvoit arriver de la part du monde, elles craignoient, avec une sage circonspection, jusqu'aux moindres démarches dans les affaires de l'Eglise & des serviteurs de Dieu. Ainsi brulant de charité pour M. de Saci, elles n'en donnoient au dehors que les marques nécessaires, par des visites au Gouverneur de la Bastille, que leur sagesse rendoit plus rares que leur charité ne l'eût desiré.

Voyant donc quelque changement dans les affaires, elles s'entretenoient souvent entre elles, pour voir s'il n'y auroit point quelque moyen de pousser plus loin de si heureux commence-

mens.

mens. Etant tout récemment assurées de l'équité du Roi elles concertoient s'il n'y auroit point quelque voie pour lui faire achever les choses. Car leur bon sens leur faisoit aisément comprendre qu'il n'y avoit que la puissance de ce prince, qui pût donner aux choses tout le branle qu'elles souhaitoient. Elles jettoient donc les yeux de toutes parts pour voir s'il n'y auroit point quelqu'un qui lui pût parler dans une conjoncture si favorable.

M. de Gondrin, Archevêque de Sens, touché de la piété de ces Dames, leur alloit souvent rendre visite. Il étoit édifié de plus en plus de tout ce qu'il voyoit en elles. Il admiroit que des personnes de qualité fussent pauvres dans de grands biens, humbles dans les grands honneurs, solitaires au milieu d'une grande ville, tranquilles dans l'action, & jamais oisives dans le repos même. Il voyoit un fameux hôtel changé en Eglise domestique. Au lieu des cris de dissolution qui y sont si ordinaires, il y regnoit un grand silence, & une tranquille psalmodie. Au lieu d'y louer les Grands par une basse flatterie, on n'y louoit que Dieu. Aussi l'estime qu'il faisoit de ces Dames ne pouvoit pas aller plus loin. Comme ce sage Prelat avoit beaucoup d'accès à la Cour & y brilloit par son esprit, ces Dames delibererent entre elles si on ne pouvoit point lui proposer de parler au Roi; & ne voyant personne qui pût mieux ménager une négociation si importante, elles hazarderent de lui en glisser quelques mots. Aussi-tôt il prit feu. Il témoigna être resolu à tout faire, & à dire ce qu'elles jugeroient à propos. Le cœur de ces Dames commença à s'échauffer, & recourant d'abord à la priere, sur quoi elles s'appuyoient plus que sur leur industrie, elles ne desespérerent pas que ce qu'elles avoient conçu entre elles ne pût s'achever.

El-

Elles trembloient néanmoins aussi-tôt qu'elles jettoient les yeux du côté de Rome qui pouvoit tout arrêter. D'ailleurs une Société qui avoit de grands bras, pour atteindre par tout & pour troubler tout de près & de loin, les épouvantoit. Un Archevêque de Paris, puissant & qui s'étoit si fort commis, augmentoit les difficultés, & elles concluoient presque entre elles que leurs projets n'étoient que des projets en idée, auxquels plus on pensoit moins on trouvoit d'apparence.

Mais leur grande confiance en Dieu venant au secours, ne leur faisoit plus rien trouver d'impossible. Elles dirent donc à M. de Sens que, s'il y avoit quelque chose à faire, il falloit commencer par s'assurer du secret du Roi. Ainsi elles étoient comme la lumiere des Evêques mêmes. Elles les conduisoient comme par la main. Elles leur montroient tous les pas qu'ils devoient faire, & leur mettoient les paroles dans la bouche.

M. de Sens qui avoit de rares talens réussit admirablement dès sa premiere visite. Il représenta vivement au Roi que l'entreprise dont il lui parloit lui seroit aussi glorieuse qu'aucune autre action qu'il eût faite pendant tout le cours de son regne: mais il lui fit entrevoir adroitement que la condition essentielle, pour qu'elle réussît, étoit le secret. Il s'insinua adroitement dans l'esprit de ce grand prince, & admira de plus en plus les grandes qualités que Dieu avoit versées dans son ame. Il vit que lorsqu'on le laissoit à lui-même, sans l'importuner par des sollicitations étrangeres, il se portoit au bien. Il entra doucement dans son cœur. Il lui fit reconnoître qu'il y avoit bien de l'animosité dans ces contestations dont on troubloit si souvent son repos. Il l'assura de la docilité de ceux qu'on lui dépeignoit comme des opiniâtres. Il lui promit que s'il

s'il vouloit lui faire l'honneur de le croire, en peu de jours il ne feroit plus parlé de cette héréſie dans ſon royaume; que Sa Majeſté comprendroit ſans peine que, comme il y a des loups qui tâchent de ſe couvrir de la peau de brebis pour ſe faire aimer, il y avoit auſſi des brebis qu'on tâchoit de couvrir de la peau de loup pour en donner de l'horreur. Il le conjura de refuſer un peu de tems ſon ame royale au bruit importun des grenouilles, qui pénétroient juſques dans le ſanctuaire de ſon cœur, pour prêter tranquillement l'oreille à des diſcours de paix, où ſon grand cœur le portoit aſſez lui-même.

M. de Sens rendit compte lui-même exactement à ces Dames de ſa négociation. Elles trouverent les choſes dans une aſſez bonne ſituation pour avoir lieu d'en donner des nouvelles à M. de Saci. Elles lui écrivirent qu'elles travailloient à conſtruire un petit édifice de paix; mais qu'elles craignoient toujours qu'on ne le renverſât par terre; ce qui arriveroit ſans doute ſi Dieu, à qui elles ne faiſoient que prêter leur main & leur langue, ne s'en mêloit lui-même. Elles donnerent ainſi les premieres nouvelles de la paix future à celui qui en devoit recevoir les principaux fruits, qui y avoit le plus travaillé par ſes ſouffrances, pour qui particulierement elle ſe faiſoit, & pour qui ces Dames s'employoient avec plus de zele.

J'avoue que j'étois bien aiſe d'apprendre de ſi bonnes nouvelles, & que j'avois plus d'impatience de ſavoir la ſuite de ces négociations que n'en avoit M. de Saci, qui tenoit toujours ſon ame libre & tranquille, attendant avec paix tout ce qu'il plairoit à Dieu. Pour moi, j'y allois plus groſſierement, & je puis dire avec vérité qu'ayant été à la Baſtille deux ans & trois mois, ſans que le tems me parût long, parce que j'avois pris ma reſolution, & que je faiſois fond d'y demeurer

tou-

toute ma vie; dès que j'entrevis que je pourrois bien en sortir, jamais le tems ne me dura si fort que les trois derniers mois de la négociation de cette paix; & je comptois tous les jours & toutes les heures. Il faut qu'il y ait en cela quelque chose de naturel que je ne m'amuse point à demêler. Mais cela m'a parfaitement bien fait comprendre combien étoit malin l'artifice du Cardinal de Richelieu qui, pour tourmenter ceux qu'il avoit condamnés à une prison perpetuelle, comme le Marêchal de Bassompiere dont nous avions alors la chambre à la Bastille, leur envoyoit de tems en tems des émissaires pour leur donner de fausses espérances, afin que lorsqu'elles manqueroient, leur prison leur causât une douleur toute nouvelle, & que leur courte joie se changeât en un redoublement de tristesse.

Pendant cette négociation de M. de Sens auprès du Roi, Madame de Longueville & Mademoiselle de Vertus tenoient les yeux & les mains levés au ciel, & se tenoient fortes des prieres des saintes ames. Cette princesse faisoit de son côté tout ce qu'il falloit faire. Elle envoyoit courier sur courier. L'un n'étoit pas plutôt venu, qu'on en dépêchoit un autre. On envoyoit en même tems à M. l'Evêque d'Alet, qui étoit d'un grand poids dans cette affaire. Enfin on n'omettoit rien de tout ce qui étoit néceſſaire pour ménager cette négociation.

J'admirois la providence de Dieu à l'égard de ses serviteurs. Lorsque ces humbles persécutés n'avoient que leur plume pour se défendre devant les hommes, & leurs larmes & leurs prieres pour se soutenir devant Dieu, il leur suscitoit des amis pleins de zele. Des gens cachés qui n'avoient ni mains ni pieds pour agir, trouvoient en ces personnes des négociateurs vigoureux qui agissoient sans rien craindre, & qui se

ren-

rendoient hautement les protecteurs de la cause la plus juste du monde, & en même tems la plus abandonnée; qui voloient de toutes parts par les ailes de leur charité, & faisoient voir que la vérité, quoiqu'attaquée par tant d'ennemis, n'étoit pas encore néanmoins vaincue; qu'elle savoit se procurer des défenseurs intrépides; qu'elle se contentoit du petit nombre de ceux qui la soutenoient; qu'il ne lui falloit que peu de personnes pour la faire triompher avec éclat d'une multitude d'ennemis, & qu'il étoit même de sa gloire que peu de gens s'employassent pour elle, de peur que l'on n'attribuât la victoire aux hommes plutôt qu'à elle-même.

Mais pendant que ces personnes si desinteressées agissoient de leur côté avec tant de zele pour la vérité, puis-je m'empêcher de vous demander, à vous qui étiez si pleins de fureur contre ceux qui en étoient les défenseurs, ce que vous faisiez alors? A quoi pensiez-vous? A quoi pensoient tous vos partisans? Auriez-vous souffert les pensées d'accommodement, vous qui vous forgez toujours des chimeres à combattre, & qui faisant de véritables plaies à l'Eglise, en feignez d'imaginaires pour avoir l'honneur d'y apporter le remede? Qui donc a lié vos bras pendant que d'autres agissoient? La même puissance qui vous a liés pour lors, auroit pu vous retenir d'abord, & elle vous liera de nouveau quand elle voudra. Vous êtes à plaindre qu'elle ne le veuille pas, & qu'après avoir suspendu pour quelque tems vos violences, elle vous laisse encore dans une miserable liberté de persecuter les gens de bien, & que vous mettiez votre gloire en ce qui devroit plutôt être votre confusion. Son doigt qui se fait respecter sur le rivage de la mer, & qui avec un peu de sable arrête le soulevement de ses flots, arrête ici la fureur

reur de vos tempêtes par une femme qui vous enleve le fruit de tout ce que vous avez fait depuis tant d'années, arrache de vos mains impitoyables ceux que vous reteniez captifs, & procure tout d'un coup une paix que vous détesterez & que vous aurez peine à comprendre lors même que vous la verrez.

Car enfin le moment de la delivrrnce de M. de Saci étant arrivé, la paix de l'Eglise fut conclue. L'équité d'un grand prince rendit la joie à l'Eglise, & donna enfin à cette mere desolée moyen de respirer. Il vit avec joie qu'il n'y avoit point d'héréfie à craindre dans ceux contre qui on lui avoit donné tant d'ombrages. Sa lumiere pénétrante avoit, comme un soleil, dissipé les brouillards. Enfin ceux qui jusques-là avoient été condamnés & renfermés dans des prisons ou des retraites obscures, parurent devant lui & virent dans la serenité de son visage ce que c'est qu'un grand Roi, quand on le laisse à lui-même, & qu'on ne s'étudie pas à le prevenir par des calomnies adroitement concertées. Le changement qui se fit dans sa conduite, lui fit aussi-tôt appercevoir le changement de presque tous les esprits, qui lui témoignoient leur joie, leur estime & leur reconnoissance de cette nouvelle paix, comme d'une des choses de son regne qui lui faisoit plus d'honneur. On en éternisa la memoire par une medaille gravée à ce sujet, dont je conserve l'estampe; & toute la France retentit de cris de joie à la nouvelle si agreablement surprenante de cette paix. La délivrance de M. de Saci en fut comme le sceau. Paris vit libre dans l'enceinte de ses murailles, un homme qui avant sa prison n'osoit paroître. Celui qu'auparavant des gens sans honneur eussent voulu faire condamner au dernier supplice, étoit vu par-tout avec l'applaudissement de tout le monde. Ce fut la veille de

la

la Toussaints en 1668. que M. Saci sortit de la Bastille. M. de Pompone, son cher cousin, lui apporta, sur les dix heures du matin, l'ordre où je ne fus pas oublié. J'avoue ma foiblesse: j'avois si grande peur que son grand nom n'obscurcît le mien, que j'avois bien prié qu'en servant l'un on eût soin aussi d'y joindre l'autre. Un an dans la Bastille avec M. de Saci ne m'étoit rien, mais un jour sans lui m'eût duré cent ans.

Après avoir rendu ses respects à M. le Gouverneur, il monta en carosse, & alla d'abord à Notre-Dame, rendre graces à Dieu de cette delivrance. M. de Pompone le mena ensuite chez M. l'Archevêque (de Perefixe) pour lui témoigner sa reconnoissance d'une grace où dans le fonds il n'avoit aucune part. Mais n'importe, il falloit faire cette démarche. M. l'Archevêque dissimulant l'affront qu'il avoit reçu par le secret de toutes ces négociations, contrefit l'honnête & le doucereux. Il ne pût néanmoins oublier sa chanson ordinaire, qui étoit la signature. Il en parla à M. de Saci comme d'un piege où il l'attendoit véritablement, & qui malgré tout ce qui s'étoit fait, le retiendroit entre ses mains. Mais M. de Sens dont la lumiere avoit tout prévu, avoit paré le coup, en donnant à M. de Saci un petit canonicat de S. Julien, dans son Diocese. Ainsi M. de Saci dit qu'ayant un bénéfice dans l'Archevêché de Sens, il avoit satisfait cet Archevêque.

M. de Paris dit très obligeamment à M. de Saci, qu'il lui accordoit la grace qu'il lui demandoit, de le mener lui-même au Louvre le présenter au Roi, pour lui faire son remerciement. Il se passa néanmoins quelque tems, parce que Sa Majesté n'y étoit pas. Mais dès que le Roi fut de retour, ils allerent tous trois au Louvre, M. de Paris,

Paris, M. de Saci, & M. de Pompone. M. de Saci dit au Roi que dans l'impuissance où il se trouvoit de lui témoigner sa reconnoissance, ce lui étoit un grand bonheur que M. de Paris voulût venir à son secours. Il lui protesta qu'il n'auroit jamais espéré sa liberté sous un Roi moins sage, & qui auroit eu moins d'équité & de pénétration; & il l'assura qu'il employeroit sa liberté & sa vie à prier Dieu pour sa prospérité.

Le Roi écouta son compliment fort tranquillement. Il lui dit ensuite qu'il avoit bien de la joie que les choses fussent tournées de telle sorte, qu'il pût à l'avenir lui donner des marques de l'estime qu'il faisoit de sa vertu & de son mérite qui ne lui étoit pas inconnu. On se separa, & le Roi lui faisant quelque inclination de tête avec un visage fort ouvert, se tourna ensuite vers M. de Pompone, & lui dit en riant: *Hé bien! vous voilà bien aise?*

Lorsque M. de Saci sortant de prison eut vu M. l'Archevêque, M. de Pompone le mena à l'hôtel de Longueville. Je fus temoin de la joie qu'eut cette admirable princesse de voir enfin l'heureux succès de tant de mesures si sagement prises, si secretement conduites, & soutenues par les prieres si ferventes & si perseverantes de tant de saintes ames. Elle regarda M. de Saci comme un nouveau Jonas, qui sortoit de la baleine où il étoit entré pour faire cesser la tempête. Elle lui fit ses complimens & reçut les siens. Le cœur assurément parloit de part & d'autre plus que la bouche.

Rendez, ô mon Dieu, au centuple à votre servante tout ce qu'elle a fait alors pour votre gloire, pour l'intérêt de votre Eglise, & pour vos très humbles serviteurs. Elle s'étoit préparée de loin à ce grand ouvrage, en retirant dans son hôtel ceux qui soutenoient votre vérité. El-

le cachoit sous les ailes ceux que l'on cherchoit de toutes parts pour les prendre. La gloire de son nom étoit comme un bouclier qui paroit tous les traits qu'on s'efforçoit de lancer sur eux. On se doutoit que son hôtel étoit leur retraite. Le respect néanmoins retenoit les plus effrontés qui, malgré tous les mouvemens de leur animosité, étoient forcés à n'oser toucher à un si saint azile, & à laisser en sureté ceux que Dieu protegeoit à l'abri de sa servante. Vous, mon Dieu, qui savez que j'ai eu part à la charité de cette princesse, & qu'elle m'a souffert dans son hôtel, rendez-lui en la recompense. Vous avez témoigné autrefois combien ce zele vous plaisoit, lorsqu'un grand Seigneur eut soin de vos serviteurs persecutés, & vous avez voulu que cette action fût écrite à sa gloire dans vos Livres saints. (3. Rois XVIII. 13.) Vous avez sans doute écrit celle de cette princesse dans le ciel où je la regarde presentement avec un profond respect, & vous reservez à votre grand jour à la combler de la gloire qu'elle a si justement méritée pour ses bonnes œuvres. Les hommes s'en sont irrités. Les pécheurs en ont grincé les dents contre elle; mais leur animosité n'a servi qu'à aiguiser son zele, & à la rendre plus ardente à soutenir votre cause. Elle a souffert paisiblement les opprobres des superbes. Elle a su ce qu'on disoit d'elle par mépris, & qu'on ne rougissoit pas de l'appeller la honte & l'ignominie de sa famille royale. Vous ferez voir, Seigneur, qu'elle en a été en son tems l'ornement & la gloire, & S. Louis sans doute n'a pas rougi d'elle dans le ciel, & n'a pas trouvé qu'elle dégénérât de son sang & de la sainteté de sa tige.

Je ne dis rien de Mademoiselle de Vertus qui étoit avec Madame de Longueville. Toutes les paroles me manquent pour un tel sujet. On n'a

jamais vu d'amie plus sage & plus chrétienne, qui rassemblât dans elle plus de qualités, pour rendre à des affligés les secours qu'ils ne pouvoient espérer que d'elle. La vigueur de sa foi lui fermoit les yeux pour ne plus connoître le rang qu'elle pouvoit tenir dans le monde ; & dans les rencontres elle ne dédaignoit pas de s'abaisser jusqu'aux personnes les plus viles, consultant plus son cœur conduit & animé par la charité, que toutes les considérations humaines. On peut dire qu'elle avoit été l'ame de la négociation de cette paix ; & que Dieu se servoit d'elle pour agir, ou plutôt pour faire agir les autres avec tant de justesse, qu'il ne se fît point de fausse démarche. M. de Saci a toujours su estimer les bons offices qu'elle lui avoit rendus dans cette rencontre, & lui en témoigner sa juste reconnoissance.

Dès qu'il eut rendu à ces deux Dames ce qu'il leur devoit, & qu'il se vit un peu paisible dans sa chambre, son premier soin fut d'écrire à M. l'Archevêque de Sens, pour faire rejaillir sur lui la reconnoissance de sa nouvelle liberté, dont on peut dire qu'après Dieu il lui étoit redevable. M. de Saci lui ayant donc écrit d'abord une Lettre, où son cœur parloit & exprimoit tous ses sentimens de gratitude, le Prelat eut la bonté de lui répondre pour lui témoigner combien il avoit été touché de sa Lettre. Il lui dit qu'il s'estimoit heureux d'avoir eu cette occasion de lui rendre service, & de lui faire paroître combien il honoroit sa vertu & son mérite ; qu'il remercieroit Dieu lui-même toute sa vie de la lui avoir donnée ; que s'il croyoit que ce petit service l'engageât à lui donner quelque part à ses bonnes prieres & en ses bonnes graces, il les lui demandoit de tout son cœur, & qu'il le prioit de regarder la nouvelle liaison que faisoit entre eux

deux le titre ecclesiastique qu'il lui avoit donné pour le tirer de l'embarras de la signature au Diocese de Paris, comme un engagement nécessaire d'avoir pour lui une charité qui eût quelque chose de particulier ; qu'il en sentoit une pour lui si grande, qu'il souhaittoit d'être assez heureux pour pouvoir faire encore quelque chose de plus considérable pour son service.

M. de Sens étant venu bien peu après à Paris, dans l'impatience de voir de ses yeux les fruits de la paix qu'il avoit procurée, M. de Saci ne manqua pas de lui aller encore témoigner de vive voix sa parfaite reconnoissance. On admira néanmoins dans cette rencontre combien il étoit éloigné de la flatterie envers tout le monde, & envers ceux mêmes à qui il avoit le plus d'obligation. Car M. de Sens, après les premiers complimens, ayant fait tomber le discours sur la conduite de son Diocese, & particulierement sur celle qu'il tenoit à l'égard de ses Ecclesiastiques, M. de Saci qui n'ignoroit pas que quelques-uns trouvoient que M. de Sens les traitoit quelquefois avec un peu de hauteur, lui parla de telle sorte de la modestie & de l'humilité que doit avoir un Evêque, que M. de Sens en fut extraordinairement touché. Il s'en sentit même si fort effrayé que, lorsqu'il fut de retour à son Diocese, il écrivit à M. de Saci pour le prier de lui marquer par écrit quelque chose de ce qu'il lui avoit dit dans son dernier entretien. M. de Saci lui fit aussi-tôt cette réponse :

[MONSEIGNEUR, Vous me témoignez desirer que je vous marque par écrit quelque chose de ce que j'avois eu l'honneur de vous dire il y a quelque tems. Je le fais pour vous obéir, non sans peine ; ces deux vertus, si je les avois, me devant donner de la honte d'en oser parler devant vous, puisque c'en est même une partie, de les

avoir plutôt dans le cœur que dans la bouche, & d'y porter les autres plus par nos actions que par nos paroles.

Jesus-Christ nous apprend lui-même dans l'Evangile combien ces deux vertus, l'humilité & la moderation, sont essentielles à un Evêque, lorsque répondant à S. Jean & à S. Jacques qui vouloient s'élever au dessus de tous les autres Apôtres, il leur dit que les princes des nations dominent sur leurs sujets, mais que dans l'Eglise, celui qui sera le plus grand par sa dignité doit s'estimer le dernier & le serviteur de tous, *erit omnium servus.*

C'est le titre que S. Augustin s'est donné à lui-même; que S. Gregoire le grand a pris de lui; que le Pape à son imitation retient encore, en s'appellant *serviteur des serviteurs de Dieu.* Ce titre est fondé sur l'Evangile, dans lequel Jesus-Christ ayant établi la souveraine dignité de S. Pierre, de ses successeurs, & celle des Evêques qui sont les successeurs des Apôtres, a établi la souveraine humilité qui la doit accompagner. Car il étoit impossible qu'un Dieu humble ne demandât des ministres qui fussent humbles comme lui; puisqu'il les appelle au sacerdoce pour leur salut & non pour leur condamnation, & que le salut n'est que pour les humbles.

Il ne faut donc pas separer ce que Dieu a joint, ni desirer la royale prêtrise de Jesus-Christ sans l'humilité de cœur qu'il demande à ceux qui y sont appellés, puisque S. Augustin, par une terrible expression, appelle cela imiter Simon le magicien qui aima, dit-il, la puissance & l'autorité des Apôtres, sans avoir l'humilité & la patience avec laquelle ils exerçoient un si divin ministere. C'est pourquoi S. Paul a mis entre les qualités essentielles que doit avoir un Evêque, qu'il soit modeste, *modestum.* On s'imagine quelquefois

fois que la modeſtie ſoit la vertu d'une femme qui a de la piété & de la ſageſſe, ou même des vierges conſacrées à Dieu; & cependant S. Paul la marque comme une qualité néceſſaire à ceux qui ſont les princes de l'Egliſe, & qui ſont rois de la royauté de Jeſus-Chriſt même. Il veut qu'ils ſoient intrépides comme des lions, & en même tems doux comme des agneaux, ſelon que Jeſus-Chriſt l'a commandé aux Apôtres. Et c'eſt cette douceur là même qui fait leur force, parce qu'elle les aſſujettit au Fils de Dieu qui, les tenant dans ſa main, les fait entrer dans ſa toute-puiſſance, par cette foi à qui rien n'eſt impoſſible, & leur fait dire avec S. Paul, qu'ils peuvent tout en celui qui les fortifie. Nous voyons auſſi que S. Ignace allant à Rome, chargé de chaînes pour y ſouffrir le martyre, dit d'un Evêque qui étoit venu au devant de lui, qu'il avoit reconnu à ſa modération qu'il avoit été appellé de Dieu à cette charge, & qu'il pouvoit plus toucher les ames par ſon ſilence, que les autres par leurs paroles.

L'humilité eſt proprement dans le cœur, & regarde principalement Dieu devant lequel elle reconnoit que nous ne ſommes que péché, & que nous tomberions à tous momens ſi ſa main toute-puiſſante ne nous ſoutenoit. Mais la douceur & la modeſtie paroiſſent au dehors, & elles ſont comme la bonne odeur de l'humilité, qui ſe répand du fond du cœur dans les actions, dans tout le reglement exterieur du chrétien, lorſqu'il fait tout, comme dit S. Paul, pour la gloire de Dieu, & pour l'édification de ſes freres. Cette modération dans une perſonne élevée en dignité paroit à l'égard de ſes domeſtiques, à l'égard de tous ceux qui ont affaire à lui, depuis le premier juſqu'au dernier, & principalement à l'égard de ſes Eccleſiaſtiques, dont il re-

 ſpecte

specte la dignité, quoiqu'elle soit soumise à la sienne.

Mais si un Evêque est touché particulierement de Dieu, & de la maniere en laquelle il est entré en sa charge, ou dont il a exercé un ministere qui doit être tout de charité, de sainteté & d'humilité, il sentira encore une obligation & une affection particuliere à s'humilier devant tous les hommes, & encore plus à traiter avec douceur & avec respect ses Ecclesiastiques, & principalement ceux qu'il juge avoir quelque zele & quelque piété pour s'acquitter de leur charge. Il considérera alors que si leur dignité est beaucoup au dessous de la sienne, c'est pour cela même qu'il se doit mettre au dessous d'eux devant Dieu, qui ne juge pas des personnes par le rang où ils paroissent dans l'Eglise, mais par la sainteté avec laquelle ils le soutiennent, & qui redemandera plus à ceux qui ont plus reçu; parce que comme leur exemple est très puissant pour persuader le bien quand il est bon, il est aussi très contagieux pour inspirer le mal quand il est mauvais.

C'est aussi ce qui doit consoler un Prelat, qui desire sincérement de reparer tout ce qui a pu déplaire à Dieu dans la conduite de sa vie ou dans l'exercice de sa charge. Car sa douceur & son humilité feront une très grande impression sur ses Ecclesiastiques & sur son peuple: ce qui pourra l'aider beaucoup à reparer le passé; parce que, selon S. Gregoire, la principale instruction du pasteur est l'exemple de sa vie, & que les inferieurs rougissent d'être superbes, lorsque ceux qui les conduisent sont vraiment humbles. C'est pourquoi nous devons souvent dire au Fils de Dieu avec S. Augustin: *Domine Jesu, qui & verbo & exemplo præcipis nobis humilitatem & mansuetudinem cordis, da quod*

jubes

jubes & jube quod vis. Je suis, &c.]

M. de Saci après les complimens de M. l'Archevêque de Sens, auteur de la paix & de sa liberté, reçut presque aussi-tôt après une Lettre d'un autre Evêque pour qui il n'avoit pas moins de vénération, & qui étoit véritablement la perle des Evêques de son tems, & l'admiration de toute la France. C'étoit M. d'Alet dont toute la terre a connu le mérite & la sainteté. Aussitôt qu'il eut appris sa sortie de la Bastille, il se hâta de lui en témoigner sa joie. Il lui écrivit un billet très obligeant, où il lui dit que Dieu lui ayant donné tant d'estime pour sa personne, il ne se pouvoit pas faire qu'il ne prît beeucoup de part à la nouvelle liberté qu'il lui donnoit par un coup admirable de sa providence; que c'étoit dans cette vue qu'elle lui devoit être bien plus chere, puisque l'on étoit contraint d'avouer que les hommes n'y avoient aucune part; qu'il pouvoit lui dire que si l'amour de la vérité l'avoit fait souffrir, cette même vérité aussi toute seule l'avoit delivré, d'une maniere qui étoit même plus avantageuse à l'Eglise qu'à lui-même; que c'étoit une chose digne d'admiration, & qui demandoit une reconnoissance infinie, que ceux qui avoient plus d'opposition à la paix, fussent ainsi changés tout d'un coup, & eussent donné les mains au triomphe de la vérité; qu'on pouvoit appeller cela un ouvrage de la puissance & de la misericorde de Dieu, qui en un moment avoit produit des effets qui étonnoient tout le monde; qu'il avoit néanmoins le mérite qu'il auroit pu acquerir dans une longue prison & dans une privation de toutes sortes de consolations, puisque Dieu avoit vu dans son cœur la resolution où il avoit été, & qu'il lui avoit témoignée à lui-même, en lui écrivant, qu'il étoit resolu de passer toute sa vie dans cet état d'humiliation;

qu'en voyant une si grande protection de Dieu sur lui, & des marques si évidentes de l'amour qu'il lui portoit, il osoit lui demander part à ses prieres & à ses sacrifices, afin d'obtenir la lumiere & la force qui lui étoient nécessaires pour faire un saint usage de la paix qu'il recevoit, en même tems que lui sa liberté; & qu'il pût reparer par sa fidelité dans le service de Dieu, ses infidelités passées; qu'il le supplioit d'être persuadé qu'il le porteroit toujours dans son cœur, toutes les fois qu'il se presenteroit au saint autel.

M. de Saci ne recevoit pas de moindres congratulations, ni de moindres marques de joie, d'estime & d'affection de toutes les personnes les plus considérables de la Cour. M. le Tellier entre autres lui témoigna une affection particuliere; & il lui en avoit fait ressentir des preuves pendant toute sa prison, où il lui avoit obtenu tous les adoucissemens possibles. Notre réunion ayant été son ouvrage seul, il s'en souvenoit fort bien, & il avoua à M de Saci qu'il lui avoit fallu user de beaucoup d'adresse, & qu'il n'avoit pu éviter que M. de Paris ne lui en fît des plaintes. Il voyoit donc M. de Saci avec beaucoup de joie dans cette liberté, qu'il lui auroit procurée bien plutôt s'il en avoit été le maître, mais à laquelle néanmoins il lui avoit fait trouver bon d'apporter quelque delai, pour achever la paix de l'Eglise. Il lui faisoit souvent de grands offres de service, & il se servoit de personnes qui lui étoient intimes, & entre autres de M. l'Evêque d'Autun, leur ami commun, pour le sonder, & pour savoir s'il ne desireroit pas, ou au moins s'il n'accepteroit pas quelque bénéfice, en cas qu'on le lui fît tomber entre les mains.

M. de Saci voyoit qu'une seule parole & un simple consentement pouvoit en un moment le ren-

rendre riche. Des Ecclesiastiques avares ou ambitieux n'auroient pas manqué à cette occasion de faire de nouveaux projets d'établissement & de fortune; mais M. de Saci toujours desinteressé, toujours le même dans ce nouveau changement, découvrit tout d'un coup ce piege adroit. Il rejetta sans hesiter cette tentation du démon, & demeura toujours content dans son état. Riche par sa modération, il trouva dans l'humble mais ferme refus des bénéfices, le plus grand de tous les bénéfices. Pouvant tout obtenir il ne desiroit rien qu'un état frugal & honnête, entre la pauvreté & les richesses. Plus on lui faisoit d'offres, plus il se resserroit dans les bornes étroites du seul nécessaire, où il demeura toujours.

J'avoue que j'admirai cette égalité d'esprit dans ce saint homme, & lorsque je m'entretenois avec lui en particulier de ces grands offres de bénéfices, il me disoit, en souriant, ce vers de Virgile: *Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.* „ Je sai, disoit-il, combien il est difficile d'être „ heureux & humble tout ensemble. Les prosperités considérables, & qui font passer d'un „ état pénible & humiliant à un autre tout opposé, plein de gloire & de joie, laissent d'ordinaire en l'ame un secret plaisir qui la remplit toute; & lors même que l'on en rend à „ Dieu ses actions de graces, il est à craindre „ qu'une secrete vanité n'étouffe une partie de „ la reconnoissance qu'on lui doit, & qu'on ne „ s'éblouisse au milieu des applaudissemens que „ l'on reçoit de tout le monde."

M. de Saci connut cet écueil & l'évita. Il se dépouilla de lui-même dans cette nouvelle liberté, & il en renvoya toute la gloire à celui seul à qui elle appartenoit legitimement. Il avoit peine qu'on lui parlât de sa prison & de sa liber-

té, & me prioit même de n'en point parler, & de contribuer à étouffer tout cela: „ N'imi-„ tons point, me disoit-il, ceux qui reviennent „ d'un grand voyage qu'ils ont fait, & qui ne „ parlent plus ensuite à tout le monde que de „ ce qu'ils ont vu, & des pays qu'ils ont par-„ courus. Mettons tout cela en oubli. Gé-„ missons plutôt de n'avoir pas autant béni Dieu „ de cette affliction que nous étions obligés de „ le faire. " Il adoroit continuellement cette main invisible, qui lui avoit ouvert les portes de fer & les gonds d'airain : C'étoit cette main qu'il vouloit qu'on adorât; c'étoit d'elle seule qu'il vouloit que tout le monde fût occupé.

Je ne puis oublier qu'en voyant souvent M. le Chancelier le Tellier, qui lui témoignoit toute sorte de bonté, & qui ne cherchoit que l'occasion de lui en donner de bonnes preuves, M. de Saci dans toutes ces ouvertures étant à la porte des graces, ne pensa jamais à lui-même, comme j'ai dit; mais il avoit toujours dans l'esprit, la prison & les chers captifs qu'il y avoit laissés. Comme sa liberté lui faisoit paroître leur état plus pénible, il n'étoit occupé que d'eux, & tâchoit d'employer en leur faveur tout le credit qu'il avoit auprès de ce premier Ministre. Il lui representa avec toute sa tendresse, qu'il seroit bon de tems en tems, vers les grandes fêtes, que des personnes de la fidelité desquelles le Roi seroit assuré, allassent à la Bastille voir ce qui s'y passe, comme cela se pratiquoit dans toutes les autres prisons, & qu'ainsi on ne laissât pas dans un éternel oubli de pauvres miserables, dont on ne savoit pas au bout d'une douzaine d'années la cause pour laquelle on les avoit faits prisonniers. Je ne dis ceci que pour faire voir la tendresse de M. de Saci, & qu'étant hors d'affaire, il n'imita point cet Officier de Pharaon,

raon, qui étant libre oublia Joseph; mais que rentrant de cœur mille fois dans le lieu d'où Dieu venoit de le delivrer, il ne voulut user de son credit auprès des Grands, que pour le soulagement de ceux qui y étoient encore.

Je ne rapporte de M. de Saci & de sa sortie de la Bastille, que ce qui se passa aux yeux des hommes; mais il faudroit des yeux bien pénétrans pour percer dans ce qui se passa entre Dieu & lui. Quoiqu'il ne le perdît point de vue en tout ce qu'il faisoit au dehors, ce qui étoit caché étoit sans comparaison plus saint. Mais, comme j'ai dit, quel autre que Dieu peut savoir ces mouvemens interieurs, cette humilité, & ce fonds de reconnoissance qu'il a conservé de cette grace pendant toute sa vie? Combien me la recommandoit-il à moi-même, quoiqu'en cela comme en beaucoup d'autres choses j'aie été un disciple bien infidele? C'est néanmoins ce qui me fit prendre alors un plan de vie pour le reste de mes jours. Je fis la resolution, pour perpétuer ma gratitude, de me faire une espece de Bastille, en me tenant aussi resserré dans ma retraite, que si j'avois des grilles & des barreaux qui m'y renfermassent. Je prie Dieu qu'il m'y rende toujours fidele; que je ne sorte jamais, & ne fasse jamais non plus de visite qu'à la Bastille, & que cette espece de prison lui plaise d'autant plus qu'elle est toute volontaire. M. de Saci avoit regulierement quelques jours du mois, où il recitoit quelques Pseaumes proportionnés à la grace qu'il avoit reçue, afin de témoigner ainsi à Dieu sa reconnoissance. Le 26. du mois qui fut le jour de notre entrée à la Bastille, le 13. qui fut celui de notre réunion, le 12. où il avoit eu la liberté de voir quelques amis & d'en recevoir: *misericordiæ initium stillans in eum*, (2. Mac. VIII. 27.) eurent chacun leurs Pseaumes. Après cela

la il est inutile de dire combien le dernier jour du mois, qui fut celui de sa delivrance, lui fut celebre. Tous ces jours se passoient en actions de graces qui n'étoient point passageres, mais qui ont duré toute sa vie.

Il n'étoit pas de ces ames ingrates qui oublient aisément les faveurs qu'elles ont reçues, ou qui ne les reconnoissent qu'en partie, & seulement celles qui sont le plus de leur goût. Le jour de son emprisonnement lui étoit aussi celebre que celui de sa sortie. Il avoit dans le fonds du cœur une vraie reconnoissance envers Dieu de ce qu'il l'avoit soutenu dans cet état d'affliction; de ce que tant de serrures & de barres n'avoient point fermé la porte à ses misericordes ordinaires; de ce qu'au milieu de ses ennemis il l'avoit fortifié de sa main toute-puissante; de ce que, comme parle l'Ecriture, il ne l'avoit point abandonné dans ses chaînes; & enfin de ce qu'il l'avoit si divinement delivré de cet état, par la voie la plus glorieuse du monde, & la plus convenable à son desir, qui étoit celle de la paix, qui lui venoit de la part de ceux de qui il l'auroit du moins attendre.

C'est dans ces sentimens qu'il reçut sa delivrance, ne l'ayant jamais attendue des hommes, & comprenant qu'il n'y avoit que Dieu qui la lui pût procurer. Il fut recompensé de sa grande foi, & l'ayant refusée lorsqu'on la lui offrit aux dépens de la vérité, il la trouva plus glorieusement sans avoir fait la moindre démarche, ni la moindre brêche à son innocence. Ayant honoré Dieu jusques dans les soldats qui le resserroient & dans les gardes qui l'accompagnoient par-tout, Dieu ensuite le rendit honorable à tout le monde. S'étant abaissé lui-même sous sa main puissante dans les humiliations où ses ennemis le reduisoient, Dieu l'éleva ensuite au

des-

dessus de ces mêmes ennemis, qui gémissoient eux seuls de la liberté d'un homme qui donnoit de la joie à toute la France. Il semble qu'ils étoient eux-mêmes dans la prison dont M. de Saci sortoit, & que la confusion dont ils l'avoient voulu couvrir, retomboit sur eux. Après avoir si malheureusement triomphé de lui pour un tems, il triompha d'eux à son tour d'une maniere plus glorieuse & plus chrétienne. Ils souffroient les mêmes déchiremens qu'ils avoient tâché de lui faire souffrir à lui-même. Ils virent toute leur sagesse renversée, & ils purent alors reconnoître que rien ne peut tenir contre les desseins de Dieu, & que ce qu'on bâtit sans cela n'est bâti que sur le sable.

On ne peut se lasser d'admirer que M. de Saci, tout prisonnier qu'il étoit, faisoit concourir Rome & la France pour une paix qui lui rendît la liberté; que ses ennemis si puissans à Rome & en France, étoient comme prisonniers eux-mêmes, & avoient les mains & les pieds liés pour ne pas s'opposer à la delivrance de celui qu'ils tenoient si injustement dans les chaînes. Ce sont là les miracles invisibles dont M. de Saci rendit graces à Dieu toute sa vie. Tous les gens de bien se joignirent à lui pour en témoigner leur gratitude. Il eut de la joie qu'on vît en sa personne d'une maniere si éclatante, que c'étoit Dieu qui étoit le maître de toutes les avantures des hommes, qu'il tenoit entre ses mains les clefs de la vie & de la mort, des prisons & de la liberté, & qu'il le tiroit lui seul de la puissance de ses ennemis visibles, comme cet humble défenseur de sa grace avoit soutenu toute sa vie que lui seul pouvoit tirer les ames de la puissance des ennemis invisibles, & de la captivité du démon. Je vois bien que je m'étens beaucoup; mais c'est pour moi que j'écris ceci,

& je ne m'ennuie pas dans le souvenir d'un vrai miracle où j'eus tant de part.

Puis-je aussi ne pas admirer le tems où cette paix arriva ? On venoit tout recemment de tenter M. de Saci, & de lui promettre sa delivrance s'il vouloit signer. Mais avec quelle force rejetta-t-il cette tentation où le démon avoit trouvé le secret de lui parler par son Evêque, protestant au contraire au Gouverneur que cent ans de Bastille ne lui étoient rien s'il falloit blesser sa conscience pour en sortir? Je l'ai vu, & j'y étois present. Il fit cette déclaration vigoureuse lorsqu'elle pouvoit lui appesantir ses chaînes & lui causer mille desagrémens. Car cet agneau toujours si doux, toujours si moderé, se sentoit alors un cœur de lion. Il disoit avec sa douceur ordinaire des choses si fermes & d'une telle resolution, qu'il semble qu'on ne les auroit pu attendre des esprits les plus zelés, qui se seroient laissés aller à toute la vehémence de leur feu. Dieu sans doute lui mit, & ce courage dans le cœur & cette fermeté dans la bouche; & ce fut après cette déclaration vigoureuse & si sincere, qu'il commença à remuer invisiblement les esprits, pour les porter à la paix. Dès que ce fidele serviteur eut témoigné qu'il étoit très content de passer le reste de ses jours à la Bastille, Dieu commença aussi-tôt à travailler pour l'en tirer. Il envoya son ange pour arrêter la sentence que cet humble captif avoit prononcée contre lui-même; & quelque glorieuse liberté qu'il lui ait procurée bientôt après sur la terre, il ne laissera pas de le recompenser dans le ciel, autant que s'il étoit mort en effet dans la prison, selon qu'il étoit resolu de le faire; comme il est à craindre qu'il ne rende à ceux qui l'y avoient fait mettre & qui se réjouissoient si fort de sa detention, ce qu'ils auroient mérité s'ils l'y avoient retenu jusqu'à sa mort.

La

La joie que Dieu répandoit dans le cœur de tous les amis de M. de Saci, par une delivrance si miraculeuse, les porta à vouloir tour à tour lui faire un festin de réjouissance, & nul jour ne se passoit sans que quelqu'un d'eux lui donnât ces marques d'amitié. Par tout où il étoit il se faisoit un grand concours de monde, qui ne pouvoient se rassasier de voir un homme qui leur avoit été si long-tems caché, & écouter une voix qui avoit été si long-tems dans le silence. M. de Saci ne refusoit aucun de ceux à qui il avoit sujet de croire que Dieu mettoit cette pensée & ce desir dans le cœur. Dans toutes ses réjouissances, où j'avois l'honneur de l'accompagner, il gardoit toujours son air ordinaire, toujours doux & paisible, mais toujours grave & serieux, sans se laisser emporter à la joie, dont on voyoit une effusion sur le visage de tous les autres.

Vous, mon Dieu, qui sondez les cœurs & les reins, & qui voyez en secret ce qu'il y a de plus secret, quelles peines, quelles larmes, quels gémissemens voyiez-vous dans le cœur de M. de Saci, d'être ainsi obligé, en sortant de la plus grande tranquillité du monde qu'il goutoit en paix dans la prison, de se voir dans toutes ces visites! Et combien de fois vous témoigna-t il qu'il preferoit l'obscurité de la Bastille à toutes ces manifestations de Paris? Il regarda ce tems qui lui parut long, comme un tems auquel il ne vivoit pas pour lui-même, mais pour ses amis; & il n'étoit alors occupé que de la chose qui lui tenoit le plus à cœur, qui étoit de rentrer dans les fonctions de son sacerdoce, qui lui avoient été interdites depuis deux ans & demi. Tout ce qui retardoit ce bien lui paroissoit un grand mal; & en recouvrant sa liberté d'entre les mains de ses ennemis, il soupiroit dans le desir de la recouvrer d'entre les mains de ses amis.

Il faut ici que je reconnoisse à ma confusion, qu'il y avoit une grande difference entre les pensées de M. Saci & les miennes, & que la petitesse de mon sens n'avoit gueres de rapport avec la gravité de sa sagesse. J'admirois alors sa conduite, & je l'admire encore tous les jours lorsque je la rappelle à ma mémoire. Ceux qui le retenoient en prison savoient le prendre par son sensible, pendant ce tems d'humiliation, en lui défendant l'autel: c'étoit là ce qui le déchiroit le plus à la Bastille. Aussi Dieu sait qu'il ne fit aucune priere à personne, & qu'il ne dit pas un mot ni la moindre parole, afin de tâcher de sortir de cette obscure prison; au lieu que pendant tout le tems de sa détention il ne pouvoit se lasser de faire prier M. l'Archevêque qu'il lui permît de celebrer les saints mysteres, ou au moins d'en approcher.

Moi donc qui voyois le desir ardent dont il bruloit depuis tant de tems, je crus bonnement qu'étant sorti de la Bastille la veille de la Toussaint, il ne manqueroit pas dès le matin du lendemain de solemniser cette grande fête, & d'étancher cette longue soif qu'il avoit de participer au corps de Jesus-Christ, en qui les deux Eglises du ciel & de la terre se réunissent comme dans leur centre. Sa longue prison me parut une préparation admirable, & plus que suffisante pour aller sans crainte offrir purement à l'autel cet Agneau sans tache, auquel il s'étoit lui-même mille fois offert en sacrifice pendant sa détention; & je puis dire hardiment en holocauste, puisque ses ennemis, comme on le lui rapporta, ne parloient pas moins que de le faire condamner au feu. Cependant ce saint homme n'eut garde de se contenter de cette préparation. Il étoit trop humble; & le concours de ses amis le porta à ajouter une privation volontaire à une privation

for-

forcée, & loin de se plaindre d'une si longue privation de l'autel, il la continua encore quelques mois, jusqu'à ce qu'il se vît hors de ce flux & reflux continuel de personnes, & qu'il fût même hors de Paris, dans une tranquillité parfaite, pour commencer à lui offrir le solemnel sacrifice d'actions de graces qu'il lui devoit de sa delivrance.

Qu'on juge par cette seule action du profond respect qu'il avoit pour nos redoutables mysteres. Il est vrai que je souhaiterois de faire passer dans tous les autres l'édification que cette conduite me causa alors. Je voudrois de tout mon cœur que tout le monde le fût, & particulierement les personnes qui, ayant tant de foiblesses, ne laissent pas d'approcher fort familierement de Jesus-Christ. Qu'on fasse reflexion à ce que je viens de dire : M. de Saci avoit soupiré deux ans & demi vers nos saints mysteres, dont on le privoit très injustement. Dans sa delivrance de la Bastille, il regarde comme sa plus grande liberté celle de pouvoir se rapprocher de l'autel. Ce saint Prêtre néanmoins ne se presse pas de le faire. Il suspend encore volontairement cette sainte impatience dont il bruloit pour un tel bonheur, parce que la vue de ses amis ne lui laissoit pas autant de tranquillité d'esprit qu'il en desiroit pour une action si sainte.

Pour moi j'avoue que de toute la vie de M. de Saci, cette rencontre est celle qui m'a appris plus sensiblement combien il faut de pureté pour l'autel, & avec quelle sainteté il s'y preparoit. Il ne faisoit rien en cela avec une habitude fade & insipide. Il n'y avoit aucune considération humaine qui pût prévaloir sur son esprit, lorsqu'il pouvoit seulement se defier le moins du monde qu'il n'étoit pas dans toute la pureté où il devoit être pour des mysteres dont l'idée l'occupoit tant. J'ai eu

bien des preuves de ce que je dis, & j'ai toujours remarqué que, lorsqu'étant à Port-Royal on venoit lui demander pour le lendemain ce qu'il lui plairoit de faire par rapport à la sainte Messe, afin qu'on pût prendre des mesures pour Messieurs les Ecclesiastiques, il prioit toujours que l'on attendît, pour savoir sa devotion, le matin quand on viendroit l'éveiller.

Après donc qu'il eut été quelque tems à Pompone, & qu'il eut recommencé à dire la Messe, il s'en retourna à Paris, où il demeura quelque tems. Il ne crut pas devoir retourner d'abord à Port-Royal des champs, où toute son inclination le portoit. Il differa quelques années, & lorsqu'il vit les choses plus paisibles, il y fut, non pas pour une visite passagere, comme il avoit fait depuis sa delivrance, mais pour y demeurer toujours dans l'amour du silence & de la retraite. Mais parlons d'autres choses.

Il ne faut pas s'étonner si M. Arnauld, ayant eu tant de part à la paix de l'Eglise, & y ayant donné les premiers ouvertures, par la généreuse Requête qu'il fit presenter au Roi pour répondre à celle de M. d'Ambrun, il fut aussi un de ceux qui en reçurent plus particulierement le fruit. Son premier soin fut d'en aller remercier le Roi, comme avoit fait M. de Saci. Ce grand prince voulut bien recevoir ses complimens. Il ne crut pas qu'il fût indigne de Sa Majesté de tenir ses regards attentifs sur un petit homme dont tout son royaume parloit, & qui étant caché dans un grenier ne laissoit pas de faire trembler tout une Société formidable. Il écouta paisiblement une bouche si long-tems fermée aux hommes, & que lui seul pouvoit ouvrir. Il lui donna mille témoignages de son estime & de sa bienveillance; & lorsque M. Arnauld voulut lui faire des excuses des paroles un peu fortes qui pouvoient

voient lui échapper dans ses Ecrits, il eut la bonté de l'arrêter là. Il ne put souffrir qu'il s'humiliât d'une chose qui méritoit plutôt des louanges.

Il ne faut pas s'étonner si, lorsque cette paix fut faite, & que M. Arnauld eut la liberté de paroître sur le pavé de Paris, comme le reste des hommes, il se fit aussi-tôt un grand concours de personnes qui venoient de loin voir un homme qui étoit connu par-tout par ses Ouvrages, mais dont le visage n'étoit connu que de très peu de monde. On s'empressoit de toutes parts, & on venoit même des provinces les plus éloignées voir celui qu'on ne connoissoit que par ses Livres, comme dit S. Jerôme, *Ut eum quem ex libro noverant, coram quoque viderent.* Ceux qui passoient pour des maîtres en Israel, & que l'on écoutoit avec admiration, se faisoient une joie & une gloire de venir entendre la sagesse de cet homme, & de se rendre ses disciples, aimant mieux sans comparaison être les humbles auditeurs de ses discours, que de voir les autres écouter ce qu'ils leur disoient. Ainsi un homme qui un peu auparavant fuyoit de tous côtés pour ne se point laisser voir, voyoit une multitude de personnes au contraire venir à lui de tous côtés pour déterrer un tresor qui avoit été si long-tems caché; & selon l'expression de S. Jerôme, en parlant de ceux qui alloient à Rome exprès pour y voir le celebre Tite-Live, on voyoit une espece de miracle lorsque des personnes, arrivant de loin dans cette ville qui surprend d'abord tous ceux qui la voient, cherchoient néanmoins dans Paris autre chose que Paris. En effet on étoit charmé de trouver dans les paroles de M. Arnauld quelque chose de plus vif encore que dans ses Livres.

Cet humble Docteur voyoit ce concours avec sa simplicité ordinaire. Les brillantes lumieres qui

qui sortoient de lui & qui éblouissoient les autres, ne l'éblouissoient pas lui-même. Il étoit dans le firmament de l'Eglise comme une étoile toujours brillante, & toutes les vapeurs de la vanité ne pouvoient en ternir l'éclat, comme toutes les noires fumées de la calomnie n'avoient pu l'obscurcir. Ce qu'on admiroit le plus alors en M. Arnauld & en ses autres amis, dans la douceur de cette paix nouvelle, fut de voir que la charité de ces ames saintes, leur amour & leur zele pour la vérité fussent toujours les mêmes, & qu'au lieu de craindre les traitemens pénibles dont ils ne faisoient que de sortir, ou de sentir quelque affoiblissement dans leur ferveur, ils travaillerent au contraire avec un nouveau zele à éclaircir par d'excellens Ecrits la doctrine de l'Eglise, sans craindre que ce fût une nouvelle source de querelles.

Pouvoient-ils mieux faire voir que par cette conduite qu'ils avoient renoncé à toutes les vues humaines, & effacé de leur cœur toutes les craintes du monde, comme tous les desirs en étoient bannis? Leur charité ne demandoit qu'à souffrir, & à offrir à Dieu leur vie aussi bien que leur plume. D'un côté ils sacrifioient leurs veilles pour combattre les erreurs par d'admirables Ecrits, qui sortoient de la pureté & de la plenitude de leurs cœurs: de l'autre ils étoient disposés à souffrir pour la vérité qu'ils aimoient; & étant victorieux dans leurs Livres de tout ce qui s'opposoit à eux, ils ne refusoient pas d'être vaincus, comme il est dit dans l'Apocalypse que les témoins de la vérité doivent l'être par la bête qui leur fera la guerre: *Et vincet illos & occidet eos.* Quelques excuses que M. Arnauld eût faites au Roi lorsqu'il eut l'honneur de lui faire son compliment, de la force qui paroissoit quelquefois dans ses Ecrits, il n'avoit pas oublié cette ad-

mi-

mirable maxime de S. Jerôme qui, pour excuser aussi le feu de ses Ecrits & l'austerité de son stile, dit nettement ces paroles remarquables : *Nihil sic placet, nisi quod in se habet mordacis aliquid veritatis.*

Ainsi ce pieux Docteur toujours uniforme, toujours semblable à lui-même, aussi bien après que devant la paix, ne deshonora jamais sa fermeté par le moindre affoiblissement, non plus que ses lumieres par aucun melange de tenebres. Il étoit très disposé à garder la paix avec tout le monde ; mais nonobstant son inclination à la concorde, il étoit incapable de consentir aux nouvelles erreurs du siecle, ni à ceux qui forment des monstres dans la doctrine de l'Eglise, & qui s'étant forgé des idoles dans leur cerveau, veulent les faire recevoir avec honneur par les autres. Il ne pouvoit être étonné, dans ces rencontres, par la violence des hommes appuyés de l'autorité des Grands. Il ne preferoit point ses intérêts particuliers à l'utilité de l'Eglise. En embrassant ou rejettant une doctrine, il n'avoit jamais d'égard aux personnes, mais à la vérité toute pure & à la Tradition. C'est pourquoi lorsque dans la pureté de cette conduite il se voyoit exposé aux persecutions, il les souffroit paisiblement, sans apprehender jamais le moins du monde ni la perte de ses biens, ni l'emprisonnement même de sa personne.

Mais helas! la joie que causa la paix de l'Eglise ne dura gueres. Lorsque tout le monde la regardoit avec admiration comme un des évenemens le plus glorieux du siecle, d'autres la voyoient avec des yeux bien differens. Il semble que Dieu avoit pris plaisir à montrer qu'il étoit le maître des cœurs, & que, lorsque ses serviteurs étoient assez purifiés devant ses yeux pour lui être agreables, il savoit porter à la paix ceux qui

qui leur étoient le plus opposés. Mais après avoir montré sa puissance, & en avoir tiré l'effet qu'il vouloit, il permit que les choses reprissent bientôt leur train ordinaire. Ainsi des gens mal intentionnés, ayant peine à souffrir que ces Messieurs parussent librement dans Paris, firent bientôt, par leurs sifflemens secrets & leurs cabales ouvertes, que les choses rentrassent dans leur premiere confusion. Cette heureuse intelligence commença à se déconcerter. La paix commença à chanceller. Les bonnes intentions de ceux qui l'avoient faite commencerent à se ralentir. Ceux qui y avoient le plus contribué s'éloignerent de la Cour. Les personnes qui en avoient le plus gouté le fruit, s'apperçurent qu'on se lassoit d'eux, & qu'on s'expliquoit assez clairement dans les visites qu'ils rendoient.

Je ne rapporterai point ici de quelle maniere le démon, cet ennemi irréconciliable de la paix, s'y prit pour rompre cet ouvrage qui lui déplaisoit si fort, aussi bien qu'à tous ceux qui lui servoient depuis si long-tems de ministres & d'instrumens, & que David décrit en un mot, lorsqu'il dit d'eux, *Et viam pacis non cognoverunt*. Il faut laisser cela dans les secrets de Dieu qui fera tout paroître quelque jour, lorsque son heure sera venue. Tout ce qu'on peut dire en un mot, est que si M. l'Archevêque de Sens se fit beaucoup d'honneur par la négociation de cette paix qui se termina si glorieusement, il ne s'en fit pas moins par ce qui arrêta le cours de la négociation. *

Il est trop heureux que Dieu l'ait choisi pour cet ouvrage, comme un vase utile à sa gloire &

* M. Fontaine parle, sans doute, du soufflet que M. de Gondrin donna à Madame de Montespan sa niece qu'il trouva dans les appartemens du Roi, en lui disant, *Que faites-vous ici ?*

& à la paix de son Eglise. Il a fait voir qu'il étoit vraiment un ange de paix. Sa vie auroit été bien employée, quand elle n'auroit servi qu'à cette seule œuvre. Il a montré que sa charité vraiment épiscopale ne se renfermoit pas dans le cercle de son Diocese qui lui paroissoit trop étroit, mais qu'elle embrassoit toute l'Eglise. Sa gloire consiste à avoir servi si avantageusement à l'ouvrage auquel Dieu l'avoit destiné. Mais ce n'étoit pas pour lui un moindre bonheur, ensuite d'une action si louable, de tomber dans la disgrace de la Cour pour avoir fait son devoir; & ceux qui ont tant aimé les troubles, ne peuvent être assez confus en eux-mêmes, lorsqu'ils verront avec quelque attention, de quels artifices le démon s'est servi pour leur redonner ce qu'ils souhaitoient, & pour rompre une paix qui leur étoit insupportable.

Cependant ces persecuteurs injustes, trouvant peu à peu des inventions pour brouiller de nouveau les choses, & pour détruire la paix qui avoit été faite sans leur participation, firent voir quelque chose de semblable à ce que fait une eau long-tems retenue, lorsque, ne pouvant plus être contrainte & grossissant de plus en plus, elle rompt enfin les digues, & se répand avec d'autant plus de violence qu'elle avoit été plus resserrée. Ils ne parloient plus que comme d'hérétiques, de ceux à la piété desquels tout le monde venoit de rendre un si glorieux témoignage. Comme M. Arnauld étoit celui qui leur étoit le plus en butte, ils prirent la resolution de se rendre les maîtres de sa personne, pour l'être de sa plume. Mais ce sage Docteur à qui une longue expérience n'avoit que trop fait connoître à quelles gens il avoit affaire, ne se laissa pas endormir par la douceur de la paix & de la nouvelle liberté. Il observoit toutes les démarches

de ses ennemis. Il sut toutes les cabales que l'on formoit contre lui ; & jugeant fort sagement de l'avenir par le passé, il crut aussi devoir avoir recours à son refuge ordinaire, c'est-à-dire, à la retraite.* Voici de quelle maniere il en parle lui-même dans son testament qui est entre les mains de tout le monde :

„ .... Quelque touché interieurement que je „ fusse de l'état déplorable où l'Eglise de France se „ trouvoit reduite par le phantôme du Jansenisme; „ depuis même cette paix qui s'est si mal observée „ d'un côté, j'ai attendu en silence que vous mê„ me, mon Dieu, apportassiez quelque remede à „ ces maux ; & vous savez que je n'ai eu aucune „ part à ce qui a paru en public, qui y ait pu „ avoir rapport. Ainsi ma conscience ne me re„ proche point d'avoir rien fait par imprudence, „ ou par un zele mal reglé, qui ait pu donner „ occasion de me faire regarder comme un chef „ de parti, dont on devoit observer toutes les „ démarches.

„ Et néanmoins n'ayant pu éviter qu'on n'eût de „ moi un soupçon si mal fondé ; étant d'ailleurs „ percé de douleur de voir tant de maux auxquels „ j'apprehendois que ce ne fût prendre quelque „ part, si je voyois ceux qui les causent sans leur „ en rien témoigner, je me suis resolu de me sou„ straire à la vue du monde, pour n'être plus expo„ sé aux traits de la médisance & de l'envie, ni „ obligé de dissimuler mes sentimens sur ce que „ souffroit l'Eglise.

„ C'est l'état, mon Sauveur, où je suis depuis „ trois mois ; & où vous me faites la grace de „ me faire jouir d'une profonde paix, sans re„ mords pour le passé au regard des choses sur

„ les-

* M. Arnauld se retira dans les Pays-Bas en 1679. vers le mois de Juillet.

„ lesquelles on m'a accablé d'injures & de ca-
„ lomnies, sans ennui pour le present, & sans
„ inquietude pour l'avenir. J'y attends dans une
„ entiere tranquillité, par la confiance que j'ai
„ en votre misericorde, tout ce qu'il vous plai-
„ ra ordonner de moi. Je suis assez avancé en
„ âge pour croire que cette retraite pourra bien
„ être le dernier acte de ma vie ; & n'ayant
„ gueres pour amis que des personnes qui sont
„ à vous, & qui tâchent de vous servir, il m'est
„ plus rude de penser que j'en pourrai être se-
„ paré dans le tems que l'on se dispose à pa-
„ roître devant vous, où je pourrois avoir plus
„ besoin de leur assistance. Mais daignez, ô
„ mon cher Jesus, accepter le sacrifice de cette
„ privation que je vous offre par avance de tout
„ mon cœur. Dites à mon ame que vous êtes
„ son Dieu & son sauveur, & qu'ayant par vo-
„ tre grace quitté tout pour vous, vous me tien-
„ drez lieu de tout en quelque état que je me
„ trouve."

On voit dans ces paroles de M. Arnauld quelles furent les raisons de sa retratite, & dans quelles dispositions de cœur il s'y reduisit. Je ne puis oublier dans quelle consternation furent reduits tous les gens de bien, lorsqu'ils apprirent que M. Arnauld s'étoit retiré pour devenir invisible. Tout le monde en avoit de la douleur: ses amis, parce qu'ils se voyoient privés par-là de la consolation de le voir; & ses ennemis parce qu'ils voyoient échapper de leurs mains une personne dont ils auroient été bien aises d'être les maîtres. On vit le monde partagé en differens sentimens. Les uns malgré toute leur douleur disoient que c'étoit une sagesse; que M. Arnauld étoit depuis tant d'années en butte à des gens puissans, qu'il faisoit bien de se mettre à l'abri de leur violence; que c'étoit des personnes qui ne vouloient point de

paix ; que celle qui depuis peu avoit été si glorieusement faite, avoit été très mal observée, & qu'on devoit tout craindre de personnes à qui les calomnies ne coutoient rien, & qui pouvoient donner contre lui des ombrages à un grand prince ; que s'ils l'avoient toujours fait passer pour un chef de parti, si dans leurs médisances mal concertées ils avoient voulu établir que lorsqu'il n'étoit encore qu'un enfant, selon la supputation des années, il s'étoit trouvé à Bourg-fontaine à une assemblée de Déistes, où il avoit promis de travailler par des moyens cachés à ruiner les mysteres de notre Religion, faisant ainsi souvenir de la fable du loup, qui accusoit l'agneau d'avoir mal parlé de lui lorsqu'il n'étoit pas encore né ; s'ils avoient publié cette imposture horrible que dans un sabbat il avoit fait une harangue dont le diable avoit été ravi ; s'ils avoient fait cent suppositions honteuses de cette sorte, comme ils ont fait encore depuis celle du faux Arnauld, qui crie vengeance devant Dieu & devant les hommes : on pouvoit aisement croire qu'ils en inventeroient quelqu'une enfin qui, comme un tourbillon, emporteroit ce pieux Docteur, & l'enleveroit à ses amis d'une maniere fâcheuse qu'il étoit sage de prévenir.

Mais les autres qui dissimuloient le dépit qu'ils avoient de cette retraite tâchoient de décrier M. Arnauld. Ils disoient qu'il s'étoit laissé aller à une terreur panique ; & qu'il étoit vraiment du nombre de ceux dont le S. Esprit dit par les prophetes, qu'ils fuient sans que personne les poursuive.

C'est ainsi, mon Dieu, qu'on jugeoit de cette action de votre serviteur. Ainsi s'éclipsa cet admirable homme, laissant le déplaisir aux uns de ne plus jouir de la joie de sa vue & de la douceur de ses entretiens ; & aux autres celui de ne pouvoir plus observer ses démarches, d'être dans l'im-

l'impuissance d'avoir le moindre fondement pour concerter de nouvelles calomnies, ou de ne pouvoir en recueillir le fruit, en jettant dans une prison celui qui s'étoit soustrait à leurs violences.

Cependant, mon Dieu, votre serviteur se retira comme Abraham sans savoir où il alloit, resolu à tout, & disposé à mourir comme il a fait dans la retraite, sans avoir la consolation de rendre les derniers soupirs entre les mains de ses amis, & de recevoir d'eux en ces derniers momens les secours qui sont nécessaires.

M. Arnauld qui avoit le meilleur cœur du monde n'étoit pas insensible. Il savoit, ô mon Dieu, quel sacrifice il vous faisoit, & que ce sacrifice vous étoit d'autant plus agreable, qu'il lui étoit plus douloureux. Les déchiremens de son cœur étoient comme autant de témoignages sanglans qu'il vous donnoit de son amour & de son inviolable fidelité. S'il vouloit se conserver à ce prix, c'étoit moins pour ménager sa personne que pour se conserver à votre Eglise dont il preferoit les intérêts aux siens propres, & la tendresse qu'il avoit pour elle, à toute la tendresse qu'il sentoit pour ses amis & pour ses proches. Il vouloit lui conserver sa plume libre jusqu'à la mort, & faire voir à ceux qui oseroient faire quelque nouvel attentat contre elle, qu'elle avoit encore un défenseur intrépide qui, pour être caché, ne laissoit pas de prendre autant de part à tous ses maux, qu'il avoit fait tout le reste de sa vie.

Mais par un même coup Dieu exerçoit la patience de ce fidele serviteur, & encore plus celle de beaucoup d'autres personnes, à qui sa prison volontaire fit la même plaie que la prison forcée de M. de Saci avoit faite quelques années auparavant. Car je ne plains pas ce saint Docteur dans cette retraite qu'il le rendoit si inconnu, ou

plutôt si invisible aux hommes. Quelque obscure qu'elle fût, il y avoit porté avec lui toutes ses lumieres, & quand le soleil s'éclipse à nos yeux ce n'est point lui qui perd de ses rayons, c'est nous qui sommes à plaindre, parce que nous nous en trouvons privés. Je plaindrois les Grands du monde, si par quelque tourbillon imprévu ils se trouvoient tout d'un coup obligés de chercher leur sureté dans quelque retraite cachée. Ces spectres & ces phantômes, qui ne seroient plus que l'ombre d'eux-mêmes, qui ayant été grands dans le monde ne seroient plus rien, qui survivroient en quelque sorte à eux-mêmes, qui ne se souviendroient de leur premier état que pour déplorer leur état present; ces jouets malheureux de la fortune, qui verroient leur éclat & leurs richesses changées en pauvreté & en obscurité, qui auroient peine à se reconnoître en se comparant à eux-mêmes, qui ayant été auparavant la terreur des hommes, seroient ensuite exposés aux insultes, ou, ce qui peut-être seroit encore plus sensible, à la domination de ceux qu'ils dominoient si impérieusement dans le monde; j'avoue, dis-je, que je plaindrois ces personnes.

Mais un M. Arnauld qui portoit par tout avec lui le tresor de sa piété & de sa science; tresor que personne ne lui pouvoit enlever; que Dieu accompagnoit dans tous ces changemens de lieux, je croirois lui faire un grand tort de le trouver malheureux en cet état. Si je pouvois entrer dans le sanctuaire de son cœur, & voir les mouvemens de cette charité lumineuse & brulante avec laquelle il s'est mille fois offert à Dieu dans cette cache, où il prenoit plaisir à se regarder, où il savoit que le pere celeste qui voit ce qu'il y a de plus secret, ne le perdoit jamais de vue, pourrois-je soutenir avec la foiblesse de mes yeux

les

les merveilles que je découvrirois? Ce qui me touche le plus est l'admirable conduite que Dieu a tenue sur ce fidele serviteur, en voulant qu'après avoir été dans sa jeunesse le prédicateur de la pénitence, il le fût encore dans sa vieillesse, par l'exemple de sa vie, à laquelle la providence de Dieu l'engageoit. Dieu ne veut pas que ses plus fideles serviteurs, & ceux qu'il aime davantage, sortent de ce monde pour aller à lui, sans être auparavant purifiés par la pénitence. C'est une voie que j'ai vu qu'il a gardée envers tous les hommes admirables que j'ai eu le bonheur de connoître, à qui il a ménagé avant la mort des pénitences très sensibles, & qui étoient particulieres & proportionnées à chacun d'eux. Je suis épouvanté de la profondeur de sa sagesse, lorsque je repasse tout cela dans mon esprit.

C'est par l'effet de cette conduite que Dieu garde si inviolablement, que M. Arnauld s'est purifié avant que de paroître devant lui. Il voyoit l'accablement de tant de visites qu'il ne pouvoit éviter, & qui l'empêchoient malgré lui de jouir autant de Dieu que son grand amour l'auroit souhaité. Qui peut douter que dans ce flux & reflux continuel de tant de personnes, il ne s'attache insensiblement quelque poussiere au cœur des hommes les plus saints, comme le remarque admirablement S. Leon Pape? *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere.*

Ainsi Dieu qui est toujours juste parce qu'il est toujours Dieu, & qui exerce sa justice par un droit aussi perpétuel que l'est celui de son être, fait sans doute une grande misericorde à ses serviteurs, & traite avec une bonté bien favorable un homme aussi saint que l'étoit M. Arnauld, lorsqu'avant que de l'appeller à lui, il lui tend la main pour l'arracher comme par force du milieu du monde, où sa charité seule le rete-

noit. Il prefere l'avantage d'un de ses élus à celui que le monde pouvoit tirer de ses entretiens. Il lui donne du tems pour se purifier dans la retraite, & pour essuyer cette poudre de dessus son cœur, afin de lui rendre tout son éclat, n'ayant plus rien qui le ternît.

Je vous honore, grand serviteur de Dieu, & je vous conjure par cette ardente charité que vous avez toujours eue pour ceux que vous avez honorés de votre amitié, de jetter quelques regards sur moi du haut du ciel pour m'attirer après vous; afin qu'au moins de loin je coure après la bonne odeur dont vous avez rempli l'Eglise. J'honore de loin votre prétieux corps en quelqu'endroit qu'il puisse être, & je m'estimerois heureux de toucher à la poussiere qui le couvre. Heureuse terre qui le possedez, & malheureuse celle-ci qui ne le possede pas! Dieu le conserve quelque part où il soit, comme il vous a conservé lorsque vous viviez. Il ne se contente pas de vous avoir caché à nous pendant votre vie, il vous cache encore après votre mort.

Mais après que Dieu vous a couronné en secret, il vous couronnera enfin à la vue de tout le monde, & votre corps paroitra avec cette brillante gloire que Dieu a promise à ceux qui instruiront les autres. Oui M. Arnauld paroitra éclatant de gloire à la vue de ceux qui l'auront aimé genereusement, de ceux qui l'auront aimé lâchement, & enfin de ceux qui ne l'auront pas aimé. Les uns rendront graces à Dieu de la gloire dont il l'aura environné; les autres porteront la confusion d'avoir rougi ici de se déclarer ses amis; & les derniers, surpris de voir dans cette élevation celui qu'ils prenoient à tâche de deshonorer sur la terre, deploreront trop tard leur aveuglement, qui les empêchoit d'ouvrir les yeux à sa vertu, & aux pures vérités qu'il

a

à si clairement developpées.

Que ceux qui peuvent craindre un tel malheur previennent cette confusion. Qu'ils renoncent à leur haine si invétérée. Qu'ils aiment enfin & qu'ils admirent un si savant Docteur, qui a fait voir avec tant d'édification que ce n'étoit pas en vain qu'il avoit fouillé dans l'histoire de l'Eglise, & pénétré dans la conduite qu'il avoit plu à Dieu de tenir sur ses Saints, qui avoient prêché sa loi & éclairci sa doctrine. Il avoit encore eu plus de soin de former sa vie sur leur vie, que sa science sur leur science. En voyant ce qu'ils enseignoient, il considéroit ce qu'ils avoient fait, & faisoit attention à ce qu'ils avoient souffert. Ainsi bien loin d'être surpris de voir s'élever contre lui les passions des hommes, il reconnoissoit en cela au contraire la conformité qu'il vouloit avoir en toutes choses avec ceux qu'il regardoit comme ses maîtres, & il ne s'étonnoit pas que le disciple fût traité comme le monde les avoit traités. C'est pourquoi il bénissoit ceux qui l'outrageoient & qui le persecutoient, parce qu'ils le rendoient semblable à ceux qu'il regardoit comme ses modeles; & il ne croyoit être vraiment leur disciple, non plus que celui de Jesus-Christ, qu'en tombant dans la haine & la disgrace des hommes.

Si donc la postérité s'étonne qu'un homme si illustre en toutes manieres, d'une famille distinguée dans le monde & dans l'Eglise, d'une piété qui étoit comme héréditaire à sa famille, d'une érudition qui ne lui laissoit rien d'inconnu dans les sciences humaines & divines, d'une éloquence qui charmoit les amis de la vérité par sa douceur, & qui reduisoit au silence ses ennemis par sa force, d'un raisonnement auquel rien ne resistoit, d'un travail si infatigable qu'on auroit peine à lire tout ce qu'il a composé, a pu néan-

moins déplaire au monde comme il a fait; qu'il s'étonne de même comment les Athanases, les Chrysostômes, & tant d'autres ne lui ont pu plaire!

O prodige de nos jours! Qui vous admirera autant que vous avez mérité de l'être? On s'est empressé de graver votre image sur le marbre & sur le bronze. Les plus habiles ouvriers ont épuisé tout leur art pour rendre jusqu'aux moindres de vos lineamens. Je vous ai vu même après votre mort respirer encore dans vos bustes, & parler en quelque sorte à ceux à qui l'amour & le respect tenoient les yeux arrêtés sur votre visage. Les plumes savantes se sont employées à vous louer. Mais vous paroitrez toujours plus grand dans vos Ouvrages que dans tous les éloges que l'on peut faire de vous. Rien ne vous fera mieux connoître que vos Ecrits propres. C'est là que vous avez vous-même parfaitement gravé votre image, & que vous avez representé, comme dans un miroir vivant, vos admirables qualités. On saura, en vous lisant, quel a été votre amour & votre zele pour la vérité catholique, pour la vraie science de la religion, pour la doctrine & la tradition des Peres, pour la correction des abus, & pour la discipline de l'Eglise; & on verra reluire dans vos Ecrits les merveilleux dons de la grace, qui vous ont rendu un des plus grands ornemens de l'Eglise gallicane. Votre memoire sera toujours très heureuse, très sainte & très vénérable dans l'Eglise, qui a eu la consolation dans sa vieillesse où Dieu vous a fait naître, de voir comme rassemblés & unis en vous l'esprit & la lumiere des anciens Docteurs, afin que vous fussiez exposé comme un grand spectacle aux siecles à venir, & que la solidité de votre doctrine, la sainteté de vos sentimens, l'humilité de votre cœur, l'ardeur de vo-

votre piété & la discretion de votre zele servissent dans ce dernier âge à effacer les faux lustres des fausses vertus, des fausses dévotions, des fausses prudences, des faux zeles, des fausses lumieres & des fausses doctrines qui se formeront dans la corruption des derniers tems, soit par l'ignorance aveugle & presomptueuse des hérétiques, soit par le refroidissement de la charité des enfans & des ministres de l'Eglise catholique. On admirera la science aussi-bien que la sainteté que vous avez reçues de Dieu dans les bois & dans les rochers de votre solitude, qui vous ont rendu comme un tresor vivant de toute la science ecclesiastique, comme un homme de Dieu, comme un Theologien dont le jugement étoit plus exact que celui d'aucun des autres Theologiens de votre tems, & comme un pieux & saint écrivain, par la bouche duquel la vérité même semble rendre ses oracles.

Je ne sai où je me laisse emporter; & qui pourroit se retenir en parlant de M. Arnauld? Cependant je previens le tems de sa mort. Il semble que je le regarde comme mort dès qu'il s'est soustrait à nous. O cruauté! Il s'est trouvé des personnes assez dures pour blâmer cette retraite, comme si c'eût été une fuite honteuse. Ceux mêmes qui en étoient la premiere cause étoient les premiers à la condamner. C'étoit eux-mêmes qui devoient s'accuser d'avoir tant attristé ce saint Docteur, d'avoir compté tous ses pas, observé toutes ses démarches, épié toutes les visites qu'il faisoit ou qu'on lui rendoit. D'une part toute son inclination le retenoit, de l'autre toute sa raison le chassoit; & lorsqu'enfin il prefera sa raison à son inclination; lorsque par un seul coup il fit à Dieu tant de differens sacrifices; lorsque les moins sensibles devoient plaindre un homme de son mérite, reduit dans un tel

état, des ames basses n'ont à la bouche que des insultes & des plaintes ameres. Ils blâment M. Arnauld lorsqu'il prend le sage parti de servir Dieu paisiblement dans la retraite & le silence, ne voyant pas qu'il étoit autant de l'humilité que de la prudence chrétienne de se soustraire à la violence de personnes emportées, qui font gloire de mépriser toutes les loix pour satisfaire leur vengeance. Ils s'érigent en rois & en souverains. Ils veulent ôter aux sujets d'un prince legitime la moindre liberté qu'on puisse leur laisser, qui est celle de se cacher. Ils se plaignent d'avoir affaire à des invisibles, disent-ils, & insultent d'une maniere honteuse à des Saints qu'ils reduisent eux-mêmes à chercher ces retraites obscures.

Que mon ame n'entre jamais dans le conseil de ces orgueilleux, qui ont condamné si lâchement un si grand homme. Pour vous saint Docteur qui, invisible au monde, marchez si fidelement devant Dieu, vous savez quel respect j'ai toujours eu pour vous dans ces états où l'orgueil des hommes vous reduisoit. J'ai eu autrefois le bonheur d'être avec vous dans ces maisons inconnues, & j'ai vu avec joie présent à mes yeux un tresor caché au reste des hommes. Ma douleur est de n'avoir pas été digne de vous accompagner jusqu'au bout, & de n'avoir pu vous suivre dans votre derniere retraite. J'en bénis le lieu sans le connoître, & je prie Dieu de bénir les personnes qui vous y ont rendu les derniers services, aussi-bien que les autres qui vous ont souvent ouvert leurs maisons dans vos retraites précedentes, où je vous accompagnois, & qui vous cachoient encore plus dans leur cœur que dans leurs logis. J'aurois preferé à toutes les couronnes du monde le bien d'être attaché par un nœud indissoluble à votre personne.

Et vous, mon Dieu, pour finir enfin ce sujet que

que j'ai peine à quitter, en comblant de gloire votre serviteur, comblez ses ennemis de vos graces. Rendez-leur le bien pour le mal. S'ils ont obligé un si saint homme à se bannir de sa patrie, qu'eux-mêmes ne soient pas bannis de votre celeste cité. S'ils n'ont pas eu pitié d'un homme de ce mérite, qui devenoit étranger dans des pays qu'il ne connoissoit pas, ayez pitié d'eux, & qu'ils ne soient pas étrangers & exilés à l'égard de leur éternelle patrie. Vous qui avez mis votre serviteur le grand Arnauld à l'abri de ses ennemis visibles & invisibles, convertissez ceux qui l'ont haï & persecuté. Qu'ils ne souffrent point ce qu'ils ont fait souffrir aux autres, & que votre grace soit plus abondante que leur malice. Faites-la leur connoître, mais ne la punissez pas dans votre fureur. Faites-leur comprendre quels châtimens ils méritent, mais retenez votre bras. Ne les frappez pas; mais qu'épouvantés de leurs injustices passées, ils courent dans le sein de votre misericorde qui les attend à pénitence, & qu'ils pensent à se punir eux-mêmes. Détruisez ce tresor de colere qu'ils se sont amassé depuis tant de tems. Qu'ils n'ayent plus personne sur qui leur zele amer s'exerce, & qu'ils l'emploient plus utilement contre eux-mêmes. Qu'ils ne sortent pas de la vie avant que de sortir de leur emportement. Qu'ils se renoncent eux-mêmes afin que vous ne les renonciez pas; & qu'ils se condamnent pour n'être pas condamnés de vous.

Je m'arrache de ce sujet où j'ai prévenu le tems: Car M. Arnauld pour être caché n'étoit pas mort pour cela, comme je pourrois le faire voir si Dieu me donnoit assez de vie. Il survécut de dix ans entiers à M. de Saci son neveu, sur qui tout le poids des affaires retomba lorsque M. Arnauld fut éclipsé.

Je crois avoir dit qu'étant sorti de la Bastille,

après avoir fait quelque séjour à Paris, il quitta tout pour se retirer à Port-Royal des champs où on le desiroit beaucoup, & où toute son inclination le portoit. Il vit néanmoins ses amis partagés sur cela, & j'avoue que je fus du nombre de ceux qui lui representerent qu'il s'exposoit trop, & qu'il se mettoit en état de ne pouvoir plus assister ces saintes filles. Vous, Monsieur, à Port-Royal! lui disois-je: & tous les mois vous viendrez à Paris donner huit jours à vos amis? Faites tout le contraire. Soyez à Paris, & allez tous les mois donner huit jours aux Religieuses de Port-Royal. Vous vous tirerez ainsi d'affaire, & vous vous conserverez la liberté d'aller toujours autant que vous voudrez à Port Royal; au lieu que vous y établissant, il vous viendra un ordre d'en décamper, & il ne vous sera plus libre ensuite d'y faire quelques voyages. Cela arriva effectivement de cette sorte quatre ou cinq ans après; mais pour lors l'inclination la plus forte l'emporta. M. de Saci alla à Port-Royal, & moi avec lui; mais les frequens voyages qu'il me falloit faire à Paris pour regler les impressions, me firent prendre avec son agrément la resolution de demeurer à Paris chez M. Rouland son imprimeur. C'est là qu'il vouloit bien venir loger toutes les fois qu'il venoit à Paris. Auparavant, lorsque ni lui ni moi n'y avions point de demeure fixe, il se logeoit au Palais, chez l'admirable M. Fournier, Chapelain de la Sainte Chapelle, qui logeoit avec lui le saint vieillard M. Thiboust. Celui-ci étoit du Diocese d'Evreux. Une juste reconnoissance voudroit que je disse ici beaucoup de bien de ces deux pieux Ecclesiastiques; mais j'avoue que de bonne foi je ne sai par où m'y prendre, tant je me trouve ébloui d'une infinité de choses qui se presentent à mon esprit.

M. Four-

M. Fournier avoit un oncle qui étoit maître de la musique du Roi, j'ai oublié son nom; mais quoique bon musicien, il étoit encore meilleur chrétien & meilleur Ecclesiastique. Je ne l'ai pas connu par moi-même; mais tout ce que m'a dit de lui M. Fournier, & les diverses fondations qu'il avoit faites, m'ont fait juger que c'étoit un grand homme de bien. Ce fut de lui que M. Fournier eut les deux chapelles qu'il avoit, une de la Sainte Chapelle & une de Saint Ouen, que l'on desservoit à S. Michel dans le Palais: Elles étoient chacune de mille livres de revenu. M. Fournier prit avec lui Madame sa mere qui étoit une vraie sainte, amie au delà de ce qu'on peut croire du jeûne, de la priere, de la pénitence, & sur-tout de la pauvreté. M. Fournier m'a souvent parlé d'elle. Il avoit fait en vers françois un petit abrégé de sa vie, qu'il fit imprimer, & mettre à l'endroit de son logis où elle étoit morte.

Je rapporte ceci de cette veuve, comme S. Paul loue, en écrivant à Timothée, la piété de son ayeule & celle de sa mere, pour faire voir que la piété étoit aussi héréditaire à ce pieux Ecclesiastique, qu'elle l'étoit à ce disciple de S. Paul. M. Thiboust s'étant retiré chez lui, il l'honoroit comme son pere, & menoit avec lui une vie tout-à-fait édifiante. M. Fournier étoit l'exemple de la Sainte Chapelle, comme M. Thiboust l'étoit de S. Thomas du Louvre dont il étoit Chanoine, & où il alloit tous les matins, du Palais, quelque tems qu'il fît. On peut dire que cette Eglise de S. Thomas avoit besoin d'un homme de cette piété, pour la rétablir dans le spirituel & le temporel: car l'un & l'autre y étoient bien bas. On fut surpris de voir chanter avec modestie l'office divin dans cette Eglise, & d'y respirer un air de piété, qui n'avoit pas coutume d'y être. Les prébendes qui

avant lui alloient à peine à vingt écus, monterent par ses soins à plus de quatre cens livres; ensorte que dans la persecution à laquelle ce saint homme eut beaucoup de part, son canonicat parut assez bon à quelque Prêtre avare, pour l'envier. On conçut le lâche dessein d'en chasser celui là même, qui l'avoit rendu si considérable. On s'efforça de l'en dépouiller par une usurpation qui ne pouvoit que faire horreur aux gens de bien.

Ce saint vieillard aussi éloigné de l'avarice que son concurrent en étoit pénétré, crut devoir en cette rencontre disputer plus fort les intérêts de l'Eglise que les siens propres. Il n'eut qu'à paroître devant les juges pour gagner sa cause; & ne pouvant ignorer son mérite, ils auroient rougi de lui donner quelque atteinte par leur Arrêt, & de favoriser les prétentions injustes d'un si indigne compétiteur. Ce sage Ecclesiastique se voyant donc enfin paisible possesseur de son bénéfice, voulut faire voir à tout Paris, que ce n'étoit point l'avarice qui l'avoit fait gai, en s'y maintenant contre un persecuteur si avide; car tout étant pacifié, il choisit avec soin un très honnête jeune homme, lui remit son canonicat entre les mains, le mit en possession, & ainsi tout nud se sauva du naufrage du monde, & se retira à Port-Royal des champs pour y terminer aussi saintement sa vie qu'il l'avoit commencée, & conduite si avant.* Ces saintes Religieuses le reçurent avec beaucoup de joie, & avec tous les témoignages exterieurs de l'estime qu'elles en avoient conçue. Aussi qui n'auroit estimé ce sage vieillard, qui renouvelloit tous les jours la vigueur de son âge dans le déperissement de son corps? Toutes les forces lui manquoient dans sa vieillesse decrépite, & il ne laissoit pas en se fai-

* Il y est mort le 3. Mars 1688, âgé de 91 ans.

faisant soutenir, d'aller à l'autel sacrifier à Dieu mille fois sa vie, en lui sacrifiant son Fils. Il passoit le reste du jour dans les prieres & dans la récitation ordinaire du Pseautier.

Sage vieillard, que vous en confondez d'autres par votre exemple, en leur faisant voir que leurs defauts ne viennent pas de l'âge, mais d'eux-mêmes. Qu'ils rougissent en vous voyant devant Dieu, & comparant leur molesse avec vos abstinences si uniformes, eux qui n'ont presque plus la force de vivre, & qui n'en ont que trop pour les excès de vin; qui ne peuvent par foiblesse mettre un pied devant l'autre, & qui entassent les viandes l'une sur l'autre; qui sont chancellans lorsqu'il faut marcher, & qui dans leurs debauches s'emporteroient presque aux danses. Aveugles, ils ne craignent pas la mort qui est si proche, parce qu'ils sont déja morts dans l'ame, & perdus avant que de venir enfin à leur derniere perte.

Mais je reviens à M. Fournier, qui logeoit chez lui ce saint vieillard dont il prenoit & suivoit tous les conseils. Il n'étoit pas du nombre de ces bénéficiers qui ne pensent qu'à dévorer dans la joie les revenus de leur bénéfice, ou ce qui est peut-être encore pis, à les menager avec une sordide avarice, pour thesauriser. Etant bien logé chez lui, il pouvoit avec ses deux mille livres, bien venant, vivre en riche Chanoine; mais il avoit horreur de cette vie, & prenoit la frugalité pour son partage. Son application infatigable à exercer la charité lui fit prendre la resolution de faire de sa maison un hospice, où les Ecclesiastiques & tous les gens de bien qui venoient à Paris sans y avoir de retraite, alloient sans hesiter comme de plein droit. Pour mieux s'acquitter de l'hospitalité, M. Thiboust s'étoit retiré dans un grenier, & M. Fournier sur les montées, dans un petit cabinet qui étant quarré, laissoit

soit avec bien de la peine un espace libre pour un lit court & étroit. Etant ainsi retranchés M. Fournier laissoit trois chambres libres pour les survenans qu'il recevoit très honnêtement, & sans peine ni murmure. Ce que j'admire le plus dans ce saint homme, c'est qu'une vie si édifiante qui auroit pu en éblouir beaucoup d'autres, ne le satisfaisoit pas encore. La delicatesse de sa conscience lui donnoit de la peine à cause de ses deux bénéfices, dont l'un tout seul auroit pu le nourrir. Il se rappelloit là-dessus la regle de l'Eglise, qu'il ne prenoit pas la liberté d'éluder, ni d'interpréter à sa mode. Ainsi tout pénétré de ses peines il venoit souvent à M. Singlin, le priant de le décharger d'un de ses bénéfices, & de lui nommer quelqu'un entre les mains duquel il pût se demettre. M. Singlin qui avoit souverainement la sagesse en partage, voyant une volonté si pleine dont l'exécution ne dépendoit que d'un mot, crut que Dieu regardoit déja M. Fournier comme dépouillé d'un bénéfice, & sachant à quoi ce sage Ecclesiastique employoit son revenu, il se trouva dans une étrange irresolution pour prononcer, & prenoit toujours du tems pour voir plus clair dans cette affaire.

Pendant ce tems là les peines de M. Fournier croissoient. Tout ce qu'on lui disoit, pour le consoler, de la regularité de sa vie & du sage emploi de son revenu, étoit au contraire ce qui le tourmentoit davantage. *Plus je tâche de vivre ecclesiastiquement*, disoit-il, *& plus mon exemple nuit à l'Eglise*. Pendant que l'on balançoit ainsi, & qu'on tenoit les choses en suspens, M. Singlin mourut & M. de Saci bientôt après fut mis à la Bastille. M. Fournier crut ne devoir pas se remuer dans ces fâcheux tems; mais aussi-tôt après que M. de Saci fut sorti de prison, il le vint trouver, lui dit l'état des choses,

&

& tout ce qu'il avoit representé à M. Singlin, le priant de decider. M. de Saci qui pesoit tout, comme M. Singlin, crut devoir prendre du tems avant que de déterminer M. Fournier, ou de lui nommer quelqu'un pour son bénéfice.

Mais M. Fournier, quoiqu'il n'eût gueres moins de respect pour M. de Saci qu'il en avoit eu pour M. Singlin, eut un peu plus de peine à souffrir ce retardement. Je ne sai si c'est qu'il s'ennuyoit de voir qu'on temporisoit depuis si long-tems, ou si ses scrupules sur les deux bénéfices lui faisoient plus de peine que jamais, il venoit souvent témoigner à M. de Saci des empressemens extraordinaires; desorte que celui-ci avoit peine à se defendre de ses poursuites si vigoureuses. Ce qui rendoit M. Fournier plus ardent dans ses empressemens, étoit le secret desir qu'il avoit, & la secrete espérance dont il se flattoit, que M. de Saci, dont il voyoit les affaires un peu embarrassées depuis la deroute de Port-Royal, voudroit bien accepter un de ces bénéfices pour lui-même. Il m'en découvrit quelque chose; & je pris la liberté d'en dire un mot à M. de Saci. Il me répondit qu'il avoit assez entrevu cela; mais qu'il avoit cru devoir, en rejettant cet offre, se conserver la liberté de donner aux autres en ce cas les avis qu'il leur croyoit nécessaires. Ainsi après que M. Fournier l'eût long-tems pressé là-dessus, M. de Saci, qui se voyoit si vivement sollicité, & qui vouloit une bonne fois mettre fin aux vues que M. Fournier avoit sur lui, demanda en dernier ressort s'il le croyoit obligé à lui nommer une personne pour lui resigner un des bénéfices qu'il vouloit quitter. M. Fournier lui dit qu'il savoit assez sa pensée là-dessus, sans qu'il eût besoin de s'expliquer davantage. M. de Saci lui nomma donc M. le Tourneux, & aussi-tôt M. Fournier l'alla trouver pour faire ce qu'il méditoit

toit depuis si long - tems.

Quelque exemplaire que fût cette démission, & quelque édifiante qu'elle fût, il ne laissa pas de se trouver des personnes qui plaignirent ce pieux Ecclesiastique, de ce qu'on l'avoit dépouillé d'un bien dont il faisoit un si saint usage. Lui-même dans la suite m'a témoigné, non pas qu'il regrettoit ce qu'il avoit fait, mais qu'il n'avoit pas la consolation qu'il s'étoit promise, ayant espéré que celui à qui il resigneroit son benefice, se joindroit avec lui & M. Thiboust, pour mener ensemble une vie ecclesiastique.

Cela en effet auroit été assez doux, & un ternaire de cette sorte auroit eu surement Dieu au milieu de lui: mais M. le Tourneux n'étoit pas né pour cette vie de Chanoine. C'étoit un esprit de feu toujours dans l'action, d'une élevation qui par un saint orgueil, comme parlent les Peres, le mettoit au dessus de tout, n'ayant rien & ne desirant rien. Il n'avoit point de bassesse fade pour ceux qui lui donnoient, & selon qu'il nous parloit, il auroit été bien fâché qu'on eût cru qu'il avoit de grandes obligations à M. Fournier pour son benefice; ensorte que ceux qui n'entendoient pas son langage, & qui ne pénétroient pas bien le fonds de son cœur, me disoient qu'ils craignoient qu'on n'eût depouillé un honnête homme, pour revêtir un ingrat. Mais ce rare genie n'avoit point du tout ce vice. Il suivoit en parlant ainsi l'éminence de ses pensées, & le sentiment de son cœur, où il n'étoit pas aisé d'atteindre.

Ce pieux Ecclesiastique étoit de Rouen en Normandie, où il avoit long-tems paru avec éclat. Ses prédications lui attiroient un grand nombre d'auditeurs qui admiroient ses discours éloquens, tout pleins de la force de la vérité; ensorte qu'une année qu'il étoit à Paris, quel-

qu'un l'ayant poussé à faire quelque chose sur un sujet * que Messieurs de l'Academie avoient proposé pour le prix de l'éloquence, un jour seulement avant qu'on en dût juger, il se rendit & fit en un moment un discours d'une telle force, que les Docteurs & les examinateurs en furent enlevés, & lui adjugerent le prix sans hesiter. Ce Prédicateur remplissoit donc tout Rouen du bruit de son nom, comme M. du Fossé qui l'avoit souvent oui, me l'a témoigné. Enfin, ce qui est peu ordinaire à ces grands esprits, après avoir long-tems prêché les autres, il pensa tout de bon à se prêcher aussi lui-même. Il s'appliqua toutes les vérités qu'il leur avoit dites. Celles qui regardoient la vocation au sacerdoce l'embarrassoient davantage, & comparant tout ce qu'il avoit vu sur ce sujet dans les Peres avec ce qu'il avoit fait, le peu de proportion qu'il y trouvoit le porta à se condamner lui-même, comme un usurpateur du sacerdoce de Jésus-Christ, auquel il s'étoit poussé de lui-même avec assez d'inconsidération, sans se mettre beaucoup en peine si c'étoit Dieu qui l'appelloit, comme c'étoit le Pere qui avoit appellé son Fils.

Il commença donc à concevoir une grande horreur de lui-même. Il fut assez sage pour ne pas se dissimuler son état, ni pour l'excuser par des raisons vaines. Plus il se considéroit devant Dieu, plus il étoit convaincu de sa faute; & cet homme que tout le monde admiroit, avoit peine à se souffrir lui-même. Sa crainte croissoit de plus en plus, & n'y pouvant plus resister, comme il connoissoit la solidité de M. du Fossé & des amis avec lesquels il avoit tant de liaison, il lui déchargea son cœur, lui découvrit ses peines & lui

* C'étoit sur ces paroles : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son ame ?*

lui dit qu'il ne voyoit gueres que lui dont il pût espérer quelque remede, par le moyen de ses amis, s'il vouloit bien lui donner accès auprès d'eux, lorsqu'il seroit retourné à Paris.

M. du Fossé étoit trop chrétien pour ne pas tendre les bras à un tel homme, qui dans une telle extrémité venoit se jetter dans son sein pour en recevoir du secours. Non seulement il lui promit de parler favorablement pour lui à ses amis; mais comme il le vit dans la resolution de quitter tout, & de sortir d'un Vicariat de campagne où il subsistoit assez pauvrement, après quoi n'exerçant plus aucune fonction ecclesiastique, il ne pouvoit être que denué de tout, & chargé de sa seule pieté & de sa science, il lui offrit sa maison à Paris, où il vint effectivement se retirer.

M. le Tourneux jugeant encore plus par la facilité & par l'honnêteté de M. du Fossé, que c'étoit Dieu qui étoit l'auteur de son dessein, se rendit aussi-tôt à sa voix, quitta la soutane avec joie, & par consequent toutes les fonctions sacrées, & se reduisit à l'habit gris & à une vie très pénitente. Je l'ai vu, mon Dieu, dans son état d'humiliation, & en rendant visite à M. du Fossé, à son retour de Normandie, lorsque je parcourois avec lui les appartemens de son nouveau logis, j'entrevis dans un coin de galetas un petit homme rechigné, mal fait d'habit & de mine; & comme je ne le connoissois pas, je lui fis un fort petit salut. J'avoue que je me suis souvent reproché cela devant Dieu, & je me suis accusé de juger des choses d'une maniere bien animale, & seulement sur le rapport de mes sens, sans rien pénétrer des tresors de graces qui étoient cachés sous un exterieur si abaissé & si avili.

Cependant M. le Tourneux souffroit avec patience ce que les hommes pensoient de lui. Il n'étoit

n'étoit occupé, dans son état d'humiliation, que du desir de satisfaire à Dieu pour sa faute, & de reparer l'attentat qu'il avoit fait en usurpant si témérairement son sacerdoce. Il lui rendoit graces de ce qu'il lui avoit ouvert les yeux de bonne heure. Il n'ignoroit pas avec quelle promtitude Dieu qui est si patient envers les autres avoit puni des Prêtres qui portoient à son autel un feu étranger, sans souffrir impunis presque un moment ceux qui commettoient ce crime. Nadab & Abiu n'avoient pas plutôt péché qu'ils furent punis par un feu qui sortit de sa face, & qui n'attendoit que le moment de leur crime pour les devorer.

Ainsi dans la vue de ces terribles jugemens M. le Tourneux admiroit la misericorde de Dieu sur lui. Bien loin de trouver rien de pénible dans son humiliation & dans sa pénitence, il adoroit sa bonté qui lui accordoit le loisir de la faire, qui lui donnoit la lumiere pour reconnoître ses égaremens, & qui le soutenoit de sa force pour le remettre dans la voie. Avec quelle joie ensevelissoit-il ses rares talens dans la poussiere de sa retraite? Avec quelle consolation interieure cette voix qui étoit auparavant une éclatante trompette, se voyoit-elle reduite au silence pour n'avoir pas assez attendu que Dieu lui-même deliât sa langue pour parler aux hommes? La douleur d'avoir abusé de ses dons le possedoit tout. Il trouvoit très juste que Dieu lui en ôtat l'usage pour le punir de son ingrate témérité. J'avoue que ces grands exemples me font trembler pour moi, en voyant dans ces modeles édifians avec quelle circonspection Dieu veut être servi de nous. Quoi! des Prêtres sont obligés de se dégrader, & ni le privilege de leurs fonctions sacrées, ni l'onction sacerdotale qu'ils ont reçue ne les dispensent pas d'entrer dans la voie de

OXFORD

de la pénitence pour punir ce qu'ils n'avoient fait que par une précipitation inconsidérée & par inadvertance, selon leur bonne inclination, & entrant dans ce rang d'honneur plutôt par ignorance que par malice : que devons-nous donc attendre nous autres, si nous gâtons le service que nous rendons à Dieu par quelque legereté indiscrete, & par un manque d'attention & de respect ?

Pendant que cet humble pénitent vivoit de la sorte, M. du Fossé, selon la parole qu'il lui en avoit donnée, parloit à M. de Saci en sa faveur, & se tuoit de lui en dire mille biens. M. de Saci selon sa coutume l'écouta fort froidement. M. du Fossé qui étoit glacé du froid de M. de Saci, crut pour lors s'en devoir tenir là, sans passer outre. En une visite il s'expliqua, & pria M. de Saci de vouloir bien se charger de la conduite de son pénitent. M. de Saci qui de lui-même étoit éloigné de cela, & qui de plus avoit appris de M. de S. Cyran & de M. Singlin à ne se pas engager aisément à conduire personne, & encore plus particulierement les Prêtres, refusa M. du Fossé, & le pria de s'addresser pour cela à quelqu'autre de ses amis. Mais la charité qui est patiente & qui ne se rebute pas, fit que M. du Fossé se roidit contre tous les refus de M. de Saci. Il revint si souvent à la charge, & lui dit tant de particularités si édifiantes de M. le Tourneux que, malgré toutes ses repugnances, il agréa qu'il le vînt trouver. Il est vrai qu'il fut surpris de voir d'un côté tant de mérite, & de l'autre une humilité si profonde, & pesant mûrement devant Dieu toutes choses, il ne fut pas long-tems à lui tendre la main pour le tirer de cette place, où il s'étoit volontairement réduit, & l'élever dans les premieres d'où il s'étoit retiré. Il rendit à Dieu un serviteur fidele, à la

chaire

chaire un prédicateur éclairé, à ses autels un digne ministre, aux ames un pasteur vigilant, & à son Eglise un ouvrier zelé.

M. le Tourneux sortant de la poussiere de sa retraite, parut tout d'un coup avec éclat dans Paris. Il semble que Dieu prenoit plaisir à élever en honneur un homme qui s'étoit si sagement humilié devant lui. On étoit si occupé par-tout de son grand mérite, qu'on ne parloit que de lui. M. de Saci qui n'ignoroit pas ce que peut l'envie, la craignoit pour M. le Tourneux, & lui conseilla de se produire moins dans la prédication, & de se reserver à servir les ames en particulier, ce qu'il feroit avec moins de bruit & avec plus d'utilité. M. le Tourneux étoit assez porté à cela de lui-même, & voyoit bien que c'étoit le parti le plus sûr : mais le moyen d'en venir à bout? Il falloit pour cela rompre avec une infinité de gens dont il étoit impossible de se défendre. Ainsi il ne put éviter un Carême qu'on lui demanda pour S. Benoit. Le concours prodigieux qui se fit de toutes les personnes de condition, & les applaudissemens que tout le monde lui donnoit, irriterent plus que jamais ses envieux, & on le chicana en tout ce qu'on put dans ses prédications & dans ses Livres, dont on arrêta la vente, & que l'on défendit de continuer d'imprimer. *

Mais il semble que Dieu suscita un autre Archevêque en sa faveur, pour le delivrer des vexations de M. l'Archevêque de Paris. Ce fut M. de Rouen qui, croyant avoir un droit tacite acquis sur lui, à cause de sa naissance, voulut l'avoir dans son Diocese, & lui donna pour cela le

* M. Fontaine parle de l'Année chrétienne qu'on fit mettre à Rome dans l'*Index*, à cause qu'on y avoit mis l'ordinaire de la Messe en françois, & dont le Roi fit arrêter le debit à la priere du Nonce.

le Prieuré de Villers. Dieu ménagea ainsi d'une maniere admirable l'esprit de M. de Rouen qui, sans pénétrer toutes les vues de la providence, pensoit seulement à s'attacher un homme de mérite pour se servir de lui dans le besoin. Mais les secrets ressorts de la providence conduisirent les choses à ce point, afin de donner quelque tems à son serviteur pour s'appliquer à lui seul dans la solitude, & pour y mener une vie très pénitente avant sa mort qui étoit proche, quoique sa grande jeunesse empêchât personne d'y penser.

Ses envieux le critiquoient en toute maniere. Ils trouverent à gloser de ce qu'ayant obtenu ce Prieuré de douze cens livres, il ne se defaisoit pas de sa Chapelle de S. Ouen. Ils disoient qu'il imitoit bien mal celui de qui il tenoit ce benefice, & qu'après avoir eu un exemple si rare, si pressant & si extraordinaire de desinteressement, il en profitoit bien peu.

Cela paroissoit assez plausible, & montre en même tems combien il faut être reservé à juger des gens de bien. Car les choses étoient bien changées pour la collation de ces benefices qui dépendent de la nomination du Roi. M. le Tourneux ne fut pas si heureux que l'avoit été M. Fournier qui fut le dernier qui trouva grace, & qui obtint la permission d'une demission en faveur d'un autre, *in favorem*, comme ils disent: le Roi & son Conseil de conscience n'en voulant plus recevoir que de pures & de simples.

M. le Tourneux tenta plusieurs fois d'obtenir cette permission, & de se demettre de sa Chapelle en faveur d'un ami. Il en sollicita fort M. le Chancelier, car il a eu de grands accès auprès de trois Chanceliers, d'Aligre, le Tellier, & Boucherat, ayant aussi de grandes liaisons avec M. de Harlai, depuis Plenipotentiaire à la paix générale en 1697. Mais on lui disoit toujours
que

que ce n'étoit point là le tems de faire cette derniere tentative. Ainsi M. le Tourneux attendoit toujours, parce que d'un côté il vouloit se defaire de ce bénéfice, & que de l'autre aussi il croyoit devoir prendre garde qu'il ne tombât pas dans de mauvaises mains. Il se contenta d'en employer le revenu à l'éducation de quelques jeunes hommes qu'il prit avec lui dans son Prieuré, pour les former pour l'Eglise, & avec qui il mena jusqu'à la mort une vie très pénitente & très austere.

Car helas! Dieu l'enleva très promtement à ses amis. Il se trouva obligé de faire un voyage à Paris, pour parler à M. l'Archevêque de son Livre de *l'Année chrétienne*. Il le vit le soir, & reçut de lui beaucoup de marques d'estime, comme disent les uns, & beaucoup de rebufades comme disent les autres. Le lendemain matin en s'habillant, un laquais qui lui venoit parler de la part d'un ami, ouvrit la porte. M. le Tourneux le regarda, & au moment même en mettant un bas il mourut.* Sa mort ne fut surprenante que pour nous, car pour lui il y avoit long-tems qu'il s'y attendoit; & le soir d'auparavant il disoit à M. Josset, qui imprimoit pour lui: „Priez Dieu „ que je vive encore assez pour achever *l'Année* „ *chrétienne*." Tous ses amis furent dans les larmes, & comprirent la perte que faisoit l'Eglise; & il n'y eut que ses envieux qui en eurent de la joie. Leur animosité ne put finir à sa mort même: ils voulurent l'étendre jusques sur son corps mort. Une Dame de piété de ses amies, ayant innocemment porté son corps à Port-Royal des champs, cela fit de grosses affaires. Mais Dieu conduisoit tout. Il avoit remué le cœur de cette Dame, & il arrêta le bras de ces

* Le 28. Novembre 1686. âgé de 47 ans.

lâches persécuteurs. Ce cœur humble & pur, nonobstant tous leurs murmures, repose paisiblement avec une troupe de chastes vierges.

Lorsque que je considére le soin que Dieu a témoigné prendre de rassembler en ce saint lieu les cœurs de tant de personnes de piété, & qu'il a fait même pour cela une espece de miracle à l'égard de quelques-unes, je ne puis que je ne trouve heureux ceux que Dieu a jugé dignes de cette grace : ce qui mettroit aisement un ardent desir en moi, que mon cœur après ma mort fût où il a toujours été pendant ma vie. Mais je me rends à la secrete disposition de Dieu qui, m'ayant éloigné de ce saint & sacré desert pendant ma vie, m'avertit par-là que je suis indigne d'y avoir une partie de moi-même après ma mort. Sa sainte volonté soit faite.

M. Hersan, ami intime de M. le Tourneux, aussi bien que de tous les amis de la vérité, qui n'avoit jamais accepté de bénéfice, voulut bien néanmoins recevoir le Prieuré de M. le Tourneux pour se souvenir de son ami, & continuer après sa mort son ouvrage, & l'éducation de ces jeunes hommes que M. le Tourneux formoit pour l'Eglise *. On ne pouvoit gueres avoir de dévotion qui fût plus agreable à Dieu & plus utile à l'Eglise, que de travailler ainsi à élever de la jeunesse.

M. le Tourneux avoit été d'autant plus cher à M. de Saci, qu'il se déchargeoit sur lui de plusieurs personnes qu'il dirigeoit, & qu'avec ce secours il étoit moins souvent obligé de venir les voir à Paris. Il faisoit aussi fond sur lui pour la revue de ses travaux, & j'étois fort occupé

* M. Louail a été un de ceux que M. le Tourneux avoit élevés, & avec qui il disoit l'office de jour & de nuit, se levant à deux heures après minuit.

cupé à les lui porter lorsque je les avois reçus, avant que de les donner aux Imprimeurs. Car ce qui a peut être été le plus admirable dans les Ouvrages de M. de Saci étoit cette humilité profonde, qui faisoit que par-tout il se defioit de lui-même, & que dans les choses les plus claires, il ne pouvoit s'en tenir à son seul avis. Tout le monde a mille & mille fois admiré le soin qu'il avoit de consulter les autres dans ce qu'il faisoit; & quand les savans lui manquoient, il aimoit mieux prendre le sentiment de ceux qui étoient infiniment au dessous de lui, que de rien faire sans avis, & sans l'avoir fait examiner avant que de le faire paroître.

Mon Dieu, qui voyez quels sont mes tremblemens en écrivant ceci, je reconnois tout couvert de confusion devant vous, que j'ai mal copié en ce point un si saint homme, qui copioit lui-même si admirablement les saints Docteurs. J'avoue que je ne puis que trembler en voyant les fautes où je suis tombé, pour n'avoir pas eu cette humble & cette sage defiance de moi-même, & pour n'avoir pas consulté la lumiere des personnes qui étoient bien plus éclairées que moi. Que vos misericordes me couvrent de toutes parts, ô mon Dieu, comme d'un bouclier; & que votre bonté infinie me mette sur ce sujet, aussi bien que sur beaucoup d'autres, à couvert de votre justice. Si je vis, je parlerai plus clairement. *

La perte de M. le Tourneux qui étoit grande, me fait aussi souvenir de celle de M. Varet † sur

* Il parle sans doute de ses Traductions de S. Chrysostôme, & de la faute qu'il fit par inadvertence de faire dire à ce S. Docteur qu'il y a deux personnes en Jesus-Christ.

† Il mourut le premier Août 1676. âgé de 44 ans. Il est l'auteur de la *Relation de paix de Clement IX.* en deux volumes.

sur qui on avoit fondé de grandes espérances, quoiqu'arrivée long-tems auparavant. On eut raison de s'en affliger: car on n'a gueres vu d'Ecclesiastique qui fût plus sage dans une si grande jeunesse, & qui eût plus toutes les vertus sacerdotales, avant même que d'être Prêtre. M. de Sens (de Gondrin) l'avoit fait son Grand-Vicaire; ce qu'il n'avoit accepté qu'à condition qu'il ne recevroit à cette occasion aucun revenu, qui est ce que presque tous les autres recherchent. On peut juger de lui par cela seul; & quelle fut, à cette mort, l'affliction de M. de Saci qui n'avoit pour objet de ses tendresses sur la terre que l'Eglise, & la joie de laisser après lui des personnes qui la servissent.

Je ne puis oublier la douleur qu'eut encore M. de Saci, vers ce tems-là, c'est-à-dire, en 1676. à la mort de M. d'Epinoi. Son cœur en fut sensiblement touché, aussi bien que celui de tous les autres amis. M. de Saci avoit toujours eu une affection très particuliere pour lui, depuis plus de vingt ans qu'il s'étoit venu retirer tout jeune à Port-Royal des champs. La sainteté de Madame de S. Ange, dont il étoit fils, le lui rendit extrêmement considérable; & les rapports qu'il voyoit entre cette pieuse mere & sa mere propre, faisoient qu'il aimoit le fils avec beaucoup de tendresse. Car étant veuve elle quitta ses enfans, les ayant laissés en bonnes mains, pour se retirer à Port-Royal des champs; comme Madame le Maitre, quelques années auparavant, s'y étoit retirée. Elle ne compta pour rien une vie pleine de vertus & de bonnes œuvres que jusques-là elle avoit menée dans le monde, comme avoit fait avant elle la mere de M. de Saci; mais toutes deux ne penserent qu'à se debarrasser de leurs affaires dans le monde, pour aller vivre avec une entiere liberté d'esprit dans ce monastere, où elles

elles n'étoient plus occupées qu'à offrir à Dieu leurs enfans.

Il est vrai que Madame de S. Ange en fut arrachée ensuite par violence. Elle fut comprise dans cette douzaine de Religieuses d'élite qu'on enleva de cette maison pour les disperser ailleurs, afin que la dureté des personnes chez qui on les mettoit prisonnieres, leur ôtât peu à peu leur fermeté, & que le reste des Religieuses de Port-Royal n'ayant plus avec elles ces fermes colomnes, s'affoiblissent insensiblement, & se rendissent aux persuasions des fausses Meres qu'on avoit intruses à la place des véritables, & aux pressantes sollicitations de ces loups couverts de la peau d'agneau, qui dans leur faux zele ne cherchoient qu'à dévorer le troupeau de Jesus-Christ.

Madame de S. Ange fut rappellée avec les autres après avoir été inebranlable dans le lieu de sa prison. Elle conserva sa fermeté jusqu'à sa mort qui arriva dans le fort de la persecution, sans que la privation du saint Viatique qu'on eut la dureté de lui refuser, l'affoiblît, ou que la menace de n'être point enterrée en terre sainte, l'étonnât. *Jesus-Christ à bien été enterré dans un jardin*, répondit-elle.

J'avoue que cette admirable veuve me charme. J'ai eu le bonheur de la voir long-tems avant qu'elle fût Religieuse. Nous lui sommes redevables de beaucoup de Lettres que M. de S. Cyran lui a écrites du bois de Vincennes. Je ne sai si c'est de lui qu'elle avoit sucé le lait de la dévotion à l'Ange gardien; mais elle l'avoit au souverain degré, & elle nous l'imprima à tous, en nous donnant à chacun une petite figure d'un Ange d'argent, pour la pendre à notre col. M. de Saci fit ensuite cette priere, que je ne sai si je n'ai pas déja rapportée: *Angele sancte Patris summi, qui semper adoras*, &c.

On peut dire que la gravité de cette admirable femme, comme disoit Sainte Paule de Sainte Melanie, & S. Jerôme de la veule Paule, on peut dire, dis-je, que la gravité de cette sainte femme imprima du respect pour elle aux vierges mêmes avec qui elle se retira ; & qu'elles comprirent que l'ordre des veuves dans l'Eglise étoit aussi un état très excellent. Sur quoi je me souviens d'une parole remarquable de M. Singlin, ce sage & admirable directeur, qui savoit tout peser mûrement au poids du sanctuaire, & qui étoit si équitable en toutes choses. M. le Maitre avoit traduit & extrait des saints Peres un fort beau recueil touchant l'excellence de la virginité, pour les Religieuses de Port-Royal: „ Tout se fait, lui dit M. Singlin, & je crains „ que tant de bonnes veuves qui sont dans cette „ maison, n'en ayent de la jalousie, ou qu'elles „ ne croient qu'on a moins d'affection pour el„ les, ou qu'on fait peu d'estime de leur état." C'est pourquoi il le pria de travailler à cela, & de faire quelque beau recueil sur l'excellence des veuves vraiment chrétiennes, & il lui dit gaiement qu'il recevroit avec beaucoup de joie ce present, dont il ne seroit pas avare à ceux qui en pourroient profiter. Il le supplia de s'appliquer particulierement dans ce recueil à chercher dans l'antiquité quelques endroits favorables, où les saints Peres fissent voir que ces sortes de veuves chrétiennes devoient servir comme de meres aux vierges, & que celles-ci se devoient trouver heureuses de les avoir dans leur compagnie, pour être assistées de leurs soins & soutenues de leur conseil, comme ayant plus d'expérience dans les choses temporelles que les vierges n'en pouvoient avoir. C'est ce que pouvoit faire admirablement Madame de S. Ange, qui avoit été si long-tems à la Cour sans rien prendre de l'air qu'on

qu'on y respire, & sans rien perdre de sa vertu: de sorte que la Reine Mere la respecta. Lorsqu'elle fut enlevée de Port-Royal avec les autres, elle la fit retirer à Chaillot, & recommanda à Madame de la Fayette, qui en étoit superieure, de la traiter avec toute sorte de douceur & d'humanité: ce qu'elle fit généreusement, bien differente en cela des superieures des autres maisons où furent dispersées les autres Religieuses. *

Madame de S. Ange étant d'une si digne vertu, on peut juger si son fils fut chéri de tout Port-Royal. Elle auroit souhaité que ses deux enfans eussent choisi pour eux le même partage qu'elle prenoit pour elle, qui étoit celui de la piété; mais elle adora en tremblant les jugemens de Dieu qui, nonobstant toutes ses peines, toutes ses larmes, tous ses gémissemens, toutes ses remontrances, tous ses bons exemples, tous les soins d'une sage éducation, où elle interessoit les premieres personnes de l'Eglise, sembloit avoir le même dessein qu'il a eu dans tous les siecles sur tant d'autres freres, de prendre le cadet & de laisser l'aîné.

Cette mere si tendre qui ne laissoit pas d'aimer son aîné, n'en eut pas la même consolation que de son cadet qui se donna serieusement à Dieu, & qui témoigna d'abord la solidité de ce desir par le refus généreux & opiniâtre qu'il fit d'un bénéfice d'un revenu très considérable, & au milieu de Paris; lequel étant à simple tonsuré, étoit envié de toutes les personnes de condition. Le refus de cette Abbaye & de quelques mariages, où la tendresse de quelques meres qui connoissoient son mérite tâcha de l'envelopper par

* Voyez dans le recueil imprimé des *Relations de Port-Royal*, &c. un Memoire de M. d'Andilly touchant Madame de S. Ange, appellée en Religion *Sœur Anne Eugenie*, & la relation de sa captivité faite par elle-même.

par les manieres du monde les plus engageantes, donna tant de joie à sa mere qui l'enfantoit tous les jours à Dieu par ses prieres, qu'elle ne se lassoit point de le recommander très particulierement à M. d'Andilly & à ces autres Messieurs de Port-Royal. Toutes ses Lettres n'étoient que pour prier qu'on eût soin de lui; & comme tout Port-Royal avoit tant d'obligation à cette vertueuse Dame, dont la piété avoit toujours été très uniforme, il ne faut pas douter que tout le dedans & le dehors ne s'intéressât fort dans tout ce qui regardoit M. d'Epinoi.

La Mere Angelique entre autres avoit pour lui une tendresse qui ne se peut assez comprendre. Elle se chargeoit du soin de lui écrire, de faire toutes ses commissions; en un mot elle portoit sa condescendance & sa charité pour lui jusqu'au plus haut point qu'on pouvoit la porter; & jusqu'au dernier soupir, puisqu'on peut dire qu'elle est morte presque en nommant son nom, & recommandant d'une voix ferme à sa chere mere qui fondoit en larmes aux pieds de son lit, de lui dire de sa part qu'il eût courage & que Dieu l'aideroit; ce qu'elle lui avoit toujours fait espérer pendant qu'elle vivoit, lui parlant toujours comme à une personne qui, Dieu aidant, (ce sont ses termes) seroit un jour avec elle en paradis.

Tant de raisons portoient M. de Saci à lier une grande amitié avec lui. Elle étoit telle que, lorsqu'il venoit à Paris, il ne vouloit point prendre de logement ailleurs que dans sa maison, où j'ai eu l'honneur de loger aussi très souvent en y accompagnant M. de Saci. Car les affaires de Port-Royal ayant obligé ce jeune Gentilhomme d'en sortir comme les autres, il se retira en divers lieux de Paris & de la campagne, & la providence le rappella enfin à Port-Royal un peu

avant

avant qu'il tombât malade; car il n'y avoit que quelques mois qu'il s'y étoit retiré, lorsqu'il fut saisi de la maladie dont il mourut. Il se crut, obligé de se faire transporter à Paris, & ce fut là que M. de Saci vint lui rendre tous les secours possibles. Il le visitoit avec une assiduité très exacte, & le consolant dans ces derniers momens jusqu'au dernier soupir, il le soutint même aprés sa mort. Car comme il vit quelques personnes douter si, pendant sa vie, & en mourant, & dans les dispositions testamentaires, il s'étoit assez acquitté de ses devoirs, M. de Saci répondit avec une fermeté qui venoit d'un grand fonds de confiance pour cet ami qu'il connoissoit bien, qu'on ne devoit point se mettre en peine de M. d'Epinoi: ce qu'il dit d'un ton qui faisoit bien voir qu'il savoit des choses si particulieres de ces ami mort que, si on les avoit connues, on auroit eu du respect & de la vénération pour sa piété.

Aussi il ne faut pas douter que le fonds de charité, que la Mere Angelique, que sa sainte mere, que bien d'autres personnes avoient pour lui, n'ait agi, & ne les ait portées à solliciter la bonté de Dieu dans le ciel de le conserver au milieu de tant d'agitations, qui ont paru dans les dernieres années de sa vie, & de le tirer bientôt à lui. Car c'étoit beaucoup d'être dans le cœur de la Mere Angelique, comme y étoit M. d'Epinoi; & il pouvoit avoir part à ce qu'elle dit à ses saintes filles en mourant: *Priez Dieu qu'il me mette en son saint paradis. Quand je serai là, je ferai bien vos affaires.* Il mourut d'une dissenterie âgé de 45 ans, le 12. Septembre 1676.

Mais en parlant d'un ami de M. de Saci qui mourut cette année, puis-je oublier la mort d'une autre personne qui lui étoit aussi très intime, qui arriva cette même année, je veux

dire M. le Marquis de Sevigné, de l'une des plus nobles maisons de Bretagne. Il avoit passé une grande partie de sa vie en divers emplois considérables dans les guerres d'Allemagne & d'Italie, où il avoit couru mille & mille périls, dont Dieu qui avoit sur lui des regards favorables pour l'avenir, le tira toujours par des especes de miracles. On vit au milieu des emportemens de la guerre, quelque semence de cette bonté qui devoit un jour éclater en lui. S'étant trouvé à la prise d'une ville, il rencontra après le combat une petite fille de trois à quatre ans, que ses parens, ou morts ou mis en fuite, avoient abandonnée sur un fumier. Ce triste objet frappa son cœur. Il fut touché d'un mouvement de misericorde, qui étoit déja un effet de celle de Dieu sur lui. Il prit lui-même cet enfant dans son manteau, & resolut d'en avoir soin toute sa vie: ce qu'il exécuta fidelement; & depuis cette fille s'étant faite Religieuse, il a toujours payé sa pension à son monastere. M. de Sevigné s'engagea ensuite dans le mariage, ayant trouvé un parti très avantageux; je parle selon le monde, car les grands biens dont il se vit maître lui causerent des périls sans comparaison plus dangereux pour l'ame, que ceux dont Dieu l'avoit sauvé dans les armes n'auroient été pour le corps.

Etant devenu veuf, Dieu fit luire un rayon de vérité dans son ame; & comprenant tout d'un coup le néant du monde, de ses richesses, de sa noblesse & de ses emplois, il resolut d'y renoncer & d'embrasser une vie retirée. Il choisit Port-Royal de Paris, où il fit bâtir un logis fort propre, dans lequel M. de Saci & moi avons eu un appartement. Sa vie retirée & les entretiens de M. Singlin & de la Mere Angelique le firent entrer en de grands sentimens de pénitence, que

M. de

M. de Saci cultiva. Ensuite son repos lui fit mieux connoître la laideur de sa vie tumultueuse, & pour en mieux reparer les fautes, il voulut employer tout son bien en aumônes, dont quelques-unes, & assez considérables, ont passé par mes mains; & je puis dire que je m'en suis quelquefois senti. Que Dieu qui ne laisse pas un verre d'eau sans recompense, lui en tienne compte en son paradis!

Il ne voulut pas quitter son carosse, parce qu'il le regardoit comme étant moins à lui qu'à ses amis, au service desquels il l'avoit entierement sacrifié. On le voyoit fréquemment dans la route de Port-Royal de Paris à Port-Royal des champs. Lorsqu'il n'y eut plus gueres que M. de Saci qui s'en servoit, il vit que M. de Saci avoit peine que pour lui on fît la dépense de l'entretien d'un carosse; ainsi sa charité trouva un milieu, qui fut de se defaire de ses six chevaux & de son cocher, & de faire prix avec un homme de lui donner deux voyages par semaine, avec un cocher propre & deux bons chevaux, moyennant six cens livres par an. Il avoit cependant retenu le corps du carosse. On ménageoit toujours ces deux jours de la semaine pour les visites de M. de Saci: car pour M. de Sevigné, il sortoit peu, à moins que ce ne fut pour mener M. de Saci promener. Il se contentoit d'aller prendre l'air au jardin des Capucins qui sont proche de-là. Il n'y avoit qu'une incommodité, qui est qu'allant là avec son parasol, de peur du mal de tête, les petits enfans qui n'étoient pas accoutumés à voir un homme ainsi coëffé, le suivoient avec quelques cris desagreables: sur quoi il demanda à M. de Saci, s'il ne feroit pas bien de se faire suivre de son valet de chambre, pour battre regulierement la mesure lorsque ces enfans commenceroient leur mu-

fique, & pour leur faire changer de ton. Il est vrai que ce cas de conscience fit rire M. de Saci, & que M. de Sevigné comprit que le meilleur séroit de ne point battre si devotement ces enfans, qui ne feroient que s'irriter davantage par un traitement qu'ils n'attendoient pas.

M. de Sevigné demeura ainsi ferme dans sa solitude de Paris, ne rendant gueres d'autres visites qu'au révérend Pere Dom de Loron Chartreux. Mais lorsque l'on fit la transmigration des Religieuses de Paris à Port-Royal des champs, M. de Sevigné n'hesita point. Il voulut aussi-tôt les suivre. Toute sa maison qu'il s'étoit rendue avec tant de depenses, si propre, si commode & si agreable, n'eut pas la force de le retenir. On ne vit jamais un si grand détachement de toutes les choses de ce monde, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul & aux personnes qui le servoient fidelement.

Dieu le recompensa d'avoir pour lui voulu plus d'une fois quitter sa maison. Il semble que la nouvelle solitude de ce saint desert lui inspira de nouveaux sentimens pour la pénitence, la voyant si bien pratiquer devant ses yeux par toutes sortes de personnes. Il se regarda lui seul comme un grand champ de bataille, où il entreprit de remporter à l'avenir autant de victoires sur son ennemi qu'il en avoit été terrassé de fois. Il l'attaqua par son plus grand defaut, qui étoit un certain air impérieux, que lui avoit donné sa noblesse & son commandement dans les armées, & qui depuis s'étoit nourri dans ses grands biens. Il voulut vivre dans la dépendance, avec la soumission d'un enfant, se faisant regler jusqu'aux moindres choses, & prescrire toutes ses obligations, qui étoient pour l'ordinaire de transcrire les Traductions de M. de Saci. Ayant toujours jusques-là assez aimé la delicatesse dans son vivre,

vre, il cultiva l'abstinence & la mortification dans le manger. Il n'est pas croyable combien il gourmanda l'avarice, donnant toute sa vaisselle d'argent dont jusques-là il ne s'étoit point defait.

Mais ce qu'on admira le plus, fut la douceur qu'on lui vit avoir pour ses domestiques; car il leur avoit été toujours extrêmement dur & fâcheux. Cependant à force de se combattre, il devint si bon envers ses domestiques que ses infirmités l'obligerent de garder, qu'il les servoit presqu'autant lui-même, qu'il en étoit servi.

Je laisse M. de Sevigné qui mourut entre les bras de M. de Saci* avec la même piété qu'il avoit vécu, pour passer à d'autres de ses intimes amis, dont la vie & la mort me remplissent d'admiration. J'avoue que je voudrois bien parler de M. le Duc & de Madame la Duchesse de Liancourt*; mais ce grand objet m'épouvante, & je crains qu'une main aussi foible que la mienne ne le gâte en le touchant. Cependant quel moyen de ne rien dire de deux personnes qui ont eu une amitié si tendre pour M. de Saci, qui lui en ont donné tant de marques pendant leur vie, & qui à leur mort lui ont laissé mille livres de rente viagere, dont il a toujours été bien payé jusqu'à la sienne.

M. de Liancourt est de ces hommes qu'on peut dire avoir été sanctifiés par la sainteté de leurs femmes. Car lorsqu'il vivoit en grand Seigneur, & qu'il trouvoit dans ses grands biens de quoi satisfaire tous ses plaisirs, cette admirable femme laissoit doucement passer la premiere impétuosité de ses feux, sans se plaindre jamais, non

* Le 16. Mars 1676. dans la soixante-sixiéme année de son âge.

† Messire Roger du Plessis Duc de Liancourt, Jeanne de Schomberg son épouse.

pas même de ce qui est le plus sensible à une femme. Elle enduroit les infidelités de son mari sans témoigner en rien savoir. Cela redoubla extrêmement le respect que M. de Liancourt avoit pour elle. On le vit un jour : car Madame s'étant fait apporter les comptes de son Intendant, elle vit sur les parties du tailleur une robe de chambre d'une magnificence extraordinaire, & telle qu'elle même n'en avoit point de semblable, dont Monsieur son mari avoit fait present à une Demoiselle qu'il voyoit. Elle ne dit pas un seul mot, & ayant ensuite parlé de ces comptes, M. de Liancourt fit venir l'Intendant, & lui demanda si cette robe de chambre avoit été mise sur ses parties. Il lui dit qu'oui. Il en témoigna un très sensible regret, & eut un chagrin mortel de ce que sa femme avoit ce dégout. Il admira plus que jamais sa modération ; & insensiblement son exemple & sa priere continuelle agissant sur son cœur, il se dégouta de sa vie passée, & conçut le dessein d'en mener à l'avenir une plus reglée, qui pût causer autant de joie à sa chere épouse, qu'il lui avoit causé de douleur & fait répandre de larmes.

Cette admirable Dame toute transportée hors d'elle en voyant ce changement si desiré, crut devoir menager sagement une conjoncture si favorable, & ne s'abandonnant pas de telle sorte à la joie pour le present qu'elle ne craignît pour l'avenir, elle appliqua tous ses soins à faire tomber Monsieur son mari en de bonnes mains, & à lui chercher un homme qui sût tellement compatir à sa foiblesse, qu'il n'oubliât pas ce qui étoit du à Dieu, de peur que ce nouvel édifice qu'on méditoit de bâtir n'étant fondé que sur le sable, & non sur la pierre ferme, ne fût pas de longue durée. Elle en trouva en effet un tel qu'il lui falloit. Je ne sai pas qui il étoit ; & ce n'étoit

pas

pas assurément un de ces Messieurs de Port-Royal : mais il est aisé de juger que c'étoit une personne fort éclairée & fort sage, par les avis qu'il donna à ce Seigneur pénitent, pour le reglement de sa personne & de sa famille, pour la reparation du passé, & pour la conduite de l'avenir. Comme ces avis me sont tombés entre les mains, j'y trouve tant d'édification, que je veux bien les rapporter ici.

Avis généraux pour un Seigneur de qualité.

VOus êtes homme ; vous êtes pécheur ; vous êtes chrétien ; vous êtes marié ; vous êtes pere de famille ; vous êtes grand Seigneur.

Comme homme créé à l'image de Dieu, vous êtes obligé absolument d'aimer Dieu, qui vous a fait ce que vous êtes, & vous a tiré du néant par sa pure bonté ; & comme il vous a fait pour lui, vous ne devez vivre que pour lui, même dans vos recréations innocentes, dans le boire, le manger & le repos.

Vous devez dépendre de sa providence & de ses ordres, y être totalement soumis sans aucune reserve, & lui dire souvent, *In manibus tuis sortes meæ*. Comme vous êtes dans une absolue indigence de lui dans tous les momens de votre vie, soit pour la conserver, soit pour agir, vous devez le prier très souvent, & vous souvenir fréquemment de ces paroles, *Oportet semper orare & non deficere*. Voilà ce que vous devez principalement à Dieu comme sa créature, avec action de grace journaliere de ce qu'il a fait le monde pour vous & vous pour lui.

Voyons maintenant ce que vous lui devez com-

comme étant formé à son image & à sa ressemblance. Il est très clair que vous êtes obligé de lui ressembler, & d'imiter ce qui est imitable en lui, & sur-tout ce qu'il vous recommande plus particulierement, sa sainteté & sa misericorde: sa sainteté, en vous separant de tout le monde present, & vous en détachant autant que vous pouvez, n'aimant rien que Dieu, ou pour Dieu: sa misericorde, dans toutes vos œuvres corporelles, ou spirituelles de charité. Et voici celles qui me semblent vous être plus proportionnées pour la pratique. La visite des pauvres, au moins une fois la semaine; ne se contentant pas de leur donner l'aumône, mais les consolant & même les instruisant: procurer les accommodemens & les reconciliations entre les personnes qu'on connoit particulierement, & qui sont en division: donner au moins une fois la semaine à dîner aux pauvres, dans un lieu separé; leur rendre quelques services comme à Jesus-Christ dont ils sont les membres. Nous ne dedaignerions pas de le servir lui-même s'il étoit encore visiblement sur la terre; ne dédaignons pas de le servir en ceux dont il a dit, que ce qui leur est fait est fait à lui-même. Nous ne sommes pas de meilleure maison que S. Louis. Les autres œuvres de charité seront marquées dans la suite.

Les obligations comme pécheur. Vous devez tous les jours vous reconnoître, au moins une fois le matin, dépouillé de tout bien véritable en Adam & en vous-même, assujetti à tout mal, incapable de recouvrer par vos forces les biens tendans à la vie éternelle, & de vous delivrer des maux qui vous en éloignent, enfin absolument indigne d'être delivré de ces profondes miseres; en sorte que votre recours soit uniquement à Dieu pas les mérites de Jesus-Christ qui a dit, *Personne ne peut venir à mon Père sinon par moi;* & com-

comme dit S. Pierre, *Il n'y a point de salut en aucun autre*, c'est-à-dire, nulle delivrance du mal de la coulpe, & même de la peine, nulle donation des biens spirituels qui seuls nous rendent dignes des éternels, que par les seuls mérites de cet unique Redempteur; ce qui vous oblige à l'invoquer ardemment contre les mauvaises inclinations que vous ressentez les plus vives, en disant, *Quis me liberabit?* Et encore, *Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.*

Les obligations comme chrétien. Vous avez fait vos vœux au batême. Vous y avez renoncé au démon & vous y avez accepté Jesus-Christ pour votre légitime Seigneur, en quittant l'infame servitude de son ennemi mortel, qui est aussi le vôtre. Ainsi vous avez du & devez le reste de vos jours être un fidele esclave de Jesus-Christ. Vous avez renoncé aux œuvres de satan, qui sont tous les péchés dont il est le maître & le pere, *omnis qui peccat ex diabolo est*; pour adherer aux œuvres de Jesus-Christ, & imiter dans votre condition tout ce que vous pouvez de ses saintes vertus; & il faut pour cela regarder tous les matins, non seulement le mal que vous avez à éviter, auquel vous avez renoncé au batême, mais encore le bien que vous pouvez faire pour imiter Jesus-Christ, faisant tout pour la gloire de son Pere, comme vous l'avez promis dans le même sacrement, lorsque votre parrein a dit pour vous, *Credo*, &c. Vous avez renoncé aux pompes du démon, qui sont les dépenses superflues tant en votre personne qu'en votre train, vos maisons & tout ce qui les accompagne. C'est pourquoi vous devez toujours gémir du passé à cet égard, aussi bien que des autres péchés; & en même tems que vous avez renoncé à ces pompes que le démon suggere aux hommes,

vous

vous devez embrasser les humiliations de Jesus-Christ auxquelles vous devez avoir une parfaite adherence. Vous êtes entré dans l'obligation exprimée par ces paroles de l'Apôtre, *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Quand serons-nous tels? Tendons courageusement à l'être, sans nous desespérer de ce que nous ne le sommes pas encore.

Obligations comme marié. J'ai peu de choses à vous dire sur ce sujet, Dieu vous ayant donné une très vertueusé femme, qui a noblement contribué à vous retirer de la voie large de perdition. Vous l'aimez; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que S. Paul vous enseigne à l'aimer comme Jesus-Christ a aimé l'Eglise, qu'il a acquise par son sang afin qu'elle fût son épouse, & qu'il a sanctifiée par les mérites de son sang adorable répandu pour la posseder. Elle a servi à votre salut; contribuez au sien, & ne l'écoutez pas quand elle a trop de soin de vous dans les choses non nécessaires. Elle le fait par bonté & par tendresse, mais soyez au dessus de cela. Parlez souvent de Dieu ensemble. Lisez des choses saintes ensemble. Priez Notre Seigneur ensemble.

Obligations comme pere de famille. Vous avez des domestiques. Je ne vous proposerai à leur égard que des motifs chrétiens & divins, dont Dieu par sa misericorde vous a rendu susceptible. On ne parle point assez de Dieu aux domestiques. Il faudroit qu'on le fît solidement, au moins une fois la semaine. Vous le pouvez à Liancourt par le Pere Desmares. Vous le pourrez à Paris par M. de la Chaise, ou autre. Vous le pourrez ici par M. de Gonsfaileville, ou par un des autres. Madame pourra leur dire sur quoi elle jugera à propos qu'ils se préparent. Il faut leur bien faire employer le tems. Les ordres en sont beaux,

beaux, mais il y a peu d'exécution. Pour y tenir la main, après avoir discerné vos gens depuis que j'ai eu l'honneur de vous servir, je ne vois que M. Gaultier, & M. Ponçet que je devois mettre le premier, qui vous y puissent utilement servir. Il y a trop de bonté en M. de la Ferriere pour regir des pages & des laquais, & les contenir tout le jour. Vous pouvez lui laisser l'exterieur pour les envoyer, pour les reprendre & les corriger, & donner à M. Poncet le soin de leur faire employer leur tems. Ils s'écrieront un peu au commencement, mais dans peu ils s'accoutumeront à bien faire.

Le sieur Gaultier doit être, ce me semble, autorisé pour reprendre tous les autres, & avoir ordre d'avertir Madame de tous les desordres; ensorte que chacun sache que vous l'autorisez pour les reprendre en esprit de charité, & que vous lui commandez de vous avertir ou Madame, de leurs manquemens; ensorte que vous vous fâcherez contre lui s'il y manque. Il faut commander & faire en sorte qu'on ne manque point aux prieres du matin & du soir. Commandez devant tous à M. Gaultier de vous dire ceux qui y manqueront, pour en user comme vous jugerez à propos. Il faut leur défendre absolument le cabaret, excepté à ceux qui ont leur argent à depenser; & commandez à tous qu'ils vous avertissent, ou Madame, quand quelqu'un y sera allé. Il faut défendre tous juremens très expressément, avec menace de chasser celui qui aura juré le nom de Dieu deux ou trois fois, & pour la premiere de le mettre vingt quatre heures en prison, chargeant toujours le petit homme d'y veiller. Il faut autant interdire les paroles deshonnêtes que les juremens. Il faut défendre les divisions, les noises, avec menace de chasser les humeurs de discordre & les querelleuses, com-

man-

mandant qu'on se reconcilie dès le même jour, & que Madame soit avertie, ou vous même, s'il y a quelqu'un qui demeure irréconciliable.

Vous êtes Seigneur de plusieurs terres considérables, & sur-tout de deux où vous residez le plus souvent, Liancourt, & la Roche guyon. Vous devez absolument faire veiller sur les desordres publics de blasphême, de fréquentation de cabaret durant la grand' Messe & les Vêpres, aux Fêtes & Dimanches, les dissentions & les procès. Pour les deux premiers articles, faites veiller M. Poncet comme le petit homme, & rendez les espions de vos maisons, avec d'autres qu'ils jugeront à propos, & vous en ferez bientôt punir quelques-uns selon les loix pour faire trembler les autres. Pour les deux derniers articles vous en avez bien du soin; mais il faudroit y assister quelque tems vous-même, quelques peines que vous y ayez. Vous vous mettez en colere, mais les choses se font; & Dieu vous fera la grace qu'à la fin vous ne vous mettrez plus en colere, & que tout se fera. J'ai peine que M. le Maire étant Soudiacre & Chanoine s'applique à cette fonction, quoiqu'il s'en acquitte dignement. Cela mérite d'être pesé, & pour vous & pour lui, sur-tout à cause que vous lui en donnez recompense, ce qui n'est point permis aux Ecclesiastiques. Il faut encore veiller sur des desordres de veilleries de la Roche-guyon, où les filles s'assemblent les soirs après souper, pour travailler ensemble. Les garçons y viennent & y font des insolences.

J'ai oublié en parlant des obligations comme chrétien de parler des tableaux. Je ne crois pas qu'on les puisse garder en conscience. Il y en a pour un trop grand prix, & le cri des pauvres contre vous, qui sont privés d'un grand secours qu'ils en recevroient, vous est entierement

à crain-

à craindre; car les Peres d'une voix commune nous obligent à donner le superflu. J'avoue que le nécessaire de votre condition est bien plus étendu, même selon Dieu, que celui d'un autre; mais je ne crois pas qu'on puisse l'étendre jusqu'à avoir des tableaux de quatre-vingts mille livres sans user de la doctrine de la probabilité de ces docteurs graves, qui sont à votre commandement quand il vous plaira de les consulter. Vous devez donc, à mon avis, promettre à Dieu entre nos mains, puis l'écrire & le signer, que vous les vendrez, même avec perte, entre ici & Pâques, ou six mois au plus tard. Vous me direz que vous y perdrez trop; & moi je vous réponds qu'en différant vous ne gagnerez pas davantage, & que cette espérance d'en avoir plus dans un autre tems, ne servira que de prétexte pour les conserver, & pour nourrir la cupidité. Ceux qui ont commis des choses illicites doivent, selon les Peres, particulierement S. Gregoire, s'abstenir des licites, à plus forte raison de celles que les innocens ne peuvent innocemment garder, au moins selon ma pensée. Vous pouvez en conserver quelques-uns pour votre divertissement innocent, mais qu'ils ne soient pas de grand prix. Quand vous en conserverez jusqu'à la valeur de mille écus, ou de deux mille, ne sera-ce pas assez? L'usage du prix du reste pourra être employé au payement de quelques dettes, ou à la recompense de quelques vieux serviteurs, ou à tous les deux ensemble. De quelque maniere que ce soit, ce sera toujours l'intérêt des pauvres.

J'ai oublié aussi en parlant des obligations comme Seigneur, de vous dire que je crains qu'on n'afferme des terres trop haut, d'où procedent à mon avis tant d'insolvabilités des fermiers, qui ne payent pas & qui se ruinent. Je vois d'épou-

d'épouvantables sommes qui vous sont dues, comme de quatre vingts dix-mille livres, sans grande espérance d'en être jamais payé. J'aimerois mieux un moindre bien plus assuré, qu'un grand revênu apparent & non réel.

Avis particuliers.

QUE si des avis généraux que je viens de vous donner, vous voulez que je descende plus dans le particulier, pour vous aider dans les sentimens de pénitence que Dieu vous donne, voici quelques pratiques de piété qu'il me semble que vous pouvez faire.

La premiere sera d'employer le matin une demie-heure à la priere, à savoir, un quart d'heure à rendre ses devoirs à Dieu, & l'autre quart d'heure à méditer un chapitre ou une partie d'un chapitre de l'Evangile, en s'appliquant avec reflexion les vérités qui vous toucheront davantage, ou qui vous seront les plus propres dans la pratique, demandant instamment à Dieu la grace d'en faire un bon usage dans le jour present. La priere consistera, après s'être mis en la presence de Dieu & lui avoir demandé son S. Esprit au nom de son Fils, à l'adorer comme notre souverain, auquel nous sommes par la création, la conservation & la redemption, nous soumettant absolument à lui sans reserve, & nous abandonnant totalement & irrévocablement à sa conduite; à le remercier de tous les biens de la nature & de la grace, communs & particuliers, s'arrêtant sur ceux qui nous touchent davantage, & nous excitant nous-mêmes à aimer ce bienfaicteur universel; à lui offrir, & nous-mêmes, & tout l'usage de nous-mêmes & du monde present dans la journée presente, & lui demandant

par-

pardon de tous nos péchés en général & des plus grands en détail, qui consistent en deux ou trois especes; nous humiliant profondément de tant d'ingratitudes prodigieuses; avouant ce que nous avons mérité; le bénissant de ce qu'il nous a attendus à pénitence, & demandant pour l'avenir que, où le péché a été si abondant, la grace vienne à se répandre avec surabondance pour la gloire de Dieu, & tout cela par Jesus-Christ Notre Seigneur: à demander à Dieu la grace de renoncer à nous-mêmes, de porter notre croix tous les jours, & de le servir en l'imitant. Il faut, dis-je, demander de renoncer à nous-mêmes, particulierement à l'orgueil, à l'impatience, à toute cupidité de crainte au regard de la Cour, à l'attache à la vie presente, aux vaines complaisances en nous-mêmes, & à tout ce qui peut contribuer à notre propre gloire. Il faut demander de porter nos croix ordinaires par amour envers Dieu, & pour faire pénitence, vous abandonnant à Dieu pour toutes les extraordinaires qu'il lui plaira de vous envoyer. Il faut demander d'imiter Notre Seigneur Jesus-Christ en toutes ses vertus, particulierement en sa charité envers Dieu son Pere & le prochain, même envers ses ennemis; dans son humilité au regard des humiliations; dans sa patience, son détachement du monde present & des choses du monde, le saint usage qu'il a fait des créatures nécessaires à la vie, & enfin son desir de la vie éternelle & de son retour à Dieu son Pere. Ces cinq actes que je viens de marquer ici ne sont que pour donner ouverture. On les fera en substance & dans l'ordre qu'on voudra & qu'on pourra, sans aucun scrupule.

La seconde pratique de pénitence sera de faire une lecture solide d'une demie-heure, de S. Augustin, ou de S. Bernard, ou de S. Gregoire,

goire, ou de S. Chrysostôme, sur des matieres morales. Il sera bon de relire l'esprit & la vie de S. Bernard traduite par ces Messieurs, les Lettres de M. de S. Cyran, M. de Geneve dans son Introduction, ses quatre derniers Livres de l'amour de Dieu, Grenade, les Lettres d'Avila.

La troisiéme sera de reciter les Pseaumes pénitentiaux & les Litanies des Saints chaque jour ouvrable; & en la place, les jours des Fêtes & de Dimanches, on recitera le breviaire sans s'arrêter aux répons & aux antiennes, ni aux leçons qu'on aura peine à trouver. On lira aussi l'Epitre & l'Evangile, & l'oraison du jour. On conseille d'avoir un missel pour lire, en esprit d'oraison, la Messe, en même tems que le Prêtre la celebre.

La quatriéme sera d'entendre la Messe.

La cinquiéme pénitence sera de dire un *Miserere* avec *Pater* & *Ave*, les bras étendus en croix & à genoux, pour demander misericorde, puis baiser la terre avec ce même dessein aussi. Le soir les complies quand on le pourra.

La sixiéme pénitence sera de continuer de faire ce qu'on a accoutumé, le Vendredi & le Samedi.

La septiéme sera de lire le soir quelques sentences de l'Imitation de Jesus-Christ, avant que de s'endormir.

Lorsque l'on sera malade on sera dispensé de toutes les pénitences exterieures, & on se contentera des Pseaumes de la pénitence, & d'offrir son mal à Dieu. On conseille d'unir toutes les pénitences qu'on fera, à celles du Sauveur, en s'humiliant de ce qu'on en mérite tant, & que l'on en fait si peu. On conseille encore de ne point laisser passer une heure sans lui demander son amour, la grace de desirer & d'aspirer sincerement à la vie éternelle, & d'estimer tout le

le monde comme du fumier, à l'imitation de S. Paul, pour gagner Jesus-Christ.

Pour le service des pauvres dont j'ai parlé, il est bien important de n'y pas manquer. Rien n'attire davantage la misericorde de Dieu que les actions de charité & d'humilité tout ensemble. On exhorte à prier tous les jours instamment pour l'Eglise, tant pour ses enfans persecutés que pour ses enfans persecutans, demandant force pour les premiers, & lumiere pour les autres.

On conjure qu'on ne se décourage point pour sentir des repugnances, ni des mouvemens d'ennui, ni même des chûtes. Le premier degré de la pénitence, est de se souffrir soi-même. Quand on est tombé il faut ou se relever ou prier qu'on nous releve. Ainsi quand notre ame a fait une chûte spirituelle il faut nous en humilier, demander pardon à Dieu, & puis nous confier doucement en sa misericorde & nous remettre au train de la vertu, en nous encourageant.

On conseille la communion tous les huit ou quinze jours; mais quand il arrive quelque emportement considerable contre les domestiques ou autres, & que cela a été la veille, il est à propos de s'en priver avec une profonde humiliation & douleur d'être privé de son souverain bien. Il est aussi bien à propos de lire la veille de la communion un chapitre, ou partie d'un chapitre du quatriéme Livre de l'Imitation, où il n'est parlé que de la communion, pour s'exciter au desir de cette viande celeste, & s'y préparer avec un respect infini. Il seroit aussi à propos d'avoir moins joué la veille, & de le faire encore moins le jour. Retranchons-nous peu à peu, & par amour. Faisons-nous quelquefois lire, en nous promenant, quelques histoires divertissantes; mais néanmoins quand *la* mélancolie abat, prenons tout à la bonne foi ce petit divertissement.

Quand on voudra écrire de tems en tems un mot à celui qui donne ces avis, il se donnera l'honneur de répondre dans la simplicité, & s'il ne profite il ne nuira pas, Dieu aidant; & peut-être que Dieu bénira ses réponses pour relever le courage abattu. Preparez-vous à la tentation. Celui qui est avec vous est plus puissant que celui qui est dans le monde. Il l'a vaincu au desert & à sa croix, pour nous mériter la grace de le vaincre. Vous aurez des angoisses sur la terre, dit notre Seigneur. Anathême au découragement.]

Madame de Liancourt ayant vu ces avis, quelque beaux & solides qu'ils lui parussent, comme elle ne vouloit rien omettre pour M. le Duc dans une chose de cette importance, elle n'eut point de repos qu'elle ne les eût communiqués à ces Messieurs de Port-Royal. Elle appuya un peu sur la recitation du Breviaire & des Pseaumes. Elle craignit que cela n'ennuyât un peu Monsieur, & elle leur dit assez plaisamment que, recitant son breviaire quelques jours auparavant, l'Ecclesiastique qui le disoit tout haut afin qu'il recitât après lui, étant à cette antienne où il y a neuf *Alleluia*, il dit, *Alleluia*. Monsieur répondit, *Alleluia*. L'autre dit encore deux ou trois fois, *Alleluia*. Monsieur ne répondant plus rien l'Ecclesiastique lui dit, comme dans un saint zele, que le service divin se dit très exactement. *Monsieur, il faut encore dire* ALLELUIA, *il y en aura neuf*. Monsieur, s'ennuyant un peu de cette exactitude, lui dit d'un air un peu chagrin: *He ! Monsieur, que n'entrez-vous tout d'un coup en matiere?*

Ces Messieurs crurent qu'il falloit prendre garde à cela, comme avoit fait aussi sagement celui qui avoit donné les avis, en marquant qu'on ne s'arrêtât ni aux répons ni aux antiennes. Ainsi ayant examiné exactement les choses,

M. Ar-

M. Arnauld fut chargé d'en mettre par écrit le resultat, & c'est sur son original même que j'écris ceci:

[On a vu les avis qui ont été donnés à la personne pour sa conduite, & comme on les a trouvés fort solides & fort chrétiens, principalement en ce qui regarde les domestiques, je mettrai ensuite le reglement écrit de la main de la Mere Isabelle Agnès le Feron. On n'a rien à y ajouter, & tout ce qu'on desire, c'est que ces regles & ces instructions soient aussi fidelement pratiquées qu'elles sont saintes en elles-mêmes. On peut seulement y ajouter quelques avis particuliers à cette personne, qui ne seront néanmoins que la confirmation de ceux qu'on lui a donnés.

Il doit avoir soin de ne laisser aucun jour sans faire au moins un quart d'heure (M. Arnauld mit ici de sa propre main ces deux mots, *moitié au matin & autant après diné*) de meditation, pour se remplir de Dieu, & se fortifier dans le dessein qu'il a de le servir & de lui consacrer toutes ses actions, en quoi ce n'est pas tant l'esprit & la pensée, que le cœur & l'amour qui doivent y agir. Quand il recitera les Pseaumes, il doit prendre garde de ne le point faire à la hâte, & comme pour se décharger de sa tâche, mais en goutant ce qu'il dit, & en s'occupant de ce qui l'aura touché davantage. C'est pourquoi il sera peut-être bon que, lorsqu'il dira les sept Pseaumes de la pénitence, il les separe en sept divers tems, afin que n'en disant qu'un à la fois, il y puisse faire attention; ou bien qu'il prenne un tems déterminé, comme d'un quart d'heure, pour dire des Pseaumes, sans se déterminer à aucun nombre; afin qu'il n'ait pas le sujet de se hâter, mais qu'il en recite ou moins ou plus, selon que sa devotion le portera à s'ar-

rêter davantage à ce qui élevera plus son esprit à Dieu.

Les infirmités le rendant incapable de beaucoup de pénitence exterieure, il faut qu'il prenne les infirmités même en esprit de pénitence. Mais pour cela il est nécessaire qu'il les souffre en patience, & s'il le pouvoit même, avec quelque sorte de joie spirituelle, dans la vue que c'est une marque de la bonté de Dieu, de nous châtier en ce monde & de ne nous pas châtier en l'autre. Et c'est ce qui l'oblige de retrancher autant qu'il lui est possible les petites plaintes qu'il fait de ses maux; car s'il se reconnoit pécheur & grand pécheur, il doit considérer que méritant d'autres châtimens bien plus rigoureux, il ne se peut plaindre dans ses maux sans murmurer contre Dieu, qui les lui envoie par un effet de sa misericorde, plutôt que de sa justice, puisque c'est pour le purifier de ses péchés, & lui donner moyen de rachetter par des peines temporelles les peines éternelles qu'il a tant de fois méritées. Il aura donc un soin particulier de garder le silence en ces rencontres, & de n'y point chercher de soulagement avec impatience & chagrin, mais avec humilité & resignation à la volonté de Dieu, & d'avoir toujours dans l'esprit qu'il n'y a rien qui lui puisse tant servir, pour engager Dieu de lui pardonner ses péchés, que de pardonner aux hommes ceux qu'ils auront commis contre lui. Mais pour le bien faire, il faut même qu'il en parle le moins qu'il pourra; car la satisfaction que l'on sent à dire qu'un tel nous a fait une injure, mais que nous lui pardonnons, nous fait perdre souvent la plus grande partie du fruit que nous aurions pu recevoir de notre pardon.

Il doit aussi prendre garde à l'inclination qu'il a de parler de ses fautes indifferemment devant tout le monde. Il peut y avoir en cela de l'a-

mour propre qui aime à se décharger, & il lui sera meilleur d'en parler plus à Dieu & moins aux hommes, & de travailler davantage à se corriger qu'à s'excuser.

Ce qu'on lui a deja representé touchant le soin de ses domestiques est très important. Il doit éviter sur-tout deux extrémités. L'une de les trop tolérer dans les fautes qu'ils commettront contre Dieu, l'autre de ne les reprendre que par colere & par passion, & quelquefois pour des fautes de peu d'importance & qui ne regardent que sa personne, & de parler de leurs defauts devant les autres, ce qui ne fait que les aigrir; au lieu de leur en parler à eux-mêmes, ce qui les pourroit toucher. Etant fort impatient & fort promt de son naturel, il doit prendre garde de ne rien resoudre dans sa premiere chaleur, mais attendre que son esprit soit remis, afin d'en juger mieux après avoir invoqué la grace de Dieu.

L'un des principaux devoirs d'un chrétien étant de bien employer le tems, il doit prendre garde, autant qu'il pourra, de s'occuper à de bonnes choses; comme lorsqu'il est dans ses terres à soulager les pauvres, à appaiser les querelles, à accommoder les procès & les differends. Mais il faut pour cela qu'il soit plus modéré & plus capable d'écouter tranquillement & sans s'emporter des propositions injustes, que l'on entend souvent dans les procès. N'étant pas capable de se passer de tout divertissement, il faut au moins qu'il ait soin de n'en point prendre qui lui puissent reveiller ses anciennes passions, & qu'il évite aussi dans ses entretiens de trop parler des disputes du tems, à moins qu'il ne fût avec des personnes dont il pût espérer instruction & édification. Cet avis est de très grande consequence, & on fait beaucoup de fautes sous prétexte de ce zele, qui empêchent que Dieu ne benisse

autant qu'il feroit l'amour qu'on a pour la vérité. Si on est fidele à pratiquer cet avis, il faut espérer que Dieu donnera lumiere & force pour entrer en d'autres plus importans, mais qui demandent une grande disposition à suivre Dieu & à le preferer à toutes choses.]

Il ne faut pas s'étonner si M. de Liancourt entrant dans ces sentimens de pénitence aimoit tendrement ceux qui pouvoient le conduire avec tant de sagesse dans la voie du salut, & s'il prenoit tant de plaisir à venir voir les solitaires de Port-Royal des champs, qu'il regardoit comme autant de personnes qui s'étoient entierement consacrées à la pénitence. Il se fit bâtir un petit appartement dans ce desert, & le preferoit à toutes ses belles terres.

L'extrême cordialité qu'il témoignoit pour tous ces Messieurs me rend encore aujourd'hui sa mémoire vénérable. Je m'occupe de lui avec plaisir devant Dieu qui lui a fait tant de graces, quoique je ne les connoisse que fort imparfaitement, & que je n'en puisse gueres juger par le peu que j'ai vu à l'exterieur, lorsque les malignités des tems ne lui avoient pas encore ôté la liberté d'aller à Port-Royal des champs. Tout le monde généralement y étoit édifié de son extrême civilité. Il saluoit la moindre personne qu'il rencontroit dans son chemin. Le Vacher lui paroissoit vénérable. Il ouvroit les yeux, & le regardoit fixement en le saluant; & il faisoit rire ceux qui l'accompagnoient, en leur demandant si ce n'étoit point de ces Messieurs. Il croyoit toujours qu'il y avoit quelque pénitent de considération, caché sous le vil exterieur dont il ne se couvroit que pour mieux se déguiser.

On a su ce qu'il a souffert de la part des faux zelés. Rien n'a été plus public. On lui a fait un grand crime de ce qu'il faisoit élever Mademoiselle

moiselle de la Roche-guyon, sa petite fille, à Port-Royal de Paris. On sait ce qu'il a eu à souffrir pour se déclarer généreusement l'ami de ceux qu'on persecutoit sur le ridicule phantôme du Jansenisme. On aura peine à croire dans les siecles à venir, que la folie des hommes ait été si loin que d'oser lui refuser à sa paroisse *, l'absolution à pâques, comme à un fauteur d'héréfies, voulant la lui faire achetter par des lachetés indignes d'un homme d'honneur & de conscience, tel qu'il étoit. On a vu ce scandale dans tout Paris, & on a vu avec indignation jusqu'où un zele peu sage étoit capable de porter des têtes mal faites qui, comme disoit ce Seigneur, étoient peu propres à conduire des hommes, & à qui à peine il auroit voulu confier la conduite de ses poulets d'Inde. Mais cette ame vraiment généreuse, & qui avoit bâti sur la pierre ferme, vit sans s'étonner tous ces vents & toutes ces tempêtes, & il témoigna encore plus d'amour à ceux à qui on vouloit qu'il renonçât. Ce fut à cette occasion que M. Arnauld fit d'abord une premiere & ensuite une seconde Lettre à un Seigneur de la Cour. J'en ai parlé plus haut (page 102.) aussi bien que de la fameuse Censure que la Sorbonne fit de la seconde Lettre.

Cette persecution si injuste & si violente lia une plus grande amitié que jamais entre M. de Liancourt & M. Arnauld. Ils avoient de la douleur reciproquement de se voir maltraités l'un pour l'autre. M. Arnauld souffroit de voir M. de Liancourt persecuté, & celui-ci de voir M. Arnauld chassé de Sorbonne pour avoir entrepris sa défense. L'un voyoit avec douleur l'ornement de la paroisse rejetté de la communion des fide-

* C'étoit S. Sulpice.

les, & l'autre voyoit avec beaucoup de regret la gloire de la Sorbonne & l'ornement de son corps rejetté honteusement de la societé des Docteurs.

Ce Seigneur ne put gueres depuis aller à Port-Royal. Mais M. Arnauld étoit comme l'entremetteur, & le lien qui lui répondoit de l'affection de cette sainte maison, qu'il ne pouvoit plus honorer de ses visites,& qui recevoit les assurances de la tendresse qu'il conservoit toujours pour des personnes qu'il regardoit, disoit-il, comme confirmées en grace. Il donnoit toujours chez lui des marques de son amitié & de son estime à l'égard de ces Messieurs; & qui que ce fût qui lui rendît visite, si quelqu'un parloit mal d'eux en sa presence, il lui fermoit aussi-tôt la bouche.

Un jeune Evêque dit un jour qu'il avoit envie de l'instruire & de le catéchiser, pour le détacher d'avec ces Messieurs,dont il disoit que la doctrine étoit mauvaise & dangereuse. M. de Liancourt plaignant sa jeunesse, lui répondit avec modération, comme on le lui recommandoit toujours: *Monsieur, je ne vous conseille pas de me rendre trop savant; car je commencerois par vous montrer que vous feriez mieux d'aller resider dans votre Diocese.*

Une Dame qui n'avoit pas la modestie de Madame de Liancourt, dit à M. de Liancourt que Madame son épouse voyoit des gens, dont le conseil étoit bien préjudiciable à ses Demoiselles suivantes, qui étoient toutes fletries, n'ayant point de rouge. Elle ajouta d'un air goguenard, qu'elle avoit feuilleté toute la Bible, & qu'elle y avoit trouvé l'histoire de Suzanne qui autorisoit cela. M. de Liancourt lui répondit froidement: *Si vous voulez bien tomber dans ce qui arriva à Suzanne, vous pouvez user de ce dont elle usa alors.*

alors. Elle eut la bouche fermée.

Lorsque M. Arnauld se fut retiré & devenu invisible, Monsieur & Madame de Liancourt jetterent les yeux sur M. de Saci. Il alloit souvent leur rendre visite. Madame aussi venoit souvent le voir, & ne pouvoit assez admirer la petitesse du logis où il étoit. *Petite maison*, s'écrioit-elle, *que tu renfermes de grandes choses!*

Je ne sache plus rien de ces deux admirables personnes. Seulement je puis dire qu'ayant toujours admiré leur vie, je n'ai pas moins admiré leur mort; car ils n'ont gueres survécu l'un à l'autre, & s'étant aimés si tendrement pendant leur vie, ils n'ont pu même se separer en mourant.

Monsieur étant tombé dans des infirmités plus grandes qu'à l'ordinaire, Madame aussi redoubla ses peines, ses soins & ses veilles; desorte que ses assiduités lui causerent à elle-même la maladie dont elle mourut. Cependant que fit-elle? Et a-t-on jamais porté l'amour conjugal aussi loin qu'elle a fait? Etant toute détachée d'elle-même, elle ne pensa qu'à cacher sa maladie à son époux; & elle se la cachoit aussi à elle-même, pour ne s'occuper que de celle de son mari, qui lui étoit plus sensible que la sienne. Elle alloit le voir regulierement tous les jours, comme si elle se fût le mieux portée du monde. Elle tâchoit de lui faire porter doucement ses infirmités. Elle l'exhortoit, elle l'animoit, elle le fortifioit. Elle affectoit dans ses paroles une joie qu'elle n'avoit pas dans le cœur. Etant toute pâle des approches de la mort qui la talonnoit, toute consommée d'une maladie où il n'y avoit plus de remede, sur-tout dans son âge assez avancé, toute tremblante du peu de force qui lui restoit, & ne pouvant presque se soutenir, elle ne pensoit point néanmoins à son état, & ne son-

 geoit

geoit pas même qu'elle fût malade. Hors l'application qu'elle donnoit à son salut & au soin de paroître bientôt devant Dieu, du reste elle se levoit toute moribonde pour aller dans la chambre de son mari. Jusqu'au jour même de sa mort, dans la crainte qu'il ne fût effrayé de cette separation qu'elle sentoit être très proche, elle s'efforça encore de se lever pour lui aller dire les derniers adieux, mais sans qu'il se doutât de l'affliction qui le menaçoit de si près.

Ainsi après avoir rendu à M. le Duc durant sa vie ce qu'elle lui devoit, & presque jusqu'aux derniers soupirs, elle se remit au lit, & ferma enfin les yeux à tout le reste, pour ne plus penser qu'à rendre son ame entre les mains de Dieu, & aller préparer la place à son cher époux qu'elle prevoyoit bien la devoir suivre de bien près.* Car on ne lui put pas long-tems celer cette mort, quelque precaution qu'on pût prendre, jusqu'à ne point chanter en enlevant le corps. Le tems augmenta de plus en plus ses soupçons. Il fit tant de questions & si pressantes, qu'enfin on ne lui put cacher plus long-tems les choses, & que l'on fut contraint de l'instruire de son malheur. Dès qu'il vit ses soupçons trop bien fondés, & qu'il fut assuré de la mort de sa chere épouse, il ne pensa plus qu'à la suivre. Toujours Madame de Liancourt lui revenoit dans l'esprit, son bon cœur, sa modération, sa sagesse, ses prieres, ses bons exemples, ses soins charitables, ses tendresses, mille choses tout à la fois se representerent à sa mémoire, qui ne servirent qu'à lui grossir la perte qu'il avoit faite, & à le rendre de plus en plus inconsolable.

Ainsi se voyant privé d'un si grand secours, la vie lui devint ennuyeuse. Il ne voulut plus lui sur-

* Elle mourut le 14. Juin 1674.

survivre, & toute l'horreur de la mort, qui paroit si affreuse à ces personnes de qualité, ne put arrêter l'impatience de ses desirs. Se laissant donc aller à la tristesse, l'espace de peu de semaines le joignit avec celle dont il ne pouvoit se voir separé.*. Que Dieu les comble de benédictions l'un & l'autre en son paradis, & qu'il y releve en gloire ceux qui étant éclairés de sa lumiere, & soutenus de la force de sa grace, ont mis tout leur honneur à s'humilier profondément en sa presence! Ils sont heureux de n'avoir pas attendu à ces derniers momens à rachetter leurs péchés par leurs aumônes, & de l'avoir fait de bonne heure, autant que leur revenu le pouvoit souffrir.

Ce qui m'a paru admirable, est cette peine qu'ils avoient à agir contre les fermiers, pour être payés. M. de Liancourt nous disoit bonnement que son seul fermier de Liancourt étoit en arriere de plus de quatre-vingts mille livres. Cette seule conduite si chrétienne, & si conforme à l'Ecriture, peut faire juger de la retenue de M. de Liancourt. On trouveroit peu de communautés, mêmes des plus reglées, où on eût tant de charité & de patience pour ceux qui leur seroient redevables, & où l'on ne mît au contraire la piété à se faire payer avec une cruelle exactitude.

Qu'ils vous bénissent à jamais dans le ciel, mon Dieu, de ce que par votre misericorde vous les avez delivrés du piege de l'avarice, qui enveloppe presque tous les hommes, & principalement les personnes de la Cour, qui remettent toutes leurs charités à la mort, & qui ne donnent de leurs biens à Dieu que lorsqu'ils ne peuvent plus les retenir & qu'ils leur échappent malgré

 eux,

* Il mourut le premier Août 1674.

eux. Ils quittent leurs vices & leurs biens en même tems; ou plutôt, ils ne quittent ni les vices, ni les biens, puisqu'ils y ont toujours le cœur attaché, lors même que la mort leur arrache ce qu'ils aiment.

Loin de nous, mon Dieu, l'erreur de ces personnes aveugles qui croient quitter le péché à leur mort, eux qui continueroient encore de pécher s'ils le pouvoient, & qui accumulent pendant leur vie offense sur offense, dans la fausse espérance de racheter l'effroyable masse de leurs iniquités par quelque petite aumône à la mort, s'assurant d'être sauvés, non parce qu'ils sont vertueux, mais parce qu'ils sont riches; comme si Dieu avoit égard à l'argent & non à la vie des hommes, & qu'il fût semblable à ces juges corrompus qui se laissent gagner par l'or.

Vous avez preservé M. de Liancourt de ce double piege; & je souhaite que son exemple ouvre les yeux à quelques personnes de sa qualité. Il s'est retiré du péché de bonne heure, & a travaillé sans delai à racheter ses fautes par ses aumônes. Il a vu sa maladie: il s'est hâté d'y remedier. Il a connu ses plaies, & sans attendre la pourriture & la gangrene, il a eu soin de les guérir lorsqu'elles étoient encore toutes fraîches, étant persuadé que votre misericorde n'est gueres pour ceux qui péchent effrontément dans la pensée de racheter leurs péchés en rendant les derniers soupirs; mais plutôt pour ceux que l'ignorance, ou le penchant de la jeunesse, ou la fragilité humaine ont jetté dans les péchés, & qui reviennent de cet état funeste, comme ces malades qui ont quelque tems perdu l'esprit, & qui sortent enfin de leur égarement & retournent dans leur bon sens. Il y a cependant cette difference, que ces derniers n'ont que de la joie de leur guérison, au

au lieu que la joie des autres est mêlée de confusion & de honte, parce que les uns ne doivent imputer leur état qu'à la maladie, & que les autres le doivent imputer à eux-mêmes & à leur propre corruption.

Que ceci soit dit en passant, en reconnoissance de la grace que Dieu a faite à M. de Liancourt, qui a avoué que le Livre *de la fréquente communion* lui avoit été d'une très grande utilité; & qui, dans le ressentiment qu'il en avoit, a toujours eu une tendresse particuliere pour M. Arnauld qui en étoit l'auteur. Il le prioit souvent de venir chez lui, dans son hôtel de Paris, & dans sa maison de Liancourt, où il prenoit plaisir de lui servir de belles carpes de ses canaux qu'il appelloit ordinairement des monstres, qu'il ne servoit pas indifféremment à toute sorte de personnes, mais qu'il faisoit conserver avec un très grand soin pour les amis choisis pour qui il avoit une particuliere considération.

Il se plaisoit extrêmement dans l'entretien de ce saint Docteur, & ouvrant son cœur à des amis qui avoient sa confiance, il leur avouoit qu'il ne comprenoit pas avec quelle générosité, voyant dans l'Eglise le progrès funeste de quelques erreurs, il s'étoit soulevé comme un lion pour les combattre, sans néanmoins perdre sa douceur d'agneau. Il admiroit qu'il ne s'arrêtât point à considérer à quoi l'exposeroit son zele, en attaquant des erreurs avancées par des personnes puissantes & soutenues par toute l'autorité de la Cour. Il ne pouvoit douter que ce ne fût Dieu même qui étoit l'auteur de sa resolution, puisque comme Joseph, il s'exposoit à passer pour criminel par cette seule raison qu'il n'auroit pas voulu le devenir. Il admiroit que la foi & la fidelité de M. Arnauld lui fissent fermer les yeux à tout, n'usant d'aucune prévoyance hu-

maine, ne pensant qu'à faire ce qu'il devoit, & laissant à Dieu toutes les suites. Tout cela paroissoit grand à M. de Liancourt, de voir un homme qui ne s'occupoit d'abord qu'à s'armer dans le cœur contre tous les maux qui lui pouvoient arriver, & qu'il continuât de les mépriser pendant toute sa vie, sans que sa patience se lassât des premiers, ou qu'elle en craignît de nouveaux. Enfin il ne pouvoit assez admirer que quelque ami qu'il fût de la paix il fut attentif à éviter les condescendances lâches, & les temperamens qu'il eût paru pouvoir suivre sans s'exposer à aucun reproche devant les hommes. En effet la simplicité de M. Arnauld a été la grande marque de sa vertu; & il a fait voir que lorsqu'il s'agit de défendre la doctrine catholique que des novateurs veulent obscurcir, on ne sauroit gueres le faire, si l'on n'a cette simplicité chrétienne dans l'esprit & dans le cœur.

Mais puis-je oublier le plaisant entretien, où ce bon Seigneur ferma la bouche à M. Arnauld, tout savant qu'il étoit? On parloit de la philosophie de M. Descartes, qui étoit alors l'entretien de toutes les compagnies. M. Arnauld qui avoit un esprit universel & qui étoit entré dans le systême de Descartes sur les bêtes, soutenoit que ce n'étoient que des horloges, & que quand elles crioient ce n'étoit qu'une roue d'horloge qui faisoit du bruit. M. de Liancourt lui dit: „ J'ai là bas deux chiens qui tournent la broche „ chacun leur jour. L'un s'en trouvant embar„ rassé se cacha lorsqu'on l'alloit prendre, & „ on eut recours à son camarade pour tourner „ au lieu de lui. Le camarade cria, & fit signe „ de sa queue qu'on le suivît. Il alla dénicher „ l'autre dans le grenier & le houspilla. Sont-ce là „ des horloges?" dit-il, à M. Arnauld qui trouva cela si plaisant, qu'il ne put faire autre chose que d'en rire.

Je ne dis rien davantage de M. de Liancourt. Je laisse seulement à juger quelle douleur M. de Saci qui étoit fort tendre, ressentit à la mort de deux personnes qui se suivirent de si près, & qui lui avoient donné l'un & l'autre des marques si effectives de leur amitié. Il avoit quelque tems auparavant senti une douleur aussi sensible à la mort de Madame la princesse de Conti, dont je crois avoir déja parlé. Mais je ne laisserai pas d'en dire un mot, parce que je me sens tout enlevé, lorsque je rappelle à ma mémoire la piété de cette princesse. Aussi M. de Saci en faisoit-il un tel état, que lui qui n'étoit pas flatteur, crut neanmoins devoir, dans les Explications de la Bible, rapporter, en parlant du soin qu'on devoit avoir de secourir les pauvres dans les nécessités publiques, le zele que témoigna en ce point cette admirable princesse. Car ayant un collier de perles d'une admirable beauté & d'un très grand prix, dès qu'elle fut informée de la misere des pauvres, jugeant ce filet de perles superflu, elle en fit un sacrifice pour les secourir. Il est vrai qu'en le donnant & le regardant pour la derniere fois, elle jetta un petit soupir; mais sa foi l'étouffa bientôt, & demeura victorieuse de la nature. Une seule action qui couta moins à une femme de l'Evangile, sera racontée dans la suite de tous les siecles: celle-ci ne ne le meriteroit gueres moins. Mais si la terre l'oublie, elle sera écrite éternellement dans le ciel, à la gloire de cette princesse, & à la confusion de plusieurs Dames qui n'ont, ni le même détachement de leurs vaines superfluités, ni le même zele de secourir Jesus-Christ dans les pauvres.

La mort de cette Dame fut d'autant plus sensible à M. de Saci, que c'étoit une grande perte pour l'Eglise en général, mais sans comparaison beaucoup plus grande en particulier pour les princes ses enfans. Cet-

Cette princesse, & M. le prince de Conti son époux se disputoient à l'envi à qui des deux serviroit Dieu avec le plus de ferveur. Ils n'eurent point de plus grande passion l'un & l'autre que de lui consacrer les enfans qui naitroient de leur mariage; mais Dieu éprouva la fidelité de cette princesse par le promt enlevement de son époux, qu'il avoit purifié par une exacte pénitence de dix ans, pendant lesquels il avoit suivi les conseils de M. l'Evêque d'Alet, le plus saint Prelat qui fût alors, & avoit donné à l'Eglise une joie d'autant plus grande, qu'il est plus rare de voir un prince vraiment pénitent. La princesse se voyant seule chargée de l'éducation des princes ses enfans, s'y appliqua avec un soin incompréhensible, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à les élever chrétiennement, mettant auprès d'eux des personnes d'une trèsgrande piété & d'une expérience consommée.

Pour ce qui regarde sa personne en particulier, ayant perdu un époux qu'elle aimoit si tendrement, & ne voyant plus que ses enfans qu'elle pût aimer dans le monde, sa dignité qui lui avoit toujours paru pénible, lui devint plus que jamais insupportable. Elle pensa plus à devenir princesse par sa vive foi qu'elle ne l'avoit été par son alliance; & elle eut dans l'esprit d'autres lis, qui passent de beaucoup la beauté de ceux dont elle se voyoit honorée. Elle ne regarda plus ce nom de princesse que comme un nom embarrassant qui la fatiguoit. Elle ne vit que des sujets d'apprehension & de crainte, dans un état où nous ne voyons que des sujets d'admiration; & se dépouillant devant Dieu de cette dignité, elle rougissoit devant Jesus-Christ pauvre, de ce comble de bonheur où il l'avoit élevée; & faisoit ainsi servir à l'humilité un nom dont tant d'autres abusent pour la vanité & pour l'orgueil.

Ainsi son cœur toujours humble, toujours abaissé devant Dieu, fit voir qu'il n'y a point de condition qui puisse nuire à ceux qui veulent sincerement servir Dieu. Voyant en elle deux qualités differentes, celle de princesse & celle de veuve, elle aima mieux cette derniere que l'autre, & elle s'étudia plus à vivre en veuve qu'en princesse. Elle crut que son époux étant mort, son cœur ne devoit plus être divisé. Elle ne voulut pas qu'il brûlat d'un autre amour que de celui de Dieu. Elle empêcha qu'un feu étranger, c'est-à-dire, celui de l'amour du monde, y eût à l'avenir la moindre place. Ainsi elle fit de son cœur un autel où elle se sacrifioit toute à Dieu, n'aimant que pour lui ses enfans mêmes. Elle usa de ses biens pour les pauvres. Elle n'étoit riche que pour eux, étant pauvre pour elle-même. Sa foi lui faisoit envisager dans la religion de Jesus-Christ de plus grands richesses; mais helas! inconnuës aux yeux des hommes charnels; & si en supportant son rang elle souffroit qu'on la traitât quelquefois selon que sa qualité le demandoit, ce n'étoit que parce qu'elle se souvenoit qu'elle étoit encore mere, & que les princes ses enfans l'obligeoient à garder quelques mesures. Ce furent eux aussi qui la retinrent dans le monde, & qui l'empêcherent de se donner à Dieu avec une entiere liberté. Tous ses desirs l'y portoient, mais ses engagemens la retenoient; & ce feu divin qui la brûloit lui faisoit sentir en même tems qu'elle n'étoit pas tout-à-fait maîtresse d'elle-même, & qu'elle devoit plus sacrifier sa liberté à ses enfans, que sa personne à Dieu qui les lui avoit donnés. Elle eut le courage de renoncer à sa propre satisfaction pour acquerir ses enfans à Jesus-Christ, dans l'amour duquel elle vouloit de tout son cœur qu'ils pussent être élevés.

On

On n'a gueres vu de personne qui fût plus circonspecte dans ses paroles. Elle ne pouvoit souffrir que l'on dît rien devant elle, même en riant, qui s'éloignât le moins du monde de la vérité. Il seroit à souhaiter que toutes les personnes qui tiennent un semblable rang dans le monde, eussent la même aversion du mensonge & de la médisance. Elle n'en pouvoit souffrir la moindre ombre, ni même les railleries & les mocqueries qui peuvent porter quelque préjudice à l'honneur d'autrui. Elle savoit que plus son rang étoit considérable, plus elle étoit obligée de prendre garde à ce qu'elle disoit, & de ne pas faire servir son autorité à donner du poids à des calomnies. Elle n'avoit garde de croire, comme font tant d'autres personnes de cette élevation, qu'elle fût maitresse de l'honneur de ceux qui étoient au dessous d'elle, & qu'elle ne fût pas obligée de restituer leur réputation, si jamais elle la leur ravissoit par un trait de langue. Si elle avoit offensé en ce point quelque personne, elle n'auroit pas rougi de lui témoigner combien elle en étoit fâchée, & d'effacer dans l'esprit de ceux qui l'approchoient, par des paroles avantageuses, les mauvaises impressions qu'ils pourroient avoir conçues. C'est pourquoi étant si éloignée par elle-même de la médisance, il ne faut pas s'étonner qu'elle eût tant d'aversion de celles qu'on eût pu avancer devant elle. Elle les arrêtoit tout d'un coup par un visage triste & severe, selon le commandement de l'Ecriture. (Prov. XXV. 23.)

Tant de vertus qui lui firent rendre avec une application si chrétienne ce qu'elle devoit à Dieu, à l'Eglise, à son mari, à ses enfans, à son prochain & aux pauvres, furent couronnées par une mort très sainte, où elle donna encore des marques de sa tendresse pour ses enfans, & de son grand

grand détachement pour ce qui ne regardoit que sa personne.

J'ai marqué les égards qu'eut Madame de Liancourt pour Monsieur son mari jusqu'au jour qu'elle mourut. Il se trouva quelque chose d'assez semblable en cette princesse à l'égard de ses enfans. Car Messieurs les princes l'étant venu voir la veille de sa mort, après les premiers complimens de condoleance, comme leur extrême enfance n'étoit pas capable de comprendre la grandeur de la perte qu'ils alloient faire, ils revinrent bientôt aux amusemens de leur âge & jouerent ensemble, courant avec chaleur l'un après l'autre. Le bruit qu'ils faisoient fit craindre avec raison à tous ceux qui étoient là presens, que Madame n'en fût incommodée; & par le zele de son repos, ils prirent la liberté de vouloir faire taire Messieurs les princes. Mais cette bonne mere, quoique toute mourante, leur défendit de le faire. *Laissez, laissez-les*, dit-elle; *c'est l'heure de leur divertissement, il est juste que ces pauvres enfans jouent.*

Ainsi mourut cette admirable princesse, par une mort bien promte à la vérité pour Messieurs les princes, mais qu'on pouvoit sans crainte appeller mûre pour elle-même. Ce fut un grand sujet de douleur à M. de Saci, qui avoit grande part à l'éducation de Messieurs les princes. Elle avoit prié qu'on leur donnât pour précepteur M. Lancelot, homme d'une pieté consommée, qui s'étant donné de bonne heure à Dieu, avoit fortement embrassé la pénitence. Dans les premieres ferveurs de la retraite de M. le Maitre il lui prêtoit resolument le collet, & le vouloit suivre d'un pas égal. Depuis, comme on reconnut son vrai talent pour l'éducation des enfans, on l'y appliqua. Après s'être sanctifié long-tems dans cet emploi où il avoit donné de gran-

grandes marques de sa suffisance & de son travail dans les lettres, enfin on mit entre ses mains Messieurs les princes de Conti. Il demandoit souvent les avis de M. de Saci, qui vit avec joie ses heureux succès dans cet emploi. Il le pria même de lui envoyer par écrit la conduite qu'il tenoit avec Messieurs ses éleves, afin qu'elle servît de modele pour l'instruction de quelques autres enfans dont il prenoit de loin quelques soins. Voici ce que M. Lancelot lui écrivit:

[Monsieur, Je n'ai encore pu depuis notre arrivée à l'Isle Adam, me donner l'honneur de vous écrire pour vous presenter mes très humbles respects, parce que je voulois les accompagner de ce que vous m'aviez demandé; & à peine ai-je encore pu y satisfaire. Il est vrai que l'embarras où l'on a été les premiers jours, & le tems qu'il a fallu donner à l'Eglise durant l'octave du S. Sacrement, en ont été en partie cause; mais je vous avoue que ce qui m'a le plus arrêté est de voir que vous me demandez la maniere dont je me conduis auprès des Messieurs de Conti, pour en faire l'application à d'autres. Car encore que l'on puisse donner quelque regle générale pour la conduite de la jeunesse qu'on éleve d'une maniere commune dans un college ou ailleurs, la conduite néanmoins des enfans de condition qu'on éleve dans le particulier étant plus exacte, & même plus parfaite, lorsque c'est dans une famille plus reglée, doit aussi être en quelque sorte toute spécifique pour chaque enfant.

Ce que je vous puis donc marquer pour vous obéir, Monsieur, est que si un homme bien appellé à cet emploi, que le premier personnage de ces derniers tems appelloit un emploi de pénitence & de charité, considére les maximes de S. Gregoire qui nous aprennent que la conduite de la moindre ame a quelque chose de plus grand

&

& de plus difficile que celle de tout le monde, il n'aura plus de peine à concevoir quelle est l'importance de son emploi, & la vigilance qu'il y doit apporter. On pourroit aussi lui dire ce que Quintilien, quoique payen, a reconnu; que la premiere chose qu'un précepteur doit faire, est de se considérer comme un pere à l'égard de ses écoliers. Ce qu'il montre encore dans un autre endroit devoir être aussi reciproque de la part des écoliers: *Discipulos iterum moneo*, dit-il, *ut præceptores suos ament.*

Voilà, Monsieur, quels ont été les sentimens de l'antiquité sur ce sujet, & c'est ce qui a fait dire au plus grand conquérant qui fut jamais, qu'il s'estimoit plus obligé à son précepteur qu'au roi son pere. C'est ce qui avoit porté le grand Theodose à relever si fort l'emploi d'Arsene, & à vouloir que les princes ses enfans eussent tant de déferences à son égard. L'auteur que j'ai cité ajoute que cette piété, ainsi qu'il l'appelle, sert extrêmement aux enfans pour leur avancement dans leurs études; & elle est encore plus avantageuse pour les mœurs, puisque, selon S. Ambroise, rien n'est plus puissant que l'estime que l'on a d'un maître, pour exciter les enfans à s'avancer dans la vertu.

Je n'étends pas ceci: on nous accuseroit peut-être d'y avoir des vues. On est dans un tems delicat pour ce qui regarde les hommes, & indifferent pour ce qui regarde Dieu & ses serviteurs. On se croit même plus sage que l'antiquité. On se persuade qu'ils ne savoient pas vivre, & que ce qu'ils ont pratiqué n'est plus de saison. Personne ne sait mieux que vous, Monsieur, combien ce principe a renversé de choses dans la conduite des ames. On ne peut pas nier aussi qu'il n'ait rendu celle des enfans incomparablement plus difficile; & on ne doit pas douter que

ce

ce ne soit un artifice du démon, puisqu'après cela il y en a si peu qui réussissent, & qui se sauvent du naufrage; au lieu que l'on les conserveroit presque tous, comme disoit autrefois feu M. de S. Cyran, si la bonne éducation étoit bien établie. Mais il sera toujours presque impossible d'inspirer aux enfans cette bonne disposition envers leurs maîtres, qui deviendroit en eux une source de bonheur, tant que l'on tiendra dans l'avilissement un emploi duquel dépendent presque les plus grands biens de l'État & de l'Eglise, & qui est si difficile que l'on trouvera plutôt des gens pour toutes les autres bonnes œuvres que pour celles là.

Il ne faut pourtant pas que les précepteurs se découragent: au contraire il faut qu'ils redoublent leur zele, qu'ils augmentent en eux cette charité de pere, & qu'ils s'estiment heureux de sacrifier leurs travaux, leurs intérêts & leur vie pour ces petits que Dieu leur a confiés. Ils sont d'autant plus dignes de compassion, qu'ils ne peuvent encore connoître le bien qu'on leur procure; en quoi, disoit M. de S. Cyran, ils ne sont que la figure de nos plus grandes ingratitudes envers Dieu. Un précepteur qui ne sera pas dans cette disposition ne fera jamais rien. S'il y est au contraire, il sentira bientôt, dit un Pere, que la grace n'est pas moins forte à opérer, que la nature; & cet amour lui fera trouver plus d'inventions pour servir utilement ses écoliers, que tous les avis qu'on pourroit lui donner.

Pour ce qui regarde Messeigneurs en particulier, voici, Monsieur, l'ordre que je garde, qui n'est pas si stable qu'on ne le change quelquefois; mais qui est si peu de chose que j'aurois honte que l'on voulût le prendre pour modele. Comme ils sont fort jeunes & d'une complexion foible,

ble, on les laisse dormir autant qu'ils le peuvent; mais dès qu'ils sont éveillés, sans les laisser rendormir, on les leve, de peur qu'ils ne badinent dans leur lit. Ainsi quoique l'heure du coucher soit marquée, celle du lever ne l'est pas. Il va bien à une heure de difference, c'est-à-dire, à six ou à sept heures environ. Dès qu'ils sont levés ils prient Dieu, & ensuite pendant qu'on les habille ils déjeunent, & on leur lit l'histoire. Ils vont ensuite chez Madame lui donner le bon jour, où ils sont quelquefois quelque tems à faire leur petite cour. Je leur fais faire après quatre ou cinq tours de jardin, ou monter même les montagnes pour les fortifier & les mettre en belle humeur, après quoi nous venons étudier.

Il est toujours près de neuf heures quand on entre à l'étude, que l'on commence par une petite priere & que l'on finit de même. Après cela ils font quinze ou vingt lignes de Bongars. Rien n'est mieux pour les enfans de condition que de les accoutumer au latin des auteurs de ce tems, aussi-bien qu'à celui des anciens qui est fort pur & fort propre à cela. Je le prens phrase à phrase. Je leur en dis le françois mot à mot, & ils me le redisent en latin. S'ils font quelque faute, je la leur fais voir; & s'ils se servent d'un mot qui ne soit pas propre, je leur en fais mettre un autre, & je le rejette toujours jusqu'à ce qu'ils aient trouvé celui de l'auteur ou un équivalent. S'ils manquent à attraper son tour ou sa liaison, ils font la transition par un autre particule & donnent un autre tour par le relatif, par le participe, &c. Ainsi ils s'exercent sans peine dans la pureté du latin, & au lieu d'un mot ils en apprennent quelquefois trois ou quatre.

M. de la Roche-sur-yon qui n'a que sept ans, & qui ne sait pas écrire, ne laisse pas de faire la même chose par cœur avec Monsieur son frere;

&

& après que cette phrase a été faite de la sorte, je la dicte, & la laisse écrire toute entiere, pour se l'imprimer davantage, & je lui en fais remarquer la brieveté, en quoi cet auteur a excellé, & puis nous passons à une autre phrase. Cela dure près d'une heure, parce qu'ils font application de ces phrases à d'autres sujets; après quoi je leur fais apprendre par cœur le latin de Bongars, afin que cela s'imprime dans leur esprit, & leur serve d'ouverture pour d'autres leçons.

Ensuite ils écrivent un exemple, & ils appellent cela se delasser, quoique l'exercice précedent se faisant de vive voix leur soit aussi un divertissement. Le petit sur-tout y prend grand plaisir. Après l'exemple M. de Conti apprend quinze ou vingt vers de Virgile, car on ne le contraint point. Quand il est en bonne humeur, il en apprend trente, & s'y plaît fort. Monsieur son frere n'en apprend que sept ou huit, mais il les apprend avec tant de plaisir, qu'il les déclame avec un petit geste qui nous fait rire. Il commence toujours au même endroit que M. le prince de Conti, & nous reprenons les autres dans certains jours qu'il prend médecine, car le cadet a beaucoup plus de santé. Le Virgile fait, M. de Conti explique deux chapitres de Tite-Live. Il en est au sixiéme Livre, & il l'explique fort bien, sans aucune aide du françois, & sans l'avoir prévu auparavant; & M. de la Roche-sur-yon explique une demie page de Justin. En leur faisant voir leur auteur, on marque sur un papier les mots & les phrases difficiles, ou les expressions remarquables dont on peut avoir besoin pour parler latin, & les soirs ils les répétent en se couchant.

Nous n'allons pas tous les jours à la Messe, mais seulement les Jeudis, les Samedis, ou lorsqu'il arrive quelque fête de devotion, ou enfin selon

selon que Messeigneurs le desirent; car on est bien aise de donner lieu au S. Esprit d'agir sur leur petit cœur, & que leur dévotion ne soit pas forcée; & alors on est obligé de prendre quelque chose sur le tems de l'étude, qui va ordinairement à trois heures le matin & à deux heures & demie après diner. Mais tout cela se fait presque en se divertissant, parce qu'ils ne travaillent jamais seuls, & qu'ils ne cherchent presque jamais rien dans les Livres. On est leur dictionnaire vivant, leur regle, leur commentaire: tout se fait par la parole.

Avant le diner les princes ont ordinairement une demie heure pour se divertir. On l'emploie ou à faire des armes, ayant un maître qui vient pour cela de deux jours l'un, ou à aller à l'escarpolette, pour leur dresser le corps, ou à les faire promener dans le jardin. On dine reglément à midi. Messeigneurs se divertissent jusqu'à trois heures & demie qu'ils font collation, pour commencer ensuite l'étude qui dure jusqu'à six heures. Mais on prend sur leur divertissement le tems du maître à danser, qui vient tous les jours entre une & deux; car encore qu'ils n'apprennent pas des danses figurées, & qu'il n'y ait point de violon, ils ont néanmoins un des meilleurs maîtres de Paris, pour leur apprendre à bien marcher, à faire la révérence, à bien porter le corps, & pour leur denouer les bras & les jambes. Enfin on n'oublie rien de ce qui peut servir à former un honnête homme.

Vous avez su combien on a remué des choses sur cet article de la danse: combien Monsieur le prince eut à parler, & comme l'affaire fut portée au Roi. Mais Madame de Conti de qui le don semble être la sagesse dont parle l'Ecriture, qui dispose toutes choses dans la douceur, ne laissa pas de tenir ferme jusqu'à la fin à re-

 sister

sister à tout, & jusqu'à present elle a toujours emporté tout ce qu'elle a voulu; sa vertu ayant été cause que le Roi a toujours consideré, & j'ose dire même, respecté Son Altesse.

Sur les quatre heures on commence à entrer à l'étude. L'on prend premierement l'histoire, qui dure trois quarts d'heure. C'est une des choses que M. Trouillas fait mieux quand il y est, se repandant particulierement sur la morale & la politique. En son absence je me jetté plus sur l'histoire ancienne; parce que si Messeigneurs ne l'apprennent presentement, ils ne la sauront jamais. Ils ont déja lu Joseph, Herodote, & une partie de Xénophon. Monseigneur de Conti ne sait pas seulement le canevas de ces histoires: il sait encore raisonner dessus, à quoi on l'accoutume particulierement. Il sait encore accorder ce qu'il y a dans l'histoire profane avec l'histoire sainte, & rendre raison de son opinion, en quoi une personne de mérite l'admiroit encore ce matin.

Après l'histoire, on commence le latin, en suivant le même ordre que j'ai marqué, sinon qu'on fait moins de chaque chose, parce qu'il y a moins de tems; mais on ménage toujours un bon quart d'heure pour les divertir avant le souper qui se fait avant sept heures, après quoi ils ont leur recréation jusqu'au coucher. En hiver Messeigneurs se retirent à neuf heures, & en été à neuf heures & demie. On leur fait faire la priere qui est courte: puis on leur demande leurs phrases pendant qu'ils se deshabillent. Les Samedis ils disent quatre ou cinq cens vers de Virgile pour leur semaine. Ils en sont à la fin du second Livre de l'Eneïde. Après cela Monseigneur de Conti fait quelque petite Lettre latine de sa façon, ou quelque dialogue. Le reste du tems on leur apprend quelque chose de chronologie

logie, d'arithmetique; & on fait de même l'après dinée.

Messeigneurs sortent ordinairement tous les jours, quand le tems le permet, soit à la campagne, soit à Paris. Il vont de deux jours l'un en visites, afin de les former & les accoutumer à voir le monde; mais ce sont des visites choisies, qui ne sont que chez des personnes sages & de mérite. Les autres jours ils se divertissent dans le jardin. Ils vont à la promenade, quand on est à la campagne. Leurs Altesses montent tous les jours à cheval, & donnent ce tems là au divertissement de la chasse, pour se fortifier le corps. Quand il fait chaud, on commence l'étude plutôt, & on remet le divertissement ensuite. Comme ils ont suffisamment de tems chaque jour pour se divertir, on ne leur donne point d'ordinare d'autre congé. Cela les entretiendroit dans une certaine oisiveté, où ni eux ni ceux qui les ont avec eux ne sauroient que faire pour attraper la fin de la journée. Ils ont néanmoins certains jours qui leur tiennent lieu de cela, comme lorsqu'on va à S. Germain, ou qu'il arrive quelque chose d'extraordinaire. On ne leur plaint pas ces petites satisfactions; mais on est bien aise qu'ils ne soient pas dans une certaine vie, ou badine ou oisive, capable de les déregler. Les fêtes même qui ne sont pas solemnelles, on les fait un peu étudier; & après la Messe & Vêpres, ils ont seulement quelques heures de recréation ou de promenade: car pour la chasse on n'en parle point ces jours là. On change même la matiere de l'étude. M. de Conti explique Sévére Sulpice. Monsieur son frere explique quelques hymnes ou quelques homelies des Peres. Car on les rompt dans toute sorte de latin; mais on se sert adroitement de leurs dispositions pour les faire venir où l'on

veut, & leur donner quelque lecture qu'on leur croit utile, sur laquelle on leur dit quelque chose.

Les Dimanches & les grandes fêtes on est fort assidu à la Messe de paroisse; & avant que d'y aller on n'a que le tems de leur expliquer l'Epitre & l'Evangile. Les Dimanches après Vêpres, on leur fait le cathéchisme; en quoi on a plus en vue de leur expliquer les mysteres & les vérités de notre Religion d'une maniere proportionnée à leur âge, & qu'ils puissent s'appliquer pour regler leurs petites mœurs, que de leur en faire apprendre des leçons par cœur; & comme cela se fait d'une maniere familiere, cet exercice leur plaît; & c'est une chose peut-être qui leur est la plus avantageuse.

Voilà, Monsieur, ce que vous m'avez demandé: mais tout cet ordre ne seroit rien s'il n'étoit animé & soutenu par la piété & la sagesse de Madame, sur qui Dieu verse toujours beaucoup de bénédictions. Car elle a ce don qui est si rare en ce tems-ci, d'une fermeté, je ne dirai pas Romaine, mais vraiment chrétienne; & elle a cet avantage que tout le monde estime, mais que peu possedent, de joindre l'autorité à la douceur, de se faire craindre sans bruit, & aimer sans affectation. Quoiqu'elle ait beaucoup de tendresse pour les princes ses enfans, jamais néanmoins elle ne le leur témoigne par des caresses basses & trop familieres; & elle ne peut souffrir qu'on les épargne dans les fautes qui regardent les mœurs: de quoi je pourrois vous donner un exemple signalé & tout recent, où elle a été plus forte toute seule, que toute sa maison, & que son Confesseur même.

Comme Son Altesse est entierement persuadée de cette maxime des Saints, que les enfans se doivent plus instruire par le bon exemple que

par

par les paroles, *magis exemplis quàm verbis*, dit un Pere de l'Eglise, aussi elle ne croiroit rien faire si tout ne conspiroit au bien de Messeigneurs, qu'elle regarde comme son unique affaire. Elle ne se contente pas de les édifier par sa conduite qui leur est une leçon continuelle de sagesse, de douceur, de mépris du monde, du respect que l'on doit aux choses de Dieu, du soin que l'on doit avoir de son domestique, & d'une charité presque infinie envers les pauvres: elle veut encore qu'il n'y ait rien en toute sa maison qui leur puisse imprimer quelques images contraires à la vie toute chrétienne, dans laquelle elle tâche de les faire élever. Ainsi je ne m'étonne pas que l'on compare quelquefois Son Altesse à la Reine Blanche, dans le soin qu'elle eut du Roi son fils. Cette princesse assurément va plus loin dans ses lumieres, & par son exactitude dans l'éducation de Messeigneurs ses enfans, qui ont l'honneur d'être du sang royal de ce grand Saint.

Son Altesse ne neglige rien de ce qui peut servir à former l'exterieur de Messeigneurs les princes, & à les élever dans les sciences; mais elle croit que ce n'est pas le capital, & que les peres & meres se peuvent perdre devant Dieu en rendant leurs enfans fort honnêtes gens devant le monde, parçe qu'ils n'auront pas eu autant de soin de les rendre bons chrétiens, qui étoit leur unique néceſſaire; mais qu'ils se seront contentés de les envoyer dans la poussiere d'une classe & les desordres d'un college, ou de leur procurer une éducation dans le particulier toute profane & toute mondaine. Son Altesse sait que la plus grande assurance du salut a toujours été la conservation de l'innocence, & qu'à cause de cela il n'y a point de ruse dont le démon ne se serve pour la ravir aux jeunes gens.

C'est pourquoi elle pratique l'avis de S. Augustin, qui dit que notre vigilance ne doit pas être moindre que celle de cet ennemi de nôtre salut. Comme Jesus-Christ nous apprend qu'il nous suit par tout, & qu'il n'y a point de lieu où il ne nous dresse des embûches, aussi elle veut que Messeigneurs ayent toujours quelque ange visible auprès d'eux, soit de jour, soit de nuit, soit à la chambre, soit à l'Eglise, soit dans les divertissemens, soit dans les visites, & enfin jusques dans les nécessités les plus secretes.

Je m'étendrois, Monsieur, à vous faire voir que cette vigilance a été dans l'antiquité en usage, & qu'elle est un des plus grands points de l'éducation des enfans, si je n'avois déja été trop long, & si l'exemple de Madame n'étoit pas seul plus puissant que tout ce que je pourrois dire pour appuyer cette conduite.

Le soin qu'apporte Son Altesse à choisir les personnes qui ont l'honneur d'être auprès de Messeigneurs ses enfans, est encore au dessus de tout ce qu'on en peut dire. Car que n'a-t-elle pas fait pour en chercher? Et où n'iroit-elle pas encore pour en trouver, sur-tout reconnoissant de plus en plus qu'il n'y a pas de place si difficile à remplir dans les differens emplois de la vie? Je ne dis rien de ceux qui ont quelque rang auprès de Leurs Altesses. Je dirai seulement que pour les valets de chambre, elle n'en a pas pris qu'ils n'eussent été formés & éprouvés auparavant dans la maison, & dont elle ne fût très sure; & que pour les valets de pied, je l'ai vue plus d'une fois apporter plus de précaution pour en donner un à Messeigneurs, quoiqu'ils ne soient que pour le service exterieur, & qu'ils n'approchent presque point de la personne des princes, que beaucoup d'Evêques n'en apportent pour donner un Prêtre à l'Eglise.

Cet-

Cette comparaison m'échappe, Monsieur, mais quelque vigilance que l'on ait pour Messeigneurs, Madame, & moi, & vous encore plus que nous tous, savez assez que si Dieu lui-même ne bâtît & ne garde la maison, en vain travaillent ceux qui bâtissent & qui veillent. C'est pourquoi j'espére qu'après vous avoir rendu ce petit compte de Messeigneurs les princes, vous ne trouverez pas mauvais qui je les recommande à vos prieres, afin de les offrir souvent à Dieu, & de seconder ainsi les pieuses intentions d'une princesse vraiment chrétienne, & les petits travaux d'une personne qui sent vivement son impuissance pour l'emploi où vous l'avez mise, & qui a toujours mis son bonheur & sa gloire à être du fond du cœur, &c. CLAUDE LANCELOT.]

On voit dans cette Lettre autant de coups de maître qu'il y a d'articles. Tout y découvre la conduite d'un homme consommé en sagesse & en expérience, qui ne proposoit pas des idées en l'air ni de vaines speculations, mais qui exécutoit très ponctuellement les regles qu'il s'étoit une fois prescrites. On peut juger de ce qu'on devoit attendre d'une éducation si chrétienne.

Mais la mort de Madame la princesse de Conti changea les choses, & leur donna bientôt une autre face. Il faut adorer les jugemens de Dieu qui voyoit combien la vie d'une telle mere étoit nécessaire aux enfans, & qui ne laissa pas de la retirer pour couronner ses mérites. Le démon n'eut garde de perdre cette conjoncture, & de ne pas ruiner une éducation dont il apprehendoit les suites. Il commença à attaquer M. Lancelot, prévoyant bien que tant qu'il feroit dans ce poste, il ne pouvoit rien gagner sur Messeigneurs les princes. Il disposa les esprits contre lui. Il fit murmurer contre sa conduite, & il fit tant enfin qu'on l'obligea à se retirer d'auprès

de Leurs Altesses. Il ceda à cette tempête, avec joie à la vérité pour son regard particulier, mais en même tems avec une douleur profonde pour le regard des jeunes princes, qu'il laissoit comme de petits oiseaux qui n'avoient pas encore de plumes, & qui avoient besoin d'être rechauffés sous l'aile de la mere.

Il abandonna donc tout à Dieu qui voyoit avec quelle injustice on ruinoit tous ses travaux. Il se retira dans l'Abbaye de S. Cyran, où il ne cessa point d'offrir à Dieu pour ces princes ses vœux & ses prieres, & bientôt après ses sacrifices: car au bout d'un an M. l'Abbé qui depuis long-tems savoit son mérite, & qui le regardoit comme le meilleur appui qui après lui pouvoit soutenir sa maison, n'hesita point, lui qui dans ces sortes d'affaires n'avoit pas coutume de se presser, de lui faire faire profession, & de l'élever au sacerdoce. La suite fit bien voir combien cet Abbé étoit éclairé dans le discernement des esprits: car ceux qui après sa mort prirent à tâche de detruire tout le bien de cette Abbaye, s'apperçurent tout d'un coup qu'ils n'en viendroient jamais à bout, tant qu'ils y laisseroient un Religieux d'une fermeté aussi intrepide. C'est pourquoi le même esprit ennemi de tout bien qui l'avoit fait chasser d'auprès de Messeigneurs les princes, le fit chasser encore de cette maison, & releguer par une Lettre de cachet à Quimper en Bretagne, où il a édifié tout le monde par un long bannissement, & où il est mort (en Avril 1695.) dans une grande odeur de pieté. Dieu a voulu recompenser ainsi ses travaux d'une maniere qui paroissoit pénible au sens humain, mais qui n'est regardée que comme précieuse & honorable par ceux qui, comme ce Religieux & ce pieux Prêtre, savent juger des choses selon la foi. Que son ame goute éternelle-

ment

ment la paix du ciel, & que sa memoire sur la terre soit dans l'honneur qui lui est du! Que de la gloire dont Dieu l'a revêtu, il jette des regards favorables sur ceux qu'il a honorés de son amitié pendant sa vie! Qu'il se souvienne maintenant lui-même à mon égard de cette parole de l'Ecriture, qu'il me pria autrefois de lui transcrire au sujet de M. de S. Cyran, qui l'avoit beaucoup aimé dès sa plus grande jeunesse : *Beati sunt qui te viderunt, & in amicitia tua decorati sunt.*

Pour Messeigneurs les princes, ceux qui ne jugent des choses que par la foi, les pleurerent. On voyoit dans eux les plus beaux commencemens du monde: on ne pouvoit que s'en promettre de grandes espérances. Les étincelles brilloient déja, & si quelques années eussent pu donner le tems de fomenter encore ces petits feux naissans, on auroit pu voir quelque chose de fort surprenant. Mais, comme j'ai dit, le démon qui sait ce qu'il y a à apprehender d'un prince établi dans une piété exemplaire, qui craint & sert vraiment Dieu, fit ce qu'il put pour effacer de ces ames tendres les impressions si saintes que l'on avoit tâché d'y graver. On ne put s'opposer à ses efforts. Il ne resta à ceux qui aiment Dieu & son Eglise, qu'à adorer les jugemens de Dieu qui avoit ôté à ces enfans un pere si chrétien & une mere si pieuse, dans un âge où ils leur étoient si nécessaires, sans leur laisser personne qui pût leur tenir cette place.

La mort de Madame la princesse de Conti n'auroit pas eu des suites si fâcheuses pour Messeigneurs ses enfans, si ces princes avoient été assez âgés pour prendre une resolution ferme de se soutenir, & pour prier ceux qui avoient autorité sur eux, de leur permettre de rendre à Monsieur leur pere & à Madame leur mere, le re-

ſpect qu'ils leur devoient, en ne s'éloignant pas ſi-tôt de leurs ſentimens, & en ne témoignant pas publiquement qu'ils mepriſoient la conduite qu'ils avoient tenue ſur eux, & les inſtructions ſaintes qu'ils leur avoient données. S'ils euſſent été aſſez avancés en âge pour repreſenter cela avec ſoumiſſion à ceux qui leur faiſoient quelques contraintes, & qu'ils euſſent ainſi donné des marques de tendreſſe & d'affection pour ceux qui les avoient mis au monde, peut-être que l'on y auroit eu égard, & qu'on n'auroit pas voulu leur faire une violence que l'on auroit cru leur déplaîre: au moins une obéiſſance forcée auroit en quelque ſorte excuſé beaucoup de choſes, s'ils avoient fait tout ce qui leur étoit poſſible pour éviter les engagemens contraires, & pour faire voir qu'ils leur étoient deſagreables. Mais helas! ils n'avoient pas cette force, & les plus ſages craignoient qu'ils ne ſe laiſſaſſent aller trop facilement, & qu'ils ne ſe rendiſſent même avec joie à la conduite toute nouvelle qu'on vouloit tenir ſur eux. C'eſt pourquoi ils jugeoient aſſez qu'à l'avenir, il ſeroit difficile d'aider ceux qui ne s'aidoient pas eux-mêmes; & qu'en diſcontinuant de vivre auſſi chrétiennement qu'ils avoient fait, ils deſcendroient peu à peu dans des relâchemens où il ſeroit inutile de les vouloir ſecourir.

M. de Saci, qui étoit touché juſqu'au cœur de tant de travaux ruinés, n'a jamais perdu ces princes de vue. Il a prié Dieu que ce nouvel état où ils étoient, ſi different du premier, leur fît peine, & les fît rentrer en eux-mêmes, en ſe ſouvenant de ceux qui leur avoient donné la vie & l'éducation chrétienne. C'étoit dans ces rencontres qu'il admiroit lui-même & qu'il faiſoit admirer aux autres, combien Dieu eſt incomprehenſible dans la conduite qu'il tient ſur les hom-

hommes, & combien sont aveugles ceux qui ne voient point quelle est sa misericorde & sa justice.

La mort de Madame de Conti me fait souvenir de celle de Madame de Longueville qui arriva peu d'années ensuite, c'est-à-dire, en 1679. le 15. Avril. Cette pieuse princesse qui depuis vingt-sept ans avoit réjoui l'Eglise de la terre & du ciel par la solidité de sa conversion, eut le bonheur de mourir comme elle avoit vécu depuis tant d'années, c'est-à-dire, dans de grands sentimens de pénitence. Sa plus grande passion auroit été, d'abord qu'elle se sentit touchée de Dieu, de se retirer dans un monastere, pour ne plus penser qu'à y pleurer sa vie passée; mais les engagemens de Monsieur son mari & de Messieurs ses enfans ne le lui permirent pas. Il fallut donc se borner à faire souvent des retraites dans des monasteres, où tout le monde étoit édifié de voir en elle une piété sans déguisement, une modestie sans affectation, & une pénitence sans artifice, dont elle donnoit l'exemple elle-même à celles qui en faisoient profession, & qui souvent trouvoient quelque chose à imiter dans cette vertueuse Dame, quoique ce ne fût pas-là sa pensée, étant persuadée au contraire jusques dans le fond de son cœur, que c'étoit beaucoup pour elle de pouvoir suivre de loin des épouses de Jesus-Christ.

Dieu a des conduites differentes sur chacun de ses élus. Il attire les uns dans la solitude: il laisse les autres dans le monde. Il fait voir cela dans ces deux amies, Madame de Longueville & Mademoiselle de Vertus, qu'il avoit unies depuis tant d'années, qu'il separe néanmoins l'une d'avec l'autre, appellant l'une dans la retraite *

* Mademoiselle de Vertu se retira à Port-Royal où elle est

& laissant l'autre dans le monde.

Il n'y a que celui qui étoit l'auteur de cette separation, qui sache le douloureux sacrifice que l'une & l'autre lui firent dans cette rencontre, mais elles avoient toutes deux beaucoup de vertu, & elles savoient que la véritable pieté consiste à suivre Dieu par-tout où il lui plaît de nous conduire, à ne rien faire que par ses ordres, & à compter les amitiés les plus saintes au nombre des choses qu'il faut quitter pour aller à lui. Car Mademoiselle de Vertus avoit de son côté quelque douleur qu'une Dame pour qui elle avoit infiniment de la considération, & qu'elle preferoit à tout, excepté Dieu, ne pût la suivre dans la resolution qu'elle prenoit de se cacher pour le reste de ses jours dans un monastere, où elle devenoit, selon S. Paulin, *exul civium & civis effecta sanctorum*. Madame de Longueville de sa part lui portoit une sainte envie, & se fût trouvée mille fois heureuse, s'il eût plu à Dieu de rompre tout d'un coup les liens qui la mettoient dans l'impuissance de se retirer.

Mais enfin le capital n'est pas de quitter exterieurement le monde, quoique cela soit bien lorsqu'on le peut : le tout est de s'éloigner de son esprit & de ses manieres d'agir. Un habit religieux peut être inutile, & un habit du monde peut être innocent. Madame de Longueville trouvoit même beaucoup plus de peines & d'humiliations dans le monde qu'elle n'en eût trouvé dans la Religion, & sa maison lui tenoit plus lieu de pénitence que les monasteres les plus reformés ; puisqu'il étoit aisé qu'elle y trouvât à souffrir davantage, & qu'elle y eût plus de sujet de mortifier ses passions & la delicatesse de son esprit.

est morte après vingt-un an de retraite. Ses infirmités l'empêcherent d'y prendre l'habit de Religieuse.

esprit. Le repos, la douceur, la gloire de la profession religieuse sont souvent dangereuses aux personnes de qualité, & flattent bien davantage leurs infirmités & leur orgueil naturel. Le monde au contraire avec ses contradictions & ses mépris, leur est bien plus utile, & plus propre pour expier leurs péchés par une douceur humble & persévérante qui est la vraie pénitence. Elles peuvent ainsi se purifier davantage & satisfaire plus à Dieu en un jour, que dans la Religion pendant des mois entiers; lorsque, comme Madame de Longueville, elles ne sont pas en danger d'être affoiblies dans le monde par l'attrait des choses qui s'y rencontrent, & de s'y laisser amollir par ses fausses douceurs.

C'est pourquoi M. de Saci qui étoit l'intime ami de Madame de Longueville aussi-bien que Mademoiselle de Vertus, me disoit souvent que notre siecle étoit heureux d'avoir une princesse de cette dévotion, qui montrât aux personnes de qualité qui sont dans le monde, de quelle maniere elles y doivent vivre pour s'acquitter de leurs obligations, sans y considérer, ni leur contentement ni leurs peines, & pour accorder ce qu'elles doivent à Dieu avec ce qu'elles doivent au monde. Il admiroit en ce point la sagesse de Madame de Longueville, qui gardoit en tout un milieu & un tempérament si juste jusques dans les moindres choses, & qui voyoit tout d'un coup ce qu'elle devoit donner au monde en ce qui étoit des habits & des modes, ayant pour regle principale le soin d'y faire paroître la modestie & la retenue: car l'Ecriture l'ordonne aux femmes chrétiennes, de quelque qualité qu'elles puissent être.

Ainsi par son exemple elle s'oppofoit humblement au luxe & à la mollesse du tems, & surtout à la vie délicieuse des veuves de sa qualité,

qu'elle regardoit comme mortes, selon S. Paul. Que si le monde sait mauvais gré à ces personnes, & s'il ne veut pas les laisser vivre de cette sorte, elles font bien de laisser vivre le monde comme il lui plaît, & elles doivent supporter humblement ses mépris & ses reproches, les prenant pour une partie de leur pénitence & pour une marque qu'elles sont à Dieu; puisque si elles suivoient le monde, le monde aimeroit ce qui est de lui.

Pour Madame de Longueville elle s'appliqua toute aux soins des pauvres & à la construction des temples. Elle prodigua ses revenus en charités, & devint comme pauvre au milieu de ses grands biens, prenant de son nécessaire même pour satisfaire son avidité insatiable de donner, sans que néanmoins les pauvres qu'elle assistoit, ni les temples qu'elle bâtissoit pussent rougir d'un bien qu'elle prodiguoit, puisqu'il n'y avoit rien que de très pur, rien qui eût été ravi, ou même exigé avec trop de rigueur.

Il y avoit long-tems qu'elle étoit accoutumée à ces saintes profusions, & dès sa premiere conversion, elle donnoit à des œuvres de piété ce qui lui restoit de bien, après avoir satisfait aux restitutions auxquelles l'obligeoit la part qu'elle avoit prise à la guerre civile. Ainsi elle ne vivoit plus pour elle même, mais pour Dieu & pour son Eglise, à laquelle il y avoit long-tems qu'elle avoit donné les plus tendres de ses pensées.

Car quelque magnifiques louanges qu'on ait pu lui donner après sa mort, on peut dire que la principale est le zele qu'elle a témoigné pour l'Eglise, & sa charité envers tous ceux qui la défendoient, & qui par une sainte liberté s'exposoient à la violence de ceux qui s'en déclaroient les persecuteurs. Quoiqu'elle vît par la pé-

pénétration de son esprit qui n'ignoroit rien, qu'elle n'auroit que des mépris à attendre de cette conduite, elle ne laissa pas de retenir chez elle, comme faisoit autrefois Sainte Melanie, selon le témoignage de S. Paulin, ceux que l'on chassoit de toutes parts. Son hôtel étoit l'azile de ceux à qui tout le reste de la France sembloit fermé.

Elle y mettoit à l'abri des violences ceux qui étoient sur le point d'y succomber. Elle cachoit encore plus dans son cœur que dans son hôtel ceux à qui il sembloit qu'il n'y avoit que les prisons qui fussent ouvertes; & elle ne craignoit point, par ses charités, d'attirer sur elle une partie de la haine que l'on avoit conçue contre ceux qu'elle protegeoit. Elle ne rougissoit point de leurs opprobres. Elle paroissoit sans crainte devant ceux qu'elle savoit ne l'estimer pas beaucoup par cet endroit. Sa gravité si sainte & si uniforme faisoit plutôt rougir ceux qui lui avoient voulu faire un crime de ce qu'elle regardoit comme sa gloire. C'étoit assez aux plus violens de la voir, pour supprimer tout d'un coup ce qu'ils avoient dans le cœur. Sa presence arrêtoit les plus emportés. Elle leur imprimoit du respect pour elle; & ses plus grands ennemis n'osoient lever les yeux pour l'envisager.

C'est ainsi que sa charité toujours douce, toujours humble, toujours amie de la pénitence & du silence, trouvoit le moyen de témoigner son zele à Dieu pour les intérêts de son Eglise, en soutenant de tout son pouvoir ceux qui s'exposoient pour la défendre.

Mais que le monde ait traité comme il lui a plu sa grandeur humaine, Dieu est maintenant la recompense de ses vertus si chrétiennes. Il lui ouvre son sein, comme elle a ouvert des entrail-

trailles de charité à ses serviteurs. Que Jesus-Christ qui fait de si grandes promesses à ceux qui le reçoivent, ou dans la personne de ses pauvres qui sont sans logement, ou dans celle de ses ministres qui sont sans retraite, lui rende à la vue des Anges & de son Pere celeste ce qu'elle a fait si long-tems dans un si grand secret, pour ménager la sureté de ses bonnes œuvres, encore plus que celle des personnes envers qui elle les exerçoit. Avec quels yeux aura-t-elle vu dans le ciel l'admirable M. de Bernieres dont Dieu s'étoit servi si avantageusement dans la Normandie, comme je l'ai déja dit (page 224.) pour fomenter & nourrir les premiers feux de sa conversion? Et quelles actions de graces ce saint homme, en la voyant, aura-t-il rendues à Dieu qui avoit mis lui-même la main à l'édifice pour l'affermir & l'achever, puisque sans son secours tout seroit tombé par terre?

Je ne sai comment la mort de cette personne me fait ici souvenir de M. de Bernieres. Qui sait si ce n'est pas la grande part que M. de Bernieres a eue à la conversion de Madame de Longueville, qui a si fort irrité le démon & ses émissaires contre lui? La rage qu'il avoit de la solidité de ce changement, les suites qu'il en apprehendoit, la crainte où il étoit que ce saint homme, par son exemple, par sa franchise, par son affabilité, par sa cordialité, par sa simplicité, ne gagnât encore beaucoup d'ames à Dieu, lui fit mettre tout en usage pour l'écarter de Paris, & le releguer à Issoudun. Il y finit sa course & alla se rejoindre avec son épouse qu'il avoit tellement gagnée à Dieu, & qu'il avoit engagé à porter la piété & la pénitence si loin, que la révérende Mere Angelique, que l'on ne trompoit gueres, l'ayant vue, ne put s'empêcher d'en parler avec beaucoup d'estime.

M. de

M. de Bernieres qui le fut, dit que c'étoit là la louange la plus avantageuse que sa femme pût recevoir, & que ce témoignage si favorable les obligeoit tous deux à s'humilier, en rendant graces à celui qui avoit fait cette bonne œuvre en eux; qu'il ne separeroit pas la grace de sa femme de la sienne, puisque le sacrement de mariage & le lien tout particulier d'un desir tout nouveau de se consacrer à Dieu, faisoient qu'il pouvoit dire plus que jamais qu'ils n'étoient qu'un dans une même chair, & que rien ne pouvoit separer ce que Dieu avoit uni en tant de manieres; qu'il ne souhaittoit plus qu'une chose, qui étoit que leur union dans la piété passât jusqu'à leurs enfans, & qu'ils fussent encore plus à Dieu qu'ils n'y étoient eux-mêmes, en quelque maniere qu'il lui plairoit & en quelque profession qu'il voudroit; qu'il connoissoit mieux que jamais le néant du monde, & le peu de gens qui marchent dans la voie de l'Evangile.

C'est ce qui lui donna une si grande ardeur d'amour pour M. de Bagnols. Ils étoient d'une humeur differente à la vérité. L'un étoit plein de feu, & l'autre étoit la douceur même: mais ils s'accordoient en une infinité de choses. Tous deux prêterent l'oreille à la voix de la vérité qui se faisoit entendre à eux. Tous deux furent fideles à Dieu qui les appelloit. Tous deux profiterent des grands exemples de vertu que Dieu fit paroître en leur tems. Tous deux se defirent de leurs charges de Maître des requêtes. Tous deux pratiquerent la pénitence. Tous deux aimerent, servirent, & protegerent ceux qui la faisoient. Tous deux furent prodigues de leurs biens aux pauvres. Tous deux ayant perdu leurs femmes un peu après s'être donnés à Dieu, n'eurent point de plus grand desir que de les suivre; & mirent dans le peu qui leur restoit de

de vie leur principale occupation à l'éducation de leurs enfans, M. de Bagnols ayant eu pour ce sujet la maison des Troux, & M. de Bernieres celle du Chênet.

La mort de Madame de Longueville qui m'a donné lieu de parler encore de M. de Bernieres, fit bientôt voir quelle étoit la considération qui avoit long-tems fait garder quelques mesures à ceux qui n'aimoient pas Port-Royal, & qui les avoit empêchés de pousser les choses aux dernieres violences. En effet on ne differa pas plus d'un mois à agir.

Je me souviens qu'alors M. de Saci & moi ménagions beaucoup notre union à Port-Royal des champs, où M. de Saci étoit venu s'établir trois ou quatre ans après sa Bastille, pendant que je demeurois à Paris, ou du moins près de Paris, pour veiller à ses impressions.

Il m'écrivoit sur ce sujet beaucoup de Lettres. La paix qu'il goutoit dans cette bienheureuse retraite lui faisoit souhaitter que j'y eusse part, parce qu'il m'avoit toujours honoré d'une affection particuliere. Tout l'hiver de cette année 1679. s'étoit passé dans ce commerce de Lettres. J'avois toujours peine sur cet établissement, parce que je n'y voyois rien de stable. Je fus dans cette suspension pendant tout l'hiver jusqu'à Pâque, qui étoit le tems que M. de Saci avoit marqué pour une derniere décision. A Pâque il me pria de differer encore quelques semaines, jusqu'à ce que l'affluence des visites fût passée. Mon jour enfin m'étant marqué, j'allai très resolu de demeurer là, si on le jugeoit à propos, foulant aux pieds toutes les raisons contraires. Dieu sait avec quelle simplicité je m'offrois à lui pendant ce voyage, ne voulant que sa gloire & sa volonté, aussi-tôt qu'il me l'auroit fait connoître. Lorsque j'arrivai là, & qu'entrant dans

l'Eglise

l'Eglise j'adorai le saint Sacrement, je m'offris à Dieu comme une cire molle, pour obéir à tout ce qu'il m'ordonneroit par son serviteur. Mais lorsqu'il m'eût fait entrer dans son cabinet, & qu'il m'eût témoigné mille amitiés, je fus bien surpris, dès que je commençai à entrer en matiere sur mon affaire, & que je lui demandai ce que j'allois devenir, d'apprendre que tout cela avoit été décidé d'une maniere à laquelle on ne s'attendoit pas. *Vous savez*, me dit-il, *le voyage que M. de Paris* (de Harlai) *vient de faire ici, & les ordres qu'il nous a donnés de nous retirer* *. Je lui répondis, la larme à l'œil, que je n'en savois rien, mais que je l'avois toujours craint.

Aussi-tôt, bien éloigné de penser encore à venir me retirer avec lui à Port-Royal, je pensai au contraire en moi-même à ménager cette occasion, & à faire tous mes efforts pour qu'il vînt se retirer avec moi à S. Mandé où je demeurois. Mais je ne me pressai pas de lui faire cette ouverture. J'aimai mieux me répandre sur la douleur que je ressentois de ce nouvel ordre, qui alloit causer une separation si sensible. Il me répondit avec une humilité qui venoit du fond du cœur, qu'il y avoit du plaisir à témoigner à Dieu qu'on reconnoissoit qu'on n'est rien & qu'il n'a pas besoin de nous; que Dieu sait bien conduire ses plus grands ouvrages par les hommes, sans avoir besoin de ces hommes qu'il y employoit; qu'il étoit heureux de ce que Dieu lui ouvroit une porte pour la retraite qu'il avoit tou-

* Le 17. Mai 1679. M. de Harlai alla à Port-Royal des champs, d'où il fit sortir toutes les pensionnaires & les postulantes, chassa les novices, apres les avoir depouillees de leur habit de Religion, fit defense d'en recevoir dans la suite, écarta les solitaires & chassa tous les Confesseurs.

toujours dans le cœur, quoiqu'il eût peine à faire cette démarche par lui-même; qu'il étoit bon qu'après avoir travaillé pour les autres, il entrât dans un état où il n'eût plus qu'à penser à Dieu & à soi, avant que de paroître devant lui; qu'il avoit toujours espéré de lui cette misericorde, & qu'il se l'étoit presque promise en jettant les yeux sur M. de S. Cyran, sur M. Singlin, sur M. Rebours, sur M. Dumont, & sur d'autres que Dieu avoit éloignés de Port-Royal, où ils avoient tant travaillé, afin qu'ils se disposassent mieux à la mort dans leur retraite; que c'étoit dans cette vue & avec cette joie qu'il avoit reçu l'ordre que M. de Paris venoit de lui donner; qu'il se trouveroit extrêmement honoré, si Dieu envoyoit un Ange pour lui dire qu'il se retirât de Port-Royal; qu'au lieu d'un Ange il lui avoit envoyé M. de Paris en qui il honoroit Dieu même; comme lorsque les Rois envoient des Lettres de cachet par quelque valet de pied, c'est le Roi lui-même que l'on honore & à qui on obéit, & non à ce valet de pied qui apporte l'ordre.

Il me dit beaucoup de choses semblables qui me le faisoient admirer de plus en plus, & je tombai ensuite sur le desir que je roulois en moi-même, qu'il me fît l'honneur de venir avec moi à S. Mandé pour s'y retirer. Je lui avouai qu'ayant pris une si grande maison, où il y avoit une chapelle fort propre & fort commode, avec permission d'y dire la Messe, je l'avois eu en vue, parce que je me defiois toujours des choses, & que j'apprehendois quelque renversement. Il m'écouta paisiblement, & considéroit avec beaucoup d'attention ce que je lui disois, & je remarquois qu'il entroit assez dans mes propositions. Mais il ne fut pas maître des choses, & on le poussa avec tant de force de choisir Pompone

pone pour sa demeure, qu'il ne put y resister. Comme il prévit qu'étant là il y auroit beaucoup de personnes qui souhaitteroient le voir, & qu'ainsi sa retraite & celle des personnes qui seroient avec lui en seroit beaucoup troublée, il prit de grandes mesures d'abord pour empêcher qu'on ne le vînt visiter. Il me fit l'honneur d'agréer que j'y fisse un petit tour, & je me souviens que comme il n'étoit là que depuis quelque tems, & par consequent encore dans le desordre, je lui dis dans ma premiere surprise: Hé! Monsieur; ceci n'a pas tout-à-fait l'air de vos autres logemens. „ Je suis fort bien, „ me répondit-il; si l'on ne prend garde à soi, l'on „ s'accoutume insensiblement à être trop à son „ aise. Au commencement, j'étois dans un petit „ cabinet auprès de M. Arnauld, on me donna en„ suite une petite chambre dans un grenier; peu à „ peu mes logemens se sont agrandis & embellis, „ *ab initio non fuit sic.*"

Je ne dirai rien de particulier de ce que faisoit M. de Saci à Pompone. Tout le public a su quelles y étoient ses occupations, & on voyoit de tems en tems sortir de ce lieu quelque nouveau volume de la Bible, à l'éclaircissement de laquelle il avoit sacrifié ce qui lui restoit de vie. Ainsi lorsque les hommes arrachoient M. de Saci à Port-Royal des champs, & ôtoient à ces saintes filles la pâture spirituelle que leur donnoit ce saint homme, la sagesse de Dieu, toujours admirable, trouva le moyen de leur faire continuer ce secours qu'il leur rendoit. Ses travaux qui le sanctifioient lui-même, & qui sanctifioient toute la France, étoient les saintes delices de ces ames religieuses. Elles y trouvoient tout l'esprit de leur pere qui se dépeignoit par-tout, & il leur sembloit lire moins ses Ouvrages que l'entendre parler lui-même, tant

ses

ses Ouvrages étoient semblables à son esprit, & sa main s'accordoit avec son cœur.

Comme la vue de ces saintes filles étoit ce qui l'encourageoit plus particulierement à ce travail, ces ames pieuses regardoient aussi les Ouvrages de M. de Saci comme un bien auquel elles avoient un droit particulier. Elles regardoient ces Livres qui leur venoient de tems en tems, comme autant de moyens que trouvoit leur Auteur d'ajouter toujours de loin de nouveaux ornemens à l'édifice spirituel, à la construction duquel il s'étoit toujours appliqué avec tant de soin. Après leur avoir donné pendant plusieurs années l'exemple d'une sainte vie, il leur donnoit ensuite le secours de ces saintes instructions, dans lesquelles il avoit le bonheur de trouver des ames dociles, qui se rendoient comme des copies vivantes des originaux qu'il leur traçoit.

J'avoue que j'ai admiré cent fois, qu'en un tems où toutes les bouches étoient muettes, & où personne n'osoit plus faire paroître aucun Ecrit, M. de Saci eût seul cette liberté. On le pouvoit bien chasser de Port-Royal, & l'éloigner des Religieuses qu'il y conduisoit, comme s'il eût été capable de leur insinuer des maximes dangereuses, mais en même tems on souffroit qu'il publiât ses Ecrits. Ceux mêmes qui lui interdisoient la conduite des Religieuses, les recevoient avec applaudissement; & s'ils ne les lisoient, ils en faisoient au moins le semblant, & s'en faisoient un mérite. Dieu sembloit leur inspirer dans le fond du cœur du respect pour cet Ouvrage. Ils s'étonnoient eux-mêmes de leur facilité à le souffrir, & ne comprenoient pas comment ils donnoient la main à la publication de ces Livres.

Faudroit-il de plus grandes marques pour faire voir que ce travail étoit dans l'ordre de Dieu,

&

& qu'il y répandoit ses bénédictions de plus en plus? On a reconnu par la lecture de ces beaux Ouvrages, avec quelle lumiere S. Jerôme, dont M. de Saci imitoit les travaux, avoit dit à une personne qu'il invitoit à venir auprès de lui, qu'il étoit difficile d'entrer dans le sanctuaire de l'Ecriture, si quelqu'un ne nous y conduisoit par la main. Ce Livre pour la plûpart du monde, étoit un Livre fermé & scellé, selon l'expression de l'Ecriture. On pouvoit le presenter à lire, mais on répondoit: Je ne le puis, il est scellé. Combien aujourd'hui, s'écrie S. Jerôme, croient savoir l'Ecriture, & n'ont qu'un Livre cacheté? Sur quoi ce saint Docteur rapporte l'exemple de l'Eunuque des Actes. Qui étoit plus docile que lui, dit ce Pere, ou plus affectionné à l'Ecriture? Il vient des extrémités du monde, quitte une Cour royale, aime si fort les Livres saints que dans son char même il s'en occupe. Cependant les lisant, les méditant, les honorant il ne comprenoit pas qui étoit celui dont elles parloient uniquement; & il dit à Philippe, qui lui demandoit s'il comprenoit ce qu'il lisoit: *Comment le puis-je, si quelqu'un ne me l'apprend?* Il semble, selon l'expression du même Pere, que M. de Saci fût suscité de Dieu dans notre siecle pour être cet homme, & qu'il ait reçu la clef de cette porte orientale dont parle Ezechiel, par où nous vient la véritable lumiere, pour entrer dans ce sacré temple, & pour découvrir les voiles qui couvrent de toutes parts l'ancien Testament. Que ce siecle rende graces à Dieu, de ce qu'un si saint Prêtre a cru sa vie bien employée à aider les hommes en ce point, pour leur faire recueillir sans peine ces fruits sacrés dont la racine vivante est dans le ciel, selon l'expression de S. Jerôme.

La douleur que ce saint homme avoit en remer-

merciant Dieu des lumieres qu'il faisoit briller dans son esprit, étoit qu'elles ne fussent pas les mêmes dans tous les autres. Son amour pour le prochain lui faisoit souhaiter que tous fussent aussi éclairés que lui. C'est ce qui lui donnoit cette espece d'insatiabilité de faire tant de presens de ses Livres aux personnes des provinces éloignées, qui y manquoient d'instruction. Sa dévotion avoit toujours été de procurer des Livres de piété à ceux à qui ils pouvoient être utiles. Il recommandoit cette pratique aux amis qui le consultoient touchant les charités qu'ils pouvoient faire; & il desiroit sur-tout qu'on procurât des Livres aux pauvres Ecclesiastiques de la campagne, qui n'en pouvoient avoir faute d'argent. „ On est homme avant que d'être savant, disoit-il, avec sa gaieté ordinaire. Il faut „ vivre avant que d'étudier. On a besoin d'acheter de quoi entretenir cette miserable vie, & „ on ne peut avoir les secours dont on a besoin, „ pour acquerir une science qui est cependant „ très nécessaire; car il faut, sans comparaison, „ preferer ce qui regarde l'ame, à ce qui ne regarde que le corps."

C'est dans ce dessein que dans la derniere visite que j'eus l'honneur de lui rendre, il m'offrit de sa Bibliotheque tous les Livres dont je pouvois avoir besoin, & qu'il vouloit bien me dire que sa pensée étoit en mourant de la laisser à M. du Fossé, afin que, sans la démembrer, il en assistât ceux qui pouvoient utilement s'en servir, & qu'il eût soin en mourant de la laisser de même après lui à une personne qui en usât de la même sorte; contribuant ainsi après sa mort à l'édification de l'Eglise, qui étoit son plus grand desir.

Il passa donc dans cette espece d'exil quatre ou cinq ans, travaillant toujours sur l'Ecriture, & croissant toujours dans l'amour de l'humilité, comme on peut voir dans ses Livres que c'est sur cette

cette vertu & sur celle de la charité, que roule tout ce qu'il dit. Je me souviens que pendant ces visites que je lui rendois, il arriva une fois de furieux tonnerres, qui épouvanterent tout ce qu'il y avoit de gens dans la maison. M. de Saci toujours tranquille, se representant dans l'esprit d'autres tonnerres bien plus terribles, prit ce moment pour nous dire, que la moindre pensée d'orgueil étoit plus à craindre que tous les éclats de tonnerres. Il reduisoit toute l'humilité chrétienne aux sentimens qu'il avoit exprimés dans ces vers :

Se mépriser soi-même & mépriser le monde,
Ne mépriser personne & souffrir le mépris,
Ce sont les quatre effets d'une vertu sans prix,
Qui sur Dieu seulement toute sa gloire fonde.

M. de Saci étant à Promponeavoit peu d'entretiens les après-dinées, qui pussent le delasser de l'application qui étoit continuelle durant la matinée. Il tomba l'été de l'année 1683. dans une fievre quarte qui allarma étrangement tous ses amis. Lorsqu'il en eut eu six ou sept accès tout le monde opina au Quinquina; & comme M. Denis étoit en vogue pour en savoir bien composer les prises, on jetta les yeux sur lui, & on lui en parla. Il dit fort resolument qu'il le guériroit, & qu'on eût soin seulement de le faire venir promtement à Paris : ce qu'on fit. Je n'eus pas le bien de l'avoir au logis; parce que comme bien du monde l'accompagnoit, il n'y auroit pas eu assez de place. Il alla descendre à l'hôtel de Bon-air, où l'on prit la resolution de ne le laisser voir à personne. Je me presentai aussi, & on me refusa de même: ce qui parut un peu dur à quelques-uns. Pour moi je n'en témoignai rien, & louai seulement la bonne intention des gens. La fievre cessa, comme M. Denis l'avoit dit, & je me souviens que M. Barail

me dit que si l'on n'y prenoit bien garde, cette fievre ainsi arrêtée joueroit un mauvais tour.

Cependant nous nous laissions tous aller à la joie de cette guérison précipitée; & on ramena M. de Saci en triomphe à Pompone, comme arraché d'entre les bras de la mort, qui ne perdoit point de vue néanmoins sa proie prochaine. Lorsqu'il fut de retour à Pompone, il ne fut pas long-tems sans me faire l'honneur de m'écrire, pour me dire qu'il seroit bien aise de me voir, & qu'il avoit une affaire qu'il vouloit me communiquer. M'ayant marqué le jour, je ne manquai pas de m'y rendre. Il faut avouer que la maniere si obligeante dont il me reçut, ne s'effacera jamais de ma mémoire. On peut dire que m'ayant fait l'honneur de m'aimer depuis que j'eus l'honneur de le connoître, il m'aima jusqu'à la fin. Car helas! nous ne savions pas ni l'un ni l'autre, qu'il n'avoit presque plus que huit jours à vivre.

Dès qu'il me vit entrer dans sa chambre, il courut à moi pour m'embrasser, & moi j'avançai & me jettai à ses pieds pour lui demander sa bénédiction. Il me tint embrassé long-tems. Lorsque l'un & l'autre nous versions des larmes, il me parla le premier, ce que le respect me faisoit attendre. *Hé bien! Monsieur*, me dit-il, *on vous a donc traité comme les autres?* comme pour me faire excuse, de ce qu'on ne me l'avoit pas laissé voir à Paris; au lieu qu'il lui sembloit qu'on auroit du faire un peu plus de distinction d'une personne qui étoit si particulierement à lui. Je lui répondis que, quelque sensible que cela m'eût été, je savois néanmoins toujours preferer son repos à ma satisfaction; & que dans cette vue je n'avois qu'à louer les bonnes intentions des personnes qui l'approchoient; que sa santé m'étoit si prétieuse, que je me croyois

très

très obligé à ceux qui témoignoient en avoir de si grands soins. Ainsi j'excusai le premier ceux qu'il se mettoit en peine d'accuser lui-même. Il ne laissa pas de me témoigner que cela lui avoit fait beaucoup de peine, aussi bien que le refus que l'on avoit fait à quelques autres personnes, comme à M. de Bournonville qui l'étoit venu voir avec Madame sa fille. Il me dit qu'il lui en avoit écrit pour lui en demander pardon, qu'il en étoit très fâché, & qu'il prenoit sur lui toute cette faute, parce qu'il savoit qu'on étoit assez porté à la faire retomber sur d'autres personnes, qu'il avoit ainsi la bonté de tirer d'affaire. Il me témoigna aussi qu'il avoit eu de la peine que M. le Docteur Roulland*, ne lui eût pas parlé, & il approuvoit le petit ressentiment qu'il en témoignoit. Il me dit aussi qu'il lui en avoit fait des excuses, & qu'il l'avoit très humblement supplié qu'une chose qui étoit ainsi arrivée par surprise, & dans un état de foiblesse, où on dépend de beaucoup de personnes, n'alterât rien de l'amitié qu'il lui avoit jusques-là si obligeamment témoignée en toutes rencontres, dont il lui rendoit de très humbles actions de graces, & dont il ne perdroit jamais le souvenir. Qui pourroit ne pas excuser une personne innocente, qui prend ainsi sur soi les fautes des autres ?

Après que nous eûmes fini ce sujet, il vint à celui pour lequel il m'avoit demandé. Il me dit qu'il y avoit trois semaines que toute la Cour passant par Pompone, beaucoup de personnes, entre autres M. de Montausier & M. de Pelisson, lui avoient fait l'honneur de le venir voir. Il ajouta que ce dernier lui avoit proposé un dessein; qu'il avoit fait avec soin un gros volu-

 me

* Thomas Roulland qui est mort Prevôt de l'Eglise de Reims.

me des passages des Peres, qui combattoient les hérétiques & leur schisme d'avec l'Eglise; qu'il cherchoit quelqu'un pour les traduire, & qu'il le prioit de vouloir bien l'aider en cela. M. de Saci dit que tout d'un coup il avoit jetté les yeux sur moi, mais qu'il n'avoit voulu rien engager sans me parler; que M. Pelisson attendoit sa réponse, mais qu'il ne pouvoit la lui faire qu'auparavant il n'eût su la mienne. Je lui répondis qu'il me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même; qu'il savoit si j'étois capable de cet Ouvrage dont il me parloit; que s'il me jugeoit assez fort pour cela, j'étois tout prêt de faire ce qu'il lui plairoit. Il m'en témoigna beaucoup de joie, & me dit même que, si je voulois être inconnu, il se chargeroit d'envoyer lui-même prendre ces papiers chez M. Pelisson, qui les avoit mis par ordre dans une cassette. Je lui dis que cela seroit encore mieux; & après plusieurs choses sur les auteurs dont cet Ouvrage étoit tiré, il glissa que M. Pelisson lui avoit dit qu'il ne seroit pas ingrat envers le traducteur; qu'il étoit maître des pensions; que c'étoit lui qui les payoit; & que l'intérêt qu'il prenoit à cet Ouvrage, feroit qu'assurément la pension due au traducteur ne seroit pas oubliée. M. de Saci ajouta qu'il avoit d'autant plus de joie de cela, que j'avois depuis peu ma sœur auprès de moi, & que ce secours nous mettroit l'un & l'autre plus au large. Dès qu'il eût dit cela: Oh! „ Monsieur, lui dis-je, pour l'Ouvrage je le ferai, „ puisque vous le jugez à propos; mais pour la „ pension je vous prie de ne m'en point parler. „ J'ai trop resolu dans tous les Ouvrages que je „ pourrois faire à l'avenir de ne recevoir jamais „ un double. Ma sœur ne m'embarrasse point, „ Dieu merci." Il me regardoit lorsque je disois cela, & quand j'eus cessé de parler, il me

dit

dit que c'étoit dans la crainte que je n'eusse besoin de ce secours qu'il me faisoit cette proposition ; que puisque cela n'étoit point, il ne croyoit pas à propos que je me commisse en me faisant connoître ainsi. Cela finit l'affaire, & après avoir fait quelque tems reflexion sur ce que je venois de dire, il alla querir sur sa table quelques papiers pour me les montrer ; & en se levant promtement de dessus son fauteuil, il s'écria en disant d'une voix ni haute ni basse : *Oh! que vous êtes heu* . . . . ! Il n'acheva pas la derniere sillabe. Nous nous mîmes ensuite sur le sujet l'Ecriture qui étoit son Ouvrage ordinaire, pour l'impression duquel il prenoit toutes les mesures avec moi ; & après avoir dit là dessus plusieurs choses, il m'échappa de lui marquer l'estime que quelques personnes que je lui nommai, avoient témoignée du dernier Ouvrage qui avoit paru de lui.

O mon Dieu ! que ne puis-je me souvenir assez de tout ce que ce saint homme me répondit sur ce sujet, & des sentimens d'humilité & de tremblement qu'il avoit continuellement pour les choses mêmes que tout le monde admiroit tant ! „ Je ne m'étonne pas beaucoup, me dit-il, que „ bien des gens aiment ces traductions & ces „ explications. Je crains que ce ne soit parce „ qu'elles sont dans un tel état qu'ils peuvent les „ entendre sans peine, & que leur curiosité y „ peut être satisfaite à peu de frais. Une des „ principales raisons qui les porte à rechercher „ ces Livres, est qu'ils n'y voient plus les diffi„ cultés qu'ils trouvoient auparavant dans l'E„ criture. Ils souffrent bien de n'en pas com„ prendre les vérités & les mysteres ; mais ils „ ne peuvent souffrir le langage obscur & em„ barassé dont le Saint Esprit se sert pour les leur „ proposer, s'ils n'ont une foi, une crainte de

 „ Dieu

„ Dieu & une soumission qui n'est pas si com-
„ mune: desorte qu'ils sont bien aises de trou-
„ ver dans mes traductions une nouvelle clarté,
„ qui les delivre des tenebres qui étoient aupa-
„ ravant si fâcheuses & si pénibles à leur or-
„ gueil & à leur curiosité, que le S. Esprit n'a
„ pas voulu flatter, mais combattre & guérir
„ par ses paroles.

„ Que sai-je, ajouta-t-il, si je ne fais rien en cela
„ contre les desseins le Dieu? J'ai tâché d'ôter
„ de l'Ecriture sainte l'obscurité & la rudesse; &
„ Dieu jusqu'ici a voulu que sa parole fût enve-
„ loppée d'obscurités. N'ai-je donc pas sujet de
„ craindre que ce ne soit resister aux desseins
„ du Saint Esprit que de donner, comme j'ai
„ tâché de faire, une version claire, & peut-être
„ assez exacte par rapport à la pureté du langa-
„ ge. Je sai bien que je n'ai affecté, ni les agré-
„ mens, ni les curiosités qu'on aime dans le
„ monde, & qu'on pourroit rechercher dans
„ l'Académie françoise. Dieu m'est témoin
„ combien ces ajustemens m'ont toujours été en
„ horreur; mais je ne puis me dissimuler à moi-
„ même, que j'ai tâché de rendre le langage de
„ l'Ecriture clair, pur, & conforme aux regles
„ de la grammaire; & qui peut m'assurer que
„ ce ne soit pas là une méthode differente de
„ celle qu'il a plu au S. Esprit de choisir; &
„ que je ne sois reprehensible en le faisant parler
„ autrement qu'il n'a eu dessein de parler par
„ les auteurs canoniques, & d'une maniere dif-
„ ferente de celle qui a été suivie par ceux qui
„ ont traduit l'Ecriture sainte avant moi? N'au-
„ rai-je donc pas sujet de trembler si, le Saint
„ Esprit s'étant éloigné jusqu'ici des préceptes
„ de la grammaire, & les ayant si visiblement
„ méprisés, je prens la liberté maintenant de le
„ reduire à ces préceptes, de les lui faire garder

„ en

„ en parlant aux hommes? Je vois dans l'Ecri-
„ ture que le feu qui ne venoit point du san-
„ ctuaire étoit profane & étranger, quoiqu'il pût
„ être plus clair & plus beau que celui du san-
„ ctuaire. Ne pourrois-je pas craindre de même
„ que les manieres d'exprimer les oracles de Dieu
„ qui ne seroient pas conformes aux siennes,
„ ne dussent être regardées comme profanes ou
„ opposées à ses desseins & au respect qu'on
„ lui doit?

Je l'interrompis, & pris la liberté de lui dire: Mais faut-il donc, Monsieur, rejetter la pureté & même l'élegance du langage, lorsque l'Ecriture la souffre, que la forme de ses discours n'en est point alterée, qu'il n'y a rien de hardi ni de recherché, & qu'elle est toujours modeste & comme naturelle? „ Non,
„ me répondit-il, mais on a sujet de craindre
„ de ne pas se tenir assez dans les bornes, &
„ de changer quelquefois l'ordre du S. Esprit.
„ Car si on donnoit à l'Ecriture un tour & un
„ ajustement sensible que Dieu n'a pas voulu
„ qu'elle eût, on rabaisseroit son langage, on
„ le rendroit humain, & on defigureroit l'E-
„ criture en la voulant rendre plus belle & plus
„ agreable aux hommes. Croyez-moi, Mon-
„ sieur, s'écria-t-il, comme il n'y a rien de si
„ grand dans l'Eglise, il n'y a rien aussi de si
„ dangereux que de traduire ou d'expliquer pu-
„ bliquement l'Ecriture, & d'être l'interprete du
„ S. Esprit & le ministre de sa parole. Il faut
„ pour cela bien plus de lumieres que pour les
„ traductions des Peres, comme on doit incom-
„ parablement plus d'honneur, de respect & de
„ revérence à la parole de Dieu qu'à celle des
„ hommes. Je vois de quoi l'Ecriture menace
„ ceux qui ajoutent quelque chose à la parole
„ de Dieu. Je sai que cette hardiesse paroit

„ d'elle-même peu religieuse & peu chrétienne: „ cependant combien y a-t-il d'endroits où l'on se „ voit presque nécessité de le faire pour les éclair- „ cir. Or ne doit-on pas craindre, en les vou- „ lant éclaircir, de mêler l'eau avec le vin, con- „ tre la parole du prophete, c'est-à-dire, la foi- „ blesse de l'homme avec la force de Dieu & „ de ses mysteres? Enfin je tremble quand je „ considére que le S. Esprit a voulu que l'Ecri- „ ture, telle qu'elle a été dans les mains des fide- „ les, fût jusqu'ici, en plusieurs Livres, remplie „ de mauvais mots, de mauvaises phrases, & „ quelquefois de discours qui paroissent confus & „ embarrassés, desorte que l'on a toujours eu de „ la peine à les entendre & à les demêler. On „ y rencontre assez souvent des fautes contre „ la grammaire, & contre les regles du langage „ des hommes. Ai-je bien fait, lorsque j'ai eu des- „ sein au contraire d'éviter toutes ces fautes „ apparentes, qui peuvent dégouter bien des es- „ prits; & de rendre ma traduction la plus nette „ & la plus intelligible que j'ai pu. Il ne suffit „ pas de penser faire le bien, si on ne le fait „ effectivement. Je ne sai si c'est un bien que „ de s'éloigner du stile que Dieu a choisi en parlant „ aux hommes, pour des raisons très hautes & „ très dignes de lui."

M. de Saci demeura là quelque tems dans le silence; pendant lequel je voyois bien qu'il parloit plus à Dieu qu'à moi, & j'admirois cependant en tout ce qu'il venoit de me dire, combien sa profonde humilité étoit ingénieuse pour lui fournir des sujets de s'abaisser toujours de plus en plus. Je compris alors que c'étoit par un effet de ces sentimens si humbles que, ni tous les avantages de son esprit, ni toutes ses lumieres si pures, ni cette estime que tout le monde avoit pour ses Ouvrages, ni la vénération que toutes

les

les personnes de piété avoient pour lui, ne pouvoient l'empêcher de se regarder continuellement devant Dieu, comme n'ayant rien à lui ni de lui-même qui ne fût mauvais, & qu'il ne tremblât jusques dans les occupations les plus saintes & les plus divines où il passoit toute sa vie. Lui qui craignoit jusqu'aux plus petites apparences du mal, pouvoit-il être en paix, lorsqu'il croyoit avoir sujet de craindre de s'opposer à la conduite de Dieu, de resister au S. Esprit, de combattre le dessein de Jesus-Christ, & de contredire directement sa sagesse? Il ne faut que connoître M. de Saci pour juger dans quelles frayeurs il a été toute sa vie au sujet de ses Ouvrages. Dieu sait balancer divinement les choses, & donner à ceux de ses serviteurs qu'il a honorés de ses plus grands dons, des contrepoids, ou visibles de la part des hommes, ou invisibles dans eux-mêmes, pour les empêcher de s'en élever.

Comme ce silence de M. de Saci duroit toujours, je me hazardai de le rompre en lui representant les sentimens bien opposés de ses amis, dont il avoit toujours eu la vertu encore plus que la dignité en une singuliere vénération. Je lui representai la sainteté de M. d'Alet, qui l'avoit tant exhorté à ce travail, aussi-bien que plusieurs autres d'entre Messieurs les Evêques; que M. Singlin qui pesoit si bien les choses, n'avoit pas cru qu'il pût refuser de se rendre à leurs desirs. „ Ce
„ n'est, me répondit-il, que par ces engage-
„ mens là que j'ai entrepris cet Ouvrage; & com-
„ ment y aurois-je pensé autrement? Mais cela
„ ne m'ôte pas la crainte dans laquelle j'ai sujet
„ d'être.

„ J'avois beau dire mes peines, ajouta-t-il: on
„ ne m'écoutoit point. Tout ce que je disois
„ de mon incapacité paroissoit à M. d'Alet un

„ langage d'humilité, dont les plus habiles peu-
„ vent user, & qui ne passe pour l'ordinaire
„ que pour un compliment spirituel. Ainsi il
„ ne recevoit point mes excuses. Si j'avois pu
„ l'entretenir de vive voix, j'aurois pu appuyer
„ davantage mes raisons, après lesquelles il ne
„ m'auroit peut-être plus pressé, se soumettant
„ plutôt à la vérité qu'il auroit reconnue, que
„ de vouloir me soumettre absolument à son au-
„ torité. Je sai qu'il a agréé les Livres que je lui
„ ai envoyés, & qu'un grand nombre de per-
„ sonnes ont témoigné en être édifiés."

Oh! pour cela, lui dis-je en l'interrompant, cela est très vrai. Vous ne pouvez peut-être pas comprendre jusqu'où va l'édification que tout le monde généralement en retire. „ Oui, me
„ dit-il, mais il ne faut pas se tromper dans
„ cette belle pensée d'édifier les ames. Il y a
„ grande différence entre contenter & édifier.
„ Il est certain que l'on contente les hommes
„ en leur parlant avec quelque élegance; mais
„ on ne les édifie pas toujours en cette maniere.
„ On ne sauroit les édifier si Dieu même ne le
„ fait avec ceux qui travaillent. Et qui sait si je
„ suis propre à servir aux desseins de Dieu,
„ qui a voulu édifier les hommes par l'Ecriture,
„ en la rendant obscure en quelques endroits &
„ claire en d'autres; afin que ce qu'il y a de
„ clair serve pour nourrir les ames; & que ce
„ qu'il y a d'obscur serve pour les humilier &
„ les exercer? La nourriture sans l'exercice n'est
„ pas plus dangereuse au corps qu'elle l'est aux
„ ames; & l'instruction sans humilité ne fait
„ qu'enfler, & se convertir en poison mortel,
„ qui fait que ce qu'il y a de plus saint dans la
„ parole de Dieu, tue, comme elle le dit elle-
„ même. Ainsi, selon ces principes que vous
„ avez vus si souvent avec moi dans S. Augu-

„ stin,

„ stin, l'obscurité de l'Ecriture, n'est pas moins „ utile & nécessaire au salut des hommes que „ la clarté. Dieu les a mêlées ensemble pour „ en former un tempérament divin par lequel „ il les édifie & les sauve. La sobriété spiri- „ tuelle n'est pas de moindre importance, ni „ de moindre obligation que la corporelle; & „ c'est peut-être pour cela que Dieu a voulu „ qu'il y eut dans les Livres saints beaucoup d'en- „ droits obscurs, témoignant par-là que les ames „ chrétiennes ont besoin, non seulement d'être „ nourries par des vérités manifestes, mais aussi „ d'être exercées & humiliées par ce qu'il y a „ de plus caché & de plus profond dans l'Ecri- „ ture. C'est ainsi que Dieu nous oblige à tra- „ vailler, pour ainsi dire, à la sueur de notre „ front, afin de gagner le pain de l'ame aussi- „ bien que celui du corps. Il a choisi de plus „ la simplicité & la rudesse d'un langage negligé, „ afin d'éprouver si nous cherchons la vérité „ pour elle-même; & les Peres ont témoigné „ en cela si peu de delicatesse, que les plus ha- „ biles d'entre eux n'ont point fait de difficulté „ de se servir de ces expressions peu élegantes des „ traductions qu'ils avoient entre les mains, en di- „ sputant même contre les hérétiques. Si j'a- „ vois donc pu expliquer tous mes sentimens à „ M. d'Alet & aux autres Evêques, ils se- „ roient peut-être demeurés d'accord avec moi, „ qu'il n'est point nécessaire qu'une traduction „ soit si claire pour édifier les ames, & qu'au „ contraire on s'oppose peut-être par-là au „ S. Esprit, qui est l'architecte & le principal „ ouvrier de l'édifice celeste, sans lequel on ne „ peut que détruire & ruiner les ames.

„ Vous voyez bien, me dit-il encore, qu'il „ est impossible de faire un bâtiment materiel „ qui soit solide si on ne garde les regles de

„ l'architecture. On ne sauroit de même éta-
„ blir l'édifice de Dieu dans les ames, que par
„ les regles de l'architecture divine, que le
„ S. Esprit a marquées par ses paroles & par son
„ exemple, & qui ont été suivies dans tous les
„ siecles de l'Eglise. Je me souviens toujours,
„ ajouta-t-il, que feu M. l'Abbé de S. Cyran
„ me disoit autrefois que, comme Dieu a re-
„ duit sa parole & son Verbe dans un état bas
„ & méprisable par l'Incarnation, pour sauver
„ les hommes par ce rabaissement; il a voulu
„ aussi honorer ce mystere dans son Ecriture,
„ en proposant cette même parole sous des ex-
„ pressions foibles, informes & obscures, afin
„ de guérir ainsi les esprits superbes des hom-
„ mes, & de les rendre capables de sa grace.
„ Il a cru qu'il leur suffisoit de leur faire gouter
„ en ce monde la bonté de sa vérité dans l'E-
„ criture, & il s'est reservé à leur en faire voir
„ toute la beauté, tout l'éclat & toute la ma-
„ jesté en l'autre vie, où ils ne seront plus en
„ danger d'en abuser & de s'en éblouir, com-
„ me ils y sont toujours ici.

„ Voilà l'ordre de Dieu, qu'on peut troubler
„ peut-être sous prétexte d'édifier les ames qui
„ ne le peuvent être sans Dieu, qui ne les édifie
„ que par ses regles. Si la bassesse & l'obscuri-
„ té de l'Ecriture les choque, cela ne vient que
„ de ce qu'ils y cherchent leur plaisir plus que
„ leur salut. S'ils aimoient la vérité, comme il
„ la faut aimer, & s'ils avoient faim & soif de
„ la justice & de leur salut, comme l'Evangile
„ l'ordonne, ils ne se rebuteroient pas par l'ir-
„ régularité apparente des discours de l'Ecriture;
„ comme ceux qui ont grand' faim ne regardent
„ pas tant si les viandes sont bien ou mal assai-
„ sonnées, se contentant qu'elles soient bonnes
„ & saines. Ceux de même qui ont faim &

„ soif de la vérité divine, ne considérent pas en „ quelle maniere elle leur est presentée; mais ils „ la cherchent avidement dans la parole de Dieu, „ y recevant avec grande joie ce qu'elle leur „ donne, & s'estimant heureux d'y pouvoir dé- „ couvrir peu à peu le reste par l'humilité & „ par le travail de la bonne vie. Ainsi il ne „ faudroit pas tant penser à satisfaire à la delica- „ tesse des hommes par la forme sous laquelle on „ leur presente l'Ecriture, qu'à changer les hom- „ mes en leur donnant plus de faim & de soif, „ c'est-à-dire, plus d'amour & de respect pour „ la parole de Dieu; ce qui ne se peut faire „ qu'en leur apprenant à se dégager des passions „ & des desirs de cette vie.

„ Ceux qui liront l'Ecriture avec cette disposi- „ tion en seront toujours édifiés, quelque langage „ qu'ils y rencontrent; & une étincelle de la vérité „ qu'ils y verront leur fera révérer les obscurités „ qu'ils y pourront trouver, & en tirer autant de „ fruit que des plus grandes lumieres: mais ceux qui „ n'y pourront souffrir un mauvais mot, n'en „ seront point édifiés; & la peine qu'on prendra „ pour eux, leur nuira plus qu'elle ne leur ser- „ vira, puisqu'elle ne fera qu'augmenter leur foi- „ blesse & leur attachement aux plaisirs sensibles „ de l'esprit, qui ne sont pas moins dangereux „ que ceux du corps. Ainsi on ne peut dire „ qu'ils aient été vraiment édifiés des Livres qui „ ont paru jusqu'ici, qu'à mesure qu'ils en se- „ ront devenus meilleurs, c'est-à-dire, plus hum- „ bles, plus reglés & plus détachés d'eux-mê- „ mes qu'ils n'étoient auparavant. Si un homme „ de l'Academie traduisoit l'Ecriture sainte d'u- „ ne maniere plus agreable que je n'ai fait, ils „ diroient que cette traduction les édifieroit da- „ vantage, parce que leurs sens en seroient plus „ satisfaits; ce qui montre le peu d'estime qu'il

„ faut faire de leurs jugemens & de leurs louan-
„ ges."

M. de Saci m'en alloit dire davantage, & me parler même des explications qu'il ajoutoit à ses traductions. Il commençoit à me dire qu'il ne les avoit faites que par force, parce qu'autrement on n'auroit pu avoir de privilege; que c'étoit pour cela qu'il m'avoit prié d'y travailler, afin d'aller plus vîte, & de ne pas perdre l'occasion de M. l'Abbé de S. Luc, qui vouloit bien à cette condition donner les permissions; que cette espece de précipitation étoit contraire à la conduite qu'il avoit toujours tenue pour lui-même & qu'il avoit recommandée aux autres, comme j'en pouvois être témoin. Mais on nous interrompit, & nous ne pûmes plus renouer cet entretien dans le peu de tems que je fus là. C'étoit, sans que je le susse, pour la derniere fois que je devois l'entretenir; car il mourut huit jours après.

Après une santé si soudainement rétablie, & une fievre quarte si impérieusement chassée, nous nous laissions imprudemment aller à la joie, & nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. Dieu nous cachoit sous le promt succès des remedes un malheur plus grand que sa maladie qui nous avoit affligés; & ce rétablissement si subit devoit nous couter un mois après une vie, que chacun de ses amis auroit de bon cœur rachettée de la sienne. Helas! Qu'étoit le peu qu'on avoit gagné, en comparaison de ce qu'on alloit perdre? Mais tout cela m'étoit caché aussi bien qu'à tous les autres; & je n'avois garde de m'imaginer qu'un homme qui, quoique dans un âge où les forces commençoient un peu d'être languissantes, faisoit encore paroître tant de force d'esprit, fût si proche de sa fin.

Je le quittai donc étant tout rempli de ce que

j'ai

j'avois oui dire de si humble à un homme d'un si grand mérite. Lorsque peu de tems après, on eut la nouvelle de sa mort, je ne pus m'empêcher, dans la profonde douleur que j'en ressentis, d'admirer de quelle maniere Dieu purifie ses serviteurs avant que de les appeller à lui, & comme il trouve dans sa misericorde puissante des ressources pour les humilier, dans les choses mêmes qui sembloient les relever davantage aux yeux des hommes. Rien ne sembloit attirer plus d'estime à M. de Saci que les Ouvrages qu'il faisoit si saintement sur la Bible; & c'étoient ces Ouvrages même qui l'abaissoient si profondément avant sa mort.

Il me souvient de même que les hommes n'avoient rien tant admiré en M. le Maitre son frere que ses plaidoyers; & ce fut par ces plaidoyers mêmes que Dieu l'humilia si fort avant sa mort, comme je crois l'avoir marqué. On se réjouissoit aussi de ce qu'il entreprenoit à fond de travailler à la vie des Saints; & un mois après cette entreprise, se voyant au lit de la mort, c'étoit cette vie même des Saints qui l'humilioit si fort devant Dieu. Il fit connoître ses tremblemens à M. de Saci son frere, & M. de Saci me fit l'honneur de me marquer quelque chose de ses craintes.

Tous deux se dépouillerent de tout l'honneur qui pouvoit leur revenir de leur plume. Tous deux furent uniquement occupés de la haute idée de Dieu, devant qui ce qu'ils pouvoient être disparoissoit & s'effaçoit entierement à leurs yeux. Tous deux furent véritablement persuadés qu'il n'y avoit que l'orgueil qui nous perd, & rien que l'humilité qui nous sauve. Ils eurent le bonheur l'un & l'autre de rentrer jusqu'au fond de leur neant, par une humilité imprimée avec amour au fond de leur cœur: & il semble que

Dieu

Dieu ayant voulu exaucer les desirs de M. le Maitre en le tirant à lui au commencement d'une entreprise si sainte, il ait voulu de même accorder à l'humilité de M. de Saci ce qu'elle souhaittoit si ardemment, en le retirant à lui au milieu d'un Ouvrage si sacré, dont l'interruption qui le rendoit imparfait & qui faisoit gémir toute la France, le combloit seul de joie, parce qu'il voyoit ses desirs enfin satisfaits. Ainsi l'un & l'autre de ces rares freres ne pouvoit pas mieux rendre la fin de sa vie semblable à toute la suite, qui n'avoit été qu'un enchaînement continuel de pratiques d'humilité. Tout ce que l'un & l'autre ont laissé de cette vertu dans leurs Ecrits, est encore moins puissant & moins persuasif que leur exemple. Ils n'ont rien dit sur ce sujet que ce qu'ils portoient profondément gravé dans leurs cœurs, & leurs discours n'étoient qu'un rejaillissement de cette source interieure qui ne tarissoit point pour eux. C'est ainsi qu'ils nous ont appris que, particulierement à la fin de notre vie, nous devons resister au démon ; ou plutôt que nous avons besoin que Dieu lui même le combatte en nous ; afin que, comme le démon tâche alors de prendre de ce qui éclate le plus en nous aux yeux des hommes, des sujets de nous faire tomber devant Dieu par des sentimens d'orgueil, Dieu au contraire nous fasse en ce tems là appliquer toute la lumiere de notre piété à en tirer des sujets d'humiliation, pour devenir d'autant plus grands à ses yeux, que nous nous aneantissons davantage à nos yeux propres & à ceux des hommes.

Mais helas ! des personnes comme moi n'ont point besoin de toutes ces reflexions pour s'humilier. Ils n'ont qu'à considérer serieusement leurs defauts, & comme ils n'ont point de vertus qui leur puissent être un sujet de tentation,

que

que leurs vices au moins produisent en eux plus naturellement l'humilité, que les ames parfaites cherchent dans leurs vertus même avec une si sainte adresse.

J'oubliois encore une chose qui me paroit importante, qui se passa entre M. de Saci & moi dans ce dernier entretien. Ce fut au sujet d'un poëme qu'il avoit fait, il y avoit long-tems, sur le S. Sacrement. Je lui demandai s'il ne croyoit pas que ce tems-là, où on parloit tant de l'extinction de l'hérésie, fût un tems propre pour le publier. „ Ne me parlez pas de rien publier, me „ dit-il. Je n'écris que trop, & je ne fais que „ trop imprimer. Je voudrois pouvoir me dispenser de faire autant de Livres que je fais ; „ mais puisque je suis engagé à la Bible, je me „ tiens là & ne pense à autre chose. Je voudrois plus servir les hommes par mon silence „ que par mes paroles. Je vois qu'un des exemples les plus nécessaires dont ils auroient besoin en ce tems, seroit celui du silence & de „ la retenue, pour s'opposer à la passion & à la „ liberté étrange de parler & d'écrire, qui a saisi „ presque tous les esprits de ceux qui ont quelque inclination à l'un & à l'autre, & qui a „ rempli le monde de tant de discours & de „ tant de Livres inutiles & dangereux. Si nous „ ne pouvons pas remedier à ce mal, nous devons au moins nous estimer heureux de ne pas „ l'augmenter, & de ne pas l'entretenir ; & reconnoître la grace que Dieu nous a faite de „ nous en preserver nous-mêmes, si nous ne „ pouvons pas en delivrer quelques-uns de nos „ amis & de nos freres.

„ De plus, disoit-il, ces sortes de pieces ont „ quelque chose d'agreable & de riant ; & il „ m'est peu seant dans l'état où est l'Eglise, & „ où je suis ici moi-même comme dans une es-

„ pece d'exil, de rien faire paroître de ces en-
„ jouemens, par lesquels il me sembleroit que je
„ voudrois insulter à ceux qui nous persecutent.
„ Il est bon, ajouta-t-il, d'honorer Dieu en se-
„ cret, en cachant les talens qu'il nous a donnés;
„ & tout ce que nous faisons pour lui doit, se-
„ lon les regles de l'Evangile, demeurer dans le
„ secret. J'ai souvent conseillé à plusieurs de ne
„ pas laisser perdre les dons naturels ou acquis
„ qu'ils avoient reçus de Dieu, & de les exer-
„ cer autant qu'ils le pourroient, afin de le louer
„ de toutes leurs forces; mais sans dessein de les
„ porter à donner leurs ouvrages au public. M. de
„ S. Cyran m'avoit exhorté de même de conser-
„ ver l'inclination que j'avois de faire des vers,
„ mais non de les publier. De plus, comme je
„ viens de dire, la conjoncture du tems repugne
„ à cette publication; puisque nous sommes dans
„ la souffrance, qui demande le silence & l'hu-
„ milité, & qui n'a nul rapport à l'air & aux jeux
„ de la poësie, qui ne tendent qu'au plaisir & au
„ contentement de l'esprit & des sens. Nos
„ ennemis en pourroient être blessés; & com-
„ me ils ont cru qu'une satyre qui vient de paroî-
„ tre contre eux, venoit de Port-Royal, la publi-
„ cation de ces vers pourroit servir à confirmer
„ leur conjecture."

En lui disant adieu, je lui demandai s'il ne feroit pas un petit remerciement à un auteur, qui lui avoit fait present d'un Livre que je lui avois porté. " Je ne suis gueres en état d'écrire; me
„ répondit il, & je crois que M. *** est comme
„ moi. La plus grande grace que je demande à
„ ceux à qui je donne des Livres, est qu'ils ne
„ m'écrivent point. Jugez quel embarras ce se-
„ roit de lire les Lettres de quatre cens person-
„ nes, & de faire autant de réponses." Ne croira-t-il pas, lui dis-je, que c'est que vous ne trou-

trouvez pas beau son Ouvrage, & que vous le méprisez? " Cela seroit bien injuste, me répondit il: vous pouvez m'être témoin vous-même avec quelle précaution j'ai toujours pris garde de parler favorablement, autant que je le pouvois, des Ouvrages de tout le monde, soit saints soit profanes, soit en vers soit en prose. J'ai toujours estimé tout, jusqu'au poëme *de la pucelle*, parce qu'il semble qu'ayant quelque reputation d'éloquence, on mépriseroit les autres. Cependant nous n'avons pu éviter quelquefois qu'on ne nous accusât de cela. Vous avez vu Messieurs de Valois. Je ne sai comment ils s'étoient mis dans l'esprit qu'on n'éstimoit pas leurs Livres; & sur cette pensée, quoique fausse, ils se sont un peu emportés contre nous. Mais le révérend Pere Dom Luc d'Acheri les a détrompés là-dessus. Ils allerent lui dire que ces Messieurs les méprisoient, parce qu'ils blâmoient indifféremment tout ce qui ne sortoit pas de leur plume, & qu'en particulier ils avoient une dent contre eux. Ce Pere avec sa sagesse & son équité ordinaire, leur montra par beaucoup d'exemples, que l'on remarquoit cette difference entre nous & ceux qui ne nous aiment pas, que nous approuvions tout ce qui étoit digne de louanges, & que les autres au contraire blâmoient ce qui étoit universellement loué, seulement parce qu'il ne sortoit pas de chez eux.

„ Quand je vois quelqu'un, ajouta-t-il, qui s'efforce de travailler pour l'Eglise, quoique d'une maniere foible, j'ai peine à souffrir ceux qui n'en témoignent pas assez d'estime. Quand je vois que S. Augustin, un si grand esprit, approuve, loue, & encourage à travailler des gens qui ne sembloient pas grand chose, un Orosius, un Licentius qui mettoit sept pieds

„ à

„ à un vers hexametre, cela me fait voir quelle „ modération on doit garder avec toutes sortes de „ personnes ; & il n'y a rien dont nous autres de- „ vions paroître plus éloignés, que de n'avoir pas „ assez de considération pour ceux qui écrivent. „ On me disoit une fois, touchant une piece de „ poësie dont je parlois avec estime, qu'on s'é- „ tonnoit, comment celui qui avoit traduit le poë- „ me de S. Prosper, pouvoit approuver un si pau- „ vre Ouvrage. C'est à cause de cela même que je „ l'approuve, répondis-je.

„ J'avoue que j'ai quelquefois besoin de toute „ ma modération, lorsque je vois quelques amis „ qui aiment la chicane de la scholastique, faire „ peu de cas des Ouvrages des autres qui fuient „ cet embarras de l'Ecole. Ils méprisent quel- „ quefois le commencement, le milieu & la „ fin d'un Ecrit que S. Augustin auroit admiré. Si „ la scholastique va là, je n'en veux point : je re- „ nonce à une science qui enfle si fort. Si je „ savois que demain je dusse tomber dans ce „ malheur, je prierois Dieu de me faire mou- „ rir aujourd'hui. Il faut bien de la presomption „ pour opposer ses sentimens à celui des personnes „ de bon sens. Il n'y a pas même d'esprit ni „ de jugement naturel en cela; puisque l'esprit „ naturel va à estimer ceux que tous les autres „ estiment, & qui ne passent pas pour n'avoir „ pas de jugement & de science. Rien n'est „ plus déplorable que ces égaremens. Si on étoit „ aussi peu équitable à l'égard de leurs Ouvra- „ ges, que diroient-ils? Cependant leurs Ecrits „ sont savans, ils sont excellens, ils sont bien „ raisonnés : on en demeure d'accord. Ils n'ont „ qu'un malheur, qui est que personne ne les lit. „ Ils font leurs Ouvrages aisément ; mais ce qui „ se fait sans peine, souvent ne se lit qu'avec „ peine ; & ce qui ne coute gueres à écrire,

„ cou-

„ coute beaucoup à lire. Rien n'est plus éloi-
„ gné de l'esprit de Dieu que ces jugemens de
„ travers, & ces manieres de raisonner. Il est
„ difficile d'entrer ainsi dans la vérité. Ils la
„ cherchent en critiquant les autres; & au con-
„ traire on n'y entre que par la charité & avec
„ un esprit de paix."

Je sens que la joie que j'eus de ce dernier entretien de M. de Saci, fait que je me suis beaucoup étendu sur tout ce qui s'y passa, & que j'ai peine à le quitter, sur-tout pour entrer dans le recit de sa mort qui arriva peu de tems après. Je n'y étois pas present, ni aucun autre ami de Paris. Ainsi je ne sai que par le rapport de ceux qui demeuroient avec lui, tout ce que j'en ai pu apprendre. Il arriva alors un Jubilé, qu'il semble que Dieu avoit procuré, pour ouvrir avant sa mort tous les tresors de l'Eglise à un homme, qui pendant toute sa vie lui avoit donné tout son cœur, & sacrifié tous ses travaux dès sa plus tendre jeunesse. M. de Saci reçut cette grace avec une humilité édifiante; & se soumit au delà de ses forces aux loix que l'Eglise avoit prescrites pour mériter ces graces. Jamais jeûnes ne furent si régulierement observés que ceux qu'il fit alors. Il donna à tous ceux de la maison l'exemple de la joie & de la fidelité, avec laquelle l'on doit se rendre à ce que l'Eglise prescrit, quelque peine que le corps en puisse sentir.

Cela fut achevé le dernier jour de l'année 1683. qui étoit bien proche du dernier jour de sa vie: car il mourut le 4. Janvier 1684. Le 3. qui est le jour de Sainte Genevieve il dit la Messe dans sa chapelle domestique. Il avoit eu de tout tems une dévotion très particuliere pour cette Sainte, & comme il étoit ingenieux à remarquer dans tous les Saints ce qu'il y avoit de plus

plus conforme à sa piété interieure, il me faisoit souvent remarquer ce qui est dit de cette Sainte, que toutes les fois qu'elle levoit les yeux, elle répandoit aussi-tôt des torrens de larmes; en quoi il l'imitoit beaucoup. Il dit donc ce jour là la Messe avec une ferveur telle, que toutes les personnes qui y étoient presentes crurent que lorsqu'il disoit l'*Agnus Dei*, & *Domine non sum dignus*, il voyoit de ses yeux celui à qui il parloit, sans ombres & sans voile. Il n'y avoit que l'esprit qui fût rempli de cette divine chaleur; car le froid épouvanable qu'il faisoit alors saisissoit jusqu'au fond des entrailles; & depuis quelque tems, lorsqu'il revenoit de la chapelle, il pouvoit à peine marcher, pour descendre une douzaine de degrés qu'il y avoit jusqu'à sa chambre. Il lui falloit un très long-tems pour reprendre ses esprits, & pour donner à des mains toutes tremblantes & à un corps tout gelé, la parole & le mouvement que la rigueur si âpre de la saison lui avoit ôtés. A midi qui étoit l'heure du diner, il se mit à table; & une heure après son repas il fit un entretien spirituel aux personnes de la maison qui l'en avoient prié.

Il fut tout sur la Sainte, qui étoit pour lui un sujet inépuisable; ensorte que son zele, la grandeur de la matiere, & je ne sai quels pressentimens l'emporterent au delà des bornes accoutumées. Il tint pendant deux heures les oreilles & le cœur de tout le monde attentifs aux dernieres paroles qu'il devoit proferer aux hommes. Dès qu'il se fut levé de son siege, tout rempli de Dieu & des choses qu'il venoit de dire aux autres, il alla sur le degré appeller doucement Madame Hippolite, qui venoit de sortir toute pénétrée de ce qu'elle venoit d'entendre, & qui disoit à M. de Luzanci : „ Vous venez d'entendre cet homme là; croyez-moi,

„ nous

„ nous le perdrons bientôt, il ne vivra pas long-
„ tems. "

Madame Hippolite donc entendit cette voix foible qui l'appelloit. Elle remonte aussi-tôt : „ Je ne sai comment je me sens, dit M. de
„ Saci ; je ne suis pas bien, je vous prie de voir
„ ce qu'il me faudroit faire : mais que sur-tout
„ mon cousin de Luzanci ne sache rien." Madame Hippolite, comme frappée d'un coup de tonnerre, dit aussi-tôt en elle-même, que ce qu'elle avoit cru n'étoit que trop véritable, & plus proche qu'elle ne le croyoit. Elle étouffa néanmoins sa douleur ; & promettant le secret qu'il avoit demandé, elle ne laissa pas de le prier de se mettre au lit, afin de connoître mieux son mal.

Cet homme doux comme un agneau, & accoutumé toute sa vie à faire ce qu'on vouloit de lui, se mit au lit qui alloit être le lendemain le lieu de son dernier sacrifice ; car le mal devenoit sans cesse plus violent. L'humeur maligne de la fievre, qui un mois auparavant s'étoit vue fixée avec force, se reveilla en un moment, & fit des desordres que l'on ne put arrêter. La nuit se passa à essayer tout, mais inutilement ; & le mal prenant toujours de nouveaux accroissemens, M. de Saci qui se sentoit, pressa qu'on lui apportât les sacremens.

C'est une chose à laquelle il s'étoit preparé toute sa vie, & à laquelle il avoit aidé beaucoup d'ames saintes. Il s'offrit lui même comme une victime, à cette victime sainte qui venoit se donner à lui ; & il se dépouilla de tous les dons qu'il en avoit reçus, pour se jetter nud entre ses bras. Après cette action si sainte & si saintement faite, il ne pensa plus qu'à la mort qu'il sentoit ne pouvoir être éloignée. Tous ces sentimens de pénitence qui ne l'avoient jamais quitté, paru-

rurent alors, & surprirent tous ceux qui étoient presens. Les larmes que l'on voyoit couler de ses yeux venoient moins de la violence de son mal, que de la vehémence de sa componction interieure. Je fus témoin un peu avant cette surprise, qu'il avoit toujours dans le cœur cette parole d'un Pere, qu'il suffisoit aux plus justes d'avoir reconnu dans leur vie quelque péché, pour être obligés de pleurer jusqu'à la mort.

Ainsi, mourant dans ces sentimens comme il y avoit toujours vécu, & envisageant comme rien tout ce qu'il souffroit alors, aussi-bien que tout ce qu'il avoit jamais souffert, lorsque sa grande foi lui representoit dans quelle pureté on devoit être pour paroître devant Dieu, il trouvoit sa consolation dans l'assurance qu'il y avoit dans l'autre vie des flammes purifiantes, pour achever ce qu'on avoit commencé si imparfaitement en ce monde. C'est pourquoi on lui entendoit dire très souvent dans son lit: O *bienheureux purgatoire!*

J'ai admiré cent fois ce qu'on me dit qu'il fit alors avec tant de soin. La violence de son mal l'obligeoit à se tourner souvent de côté & d'autre; & comme dans ses fréquentes agitations il craignoit que le mouvement des couvertures ne laissât paroître de lui quelque chose avec indécence, il dit à celui qui s'approchoit pour le servir, qu'il eût soin de tenir les rideaux toujours fermés. Le plus chaste de tous les hommes, destiné de Dieu à la conduite des plus chastes filles du monde, put bien être tourmenté de la maladie, & se voir aux portes de la mort; mais il ne put pas cesser d'être modeste, & de porter cette vertu jusqu'au tombeau. Il oublie toutes ses douleurs, de peur de s'oublier en ce point à ce moment, & il ne veut pas que la mort, qu'il envisage comme presente, imprime la moindre tache à sa gloire.

Le

Le reste du jour se passa à répondre à ses amis qui le prioient de les offrir à Dieu lorsqu'il seroit allé à lui. On lui nomma beaucoup de personnes pour les lui recommander. Je fus dans le nombre de ceux qu'on lui recommandoit, & pour qui il promit le secours de ses prieres. Qu'il s'en souvienne dans le ciel, ce cher pere ! C'est une espece de testament qu'il nous a laissé en mourant. C'est un prétieux héritage qu'il nous a confié par sa derniere volonté, laissant aussi comme Jesus-Christ fit en mourant, la paix à ses disciples, & sa bénédiction à ceux qu'il avoit honorés de son affection pendant sa vie. J'avoue que dans le saisissement où je me trouve en écrivant ceci, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec S. Jerôme dans une semblable rencontre : Qui croiroit qu'un homme de ce mérite, déja dans l'ombre de la mort, eût pu se souvenir de moi, & que notre ancienne amitié lui fut encore toute presente ? Il a fait voir, comme dit S. Paul, que la charité ne meurt jamais : *caritas numquam excidit.* Ah ! s'il s'est souvenu de moi en mourant, je me souviendrai de lui jusqu'à la mort. L'amour me le rendra toujours present. Je ne puis plus l'embrasser de corps, je le tiendrai toujours embrassé d'esprit, & comme disoit S. Jerôme d'un ami mort, puisque je ne puis plus parler à lui, je ne cesserai de parler de lui.

Ainsi mourut M. de Saci, ainsi passa-t-il de cette vie à celui qui avoit été l'objet de tous ses desirs, & qu'il avoit attendu comme s'il lui eût été visible. La nouvelle de cette mort se répandit aussi-tôt de toutes parts, & la surprise tint pendant quelque tems tous ses amis comme saisis, comme muets & comme immobiles. On se regardoit sans se parler, en voyant une mort si surprenante qui suspendoit le cours d'un des plus beaux cu-

ouvrages du monde, & qui arrêtoit la consolation & l'édification de toute l'Eglise. Lorsqu'on fut revenu de ce premier étonnement & que le cœur qui étoit resserré de douleur put laisser échapper quelque parole, toutes les bouches ne furent occupées qu'à louer la vie & la mort de ce saint homme. On pleura avec des larmes véritables & non feintes la perte d'un grand serviteur de Dieu, qui avoit été le canal de ses bénédictions & de ses graces pour tant de personnes. Toute la France le regretta. L'un pleuroit un ami; l'autre un proche; beaucoup, comme moi, un pere; l'Eglise un excellent Prêtre, & toute la troupe des fideles un Docteur très édifiant. Chacun se representant le secours qu'il avoit tiré de lui, méla dans ce souvenir du passé la douleur du present & les craintes pour l'avenir; & on se pleura soi-même en pleurant un homme qui ne vivoit plus que pour ses amis, & pour le salut de leurs ames. En effet on ne peut assez comprendre quel bonheur c'étoit que d'être conduit par les lumieres de ce saint homme. On ne l'a bien connu que lorsqu'on a été sevré de ses conseils. Les autres conducteurs, que chacun de ceux qui le consultoient avoient choisis après sa mort, ont servi à faire regretter de plus en plus celui-là. Car helas! le peut-on dissimuler? On ne voit que trop de pilotes à demi savans, qui conduisent très foiblement le vaisseau dont ils se chargent. Je ne marque personne. J'ai passé par bien des mains, & je dois rendre ce témoignage à la vérité, que j'en ai trouvé de très sages, dont j'éprouve encore tous les jours la lumiere & la sagesse.

Dès qu'on sut cette mort il n'y eut point d'ami qui n'eût desiré d'aller à Pompone pour rendre à ce saint homme les derniers devoirs, & pour embrasser encore une fois un mort que

l'on portoit encore vivant dans le cœur ; mais la raiſon arrêta ces tranſports, & ſupprima tous ces voyages.

M. de Saci avoit marqué par ſon teſtament, qu'il deſiroit d'être enterré à Port-Royal des champs. Il voulut laiſſer ſon corps où ſon cœur avoit toujours été, & ſe joindre après la mort avec les épouſes de Jeſus-Chriſt, d'avec qui une violence étrangere l'avoit ſeparé. Il falloit donc pour cela faire porter ce corps à Paris : mais vous vîtes alors, mon Dieu, l'effroi de ceux qui l'aimoient le plus, & que la mort n'étoit pas la fin des inquiétudes que l'on reſſentoit pour votre ſerviteur. Ces ſaintes filles qui ſouhaitoient avec tant d'ardeur de poſſeder ce treſor dont elles connoiſſoient le prix, ne laiſſerent pas d'avoir des allarmes ſur ce ſujet & de craindre qu'il ne leur échappât. Elles ſurent que les animoſités n'étoient pas encore éteintes, & qu'autant pour mortifier les vivans que pour agir contre les morts, on penſoit à ne pas donner les permiſſions néceſſaires pour ce ſujet. Ce qui fut cauſe, comme il falloit que ce corps paſſât par Paris, que quelques Dames de conſidération n'oſerent lui donner, comme elles l'auroient deſiré, des marques de leur reſpect en envoyant un grand nombre de flambeaux à la porte S. Antoine, pour le conduire avec décence au travers de la ville juſqu'à S. Jacques du haut-pas, où on le devoit mettre en dépôt, juſqu'au lendemain matin. Mais ceux qui conduiſoient cette affaire crurent qu'il étoit de la ſageſſe d'éviter l'éclat. On l'amena donc ſourdement à S. Jacques, ſans que perſonne en fût averti. Les harangues des Curés qui le dépoſoient & qui le recevoient, étoient pleines de louanges d'un homme qui y avoit été toujours preſque auſſi ſourd durant ſa vie qu'il l'étoit alors. Tous ſes amis paſſerent

auprès de lui une bonne partie du soir, & se promettoient bien le lendemain matin d'avoir l'honneur de l'accompagner jusqu'au lieu de sa sepulture. Mais les frayeurs agissoient encore. On craignoit toujours les puissances, & les morts mêmes ne sembloient pas être en sureté. On fit apprehender aux épouses de Jesus-Christ qu'on ne leur enlevât, par une violence trop dure, un dépôt qu'elles se promettoient de conserver au milieu d'elles, comme la triste consolation de leur douleur; & elles eurent encore, pour nouveau surcroît à l'affliction que cette perte leur causoit, la crainte de ne posseder pas son corps; mais Dieu vouloit qu'elles le possedassent. Les hommes n'avoient plus de pouvoir sur M. de Saci. Ils l'avoient traité comme il leur avoit plu pendant sa vie. Ils lui avoient fait sentir la rigueur des prisons & des exils; mais leur puissance étoit finie à sa mort, & quoiqu'ils l'eussent éloigné de Port-Royal pendant sa vie, Dieu ne permit point qu'ils pussent l'en separer après sa mort.

On y mena ce corps au travers des glaces, & des neiges les plus effroyables du monde, & il n'y eut pas un de ses amis qui comptât comme une fatigue le bonheur de l'accompagner & de le suivre dans ces pénibles chemins. Lorsqu'il fut arrivé aux portes de cette Eglise pour laquelle il avoit été consacré Prêtre, & où il avoit offert à Dieu son premier sacrifice, on alla au devant de lui. On y rendit de grands témoignages à sa sainteté qui étoit encore plus connue en ce lieu, par les preuves qu'on y avoit vues de ses yeux, que par celles qu'en rendit le Curé de Pompone entre les mains duquel il avoit rendu à Dieu sa bienheureuse ame, & qui l'avoit accompagné pendant tout le chemin du convoi. On le fit ensuite entrer dans l'Eglise, où une cen-

centaine de Religieuses plus brillantes de charité que les cierges qu'elles portoient dans les mains, le reçurent en pleurant, & on le posa au milieu d'une chapelle ardente.

Moi cependant, & plusieurs autres personnes qui s'attendoient à l'accompagner, fûmes bien surpris lorsque, nous trouvant sur les sept heures du matin à l'Eglise, on nous dit qu'on l'avoit transporté pendant la nuit. Nous marchâmes avec bien de la douleur sur les traces du carosse qui étoient bien avant marquées sur la neige. Etant arrivés à Port-Royal, nous vîmes son corps dans l'Eglise, & que tout se disposoit pour l'enterrer. On craignoit encore si fort, qu'on ne voulut pas attendre au lendemain pour dire la sainte Messe sur son corps. Je me tenois donc là bien triste auprès de son corps sans penser, ni au froid qui étoit fort grand, ni à la faim qui étoit assez pressante. On me vint prier d'aller me chauffer: je remerciai. On me vint presser d'aller diner: je n'écoutai rien. J'étois auprès de M. de Saci, c'étoit assez. Ma persévérance fut heureusement recompensée, car pendant que j'étois là, on déliberoit au dedans du monastere, si on ne lui donneroit pas la sepulture ecclesiastique, avec les habits sacerdotaux. Il n'y avoit qu'une difficulté, qui étoit de savoir comment paroitroit son visage; car il y avoit deja six à sept jours qu'il étoit dans le cercueil. Il falloit donc le visiter, & je fus surpris de voir sortir du dedans Madame de Fontpertuis pour travailler à cela. Je vis fermer en même tems les portes de l'Eglise, & un menuisier s'approcher du cercueil avec des marteaux. Quand je vis ce qu'on vouloit faire je demandai la permission d'aller querir Mademoiselle de Laistre qui m'avoit amené. On ne craignit point de violer les droits si inviolables du sepulcre. Je fus le premier qui passai la main

dans la biere pour retirer du sejour affreux de la mort un visage qui y avoit déja passé tant de jours. Dès que l'on eut developpé les linceuls & détourné le suaire, on ne méconnut en rien cette face. La paix que la mort y faisoit regner alors étoit semblable à celle que la grace y avoit toujours fait regner pendant sa vie. Il sembloit encore respirer cette modestie que sa seule vue imprimoit dans tous les cœurs. J'avoue que mes yeux aussi bien que ceux de beaucoup d'autres ne pouvoient se rassasier de voir celui que l'on auroit desiré de toujours voir, & qu'on avoit desespéré de voir jamais.

Où étoit alors cette crainte naturelle que nous avons de voir un corps mort? Nous fuyons cet objet avec une certaine horreur dont nous ne sommes pas les maîtres; & au contraire nous mettions notre joie à contempler celui-ci. Toute l'idée de M. de Saci nous revenoit dans la mémoire, & nous le regardions plus comme vivant encore que comme n'étant plus. On lui parloit comme s'il nous avoit tous écoutés. On l'embrassoit comme s'il eût été sensible aux témoignages de tendresse que nous lui rendions.

On le revêtit donc pour la derniere fois de ses habits sacerdotaux. On chanta les pseaumes ordinaires. On fit les aspersions & les encensemens, & ensuite on ouvrit les portes du couvent pour nous le laisser porter au lieu qu'on lui avoit préparé au dedans pour sa sepulture. Nous portâmes ce corps au travers d'une longue haie de saintes Religieuses, qui étoient venues le recevoir à leur porte le cierge à la main. Leurs yeux si mortifiés, si accoutumés à se fermer à tout le reste, ne purent, tout mouillés de larmes qu'ils étoient, s'empêcher de s'arrêter sur ce saint corps pendant qu'il passoit seulement au travers d'elles, afin de demêler dans ces petits in-

intervalles que nous leur donnions, les traits d'un visage qu'elles ne devoient plus voir. Elles lui témoignerent toutes le profond respect qu'elles avoient pour lui, par les inclinations que chacune faisoit lorsqu'il passoit devant elle; & lorsqu'enfin il fut au lieu, les principales s'empresserent en l'accommodant pour le descendre dans la fosse, de lui donner de saints baisers, pendant que tout le chœur continuoit le chant avec une gravité que je n'ai pu assez admirer depuis toutes les fois que j'y ai pensé. Il me sembloit que ma joie étoit pour lors cachée en terre avec celui que je voyois enterrer.

Comment domptiez-vous le cœur de vos servantes, mon Dieu? Il n'y en avoit pas une qui au lieu de leurs chants n'eût mis sa joie à pleurer sur ce saint corps. Leurs voix auroient été toutes étouffées, & elles n'auroient fait entendre que leurs soupirs. Cependant elles se font une sainte violence; & leur respect pour leur saint pere retenant leurs sanglots, delie seulement leurs langues pour honorer ses funerailles d'une maniere grave, digne de lui, & semblable à celle dont lui-même avoit honoré les funerailles de leurs Sœurs. Aussi l'admirable Abbesse * qui conduisoit ces saintes filles, me dit que, prévoyant bien leur douleur, elle leur avoit recommandé avec soin de combattre ces tendresses, & de ne laisser point interrompre leur chœur par la defaillance de leurs voix. Cette sage superieure croyoit qu'il étoit indigne de celui à qui on rendoit ces derniers honneurs, de le pleurer; & elle se souvenoit de ce que faisoit S. Augustin aux funerailles de sa mere Monique, où il tança severement son fils Adeodat, lorsqu'il éclatoit en sanglots.

* La Mere Angelique de S. Jean Arnauld, cousine germaine de M. de Saci.

Je me souviens que le lendemain, lorsque j'eus l'honneur avant que de partir de voir Madame l'Abbesse, elle quitta toutes ses affaires & toutes les autres personnes, pour m'entretenir à fond dans le peu de tems qu'elle avoit, & me prier de mettre par écrit ce que je savois de ce saint homme. Je me plaignis de ce qu'elle l'avoit retiré du milieu de nous avec tant de promtitude; & comme je lui témoignois que j'aurois passé non seulement la nuit, mais même toute ma vie auprès de ce corps, elle me répondit d'un ton grave & d'une voix un peu basse, mais avec cette profondeur d'esprit qui lui étoit si naturelle, & cette pente prodigieuse qu'elle avoit à s'aneantir à ses yeux avec toutes les créatures, afin qu'il ne parût plus que Dieu, *qu'il falloit cacher en terre ce qui n'étoit que terre, & faire rentrer dans le neant ce qui en soi n'étoit que neant.* Qu'elle voyoit de choses en me parlant de la sorte!

Cette admirable vierge comptant pour rien les rares talens que Dieu lui avoit si abondamment donnés, aimoit à rentrer par une profonde humilité dans le néant d'où il l'avoit tirée, & à considérer en la personne de M. de Saci qu'il venoit de retirer à lui, qu'il se sert des hommes quand il lui plaît, & les emploie à quoi il lui plaît, sans que néanmoins ils lui soient le moins du monde nécessaires. Cette pensée & ce desir la pénétroient toute, & se mêlant avec la douleur que lui avoit causé la mort d'un cousin si cher, qu'elle respectoit comme son pere, & à la difficulté qu'elle envisageoit de pouvoir à l'avenir exercer sa charge d'Abbesse, n'ayant plus les avis de celui qu'elle consultoit sur toutes choses, elle sentit dans son cœur des déchiremens dont elle n'eut pas de peine à prévoir les suites.

Sa modération si uniforme & si exemplaire put bien regler la douleur de ses filles; mais elle

elle ne put en quelque sorte modérer la sienne propre. Elle put commander à leur tristesse, mais non à la sienne. Elle qui, dix ans auparavant, avoit pu survivre à la mort de M. d'Andilly, de ce pere si tendrement aimé, eut peine à survivre à un autre pere, non du corps, mais de l'ame. Elle sentoit qu'elle succomboit sous la pesanteur de ce coup, & dans cet abattement si profond, elle ne craignoit plus que de vivre. Elle prodigua saintement le peu de tems qui lui restoit encore de vie, en passant les jours & les nuits auprès du tombeau de M. de Saci; & dans les empressemens que la brebis sentoit pour suivre son pasteur, elle pria ce cher pere de joindre ses vœux avec les vœux de sa fille, & de lui obtenir une grace qu'elle demandoit à Dieu avec tant d'instance.

La douceur de M. de Saci ne fut point blessée d'une priere qui pouvoit paroître cruelle, puisqu'en contentant les desirs de celle qui étoit à la tête d'une société angelique, sa mort alloit devenir un nouveau surcroît de douleur à tout le corps.

M. de Saci, tout mort qu'il étoit, fit sentir qu'il étoit encore attentif aux desirs des vivans; & les prieres si ardentes que cette sainte épouse de Jesus-Christ faisoit sur son tombeau, furent helas! bien promtement exaucées. Elle se releva de dessus ce sepulcre qu'elle arrosoit de ses larmes. Elle se sentit frappée du coup de la mort, & en s'en retournant toute transportée de joie dans sa chambre, elle rendit à Dieu des actions de graces pour ce qui alloit plonger son monastere dans la consternation. Ne peut-on pas dire d'elle ce que S. Jerôme dit de Sainte Eustoquie à la mort de Sainte Paule sa mere: *Quibus illa precibus, quibus lamentis & gemitu . . . discurrit, ne privaretur tanto contubernio, ne illa absente vive-*

ret, ut eodem feretro portaretur; & ce que le même Saint dit ailleurs de Constance à la mort de S. Hilarion: *Statim exanimata est, veram in servum Dei dilectionem etiam morte comprobans?*

Enfin à peine quelques jours se passerent, que cette sainte ame, toujours dans la joie, toujours dans les transports d'allegresse, alla se rejoindre avec celui dont la mort même ne la pouvoit separer. *

Mais puis-je ne pas parler ici de M. de Luzanci, ou plutôt en puis-je parler comme il faudroit? Ce saint homme venoit de voir M. de Saci son cousin mourir à Pompone entre ses bras. Il ne voyoit plus rien qui pût le consoler en ce lieu qui étoit celui de son exil; & y ayant perdu celui qui en adoucissoit toute l'amertume, il ne pouvoit plus se promettre que d'y traîner une vie triste & languissante.

Il lui restoit néanmoins une grande ressource dans sa bonne sœur la Mere Angelique de S. Jean, cette admirable Abbesse dont je viens de parler, qui d'un mot de Lettre avoit la force de dissiper tous ses ennuis, & qui étoit encore plus angelique par ses discours brûlans, aussi-bien que par sa vie pure & sainte, que par le nom qu'elle portoit. Il se promettoit en déchargeant souvent son cœur dans le sien par ses Lettres, ne lui étant pas permis de le faire de vive voix, qu'elle pourroit calmer au moins de tems en tems sa douleur, en attendant que le tems refermât un peu sa plaie. Mais quand, comme un coup de tonnerre ou de foudre, la nouvelle lui vint de son agonie, il fut tellement saisi, qu'étant immobile il ne voyoit plus rien, il n'entendoit rien; & étant tout consterné, il fit promtement seller son

* Elle mourut le 29. Janvier 1684. dans la soixantiéme année de son âge.

ſon cheval afin d'aller recueillir ſes derniers ſoupirs. Combien ſouhaitta-t-il de fois de rendre l'ame avec elle, & de joindre ſes funerailles à celles d'une ſœur, à qui la grace l'avoit lié depuis ſi long-tems par un nœud incomparablement plus fort que celui de la nature! Tout lui déplut en ce monde après cette mort. Tout lui devint inſupportable. Il ne pouvoit plus ſouffrir la vie. Le feu de l'ardent amour qu'il avoit toujours eu pour ces deux perſonnes ſe rallumant plus que jamais dans ſon cœur, fit d'étranges ravages dans ſon corps; & leur abſence lui cauſa un ſi grand renouvellement d'ardeur, que ſa chair eut peine à en ſouffrir l'impetuoſité. Elle ſe rendit: elle tomba. Tous ſes ſens furent éteints; & étant déja mort par avance avec ſon cher couſin, & enſuite avec ſa chere ſœur, il ne penſa plus qu'à conſommer ſa mort par celle de ſon corps.

Ainſi tout poſſedé de ces penſées, il partit de Port-Royal, & revint à Paris chez M. de Pompone ſon frere. Dès qu'il y fut arrivé, il ſe mit au lit. La fievre s'étant ſaiſie de lui ſans qu'il en eût aucun effroi, il s'offrit de bon cœur à ſa violence, afin qu'elle achevât ce qu'elle avoit ſi bien commencé. Un reſte de liberté d'eſprit le faiſant penſer à quelque reglement avant que de mourir, il eut la bonté de me mander, afin que nous concertaſſions toutes choſes enſemble. Mais quelque diligence que je fiſſe, ſa fievre s'étoit rendue ſi forte pendant la nuit, qu'il me pria de l'excuſer, & que je voyois bien qu'il n'étoit point en état de m'entretenir. Ainſi il me dit en un mot l'eſſentiel. Je me retirai, & M. de Pompoue m'ayant fait l'honneur de me faire repoſer dans ſa chambre, & de m'entretenir auprès de ſon feu, je m'en revins au bout d'une heure. Deux jours après allant ſavoir de

ses nouvelles, & passant par Saint Eustache sur les huit heures, je le vis dans la biere où on l'avoit apporté de grand matin au milieu du chœur, en attendant qu'on le prît pour le mener à Port-Royal des champs. *

Avec quels transports, mon Dieu, m'approchai-je de ce corps pour le baiser; car n'y ayant personne à cette heure-là dans le chœur de cette Eglise, rien ne m'empêchoit de satisfaire mes desirs. Combien de choses que j'avois presque oubliées me revinrent alors dans l'esprit? Il me sembloit que ce mort, tout mort qu'il étoit, me parloit, & que je lui prêtois mon cœur pour écouter ce que le sien me disoit. Il me sembloit que ce corps, qui n'avoit pu être séparé de son ame que par la violence de son amour, m'apprenoit à aimer avec plus de chaleur Dieu & ceux qui le servent; & cette biere devint pour moi une école pour m'instruire du point le plus important de notre religion, qui est celui de la charité.

J'avoue qu'en voyant & ce frere & cette sœur frappés à mort par celle de M. de Saci, je rougissois, moi qui croyois l'avoir toujours aimé, de ne le suivre pas comme ces personnes; & je revins de-là desespéré contre moi-même, d'aimer si peu en me comparant à ces deux personnes dont l'amour avoit été fort comme la mort. J'étois tout transporté de ce triomphe d'amour qui surmonte tout & qui brise tous les liens du corps, qui le retiennent & l'empêchent de suivre celui qu'il aime. J'étois tout humilié d'y avoir si peu de part. Ces trois personnes ne partoient point de mon esprit, comme elles y sont encore bien presentes. Qu'ils se réjouissent à jamais de

* M. de Luzanci mourut le 10. Fevrier 1684, âgé de 61 an.

de se voir réunis en Dieu pour toujours, sans craindre que rien les separe. Qu'ils lui rendent grace des riches effusions qu'il leur a faites de ses misericordes. Que de-là ils plaignent ceux qu'ils ont honorés de leur affection pendant leur vie, les voyant environnés d'une infinité de périls; & que pas le secours de leurs prieres, ils travaillent à les rassembler éternellement avec eux.

Il faut que je dise encore au sujet de cette mort de M. de Luzanci, que je n'ai jamais mieux compris qu'alors jusqu'où va la peine d'une ame qui craint Dieu véritablement, lorsque, perdant des personnes qui par la sagesse de leurs conseils lui étoient utiles pour son salut, elle apprehende d'être sans secours, & de se trouver dans la main de son conseil. C'étoit au vrai l'état de M. de Luzanci: car encore que son bon cœur eût reçu une terrible plaie dans la mort de deux personnes avec qui il n'étoit qu'un même esprit, il est certain néanmoins que la privation de leurs secours, & les inquietudes qu'il prévoyoit pour l'avenir, acheverent de lui donner le dernier coup.

Ce fut dans cette frayeur que voyant M. de Saci son cher cousin au lit de la mort, il lui demanda en pleurant, à qui il croyoit qu'il pourroit à l'avenir s'addresser pour sa conscience: *Cui nos pater desolatos relinquis?* M. de Saci qui avoit encore dans ces derniers momens toute sa presence d'esprit & toute sa vivacité, ne répondit à cela que d'une maniere qui faisoit voir combien il étoit persuadé de la rareté de ces personnes, & qui devoit faire estimer infiniment heureux ceux qui, par la fidelité qu'ils avoient eue pour ses avis, pouvoient espérer avec la grace de Dieu de n'être plus du nombre de ceux à qui l'assistance d'un conducteur fût absolument né-

ceſſaire; mais qui ſont ſi bien retournés à Dieu, qu'ils ne manqueroient jamais, quand il n'y auroit dans le monde que Dieu & eux, de lui rendre tout ce qu'ils lui doivent par le ſeul ſecours interieur de ſa grace.

C'eſt ce que M. de Saci diſoit ſouvent pendant ſa vie. Bien loin d'aimer que ceux qui le conſultoient euſſent aucune attache à lui, il ſouhaitoit au contraire qu'ils fuſſent bientôt en état de s'en paſſer, & de ne les voir pas comme des enfans, qui tout grands qu'ils ſont veulent toujours la mammelle, comme il me diſoit ſouvent après S. Auguſtin. Il vouloit que les membres de Jeſus-Chriſt puſſent dire à ſon imitation, qu'ils ne ſont pas ſeuls étant ſeuls, parce que leur Pere eſt avec eux; de quoi Jeſus-Chriſt ne rend pas d'autre raiſon, que le ſoin qu'il a de lui plaîre en toutes choſes.

M. de Saci diſoit ſouvent qu'il ne ſouhaitoit pas de meilleures diſpoſitions dans les plus grandes peines d'eſprit, que de recevoir de ſon cœur une réponſe favorable qui lui fît ſentir que Dieu étoit en lui avec toutes ſes aſſiſtances & ſes ſecours. Il conſentoit de bon cœur de ſe paſſer du ſecours des hommes, s'il plaiſoit à Dieu de lui conſerver celui-là; & en quelque extrémité qu'il pût tomber, il diſoit que dès à preſent il s'en conſoloit, s'il plaiſoit à Dieu de lui donner cette diſpoſition qui met la paix & la joie dans l'ame. Il diſoit que ſi les hommes nous avoient ſervi autrefois par leurs avis, c'étoit pour nous mettre en cet état, dans lequel s'ils nous avoient une fois établis, nous n'avions plus beſoin néceſſairement d'eux; qu'ils pouvoient aller à Dieu s'il les appelloit à lui, ou aller aſſiſter d'autres ames qui n'étoient pas encore parvenues à l'état où étoient celles qu'ils quittoient; que nous avions ſujet d'eſpérer que nous vivrions bien & que nous mour-

mourrions bien sans eux, en observant seulement les instructions que nous en avions reçues. Il ajoutoit que quelquefois même ces hommes de Dieu agissent mieux dans leur absence sur les ames qu'ils ont conduites, & qu'un fidele pasteur devoit dire de ceux qu'il dirige, ce que Jesus-Christ dit à ses disciples: *Il vous est expédient que je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le S. Esprit ne viendra pas à vous.* Vous demeurerez toujours dans l'enfance de la grace, & ne pourrez vous remuer comme des hommes forts parvenus à l'âge parfait de Jesus-Christ.

M. de Saci parloit de la sorte afin qu'on se détachât de lui, & qu'on ne demeurât attaché qu'à Dieu, espérant tout de lui sans l'entremise des hommes, lorsque tout nous manquoit de leur part. „ La foi nous apprend, disoit-il, que „ celui qui plante & celui qui arrose ne sont „ rien, & que tout vient de l'opération invisible „ de Dieu qui donne l'accroissement aux semen„ ces & à l'arrosement des hommes:" Il ajoutoit qu'il falloit commencer dès ce monde à nous familiariser avec Dieu seul, & ne regarder que lui; puisque nous espérions d'entrer dans l'éternité pour n'y vivre que de lui seul & de son regard; que c'étoit-là le grand ouvrage de Jesus-Christ en ce monde, qui disoit qu'il étoit toujours dans la compagnie de son Pere: ce qui faisoit qu'il étoit en la compagnie des hommes, comme n'y étant pas, ne considérant que celle de Dieu; que cela seul nous devoit apprendre à nous détacher des hommes & nous faire vivre, comme nous devions mourir, avec Dieu seul.

M. de Luzanci écoutoit cela avec respect; mais plus M. de Saci le portoit à se détacher de lui, plus toutes les belles choses qu'il lui disoit l'y attachoient encore davantage; desorte qu'il ne put survivre à sa perte.

Après

Après la mort de M. de Saci, la vie retirée que j'ai menée m'a empêché d'avoir beaucoup de connoissance de ce qui se passoit dans le monde. Ainsi le silence de ma solitude m'oblige à mettre fin à ces Memoires.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de parler ici de deux ou trois personnes qui sont mortes depuis M. de Saci, dont le souvenir m'édifie extrêmement.

Le premier est le fidele serviteur de Dieu, M. l'Abbé de Pont-Château de la maison de Cambout. Je ne dirai rien de sa noblesse, elle est assez connue, puisqu'on sait qu'il étoit proche parent de M. le Cardinal de Richelieu. Mais ce que j'ai admiré cent fois, est que lorsqu'il étoit dans le monde, donnant à sa propreté & à sa magnificence tout ce que vouloit le rang qu'il tenoit, il ne dedaignoit pas néanmoins les personnes du commun, qui ne faisoient nulle figure dans le monde où il paroissoit avec éclat.

J'en suis un exemple moi-même: car avec quelle bonté me recevoit-il lorsque je l'allois voir dans ses appartemens magnifiques du petit Archevêché, comme on l'appelloit à Paris, où il logeoit avec M. de Coislin depuis Evêque d'Orleans son proche parent? Qui lui ouvroit dès-lors les yeux, sinon Dieu, qui lui découvroit le bonheur de la simplicité chrétienne qu'il a depuis tant aimée, & qui lui avoit gravé dans le cœur les paroles de S. Cyprien que j'ai vu écrites de sa propre main pour ne les perdre jamais de vue? „ Personne ne peut appauvrir celui que
„ Dieu lui-même a rendu riche. On ne craint
„ plus l'indigence lorsqu'on a une fois l'ame en-
„ graissée d'une pature celeste. Les dorures des
„ plafons paroissent fades à qui se souvient qu'il
„ a dans lui une maison, où Dieu même daigne
„ habiter comme en son temple."

Ce

Ce fut dans ces vues qu'il quitta bientôt ces logemens magnifiques, & qu'il commença à se retirer dans un petit pavillon du fauxbourg S. Marceau, où j'ai eu l'honneur de l'aller voir assez souvent, & où il avoit un fort petit jardin où il commençoit à faire essai de ses forces pour la vie à laquelle Dieu le destinoit.

Il fallut pour cette premiere démarche faire de grands sacrifices, en se separant de ses proches qu'il aimoit tendrement, & à qui sa douceur & l'agrément de son esprit l'avoient aussi rendu très aimable; mais l'épée de separation agit puissamment alors, & il quitta tout d'un coup ses amis du monde, dans le dessein de se donner tout à Dieu. Sur quoi il me dit un jour cette parole celebre de S. Basile, qu'une personne qui vit de la foi doit être separée de ses parens, comme une personne vivante doit être separée d'une personne morte; qu'il étoit à craindre qu'en vivant avec eux on reprit enfin leurs sentimens, & que pour se bien convertir il ne falloit par seulement quitter le péché, mais encore le pécheur, selon ce que dit David dans un Pseaume de la pénitence: *Discedite à me omnes qui operamini iniquitatem.*

J'admirois en lui rendant visite dans ce petit pavillon, comment insensiblement tous ses meubles si propres disparoissoient. Tous ses tableaux, toutes ses mignatures de prix ne se faisoient plus voir. Cette Bibliotheque si curieuse, si nombreuse, si parée de tout, si riche, si bien dorée, diminuoit tous les jours; parce qu'il faisoit passer ses Livres en celle de M. Arnauld qui en pouvoit faire usage.

Il me semble, si je ne me trompe, que l'excellence de son esprit & l'agrément de son humeur lui fut un grand piege, & qu'il eut quelque peine à se rendre à la voix de Dieu. Il fal-

lut

TAYLOR INST

lut que sa misericorde vînt heurter plusieurs fois à la porte de son cœur. Il fit, après cette premiere retraite, des voyages à Rome dont ses amis gémissoient. J'ai oui dire à une personne qui disoit le bien savoir, que peu s'en fallut qu'il ne se laissât prendre aux pieges d'une Demoiselle, qui avoit une furieuse envie de contracter avec lui un mariage, qui lui auroit été avantageux en toutes manieres.

Avec combien de larmes a-t-il repassé ensuite devant Dieu toutes ses resistances à la grace? Et avec quelle reconnoissance a-t-il adoré la main de son libérateur? Il en mit même quelque chose par écrit dans un papier où il y avoit en tête, en grosses lettres: *Venite, audite & narrabo omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ*, comme éprouvant ce que dit S. Augustin, que plus les perils ont été grands, plus Dieu qui nous en a tirés nous paroit aimable.

J'avoue que s'il fut long-tems à se determiner, c'est parce qu'il envisageoit plus serieusement la vie qu'il méditoit d'embrasser, qu'il prenoit en main les jettons, & qu'il sondoit ses forces pour voir s'il y pouvoit resister. Mais enfin le moment étant venu, avec quels transports de joie le vîmes-nous à Port-Royal où Dieu l'amenoit comme par la main! Quelle fut ma surprise lorsqu'au lieu de ces habits propres que je lui avois toujours vus, je le vis descendre des granges en l'Abbaye avec un habit de jardinier, un petit panier en son bras. Il vit ma surprise, & s'approchant de moi il me dit en souriant, avec un air gai qui lui étoit naturel: *Petit mercier petit panier*, me montrant son panier, & m'avertissant qu'en changeant d'habits il avoit changé de nom, & s'appelloit *Mercier*.

J'allois souvent le voir travailler avec M. de Bouilli, & prêter le collet à ceux qui labouroient

roient le plus. La delicatesse de son corps ne l'empêchoit pas de s'y mettre. Sa fievre quarte ne le retenoit en rien. *Elle me tourmente bien*, me dit-il un jour, *mais je lui donne aussi bien de l'exercice.* Car lorsqu'il me disoit cela, il y avoit déja deux ans qu'il l'avoit. Son lit, pour la bien recevoir, étoit un peu de sarment. Il n'interrompoit point son jeûne ordinaire, & ne quittoit point son cilice. Cela m'épouvantoit quelquefois, & je jugeois de-là qu'il falloit que la foi de cet humble pénitent fût grande. Aussi allant quelquefois dans sa cellule, je voyois écrit de sa main cette parole de S. Cyprien : *Nostrum tantum sitiat pectus & pateat. Quantum illuc fidei capacis afferimus, tantum gratiæ inundantis haurimus.* (Epist. ad Donat.) Que nous recevions du secours de la grace toute-puissante à proportion que nous avions de la foi. Il s'encourageoit dans ce genre de vie par le pressant desir qu'il avoit, non seulement de satisfaire à Dieu, mais encore de se faire aimer de lui, qui étoit un bonheur vers lequel il soupiroit ardemment.

J'admirois son égalité d'esprit. Il aimoit tous les solitaires de ce lieu là, sans se lier plus avec l'un qu'avec l'autre : ce qu'il disoit que S. Basile appelloit plus une cabale & une conspiration qu'une union. Mais ce qui surprenoit le plus dans ce saint pénitent, étoit son humilité profonde. Il étoit si persuadé que c'étoit Dieu qui faisoit tout le bien qui étoit en lui, que toute sa crainte étoit de s'en attribuer quelque chose. Et combien en nous parlant nous imprimoit-il cette vérité ? Il me semble que j'entends parler ce saint homme, car c'est de lui que je tiens tout ce que je dis ici.

Il avoit une telle attache à Jesus-Christ d'où lui venoit toute sa force, qu'avec cet appui il ne craignoit rien ni de sa propre foiblesse ni des

pie-

pieges du démon. *On est invincible*, disoit-il, *en s'attachant fortement au Sauveur*.

Il travailloit cependant toujours au jardin, & en y allant promener, je le voyois tantôt labourer la terre, tantôt dresser des planches, tantôt semer, planter ou arroser, & faire les autres choses du jardinage. Il étoit extrêmement recueilli en travaillant. Il ne parloit à personne, & ne regardoit personne. On le voyoit tout occupé de Dieu, qu'il admiroit peint dans les ouvrages de la nature. Il croyoit que c'étoit un grand mal de ne pas faire assez de reflexion sur ses ouvrages que nous voyons de nos yeux, puisque Dieu s'en plaint lui-même par ses prophetes. „ C'est un péché, me „ disoit-il, de ne point considerer ce que Dieu a „ fait, & nous ne devons point nous borner aux „ ouvrages de sa grace dans les ames, mais regar- „ der encore toute la nature comme un Livre. „ C'est à quoi je tends dans tous mes ouvrages „ de la campagne."

J'avois une grande pente à me joindre à lui quand il travailloit, afin d'attrapper de lui quelque mot qui m'édifiât. Il aimoit ma simplicité; mais il aimoit encore plus le silence. „ Notre „ travail, me dit-il un jour, doit être different „ de celui des paysans; & il l'est lorsque nous „ nous taisons en travaillant. J'ai lu dans Saint „ Basile, ajouta-t-il, que lorsqu'Isaïe dit qu'il „ avoit les levres impures, c'étoit peut-être par- „ ce qu'il avoit parlé des affaires du monde, qui „ souillent la langue d'un solitaire qui doit tou- „ jours louer Dieu. Cependant on a de la pei- „ ne à ne le pas faire dans les conversations, & „ c'est pour cela que je les fuis. Je tremble „ quand je vois dans l'Evangile que nous ren- „ drons compte de toute parole oisive; & tou- „ tes paroles oisives, dit S. Basile, sont celles „ qui ne servent de rien pour notre salut, quel-

„ que

„ que innocentes qu'elles ſoient en elles-mêmes ; „ outre que dans les entretiens il eſt aiſé qu'il ſe „ gliſſe quelque parole de louange, ce qui eſt la „ perte des ames, mais une perte néanmoins où „ l'on prend plaiſir. J'ai toujours dans la pen- „ ſée cette parole de S. Paul, *Si je plaiſois aux* „ *hommes, je ne ſerois pas ſerviteur de Jeſus-Chriſt.* „ Sur quoi S. Baſile ſe demande à lui-même, com- „ ment nous pouvons connoître ſi nous voulons „ plaîre aux hommes. Une marque que nous „ le voulons, dit-il, eſt quand nous ſentons une „ ſecrette froideur pour ceux qui nous blâment. „ C'eſt pourquoi il ajoute qu'on a raiſon, dans „ les Religions bien reglées, de ne point ſouffrir „ aucun entretien aux freres, ſi on ne croit qu'ils „ en ſeront édifiés."

Ce qui me ſurprenoit dans les travaux de M. de Pont-Château, étoit la dépendance qu'il avoit pour M. de Bouilli qui étoit avant lui au jardin, & comme le maître jardinier. Il ne le contredisoit en rien. Et il me diſoit ſur cela qu'entre les perſonnes qui ſervent Dieu, il ne devoit point y avoir de contrariété d'eſprit ni de ſentimens. „ Tous, ajoutoit-il, ne doivent être qu'un & com- „ me pluſieurs corps qui ſervent d'organe à une „ ſeule & même ame. Il faut de la ſubordina- „ tion, & ſe laiſſer conduire de la même ſorte „ qu'un artiſan conduit les inſtrumens qu'il choi- „ ſit à l'ouvrage où il eſt employé. Ce doit „ être un autre qui ordonne à un pénitent ce „ qu'il doit faire. Ma bêche dépend de moi, „ & moi en m'en ſervant je dépends de celui „ qui m'applique à mon travail. S. Baſile dit qu'un „ ſolitaire doit obéir avec autant de promtitude „ à celui qui a inſpection ſur lui, que fait un en- „ fant qui a ſoif, à ſa nourrice qui lui preſente la „ mammelle. Pour moi ſi on me commandoit „ quelque choſe de pénible qui fût au-deſſus de

„ mes

„ mes forces, j'obéirois en me souvenant que Je-
„ sus-Christ a obéi jusqu'à la mort. Que ne fait-
„ on point dans le monde, dans les armées, & où
„ ne porte-t-on point l'obéissance ? La beauté
„ de cette profession est que chacun tienne bien
„ son poste; & toute la beauté dans une com-
„ munauté, est que, comme dans nos corps, cha-
„ que membre fasse exactement sa fonction, &
„ non point celle d'un autre. "

En le voyant travailler, & écoutant avec avidité ce qu'il vouloit bien me dire, j'admirois son exactitude jusqu'aux moindres choses. Une herbe qui n'étoit pas à sa place n'y demeuroit pas longtems. Il faisoit tout avec application. Que vous êtes exact, m'écriai-je une fois! Un point ne passe pas l'autre. „ Celui là, me répondit-il avec la dou-
„ ceur qui lui étoit naturelle, montre qu'il ne pen-
„ se pas assez à Dieu, qui accomplit moins parfai-
„ tement qu'il ne doit l'œuvre de Dieu. Quand
„ on l'a devant les yeux, on ne fait plus négli-
„ gemment ce qu'on fait. Tout ce qui ne se
„ fait point dans sa vue & selon lui, est horrible
„ devant ses yeux. Si on l'aime véritablement,
„ on l'aime en tout. Tout paroit grand quand
„ on considére sa grandeur. Il semble qu'il la
„ communique à tout ce qu'on fait pour lui.
„ Toute la philosophie du chrétien est de bien
„ travailler en sa presence. Les passions ne trou-
„ vent point lieu de s'élever contre une ame qui
„ s'occupe de lui tout le jour. Quand nous pen-
„ sons bien attentivement à quelque chose, nous
„ ouvrons les yeux sans rien voir, & les oreilles
„ sans rien entendre, le cœur étant possédé de
„ sa pensée & laissant ainsi les sens vuides & sans
„ action. Que doit-ce être donc lorsque l'amour
„ de Dieu s'empare de tout notre cœur? Com-
„ ment pourrions-nous penser encore à autre
„ chose?

J'admirois avec quel ſoin il rejettoit de ſon jardin ce qui n'eſt propre qu'à flatter les ſens. On ne ſavoit là ce que c'étoit que de cueillir des fleurs; & d'un ſeul coup d'œil on remarquoit que c'étoit les jardins de perſonnes pénitentes, où il ne falloit point chercher d'autres fleurs que les vertus de ceux qui les cultivoient.

Dans quelles inquiétudes étoit ce ſaint ſolitaire, lorſque les malheurs des tems le mettoient en danger d'être bientôt privé de ſa retraite? Bien loin de s'appuyer ſur le paſſé, cette vue ne ſervoit au contraire qu'à l'effrayer davantage pour l'avenir. Il avoit écrit cette parole de S. Cyprien, que dans les périls il y avoit encore plus de danger pour les Saints que pour les autres, qu'ainſi l'unique reſſource étoit la priere continuelle. Comme il avoit connu par expérience les artifices du diable, il les craignoit davantage: car il s'inſinue en nous de toutes parts, diſoit-il. Ce qu'il voyoit à craindre dans cette ſeparation de Port-Royal, étoit que par-là il ſeroit privé de la preſence de ceux dont l'exemple lui avoit été d'un très grand ſecours. Il avouoit que la vue de ces pieux ſolitaires étoit une choſe dont Dieu s'étoit le plus ſervi pour le gagner. C'eſt ce qui lui donnoit cette ardeur de les copier dans le bien qu'ils faiſoient; & lorſqu'il ne pouvoit y atteindre, il ſe réjouiſſoit au moins de leur vertu, pour y avoir part. Il diſoit ſouvent que l'amour que nous avons pour le bien que font les autres, nous y fait participer. Il craignoit de plus l'artifice du démon qui, voyant qu'il ne peut nous ſurmonter étant unis, tâche de nous diviſer pour nous combattre ſeul à ſeul.

La privation qu'il prévoyoit des ſages lumieres de ceux dont il prenoit ſa conduite, étoit pour lui une étrange choſe. Il étoit perſuadé qu'il n'y avoit rien de ſi néceſſaire dans la vie que le conſeil;

seil; qu'un homme qui n'en prend que de soi-même étoit comme un vaisseau sans gouvernail; & que si nous en devions prendre dans les choses temporelles, à plus forte raison le devions-nous dans les spirituelles; que c'étoit être prudent à ses yeux, que de se conduire selon son raisonnement; & que pour ce sujet il feroit tout ce qu'il pourroit dans le desordre de Port-Royal, afin d'entrer dans un lieu où il pût toujours être dans l'ordre.

C'est pourquoi dans ces déroutes universelles de Port-Royal, dont les auteurs doivent craindre un terrible jugement, il pensa à aller à S. Cyran; mais les apprehensions qu'avoit aussi cette maison de la persecution de Port-Royal, dont les étincelles pourroient voler jusqu'à elle, firent suspendre ce dessein. Ainsi il fut reduit à se joindre à ce qu'il y avoit de meilleur à Port-Royal, c'est-à-dire à M. de Sainte Marthe & à M. de S. Gilles, & à prendre avec eux un appartement dans un lieu écarté.

J'ai déja dit que je lui vis porter le dais du S. Sacrement, de la Bastille où j'étois, la fenêtre de ma chambre donnant droit sur le reposoir où il s'arrêta. Il m'en parla ensuite lorsque nous fûmes sortis. Il me dit en riant qu'il étoit tout glorieux d'avoir acquis le droit de bourgeoisie dans le fauxbourg, & qu'il étoit bien obligé à Messieurs les Marguilliers de ce lieu, de lui avoir fait cet honneur. Et dans la vérité il falloit être bien bêtes, comme des personnes d'esprit l'ont dit, pour ne pas voir quelque chose de grand en lui; car lorsqu'il travailloit le plus à se déguiser, tout l'air de son visage le démentoit, toutes ses manieres le trahissoient malgré lui, & publioient ce qu'il étoit: ce qui étoit bien contraire à ceux qui n'étant rien d'eux-mêmes, le plus souvent sont assez vains néanmoins pour affecter de passer

pour

pour quelque chose de grand.

J'eus l'honneur de l'aller voir en ce logis au sortir de la Bastille ; mais il n'y demeura plus gueres, car la mort de M. de S. Gilles qui sembloit n'attendre que la delivrance de M. de Saci pour mourir, manifesta trop cette maison par le concours des amis qui le visiterent dans sa maladie, & qui allerent honorer ses funerailles : c'étoit en 1668.

Je perdis alors M. de Pont-Château de vue. Tout ce que j'en ai su depuis, est que la fin de cette transfiguration, si je puis me servir de ce terme, devint le commencement d'une nouvelle métamorphose, qui retablit pour un tems ce jardinier pénitent dans son premier état. Ce n'est plus maintenant un garçon jardinier dont je parle, je parle d'un homme consommé en science & en sagesse, qui est dans le maniement des plus grandes affaires de l'Eglise. Celui qu'un coin de jardin cachoit à tout le monde reparut à la lumiere de Rome, ou plutôt éclairoit lui-même de sa lumiere ceux qui en étoient le plus grand éclat.

Le plus grand theatre où la providence de Dieu & la nécessité des affaires de l'Eglise le mena, ne l'étonna point. S'appuyant sur Dieu qui l'y avoit conduit, il lui prêta son secours, son esprit & sa langue, afin qu'il la maniât lui-même pour agir puissamment. La vérité dont l'amour le possedoit tout entier le rendoit éloquent & persuasif ; & le charme de ses entretiens étoit tel, que nul ne pouvoit lui resister. Il étoit l'oracle de ceux qui étoient les oracles du monde. Il donnoit conseil à ceux de qui les autres le prennent. On étoit surpris à Rome de voir un François qui tournoit ainsi les esprits, & s'en rendoit le maître. On s'informoit qui il étoit ; mais il avoit caché son nom, & en avoit pris un au-

tre qu'on m'a dit, mais dont je ne me souviens plus.

La vérité trouva en lui un défenseur digne d'elle, & l'Eglise un Avocat à qui rien ne manquoit pour soutenir ses intérêts. Il éblouissoit tout le monde par ses graves raisonnemens. Il n'y avoit que lui seul qui n'étoit point ébloui de cet éclat. J'ai un Ecrit de sa main des passages des Saints Peres, sur les solitaires qui entrent dans les emplois de l'Eglise. Je ne sai pas dans quelle vue & à quelle occasion il l'a fait, mais il y a tout lieu de croire qu'en travaillant si glorieusement aux intérêts de l'Eglise, il ne travailloit pas avec moins de soin pour éloigner de lui la tentation d'entrer dans les emplois, & d'être élevé à ces dignités qui ne lui auroient pas manqué s'il les avoit recherchées. Il faisoit donc un personnage qu'on lui avoit donné à faire, mais il le faisoit en tremblant; & en rentrant dans son cabinet & dans le fond de son cœur, il revoloit en esprit vers son cher Port-Royal éloigné de lui de trois cens lieues, & oublioit Rome au milieu de Rome.

Dieu écouta trop tôt ses desirs secrets, pour la consolation de son Eglise & pour l'édification des amis de la vérité. Il permit qu'il s'élevât contre cet inconnu un orage effroyable. Tous les ennemis de la vérité éclaterent en murmures. On sollicita les Cardinaux: on sollicita le Saint Pere; mais les Cardinaux & le Saint Pere étoient trop prévenus en sa faveur, pour que ces plaintes fissent la moindre impression sur leurs esprits. M. de Pont-Château savoit toutes ces menaces. Il entendoit tous ces vacarmes & n'ignoroit rien de toutes ces démarches; mais elles ne faisoient que rendre plus intrépide un homme qui s'étoit cent & cent fois voué à la mort. Enfin tout manquant à ses ennemis du côté de l'E-

l'Eglise ils furent reduits à se jetter du côté de la Cour de France. On engagea l'Ambassadeur de France qui étoit à Rome, d'écrire en Cour des Lettres terribles. Il donnoit avis qu'il y avoit à Rome un François inconnu qui remuoit tous les esprits comme il vouloit, & qui dissipoit par ses raisons tout ce qu'il avoit ordre de proposer à Sa Sainteté; qu'il ne pouvoit rien espérer du Pape pendant que cette personne demeureroit à Rome, & qu'il falloit que le Roi priât le Pape de le faire sortir de cette ville.

Il est vrai que je ne puis m'empêcher d'admirer ici ce pauvre jardinier qui sortant de son marais devient en même tems l'amour de l'Italie, & la terreur de ceux qui mettoient en mouvement la Cour de France. Sa douceur le fait aimer des Italiens : sa sagesse le fait apprehender de quelques François. On ne peut lui rien reprocher. Tout son mal est d'avoir trop d'esprit & de pénétration, & de persuader plus agréablement au Pape & aux Cardinaux la vérité. Il fallut néanmoins ceder aux démarches d'un si grand prince, & donner la joie aux ennemis de M. de Pont-Châteu de le voir sortir de la ville, pendant que les Cardinaux ne pouvoient se consoler de son éloignement. Pour lui il ne pouvoit souhaiter de plus glorieuse récompense de ses travaux pour l'Eglise que celle qu'il en recevoit, & que d'autres moins amis de Dieu & de la retraite auroient trouvé malheureuse. Il se trouvoit heureux de soutenir l'Eglise avec l'applaudissement des Romains; mais il se trouva sans comparaison plus heureux de rentrer dans la solitude par le mécontentement des François. Il laissa à Rome sa mémoire en bénédiction, & revint pour être oublié de la France, allant se cacher de nouveau dans le monastere d'Orval où, changeant de vie & non pas de cœur, il apprit à

ces saints Religieux ce que c'étoit que leur profession, & les encouragea à la perfection par son exemple. Que Dieu soit béni d'avoir des serviteurs si propres à toutes sortes de ministeres & si humbles dans tant de differens états.

Lorsque M. de Pont-Château avoit déja passé quatre ou cinq ans à Orval, on le pria de venir à Paris pour quelques affaires. Il ne put refuser ce voyage. Il me fit l'honneur de me faire savoir de ses nouvelles; & il parla si obligeamment de moi en quelque rencontre, que je me crus obligé de lui en faire un petit remerciement par un billet, auquel il me fit l'honneur de faire cette réponse, dont je garde l'original, & que je ne relis jamais sans en être extrêmement édifié.

[Monsieur, Je ne pensois pas que ce que j'avois dit à votre sujet, pût aller jusqu'à vous; mais je n'en suis pas marri, puisque cela a contribué à vous persuader de mes sentimens à votre égard. Ils ont toujours été les mêmes; & j'ai toujours dans le cœur la même affection pour vous. Vous pouvez juger de la joie que j'aurois de nous voir réunis encore comme autrefois. Je ne doute pas que cela ne soit en un sens: mais je vous avoue que je ne suis point un ange, & aussi je suis touché de ce que je vois exterieurement. Je suis tout à vous, Monsieur. Je vous supplie d'en être persuadé, quand même je ne vous le dirois jamais. C'est assez que Dieu le voie, & que vous croyiez que je vous le témoigne en toutes rencontres.

Je rouvre ma Lettre parce que je ne puis laisser passer cette occasion, sans vous prier de nous donner quelques Memoires de ce que vous avez vu à Port-Royal. Comme je n'y suis venu que fort tard, vous qui y êtes venu de bonne heure pourrez nous donner bien des

des connoissances. Il y a du pour & du contre, si nous devons parler ou nous taîre au sujet de ceux qui nous ont précedés. Si tous les Saints qui ont écrit les vies des autres Saints, avoient été dans le sentiment de ceux qui croient qu'il vaut mieux laisser mourir avec ceux qui meurent tout ce qu'ils ont fait de bon en leur vie, nous n'aurions pas tant d'histoires édifiantes qui sont si utiles à un grand nombre de personnes.

Ce n'est pas que je n'eusse peut-être raison de craindre de me chercher un peu moi-même, en m'honorant de la liaison si particuliere que j'ai eue avec un si grand nombre de gens de bien; mais d'un autre côté je vois une si étrange difference entre la sainteté de leur vie & les infidelités & les miseres de la mienne, que je ne saurois trouver pour moi en eux que des sujets de confusion. Je crois néanmoins que sans avoir égard à tout cela, ce seroit une bonne œuvre, d'amasser quelques Memoires de ce qui pourroit servir un jour à l'édification de l'Eglise. Pour moi, Monsieur, je n'aurois pas sujet de dire, comme M. le Maitre, *se quoque principibus*; car vraiment je ne serois pas seulement un goujat dans cette armée.

Vous pourriez nous dire donc, Monsieur, comment & quand M. Hillerin fut touché. Il me semble qu'il m'a dit avoir connu M. de S. Cyran, mais qu'il n'avoit jamais été sous sa conduite. En quelle année quitta-t-il sa Cure? Si ce ne fut pas lui qui parla le premier à M. de S. Gilles, étant à son prieuré de S. André. Ne savez-vous rien de M. François, qui s'en ira sans qu'on sache même son nom? Je pense néanmoins qu'il est dans les plaidoyers de M. le Maitre. Ne connoissez-vous pas

M. Charles pour ce qu'il étoit? Il y a une histoire qui lui arriva & qui le toucha; mais je ne la sai que confusément, d'une femme qu'il avoit assistée à la mort, & qui lui parut toute en feu. Ne savez-vous rien non plus du détail de la conversion de M. de la Riviere, & de celle de M. Bascle, & de quelques autres de ces premiers freres & fondateurs de notre solitude?

Si Dieu vous met au cœur de me répondre je ne vous demande pas une histoire ni de longs discours. Je remarque ce que je sai, & dont je me souviens: car j'ai oublié plusieurs choses que M. Hamon & M. Charles m'avoient confiées, ayant eu le bonheur d'être aimé & chéri d'eux comme leur frere. Si je n'obtiens rien de vous, Monsieur, je me serai acquitté d'un devoir, dont je me crois redevable par plusieurs raisons qui seroient trop longues à écrire.

Je ne blâme point ceux qui veulent tout garder sous le secret; mais je vous avoue que je suis plus porté à faire connoître les personnes que Dieu a cachées pendant leur vie: car pendant qu'on vit, il me semble qu'on n'en devroit jamais parler. J'aurois intérêt que tout le monde eût été persuadé de cette maxime: j'aurois été plus en repos. Dieu soit loué de tout; au moins priez-le pour moi, je vous en supplie. J'aurois toujours gagné à ce petit renouvellement de commerce l'assurance que vous ne m'oubliez pas. Je suis tout à vous.]

M. de Pont-Châteru me demandoit ces Memoires, parce que jamais on n'a vu un esprit plus net pour mettre bien des papiers en histoire & en ordre. Et je me souviens qu'à la foule des miracles de la Sainte Epine, il fut choisi pour en dres-

dresser la relation, ce qui fit que la révérende Mere Agnès l'appelloit le Greffier de la sainte Epine.

Je ne pus faire réponse à cette Lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire, ou au moins je ne pus la lui envoyer; car il tomba malade aussi-tôt, & mourut peu de jours après *: desorte que demandant par-tout par qui je lui ferois tenir ma réponse, on me dit qu'il falloit la lui faire tenir en l'autre monde.

Dieu éleva en gloire aussi-tôt après sa mort ce fidele serviteur, qui s'étoit humilié si bas sous sa main puissante. Sa memoire fit tout d'un coup un grand éclat dans Paris. On vit les Ducs & Pairs, & les Duchesses ses proches, aller verser leurs larmes sur son corps mort. Il se répandit partout qu'il étoit mort un Saint dans la paroisse de S. Gervais. Tout Paris alloit en foule pour le voir. M. le Curé de cette paroisse se plaignit au bon M. Boué chez qui il mourut, qu'il avoit eu de grands tresors cachés, sans l'en avertir. Cet homme dangereux qui déplaisoit au monde est regardé en public comme un Saint dans la capitale du royaume, & toutes les gazettes furent remplies du recit de sa sainteté. Son corps ayant été quelque tems à S. Gervais en dépôt, fut enfin porté à Port-Royal des champs, qu'il avoit si tendrement aimé, où il repose chez les servantes & les épouses de Jesus-Christ. Qu'il prie pour elles.

Mais puis-je finir de parler de ces Messieurs de Port-Royal, sans dire un mot d'un d'entre eux qui en a été un des plus grands ornemens, quoique son humilité extrêmement ingénieuse en ce point, ait toujours arrêté tout son éclat. Je veux dire l'admirable M. Hamon qui, com-

* Le 27. Juin 1690. dans la cinquante-septiéme année de son âge.

me nous l'avons marqué ailleurs, voyant des applaudissemens à moissonner à pleines mains dans le monde, prefera un desert tranquille & silentieux à tous ces honneurs, pour y venir remplir la place d'un Médecin qui l'y avoit précedé. Il la remplit de telle sorte, que nul après lui ne pouvoit remplir la sienne. Sa modestie toujours humble qui nous a caché mille choses, m'empêche d'en parler beaucoup. Je l'ai toujours admiré comme un bon chrétien, comme un grand pénitent, comme un excellent Médecin; mais sur-tout comme un Theologien très habile, puisque toute la médecine étoit pour lui une continuelle Theologie, & qu'il ne regardoit que Dieu dans la nature, que les maladies des ames dans celles du corps, que les remedes d'une pénitence salutaire dans l'amertume des remedes de son art, & que la force de la grace & le vrai pain de la vie dans la nourriture materielle. La haute idée qu'il avoit des vérités saintes, faisoit que les paroles lui manquoient pour les exprimer autant qu'il les sentoit, quoiqu'il eût une éloquence extraordinaire, & que tout ce qui a paru de lui fasse voir la grandeur de son génie. Que n'a-t-il point lu? Que n'a-t-il point su? Que n'a-t-il point écrit? Quelles découvertes n'a-t-il point faites dans l'Ecriture sainte? De combien de talens Dieu l'avoit-il enrichi? Et combien de fois a-t-il été prêt de les lui rendre pour demeurer dans le silence? Mais au lieu de cultiver la terre comme il le desiroit & le faisoit, on l'engagea de cultiver son art & ses Livres pour Dieu & le service des siens. On craignit, en contentant ses desirs ardens pour la pénitence, de priver les ames & les corps des secours si considérables qu'il leur a rendus, étant doublement Médecin lui-même, comme il le disoit souvent de S. Luc: *Lucas bis medicus.*

Com-

Combien de perſonnes dans ce ſaint deſert, & combien moi avec les autres lui ſommes-nous redevables de la ſanté qu'il nous a rétablie? Avec quelle gravité nous voyoit-il dans nos infirmités? Il nous apprenoit à n'être jamais meilleurs que dans un état où les autres ſe relâchent; & pour être parfaitement chrétien, on n'avoit qu'à perſeverer, étant ſain, dans les bonnes diſpoſitions où il avoit mis les malades. On auroit rougi, ayant un tel Médecin, de faire ou de dire quelque choſe dont on eût pu ſe repentir. On compoſoit ſon eſprit auſſi bien que ſon viſage, pour accepter paiſiblement tout ce qu'il jugeoit à propos. En un mot c'étoit notre gloire & notre exemple. Dieu veuille qu'il ne ſoit pas notre condamnation un jour.

Dieu a fait voir le diſcernement qu'il faiſoit de ce fidele ſerviteur d'avec nous autres, en le laiſſant toujours ſtable dans ce ſaint deſert dont la tempête nous a chaſſés, & l'y faiſant ſubſiſter malgré les orages & les violences des hommes. Il étoit vraiment cet homme ſage affermi ſur la pierre. Dieu ſavoit les raiſons de ſa ſtabilité en ce lieu, & l'uſage qu'il y vouloit tirer de lui quelque jour pour ſes ſervantes affligées; car il a parfaitement accompli ce qu'il avoit ſi ingénieuſement remarqué dans l'hiſtoire ſainte, que quelquefois Dieu ne ſe ſert point des princes de ſon peuple, pour confondre ſes ennemis, *Per pediſſequos principum*. Il a fait ce qu'auroient du faire les Evêques & les plus ſaints Eccleſiaſtiques. Dieu en quelque ſorte l'a tiré du rang des laïques, pour le faire paſſer au rang des Docteurs les plus éclairés. Il tiroit plus toutes ſes lumieres du fond de ſa pieté & de ſes ſaintes méditations, que de la lecture des Livres. Armé de ces armes de lumiere, & toujours prêt à combattre pour ces ſaintes filles auxquelles Dieu l'avoit donné

pour être leur consolation dans ces tems fâcheux d'une persecution qu'on aura peine à croire, n'étant étonné de rien, il soutenoit par sa fermeté & par sa plume les ames saintes qui s'ébranloient. Il leur rendoit des secours cachés qui auroient passé pour criminels.

Rien ne l'effrayoit, & faisant ce qu'un Evêque charitable auroit du faire, il rendoit inutile ce que des Evêques impitoyables faisoient contre ces saintes Religieuses. Ainsi c'est la gloire de ce pieux solitaire que Dieu l'eût choisi pour conserver la santé des corps de ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Eglise, & pour soutenir ensuite la piété de celles qui ne pouvoient après Dieu avoir d'autre appui que lui. En rendant ces importans services il étoit en même tems le mépris des orgueilleux & la consolation des humbles. Des gardes insolens se mocquoient de lui. Ils croyoient lui faire honneur en le voyant de l'appeller d'un air fastueux, *mon ami*. Il fit voir jusqu'où alloit sa patience, en supportant leurs insultes; & comme on voyoit d'un côté jusqu'où alloit le plus haut point de l'impudence, on voyoit en lui de l'autre le plus bas degré où l'humilité la plus profonde pouvoit s'abaisser.

Ces saintes filles qu'il a servies, dont la plûpart sont déja allées à Dieu, & dont les autres survivant à leurs cheres meres, survivent aussi en quelque sorte à elles-mêmes dans l'état où on les reduit, savent mieux que moi ce qu'elles lui doivent. Il vit & vivra dans leur souvenir. Leur charité subsiste encore, & est toujours la même. Elles peuvent bien perdre les personnes qui ont eu l'honneur de les servir, mais elles ne peuvent perdre la mémoire de leurs services.

Ces tems d'orage étant passés, dès que sa prison fut rompue, & qu'il eut la liberté de la campagne, avec quel nouveau zele se redonna-t-il

aux pauvres, pour les aller visiter? Il faisoit tous les jours à pied sept ou huit lieues pour ces exercices de charité, & les faisoit à jeun & dans toute l'incommodité des tems; & tout épuisé de forces & fatigué du chemin, il revenoit le soir prendre un morceau de pain de son qu'il mangeoit debout.

Qui d'entre les chrétiens a jamais pénétré plus avant dans cette intelligence bienheureuse dont Dieu parle par le prophete, *Beatus qui intelligit super egenum & pauperem?* Heureux celui qui comprend par la lumiere & le sentiment de la foi, par cette intelligence qui est un don du Saint Esprit, que servant un pauvre il sert Jesus-Christ même, & que donnant ses soins à une personne malade & mourante, il les donne au Sauveur même qui est immortel & tout-puissant! Cette foi est rare. Il est aisé d'en avoir la pensée dans l'esprit, mais il n'est pas aisé d'en avoir les sentimens gravés dans le cœur.

Avec quel respect M. Hamon recevoit-il Jesus-Christ lorsqu'il venoit à lui? Et avec quelle consolation aura-t-il entendu ces paroles en paroissant devant son Juge & son Sauveur: *J'ai été malade & vous m'avez visité?* Plus ce pieux solitaire voyoit le nombre des malades se multiplier, plus il redoubloit sa joie, espérant que Jesus-Christ qu'il adoroit dans eux comme son Roi & son Dieu, multiplieroit à proportion ses graces. La mort seroit devenue glorieuse pour lui dans cet exercice, & il auroit été vraiment un martyr de la charité. Il trouvoit son repos dans leur rafraichissement, & sa consolation dans la consolation qu'il leur rendoit. Il entroit dans les cabanes puantes des pauvres de la campagne, avec plus de respect que les Médecins des Rois n'entrent dans leur Louvre. Il n'étoit rebuté ni des chemins pénibles, ni des dégouts qu'il fal-

falloit essuyer avec ces personnes. Il apprenoit en les voyant à disputer de la pauvreté avec eux. On a souvent vu des larmes de joie aux yeux de ces malades. Ils avoient moins de douleur de ce que leurs maladies leur faisoient sentir qu'ils étoient hommes, que de joie de ce qu'elles leur attiroient la presence d'un si saint homme. Combien tâchoit-il de se rendre en tout semblable à eux! Il sembloit qu'il alloit étudier chez eux, comme dans autant d'écoles, des leçons toujours nouvelles de pauvreté.

Combien son exterieur faisoit-il voir le grand amour qu'il avoit pour cette vertu? Qui a jamais vu un homme habillé plus pauvrement? Nous avions de la peine de voir que tant de mérite fût caché sous un exterieur si méprisable. Ses propres freres, quoique vêtus aussi très modestement, pouvoient à peine approuver sa modestie, & en étoient presque scandalisés. Je me redemande encore aujourd'hui, s'il est possible qu'un si grand homme ait traversé souvent tout Paris dans cet équipage. J'avoue ma foiblesse: j'ai rougi quelquefois de sa pauvreté; & lorsqu'il nous venoit voir, je lui ai caché ses vêtemens usés, pour y en substituer adroitement de moins pauvres. Mais helas! Avec quelle force resistoit-il à mes artifices? Avec quelle assurance paroissoit-il en cet état devant les princes? Avec quelle sainte audace se faisoit-il voir ainsi travesti à ses confreres les Docteurs en médecine, qui contemploient en lui des robes & des habits de doctorat inconnus à toute la Faculté, dont ils savoient pourtant qu'il étoit le plus grand ornement & la principale gloire. Ils disoient qu'il n'avoit d'un Médecin que la grande charité & la profonde science: du reste on l'auroit pu prendre, à ne voir que ses habits, pour un paysan fort ignorant & fort grossier. Ils souhaitoient qu'il prît des vêtemens plus pro-

propres, & quoique ces habits ne lui eussent pas donné plus de lumiere pour dresser ses ordonnances, ils croyoient qu'un exterieur un peu plus poli en auroit mieux soutenu la gravité.

Que sa mémoire soit à jamais en bénédiction dans l'Eglise, & particulierement dans le desert où il a fini sa bienheureuse course! Dieu le recompensera du zele qu'il a eu pour lui donner en ce lieu une épouse en la personne de sa niece. Que n'a t-il point fait? Quelles prieres, quelles larmes n'a-t-il point repandues? Quelles exhortations pressantes, afin que Dieu secondât ses desirs? Il desiroit, il demandoit que Dieu se procurât en elle une victime. C'est ce qu'il me dit à moi-même en la recommandant à mes prieres, *Deus provideat sibi victimam*; & en empruntant cette parole d'Abraham, il me paroissoit aussi en avoir la gravité & la foi. Quel pere auroit pu faire pour une fille ce qu'il a fait pour cette niece? Qu'il en reçoive dans le ciel une éternelle recompense.

Ce saint solitaire a prêté sa plume pour louer tous ses amis morts; & tous ses amis morts ensemble, s'ils revenoient au monde, auroient peine à faire pour lui un éloge tel qu'il mérite. Sa memoire vit de toutes parts dans les belles, les sages, les justes & véritables louanges* qu'il leur a données; & ces chefs d'œuvres d'esprit & de piété sont comme autant de fleurs qui le couronnent lui-même, & consacrent ses amis defunts. †

Mais après le malheur de survivre à tant de personnes d'un si grand mérite, je n'attendois pas encore celui de survivre à M. de Tillemont,‡ &

* Il parle des Epitaphes qu'a fait M. Hamon, & qu'on voit dans le Necrologe de Port-Royal.

† M. Hamon est mort à Port-Royal des champs le 22. Février 1687. âgé de 69 ans.

‡ M. de Tillemont est mort à Paris âgé de 61 an, le 10. Janvier 1698. & a été enterré à Port-Royal des champs.

& de perdre en lui une des plus douces consolations que j'eusse. C'étoit d'avoir de tems en tems la joie de l'embrasser.

Je l'ai connu lorsqu'il étoit encore enfant. Il avoit dans ses tendres années l'innocence qu'on peut se figurer que lui avoit conservée la maison d'un pere chrétien : mais à cette innocence il joignoit une gravité & une sagesse qui surprenoit. Lorsqu'il croissoit en âge, sous nos yeux & notre conduite, il apprenoit les langues qui lui donnoient alors l'éloignement des jeux innocens. Pendant que les autres enfans qui étoient avec lui donnoient quelque relâche à leur esprit, aux jours destinés à cela, & se donnoient tout entiers à leurs petits divertissemens, il s'enfermoit lui seul dans la chambre. Voyant l'histoire & la geographie, il reduisoit par alphabets tous les noms marqués dans une carte, & jettoit ainsi dès l'âge de neuf à dix ans les fondemens de cette science historique, où il a fait voir son extrême pénétration & son incroyable exactitude.

J'eus la consolation d'être present à son ordination, lorsqu'il reçut la prêtrise. J'eus même l'honneur de l'avoir chez moi en retraite, lorsqu'il se disposoit à cette grande action. Il quitta la maison de Monsieur son pere & de Messieurs ses parens, pour se retirer avec moi. J'eus l'honneur ensuite d'assister à son premier sacrifice. Avec quelle longue suite de retraites & d'actions de piété s'y prepara-t-il? Quelle odeur de sainteté répandoit-il dans tout le monde qui y étoit present, & qui l'attendoit avec autant d'impatience qu'il avoit tâché d'y apporter de retardement? Avec quelle joie reçût-on l'imposition de ses mains à la fin du sacrifice? Je puis dire que je n'ai vu personne frappé d'un plus profond respect pour Dieu, ni le servir à l'autel ou ailleurs avec plus de révérence. Faut-il donc tant s'étonner qu'on

qu'on l'ait tant honoré pendant sa vie & après sa mort, lui qui a tant honoré le Seigneur?

Sa mémoire sans doute sera en vénération dans la suite de tous les siecles. Heureux dans ce malheur des tems, qui rendoit les plus honnêtes gens inutiles & les obligeoit à se tenir renfermés, qu'il ait pu au moins former pour Dieu quelques jeunes gens qui, pour faire de grands progrès dans la piété, n'avoient besoin d'autre chose que de l'exemple de celui avec lequel ils vivoient! Ils lui lisoient les Ecrits des saints Peres, mais il leur en faisoit voir la pratique en sa personne. Sa vie toujours uniforme, toujours grave, toujours semblable à elle-même étoit pour ceux qui en étoient témoins, une leçon puissante qui emportoit les cœurs en éclairant les esprits, & qui faisoit imiter avec joie ce qu'on voyoit avec admiration. Quelle force d'esprit! Quel amour pour la régularité! Il vivoit seul & sans témoins, mais Dieu seul qui lui étoit toujours present lui tenoit lieu de tout. Le respect qu'il avoit pour sa presence, étoit plus puissant sur son esprit, que tout ce qui auroit pu le soutenir à l'exterieur. Ce qu'il avoit fait dans les premieres années, il a toujours continué de le faire, sans aucun relâchement jusqu'à la fin de sa vie.

J'ai eu l'honneur de l'aller voir assez souvent à sa maison de campagne. J'avoue que toutes les fois que j'approchois de ce château, je me sentois tout saisi d'un certain respect qui me faisoit trembler; & qu'en mettant le pied dans les premieres avenues, le silence & la solitude qui y regnoient m'imprimoient un je ne sai quoi qui mêloit un certain tremblement à la joie que je sentois. Un effroyable tonnerre me surprit une fois lorsque j'étois en chemin pour l'aller voir; mais il me suffisoit d'envisager de loin sa maison pour n'être plus occupé d'autre

tre chose. Avec quelle gravité recevoit-il ses amis? En le voyant sortir si serieux de sa solitude, on se reprochoit de le venir troubler, & on s'accusoit d'avoir été poussé par un esprit trop humain à visiter un homme que Dieu lui-même avoit placé dans cette retraite, & qui y tenoit Dieu avec lui, à qui il offroit frequemment ses sacrifices, s'y preparant toujours par des prieres ferventes, par des desirs embrasés, & par des larmes abondantes.

Quelle joie aussi lorsque j'avois le bonheur de le recevoir chez moi! grace qu'il m'accordoit tous les ans vers les vacances, lorsqu'il interrompoit un peu ses travaux pour faire une revue générale de ses amis à Paris & en plusieurs endroits de la campagne. N'étois-je pas tout parfumé de ses visites? Son entretien toujours reservé, mais toujours plein d'onction, ne pénétroit-il point jusqu'au cœur? Ne suis-je pas encore tout rempli, au moment que j'écris ceci, de la sagesse de ses réponses, lorsque je lui demandois quelques avis? Et la solitude opiniâtre où je me tiens comme cloué, n'est-elle pas le fruit de ses conseils? Lorsque je le consultai si je pouvois satisfaire le desir que ma sœur religieuse témoignoit pour que je l'allasse voir: *Ma vie*, me dit-il, *me permettroit à moi cette visite; mais pour vous vous vivez de telle sorte que vous ferez mieux de ne la pas faire.* La derniere fois que je le vis ici à Melun, il me trouva dans mon appartement qui est assez retiré. J'avois la canne à la main prêt à partir. Après les premiers complimens & embrassemens, il me demanda où j'allois. Je lui répondis que j'allois d'ordinaire tous les jours passer la journée à la campagne. Il m'écouta tranquillement, & me dit ensuite avec son air grave & posé, mais qui en peu de paroles disoit beaucoup: *Vous êtes*

bien

bien ici, mais vous êtes encore mieux à la campagne. Je puis dire que je reçus cette réponse comme si elle fût venue de Dieu même, & je l'ai toujours regardée comme la regle de ma conduite. Si j'avois une priere à faire à Dieu pour son Eglise, qui est l'objet de mes pensées & de mes souhaits sur la terre, quelle meilleure demande pourrois-je faire, que de lui donner des Prêtres semblables à celui dont nous parlons, & de lui donner en même tems des jours plus tranquilles, afin que dans sa paix elle pût faire jouir en repos ses enfans des conseils & des lumieres de ces hommes pacifiques?

Il vivoit de telle sorte dans sa solitude & avec une si grande circonspection que, comme on ne craignoit rien de lui, on l'y laissoit en repos, parce qu'il y laissoit les autres. On ne craignoit rien d'une plume qui étoit toute consacrée à un travail si innocent. Lorsque presque tous les honnêtes gens étoient dans un silence forcé, il parloit par ses Livres & faisoit revivre l'antiquité dans un siecle où elle étoit bien oubliée, & qui étoit fécond au contraire en beaucoup de nouveautés. Il ne s'est point épouvanté de cette vaste entreprise. Il a su par sa lumiere demêler le vrai d'avec le faux. Il a purgé l'histoire d'une infinité de fables que des auteurs peu habiles avoient inventées ou debitées, & auxquelles la crédulité d'un peuple superstitieux & ignorant avoit pendant long-tems donné du poids, & laissé prendre d'assez profondes racines.

Quel fonds de reconnoissance a-t-il témoigné pour toutes les personnes qui lui avoient rendu le moindre service! J'en suis un exemple; & la confusion que j'en ai, m'empêche de m'expliquer davantage. Il croyoit avoir obligation à Port-Royal, & il y avoit tellement fixé son cœur, qu'ayant sa maison de campagne où il

vivoit

vivoit très retiré, il l'avoit quittée pour en faire bâtir une dans ce desert, où il avoit resolu de s'enfermer avec ses Livres pour le reste de ses jours. Lorsque le malheur des tems l'obligea de la quitter, il soupiroit vers elle. Il n'employoit point le grand credit de Monsieur son pere, ni la faveur de Messieurs ses parens auprès des Grands, pour avoir des bénéfices ou des emplois dans l'Eglise, mais pour retourner à sa maison de Port-Royal. C'étoit-là toute son ambition. Il est vrai qu'il a trouvé tout inexorable : cette porte lui a toujours été fermée. Il a eu la même recompense que tant d'autres gens de mérite qui y étoient, qu'on n'a eu aucun égard à sa capacité, & qu'on l'a laissé comme banni, sans aucun emploi, & inutile à l'Eglise, hors le service qu'il lui rendoit par ses Livres; ce que même on lui refusa pendant quelques années, & qu'on ne lui accorda enfin qu'avec peine.

Mais j'ai tort de me plaindre qu'on vous ait laissé inutile, serviteur de Dieu. Vous avez rempli une place unique, & vous avez donné à l'Eglise un exemple singulier qui arrêtera tous ceux qui le considéreront mûrement, & qui temperera un peu cette démangeaison si universelle qu'on a dans ce siecle, de s'ingerer de soi-même dans la conduite des ames, de briguer des charges ecclesiastiques, & de ne point souffrir le repos. Vous avez été dans votre maison de campagne comme une ville située sur une montagne, comme une lampe élevée sur le chandelier, comme une voix qui crioit de-là, qu'un chacun se tînt dans l'ordre & qu'on ne sortît point de sa place par impatience.

On ne vous auroit pas laissé si tranquille dans ces premiers siecles que vous nous avez rendus si presens. On auroit pu abréger un peu vos histoires, afin que vous-même pussiez devenir une

par-

partie considérable de l'histoire. Mais vous ne vous apperceviez point de votre mérite, & étant par votre sagesse, par votre science, encore plus par votre vertu, capable de toutes choses, votre humilité vous a toujours fait croire que vous étiez inutile à tout. Que votre exemple un jour confondra de monde! La seule vue de cette retraite si silentieuse où vous avez vécu, doit faire rougir ces esprits ardens qui n'ayant, ni la vérité dans l'esprit, ni la charité dans le cœur, ni la sainteté dans les mœurs, ni les lumieres dans l'ame, tâchent de s'élever comme des lampes pour jetter de cette élevation où ils sont montés par tant de bassesses, une fumée noire qui les deshonore eux-mêmes & qui blesse ceux qui les voient. Votre maison de Tillemont reprochera éternellement à notre siecle la honte d'avoir été si peu frappé des vertus les plus nobles, & de les avoir laissées se cacher & comme s'éteindre dans un coin du monde, pendant qu'il s'empressoit à élever aux emplois, la bassesse, l'ignorance, & le vice.

Mais puis-je cesser de parler du fils, sans dire aussi un mot du pere, de ce vénérable vieillard, qu'on peut regarder comme un véritable patriarche, par ce grand nombre de personnes saintes qui remplissoient sa famille. Cet admirable pere, qui cent fois s'étoit promis de voir cette perle de ses enfans l'assister à la mort, & le secourir à ce triste & terrible passage, de ses sacrifices, de ses prieres, de ses exhortations, ne put sans une extrême douleur le voir enlever à ses yeux, & rendre lui-même les honneurs funebres à celui qui devoit être le principal ornement de ses funerailles. Ce coup si peu attendu, & qui paroissoit si contraire à l'ordre de la nature, l'accabla de telle sorte qu'il y succomba. Il ne put survivre à celui qui faisoit toute la joie de son cœur. Il semble que la mort en fermant les

yeux

yeux du fils, eût ouvert ceux du pere pour lui faire encore mieux connoître l'excellente vertu du fils qu'il perdoit. Son cher fils de Tillemont lui revenoit sans cesse dans l'esprit. Son grand mérite l'occupoit tout, sans néanmoins qu'il s'attribuât rien des rares qualités que Dieu lui avoit données. Il se souvenoit en pleurant que ce fils ne lui avoit jamais fait de peine, ni causé le moindre chagrin par une seule parole mal reglée; & c'étoit cette vertu qui lui rendant son fils plus prétieux lui en rendoit la perte plus amere. En voyant cette source de consolations qu'il tiroit si souvent de lui, comme tarie, son ame en reçut une plaie qui devint mortelle.

Après avoir donné à ce cher fils la vie du corps, il s'étoit mis en peine de lui conserver celle de l'ame, en lui procurant une éducation très chrétienne. Sa propre maison, quoique bien reglée & si sainte, ne lui parut pas encore assez bonne pour cela. Il chercha d'autres lieux où ce fils pût encore mieux sucer la piété, en même tems qu'il étudioit les langues.

Dieu recompensa ce soin si religieux, & lui donna sans comparaison plus qu'il n'espéroit. Il ne desiroit que de voir son fils vivre en bon chrétien, & il le voyoit vivre en excellent Prêtre. Il desiroit de le voir bien instruit, & il le voyoit capable d'instruire l'Eglise. Ainsi en le pleurant comme un fils, il le pleuroit presque comme s'il eût perdu un pere. Il gémit de se voir obligé de prêter ses mains tremblantes au triste office de lui fermer les yeux, & de recevoir ses derniers soupirs, lui qui étoit sur le point de rendre les siens. Il regretoit d'avoir si long-tems differé de mourir pour recevoir ce rude coup. Mais il ne faut point s'étendre sur sa douleur, ni chercher des paroles pour l'exprimer: sa mort qui suivit peu de jours après, dit plus que tout

ce

ce qu'on en pourroit dire.

Falloit-il, mon Dieu, que vous prolongeassiez la vie de ce pieux vieillard, afin que son autorité cassât la derniere disposition testamentaire du fils, par laquelle il avoit ordonné qu'on l'enterrât dans le cimetiere de Port-Royal des champs? La piété de ces saintes Religieuses se trouva un peu blessée de cet ordre du saint Prêtre. Elles étoient ravies d'avoir ce sacré dépôt chez elles; mais elles étoient fâchées que cet oint du Seigneur fut enterré dans un lieu qui leur paroissoit peu convenable à son caractere. Elles s'addresserent à ce sage pere pour trouver bon que l'on appellât à lui du testament du fils, que lui seul étoit capable de reformer; & il leur donna la permission qu'elles souhaitoient de l'enterrer au dedans. Je ne veux pour faire voir la piété de ce saint vieillard, qui survecut à son fils de peu de jours, que mettre ici un Ecrit qu'il avoit continuellement en vue, & où il marque de quels yeux il regardoit la mort, qu'il voyoit bien n'être pas éloignée:

[J'adore, ô mon Dieu, votre Etre éternel. Je remets entre vos mains celui que vous m'avez donné, pour être détruit quand il vous plaira par la mort que j'accepte avec soumission, en union de celle de Jesus-Christ, en esprit de pénitence; & dans cette vue je m'en réjouis, & j'espére que l'acceptation que j'en fais, attirera sur moi votre misericorde pour me faire heureusement arriver à ce redoutable jour. Je desire, mon Dieu, par ma mort, vous faire un sacrifice de moi-même, pour rendre hommage à la grandeur de votre Etre par l'anéantissement du mien. Je desire que ma mort soit un sacrifice d'expiation qui vous agrée, ô mon Dieu, pour satisfaire à votre justice pour tant d'offenses que j'ai commises; & dans cette vue, j'accepte tout ce que la mort a de

de plus affreux aux sens & à la nature.

Je consens, ô mon Dieu, à la separation de mon ame d'avec mon corps, en punition de ce que par mon péché je me suis séparé de vous. J'accepte la privation de l'usage de mes sens en satisfaction des péchés que j'ai commis par eux. J'accepte, ô mon Dieu, que je sois foulé aux pieds & caché en terre pour punir mon orgueil, qui m'a fait chercher à paroître aux yeux des créatures. J'accepte qu'elles m'oublient & ne se souviennent plus de moi, en punition du plaisir que j'ai eu d'être aimé d'elles. J'accepte la solitude & l'horreur du tombeau, pour réparer mes dissipations & mes amusemens. J'accepte enfin la reduction de mon corps en poudre & en cendres, & qu'il soit la pâture des vers, en punition de l'amour desordonné que j'ai eu pour mon corps. O poudre, ô cendre, ô vers, je vous reçois, je vous cheris, & vous regarde comme les instrumens de la justice de mon Dieu, pour punir l'orgueil qui m'a rendu rebelle à ses ordres. Vengez ses intérêts, reparez les injures que je lui ai faites, détruisez ce corps de péché, cet ennemi de Dieu, ces membres d'iniquité, & faites triompher la puissance du Créateur sur la foiblesse de son indigne créature. Je m'y soumets, ô mon Dieu, & au jugement que vous ferez de mon ame au moment de ma mort.]

Il faut que je me borne ici. Je voudrois marquer tout ce qui me reste dans l'esprit, de ces grands hommes; mais je crains de les rabaisser en parlant d'eux. J'ai de la douleur que ma plume ne puisse suivre ni mon esprit ni mon cœur, & qu'un aussi foible pinceau que le mien ne puisse tracer un tableau qui ait quelques traits de ces Messieurs. Je ne puis, ni les effacer de mon imagination, ni les representer au dehors tels que je me les represente au dedans de moi. Il faudroit

droit un M. Arnauld, un M. de Saci, ou un M. le Maitre pour parler dignement de ces grands hommes. On les avilit par des essais imparfaits & par de foibles tentatives, & je trouve que le plus sûr pour moi, est de ne point parler d'eux, mais de me taîre. Il vaut mieux les entendre parler eux-mêmes dans leurs Ouvrages & dans les productions celestes de leur esprit. J'y trouve par tout un tableau fidele de leur piété & de leur science. Je me fais une grande joie de l'espérance dont je me flatte d'être un jour réuni avec ces serviteurs de mon Dieu.

Mais, mon Dieu, que je ne me trompe point moi-même par des espérances mal fondées; que j'écoute plutôt cette secrete agonie que je ressens, lorsque je rappelle en ma mémoire tout ce que j'ai vu dans votre sainte maison. La frayeur me saisit si fort à ce souvenir que je ne sai plus où j'en suis. Autant de personnes qui me reviennent dans l'esprit sont autant de témoins que vous soulevez contre moi; *Instauras adversum me testes tuos.* Je suis moi-même en les voyant un de ces témoins, & je me joins à eux pour porter témoignage contre ma lâcheté. La disproportion de la vie que je mene, avec celle que je leur ai vu mener, m'épouvante, & j'avoue que je préviens par avance votre jugement. Je suis le premier à condamner ma paresse, comme j'ai bien sujet de craindre que vous ne la condamniez un jour. Il me semble que vous dites du ciel ce que S. Paul disoit aux fideles: *Non ita didicistis Christum.* Ce n'est pas ainsi que vous avez appris à pratiquer la pénitence, si néanmoins vous l'avez jamais appris. Mon Dieu, rien ne vous est caché, & vous voyez là-dessus quels sont mes gémissemens. Je vous laisse parler, mes yeux & mes soupirs: la plume me tombe des mains. J'avoue que ma frayeur est juste,

& je crains de ne pas assez craindre.

Quoi! M. Arnauld, cet homme unique en notre siecle, qui a consommé toute sa vie depuis sa premiere jeunesse jusqu'à sa derniere vieillesse à défendre votre vérité: M. Arnauld, ce prodige de nos jours, & encore plus grand par sa vertu que par sa science : M. Arnauld dont toute la vie a été un enchaînement de persecutions, ne laisse pas en pensant à la mort, & en repassant devant vous toute sa vie en abrégé, de vous témoigner & de le témoigner en même tems à toute l'Eglise par une espece de Testament, qu'il a un regret sensible de n'avoir pas profité autant qu'il le devoit de ces exemples de vertus. Il porte cette douleur devant ses yeux, & la represente devant les vôtres dans cette espece d'exil qui le separoit d'avec ses amis, & dans la vie du monde la plus sanctifiante. Les colomnes tremblent de la sorte, les cedres du Liban sont agités jusques dans leurs racines profondes : que doit donc faire un vil arbrisseau comme moi? Et que ne dois-je point craindre de l'abus de tant de graces, de tant de connoissances, de tant d'exemples qui m'ont appris à marcher dans la voie étroite, où je n'ai pas le courage de marcher aussi ferme que je le devrois, & avec autant de zele qu'ils le faisoient?

Que dirai-je à Dieu quand il me representera tant d'années passées avec si peu de fruit, en un lieu où des personnes que vous aviez touchées venoient de tous les endroits du monde, & se tenoient heureuses d'avoir seulement une vue passagere d'un lieu qui renfermoit dans son sacré silence tant de saints Prêtres, tant d'excellentes Religieuses, tant de vertueux Solitaires? Un lieu qui a vu sortir de son sein tant d'ames généreuses qui, par l'exemple de leur vie uniforme, ont appris en divers endroits du monde de quel-

le maniere on y vivoit, un lieu que non seulement les personnes de piété, mais que les sages mêmes du monde venoient voir avec admiration; un lieu enfin qui étoit vénérable non seulement aux personnes d'une naissance commune, mais aux gens mêmes de la plus haute qualité, qui y venoient apprendre de quelle maniere il falloit preferer la simplicité chrétienne au faste du monde, & la croix de Jesus-Christ aux vains plaisirs d'ici bas?

Que pourrai-je donc vous répondre, ô mon Dieu, lorsque vous me demanderez l'usage que j'ai fait de la vue, des avis & de la conduite de ces admirables personnes? Il est vrai que je mene la vie la plus retirée qu'il m'est possible, comme je l'ai vu faire; & c'est peut-être à cela seul que se reduit tout le soin que je prends de les copier. Il est vrai que je me tiens renfermé & resserré le plus étroitement que je puis, au milieu d'une ville dont je connois à peine les rues, sans connoître d'autre chemin que celui de l'Eglise, & sans me donner la liberté de faire bien des visites, où je pourrois même trouver assez de nécessité. Je tâche dans cette retraite de garder le silence, mais je ne laisse pas de trembler lorsque je me demande ce que c'est que ma retraite. Mon corps y est à la vérité, mais où est mon ame? Ma solitude est stérile & oisive. Quel solitaire suis-je, ô mon Dieu? Je me considére en parlant avec les personnes qui ont été mes maîtres & mes peres dans la piété, comme ces valets faineans, comme ces serviteurs lâches & paresseux qui, lorsque leur maître leur apprend leurs devoirs, choisissent ce qui leur plaît dans ce qui leur est marqué, en laissant le reste. Ils cherchent dans ce qui leur est ordonné ce qui est de leur goût, & le font, & ne pensent plus à exécuter les autres ordres qu'ils avoient reçus.

Ils obéissent à une partie de leurs devoirs en méprisant l'autre; & ne faisant ainsi que ce qui est de leur fantaisie, ils ne font jamais à proprement parler la volonté de leur maître, mais seulement la leur propre.

Voilà mon état & l'état où votre fidele servante la Mere Angelique reduisoit presque tout le bien des personnes de piété qui vivent dans le monde. *Ici*, disoit-elle de son monastere, *on fait toujours la volonté de Dieu, & vous dans le monde vous faites la vôtre depuis le matin jusqu'au soir.* Vos fideles serviteurs, mon Dieu, gardoient la retraite, & m'apprenoient à la garder: mais combien la remplissoient-ils de prieres vives, de gémissemens poussés avec violence, & de votre presence continuelle? Qu'a ma retraite de tout cela? Qu'elles le savoient bien ces ames éclairées de vos lumieres! C'est qu'elles connoissoient bien le dedans de l'homme. Combien de fois leur ai-je oui faire la peinture, & comme une espece d'anatomie de toutes les sortes de retraites? Les unes, disoient-elles, sont des retraites de philosophes, & d'orgueil; les autres de chagrin; celles-ci de timidité; celles-là de mollesse, de commodité, de paresse, de delicatesse. Il y a des retraites de gens qui comme moi se tiennent retirés parce qu'ils ne sont propres à rien, qu'ils aiment une paix molle, & qu'ils sont incapables de rien faire dans le monde. Croirai-je, ô mon Dieu, que cette sorte de retraite soit d'aucun mérite devant vous? ou puis-je me glorifier que j'imite en quelque chose mes bienheureux peres?

Etant le fils spirituel de ces hommes admirables, je devrois porter en moi l'image de leurs vertus par la ressemblance de mes mœurs; mais ma vie est si differente de la leur que je n'ose presque croire qu'ils me reconnoissent pour leur

fils.

fils. Je laisse avilir en moi ce titre d'honneur par l'indignité de ma conduite. Je me flatte en vain d'avoir été honoré de l'amitié de ceux dont la connoissance ne servira qu'à me rendre plus coupable, si je n'ai plus de fidelité à retracer leurs vertus. Je rougis quand je vois quelquefois des personnes qui voudroient juger de moi par vos serviteurs, & me croire quelque chose parce que j'ai eu le bonheur d'être long-tems avec eux. Ils regardent comme un sujet de gloire pour moi ce qui fait ma plus grande confusion.

Ces pieux solitaires avoient les caracteres de la sainteté gravés bien avant en eux: pour moi je ne suis que cendre & que boue. La foiblesse de mes yeux ne peut soutenir l'éclat de leur vertu. Ils se sont lavés & sont blancs comme de la neige : je suis tout noir de péchés. Je n'ai jamais mieux compris que Port-Royal étoit véritablement comme un desert, que lorsque je n'y ai plus été. Dans quel oubli des choses du monde y vivois-je ? Et de quelle paix y jouissois-je quand j'y demeurois ? Depuis ce tems-là, quelles agitations ? Les relations qu'il faut avoir dans le monde, & les personnes avec qui je suis, quoique très sages & d'un grand mérite, m'embarrassent, & me distraient. Je suis pour ma personne particuliere dans une grande liberté, sans aucun lien qui m'engage. Cependant des personnes qui, par l'affection qu'elles veulent bien avoir pour moi, me regardent comme leur tenant lieu de pere, me tiennent par leur amitié dans les chaînes. Je suis dans ma vieillesse sans parens selon la chair, & je me laisse enlever cette liberté avec laquelle je devrois respirer vers Dieu.

Voyez, mon Dieu, si je dois me plaindre de mon état, ou si je m'en dois louer : s'il doit m'arracher les larmes, ou exciter ma joie. O heureux port ! où je n'avois rien de ces embar-

ras d'esprit, où je pouvois dire que toutes mes affaires étoient renfermées en moi-même, & où je n'avois point d'autre soin que celui de me sanctifier. Heureux port! On goute encore en vous la même tranquillité que j'y goutois autrefois.

Puissent ces saintes ames qui y vivent si paisiblement jetter sur moi un regard de compassion, afin que dans ma veillesse je tire le secours de mon ame du même lieu d'où je l'ai tiré dès ma jeunesse. Que ces grandes ames n'en méprisent pas une petite qui est bien foible. Que le troupeau de Jesus-Christ ne dédaigne pas une brebi malade & égarée. Quel deluge de maux a fondu sur ces brebis innocentes! Avec quelle avidité voudroit-on devorer ces restes prétieux, qui soutiennent encore une maison qu'on voudroit raser jusqu'aux fondemens!

Jusqu'ici cet édifice est demeuré ferme. On a pu y faire des bouleversemens, en arracher les colomnes & les transporter ailleurs; mais il étoit bâti sur la pierre ferme. On n'y voit plus ce grand nombre de temples vivans qui s'y bâtissoient, mais on y voit la même ferveur. Ces sacrés chœurs de vierges, plus redoutables aux démons que les armées rangées en bataille ne le sont aux hommes, n'y sont point si nombreux. Il n'y a que leur piété qui soit augmentée. Il ne leur est demeuré de leurs persecutions passées que la vertu qui les leur avoit attirées. Ceux qui les combattoient si violemment n'ont fait autre chose que de leur procurer de grands biens malgré eux. Voulant les détruire sur la terre, ils ne voyoient pas qu'ils tailloient pour le ciel des pierres vivantes, & qu'ils les rendoient propres à y occuper la place que le celeste architectes leur avoit destinée.

Et pour nous, mon Dieu, qu'ont fait ceux qui

qui nous ont chassés de ce lieu? Ont-ils été assez aveugles pour ne pas voir l'inutilité de leurs projets? Ne devoient-ils pas comprendre que c'étoit en vain qu'ils nous éloignoient de ce saint lieu, & que nos corps en étant arrrchés nos cœurs y étoient attachés plus étroitement? Ont-ils cru pouvoir agir sur l'ame au même tems qu'ils ont agir sur le corps, & en ôtant la liberté à l'un l'ôter aussi à l'autre?

J'avoue que quelquefois, sentant les transports où je me trouve pour cette sainte maison, j'ai peine à croire que si j'y étois present je l'aimasse davantage. Au contraire comme notre malheur est de nous accoutumer peu à peu aux meilleures choses, & de n'en être plus si touchés, peut-être que si j'y étois demeuré toujours, j'aurois perdu quelque chose de ce goût & de cette tendresse que je sens de loin pour cette chere solitude. Ainsi peu s'en faut que je ne trouve que la colere de ces personnes, toute injuste qu'elle est, ne laisse pas de nous être salutaire, & que Dieu par sa misericorde tourne à notre avantage ce qu'ils avoient fait pour nous affliger. Nous leur sommes obligés malgré eux de ce redoublement d'amour que nous sentons pour ce lieu, qu'ils causent dans nous par l'éloignement forcé où ils nous retiennent; & nous déplorons la vanité des pensées des hommes qui font presque toujours le contraire de ce qu'ils prétendent.

Heureux ceux qui ont trouvé le secret d'être aussi solitaires dans le monde, que nous l'étions à Port-Royal, & qui ne perdant pas beaucoup de ce côté-là, gagnent peut-être de l'autre en conservant un feu toujours nouveau pour un lieu qui ne peut s'effacer de notre mémoire, & que ni l'éloignement des lieux, ni la longueur du tems ne nous feront ja-

mais oublier. Non, le souvenir de ce que nous y avons vu, & des vertus dont nous y avons été témoins, ne partira jamais ni de notre esprit, ni de notre cœur.

TABLE

Des noms & des matieres du second volume des Memoires sur MM. de Port-Royal.

A.

ABSOLUTION, à qui il n'est ni nécessaire ni utile de la differer. 252-254

ACHERI (Luc d') Bénédictin, détrompe Messieurs de Valois qui avoient quelque peine sur Messieurs de Port-Royal. 523

AKAKIA : (Messieurs) quatre freres fils de M. Constant Docteur en médecine. *Voyez* Dumont.

ANDILLY. *Voyez* Arnauld d'Andilly.

ANNAT (le Pere) Jesuite, Confesseur de Louis XIV. obtient du Roi à force de crieries qu'on mette à la Bastille M. de Saci. 324

ARMES : si des pénitens peuvent se défendre par les armes en tems de guerre. 18-21

ARNAUD D'ANDILLY (Robert) solitaire à Port-Royal des champs, propose aux solitaires de Port-Royal un Médecin en la place de M. Hamon. 43

Ecrit au sujet de l'éducation des enfans de M. de Bagnols. 158-160

Sa bonté & sa facilité, les étrangers qui visitoient Port-Royal s'addressoient à lui. 191

Sa tristesse en voyant partir pour la derniere fois la Mere Angelique pour Paris. 201

Répond à M. de Saci au sujet de la mort de la Mere Angelique. 209. 210

ARNAULD (Marie Angelique) Abbesse de Port-Royal rétablit Port-Royal des champs, sa fermeté au tems de la premiere guerre de Paris 1. 2

Vient à Paris avec les Religieuses des champs au tems de la seconde guerre, & retourne l'année suivante. 12

Parole admirable qu'elle dit à M. Arnauld. 94

Son amitié pour M. Issali. 116

Fortifie M. le Maitre quelques mois avant qu'il meure. 164. 165

Après avoir retabli les deux monasteres vient des Champs à Paris, où se donnoient les grands as-

 sauts,

ſauts, ſon humilité, ſa grande foi. 200-202.
Sa ſanté s'affoiblit conſiderablement: ſes Lettres à M. Singlin. 202-205
Sa mort, ſes diſpoſitions, ſon éloge 206-208
Son affection pour M. d'Epinoi, elle la témoigne à la mort. 440. 441
Jugement qu'elle porte des perſonnes qui vivent avec piété dans le monde. 578
ARNAULD (Agnès de S. Paul) Abbeſſe de Port-Royal écrit à M. le Maitre ſur le deſir qu'il avoit de quitter M. Arnauld. 126
ARNAULD (Angelique de S. Jean) d'Andilly, Abbeſſe de Port-Royal: ſa maladie; elle eſt guérie par l'interceſſion de M. de Bagnols. 155-157
Avis qu'elle donne à M. le Maitre peu avant qu'il meure. 163-164
Encourage M. de Saci ſon couſin avant qu'il entre à la Baſtille. 323
Ses ſentimens à la mort de M. de Saci, elle meurt peu après. 535-538
ARNAULD (Antoine) Docteur, accuſé de travailler pour M. Fouquet, repouſſe par une Lettre cette ridicule calomnie. 26-30
Ses ſoins extraordinaires pour les ſolitaires malades, ſes exhortations. 32-40
Défend courageuſement la ſaine doctrine, effet de ces Ecrits, diſpoſitions de ceux qu'il combattoit, ſon caractere. 86-102. & 469. 470
Se diſpoſe à faire un Ouvrage ſur l'amour de Dieu. 97. 98
Engage M. le Maitre à travailler avec lui. 102.
Condamné par la Sorbonne, ſon intrepidité, un grand nombre de Docteurs ſe déclare en ſa faveur, Rome l'abſoud. 103-109. & 463
Expoſe dans ſon Teſtament ſpirituel, ſes ſentimens ſur ſa conduite au ſujet du Formulaire & de la Cenſure de Sorbonne. 109-112
Précautions qu'il eſt obligé de prendre pour ſe cacher. 112-114
Met ſon bien ſur l'Iſle de Nordſtrand: trompé dans ſon attente. 188. 189
Refute les horribles calomnies de M. l'Archevêque d'Am-

d'Ambrun, par une requête au Roi: effet admirable de cette requête. 269-271. & 373-376
Va remercier le Roi, qui le reçoit bien: concours pour voir ce grand homme: ses admirables dispositions. 402-405
Sa retraite de France, ce qu'on en pense, ses grandes vertus, son éloge, il meurt en pays étranger. 407-419.
Avis de conduite qu'il donne à M. le Duc de Liancourt, son attachement à ce Seigneur. 459-463
ARNAULD DE LUZANCI (Charles Henri) va voir M. Arnauld dans sa retraite, & donne lieu à un bon mot de M. de Saci. 112
Ne peut survivre à M. de Saci son cousin & à la Mere Angelique de S. Jean sa sœur: sa mort. 538-543
ATTACHE aux directeurs, comment elle peut être bonne, il faut s'accoutumer à ne s'attacher qu'à Dieu. 541-543.
AUBRAI (M. d') Lieutenant civil, fait sortir les pensionnaires, postulantes & novices de Port-Royal de Paris. 202
Fait arrêter M. de Saci & l'interroge, aussi bien que ceux qui demeuroient avec lui: manieres d'agir de ce Magistrat. 308-322
Avis & regle de conduite pour un Seigneur de qualité. 447. 448. & 459-462

B.

BAGNOLS (Guillaume du Gué de) Maitre des requêtes, solitaire à Port-Royal, s'entremet pour le mariage de M. Issali. 116
Sa mort, son éloge, ses grandes vertus. 143-154
Ses cendres ont une puissance miraculeuse. 154-157
Sa liaison étroite avec M. le Maitre. 160-162
Parallele de ce saint homme avec M. de Bernieres. 497. 498
BARAIL (Monsieur) officier de la Bastille, quel étoit son mérite, rend de bons services, sa mort. 330-333
Fait joindre M. Fontaine à M. de Saci. 336. & 338
Dieu recompense sa piété. 342. 343
Sa bonté naturelle. 367
Ses inquétudes sur la santé de M. de Saci. 505. 506

Barcos (Martin de) Abbé de S. Cyran après son oncle M. du Vergier, retiré à son Abbaye y éprouve les malheurs des guerres civiles, sa constance & sa charité. 2-7
Ses égards pour la maison de Port-Royal. 353. 354
Bargellini (Monsieur) Nonce du Pape Clement IX. témoigne beaucoup d'estime pour M. Arnauld. 98
Baudri d'Asson (Antoine de S. Gilles) Gentilhomme de Poitou: solitaire à Port-Royal. Ses bonnes qualités, son amour pour la pénitence, sa mort. 352-355
Beaumont (M. de) ancien officier solitaire à P. R. 14
Bernai (l'Abbé de) veut se charger de l'éducation des enfans de M de Bagnols ses neveux: tracasse à ce sujet Messieurs de Port-Royal. 157. 158
Bernieres (Charles Maignart de) Maitre des requêtes, premier instrument de la conversion de Madame la princesse de Longueville. 224
Ses vertus, persecutions qu'on lui suscite, sa mort. 496-498
Bessi (Julien Giroust de) ancien Officier, solitaire à Port-Royal. 14
Bienaise' (M. de) Chirurgien se prepare à faire l'opération à Mademois. Perrier. Sa fausse sagesse l'empêche de rendre témoignage du miracle. 132-134
Blancmenil, (René Portier de) President aux Enquêtes, reçoit chez lui M. Rebours Confesseur de Port-Royal, qui étoit obligé de se cacher. 213
Borel (Pierre) Ecclesiastique de Beauvais, précepteur des enfans de M. de Bagnols: soins de M. de Saci pour lui: son desinteressement (il fut dans la suite Chapelain & Confesseur à Port-Royal des champs.) 153. 154
Bouilli (François) Chanoine d'Abbeville, solitaire à Port Royal. Sa mort & son éloge. 350. & 549
Bourneau (Mademoiselle) Tourriere de Port-Royal. Sa surprise & son affliction de la mort de M. Singlin. 291
Bourzeis (l'Abbé de) loue le Cardinal Mazarin, trompé dans son attente. 195-196
Brinvilliers (Mademoiselle de) fille du Lieutenant civil d'Aubrai, celebre empoisonneuse, donne

donne à son pere un poison lent qui lui cause la mort. 313

C.

CLAUDE (Monsieur) Gentilhomme de Normandie retiré avec M. de Saci, interrogé par le Lieutenant civil & mis à la Bastille d'où il sort un mois après. 314. 325. & 334

COLBERT (Monsieur) Ministre d'Etat sous Louis XIV. Sa severité contre un Commis. 363. 364

COMEDIE. Ce n'est pas un divertissement innocent: pourquoi des chrétiens ne peuvent y assister, sur tout les jeunes gens. 258-261

COMMUNION: à quelle condition il est bon à des personnes de piété de rendre les communions moins fréquentes. 255. 256

CONDUITE d'un Seigneur. *Voyez* Avis & regle de conduite pour un Seigneur.

CONTI (Armand Jules prince de) converti par les prieres de sa femme, tendresse de sa conscience. 267. 268. & 472

Repare les torts qu'avoient fait les guerres civiles, auxquelles il avoit eu part. 269

CONTI (Anne Marie Martinozzi, princesse de) niece du Cardinal Mazarin, son caractere, ses grandes vertus, soins qu'elle prend pour l'éducation de ses enfans, sa mort. 266. 267. 471-475 481. & 484-486

CONTI: (les jeunes princes de) leurs belles dispositions, le démon fait ce qu'il peut pour ruiner leur éducation. 466. 479. 480

CONVERSION: ce qu'on doit faire après la conversion. 303. 304

CORNET (Monsieur) Ex-jesuite, Sindic de Sorbonne auteur des V. fameuses propositions attribuées à Jansenius. 89

CRAINTE des jugemens de Dieu: son utilité, ses bornes. 257

D.

DALENCE (Monsieur) Chirurgien, opine à faire l'opération à Mademoiselle Perrier, sa surprise à la vue de sa guérison, qu'il reconnoit miraculeuse. 132. 134

Rend témoignage du miracle à M. le Maitre qu'il ne connoissoit pas. 141. 142
Des Touches. *Voyez* Pelletier des Touches.
Dispenses pour mariage; leur origine, ce qu'on en doit penser. 246 - 250
Duclos, (Monsieur) Médecin proposé pour les solitaires de Port-Royal. 33 - 45
Dumont, (Monsieur) l'ainé des quatre Messieurs Akakia, fils de M. Constant Docteur en médecine de Paris: son éloge (il vivoit encore lorsque M. Fontaine écrivoit) 183
Compagnon de retraite de Messieurs Singlin & de Saci. 195

E.

Enfans. L'éducation des enfans est un emploi considérable, détail de la maniere dont M. Lancelot gouvernoit les jeunes princes de Conti, qui peut servir de modele pour d'autres. 476 - 487
Epictete, Philosophe, a bien connu les devoirs de l'homme, mais non son impuissance. 56 - 58. & 68 - 73.
Espinoi (Raphael le Charron d') fils du Baron de S. Ange, solitaire à Port-Royal. Sa mort, affection de M. de Saci & de la Mere Angelique pour lui. 436 441
Evesque. Vertus & qualité d'un Evêque. 387 - 390
Exhortations pour une personne malade à qui on administre les sacremens. 274 - 282

F.

Feuillade (M. d'Aubusson de la) Archevêque d'Ambrun, prête son nom à une horrible requête au Roi contre Messieurs de Port-Royal: ses effets. 23. 69. & 371. 372
Fontaine: (Monsieur) Auteur de ces Memoires, compagnon de retraite de M. Arnauld, desire de retourner à Port-Royal. 126
Ses incomodités. 140. & 295
Refuse une pension de M. de Saci. 189
Compagnon de retraite de Messieurs Singlin & de Saci. 195
Jugement qu'il porte de Mademoiselle Vitart. 220 - 222
Voit mourir entre ses bras M. Singlin, ses reflexions. 293 - 296
Arrêté

Arrêté avec M. de Saci est mené chez un Commissaire 306-311
Ramené à son logis & interrogé par le Lieutenant civil. 319. 320
On visite ses coffres. 321. 322
Est mené à la Bastille, paroit devant le Gouverneur. 325. 326
Est mis dans la même chambre que Monsieur de Saci 334-338
Sort de prison avec M. de Saci, qu'il accompagne chez ses amis. 583. & 599
Se retire dans la maison de campagne de M. Barail. 331. 332
Se fait un plan de vie fort retirée. 395
Ses sentimens sur les dispositions de M. de Saci. 399-402
Sa priere à M. Arnauld pour soi-même & pour ceux qui ont persecuté ce saint Docteur. 414-419
Demeure à Paris ou au voisinage pour veiller à l'impression de la Bible de M. de Saci. 420 & 498
Se croit coupable de n'avoir pas assez consulté. 435
Fait ce qu'il peut pour demeurer avec M. de Saci: n'y réussit point. 498-500
Assiste à l'enterrement de M. de Saci à Port-Royal des champs: son entretien avec la Mere Angelique de S. Jean Abbesse. 533-536
Va voir M. de Luzanci mourant, part qu'il prend à sa mort. 539-541
Sa vie retirée depuis la mort de M. de Saci, ce qui l'oblige de mettre fin à ses Memoires. 544
Ses liaisons avec M. de Pont-Château, qui l'engage à écrire ce qu'il savoit de Messieurs de Port-Royal. 544-553. & 556-559
Son union étroite avec M. de Tillemont. 565-569
Ses beaux sentimens dans le souvenir des grandes graces que Dieu lui a faites. 575-581
Fontpertuis (Madame de) assiste à l'enterrement de M. de Saci à Port Royal des champs. 533
Formulaire: piege tendu aux honnêtes gens par les Jesuites. 283-286
Fossé (Gentien Thomas du) Maître des requêtes de Rouen: homme rare en toutes manieres, converti

par M. de S. Cyran, donne ses enfans à élever à Messieurs de P. R. 174. 175
Fossé' (Pierre Thomas du) troisiéme fils du precédent qui est devenu l'ainé, formé par M. le Maitre, qui fait en sa faveur d'excellentes regles de Traduction. 174-178
Ses travaux édifians, sa mort. 175
Reçoit une espece d'avertissement de la mort de M. le Maitre. 178. 179
Sa piété également éclairée & uniforme 180-183
Retiré avec M. Singlin qu'il veille dans sa derniere maladie. 290
Etonné de l'irruption des Suisses du Lieutenant civil dans la maison de M. de Saci, où il demeuroit. 313
Interrogé pendant trois heures par le Lieutenant civil. 314
Mis à la Bastille en même tems que M. de Saci, fort peu aprés. 325. 326. & 334
Ses soins & sa charité pour M. le Tourneux. 427. 428. & 430
Fossé' (M. du Beroger du) frere cadet du precedent, interrogé lors de la visite de la maison de M. de Saci. 314
Mis à la Bastille, en fort peu après avec son frere. 325. 326. & 334
Fouquet (Monsieur) Surintendant des finances, que Louis XIV. fit arrêter, a grande part à l'injustice faite à M. Arnauld & aux Docteurs exclus à cause de lui. M. Arnauld n'en a aucun ressentiment. 27 28
Fournier (Louis) Chapelain de la S. Chapelle de Paris : ses liaisons avec M. de Saci, son éloge, sa vertu, se demet d'un bénéfice en faveur de M. le Tourneux. 420-426

G

Gaillard (l'Abbé) ami de M. Barail, sa grande charité. 332. 333
Gallois (Philippe) Notaire, lequel eut seul le courage de recevoir la protestation de M. Arnauld contre la censure de Sorbonne. homme d'une grande probité. 188

GOMBERVILLE (M. de) fait quelques vers sur les plaidoyers de M. le Maitre. 124
Fait des vers pour M. de Pontis. 321
GONDRIN (Louis Henri de) Archevêque de Sens édifié de la haute piété de Madame de Longueville, négocie par son avis la paix de l'Eglise, 377-382
Sa prévoyance. 383
Estime qu'il témoigne à M. de Saci, confiance qu'il a dans ses lumieres & ses avis. 386. 387
Honneur qu'il se fait en différentes occasions, sa charité. 406. 407
GUERRES. *Voyez* Armes : les envisager chrétiennement. 17
GUILLEBERT (Monsieur) Docteur de Sorbonne Curé en Normandie, dirige M. Thomas du Fossé. 175
Sa mort, enterré à Paris à S. Medard. 307

H.

HAMEL (M. du) Curé de S. Merri à Paris successeur de M. Hillerin, travaille à la conversion de M. Hamon, & en vient à bout. 44
HAMON (Jean) Docteur en médecine, solitaire à Port-Royal. Sa science, sa conversion. Il devient Medecin de Port-Royal. Sa vertu. 42-45
Sa grande charité, sa lumiere dans les choses de Dieu, rend de grands services aux Religieuses de Port-Royal des champs pendant leur captivité, son amour pour la pauvreté, sa mort. 559-565
Ses épitaphes pour les amis de Port-Royal, chef d'œuvres d'esprit. 565
HARLAI (François de) Archevêque de Paris, fait sortir les pensionnaires, postulantes, novices, confesseurs & solitaires de Port-Royal des champs. 499
HERSAN (Monsieur) continue une œuvre de charité commencée par M. le Tourneux. 434
HILLERIN (Charles de) ancien Curé de S. Merri, retiré en Poitou, fait une belle conquête d'un Gentilhomme qu'il amene à Port-Royal. 352
HIPPOLITE (Antoinette Clement) qui fut d'abord Tourriere à Port-Royal, puis se retira à Pompone, prévoit la mort de M. de Saci. 526. 527
JACQUES.

I.

JACQUES. Empirique. 43. 45
JANSENIUS (Corneille) Evêque d'Ypres, la vérité qu'il developpe souffre des contradictions, troubles que le démon excite à cette occasion dans l'Eglise. 86. 97. & 284
JESUITES. *Voyez* Annat, leur fureur contre Messieurs de Port-Royal & M. de Saci. 324. & 339. 340
Font bientôt perdre le fruit de la paix, à laquelle ils n'avoient point pris de part. 405-408
Leur dépit de ce que M. Arnauld leur étoit échappé. 409. 410. & 417. 418
INNOCENT XI. Estime qu'il fait de M. Arnauld, il veut le faire Cardinal. 108. 111. 112.
INQUIETUDES sur le salut, & excès de crainte: considérations qui doivent tempérer la crainte. 256. 257.
INVOCATION des Saints, preuves de sa nécessité. 243. 245
ISABELLE DE S. AGNES (Sœur) fille spirituelle de M. de Bagnols, Religieuse à Port-Royal fait une neuvaine au tombeau de M. de Bagnols pour la Mere Angelique de S. Jean, qui est guérie. 156
ISSALI (Jean) Avocat ami de Port-Royal, chargé de faire imprimer les plaidoyers de M. le Maitre. 115-118
Son caractere, son mariage, son attachement à Messieurs de Port-Royal Ibid.

L.

LAIGUE (M. de) beaufrere de M. de Bagnols, reçoit une Lettre de M. d'Andilly. 158-160
LANCELOT (Claude) d'abord solitaire à Port-Royal chargé ensuite de quelques enfans. 475
Précepteur des princes de Conti, quelle étoit sa conduite à leur égard. 476-487
Son mérite, on s'indispose contre lui, on lui ôte les jeunes princes. Il se retire à S. Cyran, & y fait profession, son exil, sa mort, son éloge. 487-489
LANDES (Charles des champs des) Gentilhomme de Normandie, solitaire à Port-Royal: sa mort, sa pénitence, son humilité. 351

LAUZUN, (Peguillin *depuis* Comte de) pénitent de Cour. 365. 366
LIANCOURT (Roger du Plessis Duc de) touché de Dieu. 446
Avis & regle de conduite qu'on lui donne. 447-462
Son attachement pour Messieurs de Port-Royal qu'il visitoit souvent & qu'il logeoit chez lui. 462. 464 469. & 470
Il en souffre, on lui refuse l'absolution à sa paroisse, M. Arnauld prend sa défense. 463
Sa mort, son caractere, son éloge. 466-470
LIANCOURT (Jeanne de Schombert Duchesse de) obtient par ses prieres & par sa douceur la conversion de son mari, ses soins pour lui, ses vertus, sa mort. 445. 446. 458. 465. & 466
LONGUEVILLE (Monsieur le Duc de) passe de l'indifférence à l'admiration en voyant la solidité de la conversion de Madame la Duchesse de Longueville. 233
Ses plaintes au sujet de ses abstinences. 234. 235
Sa mort. 235
LONGUEVILLE (Anne Genevieve de Bourbon Duchesse de) sœur du grand prince de Condé, sa parfaite conversion par Messieurs de Port-Royal qu'on persecutoit alors. 224-226
Sa docilité, sa resolution, ses pénitences & autres belles dispositions. 234. & 251
Ses soins pour ses enfans, Dieu les bénit sur le cadet. 236-238
Sa retraite, sa conduite édifiante. 238. 239
Consulte M. Singlin sur l'oraison mentale, son entretien avec lui sur l'invocation des Saints, & sur les dispenses de mariage. 240-251
Son étonnement de ce que M. Singlin lui donne l'absolution. Elle reçoit quelques avis à ce sujet. 252-255
Son abattement dans la considération des jugemens de Dieu, consolée par M. Singlin. 256
Témoigne sa peine à M. Singlin du goût de M. son fils pour la comedie, excellens avis sur cette matiere. 258-261
Tombe malade, prie M. Singlin de l'instruire de

la

la maniere de se préparer à la mort. 261
Sa consolation de voir Dieu agir sur plusieurs personnes de sa famille. 266
Son zele pour le bien spirituel de ses parens. 267.268
Repare conjointement avec le prince de Conti son frere les torts causés par les guerres civiles dont ils avoient été les auteurs. 269
Ses occupations avec Mademoiselle de Vertus, que M. Singlin lui unit, modele des Dames chrétiennes. 271-274
Son zele pour l'Eglise, dont elle procure la paix; comment elle s'y prepara, opprobres dont les hommes la couvrent. 376-386
Sa mort, ses grandes vertus. 491-496
On n'attendoit que sa mort pour agir contre Port-Royal. 498
LORGE: (le Comte de) secret dont il se sert à la Bastille pour se donner de l'exercice. 364
LOUAIL (Monsieur) l'un des éleves de M. le Tourneux. 434
LOUIS XIV. Roi de France, sa douceur naturelle. 324. 365. & 374
Laissé à lui même se porte à ce qui est juste. 378. & 382
Témoigne de l'estime à M. de Saci. 384
Donne à M. Arnauld de grands témoignages de bienveillance & d'estime. 402. 403
LUINES (Louis Charles d'Albert Duc de) conçoit le dessein de se retirer à Port-Royal des champs, y fait bâtir un château. 8-9
Sa sensibilité à la mort de Madame la Duchesse son épouse. 10-11
Ses soins pour Port-Royal au tems des guerres de Paris. 12
Donne pour Médecin aux solitaires un Empirique. 43. & 45
Reçoit chez lui M. Richer & sa famille. 81
LUINES (Marie Louise Seguier Duchesse de) son union avec Port-Royal. Ses grands sentimens de piété. 8
Sa mort chrétienne. 9

MAI-

M.

MAITRE (Antoine le) Avocat & Conseiller d'Etat, solitaire à P. R. écrit à M. de Luines au sujet de la mort de Madame son épouse. 10. 11
Guéri de ses préventions contre M. Richer par M. Singlin. 82. 83
Fait des recueils sur la virginité & sur l'excellence de la viduité. 438
Travaille avec M. Arnauld à défendre la cause de l'Eglise. 102
Quitte P. R. & accompagne M. Arnauld dans sa retraite. 112. 114. & 125
Eprouve de grandes peines au sujet de l'impression de ses plaidoyers : reflexions qu'on fait dans le monde à ce sujet. 114. 125. & 129
Donne à M. Issali des marques sensibles d'amitié. 115-118
Tombe malade, ses dispositions par rapport aux remedes. 120. 121
Engagé à demeurer avec Messieurs Arnauld & Nicole, & à écrire beaucoup, il soupire après sa solitude, en écrit à la Mere Agnès. 125-131.
Adresse qu'il emploie pour faire parler avec franchise le Chirurgien témoin du miracle de Mademoiselle Perrier. 140-142
Part qu'il prend à la guérison miraculeuse de la Mere Angelique de S. Jean. 156. 157
Sa liaison étroite avec M. de Bagnols. 160-162
Entre dans de nouveaux sentimens de componction peu de tems avant sa mort, reçoit quelques avis des deux Meres Angelique. 163-165
Sa mort, ses dispositions admirables, ses derniers sentimens. 162. 166. 174. & 518-520
MAITRE DE SACI (Isaac Louis le) demeure à P. R. des champs pendant les guerres de Paris, sa tranquillité au milieu du bruit des armes, services qu'il rend aux solitaires. 15-17
Resolution qu'il donne d'un cas proposé par les solitaires. 17-21
Ses soins extraordinaires pour les malades. 32. 40. 41. 82. & 83
Sa sagesse pour appaiser de petits troubles, son

amour pour la retraite & la paix, inspire aux autres ses sentimens. 45-51
Son éloignement pour les disputes dans les sciences, ce qu'il pensoit de la philosophie de Descartes. 52-54
Ses sentimens sur M. Pascal, son long entretien avec lui sur la philosophie. 55-73
Ses soins pour M. Richer. 82 83
Dans quel siecle il eût choisi de naitre s'il eût dépendu de lui. 96
Bon mot sur l'enseigne à laquelle étoient logés Messieurs Arnauld, Nicole & le Maitre. 112. 113
Son estime pour M. Issali, qu'il fait son exécuteur testamentaire, ses sentimens sur le mariage à son sujet. 116-118
Négocie l'affaire de l'impression des plaidoyers de M. le Maitre. 121. 122
Ses séntimens au sujet de ces plaidoyers. 124. 125
Ce qu'il pensoit de la multitude des Ouvrages en faveur de la vérité. 127. 128
Ses reflexions à l'occasion du miracle opéré sur Mademoiselle Perrier. 135-140
Combat de la grace & de la nature en lui à la mort de M. le Maitre son frere. 170-171
Entretient la paix dans les esprits des solitaires au milieu des frayeurs, ses admirables dispositions. 184-187
Son desinteressement & sa prudence. 187-189
Quitte Port-Royal des champs pour se cacher à Paris. 190. 191. & 194
Sa grande humilité. 194
Ecrit à M. d'Andilly pour le consoler de la mort de la Mere Angelique. 209
Son embarras à la mort de M. Singlin, précautions qu'il prend, exhortations qu'il fait aux amis. 297-302
Sa conduite à l'égard de Madame de Longueville & de Mademoiselle de Vertus dont il se charge avec peine. 302-305
Son intrepide charité; il est arrêté; conduit chez un Commissaire, où il est traité indignement, ramené chez lui & interrogé par le Lieutenant civil. 304-318
Gardé-

Gardé chez lui pendant 15 jours par une troupe d'Archers, ses préparations à la prison. 320. 323
Est mené à la Bastille, ne peut dire la Messe, ses admirables dispositions. 324-328 & 333
Précautions du Gouverneur à son sujet. 328-330
On lui donne pour compagnon M. Fontaine. 334-338
Occupations de M. de Saci dans sa prison, son intrépidité, sa charité pour les prisonniers. 339-349
Son profond respect pour le Roi. 341. 342
Est fort touché de la mort de plusieurs solitaires, son attachement aux autres 355. & 360-362
Est visité par Madame de Pompone sa cousine. 356
Beaux sentimens dont il étoit pénetré. 375-360
Part qu'il prend aux discours des officiers de la Bastille. 362-368
Sort de prison, & va saluer M. l'Archevêque de Paris qui le presente au Roi. 382-384
Remercie Madame de Longueville des soins qu'elle avoit pris pour lui. 384
Sa reconnoissance pour Mademoiselle de Vertus. 386
Remercie M. de Gondrin, le va voir, lui donne quelques avis sur les vertus d'un Evêque. 386-390
Refuse des bénéfices, ses grands sentimens, sa charité. 392-395
Ses dispositions lors de sa delivrance. 395-399
Son respect pour nos redoutables mysteres. 400 402
Se retire à Pompone, puis à Paris, enfin à Port-Royal des champs. 402. & 420
Tout le poids des affaires retombe sur lui, M. Arnauld s'étant retiré. 419
On imprime sa traduction de la Bible qu'il avoit fait à la Bastille, ses voyages à Paris. 420
Sa prudence à l'égard de M. Fournier, ses liaisons avec M. le Tourneux. 424. 425. 430. 431
Son affection & sa charité pour M. d'Epinoi. 436 & 440. 441.
Assiste à la mort M. de Sevigné son intime ami. 445
Sa douleur de la mort de Monsieur & de Madame de Liancourt, qui lui avoient donné leur confiance. 465. & 471
Sa sensibilité à la mort de Madame la princesse de Conti, ses attentions pour l'éducation des jeunes prin-

princes. 471. 475. 476. & 490
A ordre, comme les autres Confesseurs, de sortir de P. R. ses dispositions. 499
Se retire à Pompone, ses Ouvrages sur l'Ecriture, estime qu'on en fait, ses humbles sentimens. 501. 505. & 509-517
Tombe malade, rétabli en apparence. 505. 506
Visité par quelques personnes de la Cour. 507. 508
Son entretien avec M. Fontaine, principalement au sujet de ses Ouvrages sur l'Ecriture. 505. 513. & 521-525
Parallele de ses dispositions peu de tems avant sa mort avec celles de M. le Maitre. 518-520
Sa mort & ce qui la préceda immediatement. 525-529
Deuil universel. 530
Son corps porté à P. R. des champs, où il est enterré en habits sacerdotaux. 531-534
Ses desirs étoient qu'on fût attaché à Dieu & non à lui. 541-543
Maitre de Sericourt (Simon le) tient pendant quelque tems compagnie à M. Arnauld dans sa retraite, rendu ensuite à sa solitude de P. R. 128
Fait ce qu'il peut par ses austerités pour avancer sa mort, aussi bien que M. le Maitre. 169
Malades & Maladies: comment on doit regarder les maladies & la mort, dispositions dans lesquelles doivent entrer les malades & ceux qui les assistent. 31. 40
Exhortations (diverses) aux malades en recevant les sacremens. 274-282
Masque (M. le) Officier de la Bastille, tente M. de Saci, puni de Dieu. 341. 342
Mazarin (Jules) Cardinal Ministre; réponse chrétienne qu'il fait à M. de Bourzeis, qui avoit fait une piece où il le louoit beaucoup. 195. 196
Messieurs de P. R. *Voyez* Solitaires & Messieurs.
Molodin: (M. de) Colonel Suisse, escorte avec sa compagnie M. le Lieutenant civil à la visite de la maison de M. de Saci. 311. 313-320
Montagne, Philosophe, a cherché une morale fondée sur la raison seule, idée qu'on doit se former de cet Auteur. 59-73

MONTAUSIER (le Duc de) voit M. de Saci à Pompone avec plusieurs personnes de la Cour. 507
MONTESPAN (Madame la Duchesse de) niece de M. de Gondrin Archevêque de Sens, comment traitée par son oncle. 406
MOREAU (Raphael) Chirurgien, solitaire à P. R. sa mort, son caractere. 351
MORT : quelle doit être la préparation à la mort. 167. & 261 - 264
Sentimens sur la mort. 573. 574

N.

NICOLE (Pierre) profond Theologien, compagnon de M. Arnauld dans sa retraite. 112
Son caractere, exemple de ses abstractions. 125. 126
Place son bien sur l'Isle de Norstrand, trompé dans son attente. 188. 189
NOIR (M. le) ami très lié à P. R. ses enfans font sa gloire. 183

O.

OBEISSANCE à Dieu (humble) nécessaire pour toutes sortes d'états, la meilleure préparation à la mort. 262
ORAISON mentale : ce qu'on en doit penser, quelles idées avoient sur cela les Anciens. 241-243

P.

PALLU (Victor) Médecin, solitaire à P. R. son caractere. 42
PASCAL (Blaise) se retire à P. R. des champs, son caractere : élevation & pénétration de son esprit. 54. 56. & 73
Son long entretien avec M. de Saci sur la Philosophie. 56-73
Sa joie du miracle opéré sur Mademoiselle Perrier sa niece, effet qu'il produit en lui. 134
PAVILLON (Nicolas) Evêque d'Alet, dirige le prince de Conti, & le fortifie dans son dessein de reparer les torts des guerres civiles auxquelles il avoit eu part. 269 - 372
Ecrit à M. de Saci sur sa delivrance. 391. 392
L'engage avec d'autres Evêques à travailler sur l'Ecriture sainte. 513 - 515
PELISSON (Monsieur) mis à la Bastille : impiété commise à son sujet qui fait frémir M. de Saci. 366

Rend visite à M. de Saci pour l'engager à traduire des passages des Peres, qu'il avoit recueillis. 507. 508
PELLETIER DES TOUCHES (Paul le) ami de Port-Royal: son attachement pour M. de Barcos, se retire à l'Abbaye de S. Cyran où il souffre beaucoup des guerres civiles. 2-4
Son caractere. 133
PENITENCE: en quoi elle consiste. 254
PEREFIXE (Hardouin de Beaumont de) Archevêque de Paris: ce qu'il étoit avant que d'être Archevêque: quel étoit son zele. 344. & 400
Comment il reçoit M. de Saci, & le presente au Roi. 383. 384
PERRIER (Florin) Conseiller en la Cour des Aides de Clermont en Auvergne: on le fait venir d'Auvergne pour être témoin de l'opération sur sa fille. 132
Sa joie de sa guérison miraculeuse. 134
PERRIER (Marguerite) fille du precedent, pensionnaire à Port-Royal guérie miraculeusement d'une fistule lacrimale. 131
Miracle contredit par les uns, avoué par le autres. 136. 137
Effet de ce miracle, la persecution se rallentit un peu. 142
PETIT (Monsieur) Son jardin servoit de rendez-vous à M. de Saci & à ses amis. 304
On visite sa maison, il s'échappe, ses domestiques interrogés, sagesse de sa femme. 312-314
PETITIERE (André Pizon de Betoulat de la) ancien officier, solitaire à Port-Royal. 14
PHILOSOPHE. Poison que renferment les Livres des Philosophes, on ne doit les lire qu'avec beaucoup de précaution. 65. 69-72
PIETE'. En quoi consiste la vraie piété. 230 231
POMPONE (Simon Arnauld d'Andilly Marquis de) Ministre d'Etat, mene M. de Saci son cousin chez M l'Archevêque de Paris, & ensuite avec ce Prélat le presente au Roi. 383 384
POMPONE (Madame de) se donne de grands mouvemens pour M. de Saci. 320. 321

Elle le visite à la Bastille. 456

Pont-chateau (Sebastien Joseph du Cambout de) solitaire à Port-Royal. Sa conversion s'opére peu à peu au milieu des grandeurs, ses occupations à Port-Royal, ses dispositions admirables. 544-552

Sort de Port-Royal (où il étoit jardinier) à cause des troubles, son grand mérite brille à Rome où il est envoyé, il se retire enfin à Orval. 354. & 552. 556

Engage M. Fontaine à écrire ce qu'il savoit des premiers solitaires; quelle étoit son exactitude. 557-559

Sa mort, le bruit de sa sainteté se repand, son corps apporté à P. R. 559

Pontis (Louis de) ancien Officier qui avoit servi sous trois Rois, solitaire à Port-Royal. 14

Vers faits pour lui. 321. 322

Potherie (Pierre le Roi de la) Prêtre : son respect pour les reliques, fait present à Port-Royal d'une épine de la couronne de Jesus-Christ, par laquelle s'opérent plusieurs miracles. 131. 132

Priere : comment se fait la bonne priere. 241-243

Providence : marque sensible de la providence de Dieu. 369. 370

R.

Rebours (Antoine de) Confesseur de Port-Royal de Paris, son éloge, vient demeurer avec M. Singlin dans sa retraite, meurt, son corps porté à Port-Royal de Paris. 211-216

Rejouissances extraordinaires pour la paix & le mariage du Roi; on consulte Messieurs de Port-Royal si on pouvoit les aller voir. 195. 196

Religieuses de Port-Royal. Les Religieuses des champs sont dans de grands embarras pendant les guerres de Paris; leur sensibilité pour l'Abbaye de S. Cyran, viennent à Paris à la seconde guerre, puis retournent. 1. 2. 7. 11. & 12

Reçoivent au tems des troubles de grands services de M. Hamon. 44. & 561. 562

Leurs sentimens à l'enterrement de M. le Maitre. 170

On fait sortir de Port Royal les pensionnaires novices & postulantes : Lettre d'une des novices arra-

chées de Port-Royal. 196-200 & 202
Les Religieuses de Paris reçoivent secretement le corps de M. de Rebours. 215
Et celui de M. Singlin. 296
Celles des champs demandent le cœur de M de Rebours. 296
Elles obtiennent le cœur de M. Singlin demandé de son vivant. 298-299
Leurs dispositions à l'enterrement de M. de Saci. 534. 535
Elles font changer une disposition testamentaire de M. de Tillemont. 513
Richer (Nicolas) Avocat irrité de la retraite de M. le Duc de Luines s'emporte contre Messieurs de Port-Royal. 73. 74
Son admirable conversion: d'ennemi furieux il devient ami. 75-77
Se met entre les mains de M. Singlin. 78
Vient demeurer à Port-Royal des champs avec sa femme & ses enfans, attention qu'a pour lui M. de Saci pendant sa maladie: sa mort. 81-84
Richer (Madame) ses prieres pour son mari *exaucées*. 74. 77
Elle le mene à M. Singlin. 78
Elle l'engage à aller à Port-Royal des champs où elle l'accompagne & où elle lui continue ses soins. 80-82
Riviere (Pierre de Pertuis d'Eragni de la) Gentilhomme de Normandie, solitaire à Port Royal & garde bois, sa mort, son caractere. 14 & 351
Robert (Suzanne) Religieuse de Port-Royal obtient par ses prieres sur le tombeau de M. de Bagnols la guérison de la Mere Angelique de S Jean. 155. 156
Rolland (Thomas) Docteur: estime que M. de Saci faisoit de lui. 507

S.

Saci. *Voyez* Maitre de Saci.
Saint-Ange (Madame de) enlevée de Port-Royal au tems de la persecution, bien traitée dans sa captivité, puis ramenée à Port-Royal des champs. 437. 439.
Sa mort, sa charité pour ses enfans, ses vertus. 436. 440.

SAINTE BEUVE: (Jacques de) Docteur: dirige Monsieur le Duc & Madame la Duchesse de Luines. 8
SAINTE MARTHE (Claude de) solitaire de Port-Royal, ensuite confesseur, se retire pendant les troubles au Fauxbourg S. Antoine à Paris: honneur qu'on lui fait à lui & à ses compagnons sans les connoître. 354. & 552
SAVREUX (Charles) Imprimeur & Libraire, est long-tems à la Bastille. 308
SEGUIER (Monsieur) Chancelier, vient présider en Sorbonne pour la condamnation de Monsieur Arnauld. 103
SERICOURT *Voyez* Maitre de Sericourt.
SEVIGNE' (Renauld de) touché de Dieu se retire à Port-Royal de Paris, ensuite aux champs où il meurt plein de vertus. 441-445
SINGLIN (Antoine de) Confesseur & Superieur de Port-Royal: ses inquietudes sur ce qu'on devoit faire à l'occasion des guerres de Paris. 7
Ses soins pour Monsieur & Madame de Luines. 40. 41.
Envoie M. Pascal à Port-Royal des champs. 55
Ses sentimens sur la conversion des gens du monde à l'occasion de celle de M. Richer. 78. 79
Ecrit aux solitaires de Port-Royal au sujet de cet Avocat converti. 82. 83
Ses prieres pour le mariage de M. Issali. 116
Ecrit à M. le Maitre au sujet de ses plaidoyers, le console pendant sa maladie. 119-121
Ses soins pour M de Bagnols mourant, & ensuite pour l'éducation de ses enfans. 152 & 157. 158
Engage M. le Maitre à faire un recueil des sentences des Peres sur l'excellence des veuves. 438
Obligé de sortir de Port-Royal de Paris évite une Lettre de cachet, se cache avec M. de Saci. 194. 195
Dechirement de cœur que lui causent à lui & aux amis les Lettres des jeunes Demoiselles obligées de sortir de Port Royal. 196 & 200
Ecrit à la Mere Angelique mourante, laquelle il ne pouvoit voir, s'offre cependant de le faire. 202-204.

Ses reflexions sur cette mort. 206. 207
Diverses afflictions par lesquelles Dieu l'éprouve dans sa retraite. 223
Se charge après bien des resistances de la conduite de Madame de Longueville. 223. 224
Précautions qu'il prend pour la voir, il admire l'œuvre de Dieu en elle, sa conduite à son égard, divers avis qu'il lui donne. 226-236 & 251
Ses sentimens sur certaines austerités de cette princesse. 239. 240
Son entretien avec elle sur l'oraison mentale, l'invocation des Saints & les dispenses de mariage. 241-251
Avis qu'il lui donne au sujet des absolutions, communions, & inquiétudes sur le salut. 252-257
Ses sentimens sur la comédie. 261-264
Unit à Madame de Longueville une personne d'un grand mérite. 271. 272
Ses peines au sujet des divisions des amis sur le Formulaire, son ame engraissée des souffrances. 285. 287
Il est dans les traverses, & c'est sa joie. 287. 282
Son avidité pour la pénitence. 289
Sa derniere maladie, sa mort. 289-291
Son éloge, ses grandes & belles qualités. 291-296
Son corps transporté à Port-Royal de Paris. 296
Son cœur porté à Port-Royal des champs; on lui en avoit demandé la permission de son vivant sur la repugnance qu'il témoigna au sujet de M. de Rebours. 296-298
Solitaire, quelles doivent être ses dispositions, son humilité, son amour pour le silence, la promtitude de son obéissance, son exactitude, &c. 547-552
Solitaires & Messieurs de Port-Royal, descendent des Granges en la maison que les Religieuses quittent à cause des guerres. 8. & 12
Leur sensibilité à la mort de Madame de Duchesse de Luines. 10
Leurs doutes sur un sujet important dissipés par M. de Saci. 17-21
Calomnies contre eux refutées, leurs dispositions au

au milieu des persécutions. 21-30. & 269-271
Résolutions qu'ils prennent, malades en quantité. 31
Leur véritable caractere. 31-41
Petits troubles au sujet de leur Médecin, leurs innocentes querelles. 41-48
Leurs dispositions à l'égard de leurs ennemis. 84. 85
Ne voyoient point en eux ce que tout le monde y voyoit. 96
Réponse au reproche qu'on leur fait de ne pas mettre leurs noms à leurs Livres. 100-102
Leur équité à l'égard de ceux qui ne prenoient pas le même parti qu'eux. 117. 118.
Après le miracle sur Mademoiselle Perrier, ceux qui étoient sortis de Port-Royal reviennent. 142
Leur sensibilité à la mort de M. le Maitre. 168 & 174
Biens infinis que produisent dans le monde les liaisons avec eux, la sainteté de vie fait connoître les amis de Port-Royal. 179-183
Leur paix au milieu des allarmes, la foi des foibles ranimée par M. de Saci. 183-187
Grand nombre de personnes viennent les voir avec déguisement, la vue de ces sortes de gens leur étoit aussi utile que celle des personnes vraiment touchées. 190-194
Obligés une seconde fois de sortir de Port-Royal des champs se dispersent. 440
Meurent la plûpart dans la persecution. 287
Leur douleur à la prise de M. de Saci, mort de plusieurs, dispositions des autres. 349. 350
Leur joie à la delivrance de M. de Saci. 399
Leurs sentimens sur la retraite de Monsieur Arnauld. 409-414
Estime qu'ils faisoient des Ouvrages des autres. 523-525.
SOLITUDE. *Voyez* Retraite.
SORBONNE. Faculté de Theologie de Paris. Censure d'une partie des Docteurs contre M. Arnauld, l'élite s'y oppose & est violemment chassée. 103-108

T.

TELLIER (M. le) Chancelier & Ministre d'Etat: donne une bonne leçon au Lieutenant civil

vil au sujet des papiers de conscience pris à M. de Saci. 310
Fait sortir de la Bastille Messieurs du Fossé, arrêtés avec M. de Saci. 334
Son affection particuliere pour M. de Saci 392-394
THIBOUST (Nicolas) Chanoine de S. Thomas du Louvre: sa vertu, il se retire à Port-Royal des champs où il meurt. 421-423
THOMAS du Fossé Maitre des requêtes de Rouen. *Voyez* Fossé.
TILLEMONT (M. de) le pere ne peut survivre à son fils, dont il admiroit la vertu. 571
Quelles étoient ses pensées sur la mort. 573
TILLEMONT (Sebastien le Nain de) fils, Prêtre, ses dispositions dans sa jeunesse, son ordination, ses vertus, son amour pour la solitude, ses Ouvrages. 566. 569 & 572. 578
Visitoit tous les ans ses amis. 306. 307. & 568
Son attachement pour Port-Royal qu'il est obligé de quitter. 570
On le laisse tranquille. 570 571
Sa mort. 565
Disposition testamentaire changée par Monsieur son pere. 572
Tourneux (Nicolas de) Prêtre Confesseur de Port-Royal des champs, nommé à un bénéfice, touché de Dieu, sa pénitence, ses prédications, traverses qu'on lui suscite. 425-433
Eleve des jeunes gens, ses Ouvrages, sa mort, enterré à Port-Royal des champs. 433-434
TRESORIERS GENERAUX (les) mis à la Bastille, étonnés des précautions du Gouverneur à l'occasion de M. de Saci. 350
Reflexions qu'ils y faisoient. 362

V.

VALOIS (Messieurs de) freres, savans Auteurs, détrompés de la pensée qu'ils avoient que Messieurs de Port-Royal n'estimoient pas leurs Ouvrages. 523
VARET (Alexandre) Prêtre, Grand-Vicaire de Sens, sa vertu, sa mort. 435. 436
VENDOME. Commissaire. M. de Saci est mené chez lui

lui, & traité d'une maniere indigne. 309-311
VERGIER DE HAURANNE (Jean du) Abbé de S. Cyran, écrit de Vincennes plusieurs Lettres à Madame de Saint-Ange. 437
VERTUS: (Catherine Françoise de Bretagne de) sa conversion & pénitence fervente, compagne de Madame de Longueville dans ses exercices spirituels, leurs occupations modele des Dames chrétiennes. 271-274
Sa douleur de la mort de M. Singlin, elle lui baise le visage. 296
Ses grandes vertus, Dieu bénit son zele pour l'Eglise. 385. 386
Se retire à P. R des champs où elle meurt. 491. 492
VITART (Madame) veuve, loge chez elle à Paris M. Singlin & M. de Saci. 199
Dieu repandit sa bénédiction sur elle & sur sa famille, parce qu'elle avoit autrefois donné retraite en Picardie à M. le Maitre. 217
Tombe malade après sa fille. 222
VITART (Nicole Magdéleine) fille de la precédente, épouse un jeune homme de grand mérite, qu'elle perd bientôt. 218 219
Tombe dans d'étranges maladies, sentimens que Dieu lui inspire, va mourir à Port-Royal des champs. 219-222

63645264